

LE
CURÉ D'ARS

VIE DE

M. JEAN-BAPTISTE-MARIE VIANNEY

PUBLIÉE SOUS LES YEUX

ET AVEC L'APPROBATION DE M^{GR} L'ÉVÊQUE DE BELLEY

PAR

L'ABBÉ ALFRED MONNIN

MISSIONNAIRE

TOME SECOND

SEPTIÈME ÉDITION



PARIS

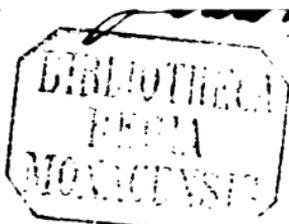
CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE TOURNON, 29

1863

Tous droits réservés.

G. n. 2883 Google



LIVRE QUATRIEME

Vie apostolique de M. Vianney

DEPUIS L'ORIGINE DU PÈLERINAGE JUSQU'A SON
APOGÉE (1826-1858).



CHAPITRE PREMIER

Origine du pèlerinage. — La réputation de M. Vianney commence à s'étendre. — Un concours se forme.

Ils ne sont pas rares autour de nous les hommes qui, tout en ayant au fond du cœur le respect et l'amour des vérités religieuses, se laissent aller à penser et à dire qu'elles n'ont plus, de nos jours, la manifestation triomphante et l'influence souveraine que Dieu leur a données dans les siècles passés; que la foi aussi bien que les vertus des vieux chrétiens ne sont plus possibles de notre temps, et qu'il faut se contenter de les admirer dans l'histoire, qui du reste, paraissent-ils croire, les a

peut-être un peu surfaites par le travail de l'imagination et les embellissements de la légende.

Il n'y a, pour répondre à ces chrétiens timides et découragés, qu'à montrer les signes éclatants qui font de notre siècle un de ceux où Dieu a le plus manifesté son pouvoir et prouvé combien il est fidèle dans ses promesses. Parmi ces signes, je crois qu'il nous est permis de compter au premier rang le pèlerinage d'Ars.

Ce pèlerinage, qui a duré plus de trente ans avec un concours et un retentissement extraordinaires, tiendra une large place dans les annales chrétiennes du XIX^e siècle. Il donne à la monographie que nous publions une teinte si vive d'originalité et un cadre si splendide, qu'elle semble faite autant pour la poésie que pour l'histoire. Là, en effet, se trouvent réunies à un degré suréminent toutes les merveilles dont nos anciens hagiographes ont illustré leurs récits. Or, nous ne sommes pas à une époque mythique, et personne ne s'avisera de supposer que la vie de cet homme, notre contemporain, porte déjà les traces de l'élaboration légendaire. C'est une histoire qui a ses témoins par mille et par cent mille, et dans laquelle nous voyons tout ce que nous admirons dans les récits du passé, tout ce que nous croyons être d'un héroïsme inaccessible à notre époque, à savoir : une parfaite abnégation, des austérités effrayantes, une humilité

sans égale, un amour de Dieu sans bornes, et en retour de cet abandon complet d'une créature à son Créateur, la domination sur les âmes, la puissance de les attirer de loin, de les toucher, de les convertir, de les sauver ; et comme marque de cet empire dans l'ordre spirituel, un pouvoir extraordinaire sur la nature, celui de modifier les conditions ordinaires des choses, de guérir les infirmités corporelles, de lire à livre ouvert dans le fond des consciences, de prédire l'avenir, le don de prophétie en un mot et le don des miracles, qui, s'ils ne sont pas ce qu'il y a de plus grand dans les saints, sont au moins ce qui frappe le plus en eux l'imagination de la foule.

Cet idéal présent de ce qu'il y a de plus extraordinaire dans les légendes d'autrefois, de plus parfait dans la vie des Pères du désert, de plus sublime dans celle de ces thaumaturges que le moyen âge nous représente traînant après eux les populations enchaînées ; ce tableau des vertus les plus héroïques et les plus modestes, des mœurs les plus austères et les plus douces, de la charité la plus vaste et la plus tendre, de la parole la plus puissante et la plus aimable ; ce tableau qui s'était depuis longtemps éclipsé aux yeux des générations séduites par d'autres images, distraites par d'autres pensées, sollicitées par d'autres attrait, emportées vers d'autres soins, le Curé d'Ars le faisait revivre sous

nos regards étonnés. Sa réputation devait d'autant mieux grandir, — grandir au point d'attirer les foules des contrées les plus lointaines, de fixer les regards de la catholicité tout entière, — que, depuis bien des années, on pouvait avoir désappris ce que c'est qu'un SAINT.

La vie miraculeuse de M. Vianney nous rendant le spectacle des œuvres extraordinaires de sainteté qu'on n'avait pas vues publiquement depuis les temps de saint Vincent de Paul et du bienheureux Pierre Fourier, il en résulte que toutes les vérités mises en action par les exemples de ces grands saints retrouvent aujourd'hui une démonstration vivante, qui en renouvelle l'évidence, qui nous montre que notre oubli ne les détruit pas, et qu'elles conservent toujours leur force et leur fécondité. « Avant d'être venu à Ars, nous disait un « homme du peuple, et d'avoir vu le *bon père* (c'est « le nom que les pèlerins donnaient communément « au serviteur de Dieu), j'avais peine à croire ce « qui est raconté dans la Vie des saints : bien des « choses me paraissaient impossibles. Maintenant « je crois tout, parce que j'ai vu de mes yeux tout « cela et encore plus. »

Grâce à la sainteté récente du vénérable M. Vianney, si nous voulons avoir des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, nous pouvons nous convaincre et prouver aux autres que la vitalité de

notre foi n'est pas diminuée ; que l'Église n'a rien perdu de sa fécondité primitive ; et qu'en plein soleil du XIX^e siècle, elle enfante des hommes, qui en se faisant les disciples et les imitateurs du divin Maître deviennent les plus sages, les plus bienfaisants, les plus aimables, les plus saints de tous les hommes et entraînent leurs semblables à leur suite, dans la voie où ils marchent, qui est celle du bonheur, de la vérité et de la vertu.

Sans doute ce n'était pas la première fois qu'on avait vu se produire dans le monde ce grand phénomène d'attraction qui soulève les masses, les arrache à leur indifférence et les précipite tout émues sur les pas de la sainteté. Les premiers disciples du Sauveur avaient senti descendre sur eux, du haut de sa Croix, l'effet de la divine promesse : « Ils avaient attiré tout à eux ¹. » On avait vu des bourgades, des cités, des tribus entières, de vastes contrées s'ébranler aux prédications de leurs successeurs. Plus tard, les déserts de la Syrie et de la haute Égypte se peuplèrent à la voix des Paul, des Antoine, des Pacôme, des Macaire, des Moïse et des Hilarion. Saint Siméon Stylite vit à ses pieds non-seulement les Syriens ses compatriotes, mais les Persans, les Arabes, les Arméniens et jusqu'à des gens venus de l'Espagne, de la Bretagne et de la Gaule.

¹ S. Jean, XII, 32.

Ces grands mouvements populaires remplissent le moyen âge. Dès qu'un homme paraît avec l'aurore de la sainteté, avec une grande réputation de savoir, avec une parole puissante, avec une idée nouvelle, éclosé à temps pour remuer les multitudes, le bruit qui se fait autour de son nom, le courant qui s'établit autour de sa personne, continuent sur son tombeau. Tels furent Pierre l'Ermite, saint Bernard, saint Dominique, saint François d'Assise, et, à une époque moins éloignée de nous, saint François de Paule, saint Philippe de Néri, saint Vincent Ferrier, saint Jean-François Régis. Mais on pouvait croire que ces temps avaient fui sans retour; que l'affaiblissement où les cœurs étaient tombés protestait contre toute manifestation d'enthousiasme et de foi; que, devant une génération désabusée, et à la lumière d'une impitoyable liberté d'examen, les peuples n'étaient plus susceptibles de ce degré d'exaltation qui permet de les dominer et de les conduire.

A cette opinion aussi fausse qu'affligeante le pèlerinage d'Ars est venu donner un solennel démenti. Si saint Jérôme, en parlant d'une des phases du iv^e siècle, a pu écrire qu'un jour l'univers s'étonna d'être arien, en pensant à ce qui s'est accompli sous nos yeux pendant trente ans, nous pouvons presque dire, par un témoignage meilleur et plus heureux, que la France, surprise de trouver

en elle-même une vivacité de sentiments catholiques, une abondance de vie religieuse, un besoin de croire et de vénérer qu'elle ne soupçonnait pas, s'étonna d'être si hautement et si franchement chrétienne. Ars semble être la protestation du XIX^e siècle contre l'incrédulité de son devancier. A une époque où l'indépendance de la pensée a été portée à ses dernières limites, n'est-ce pas chose merveilleuse que de voir, au sein du peuple le plus spirituel et le plus éclairé de l'Europe, de hautes et fières intelligences se courber devant un pauvre curé de campagne comme devant un Père de l'Église? Je ne sais s'il y a eu un exemple d'une telle puissance depuis saint Bernard.

Les premiers qui vinrent à Ars furent des âmes d'élite, avides d'une direction plus haute et plus ferme, des âmes troublées cherchant le repos de la conscience, mais surtout des pauvres espérant recueillir une part dans les aumônes du saint Curé, et des malades en réclamant une autre dans ses prières. Ainsi l'apostolat de M. Vianney commença, comme celui de Notre-Seigneur, par les affligés, les pauvres et les petits. Saint François de Sales remarque que la bonté est une des bases de la renommée. On commença à se dire dans le voisinage combien le Curé d'Ars était doux envers les coupables, patient envers les scrupuleux, indulgent envers les faibles, compatissant envers les malheur-

reux, secourable envers tous. Les pécheurs venaient trouver ce bon prêtre, qui les accueillait en pleurant; les pauvres accouraient vers ses mains bienfaisantes, qui n'avaient rien à donner et qui donnaient toujours; les affligés savaient que ses lèvres étaient une source abondante de lumière et de consolations; ceux qui étaient agités de doutes savaient qu'elles donnaient une force victorieuse à la vérité. Les justes venaient aussi, car son cœur était un foyer d'amour auquel se réchauffaient tous les cœurs.

Connue d'abord d'un petit nombre, la vertu du serviteur de Dieu se répandit de proche en proche et lui amena tous les jours de nouveaux admirateurs. Les exemples d'austérité que nous avons rapportés au livre précédent, les faits merveilleux qui se rattachent à la fondation de la *Providence*, d'autres encore que nous ne connaissons pas eurent bientôt fait le tour de la Bresse, du Beaujolais, du Lyonnais, du Forez, du Dauphiné et de la Bourgogne. Il y eut une chronique d'Ars qui se mit à courir de ville en ville, de chaumière en chaumière, déposant dans la mémoire du peuple un immortel fondement à la réputation de M. Vianney. Pour lui, au milieu des marques éclatantes de la confiance publique, le sentiment qui prenait dans son cœur un plus rapide accroissement, c'était la défiance de lui-même. Que de bien à faire! oh!

s'il avait pu s'échapper pour laisser la place à un plus digne ! Ce fut là le point de départ de cette tentation qui ne cessa de l'obséder toute sa vie. Elle avait, comme on le voit, ses racines dans l'humilité.

Mais plus le bon Curé prenait soin de se cacher et de s'anéantir, plus la faveur publique s'obstinait à le tirer de son obscurité volontaire. C'est la promesse faite par l'Évangile : « Celui qui s'abaisse sera élevé. » Dieu ne donne la gloire qu'à la condition qu'on la portera sans en être ébloui et en se montrant plus grand qu'elle.

C'est ainsi que le concours s'établit entre 1825 et 1830.

Plus tard, une guérison célèbre, qui fut d'abord accueillie avec enthousiasme et saluée du nom de miracle, vint donner un nouvel essor au pèlerinage. Bientôt, ainsi qu'on devait s'y attendre, car c'est le procédé ordinaire de l'esprit humain vis-à-vis des bontés de Dieu, il y eut contre ce fait éclatant la réaction de l'incrédulité, de la faiblesse et de la peur. Beaucoup de ceux qui avaient été les premiers à acclamer le miracle le nièrent à outrance pour se faire pardonner d'y avoir cru. Mais l'effet subsista dans les masses, et le bon sens populaire continua à y voir la manifestation d'un pouvoir qu'on ne peut venir à bout de méconnaître entièrement, et qui se venge de nos ingratitude par ses bienfaits.

De nombreuses guérisons opérées coup sur coup devant les reliques de sainte Philomène, dans les années qui suivirent, amenèrent beaucoup de monde. « Mais ce qui a le plus augmenté l'affluence, c'est M. le Curé par ses prières pour la conversion des pécheurs. La grâce qu'il obtenait était si forte qu'elle allait les chercher, sans leur laisser un moment de repos¹. » Nous croyons, en effet, que ce que l'opinion publique honora d'abord en M. Vianney, fut cette force immense d'intercession, ces mains toujours élevées entre le ciel et la terre pour attirer les bénédictions de l'un et la confiance de l'autre, ces supplications toujours actives, toujours ferventes, ces torrents de prières et de larmes sans cesse répandues aux pieds de Dieu, qui veut qu'on l'implore et qu'on le fléchisse ainsi.

LA GRACE ÉTAIT SI FORTE QU'ELLE ALLAIT CHERCHER LES PÉCHEURS. On ne saurait mieux dire, et voilà en deux mots l'origine du pèlerinage d'Ars. La Providence a voulu que, pendant trente ans, les populations du xix^e siècle, si amoureuses de toutes les vanités, vissent en foule rendre hommage à l'humilité et à la simplicité. Pendant que les beaux esprits de nos jours s'évertuaient contre la confession et ses influences, le peuple leur ré-

¹ Notes de Catherine.

pondait en allant se confesser à Ars. C'est autour du CONFESSEUR que le mouvement s'est fait d'abord.

« M. Vianney était dans sa chambre à neuf heures du soir, dit une lettre dont la date nous reporte aux premiers jours du pèlerinage; tout à coup il entend frapper vigoureusement à sa porte et crier: « Descendez, je veux vous parler. » Le saint homme attend deux ou trois sommations; enfin il se décide à ouvrir, et voit un grand et robuste gaillard très-déterminé qui lui dit : « Venez à l'église : « c'est une affaire entendue ; je veux me confesser, « et tout de suite. » Le pauvre Curé, qui à la crainte de Dieu joint bien un peu celle des voleurs, hésite un instant. Cependant le zèle l'emporte, comme cela devait être avec lui. L'étranger était un charretier qui avait laissé son attelage à la porte de l'église; il se confesse, et, l'opération terminée : « Tenez, lui dit M. Vianney, vous êtes bien enrhumé : voilà des bas de laine et des chaussons ; « mettez-les vite à vos pieds. » Le charretier se rend à l'invitation et, content de l'acte qu'il vient d'accomplir, va rejoindre ses chevaux. »

Il n'y avait pas de jour où le saint prêtre n'eût de pareilles bonnes fortunes. Les étrangers qui commencèrent à l'assiéger à son poste d'honneur et de souffrance, s'estimaient assez récompensés des privations et des longues fatigues

du voyage par le bonheur de l'avoir vu, d'avoir déposé à ses pieds les secrets de leur cœur, et par la paix de la conscience qu'ils remportaient après être rentrés en grâce avec Dieu. Ils n'oubliaient plus sa bonté à les accueillir, sa patience à les entendre, sa douceur à les consoler.

La curiosité ne fut pas non plus étrangère à ce mouvement. Beaucoup venaient à Ars pour contempler les traits ascétiques du Curé que l'on donnait partout comme un modèle de pénitence et d'austérité. Voici ce que nous lisons dans une lettre écrite en 1827, pendant l'octave de la Fête-Dieu : « A huit heures, nous allons à la bénédiction. Une église remplie de fidèles où les étrangers comptent en grand nombre, les murs tapissés du dais et des bannières, le tabernacle resplendissant de dorures, l'ostensoir éclatant de pierreries, une multitude de cierges dont la lumière se joue dans cet or et ces diamants, un prêtre exténué par le jeûne et les veilles, prononçant d'une voix éteinte une prière dans laquelle il exhale son amour : tel est le saisissant tableau qui s'offre à nous tous les soirs. »

La rareté et le peu de commodité des logements étaient capables d'arrêter les progrès du pèlerinage, si c'eût été une affaire de pure curiosité ou de fantaisie ; comme c'était l'œuvre de Dieu, non-seulement il se soutint, mais encore il augmenta

miraculeusement. On a vu des personnes du plus haut rang, habituées aux raffinements du luxe dans leurs splendides demeures, se contenter, pendant plusieurs semaines, de cette pauvre hospitalité de village.

« Dans la personne du Curé d'Ars, il y avait un je ne sais quoi qui captivait et absorbait au point qu'on oubliait près de lui les choses les plus nécessaires à la vie. Mal logé, mal nourri, levé avant le jour, pressé, coudoyé, repoussé, on bravait le froid, la faim, la soif, la fatigue, l'insomnie, tout enfin pour entendre quelques paroles du bon Saint. On n'en aurait pas autant fait pour un roi ¹. »

Les pèlerins étaient souvent entassés les uns sur les autres. Les maisons d'Ars, petites et étroites, étaient peu propres au logement de tant d'étrangers. Dans une chambre de quelques mètres carrés, il y a eu jusqu'à huit ou dix personnes réunies à la fois. La nourriture était à l'avenant.

Un jour de l'été de 1832, une voiture de Lyon avait amené à Ars des religieuses hospitalières. Ces pauvres sœurs ne savaient où prendre un gîte. Toutes les maisons regorgeaient de pèlerins. Ce ne fut que vers dix heures du soir qu'elles furent enfin recueillies, par pitié, chez un brave homme qui leur céda son unique chambre où elles impro-

¹ Lettre d'un pèlerin.

visèrent, comme elles purent, un dortoir avec des chaises et des matelas.

Cependant la foule toujours croissante demandait qu'on pourvût aux nécessités matérielles les plus urgentes : les habitants d'Ars le comprirent, et peu à peu on vit s'élever des maisons plus commodes et plus spacieuses. La plupart des constructions qui se groupent autour du clocher, datent de ce temps-là. Un service régulier de voitures publiques, ayant ses bureaux à Lyon et à Ars, fut établi en 1835. De nouvelles routes furent créées. Toutes ces améliorations, coïncidant avec l'établissement des paquebots et la facilité de la navigation sur la Saône, fournirent aux pieux visiteurs des moyens de transport qui accrurent rapidement l'importance du pèlerinage. Dès lors l'ébranlement devint général et le mouvement vers Ars quasi européen. Chaque année, plus de vingt mille personnes commencèrent à affluer dans cet obscur village.

Le vœu de saint Philippe de Néri était de n'avoir aucune heure, aucun moment à lui; M. Vianney arriva bien vite à cet état de glorieuse sujétion. Si le Stylite se fit attacher à un rocher afin de ne pouvoir, encore qu'il le voulût, dépasser dans ses mouvements la longueur de sa chaîne et de n'avoir la liberté que de contempler le ciel et de soupirer après Notre-Seigneur, le Curé d'Ars avait aussi sa chaîne : c'étaient ces âmes qui le rivaient à son

confessionnal. Dès 1835, il dut s'interdire toute absence même nécessaire de sa paroisse. Cette année-là, Mgr Devie le renvoya de la retraite pastorale et lui déclara formellement qu'à l'avenir il n'y viendrait plus : « Vous n'avez pas besoin de retraite, lui dit-il, et il est à Ars des âmes qui ont besoin de vous. »

Il y a des faits et des services d'un ordre si profond qu'ils n'acquièrent tout leur éclat que sous le regard de l'histoire et devant la postérité. Nous croyons qu'il en sera ainsi du pèlerinage d'Ars. Ce qu'il y a eu de plus visible, de plus palpable et qui a le plus saisi l'admiration et la reconnaissance des contemporains, n'en est pas le côté le plus consolant et le plus sérieusement beau. Comme en est convenu le saint Curé lui-même, « on ne saura qu'au jour du jugement le bien qui s'est fait dans ce petit coin de terre privilégié. »



CHAPITRE II

Le pèlerinage. — Sa physionomie pendant vingt-cinq ans.

On a dit que les Lieux saints étaient au monde ce que les astres sont au firmament, des foyers de lumière et de chaleur : Notre-Seigneur voulait faire d'Ars un de ces lieux bénis par une prédestination qui se perd dans les secrets de l'éternité. Ce petit village de notre Dombes a vu se reproduire, pendant plus de vingt ans, toutes les scènes de la Thébaïde. Ceux qu'un instinct de vénération et de foi, les nécessités de l'âme et du corps, ou simplement le besoin d'admirer et de s'attendrir en présence du bien et du beau, y amenaient tous les jours, en repartaient pleins d'une émotion qu'ils ne pouvaient contenir. Leurs exclamations rappelaient le cri qui ébranla autrefois les bords du Nil : « J'ai vu Élie... J'ai vu Jean dans le désert... J'ai vu Paul dans le paradis !... » Rarement nous est-il donné de sentir Dieu et de le goûter dans ses créatures ; elles nous

le cachent plus qu'elles ne nous le montrent : c'est une infirmité de nos sens et de notre cœur. Mais dans les courts instants que l'on passait à Ars, aux pieds du saint Curé, on voyait Dieu comme on voit l'image du ciel dans une fontaine bien pure.

« Je vis sur mes souvenirs d'Ars, écrivait un pèlerin. Je me demande souvent ce que je ferai pour remercier le bon Dieu de m'y avoir conduit... »

« ... J'ai été déjà bien souvent à Ars, disait un autre, et j'en ai toujours rapporté des souvenirs et des impressions profondes ; mais cette fois j'ai pu me confesser et recevoir la communion de la main du saint prêtre, et il me semble que toutes les peines de la vie me sont devenues légères... »

Nous trouvons ces lignes dans une lettre écrite par un Nantais :

« J'ai entretenu beaucoup mes entours du pèlerinage que j'ai fait auprès du saint Curé. Mon directeur, que j'ai consulté à ce sujet, m'a dit : « Parlez-en à outrance : c'est « pour la plus grande gloire de Dieu. Vous ne sauriez « trop faire connaître les merveilles d'Ars. » J'agis en conséquence, mais avec le plus de discernement que je peux... Il y a huit ans que le président de la conférence de Saint-Donatien a été à Ars. Il se souvient du saint Curé comme s'il en arrivait. L'économe du grand séminaire nous revient enchanté, ravi, au troisième ciel. »

Après un second voyage, le même pèlerin écrivait :

« Je suis de retour, semant ce que j'ai recueilli à Ars. Et quelle récolte, bon Dieu ! Je serai longtemps à me remettre des impressions que m'ont laissées les beaux entretiens de ce grand Saint. Je crois qu'ils ont déjà porté leurs fruits au dedans et autour de moi. »

Citons encore :

« Vous êtes condamné à me lire souvent, mais il n'y a pas de ma faute. Mes pèlerinages d'Ars m'ont tellement enrichi, que je ressemble à un vase plein d'où l'on tire toujours, et qui ne s'épuise jamais...

« ... Sans doute, il y a toujours grande affluence dans votre paroisse privilégiée : je ne puis revenir de mon admiration au souvenir de tout ce que j'y ai vu... Quelle foule ! quel empressement ! quelle vénération !... Avec quel soin il faut épier le moment favorable pour aborder M. Vianney ! quelle difficulté d'arriver jusqu'à lui ! Tout cela est bien miraculeux et semble d'un autre âge...

« ... Je viens de rentrer chez moi, après avoir passé quelques jours à Ars. J'y étais allé un peu par curiosité, mais d'ailleurs bien persuadé que j'y trouverais des sujets d'édification. Je n'ai pas été trompé dans mon attente. Ce que j'ai vu, je dois le dire, dépasse infiniment tout ce que j'avais entendu raconter, et a fait sur moi une très-grande impression. Je suis revenu beaucoup plus croyant que je n'y étais allé... Comment douter d'un ordre de choses supérieures aux choses que l'on voit, en présence d'un homme si supérieur lui-même aux hommes que l'on connaît?... A Ars, la réalité de l'ordre surnaturel vous saisit à la gorge...

« ... Plus je réfléchis à ce que j'ai vu et entendu à Ars, plus je crois que Dieu doit vouloir que son Saint soit connu pendant sa vie et surtout de ceux qui sont chargés d'enseigner et de répandre la foi, car tout autour de lui prouve la vérité de la religion. Il me paraît comme un flambeau allumé dans l'Église de Dieu pour éclairer les peuples, et les ramener à la pureté et à la simplicité de l'Évangile.

« A Ars, on assiste aux scènes de la vie de Notre-Seigneur. Je crois connaître dans les faits qui s'y sont passés, à l'exception de la résurrection des morts, à peu près tous les miracles qui sont rapportés dans l'Évangile : ainsi, en première ligne, la conversion des pécheurs, la guérison des aveugles, des sourds, des muets, des paralytiques, la multiplication du pain, du vin et du blé. Les démêlés du saint homme avec les démons prouvent leur existence ; et si les démons existent, il y a donc un enfer. Aujourd'hui, dans nos pays, cette vérité capitale et essentielle, même chez les personnes pieuses, est passée à l'état de légende bonne tout au plus à effrayer les enfants ; à Ars, sa démonstration réelle, palpable, quotidienne et presque familière, la place hors de toute discussion. Le miracle de la sainte Hostie, dont j'ai entendu deux fois le récit de la bouche de M. le Curé, et les guérisons nombreuses qui ont eu lieu à la sainte table, prouvent bien la présence réelle de Notre-Seigneur.

« Pour moi, notre bon Saint est une démonstration vivante de la vérité de la religion. Il résume en lui la vie de Jésus-Christ et celle des saints.

« Peut-être direz-vous ou penserez-vous que je fais ici de l'enthousiasme ? Non, c'est de la reconnaissance. J'ai été si à plaindre lorsque je doutais de tout ! Il me semble que je ne pourrai jamais assez remercier Dieu de la

grâce qu'il m'a faite, le jour où il a daigné me conduire à Ars. Je voudrais pouvoir le dire à tous les incrédules.

« Je suis heureux de savoir les choses étonnantes dont vous avez le bonheur d'être témoin : elles sont bien étranges ; mais lorsqu'on entre dans cet ordre de faits, rien ne doit surprendre, puisque les deux puissances qui agissent sont en dehors de tous les procédés ordinaires d'investigation. C'est, comme vous le dites, une lutte corps à corps avec l'enfer. Il semblerait que le démon, furieux de son impuissance contre le bon Saint, se rue sur ce qu'il trouve autour de lui, ainsi qu'il l'a déjà fait l'année dernière, lorsqu'il a brisé et pilé, comme dans un mortier, le bénitier de cristal suspendu à la tête de son lit. »

Le missionnaire détaché auprès de M. Vianney pour l'aider dans ses travaux, écrivait à un habitué du pèlerinage d'Ars :

« Vous dire qu'il arrive ici des personnes de tout rang, des malheureux de toute sorte, des pécheurs de tout calibre, qui retrouvent le chemin du ciel, c'est vous dire ce que vous avez vu si souvent vous-même. Pour le saint Curé, son existence seule est un miracle de plus en plus évident, qui force les moins-crédulés à s'écrier : « Le doigt de Dieu est là ! »

Une personne qui, après de longues et fréquentes stations à Ars, a fini par s'y fixer, écrivait à une de ses amies :

« J'ai le bonheur de vivre sous la houlette du saint pasteur. Qu'il y fait bon ! vous le savez, vous qui ne laissez

perdre aucune goutte de la rosée qui tombe sur cette nouvelle terre promise... Malgré la mauvaise saison, il vient ici des pèlerins de très-loin. Il y en a de Nantes, de Rennes et de provinces plus éloignées que la Bretagne. Pendant les vacances, nous avons eu, tous les jours, de dix à quinze prêtres, des religieux, des religieuses de tous les costumes et de tous les noms, venus des quatre coins du monde. L'affluence des pèlerins n'avait pas encore été si grande. »

Un curé de Cette écrivait :

« Je crois vraiment que toute ma paroisse finira par faire le pèlerinage d'Ars. Il part jeudi une caravane. Nos deux chères infirmes vont de mieux en mieux depuis leur voyage. Pour moi, je suis tout embaumé de mon séjour auprès du saint Curé. Comme ces huit jours m'ont fait du bien !... C'est un éternel et ineffable souvenir... J'aime et vénère tout ce qui approche avec dévouement notre Saint. »

Notre intention n'est pas de faire ici l'historique du pèlerinage. Plus tard, nous l'espérons, les faits les plus intéressants qui en composent la trame auront leur narrateur. A l'heure qu'il est, les éléments d'un pareil travail ne sont pas prêts. Les missionnaires ne vinrent à Ars qu'en 1853. Ils avaient été précédés par l'abbé Raymond, qui fut dix ans le collaborateur du saint Curé. Avant 1843, M. Vianney était resté seul au milieu du concours, sans qu'il y eût personne pour l'aider et pour prendre note de ce qui se passait autour de lui. On conçoit

dès lors que la mémoire de bien des choses ait dû se perdre et que beaucoup d'autres soient demeurées inconnues. Un jour peut-être l'amour et la reconnaissance des pèlerins leur feront un devoir de publier les bienfaits et de raconter les prodiges. Nous nous bornerons pour le moment à retracer la physionomie du pèlerinage, telle qu'elle nous est apparue pour la première fois en 1848.

Ce fut, on s'en souvient, une époque singulière. La logique des passions, longtemps suspendue et retardée dans sa marche, produisait enfin les conclusions inévitables des principes qu'avait inaugurés le régime précédent. Les terribles problèmes, un instant écartés, revenaient se poser en face : on entra dans la période des conséquences extrêmes. On vit alors la France incrédule de 1830, épouvantée des suites d'une catastrophe qu'elle avait préparée, se retourner instinctivement vers l'Église et lui demander la protection de ses doctrines et la sauvegarde de ses influences.

Ars eut sa large part dans ce triomphe momentané du bien. La charité du saint Curé, sa sagesse, ses prières, furent l'égide et le recours de beaucoup d'âmes troublées, dans les jours les plus sombres de cette malheureuse année. On venait à lui comme à un phare allumé dans la tempête. On vit affluer autour de ce pauvre petit curé de campagne d'éminents personnages, sortis des conseils où s'agi-

taient les destinées de la France. Un des premiers magistrats de la République, dont le nom restera attaché à l'épisode judiciaire le plus important de cette époque, vint à Ars, y fit une retraite, et ne s'en alla qu'après avoir accompli tous les actes de la vie chrétienne.

Depuis lors, le concours s'est maintenu et n'a fait qu'augmenter avec des alternatives correspondant à l'état des esprits et aux conditions de l'atmosphère politique. On peut dire qu'il y avait aussi là des mouvements de hausse et de baisse, suivant que l'horizon était plus ou moins chargé de menaces et de périls. Chaque crise sociale ou religieuse était marquée par une recrudescence sensible.

On avait déjà vu les peuples accourir aux tombeaux des saints et aux lieux marqués par leur passage sur la terre; je ne sais si, depuis saint Siméon Stylite, on avait constaté un pareil mouvement autour d'un homme vivant. Et il a fallu que ce spectacle unique au monde fût donné, aux jours les plus troublés d'un siècle fécond en ruines, par une génération instruite à ne rien croire et à tout mépriser.

On a calculé que, par les seuls omnibus qui mettent le village en communication avec la Saône et la gare de Villefranche, il était arrivé dans le cours d'une année ordinaire, plus de 80,000 pèlerins.

D'où venaient ces flots d'étrangers? De partout : de toutes les provinces de la France, du Lyonnais, du Dauphiné, du Velay, de l'Auvergne, de la Provence, du Languedoc, de la Bourgogne, de la Franche-Comté, de l'Alsace, de la Lorraine, de la Bretagne, de tous les points de la Savoie, de la Belgique, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Qui les avait conviés? Personne, hormis ceux qui revenaient et qui avaient vu ; car les journaux n'avaient pas encore parlé du Curé d'Ars, et ils n'en parleront qu'après sa mort. Et remarquons que cette foule est composée comme le monde. Toutes les classes, toutes les conditions, tous les rangs y sont représentés et s'y donnent la main. Les pauvres, habitués à vivre avec la douleur, y coudoient les riches qui ont épuisé les moyens de la repousser. Les uns apportent des offrandes, les autres demandent des aumônes, tous implorent la guérison des douleurs du corps et de l'âme. Des boiteux, des aveugles, des sourds, des épileptiques, des maniaques, des infirmes de toutes sortes arrivent de cent et de deux cents lieues, marchant à pied, soutenus par une invincible confiance. Nous ne ferons point passer sous les yeux de nos lecteurs ce long cortège de malheureux : les limites que nous nous sommes imposées ne nous le permettent pas, et nous craindrions de laisser croire, en énumérant tant de guérisons, que le but du pèlerinage, dans les desseins

de Dieu, fût la santé du corps, tandis que la conversion des pécheurs a été l'œuvre par excellence de M. Vianney ; le reste est accessoire et tend à cette unique fin.

La présence même du malade n'est pas toujours nécessaire. Sainte Philomène et le Curé d'Ars exercent leur pouvoir à distance. Ceux qui, trop faibles, trop pauvres ou trop éloignés, se vouent à la thaumaturge du ciel et se recommandent au thaumaturge de la terre, de tous les pays où son nom a pénétré, viennent ensuite, pleins d'allégresse et de vie, rendre leurs vœux au sanctuaire de l'humble village. C'est en faveur de ces malades pauvres et empêchés que sainte Philomène a communiqué à l'huile de la lampe qui se consume devant son autel la vertu de guérir.

Les grands affluent à Ars comme les petits, pour peu que la main de Dieu ou celle des hommes les ait meurtris. Les veuves et les orphelins, les heureux et les malheureux, les jeunes gens pleins d'illusions et les vieillards blasés, les hommes dégoûtés du monde et les femmes lasses de frivolités, les pécheurs surtout y accourent en foule, attirés par une vertu et une science également surnaturelles à leurs yeux. On compte même beaucoup de curieux et quelques opposants. On y rencontre les complications les plus bizarres et les contrastes les plus heurtés, des vertus au milieu des vices, sous des

dehors qui font envie des misères qui font pitié, des situations sans issue si ce n'est par la voie du Calvaire, des malheurs sans espoir si ce n'est du côté du ciel.

Le Curé d'Ars voyait, tous les jours et tout le long du jour, défiler sous ses yeux ces interminables séries d'embarras et d'infortunes, ces variétés du monde, dont la tristesse est toujours le fond. Son âme en était douloureusement affectée, et, le soir venu, quand il se trouvait dans sa chambre, en compagnie des missionnaires, il se laissait aller à toute sa sensibilité ; il fondait en larmes : « Il faut « venir à Ars, disait-il, pour savoir ce que c'est que « le péché, pour juger du mal qu'Adam a fait à sa « pauvre famille. On ne sait qu'y faire ! on ne peut « que pleurer et prier. »

La foule comprenait l'importance des bienfaits dont le vénérable Curé était le dispensateur, et rien ne peut donner une idée de son empressement à les recevoir. Si matinal que fût M. Vianney, les pèlerins l'avaient devancé et l'attendaient à la porte de son église. Un grand nombre passaient la nuit sous le porche, transformé en dortoir, pour être assurés de ne pas le manquer. On avait établi une certaine règle, et l'arrivée de chacun déterminait son rang. Mais il y avait les privilégiés ; quelquefois M. Vianney les distinguait au milieu de la foule et les appelait lui-même. Le peuple, et nous

avons beaucoup de raison de penser comme le peuple, prétendait que le discernement du bon Père lui faisait reconnaître ceux que quelques obstacles eussent empêchés d'attendre ou qu'amenaient à Ars des besoins plus sérieux et des nécessités plus pressantes.

Souvent aussi les pèlerins recouraient d'eux-mêmes à diverses industries pour arriver plus tôt jusqu'au saint Curé. Il y avait les moyens humains qui consistaient à entretenir des intelligences avec les missionnaires, les frères de la Sainte-Famille, les logeurs et les logeuses, les gardiens et les gardiennes.

« Monsieur l'abbé, écrivait un prêtre de la Bretagne, quoique votre vénérable Curé ne fasse point d'acception de personnes, une sainte ruse pour se faire jour jusqu'à son confessionnal ne lui déplaît pas. Ayez donc la bonté d'indiquer à la personne qui vous remettra ces lignes le moyen adroit de pouvoir jouir de son ministère pendant quelques minutes. Semblable à *la Phénicienne*, elle est persuadée que si elle peut seulement toucher les franges de sa robe, elle sera guérie. Malgré sa pauvreté, elle entreprend un long et coûteux voyage, et l'esprit de foi compte pour beaucoup dans son désir d'être guérie... »

Le sous-préfet de Trévoux, bien que son titre officiel lui donnât droit à quelque faveur, écrivait au missionnaire d'Ars : « Mgr l'Evêque de Belley m'a autorisé à vous demander, lorsque madame

Charbonnier irait implorer les prières du saint Curé d'Ars, de vouloir bien lui obtenir un tour de faveur... »

Il y avait aussi les moyens surnaturels, que beaucoup de personnes assurent avoir employés avec succès. Elles s'adressaient au bon ange de M. Vianney et l'intéressaient à leur cause. Le saint Curé sortait alors du confessionnal et venait droit à elles, ou bien une circonstance heureuse et imprévue les plaçait sur son chemin, et amenait la rencontre désirée. En dehors de ces voies régulières, les passe-droits étaient rares : M. Vianney ne s'y prêtait pas. Ses préférences, lorsqu'il croyait devoir en faire, étaient pour les pauvres et les malheureux.

Une grande dame arrive un jour à Ars en équipage; elle fait arrêter ses chevaux devant l'église, y entre précipitamment, et, s'adressant d'un ton d'autorité aux personnes qui encombrent les abords de la petite chapelle où le Curé confesse, elle les somme de lui laisser le passage libre. Après avoir épuisé en vain les prestiges de sa parole, tour à tour véhémence et persuasive, elle va trouver le missionnaire : « Monsieur l'abbé, lui dit-elle, c'est « incroyable ! Voilà un grand quart d'heure que « j'essaye de pénétrer jusqu'au confessionnal de « M. le Curé; impossible d'écarter la foule ! Je « n'aime pas à faire antichambre ; je n'attends ni

« chez le roi de Bavière ni chez le Pape. — Je suis
 « bien fâché, Madame, lui répond l'abbé sans se
 « déconcerter, mais je n'y puis rien en vérité ; et
 « vous serez obligée d'attendre à Ars.» Madame la
 comtesse se résigne, et sa ressource est d'épier,
 comme le commun des mortels, le moment où
 M. Vianney sortira du saint tribunal. Elle s'avance
 alors vers lui, et d'un ton et d'un air qui la trahissent
 à son insu, elle lui dit : « Monsieur le Curé, je viens
 « pour me confesser à vous... — C'est bien, Ma-
 « dame, répond le bon Curé avec un sourire signi-
 « ficatif et tant soit peu malin, c'est bien !... On en
 « a confessé d'autres. »

Une jeune femme, accompagnée de son mari,
 avait aussi voulu forcer la consigne et passer avant
 son tour. Il s'en était suivi de violentes réclama-
 tions, des murmures très-accentués, une véritable
 émeute qui obligea M. le Curé de mettre la tête
 à la porte de son confessionnal. En ce moment,
 le couple impatient était arrivé, en donnant du
 coude à droite et à gauche, dans la chapelle de
 Saint-Jean :

« Qu'est-ce que c'est, mon ami ? dit le saint Curé
 en s'adressant au mari avec sa placidité ordinaire.

— C'est ma femme qui voudrait se confesser.

— Eh bien ! elle passera à son tour.

— Mais, monsieur le Curé, reprit la dame d'un
 ton légèrement piqué, je ne puis pas attendre.

— Madame, j'en suis désolé, mais quand vous seriez l'Impératrice, vous passerez à votre tour. »

Dans le nombre des pèlerins d'Ars, il devait s'en trouver dont le but n'était que la satisfaction d'une curiosité tout humaine. La foule suit la foule, et se porte là où il y a de la renommée et du bruit. M. Vianney eut à subir inévitablement bien des obsessions égoïstes, bien des engoûments ridicules, des fantaisies vaniteuses, des excentricités parasites qui ne manquent jamais de harceler les célébrités de tout genre. Mais ces *non-valeurs* étaient à l'instant écartées et remises à leur place avec l'ascendant d'une humilité polie, qui ne laissait ni l'espoir du succès ni la tentation du retour : « Il ne
« valait pas la peine de vous déranger pour si peu,
« disait le saint Curé.... ou bien : Vous ne serez
« pas si content que la reine de Saba, et vous ne
« direz pas comme elle en vous en allant : « Ce que
« j'ai vu surpasse ce que j'avais entendu.... Ce sera
« tout le contraire. »

Ordinairement les voyages à Ars avaient un meilleur motif. On venait y chercher des conseils et des prières, la paix du cœur et la grâce de Dieu. On était le bienvenu quand on apportait des doutes sincères à éclaircir, des difficultés sérieuses à résoudre, des complications à dénouer, des chagrins à partager, des plaies à guérir et surtout des péchés à pardonner. Comme le bon Curé se montrait alors

sensible, affectueux, tendre et cordial ! comme les intérêts de ses clients devenaient aussitôt les siens ! comme il répandait avec eux de vraies larmes ! L'oubli de soi-même pour ne penser qu'à autrui semblait être son instinct, et il excitait d'autant plus la reconnaissance qu'il comptait moins sur elle. N'étant distrait de l'attention à donner au prochain par aucun retour d'intérêt personnel, il avait tout le loisir d'être soucieux de ces douleurs étrangères que sa charité faisait siennes. Il portait le dévoûment jusqu'à la sollicitude ; et son cœur, si paisible et si ferme, en était parfois troublé. Sa jouissance suprême était de rencontrer, çà et là, quelques saintes âmes, élevées par leurs aspirations au-dessus du torrent de la vie vulgaire, tourmentées du sentiment de l'infini, blessées du divin amour, éprises du désir du ciel, et, dans son estime, bien meilleures que lui : il les discernait aussitôt ; il se reposait à leur contact ; il se sentait incliné vers elles ; il y allait comme un disciple à une école de vertu, pour s'éclairer, se convertir et se confondre ; il était là sur son terrain et dans son élément, plus loin des hommes et plus près de Dieu.

Qu'on se figure maintenant, si l'on peut, les sentiments qui devaient agiter ces grandes foules composées surtout de malades et de pécheurs, surnaturellement guéris et convertis, rendus à la santé et à la grâce ! Là, on savait se frapper la poitrine et se

prosterner sans l'avoir appris; là, on retrouvait tous les accents sublimes de l'âme pour gémir et chanter tour à tour, pour pleurer de joie et de douleur. Là, des personnes qui ne se seraient jamais rencontrées ni pénétrées ailleurs, se groupaient instinctivement à l'abri de cette bienveillance inépuisable, où chacun à son tour trouvait une affinité, un secours, une lumière, une force. Rien n'appelle la confiance comme la confiance : elle naissait à Ars naturellement de la sécurité que le bon Père répandait autour de lui. De même que dans ces lieux privilégiés, où la Providence, qu'on y méconnaît trop souvent, a donné aux eaux une vertu curative, les conversations roulent sur les infirmités du corps, là elles roulaient sur les infirmités de l'âme, sur les infortunes et les accidents de la vie qui y amenaient leurs victimes. Les amitiés qui se formaient, les correspondances qui se nouaient, les relations qui s'établissaient à la suite, n'en étaient que plus douces et plus durables. Les chrétiens se connaissent promptement : au premier regard, au premier salut, au premier mot, ils sentent entre eux le lien fraternel d'une même foi et d'un même amour. Il ne faut qu'un peu d'aménité et de savoir-vivre pour rendre intimes des rapports d'où le soupçon est naturellement exclu.

Après avoir été amenés à Ars par l'éclat des prodiges, les pécheurs y étaient retenus par un charme

indéfinissable. L'incrédule ne pouvait pas plus méconnaître ce charme que s'en défendre. L'étranger, conduit par le hasard ou le caprice, le ressentait aussi bien que le pèlerin dévot attiré par l'espérance et l'amour. Ce charme allait droit au cœur, pour le réjouir s'il était pur, et le renouveler s'il était coupable. Il y avait dans l'atmosphère de ce petit village quelque chose d'inexprimable et de divin qui pénétrait à la fois l'âme et le corps, reflétant dans le calme et le bien-être de l'un la paix et la sérénité de l'autre. Au milieu même du mouvement qu'y entretenait l'arrivée quotidienne de douze voitures publiques, c'était un cadre paisible et silencieux qui prédisposait aux pensées graves. Rien n'y ressemblait à ce qu'on voit ailleurs. Les figures y étaient reposées, les conversations sérieuses, l'animation même qui y régnait n'excluait pas le recueillement. On n'était plus en France et au xix^e siècle; on pouvait se croire en plein moyen âge, dans un de ces grands cloîtres au seuil desquels les bruits de la terre finissent.

Le paysage lui-même, par sa tranquillité et sa douceur, contribuait à former ces religieuses impressions. Elles devenaient plus vives à mesure qu'on approchait de l'église et du presbytère, en sorte que la source d'où elles découlaient paraissait être surtout dans ces lieux. Dès l'abord on était pénétré. Il s'opérait une sorte d'épanouissement

dans l'homme intérieur. Peu à peu les souffrances morales se voilaient, un nuage chargé d'un fluide bienfaisant semblait s'étendre sur l'âme : la rosée qu'il y répandait adoucissait toutes les amertumes de la passion, tout ce qu'il pouvait y avoir de cuisant et d'enflammé dans les désirs, d'âpre et de personnel dans les regrets. On oubliait les petitesesses de la vie vulgaire et les exemples mauvais ; on ne sentait plus que la sainte protestation de la conscience contre le mal, et l'énergique désir de le combattre au dedans et au dehors de soi-même. On se trouvait si bien à Ars qu'on n'aurait plus voulu s'en aller, si ce n'est pour monter au ciel sans repasser par le monde. On aurait souhaité d'y finir sa vie, d'y avoir son tombeau. On ne se contentait pas de le désirer, plusieurs personnes de différentes conditions ont réellement quitté leur résidence et leurs relations dans le monde pour s'ensevelir dans cette solitude, à l'ombre de la sainteté, et y préparer leur âme à la seconde vie. Ce n'est pas sans émotion que nous avons lu sur une croix de bois, qui marque au cimetière la sépulture d'un étranger, cette belle inscription : UBI CRUX, IBI PATRIA.



CHAPITRE III

Une journée du Curé d'Ars.

Si nous écrivions nous-même ce chapitre, on pourrait nous taxer d'exagération ; car ici la simple vérité est à peine croyable, et ces trente années d'une vie toujours semblable à elle-même, sans repos ni trêve, sont, pour qui veut y réfléchir, ce qu'il y a de plus singulier et de plus miraculeux dans l'histoire du Curé d'Ars. Nous aimons mieux laisser la parole à quelques pèlerins qui ont publié leurs impressions, et dont le témoignage fortifiera le nôtre.

Un homme qui fait honneur à l'Université par la distinction de son esprit, la pureté de ses doctrines et l'ardeur de ses convictions religieuses, M. Louis Lacroix, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, est venu à Ars, dans l'été de 1857 ; il a eu le bonheur de voir M. Vianney, de

lui parler, de l'entendre et de contempler le spectacle des vertus dont il a édifié le monde. De retour chez lui, il a tenu à raconter ce qu'il avait vu, en disant de quelles œuvres était remplie une journée du Curé d'Ars, et en essayant de communiquer à ceux qui n'ont pu le connaître les impressions salutaires dont la vue du serviteur de Dieu pénétrait les intelligences et les cœurs.

Les témoins journaliers des merveilles d'Ars en retrouveront une peinture fidèle dans ces lignes palpitantes de vérité et d'émotion.

« Il y a deux ans, dit M. Louis Lacroix, j'avais résolu de consacrer une partie de mes vacances à revoir Rome et à visiter enfin en chrétien cette ville que l'on ne connaît qu'incomplètement, et que l'on ne comprend guère tant qu'on n'y a pas fait son voyage *ad limina*. Me trouvant à Paris, quelques jours avant mon départ, je rencontrai un de mes amis, écrivain spirituel, chrétien intelligent et sincère, qui a signé de bonnes pages dans plusieurs de nos revues périodiques, et je l'entretins naturellement de mon projet. Il y applaudit de tout son cœur : « Mais, ajouta-t-il, « puisque vous partez cette fois en pèlerin, ce n'est pas « assez d'un pèlerinage au terme du voyage, faites-en un « au début, et, puisque vous passez par Lyon, allez voir « le Curé d'Ars. Cela ne vous détourne pas, ne vous retarde guère, et vous verrez là ce qu'on chercherait vainement, ce qu'on ne voit nulle part ailleurs. » Mon ami avait vu le Curé d'Ars, que je ne connaissais que vaguement, par des ouï-dire lointains, et nullement par des ré-

cits de témoin oculaire. Il me parla de ce qu'il avait vu à Ars de manière à piquer ma curiosité, et son récit vif et animé se termina par ces réflexions qui achevèrent tout à fait de me convaincre : « Vous étudiez l'histoire et vous « l'enseignez, vous devez tenir à la comprendre et à en « saisir le secret. Allez à Ars et vous apprendrez com- « ment s'est établi le christianisme, comment se sont con- « vertis les peuples et comment s'est fondée la civilisation « chrétienne. Il y a là un homme en qui se trouve l'ac- « tion créatrice des saints du passé, qui fait des chrétiens « comme les apôtres, que les populations vénèrent comme « saint Bernard, et en qui se reproduisent toutes les mer- « veilles que nous ne connaissons que par les livres. Allez « le voir ; parlez-lui, si vous pouvez l'aborder, car il est « fort assiégé ; regardez-le, si vous ne pouvez obtenir « plus, et vous verrez que vous n'aurez pas perdu votre « temps. Quand on a le bonheur d'être le contemporain « d'un pareil prodige, il ne faut pas fermer les yeux et « passer outre. Les savants se donnent souvent bien du « mal pour observer des phénomènes qui n'en valent pas « toujours la peine. Celui-là est ce qu'il y a de plus grand « et de plus rare au monde, puisque c'est la sainteté en « pleine activité. Vous ne pouvez, en qualité d'historien, « vous dispenser de l'étudier. Allez donc à Ars ; n'y man- « quez pas : mais dépêchez-vous, car le Curé d'Ars ne du- « rera guère. »

« Mon spirituel ami avait raison : je le sentis et résolu de suivre son conseil. En conséquence, au lieu d'aller directement à Lyon, je m'arrêtai à Villefranche. A peine arrivé dans cette ville, au moment où je m'apprêtais à en parcourir la rue longue et montante et à en visiter l'église, qui me paraissait bien mériter un coup d'œil, les nuages amoncelés dans l'air (je note à dessein cette circonstance),

versèrent un déluge d'eau qui me força à me réfugier dans le bureau des voitures qui font le service de Villefranche à Ars, où la célébrité de l'abbé Vianney attirait alors une affluence de visiteurs toujours croissante. L'heure venue, nous partîmes : il continuait à tomber une pluie battante ; personne sur les chemins ; il avait plu fréquemment tout le jour et la veille. Bon ! me disais-je, il n'y aura pas foule autour du Curé d'Ars. Je serai privé du spectacle des populations empressées pour le voir, mais je pourrai facilement l'aborder, lui parler, et partir sans trop de retard.

« Tout en faisant ces réflexions, j'arrivai à Ars. La voiture nous descendit à une bonne auberge du village, où l'on est bien traité et où l'on ne vous exploite pas encore. On me dit que le Curé le défend et qu'on lui obéit. Comme je sais qu'il est difficile de modérer les exigences des aubergistes, surtout dans les lieux de pèlerinage, ce fut pour moi un indice, et le premier de tous, de l'empire que ce saint homme exerce sur les cœurs. A peine débarqués, nous courûmes tous à l'église, où l'on nous dit que se trouvait M. le Curé. Chemin faisant j'arrangeais un peu les choses à ma façon : je croyais que l'omnibus avait apporté tout le monde ; que personne n'avait pu venir autrement ; que nous serions les seuls visiteurs ; et j'avais la naïveté de m'imaginer que le bon Curé était là-bas à nous attendre. Enfin, tout bien disposé que j'étais à me laisser toucher et édifier, je prenais un peu le change, et je n'étais nullement préparé à ce que j'allais rencontrer. Preuve nouvelle d'une vérité dont tout voyageur a bien souvent l'occasion de se convaincre : qu'il faut voir pour savoir, voir par soi-même autant que possible, ou ne s'en rapporter qu'à de sûrs témoins. Quant aux merveilles d'Ars, c'est peut-être ce que je renoncerais le moins à avoir vu,

tant je tiens au précieux privilège de pouvoir les raconter fidèlement aux autres !

« J'entrai donc avec l'empressement d'une curiosité qui manquait peut-être un peu de gravité. Mais quelle fut ma surprise ! au lieu de la solitude que j'avais rêvée, je vis dans l'église une foule nombreuse et recueillie, les femmes éparées par groupes dans la nef, les hommes se pressant, serrés et nombreux, aux abords et autour du chœur, tous silencieux et calmes, dans l'attitude de la méditation ou de la prière. Jamais antichambre de ministre ou de souverain ne s'était présentée à moi avec cette grandeur et cette majesté ; et je compris, je sentis à l'instant toute la dignité de cet humble ministre du souverain Roi de la terre et des cieux, à qui sa sainteté donnait tant de puissance et attirait tant de sollicitateurs. Cependant je le cherchais lui-même des yeux et je ne le voyais pas. On me montra du doigt la porte de la sacristie, et l'on me dit qu'il était là confessant les hommes à tour de rôle. Il recevait alors ceux qui étaient arrivés la veille. Or, il était cinq heures du soir. Évidemment je n'avais aucune chance de voir le Curé d'Ars ce jour-là, me trouvant à l'extrémité de cette longue chaîne qui commençait à la porte de la sacristie, et dont je n'étais que le dernier anneau. Mais je ne me plaignis pas ; je me sentis pris par la beauté du spectacle qu'il m'était donné de contempler, et je me trouvais heureux de pouvoir observer comment le Curé d'Ars terminait sa journée, en me proposant bien de venir voir le lendemain de quelle manière il la commençait.

« Cependant l'abbé Vianney restait invisible. La porte de la sacristie s'ouvrait et se fermait, tour à tour, sur les pénitents ou les consultants qui se succédaient les uns aux autres au tribunal du saint prêtre. Je les voyais entrer recueillis, concentrés ou soucieux, et en sortant leurs vi-

sages paraissaient calmes, joyeux et épanouis. L'un d'eux, c'était un jeune ouvrier, passant près de moi, s'arrêta tout à coup, en se frappant le front : « Ah ! mon Dieu ! j'ai encore à lui parler, se dit-il à lui-même, il faut que je lui parle encore ! » et il alla se remettre à l'extrémité de la file, pour retrouver dans un jour ou deux un second tour.

« Plus de deux heures s'étaient écoulées ainsi avec rapidité. J'avais oublié de compter les instants, car la scène que j'avais sous les yeux remplissait tellement l'âme des choses divines et éternelles qu'on y oubliait le temps, qui n'est que la succession de celles qui passent. La nuit était venue : il était près de huit heures. L'église, loin de se désempir, avait reçu de nouveaux visiteurs et était alors entièrement pleine. On me dit que c'était l'heure de la prière du soir, que les gens du village ne manquaient pas de s'y rendre non plus qu'à la messe le matin, car la sainteté de leur Curé les a tous ramenés à la pratique de leurs devoirs de chrétiens. En ce moment M. Vianney sortit pour monter en chaire. Sa vue me fit oublier tout le reste ; je n'eus d'yeux que pour le considérer. Il était vêtu de son surplis, qu'il ne quitte jamais. Tout son extérieur manifestait ses vertus et sa sainteté extraordinaires. Son visage et sa personne étaient d'une extrême maigreur, attestant le sublime et effrayant travail de la mortification et de l'ascétisme, d'où résulte ce que Bossuet appelle cet horrible anéantissement de l'homme tout entier, horrible pour la nature, mais plein de charme dans l'ordre de la grâce ; car s'il tue dans l'une, il enfante dans l'autre. Ce corps si frêle et déjà courbé paraissait grand et majestueux. Il marchait la tête inclinée, les yeux baissés ; sa chevelure longue et abondante retombait sur son cou et encadrait sa figure comme d'une sorte de blanche auréole. Je me sentis tout

ému quand il passa près de moi et que je touchai le bord de son vêtement. Dès qu'il fut monté en chaire, on s'agenouilla et il dit la prière du soir, mais d'une voix si faible qu'il n'en venait que des sons confus à mon oreille. On sentait, à l'entendre, un homme exténué, et cela rendait d'autant plus merveilleuse son infatigable assiduité à l'église et au confessionnal, où il reste des jours et des nuits entières. La prière dite, il descendit de chaire, traversa l'église, sortit par une porte latérale, et toujours nu-tête et en surpris, rentra dans sa demeure, entre deux haies de fidèles qui s'agenouillaient et qu'il bénissait en passant. J'avais constaté l'empire du Curé d'Ars sur ses semblables; je l'avais senti intérieurement sur moi-même: le but essentiel de mon séjour à Ars était atteint. Évidemment l'abbé Vianney n'était point un homme ordinaire, puisqu'il y avait autour de lui, dans ce village perdu de la Bresse, autant d'affluence qu'aux pèlerinages les plus renommés. J'avais vu cela; j'aurais pu partir et j'avais de quoi porter témoignage. Mais il m'en coûtait de m'éloigner sans avoir parlé au saint prêtre et sans avoir reçu sa bénédiction. Je m'étais informé de ce qu'il fallait faire pour parvenir jusqu'au Curé d'Ars. Un homme qui rangeait le monde à l'église, et que je pris pour le sacristain, m'assura qu'en venant à quatre heures je pourrais le voir dans la matinée et repartir le jour même. Je me promis bien d'être exact au rendez-vous.

« Cependant chacun rentrait chez soi. Les paysans des environs regagnaient leurs villages. Toutes les maisons d'Ars recevaient les hôtes qui voulaient prolonger leur séjour. Je retournai à mon auberge, où je trouvai mes compagnons d'omnibus, savoir: une dame de Besançon et sa fille, un prêtre de Grenoble, deux séminaristes de Lyon, un aumônier de Marseille, une dame marseillaise

avec ses deux filles, l'une muette, l'autre boiteuse, une autre famille de Marseille, composée de trois personnes. Cette affluence de Marseillais s'expliquait par le bruit qu'avait fait un miracle obtenu six semaines auparavant par le Curé d'Ars en faveur d'une personne de cette ville. Au souper, la conversation roula tout entière sur l'homme extraordinaire que nous étions tous venus contempler. Chacun exprimait son admiration et rendait ses impressions à sa manière : « Ah ! je suis content d'être venu ici, » disait le chef de la famille marseillaise, sur ce ton accentué qui dénote l'habitant de la Canebière. Je ne m'en souciais pas trop. C'était pure complaisance pour ma femme et ma fille, qui le voulaient à toute force. Mais je suis content d'être venu : je sais maintenant ce que c'est que la religion. » Et l'on sentait que ce brave homme en pensait plus encore qu'il n'en disait, et qu'il était tout prêt à tirer de ce qu'il avait vu la conclusion pratique qui en résulte naturellement.

« Le lendemain, c'était le vendredi 41 septembre 1857, j'étais sur pied à quatre heures et je courus à l'église avant le jour. Je croyais arriver à temps et même devancer tout le monde, mais j'éprouvai même surprise que la veille, et plus grande encore. Déjà une foule nombreuse était rassemblée, et, à mon grand désappointement, je ne pus obtenir qu'une place bien éloignée de cette bienheureuse porte qui donnait accès vers le Curé, et que je me voyais, comme Moïse, destiné à regarder de loin sans pouvoir la franchir. « Depuis quand êtes-vous là ? demandai-je aux voisins que le sort m'avait donnés. — Depuis deux heures du matin. — Et M. le Curé, quand est-il venu ? — Il est arrivé à minuit. — Où est-il ? que fait-il maintenant ? — Il est là-bas, au confessionnal, derrière le chœur, et il confesse les femmes en ce moment. C'est son

« occupation ordinaire le vendredi matin. Il ne recevra
« les hommes qu'après la messe. — Mais alors que font-ils
« là tous ceux que je vois ? — Ils gardent leur place pour
« passer à leur tour. — Quand donc sont-ils venus ? —
« Quand le Curé est entré lui-même. Ils attendaient à la
« porte, le premier venu tenant le bouton ; à minuit l'é-
« glise a été ouverte, et ils ont pris leurs places. » Tout
cela surpassait ce que j'avais vu et entendu la veille : j'en
étais stupéfait. Je savais bien que l'homme est capable
d'une prodigieuse constance, quand il s'agit de son plaisir
et de son intérêt ; qu'il fait queue des heures entières
pour être bien placé au spectacle ; qu'autrefois on avait
passé des jours et des nuits, rue Quincampoix, pour ob-
tenir des actions du Mississipi. Mais ce que je ne savais
pas, ce que je n'avais jamais vu, c'est que l'homme fût
réellement disposé à faire le même sacrifice de son temps,
de son repos, pour les biens purement spirituels, et ce
spectacle tout nouveau pour moi, qui me semblait une
scène de l'Évangile, me pénétrait au fond du cœur et me
touchait jusqu'aux larmes. Je me laissai donc aller, com-
me la veille, au plaisir de voir, à l'oubli du temps et à la
joie de prier et de méditer dans cette atmosphère de vie
spirituelle et religieuse que propageait autour de lui ce
grand serviteur de Dieu.

« Toutefois j'en voulais un peu au sacristain de la veille,
qui ne m'avait pas averti qu'il fallait passer la nuit à la
porte de l'église, ce qui m'avait valu d'être relégué à une
si mauvaise place. Je le regardais de travers, — car il
était à son poste de bonne heure, — pendant qu'il allait et
venait, rangeant les nouveaux venus, répondant à tout,
faisant patienter les gens et ne se fâchant jamais. Touché
de ce calme et de la parfaite convenance de ses manières,
je m'informai encore autour de moi, et j'appris que ce

prétendu sacristain était un homme de bonne compagnie, qui, guéri et converti par le Curé d'Ars, s'était voué par reconnaissance et par piété à l'œuvre pénible et ingrate que je le voyais si dignement accomplir. Il s'était fait l'auxiliaire du saint Curé, en entretenant l'ordre et en faisant la surveillance de l'église pendant que celui-ci confessait. Avec un curé qui souvent confesse vingt heures par jour, ce n'est pas une petite besogne. Cette découverte fut pour moi un nouveau trait de lumière. Elle me fit comprendre comment les saints, qui font l'impossible, ont le don d'entraîner les autres à le tenter aussi, et comment, autant par ce qu'ils font que par ce qu'ils font faire avec abnégation, sacrifice absolu d'eux-mêmes et amour, sans bornes de Dieu et du prochain, ils sont réellement les plus actifs, les plus productifs, les plus bienfaisants des hommes.

« A six heures, le vicaire vint dire sa messe, pendant que le Curé continuait à confesser les femmes. Enfin sur les sept heures, après une séance mortelle pour tout autre, qui durait depuis minuit, il sortit du confessionnal avec cet air calme et reposé qui lui était habituel, et il rentra dans la sacristie pour se préparer à dire la messe. Quant à moi, toujours préoccupé du désir de lui parler un instant, de lui demander sa bénédiction et de repartir ce jour-là, j'avais fait un effort et j'avais réussi à me glisser dans la sacristie au moment où le vicaire y était rentré : « Tenez-vous là, m'avait-il dit, quand M. le Curé arrivera, « peut-être consentira-t-il à vous entendre avant de monter « à l'autel ! » Je suivis cette recommandation, mais sans succès. Le Curé d'Ars, qui jugeait à la simple vue de l'état et du besoin des âmes, ne crut pas devoir s'interrompre pour satisfaire mon impatience ; il m'ajourna et se revêtit de ses ornements sacerdotaux. Tout ce que je gagnai à cette tentative, ce fut de le voir de près, de sentir le doux

et perçant rayon de son regard fixé sur moi et d'assister aux préparatifs de sa messe. Je vis alors, pendant qu'il changeait de vêtement, l'extrême ténuité de ce corps mortifié, qui ressemblait plutôt à une ombre, ce qui ne l'empêchait pas de mouvoir ses membres fragiles avec une vivacité singulière et d'imprimer une décision énergique à tous ses gestes. Je le suivis à l'autel de sainte Philomène, qu'il vénère d'une façon toute particulière. C'est là qu'il disait sa messe ; c'est à cet autel qu'il a obtenu de nombreux miracles. Les ex-voto de tout genre qui couvrent cette chapelle disent assez combien d'infirmités et de misères y ont été soulagées. C'est là qu'un jour ayant opéré la guérison d'un paralytique, qui se dressa et marcha tout à coup, comme à la parole du Sauveur lui-même, tandis que toute l'assistance émue exprimait hautement son admiration et sa reconnaissance, le serviteur de Dieu, embarrassé de cette manifestation publique de l'efficacité de ses prières, s'en plaignait à la sainte qu'il avait invoquée, en lui disant avec une humilité qui trahit le secret de sa puissance : « Quand vous m'accordez de telles grâces, que ce soit en secret ! Guérissez-les chez eux, et épargnez à mon indignité une semblable confusion. »

« Le messe dite, je crus que le Curé d'Ars serait enfin abordable ; c'était le moment qu'il m'avait assigné ; mais je me trompais encore. L'église regorgeait de monde, et la foule m'avait séparé de lui pendant qu'il allait à la sacristie. J'étais de nouveau réduit au rôle d'observateur, et je vis la suite des opérations de la matinée. Il avait reparu en simple surplis sur les marches du chœur. La multitude des pèlerins s'était à l'instant portée vers lui. On lui faisait bénir quantité de médailles et de chapelets ; on lui présentait des enfants auxquels il imposait les mains. Quand il eut satisfait tout le monde, il entra dans une petite

sacristie, située au côté droit de l'église, où il reçut les unes après les autres plusieurs dames venues pour le consulter. Au bout d'une heure environ, il reparut, regagna le chœur, et la confession des hommes commença immédiatement. Chaque fois que je l'apercevais, j'étais trop séparé de lui pour l'atteindre, et il m'échappait toujours. J'avais été sur le point de me dépiter ; mais un peu de réflexion me rendit honteux de ce mouvement : car, en voyant cet homme divin se prodiguer avec un tel dévouement et donner tout son temps pour les besoins d'autrui, je sentis qu'il aurait été indigne de ne pas savoir donner un peu du mien pour arriver jusqu'à lui. Je revins donc assez facilement à ces sentiments de patience et d'admiration qui m'avaient saisi d'abord, et qui devinrent définitifs tant que je fus en ce lieu.

« Il était à peu près neuf heures du matin, et le même mouvement que la veille recommençait à cette porte de la sacristie, qui était redevenue inaccessible pour moi. Chacun avait repris sa place et l'on ne passait qu'à son rang. Il y eut bien quelques exceptions à la règle : plusieurs dames opiniâtres et intrigantes parvinrent à se glisser jusqu'à la porte et à passer, en dépit de tous les obstacles. On s'en irritait à bon droit. Quelquefois le Curé désignait lui-même la personne qu'il voulait admettre, et de ces préférences nul ne songeait à se plaindre. Enfin les grandes infirmités passaient immédiatement, et tout le monde comprenait que c'était justice. Quand la dame marseillaise arriva avec ses deux filles, la muette et la boiteuse, elles n'attendirent que l'instant qu'il fallut pour que le Curé devint libre. De temps en temps, on voyait se grouper en bas de l'autel ceux que la confession avait réconciliés avec Dieu. Le vicaire paraissait, ouvrait le tabernacle et leur distribuait la sainte communion. Tous ces mou-

vements produisaient quelquefois une certaine agitation qui n'était pas sans avoir besoin d'un peu de surveillance; mais alors l'homme bien élevé, que je ne prenais plus pour un sacristain, et qui m'inspirait aussi du respect, allait de bancs en bancs, calmant tout le monde et ramenant partout l'ordre et la paix.

« Il y avait dix heures que durait ce drame sublime de la charité. Celui qui en était le héros n'avait pas un seul instant ralenti ni suspendu son action, et il était là toujours en scène et toujours infatigable. Pour moi, venu quatre heures après lui, et qui n'avais été que témoin, je commençais à succomber au besoin et à la fatigue, et déjà je songeais à la retraite. Toutefois avant d'abandonner la partie, je résolus de livrer un dernier assaut à l'inaccessible sacristie. Aidé de l'obligeant auxiliaire du Saint, je parvins à me placer à l'ouverture de la porte, et quand le Curé l'ouvrit pour admettre un nouveau pénitent à son tribunal, il me vit là droit devant lui, parut me reconnaître et me laissa entrer. Nous restâmes debout l'un et l'autre. Ne voulant rien prendre de trop du temps si précieux d'un tel homme, je lui posai brièvement et rapidement deux questions que j'avais préparées. De son côté il y répondit sur-le-champ, résolument, sans l'apparence de réflexion, sans la moindre hésitation, mais aussi sans aucun empressement; et ses réponses étaient ce qu'il y avait de plus sensé, de plus sage, de plus facilement et de plus utilement applicable. Ordinairement les hommes sont obligés de délibérer, de peser mûrement un projet, pour trouver le sage parti à prendre. Le Curé d'Ars improvisait la sagesse. J'étais confondu de lui voir ce calme, cette attention, cette présence d'esprit dans de telles conditions. Depuis minuit il n'avait cessé d'être assiégé comme il l'était encore; il ne s'était donné aucun relâche; il avait eu à

répondre à des centaines de personnes. Il y avait là, à côté de nous, un homme agenouillé au prie-dieu de la confession, attendant son tour ; des masses d'autres s'amoncelaient à la porte comme les vagues de la marée montante. Et le saint prêtre était toujours présent, se donnant à tous, sans impatience, sans fatigue apparente, le cœur toujours ouvert, l'esprit toujours prompt, sa fragile personne sans cesse en activité. Assurément cela n'était pas humain, cela n'était pas naturel, et quiconque voudra réfléchir un instant sur de tels faits ne pourra s'empêcher d'y reconnaître l'intervention de la grâce élevant à une miraculeuse puissance d'action ce saint homme, fidèle à toutes ses inspirations. Il m'avait répondu en aussi peu de temps que j'en avais mis à l'interroger. Quand il eut fini, je repris à mon tour et lui dis :

« — Encore une faveur, mon père, je vais à Rome m'agenouiller et prier au tombeau des apôtres, donnez-moi votre bénédiction pour qu'elle m'accompagne pendant tout mon voyage.

« Au nom de Rome, l'abbé Vianney sourit de joie, ses yeux abaissés se levèrent, son regard recueilli et tout intérieur ressortit avec vivacité, et tandis que son œil me lançait un rayon lumineux :

« — Ah ! vous allez à Rome, dit-il, vous y verrez notre Saint-Père. Et ici sa physionomie prit une expression qui disait tout ce que ressentait son cœur. Eh bien ! ajouta-t-il après une légère pause, je vous recommande de prier pour moi à la Confession des saints apôtres.

« Après cette dernière réponse et un échange de paroles qui dura je n'ose pas dire cinq minutes, je m'inclinai ; il me bénit ; je lui baisai la main et me retirai pénétré de joie, de force et de vénération. J'étais content aussi d'être libre ; j'en profitai pour retrouver le grand air et parcou-

rir le village d'Ars, que je n'avais pas vu encore, et dont presque toutes les maisons sont devenues des auberges pour les pèlerins et des magasins d'objets de piété. On y voyait à toutes les vitres différents portraits du Curé d'Ars. J'achetai celui qui me parut le plus ressemblant, puis je fis une pointe dans la direction du château, et je me hâtai de revenir à l'église, après une tournée d'une demi-heure, pour assister à ce qu'on appelait le catéchisme de M. le Curé. C'était une instruction qu'il faisait tous les jours, avant midi, et pour laquelle, après les fatigues et les travaux de ses terribles séances, il trouvait encore la force de prolonger son inépuisable dévouement. L'église s'était remplie de nouveau; j'eus de la peine à retrouver une place dans le chœur. Le Curé vint s'asseoir sur une chaise adossée au maître-autel, et l'homélie commença.

« Certes l'éloquence du Curé d'Ars n'était pas dans sa parole. Quoique placé à peu de distance, c'était à peine si je pouvais l'entendre, car indépendamment de la faiblesse de sa voix exténuée, la perte totale de ses dents avait enlevé toute netteté à sa prononciation. Mais il était éloquent par sa physionomie, par son geste et surtout par l'autorité de sa vie et l'ascendant de ses œuvres. Aussi quelle action puissante il exerçait sur son auditoire! ce fut la dernière scène et la plus belle de toutes. La foule s'était entassée autour de lui: à ses pieds, sur les marches de l'autel, sur le pavé du chœur, se pressaient des gens de tout âge, de toute condition, de tout sexe, surtout des femmes avec leurs enfants, tous absorbés dans une attention haletante, le cou tendu, les yeux fixés sur sa personne. Si l'on ne pouvait entendre, il suffisait de voir, car son extérieur faisait tout comprendre, tant il avait d'expression dans son geste, dans ses yeux et dans toute sa physionomie! Il frissonnait d'horreur en parlant du péché; il pleu-

rait en pensant aux offenses faites à Dieu ; il paraissait ravi quand il s'agissait de l'amour divin ; il rougissait, il pâlisait tour à tour. Sa parole était du reste abondante et facile. Il nous parlait de la fin de l'homme, qui est le bonheur en Dieu. Le péché éloigne de Dieu ; le repentir et la pénitence y ramènent. C'était son thème de tous les jours : il le développait avec son cœur. Je le répète, on entendait bien peu, mais on sentait tout. De temps en temps on saisissait quelque chose, et c'était vraiment divin. Il avait des pensées du genre de celle-ci : « Chose étrange ! j'ai rencontré bien des gens qui se sont repentis de n'avoir pas aimé Dieu ; je n'en ai jamais rencontré un seul qui fût triste et se repentit de l'aimer ! » On le voit, ce n'est pas là une éloquence qui frappe et subjugue, mais une onction qui échauffe et pénètre. Il répétait sans cesse, comme saint Jean : « Mes enfants ! » et la foule l'écoutait comme un père vénéré. C'était là vraiment qu'un peintre aurait dû venir chercher les modèles d'un tableau du Sermon sur la montagne.

« Midi sonnait quand le Curé d'Ars finissait de parler, et retournait à son presbytère pour y puiser, dans la prière et la mortification, la force de recommencer, deux ou trois heures après, sa vie d'immolation et de sacrifice. Quant à moi, au bout d'une heure, je quittais le village d'Ars, emportant comme un trésor la bénédiction de l'abbé Vianney et le souvenir ineffaçable des merveilles de sainteté et de charité dont j'avais été le témoin. Je n'avais pas vu de miracle particulier, mais j'avais vu le miracle ordinaire de sa vie, dont chaque journée ressemble à celle qu'il m'avait été donné de contempler.

« Arrivé à Lyon le soir même, je consignai immédiatement, dans mon journal de voyage, tous les détails de ce qui s'était passé sous mes yeux, et ce sont ces notes

exactes et fidèles qui forment la substance du récit que je livre au public. Voilà les faits. Je pourrais les accompagner d'un commentaire et entreprendre d'aider le lecteur à se rendre compte de la grandeur du sacerdoce catholique, qui peut atteindre dans ses représentants un tel degré de perfection et de puissance, à apprécier l'action bienfaisante de l'Église sur les âmes et par conséquent sur la société qu'elle répare sans cesse par la vertu et par la vérité, et où elle combat là où rien ne peut l'atteindre l'action non moins incessante de l'ignorance, de l'erreur et du vice; je pourrais en dire bien long sur cet inépuisable sujet. Mais j'aime mieux laisser à chacun le plaisir de méditer lui-même sur cette histoire et de trouver la conclusion qu'elle comporte. Il me suffit d'avoir raconté les faits; ma tâche d'historien est remplie, et je m'arrête. Heureux si en consacrant ces pages à la mémoire vénérée du Curé d'Ars, si en faisant connaître un seul moment de sa sublime et sainte carrière, si en montrant que l'œuvre de sa vie a été surtout le traitement et la guérison des âmes au tribunal de la pénitence, je puis contribuer à entretenir et à répandre la gloire de ce grand serviteur de Dieu, à consoler les cœurs chrétiens par le spectacle du retour de la sainteté sur la terre, et à faire comprendre à notre temps, si travaillé de toutes les maladies de l'âme, que la confession en est le souverain remède, et que grâce au Curé d'Ars, dont la mission a été d'être le grand et puissant confesseur de notre siècle, cette sainte institution de l'Église sort des œuvres de sa vie triomphante et victorieuse, réhabilitée des dédains de l'indifférence, justifiée de toutes les objections de la sophistique, et vengée d'une manière éclatante de tous les outrages de l'incrédulité! »

Un jeune écrivain catholique, M. Georges Seigneur, a rendu compte à son tour des impressions qu'il a rapportées de son premier voyage à Ars, en 1859 :

« Au mois de mars dernier, je suivais la route qui part de Villefranche : elle était remplie de pèlerins ; les uns se dirigeaient sur Ars, les autres en revenaient. Je n'oublierai jamais toutes ces figures recueillies et joyeuses. Les premiers semblaient voir et entendre déjà le Curé d'Ars ; les seconds semblaient le voir et l'entendre encore. Je n'oublierai pas davantage l'aspect simple et solennel que présentait l'entrée du village. Le portrait du Curé d'Ars, ici faisant le catéchisme aux enfants, là visitant les malades, rayonnait de toute part à la devanture des boutiques, au milieu de chapelets, de médailles, de cierges.

« Des pèlerins, qui ne pouvaient pénétrer dans l'église, se tenaient en grand nombre debout à la porte, dans le cimetière, dans les ruelles voisines, attendant leur tour. Plusieurs, pour se consoler de leur attente, s'arrêtaient à contempler les traits du saint prêtre et s'entretenaient de lui sans l'avoir encore vu, comme des enfants s'entretiendraient de leur père.

« Il était quatre heures du soir quand j'entrai dans l'église. Le Curé d'Ars était au confessionnal. J'étais à peine agenouillé, lorsque j'entendis un sanglot que je ne puis rendre. Était-ce un cri de souffrance ? était-ce un cri d'amour ? De dix minutes en dix minutes, le même sanglot se répéta. La fatigue arrachait ce cri plaintif à la poitrine suffoquée du Curé d'Ars ; mais le cri de souffrance devenait un cri d'amour, et comme l'effort sen-

sible d'une âme suffoquée par la terre pour s'ouvrir un passage vers le ciel.

« Vers cinq heures, la foule s'ébranla. Je vis sortir du confessionnal un vieillard vêtu d'une soutane déchirée et d'un surplis grossier. Il était d'une extrême maigreur ; sa figure avait presque la forme d'un cœur, étroite et effilée depuis les joues jusqu'au menton, et s'épanouissant dans un front très-vaste tout illuminé par deux grands yeux qui resplendissaient comme deux diamants ; ses cheveux blancs ressemblaient à un diadème. La foule, qui a l'habitude de s'écarter, au contraire se resserrait contre lui pour toucher son surplis, sa soutane, ses cheveux, ses mains décharnées. Souvent il chancelait sous la pression de la foule et je craignis un moment de le voir tomber. Il se laissait faire, doucement, simplement, humblement, se frayant un chemin sans écarter personne.....

« Un instant après j'eus le bonheur de m'entretenir avec M. Vianney. Je retrouve dans mes notes des souvenirs que je ne puis livrer. Mais ce que je puis dire, c'est l'éclat surnaturel qui s'échappait de cette âme, de cette figure, de ce regard. Je le vois encore, appuyé sur la table de la sacristie, et je suis encore frappé de la ressemblance terrible qu'il offrait avec une image de Notre-Seigneur flagellé, suspendue au mur. Le Rédempteur apparaissait dans cette image, la chair du dos absolument déchirée, les os visibles, le regard tourné de côté, du côté du spectateur, comme pour lui rappeler la parole du prophète, accomplie à la lettre : *Ils ont compté tous mes os*. A force d'imiter son Maître, le Curé d'Ars lui ressemblait. La souffrance et la joie s'embrassaient en lui. Son front et ses joues, sillonnés de rides, s'obscurcissaient et s'inclinaient parfois, comme sous le poids des douleurs

invisibles. Tout à coup son front se relevait, son visage s'illuminait, ses rides se changeaient en rayons, sa chair transfigurée devenait transparente comme la chair d'un enfant, ses yeux s'enflammaient d'une flamme supérieure, qui semblait n'attendre que le moment de monter au ciel. Ces alternatives se succédaient en lui, sans rien lui ravir de son angélique sérénité.

« J'ai assisté plusieurs fois à son catéchisme. Il montait sur une petite estrade entourée d'une barrière de bois, faisait asseoir les pèlerins le plus près de lui possible, afin de ne perdre aucune place, et, après avoir regardé l'autel, il commençait avec effort. Sa voix était très-faible, et je ne sais comment on pouvait l'entendre. Tout à coup elle s'altérait ; il ne pouvait achever les paroles commencées. Plusieurs fois il reprenait les mots de *Dieu*, de *bonheur éternel*, de *ciel*. Il lui fallait des efforts répétés pour les achever par la parole. Mais ses larmes, larmes éloquentes et intelligibles, suppléaient la voix... Souvent, il s'interrompait tout à coup, détournait la tête, joignait les mains, regardait fixement du côté de l'autel, puis reprenait son discours, plus ardent, plus rayonnant, comme s'il eût contemplé dans l'hostie même ce qu'il allait dire. Je ne crois pas l'avoir une seule fois entendu prononcer le nom de Dieu sans être interrompu par ses larmes. Nous allons l'entendre parler, disait-on autour de moi ; « nous allons « l'entendre parler de Dieu, car il ne parle que de Dieu, « et nous allons le voir pleurer, car il pleure toujours « quand il parle de Dieu. »

« A huit heures, le Curé d'Ars sortit de l'église ; il y était depuis deux heures du matin, confessant tour à tour les hommes, les femmes, les enfants. Depuis deux heures du matin, il n'avait interrompu ses confessions que deux fois : la première, c'était pour dire la sainte messe ; la se-

conde, c'était pour faire une instruction, prendre son seul repas, qui se bornait à une soupe, et se reposer dix minutes, un quart d'heure peut-être, en causant. Il rentrait chez lui pour dire ses prières, et se coucher à onze heures ou minuit, pour se relever à une heure du matin. Telle était sa vie de tous les jours et de toutes les nuits. »



CHAPITRE IV

Comment la vénération et la confiance publiques furent attestées par les lettres que M. Vianney recevait de toutes les contrées de l'univers.

Tous les jours, à l'heure du courrier, la petite table de chêne, qu'on voit encore dans la chambre du Curé d'Ars, se couvrait d'une masse de lettres venues des quatre parties du monde. M. Vianney les ouvrait en dînant et les parcourait d'un œil rapide. Quelques-unes de ces lettres commençaient par des formules laudatives : « La grande réputation de sainteté que vous vous êtes acquise... La vénération profonde que j'ai pour vous... L'estime que vous m'inspirez... La confiance que j'ai dans vos lumières... » Alors il n'en achevait pas la lecture, il les froissait avec une sorte d'indignation et les jetait au feu. Débuter par un compliment ou un hommage était, comme on voit, le bon moyen de n'être pas lu. Un grand nombre l'ignoraient, et, croyant écrire à un homme ordinaire, ils usaient

sans défiance des phrases élogieuses qui sont de mise dans le style épistolaire : il était rare qu'ils n'en portassent pas la peine.

Quelques-unes de ces missives renfermaient des valeurs : c'étaient des neuvaines de messes, ou de l'argent pour les pauvres et les fondations du Curé d'Ars. Quand elles étaient confidentielles, il les déchirait sur-le-champ ; quand elles ne l'étaient pas et qu'on y entrait dans de trop longues explications sur des affaires importantes, il s'en faisait rendre compte.

Le dépouillement sommaire de cette correspondance durait autant que le repas du bon Curé. Les lettres qui n'avaient pas été décachetées à ce moment couraient risque de ne l'être jamais.

Il y a lieu de déplorer que tant d'autographes aient péri. Une partie de l'histoire que nous écrivons, la plus intéressante peut-être, a péri avec eux. Rien n'aurait mieux fait connaître que leur publication le crédit universel dont jouissait le serviteur de Dieu, son immense notoriété, le prestige qu'il exerçait au loin, la confiance dont il était l'objet partout où son nom avait pénétré. Parmi les rares échantillons de cette correspondance que nous avons pu sauver, il y en a qui nous ont été d'un grand secours pour analyser la physionomie de notre Saint et pour apprécier l'admirable puissance de consolation, d'intercession et de conver-

sion qui s'est manifestée en lui. Les révélations qu'ils contiennent font regretter qu'ils aient échappé en si petit nombre aux auto-da-fé qui ont dévoré le reste.

Nous avons fouillé à grand labeur cette collection encore immense, insignifiante pourtant, si on la compare à la multitude des documents perdus, afin d'en extraire pour nos lecteurs les fragments les plus caractéristiques et les plus édifiants. Plusieurs de ces lettres sont en anglais et en allemand; beaucoup viennent de la Belgique et de l'Irlande; le plus grand nombre portent le timbre de Paris, Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux, Nîmes, Montpellier, Avignon, Rennes, Nantes, etc.

Cette correspondance est un nouveau chant au poème de Job et comme l'écho douloureux de toutes les plaintes et de tous les gémissements de la terre. Elle donne le sens de cette parole du Curé d'Ars : « Il faut venir ici pour apprendre ce que c'est que le péché originel... »

Les lettres qu'on adressait à M. Vianney étaient en général des demandes de prières. Il lui en arrivait une grande quantité de la Flandre occidentale, et notamment du diocèse de Bruges. Nous avons sous les yeux des monuments très-touchants de la piété du clergé belge et de sa confiance dans le serviteur de Dieu. Le doyen de Saint-Gilles lui écrivait :

Bruges, le 5 avril 1853.

« Mon très-révérend Curé,

« En souvenir des reliques de saint François de Sales, que j'ai eu l'avantage de vous faire tenir, il y a tantôt quatre ans, et par la charité de ce saint Évêque, je viens vous demander humblement de vouloir bien vous souvenir devant Dieu d'une dame malade, pour obtenir le rétablissement de sa santé, si cela lui est salutaire, sinon la patience, la résignation et une heureuse mort.

« Je saisis cette occasion pour me recommander ainsi que mon troupeau à vos prières, et vous renouveler l'hommage de mon respect. »

Un autre prêtre de Bruges écrivait, le 19 mai 1853 :

« Un homme honorable de notre paroisse a été frappé, il y a quelques jours, d'une attaque si foudroyante que les médecins ne lui donnaient plus que quelques heures de vie. Connaissant sa foi et ayant pitié de sa femme et de ses trois petits enfants, je lui ai fait passer au cou une médaille bénite par le saint Curé d'Ars, et le même jour nous avons commencé une neuvaine à sainte Philomène. Le neuvième jour le malade, pour la première fois, a pu s'asseoir dans un fauteuil, et depuis lors, son état, quoique toujours grave, s'améliore. Sachant combien de malades et d'infirmes ont obtenu leur guérison par les prières de M. Vianney, je vous demande, Monsieur, d'avoir la bonté d'exposer le cas à votre vénérable Curé, et de solliciter pour ce cher malade qui n'est encore qu'à la fleur de l'âge, une neuvaine de prières spéciales. »

On écrivait encore de Bruges, le 14 décembre 1854, pour demander la guérison d'un jeune homme, « seul héritier d'un beau nom et d'une immense fortune, destiné à perpétuer les traditions de charité et de vertu chrétienne d'une des familles les plus honorables de la Belgique. » On envoyait à M. Vianney une neuvaine de messes en l'honneur de sainte Philomène, en le priant d'indiquer le jour où il la commencerait, « pour qu'on pût faire prier en même temps les différents ordres religieux et les enfants pauvres des écoles chrétiennes de la ville. »

On recourait souvent au Curé d'Ars de la catholique Irlande. L'abbesse d'un monastère écrivait :

« Cher et très-révéré père,

« Depuis longtemps, le bruit des merveilles opérées à Ars et des grâces nombreuses accordées à vos saintes prières est parvenu jusqu'à nous, pauvres catholiques irlandais, si persécutés, mais si dévoués et si fidèles. Cela ne va donc pas vous surprendre qu'une de ces catholiques, pleine de confiance dans le crédit puissant qu'il a plu au cher Maître de vous donner auprès de lui, vienne réclamer une part dans vos bontés et dans vos prières pour la guérison de sa sœur, malade depuis longtemps. Elle est religieuse dans un ordre différent du mien. Je désire beaucoup la voir rétablie, afin qu'elle puisse ajouter de nouveaux mérites à ceux qu'ont dû lui procurer de longues années passées dans le cloître. Veuillez, cher et très-révéré père, vous rendre à mes vœux et accorder à

ma pauvre sœur une de ces prières si efficaces qui en ont guéri tant d'autres.

« Il me conviendrait mieux assurément de vous demander pardon d'oser vous écrire, sans d'autre titre que ma confiance dans vos saintes prières ; mais je vous crois trop rempli de l'esprit de notre bon et doux Maître pour m'en savoir mauvais gré... »

La supérieure d'un couvent de Dublin écrivait au missionnaire d'Ars :

« Notre médecin, entendant parler de votre saint Curé, vient nous prier d'être son interprète auprès de lui. Depuis bien des années, il est affligé d'une névralgie dans la tête, qui l'empêche souvent de vaquer à ses travaux et qui influe sur son caractère. Sa femme est protestante, ou plutôt elle n'est rien en religion, ce qui lui fait grand'peine. Ayez la bonté d'en parler à votre bon et saint Curé pour que Notre-Seigneur manifeste sa divine volonté par son organe.

« Une famille de notre voisinage me prie aussi de demander une neuvaine de prières pour un de ses membres, qui dissipe son patrimoine en dépenses ruineuses et inutiles. C'est un père de famille qui n'est malheureusement catholique que de nom, et qui déshonore ce glorieux titre. »

Un jeune homme écrivait de Carl-street à la date du 12 août 1856 :

« Je suis le fils d'une veuve. Je souffre d'une maladie nerveuse et d'une faiblesse générale qui m'empêchent de travailler. Je vous prie, mon père, de demander à Dieu

qu'il me délivre de ces maux, qu'il me pardonne mes péchés et qu'il me bénisse moi, ma mère, ma sœur et mes frères, dans la vie et après la mort, pour l'amour de Jésus-Christ. »

On écrivait encore du fond de l'Irlande :

« Très-saint et très-révérénd père,

« Ayant reçu la réponse si désirée à ma lettre, je m'empresse de vous envoyer ma petite offrande. Que je voudrais qu'elle fût plus grande ! car je ne puis vous exprimer toute la joie que j'éprouve, en pensant que les prières d'un homme si aimé du bon Dieu vont être unies aux miennes pour la guérison de ma sœur chérie. J'ai la plus grande confiance qu'elles seront exaucées. »

Voici une autre lettre datée de Manchester ;

« Je prends la respectueuse liberté de vous prier de bien vouloir intercéder auprès de la sainte Mère de Dieu pour William C... de cette ville, qui est en ce moment très-dangereusement malade.

« On a prié beaucoup pour obtenir sa guérison, et l'on a toute confiance que si vous daignez joindre un seul soupir suppliant à ceux de ses amis, la Mère et la Consolatrice des affligés ne manquera pas de jeter un regard de compassion sur lui. »

De Liverpool :

« Je compte sur votre charité si connue, très-vénéré monsieur, pour me pardonner la liberté que je prends de recourir à vous. Je suis sourde, non pas complètement,

mais je crains de le devenir. J'ai essayé de bien des remèdes sans aucun résultat. Dieu seul peut me guérir, si telle est sa volonté. *Je sais qu'il vous accorde tout ce que vous lui demandez.* Veuillez donc vous intéresser à moi ; et si vous ne m'obtenez pas ma guérison, vous m'obtiendrez du moins, j'en suis sûre, un grand amour de la volonté de Dieu, et la grâce de l'accomplir avec persévérance jusqu'à la fin....

« Je voudrais savoir encore si c'est la volonté du bon Maître que je sois religieuse. Demandez-lui de me l'indiquer en faisant disparaître les obstacles. »

M. Vianney reçut un jour, de l'extrémité de la Prusse, une lettre dont voici la traduction :

« Très-digne et très-vénéré pasteur,

« *Demandez et vous recevrez ; frappez et il vous sera ouvert ; cherchez et vous trouverez.... Allez dans tout l'univers... Guérissez les malades, fortifiez ceux qui languissent.... Si vous avez de la foi comme un grain de sénevé, vous transporterez les montagnes.* C'est en se rappelant ces paroles de notre Sauveur bien-aimé qu'une pauvre mère de trois enfants en bas âge vient s'adresser à vous pour demander par ses pleurs que vous vous intéressiez à elle. Je suis une inconnue éloignée de vous de deux à trois cents lieues ; mais je n'en suis pas moins l'enfant du bon Dieu. O vénéré père ! vous qui avez reçu tant de faveurs du ciel, écoutez le récit de mes souffrances.... Depuis quatre ans je suis entre la vie et la mort. Il m'est difficile de dire combien je souffre.... Ma voix est presque éteinte à force de crier vers le ciel : *Mon Dieu, votre volonté, non la mienne ! s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi !* Nous savons qu'il existe à Ars un homme

suscité de Dieu pour venir en aide à ses frères. En lisant les merveilles qui s'y opèrent, j'ai été très-émue et je me suis dit : Si je pouvais aller à Ars auprès du serviteur de Dieu, je serais guérie !... O vous qui êtes animé de l'esprit de Dieu, qui ne vivez plus de votre vie, mais de la vie de Notre-Seigneur, je me recommande à vous humblement et d'un cœur touché et confiant. Priez CELUI que vous avez le bonheur de voir et de toucher de vos mains tous les jours, pour ma guérison. Qu'il me soit dit comme à cette femme de l'Évangile qui désirait toucher seulement la frange de la robe de Notre-Seigneur : *Levez-vous, votre foi vous a sauvée !*

« Au milieu de mes souffrances et de mes incertitudes, je demandai conseil à mon directeur ; il loua la confiance que j'avais en vous et m'engagea à y persévérer. »

Le mari ajoutait :

« Je me joins à mes enfants pour vous recommander ma très-chère femme : elle a beaucoup à souffrir, mais sa patience est admirable. Avec quel bonheur, quand vous l'aurez guérie, nous vous adresserons une lettre de reconnaissance ! Loué soit Jésus-Christ ! que le Seigneur, le Dieu de la paix, nous bénisse ! et que la grâce de Notre-Seigneur soit avec nous toujours !

« Clément HAIZMAN.

« Jeanne SCHNEIDER. »

Toutes les causes venaient au tribunal du Curé d'Ars. Ici on lui demande de vouloir bien prier Dieu, au saint sacrifice, pour qu'il éclaire le gouverne-

ment sur une entreprise qui intéresse la prospérité et l'avenir de toute une contrée. Là, on appelle sa compassion sur des douleurs privées, sur des deuils de famille, sur des malheurs domestiques.

C'est une Chananéenne qui l'implore pour sa fille; c'est la veuve de Naïm qui lui redemande son fils; c'est le centenier dont le serviteur est malade; c'est la Samaritaine qui veut connaître le don de Dieu....

« J'ai lu dans les saints livres, lui dit-on, que ceux qui avaient la foi pouvaient faire des miracles; la vivacité de la vôtre, monsieur le Curé, vous a mérité ce don. Je viens vous prier à mains jointes de vouloir bien vous en servir pour nous, et solliciter la guérison de mon pauvre mari de CELUI qui a dit: *Demandez et vous recevrez.....* »

« Ma mère est bien malade, mon père! Je vous demande à mains jointes vos saintes prières pour le rétablissement de cette santé si chère!

« Déjà votre charité m'a accordé de précieuses prières pour mon mariage, qui a eu lieu sous l'impression de mes cruelles inquiétudes. Priez encore, je vous en conjure! que mon nouveau nom soit béni par vous!
 »

« J'ai dans ma famille un pauvre jeune homme âgé de vingt ans, un ange de douceur, de dévouement et de vertu, qui se meurt d'épuisement à la suite d'un travail prématuré. Ses poumons sont atteints de cette maladie à laquelle la science n'a pu trouver encore un remède. Dieu seul peut le conserver à une famille désolée. Ses prières

sont incessantes et ferventes. Je viens vous supplier, monsieur le Curé, d'y unir les vôtres si agréables à Dieu.»

« J'avais deux enfants, il y a trois semaines. Je n'en ai plus qu'un qui est malade et à peu près abandonné par les hommes. Dieu m'inspire de recourir à vos prières.... ayez pitié de moi, mon père! »
 »

«Vous voyez, mon père, que je ne me lasse point. Peut-être voulez-vous m'éprouver?.... Eh bien! je suis décidé à continuer jusqu'à ce que j'obtienne ce que je vous demande. Oui, je suis convaincu que sainte Philomène m'accordera ma guérison; je suis convaincu aussi que vous pouvez me l'obtenir: voilà pourquoi j'insiste. »

« Abandonnée de la médecine, qui ne peut deviner une maladie aussi étrange, une excellente jeune fille de dix-sept ans se meurt, sans qu'on puisse arrêter les progrès du mal.... Vous dire dans quel état est cette pauvre petite martyre est impossible. Lazare sortant de son tombeau n'était pas autrement. Les crises se succèdent; la dernière heure semble toujours venue. Nous n'avons d'espoir qu'en des prières plus saintes que les nôtres. Un miracle nous rendra peut-être cet ange de bonté et de charité.... »

« Dieu nous a envoyé une grande affliction. Depuis deux ans que mon mari est revenu de Crimée, sa santé n'a fait que s'altérer. Les remèdes n'agissent plus. Dans la profonde inquiétude où je suis, mon seul espoir est en Dieu. Je me soumetts à sa volonté sainte; je veux tout ce qu'il veut, autant qu'il le veut.... mais sa bonté est sans bornes, et je l'implore de toutes les forces de mon pauvre

cœur, pour qu'il conserve mon très-cher mari à ses quatre petits enfants. Bien des prières se joignent aux miennes depuis longtemps. Hélas ! que sommes-nous pour être exaucés, quand déjà Dieu nous a réservé, au milieu de bien cruelles épreuves, de si grandes consolations ? Ainsi, il y a trois ans, il me rendait miraculeusement ma fille mourante, à la suite d'un vœu à Notre-Dame de la Salette. Le retour de mon mari a été aussi un miracle. Ses souffrances ont ramené son cœur à Dieu ; il se confesse ; il prie avec ferveur. Ce sont d'immenses grâces ; et pouvons-nous espérer en recevoir d'autres quand nous les méritons si peu ? J'ai pensé à réclamer des prières plus puissantes que les miennes.... Si le Seigneur veut éloigner de nous cette croix douloureuse, qu'il soit à jamais béni ! s'il nous frappe, que sa miséricorde ne nous abandonne pas et nous épargne pour l'éternité ! »

« Deux frères ont été ravis à leurs familles en trois jours, deux pères également utiles. L'un est mort à la suite d'une maladie cruelle ; l'autre, mon cher et regretté mari, a été enlevé subitement, sans avoir le temps d'arriver chez lui, venant d'assister son frère dans ses derniers moments. Il était bon chrétien, plein de foi. C'est une affreuse séparation, à laquelle rien ne m'avait préparée !

« Veuillez demander à Dieu qu'il me donne la force de porter le lourd fardeau qui me reste. »

« Je viens de perdre mon père, et je suis profondément atteinte par ce nouveau malheur. J'ai besoin d'un conseil et d'une parole qui viennent vraiment de Dieu, afin de connaître sa volonté et le parti que je dois prendre.

« Tant de personnes ont rapporté de leur pèlerinage

de forces surnaturelles pour supporter cette triste vie et les lumières nécessaires pour s'y conduire plus sûrement, que je voudrais avoir la même consolation dans un moment où j'ai un si grand besoin du secours de Dieu ! »

« Vous avez daigné, mon père, m'accorder déjà le secours de vos prières, et je viens le solliciter de nouveau pour la conservation de ma chère mère d'abord, puis pour moi et ceux auxquels je tiens.

« Je vais me marier, mon père. J'épouse une personne de la maison de l'empereur, et je vous demande votre puissante intercession près de Dieu pour mon bonheur et celui de mon mari ! Priez pour que ma mère jouisse longtemps de ce bonheur, car je ne la quitte pas. Merci d'avance pour le bien que vont me faire ces prières ! Je mets tout mon cœur dans l'expression de ma reconnaissance et de mon profond respect. »

Odessa, ce 13/25 octobre 1858.

« Monsieur le Curé,

« Plusieurs circonstances malheureuses me préoccupent et me chagrinent ; une seule idée me console : la miséricorde de notre commun Maître... cette miséricorde implorez-la, monsieur le Curé ; priez, priez pour ma pauvre sœur : c'est d'elle que me viennent toutes mes inquiétudes. Mariée en Russie à un homme de la religion du pays, elle a fait jusqu'aujourd'hui son possible pour ne pas élever ses filles, ainsi que la loi du pays l'exige, dans la religion grecque. Tout allait bien ; sa fille aînée est une fervente catholique ; la seconde, âgée de quatorze ans, a déjà fait sa première communion et promet d'être comme sa sœur une pieuse enfant. Mais il en reste encore trois plus jeunes ; la dernière n'a que neuf ans, et ma pauvre sœur,

malade, est à Nice en ce moment. Priez pour elle, monsieur le Curé. Elle souffre, mais, comme elle le dit elle-même, la souffrance de l'âme est avant celle du corps. Si le Seigneur allait l'appeler à lui, que deviendraient ses enfants ? »

Wortheim, en Westphalle, ce 6 mars.

« Monsieur le Curé,

« Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais ma sœur, Mathilde de R..., a eu le bonheur de vous voir, au mois de mai 1856, et m'a souvent parlé de vous. Je sais, du reste, qu'il suffit d'être dans la peine et d'avoir besoin de secours pour être bien reçue par le Curé d'Ars.

« Un concours de difficultés et de peines extérieures et intérieures est venu m'assaillir. A la tête d'une famille de neuf enfants, j'attends mes couches dans quelques mois, et cette perspective m'attriste et m'inquiète plus encore qu'à l'ordinaire. Les soins que réclame cette nombreuse famille et d'autres soucis se joignent à une tristesse d'âme et à un sentiment de trouble que je ne sais exprimer. Dieu seul peut m'aider. Voulez-vous, monsieur le Curé, m'obtenir les grâces et les secours dont j'ai si grand besoin et vous joindre à une neuvaine en l'honneur de saint Joseph, qui doit commencer le 11 de ce mois ?

« Je m'adresse tout particulièrement à ce grand saint, protecteur des familles chrétiennes, avec l'espoir qu'il voudra bien avoir un soin tout spécial de la nôtre, et nous assister merveilleusement. Je désire le prier par le Saint et Immaculé Cœur de Marie, au nom de sainte Tèreèse et de sainte Philomène.

« Puis-je espérer, monsieur le Curé, que vous voudrez bien prier avec nous ? Je vous en supplie, au nom de Jé-

sus et de Marie, et vous demande du fond de mon cœur votre bénédiction pour tous les miens et pour moi. »

« Je suis sous le poids de la plus vive affliction ; mon cœur souffre ; je n'ai ni force ni courage. Je voudrais prier ; j'ai foi dans la bonté de Seigneur, mais ma foi n'est pas aussi vive que ma douleur et que l'amour que je portais à celui que je ne cesse de pleurer. Je dis au Seigneur que je lui fais le sacrifice de cet être tant aimé ; mais je vois que je prie des lèvres et non du cœur ! Je voudrais devenir digne de la miséricorde de Dieu, savoir prier, demander le bonheur pour celui que Dieu a repris à ma tendresse, et pour moi un peu de calme dans mon inexprimable douleur, et par l'espérance de me rapprocher de cette âme qui m'est si chère ! Mon père, venez au secours de ma faiblesse !

Ailleurs ce sont des généraux d'ordre, des supérieurs de communautés, des mères de la Visitation, des filles de Sainte-Claire, de Sainte-Ursule, de Sainte-Térèse, qui le consultent sur les intérêts de leur congrégation, qui ont recours à lui dans leurs doutes, qui ne font rien sans son conseil : « J'ai tant de confiance aux prières du saint Curé, disait l'une d'elles, que la pensée seule qu'il parlera de mes peines à Notre-Seigneur m'en ôte tout le poids. »

C'est l'abbé d'un monastère célèbre qui déclare avoir éprouvé un bonheur indicible par les paroles rassurantes que l'homme de Dieu a daigné lui

adresser: « J'en suis vraiment indigne, ajoute-t-il, je me repentais presque de la témérité que j'avais eue d'avoir osé écrire à ce saint prêtre. »

C'est l'héritier d'un très-beau nom qui lui demande s'il croit qu'il doive abandonner ses désirs de vie religieuse et rester dans le monde pour chercher à y faire une alliance. On voit par cette lettre que ce jeune gentilhomme s'est converti à Ars, et qu'il a fait une retraite chez les pères jésuites, d'après le conseil du saint Curé. Ce sont trois vieillards, bien respectables d'ailleurs, et très-honorés dans le pays qu'ils habitent, qui refusent les secours de la religion. Leur famille se désole pour eux à la pensée que le grand jour approche, et les recommande avec instances aux prières du saint Curé.

C'est la supérieure d'un monastère bénédictin qui écrit en faveur de sa communauté: « Transportées depuis onze ans dans les montagnes du Quercy, nous avons eu, dit-elle, de grandes dépenses à faire, et, malgré nos économies, nous n'avons pu encore réussir à nous cloîtrer parfaitement. Nous en avons le plus grand désir et faisons des vœux à tous les saints pour cela. Si vous êtes assez bon pour vous intéresser à de pauvres filles de Saint-Benoît, vous obtiendrez, bien sûr, de notre divine Mère ce que nous lui demandons... » Les recommandations qui suivent ces lignes, et qui ont

pour objet la guérison de quatre ou cinq malades, dénotent la plus grande foi dans l'efficacité toute-puissante des prières du Curé d'Ars : comme si demander un miracle et l'obtenir eût été pour lui la même chose.

Ce sont des présidents de conférences de Saint-Vincent de Paul qui supplient M. Vianney de vouloir bien les aider de ses conseils pour la direction de leur œuvre, afin de correspondre le plus possible aux vues de Dieu.

Ici on recommande à M. Vianney un jeune sous-officier qui doit passer devant le conseil de guerre :

«.... La peine qu'a méritée son étourderie aggravée par les violences auxquelles il s'est livré, peut le perdre à jamais. Il a vingt ans à peine ; il a gagné ses grades sur les champs de bataille de la Crimée, où il a été grièvement blessé à l'assaut de Malakoff, le 8 septembre. Il touchait à un avancement certain.... Puisse Dieu, en faveur de son âme, oublier les péchés de sa jeunesse et ses fautes d'ignorance et de fragilité ! Ce qui me console un peu et me donne des espérances, c'est qu'au milieu de l'emportement de ses passions il n'a jamais oublié la sainte Vierge. Il a fait le vœu, dans le cas où il serait acquitté, de monter à Fourvières pieds nus.

« Je viens vous prier, Monsieur, de recommander ce pauvre jeune homme, dont je rachèterais la faute au prix de mon propre sang, aux prières les plus instantes de votre saint Curé. Samedi, jour qui décidera de sa mort ou de sa vie, car la flétrissure est pire que la mort, une messe sera dite pour lui à Fourvières. Je n'ai d'espoir qu'en

Marie : aidez-moi à incliner son cœur vers mon pauvre enfant. Elle sait bien que c'est en son nom que je l'ai reçu et que la première grâce, la première des fortunes que je lui ai demandée pour lui, c'est d'en faire un vrai chrétien.

« N'oubliez rien, je vous en supplie, monsieur le Curé, pour faire violence au cœur de cette bonne Mère. C'est un enfant que je veux lui rendre ; elle le sait bien ! Je ne puis vous dire mes angoisses. »

Là, c'est une pauvre victime du monde, une jeune fille gâtée par les lectures qui voudrait revenir à Dieu ; mais les passions les plus violentes la retiennent à l'entrée de la route étroite. Elle tourne autour de la vertu, voulant la connaître et n'osant l'approcher : « O vous qui êtes l'ami de Dieu, dit-elle, et qu'il écoute favorablement, priez-le pour moi ; obtenez que mes pensées incertaines se fixent en lui... Le monde m'appelle, il me sourit... Je suis encore jeune ; on dit que j'ai de l'esprit. De faux amis ont applaudi à mes premiers essais littéraires et m'engagent à écrire encore... Mon Père, que Dieu ait pitié de moi ! Si cette lutte se prolonge, je deviendrai folle... J'avais eu la pensée d'aller à Ars pour vous raconter ma vie, — c'est une lamentable histoire ! — pour prendre vos conseils, entendre ce que votre expérience sacerdotale vous suggérerait... Au nom de Dieu, mon Père, dites-moi : Venez !... et je suis à vos pieds recueillant vos saintes paroles. »

Là, c'est une malheureuse fille, infirme, âgée, sans ressource, presque délaissée, avilie par des épreuves sans nombre, affligée dans son corps par des douleurs et des infirmités cruelles, dans son âme par de terribles tentations, dans son esprit par des troubles, des ennuis, des tourments indéfinissables, qui conjure le saint Curé d'Ars d'user envers elle de cette charité dont tant d'autres ont éprouvé les effets consolants : « Elle ne cherche son secours nulle part ailleurs que dans la prière, et ne veut tenir son salut que de Dieu seul. S'il plaît à Notre Seigneur de la retirer, par le ministère de son grand serviteur, de la situation lamentable où elle est plongée, elle promet à M. Vianney non pas une vaine reconnaissance, dont sa parfaite abnégation se soucie peu, mais le zèle le plus ardent pour faire servir à la gloire de Dieu la santé et les facultés qu'elle aura recouvrées. »

C'est un homme de lettres, rédacteur en chef d'un journal de province, dont la vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes. Il a des dettes; il voudrait les payer. L'idée de mourir insolvable le désole. La vieillesse, pour lui, avance à grands pas avec le cortège des infirmités qui l'accompagnent. Il craint jusque-là de s'être fourvoyé, car toutes ses entreprises ont échoué. Il sait qu'il a mérité ces épreuves et de plus grandes encore; que le bon Dieu, en le châtiant, exerce envers lui une

œuvre de miséricorde. Depuis que les yeux de son âme se sont ouverts aux admirables lumières de la foi, il n'a pas cessé de demander la grâce de connaître la sainte volonté de Dieu. Et ces paroles : *Domine, quid me vis facere?* sont sa prière de tous les instants. Les ténèbres persévèrent, et avec les ténèbres les tribulations. Il s'est dit : « Je suis indigne d'obtenir du bon Dieu la faveur que je lui demande; mais si un saint la demande pour moi, elle me sera accordée. » Fort de cette espérance, il s'adresse au vénérable Curé d'Ars. Ce qu'il lui dira de faire, il le fera. Il acceptera la position qu'il voudra bien lui assigner de la part de Dieu; elle ne sera jamais assez humiliante pour lui; mais il voudrait du moins savoir si la route qu'il suit est la bonne.

C'est la supérieure d'un monastère de sœurs Augustines qui demande, du fond de l'Allemagne, la guérison d'une de ses chères filles en Jésus-Christ qu'elle désire vivement, tout en se soumettant au bon plaisir de Dieu.

Un prêtre, dirigeant une institution dans une ville du midi de la France, écrit à la date du 20 mars 1854 :

« Une personne, qui a recours à mes conseils, traverse depuis quelques mois des épreuves bien pénibles. Elle est d'un tempérament nerveux, mélancolique à un très-haut degré. Il est vraisemblable que le démon profite des désordres physiques qui ébranlent sa constitution, pour ex-

citer en elle une exaltation qui se manifeste par la monomanie du suicide... Cette dame a toujours été pieuse ; elle a un fils qui promet d'être un bon prêtre. Je viens au nom de la mère et du fils, très-vénérable confrère, faire appel à votre charité, pour obtenir la guérison de cette pauvre veuve, bien digne de la compassion du bon Dieu et de la vôtre.

« Il me semble que si vous pouviez lui écrire deux lignes, pour l'assurer que vous aurez la bonté de prier à son intention, et lui inspirer la confiance que les épreuves ne seront pas au-dessus de ses forces, vous lui feriez un très-grand bien. »

Un autre chef d'institution adressait au Curé d'Ars cette naïve supplique :

« Mon cher et vénéré Père ,

« J'ai une grâce à solliciter ; votre inépuisable charité ne me la refusera pas : c'est d'être assez bon pour me promettre de demander au bon Dieu, quand vous serez en paradis, de m'y mettre à côté de vous, avec mon frère, ma sœur, mes nièces, tous mes parents et tous mes élèves, de lui en faire déjà la demande d'avance et de le prier de nous accorder en attendant des grâces efficaces de salut. »

Un jeune homme de dix-huit ans écrit de Londres au saint Curé, pour qu'il veuille bien demander à Dieu, si c'est sa volonté, la cessation d'une peine morale qui le fait cruellement souffrir.... « Peut-être cette épreuve m'est-elle bonne, ajoute

ce pieux jeune homme, mais peut-être aussi notre grand Dieu, qui est riche en miséricorde, pourrait-il me procurer par d'autres moyens le bien qu'elle me fait, c'est-à-dire m'accorder gratuitement les mêmes avantages, en retour de mes prières. »

Un pauvre déporté lui écrit du camp de Sidi-Brahim, le 28 décembre 1854 :

« Monsieur le Curé,

« Ma sœur me mande combien elle a été heureuse de passer huit jours près de vous. Elle a fait vœu, aux pieds de sainte Philomène, si je recouvrais la liberté, de m'amener la remercier à Ars. Ne pourrais-je moi-même réclamer vos prières auprès de votre vénérée sainte et lui promettre, si je peux obtenir cette chère liberté, d'aller, avant de voir ma sœur, rendre grâce à la glorieuse martyre et recevoir votre bénédiction? Si j'étais assez heureux pour avoir un mot de vous, ma peine en serait allégée, et j'aurais plus de courage à la supporter, dans l'idée que vous aussi, Monsieur, vous vous occupez du pauvre prisonnier. »

On s'adressait surtout à M. Vianney pour obtenir le soulagement des douleurs de l'âme et pour lui recommander les pécheurs. On lui écrivait de Dublin :

« Mon très-révérend Père,

« Je prends la liberté de recommander à vos saintes prières un père de famille protestant. Il vient de déclarer

son intention formelle d'élever dans l'hérésie ses quatre enfants que leur mère catholique avait pu, grâce à Dieu, former jusqu'à ce jour aux pratiques de notre sainte et sublime religion. La pauvre mère continue d'entretenir dans le cœur de ses enfants les sentiments de foi et d'amour pour nos saintes croyances, jusqu'à ce qu'il plaise à la charité infinie de notre Sauveur bien-aimé d'éclairer et de changer le cœur de son mari.

« Sachant combien vos prières sont agréables à Dieu et le pouvoir qu'elles ont sur le cœur de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère, j'ai confiance qu'elles nous obtiendront cette grâce tant désirée. »

De son monastère de l'Auvergne une bonne religieuse lui demande la conversion de son père :

« Monsieur le Curé,

« Il y a longtemps que je pensais à m'adresser à vous, mais j'y pensais en désespérée à qui tout moyen semble inutile ; enfin excitée, encouragée par l'obéissance, je viens vous confier ma douleur et implorer votre charité. Depuis que j'ai pu comprendre mon malheur, je n'ai cessé de prier et de pleurer sur les égarements profonds d'un père qui je connais à peine, mais pour lequel je me sens la plus vive tendresse. Il me serait trop pénible de vous faire connaître sa vie : ce sera assez pour exciter votre compassion et votre zèle de savoir qu'éloigné de tout principe religieux, séparé de sa famille depuis ma naissance, il n'y a plus en lui rien qui puisse faire espérer son retour. Il a cinquante-neuf ans et n'a point encore fait sa première communion. Jugez de l'état de cette âme ! Ah ! sans doute, tout est possible à Dieu. Les grandes misères attirent ses plus grandes miséricordes ; personne,

plus que moi peut-être, ne doit le savoir ; et cependant, telle est parfois la vivacité de ma douleur que l'espérance semble m'abandonner.

« Veuillez donc vous intéresser à cette âme. Je serais heureuse de savoir si vous ne pensez pas que le bon Dieu demande de moi quelque chose pour m'accorder le salut de ce malheureux père. Un mot d'espérance que vous me donneriez adoucirait mon amertume. »

La supérieure d'un couvent de la Bretagne écrit au missionnaire d'Ars :

« *Seriez-vous assez bon pour recommander aux prières de votre vénérable Curé une jeune personne que nous avons dans notre communauté, et qui, depuis quelques mois, est assaillie de tentations violentes? C'est un modèle de vertu : elle est douce, obéissante, simple, humble surtout ; et c'est de ce côté que le démon l'attaque plus vivement. Ne pouvant lui faire commettre le péché, il s'est servi de son humilité même pour la jeter dans le découragement. Elle ne voit en elle qu'infidélité à la grâce ; elle croit avoir perdu sa vocation, et n'éprouvant que des désolations et des peines excessives, elle s' imagine ne pouvoir recouvrer la paix dont elle jouissait autrefois qu'en retournant dans le monde. Vous voyez combien cette âme est digne de compassion ! Aussi c'est avec les plus vives instances que nous vous supplions de nous dire ce que le saint Curé nous conseille de faire. »*

On écrit d'une ville du Dauphiné :

« Monsieur,

« Il y a quelques jours, j'envoyai à Ars, sous la digne et

pieuse tutelle de la bonne sœur des Cinq-Plaies, une jeune personne qui aspire à l'état religieux. Cette enfant, longtemps bercée par les illusions de la vie, avait trop de besoins de cœur pour que le monde pût lui suffire... Certaines organisations destinées à l'amour infini ont vite vu le bout des joies et des affections humaines... Un directeur habile la comprit, donna un sens à sa vie, un nom et une forme à ses rêves, et lui montra la route qui pouvait la conduire au bonheur. Mais l'heure des épreuves devait sonner : elles n'avaient même pas attendu pour venir le retour à Dieu du prodigue. L'enfantement de cette âme à la vie divine ne pouvait que les multiplier.

« La voilà arrivée à cette période douloureuse dans laquelle le détachement devient plus laborieux, parce que le bon Maître, après avoir demandé tout le reste, réclame encore le sacrifice de ce *moi* si difficile à quitter. Nature pleine d'entraînement, avec une foi encore faible et un amour imparfait, elle lutte péniblement contre la tempête, et sa barque est toujours prête à chavirer.

« D'autre part, si le salut de cette jeune fille est exposé dans le monde, sa santé est un obstacle à son entrée en religion. Néanmoins, voyant les perpétuelles oscillations de son âme, j'avais envie de la jeter à tout risque dans les bras de Notre-Seigneur, c'est-à-dire de l'envoyer au plus tôt faire son postulat. Quelquefois il fait bon tenter Dieu, et une téméraire générosité réussit quand elle est dans les desseins d'en haut. Mais elle est allée à Ars, la pauvre petite, et le saint Curé lui a surtout recommandé de ne pas entrer au couvent sans avoir bien remis sa santé. Que faire ? Je suis bien anxieuse et bien indécise. Dieu a été assez bon pour me donner une sorte de mission maternelle auprès de cette enfant. J'en suis d'autant plus heureuse qu'il n'a certes pas besoin de nous pour faire son œuvre,

c'est donc par pure miséricorde qu'il m'a choisie... Mais les dons de Dieu s'achètent, et je le sens aux souffrances cruelles de mon cœur. J'ai peur que cette jeune âme ne se perde dans le monde. J'ai peur qu'en voulant la sauver par le cloître, d'après le Curé d'Ars, je ne vienne à m'en repentir. Encore une fois que faire? que résoudre? J'ai besoin de prières et de conseils; je viens implorer l'un et l'autre de votre vivant thaumaturge.

« Veuillez demander à cet homme de Dieu, à ce prophète, pourquoi il a tant recommandé à cette enfant de se bien remettre avant d'entrer au couvent. Est-ce qu'il y aurait là une prévision quelconque? J'en ai peur.... Si vous pouvez m'obtenir quelques lumières, que je vous en serai reconnaissante! »

On demandait souvent au Curé d'Ars des conseils de direction. Une jeune fille écrivait de Paris :

« Comme tant d'autres j'ai recours à vous.... J'ai entendu parler de vous et de vos miracles.... Si Dieu voulait bien me faire connaître sa volonté par la voix du Curé d'Ars, me suis-je dit, ce serait plus tôt fait que d'obtenir cette grâce par de longues prières!.... Malgré mon âge, je suis encore bien enfant, je crois; mais Notre-Seigneur ne rejetait pas les enfants; seulement je suis loin d'avoir la simplicité qui les rendait aimables au bon Jésus. J'ai seize ans; je n'ai pas encore pensé sérieusement à ma vocation; mais je veux me sauver...

« Puisque Dieu vous a donné le don de la pénétration des esprits, vous voyez ce qui se passe en mon âme. Je dois vous dire encore que j'ai souvent parlé bien légèrement de vous, sans avoir cessé de vous respecter intérieurement. Mais je me suis amusée, j'ai plaisanté....

« Ma mère me charge de vous demander des conseils sur la vocation de mon frère aîné, âgé de vingt-trois ans... Veuillez, bon Père, éclairer toute la famille, et lui donner de loin votre bénédiction. »

La fille d'un officier supérieur lui écrivait de Lunéville :

« Monsieur le Curé,

« Connaisant votre charité et les grâces que Dieu accorde par vous, je viens vous exprimer, en deux mots, l'état de mon âme. J'ai seize ans, et depuis quelque temps, j'ai le désir de me faire religieuse. Jusqu'ici j'avais pensé entrer dans la maison où se sont passées mes jeunes années ; mais une religieuse, en qui j'ai confiance, dit qu'à mon caractère il faut une vie active. Je ne sais où porter mes pas. Mon attrait le plus fort me pousse à la Visitation. J'aimerais bien aussi les Carmélites parce que c'est un ordre sévère, et que là, je pourrais expier les fautes que ma nature ardente m'a fait commettre. Je voudrais surtout une maison où l'on communie souvent, car c'est mon plus grand bonheur. Je suis indécise ; j'ai besoin d'être éclairée. D'un autre côté, bien des obstacles s'opposent à ma vocation. Ma mère est très-pieuse, mais papa est militaire, et je suis sûre qu'il me sera très-difficile d'obtenir son consentement

« Monsieur le Curé, pardonnez-moi de venir ainsi vous parler de ma pauvre petite personne. Mais Dieu vous rendra ce que vous ferez pour moi. »

La certitude que M. Vianney lisait à livre ouvert dans les cœurs et qu'il avait le don de la pénétra-

tion des esprits, inspirait à quelques personnes des confidences et des épanchements encore plus intimes. On lui mandait de Paris :

« On dit, mon Père, que vous lisez dans les consciences. Ah! regardez dans la mienne, et aidez-moi à découvrir quel mal secret m'ôte la paix de l'âme. En apparence, je remplis mes devoirs; je jouis d'une considération que je ne mérite point. Des peines très-vives m'ont désillusionnée de tout. Je méprise la vie, et j'ai peur de la mort. Il me semble que quelque chose met en moi obstacle à la grâce de Dieu, et je ne puis me le définir. Souvent je pense que c'est un orgueil raffiné, quelquefois un péché que je me déguise à moi-même. O vous pour qui les cœurs n'ont point de secret, ne craignez pas de me dire mon mal et sa dangereuse profondeur!... Je ferai tout ce que vous me conseillerez....

« Je me crois quelquefois victime : ne suis-je point, au contraire, une pécheresse orgueilleuse, qui ne peut prendre sur elle de pardonner pour qu'on lui pardonne? Mon Père, j'espère que malgré le vague inévitable d'une lettre, votre charité me verra mieux que je ne me vois moi-même, et que vous voudrez bien m'écrire un de ces mots venus de Dieu qui frappent et éclairent pour toujours. »

M. Vianney recevait encore de Paris, la veille d'une communion générale à Notre-Dame, la lettre suivante d'un nouveau converti :

« Vénérable Père en Notre-Seigneur Jésus-Christ,

« Un grand pécheur vient se jeter à vos pieds et vous supplier de lui obtenir par vos puissantes prières le par-

don de ses iniquités... Le prodigue veut retourner à son père, mais il est si faible, si misérable, si couvert de péchés, qu'il a grand besoin des prières des justes pour qu'il lui soit permis d'espérer que le bon Dieu voudra bien l'accueillir et le recevoir dimanche à sa table.

« Priez, vénérable Père, pour qu'après avoir obtenu la grâce de la réconciliation, j'obtienne aussi la lumière qui éclaire la route où je dois marcher, et la force d'y entrer courageusement, quelle qu'elle soit... Il me semble que je suis disposé à faire tout ce que le bon Dieu voudra de moi après que j'aurai reçu l'absolution de mes fautes. Que votre grande foi m'obtienne cette clarté après laquelle je soupire !

« Je baise vos mains évangéliques avec le sentiment du plus profond respect et de la plus filiale affection. »

Un membre de la famille Bonaparte, descendant de Lucien par sa mère, écrit à M. Vianney une lettre qu'il n'a pas dû lire, tant on s'y épuise, dès les premières lignes, en formules louangeuses :

« Les insignes faveurs dont il a plu à Notre-Seigneur de combler un de ses serviteurs les plus chers, dont la vie si édifiante est une muette prédication et un miracle perpétuel, m'ont poussé à avoir recours à vous, afin que, par vos prières et votre souvenir de moi dans le saint et adorable sacrifice de l'autel, vous n'oubliez pas celui qui a l'insigne bonheur, en vous écrivant, d'être en communauté de pensée avec une des gloires de l'Eglise de France, le saint Prêtre qui, sans s'en douter, retrace au xix^e siècle les éclatantes vertus des saint Vincent de Paul et des Pierre Fourier, par son ardent amour de Dieu et son zèle inépuisable pour le salut des âmes.

« Je sais que ces compliments, ou plutôt ce simple hommage rendu à la vérité, peuvent faire souffrir votre profonde humilité. Mais ce n'est pas à moi de dire que vous rapporterez ces éloges à l'honneur du divin Maître qui vous a choisi pour être une lumière en Israël ainsi qu'un aide à vos frères souffrants... »

Ce fragment de lettre a été sauvé d'un commencement d'incendie, auquel la pompe de son début l'avait condamné comme toutes celles qui procédaient ainsi.

Nous avons trouvé un autographe du vicomte Édouard Walsh que nous ne voyons aucun inconvénient à reproduire, maintenant que cet homme de bien est devant le Dieu, qu'il a glorifié dans des écrits connus de tous les catholiques :

« Monsieur et vénérable Curé,

« Pardonnez-moi l'extrême liberté que je prends de m'adresser directement à vous, sachant combien vos instants sont précieux et utilement employés. Mais il s'agit de sauver une âme que Satan veut arracher à Notre-Seigneur ; il s'agit de rendre l'honneur et le repos à une famille des plus respectables. Et c'est à ce titre que, tout indigne que je suis, je viens avec confiance solliciter de votre immense charité une toute particulière intervention auprès de Dieu et de la très-sainte Vierge, en faveur d'un grand coupable, mais d'un sincère *repentant*. »

La voix de l'Épiscopat ne pouvait manquer à ce concert. Les princes de l'Église écrivaient au Curé

d'Ars pour réclamer une part dans ses prières et ses sacrifices, quelques-uns même pour le consulter dans des questions délicates concernant l'administration de leurs diocèses. Nous avons des lettres de Nosseigneurs les Archevêques et Évêques de Lyon, d'Aix, d'Orléans, de Dijon, d'Annecy, de Grenoble, d'Autun, de Valence, d'Evreux, de Gap, de Rodez, de Châlons-sur-Marne, etc.

On écrivait du diocèse de Nîmes, pendant la maladie de Mgr Cart :

« Notre saint Évêque est atteint depuis déjà longtemps d'une maladie que les médecins ont déclarée incurable. Le mal fait tous les jours du progrès, et le diocèse est en prières pour demander à Dieu la guérison du vénérable prélat.

« Je viens, monsieur le Curé, vous supplier de faire une neuvaine à cette intention. J'espère que le bon Dieu écoutera vos prières et qu'il conservera pour le bonheur de l'Église de Nîmes une vie si précieuse. »

Un membre du haut clergé de Belgique écrivait au mois d'octobre 1856 :

« Monsieur le Curé,

« Bien souvent j'ai eu la pensée de recourir à vous pour vous demander, au nom de la charité qui ne connaît point de distances, de vouloir m'accorder une petite place dans vos pieux souvenirs devant Dieu. Aujourd'hui je m'y sens si fortement porté que je ne veux plus différer.

Voici la cause principale qui me détermine à prendre la confiance de vous adresser ces lignes. S'il est permis d'ajouter quelque foi à des communications particulières que Notre-Seigneur Jésus-Christ daigne faire à plusieurs âmes très-humbles, très-simples, très-obéissantes et d'une grande pureté de cœur, il serait agréable au Père céleste que les prêtres animés d'un esprit vraiment sacerdotal travaillassent prudemment par la prière, le saint sacrifice de la messe, leurs discours et leurs exemples, à renouveler l'esprit de Jésus-Christ dans le clergé de notre Belgique....

« Peut-être, monsieur le Curé, suis-je bien indiscret. S'il en est ainsi, votre charité me le pardonnera. Si, au contraire, le bon Dieu permet que cette communication soit favorablement accueillie, vous voudrez bien, j'espère, en recommander l'objet au Seigneur, sans oublier celui de ses ministres qui a le plus besoin de ses lumières et de ses miséricordes. »

Le supérieur général d'une société de Missionnaires, qui compte plusieurs établissements en France et aux États-Unis, lui écrivait dans un moment où il avait à prononcer sur l'existence de ces établissements lointains : « Veuillez, monsieur et vénérable confrère, porter cette intention spéciale aux pieds de Notre-Seigneur, et si dans sa miséricorde il daignait vous communiquer *quelque lumière*, j'ose espérer que vous voudrez bien me la transmettre. Il y va de l'intérêt d'un grand nombre d'âmes. »

L'ardent et zélé fondateur de la Société du

T.-S.-Sacrement lui écrivait : « Je pense réjouir votre piété envers Notre-Seigneur dans la divine Eucharistie, en vous annonçant la réalisation de la pensée dont vous a parlé le P. Hermann, que vous avez bénie et pour laquelle vous avez prié.

« La Société du T.-S.-Sacrement est fondée à Paris, depuis quatre mois. Son but est de faire que Notre-Seigneur soit connu, aimé, servi et adoré de tous les cœurs, au sacrement de son amour...

« C'est Marie qui a donné à Jésus un de ses pauvres enfants.... C'est moi, bon et vénéré Père, qui eus l'honneur de vous recevoir du Tiers-Ordre de Marie, il y a deux ans... Je vous prie donc, en l'amour de notre bon Maître, de continuer vos prières pour la bénédiction de ce petit grain de sénévé...»

Il ne s'établissait nulle part une œuvre importante sans qu'on eût recours à ses conseils et à ses prières. On écrivait du diocèse de Rennes :

« Je me suis adressé, il y a quelque temps, au très-vénérable Curé d'Ars, pour réclamer des conseils et des prières touchant une œuvre excellente que Son Éminence le cardinal Gousset veut fonder. Il m'a chargé de rétablir et de desservir un ancien pèlerinage, où il y aurait beaucoup de bien à faire par les prédications et les retraites. Mais, comme au début de toutes les bonnes œuvres il surgit beaucoup de difficultés, nous avons besoin de prières, de conseils, de protection spéciale pour acquérir une maison, pour connaître la personne qui convient à l'œuvre, pour l'organisation matérielle et morale.

« Je mets toute ma confiance en Dieu, en Marie Immaculée, en sainte Philomène, à laquelle je me suis voué ; mais si M. le Curé voulait bien se rappeler toutes les questions que je lui ai faites, et s'il voulait répondre par votre entremise, je lui serais infiniment reconnaissant. »

Un curé du nord de la France conjure M. Vianney d'obtenir, par son intercession toute-puissante, la régénération de sa paroisse :

« Daignez, dit-il, prier tous les jours Notre-Seigneur, le médecin suprême, de guérir les plaies de mon peuple, de convertir solidement cette petite Ninive, « et de s'y préparer un peuple parfait. » Veuillez aussi demander souvent et très-souvent pour le curé la grâce de recevoir le divin Paraclet avec tous ses dons, de devenir un saint, afin qu'il puisse à son tour former des saints. »

Un autre a recours à ses conseils :

« J'ai eu, dit-il, longtemps des rapports spirituels avec une personne qui croit avoir des révélations, regardées par les uns comme très-réelles, par les autres comme imaginaires. Elle a cru voir maintes et maintes fois Jésus-Christ lui montrant son cœur meurtri, déchiré, celui de sa sainte Mère percé de huit glaives, dont sept figurent les péchés capitaux, le huitième les sacrilèges, lui demander de victimes réparatrices. Dès 1834, Notre-Seigneur lui aurait dit que la France avait été châtiée et le serait encore de plus en plus jusqu'à l'établissement des victimes.

« *Je parlerai par des faits, des prodiges et des miracles,* lui aurait dit Notre-Seigneur en 1843.

« Je crains que cette dame, qui est d'ailleurs une bonne

chrétienne, ne soit dans l'illusion. Daignez demander à Dieu de faire connaître la vérité sur l'origine de ces dispositions et des demandes que cette personne croit lui avoir été faites par le divin Maître. »

Le curé de Chelles, au diocèse de Meaux, écrivait :

« Monsieur et vénérable Curé,

« Tout le monde catholique aujourd'hui connaît et vénère votre nom. C'est bien heureux que le ciel ait donné à la terre, dans ces jours mauvais, un homme de Dieu pour raviver dans tous les cœurs le feu sacré qui n'est pas entièrement éteint. Pendant la dernière retraite pastorale, Mgr l'archevêque d'Aix nous a raconté d'Ars et de son Curé des traits qui prouvent que ceux-là seuls font le bien et empêchent le mal qui ne recherchent pas les applaudissements de ce monde. Aussi ce monde, tout pervers qu'il est, devient l'écho de Dieu dans les hommages rendus à la vertu partout où elle éclate.

« Permettez à un pauvre prêtre inconnu de vous demander votre coopération, s'il est possible, vos prières au moins, pour une œuvre que Dieu bénira par vous, je l'espère. Des spéculateurs viennent d'acheter les débris de notre vieille abbaye royale de Chelles, si connue dans l'ancienne France. Quelques terrains déjà ont été vendus; mais les bâtiments ne sont pas recherchés. Je m'occupe en ce moment de les racheter pour y établir un hôpital dont nous manquons.

« Votre nom s'est présenté plus d'une fois à moi, et aujourd'hui je me sens pressé plus que jamais de vous recommander cette affaire, espérant que vous la recommanderez vous-même à la foule de catholiques qui vous

consultent, et dont le plus grand nombre veut faire le bien. Je ne doute pas que Dieu ne se serve de vous pour me venir en aide. »

Le Curé d'Ars a reçu plusieurs lettres de Mgr de Ségur. Nous reproduisons celle-ci :

« Mon cher Père,

« Veuillez me continuer l'assistance de vos prières ; veuillez aussi un peu aimer mon âme pour laquelle Notre-Seigneur a souffert. Je vous adresse un de mes amis de Paris qui vient réclamer votre secours, et que je recommande à votre charité.

« Si je ne savais que vous aimez déjà le bon Dieu de tout votre cœur, je vous souhaiterais ce bonheur, le seul qui mérite le nom de bonheur. Veuillez me l'obtenir, car, malgré mon bon désir, je n'ai qu'un petit rayon de cette immense lumière.

« Je suis tout à vous en Notre-Seigneur. Si le bon Maître vous donnait quelque chose pour moi, soyez assez charitable pour le dire à mon ami qui me le transmettra.

« † L. G. DE SÉGUR,

« Prêlat de la maison du Pape, chanoine de Saint-Denis. »

Enfin, pour ne pas trop prolonger ces citations, nous terminerons par quelques lettres dont l'accent de foi, de piété et de simplicité nous a particulièrement touché :

« Mon bon et excellent Père, c'est avec le cœur bien gros et tout plein de larmes que je viens à vous ; j'aurais voulu y venir autrement que par une lettre. Plusieurs de

mes amies ont fait ces jours-ci le pèlerinage d'Ars ; jusqu'au moment de leur départ j'ai espéré que je serais de moitié dans leur bonheur, mais Dieu ne m'en a pas trouvée digne.

« Je viens donc vous demander la conversion de mon père, de ma mère et de mon mari. La tâche est des plus difficiles. Je ne peux rien seule ; mais Dieu et vous intercédant près de Dieu, vous pouvez beaucoup...

« J'ai trois enfants, mon Père, offrez-les pour moi à la Vierge Immaculée. Je lui passe mes droits et mes prérogatives de mère. Qu'ils soient les derniers de ses serviteurs ! que je ne sois jamais tentée de reprendre ceux que je lui offre depuis longtemps, pour qu'ils soient tout à elle et à son divin Fils!... »

« Mon très-honoré Père,

« Je suis une pauvre petite créature qui viens vous demander, au nom de l'amour que Jésus, Marie, Joseph et sainte Philomène ont pour vous, de vouloir bien m'obtenir, par vos prières, une si grande pureté de cœur, d'esprit, de corps et d'intention que, ne perdant point Jésus de vue, je demeure unie à lui dans un grand désir de lui plaire. Je vous demande encore, mon Père, de prier pour que, par le souvenir de mes nombreux péchés et par la reconnaissance pour les grâces que j'ai reçues de Dieu, j'entre dans un sentiment de mépris et de haine de moi-même, qui me purifie toujours de plus en plus et me détache des créatures, afin que le bon Dieu occupant tout seul tout mon être, le monde entier ne soit plus rien pour moi.

« Je recommande à vos charitables prières la conversion de mes frères, la première communion de mon neveu. Que le bon Maître s'empare bien de son petit cœur, et pour toujours, en cet heureux moment! »

Paris, 7 mars 1857.

Monsieur le Curé,

« Une pauvre enfant, qui a bien besoin de grâces, vient se recommander à vos bonnes prières. Elle a son père chéri, dont elle désire bien ardemment la conversion à Pâques, et ses pauvres frères qui n'aiment plus le bon Dieu, puisqu'ils ont abandonné les devoirs de la vie chrétienne. L'un d'eux est sur le point d'exposer beaucoup son salut, en prenant une carrière bien triste et bien dange-reuse pour un enfant de la sainte Église. Ah ! demandez au bon Dieu qu'il prenne dans ses bras ce pauvre frère, et qu'il le pose sur son cœur d'où il ne puisse plus s'échap-per !... Mais tous deux, tous deux, je voudrais les renfermer dans ce doux et cher asile ! Bon monsieur le Curé, je vous en conjure, offrez ces trois cœurs que j'aime au bon Sauveur Jésus, par Marie, sa très-sainte mère. Votre prière est si puissante auprès de la divine miséricorde ! elle vous exaucera et nous serons tous heureux. »

Voici une lettre signée d'un des plus grands noms d'Angleterre :

Au château de Grâce-Dieu, ce 22 novembre,
fête de Sainte-Cécile.

« Mon très-révérénd monsieur le Curé,

« Ayant entendu beaucoup de choses des merveilles que notre très-miséricordieux Seigneur Jésus-Christ a daigné opérer par vos prières et par vos mains, et sachant qu'en glorifiant Dieu en vous je ne blesserai pas votre humilité, j'ose vous écrire, bien qu'étranger de nation et de connaissance, mais lié avec vous dans le désir de servir notre grand Dieu, d'honorer sa sainte Mère et de travailler,

quoique, hélas! si faiblement et si indignement, pour la sainte cause de l'Église catholique.

« Je vous écris ces lignes pour implorer vos saintes prières.

« 1^o Pour ma très-chère femme, afin que Dieu veuille la conserver dans son prochain accouchement, pour le bien d'une très-nombreuse famille et pour ma consolation.

« 2^o Pour la conversion d'un homme du plus haut rang, malheureusement apostat de l'Église catholique, le duc de Norfolk, père d'un de mes plus chers amis, lord Édouard Howard, qui m'a prié de recommander son père à vos prières ¹.

« 3^o Pour mon propre père, qui est protestant.

« 4^o Pour mes besoins temporels et spirituels.

« J'ai entendu raconter, très-révérénd monsieur, ce que Dieu a fait par vous et pour vous. Si donc vous êtes l'ami du Roi du ciel, je vous prie d'avoir pitié de moi et de prier pour ces choses.

« Si jamais je pouvais, de ma part, vous aider en quelque chose, je le ferais bien volontiers. Mais je vous prie, par tout l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'entendre la prière que je vous adresse, sachant que si vous me donnez ce calice de l'eau fraîche que je vous demande, Dieu vous donnera, de son côté, infiniment plus et dans cette vie et dans l'autre.

« Priez donc pour moi, ô serviteur de Dieu, et croyez-moi toujours avec un respect indicible.

« Votre très-humble serviteur en Notre-Seigneur.

« Ambroise de LISLE PHILIPPS,

« Seigneur de la Grâce-Dieu, député-lieutenant de Sa Majesté dans le comté de Leicester. »

¹ Le duc de Norfolk s'est éteint quelques mois après cette lettre, dans les sentiments de foi et de piété qui ont illustré sa race à toutes les époques, et qui viennent d'éclater encore au lit de mort de son fils Henry, quatorzième duc de Norfolk.

Lorsque la fête de Saint-Jean-Baptiste arrivait, les adresses pleuvaient de tous les côtés, pleines des expressions de la reconnaissance la plus vive. Nous n'en citerons qu'une, elle est d'une personne très-connue et très-honorée dans le monde :

« Mon vénérable Père,

« Le liens si doux de reconnaissance, qui m'attachent à vous pour jamais, font un devoir à mon cœur de vous offrir ses vœux, à l'occasion de la Saint Jean-Baptiste. Le précurseur du bon Jésus aura pour agréables les quelques lignes que j'adresse à son fils d'adoption, et vous voudrez bien, mon bon Père, les recevoir comme un gage de profond et affectueux respect.

« Je suis soumise à la volonté du Seigneur ; mais s'il plaisait à ce bon et cher Maître de me guérir, le jour de la fête de son précurseur, votre fille serait bien heureuse. Obtenez-le, mon Père, vous qui avez déjà ébauché ce grand ouvrage, qui avez tant fait pour mon âme, pour ma famille!... Je me demande comment je pourrai m'acquitter envers vous.... Je prierai notre Jésus bien-aimé de s'en charger...

« Etes-vous content de moi? Je fais bien peu pour le ciel. Oh! si j'étais près de vous, ce serait autre chose!... Loin de vous, je tâche pourtant d'être douce, humble, pénitente. Ce n'est pas toujours facile. Dieu m'aide à résister aux tentations du démon !

« Une des grandes joies de ma guérison sera d'aller vous voir. Et vous me direz bien tout ce qu'il faudra faire pour Dieu, pour sa gloire. Vous me direz mes défauts tout net. Et vous me trouverez votre enfant soumise sur la terre, comme j'espère l'être en vous servant dans le ciel.

« Mon mari, ma fille ainsi que mon fils, ne veulent pas être oubliés près de vous à l'occasion de votre fête. Veuillez bien, mon Père, recevoir leurs vœux avec votre bonté accoutumée.

« Priez le Seigneur, s'il vous plaît, de nous aider dans la résurrection morale de ce malheureux pays. Il me semble que ma famille y réussit mieux depuis que je vous l'ai recommandée. »

Quelquefois, dans les lettres qui venaient de loin, on insistait pour obtenir une réponse; comme si le commerce épistolaire, même restreint, n'eût pas été chose parfaitement incompatible avec cette série d'occupations qui commençaient à une heure de la nuit et se prolongeaient, sans la moindre interruption, jusqu'à huit ou neuf heures du soir, ne laissant au martyr du zèle et de la charité que le temps de se recueillir devant Dieu, de faire sa lecture ordinaire dans la *Vie des Saints*, de prendre un peu de sommeil et de nourriture! Mais, à moins d'avoir observé de près les habitudes du Curé d'Ars, il était difficile de se faire même une idée vague et implicite d'un genre de vie aussi extraordinaire.

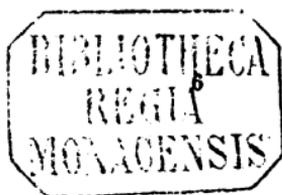


CHAPITRE V

Des guérisons obtenues à Ars.

« Celui qui croit en moi, dit Notre-Seigneur, fera aussi des prodiges et de plus grands que les miens ¹. » Forte de cette parole, la sainte Église a toujours fait profession de croire aux miracles et de les recommander au respect et à l'admiration de ses enfants, comme la preuve de son union avec **CELUI** qui est admirable dans ses saints, et qui lui a promis son assistance jusqu'à la consommation des siècles : « Le Christ, montant aux cieux, a enrichi les hommes de ses dons ; mais s'il se montre prodigue envers tous ceux qui l'invoquent, c'est plus particulièrement pour quelques-uns de ses élus qui vont à lui avec simplicité et qui le recherchent de toute l'ardeur de leur âme, qu'il est riche en misé-

¹ S. Jean, XIV, 12.



ricorde. En agissant ainsi, il veut tout à la fois glorifier ceux qui se sont uniquement appliqués à procurer sa gloire, et par eux montrer son Eglise environnée d'une abondante variété de grâces et de dons célestes comme une reine tout éblouissante d'or, afin que, se présentant aux hommes de plus en plus radieuse, elle puisse facilement être reconnue de tous¹. »

Le miracle est une des conditions les plus essentielles et les plus simples de la souveraineté de Dieu sur le monde. Il est le résultat naturel de l'innocence restituée par le sacrifice. Les maîtres de la science sont unanimes à reconnaître que cet empire des saints, qui va jusqu'à suspendre le cours ordinaire des lois de la création, s'explique par la justice primitive qu'ont reconquise ces héros de la pénitence et de la pureté, et qui les replace au niveau d'Adam et d'Ève dans le paradis terrestre. L'homme complètement maître de lui-même redevient maître de la nature. « Faut-il s'étonner, a écrit le vénérable Bède, si celui qui obéit loyalement et fidèlement à l'Auteur de toute chose voit, à son tour, les créatures obéir à ses ordres et à ses désirs ? »

Nous savons qu'il est très-facile de faire hausser

¹ Bulle de Clément XIV pour la canonisation de saint Joseph de Cupertino.

les épaules à une foule ignorante en prononçant devant elle le mot de miracle. Mais qu'est-ce que cela prouve contre la raison, contre l'histoire et contre la toute-puissance de Dieu? Dieu peut-il faire des miracles et peut-il, comme il l'a promis, accorder le don des miracles à qui il lui plaît? Cette question est résolue en même temps qu'elle est posée, pour quiconque croit à l'existence de Dieu. Et quant à la réalité du miracle, c'est un fait qui se constate, comme tous les autres faits extérieurs, par le témoignage.

Ce chapitre ne sera donc qu'une longue audition de témoins, devant lesquels nous nous hâtons de laisser la plume, heureux de n'avoir pour le moment qu'à écouter.

C'est d'abord Catherine Lassagne que nous allons entendre : c'est le plus ancien et le mieux renseigné des témoins. « M. le Curé, écrivait, dès 1830, cette simple et digne fille, cache autant qu'il peut les grâces de guérison qu'il obtient, mais il en obtient beaucoup... Je crois qu'il aimerait mieux guérir les âmes. » Catherine ne se trompait pas, et M. Vianney disait souvent dans son langage naïf : « J'ai de-
« mandé à sainte Philomène de ne pas tant s'occu-
« per des corps, et de penser aux âmes, qui ont
« bien plus besoin d'être guéries. »

« Une des directrices de la Providence se mourait d'une fièvre maligne accompagnée de délire et de

transport au cerveau. Les médecins l'avaient abandonnée. Elle ne voyait plus, n'entendait plus ; on pensait qu'elle ne passerait pas la journée. C'était un samedi. Quand l'heure de l'agonie parut arrivée, on lui fit la recommandation de l'âme ; elle ne s'en aperçut pas. Mais voilà que tout à coup elle ouvre les yeux et dit : « Je suis guérie !... » Le cierge, qui devait éclairer ses derniers moments et veiller auprès de son cadavre, brûlait encore. Elle demanda : « Qu'est-ce que ce cierge ? » On lui dit que M. le Curé venait de faire les dernières prières pour son âme. Elle voulut se lever, ce qu'elle fit avec l'aide de sa compagne ; elle resta assise un moment, ne sentant plus aucun mal. On fit appeler le médecin, qui ne lui trouva point de fièvre et ne voulait pas en croire ses yeux. Il déclara que c'était un miracle. M. le Curé avait dit la veille : « J'ai presque
« grondé sainte Philomène. J'ai été tenté de lui re-
« procher la chapelle que j'ai fait bâtir en son
« honneur. » Ce qui fait voir qu'il avait prié pour cette guérison. Elle arriva en 1838.

« Une de nous, continue Catherine, fit un jour à une pauvre femme l'aumône d'un vieux bonnet qui ne servait plus à M. le Curé. Cette femme, en coiffant de ce bonnet la tête de son fils, pensait : « Le Curé d'Ars est un saint. Si j'avais la foi mon enfant guérirait. » Cet enfant s'était fait une blessure à la tête. Quand, le soir, la mère voulut visiter l'abcès

et faire le pansement, le mal avait disparu et la plaie était sèche.

« Deux protestants de marque vinrent à Ars et furent introduits dans la pauvre chambre du serviteur de Dieu. L'un d'eux, ministre de la religion réformée, mit la conversation sur les miracles, et ne voulait pas les admettre : « Comment ! dit le saint
« Curé, vous niez les miracles ? Mais je puis vous
« certifier que j'en ai vu moi-même, et des plus
« étonnants. » Où avait-il vu des miracles, si ce n'est à Ars ? Nous prenons acte de cet aveu qui confirme les faits que nous allons raconter.

Après Catherine, madame Raymond-Corcevay, de Châlon-sur-Saône, a droit d'être entendue, à cause du nombre et de l'importance de ses documents. En voici le relevé exact et consciencieux.

« Le première fois que je vis le Curé d'Ars, c'était au mois de mai 1843, époque à laquelle ce bon Père fut atteint d'une maladie qu'on crut mortelle. On me permit d'entrer dans sa chambre ; il fit, en me voyant, un geste de la main pour me bénir. J'étais très-souffrante d'une affection chronique au larynx et aux bronches, abandonnée de tous nos médecins, un squelette vivant. Cette bénédiction me guérit à moitié.

« A deux jours de là, j'assistais à la messe de trois heures du matin, par laquelle M. le Curé célébrait sa propre guérison et rendait grâce à sainte Philomène. Il vint trois fois à l'église ; je le consultai sur mon état ; il me dit : « Mon enfant, les remèdes de la terre vous sont inutiles.

« On vous en a déjà beaucoup trop administré. Mais le bon Dieu veut vous guérir... Adressez-vous à sainte Philomène ; déposez votre ardoise sur son autel. Faites-lui violence ; dites-lui que, si elle ne veut pas vous rendre votre voix, elle vous donne la sienne. »

« Je suivis ce conseil. Je courus me jeter aux pieds de la *chère petite Sainte* ; je m'unis de tout mon cœur au Curé d'Ars. L'effet fut instantané. Il y avait deux ans que je ne parlais plus, six ans que je souffrais cruellement. En rentrant chez madame Favier, où j'étais logée, je lus à haute voix quelques pages sur *la Confiance en la sainte Vierge*... J'étais guérie.

« Lorsque je revis M. Vianney, il me dit : « Mon enfant, n'oubliez pas l'action de grâces, et soyez ici le jour de la fête de sainte Philomène. » Je n'eus garde de manquer à ce cher rendez-vous. Le 10 août, j'étais derrière le *bon Saint* pendant la messe. Je chantai, à l'élévation d'une voix forte et soutenue, et, lorsque l'office fut terminé, M. Vianney me félicita de ce que *la petite Sainte* avait achevé ma guérison, me rendant la faculté de chanter aussi bien que celle de parler. Quant à cette dernière, vous savez, mon Père, avec quelle prodigalité, j'en use ! Toutefois l'abus n'a jamais ramené ces douleurs si vives, si continuelles que j'éprouvais avant ma guérison.

« Quelques années plus tard, je suivais ce bien-aimé Père, mêlée à la foule qui couvrait la place et faisait cercle autour de lui. Je lui disais que j'étais bien reconnaissante à sainte Philomène de m'avoir rendu la parole, et je lui demandais s'il pensait que la *chère Sainte* fût assez bonne pour me la conserver. Il me répondit : « O mon enfant ! usez-en toujours pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, et n'ayez pas peur... » Puis il ajouta : « Écoutez que je vous raconte ce qui est arrivé, il y a quelques

« jours. Une bonne femme de la campagne avait amené
 « ici une petite fille de sept ans, muette de naissance. Cette
 « pauvre mère se confessait à la sacristie, quand tout à
 « coup elle s'arrête... « Mon enfant, lui dis-je, continuez.
 « — Ah! mon Père, c'est impossible! Songez donc que je
 « n'ai jamais entendu parler mon enfant! Et écoutez,
 « écoutez! .. Oh! quelle grâce, mon Père, quelle grâce! »
 « L'enfant avait en effet recouvré la voix; elle parlait très-
 « distinctement: elle était guérie!... Voyez la puissance
 « de Dieu! Cette pauvre femme, ajoutait le saint Curé,
 « était trop émue, trop bouleversée, pour pouvoir conti-
 « nuer sa confession. Elle ne savait que répéter en pleurant:
 « Quelle grâce! mon Dieu, quelle grâce! »

« Au mois de mai 1843, il y avait à Ars un ecclésiastique
 de Moulins, phthisique au dernier degré, à qui M. Vian-
 ney avait annoncé qu'il ne guérirait pas, qu'il était pour le
 ciel. Malgré le redoutable pronostic, ce bon prêtre s'était
 obstiné à rester à Ars, attendant la fin de ses souffrances,
 qu'il espérait encore de la toute-puissante miséricorde de
 Notre-Seigneur. Aux plus mauvais jours de la maladie du
 saint Curé, il se rendit très-utile, multipliant ses soins,
 ses veilles, ses démarches, et se trouvant toujours des
 premiers à la peine. Une fois rendu à la santé, M. Vianney
 lui dit: « Mon bon ami, vous avez été si charitable, pen-
 « dant ma maladie, que le bon Dieu a changé ses desseins
 « sur vous: vous guérirez. Vous érigerez à sainte Philo-
 « mène une statue dans une des églises de votre ville, en
 « demandant à la paroisse que vous aurez choisie de con-
 « struire la chapelle. Ce sera votre action de grâces. »
 Tout s'est passé comme le Curé d'Ars l'avait prédit.

« J'ai une parente, continue madame Raymond, qui, à

la suite d'une grande révolution, a eu, pendant trois mois, la tête complètement perdue. Les remèdes, les soins, les distractions lui furent inutilement prodigués. Sa pauvre mère, ne sachant plus quel parti prendre, me l'amena. Elle était désespérée. Je l'adressai à notre bien-aimé Saint : « Ma bonne dame, lui dit-il, faites une neuvaine à sainte Philomène. Je prierai avec vous. Vous verrez que tout ira bien. » Tout alla bien en effet, et le dernier jour de la neuvaine, il n'y avait plus, chez ma jeune parente, trace de la maladie. Aujourd'hui, elle est mère de cinq enfants, à la tête d'un commerce très-important, qu'elle dirige avec une rare intelligence. Jamais on n'a remarqué depuis, dans ses facultés, le moindre affaiblissement.

« Un jour, accompagnée d'une de mes amies, j'amenai au saint Curé un grand pécheur, qui, depuis vingt-cinq ans, vivait éloigné de Dieu dans les plus épaisses ténèbres de l'incrédulité. Il voulait voir le Curé d'Ars et repartir au plus vite. Mais l'heure de la grâce allait sonner pour lui. L'aspect de M. Vianney le frappa comme l'aurait fait la figure du Sauveur lui-même. Il tomba à ses pieds, se confessa trois fois avec un torrent de larmes, abjura entre ses mains les affreux serments qui le liaient aux sociétés secrètes, et s'approcha de la sainte table avec de si grands sentiments de foi et d'amour, qu'il obtint au même moment la guérison de sa belle-mère, depuis longtemps percluse de rhumatismes.

« Ce loup changé en agneau vécut deux ans dans la pratique des plus austères devoirs de la vie chrétienne ; après quoi il fut atteint de douleurs purifiantes, qu'il supporta sans laisser échapper une seule plainte : *« Vous êtes juste, Seigneur, répétait-il durant son long martyre, vous êtes juste, et vos jugements sont équitables ! »* Notre bien-

aimé Père nous a assuré qu'il avait fait la mort d'un saint, et qu'il était au ciel.

« Un autre jour, je conduisis à Ars un de mes neveux, atteint depuis six ans d'une affection cancéreuse du caractère le plus grave. M. le Curé lui dit en l'abordant : « Mon ami, guérissons vite l'âme; vous irez ensuite à Lyon « vous faire opérer. Sainte Philomène bénira l'opération, « et tout sera pour le mieux : vous guérirez certainement. » M. Barrier, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, fit l'opération. Quinze jours après, le malade, qui n'avait pas même pris la fièvre à la suite de ses douleurs, vaquait à ses affaires avec la plus grande activité. Il jouit, à l'heure qu'il est, d'une santé parfaite, et a conservé le plus reconnaissant souvenir des paroles prophétiques du saint Curé.

« Il ne faut pas que j'oublie la guérison d'une jeune femme, que nous venons de perdre, et qui laisse le pays dans l'admiration de sa vie et le regret de sa mort. En peu d'années, elle a rempli une longue carrière, la plus chrétienne et la plus édifiante qui soit possible. Elle laisse un mari digne d'elle, et trois petits anges qui font la consolation de leur père. Cette femme, étant enfant, avait eu la hanche luxée et mal remise. Il s'y était formé un dépôt, et pendant quelques années, il y eut là sept abcès purulents, en sorte qu'à la fin le côté malade était presque nécrosé. Cette pauvre petite martyre gardait le lit et s'affaiblissait de jour en jour, quand sa mère entendit parler de ma guérison. Elle résolut d'aller à Ars. Au premier voyage l'enfant marchait avec deux béquilles ; au second voyage elle en quitta une ; au troisième elle la déposa sur l'autel de Sainte-Philomène ; et, jusqu'à la maladie qui l'a emportée et qui fut la suite d'un accident, elle jouit d'une très-belle santé.

« En 1857, je tombai dangereusement malade ; les plus graves complications m'eurent vite réduite à la dernière extrémité. Le médecin déclara qu'il n'y avait pas de guérison possible. On pria beaucoup pour moi ; on fit le voyage d'Ars pour supplier le *bon Saint* de venir à mon aide une seconde fois. En montrant sur lui-même l'endroit où était le siège de mon mal, — j'avais une hépatite aiguë accompagnée d'hydropisie et d'inflammation des intestins, — il dit : « Elle est bien malade. Oh ! qu'il y a de « mal là ! » Plusieurs fois, il fit le même geste et la même réponse, ajoutant : « Priez bien pour elle, et commençons « ensemble une neuvaine à sainte Philomène. »

« A la fin de la neuvaine, j'étais un peu mieux. Mon mari profita de ce mieux pour aller lui-même jusqu'au Curé d'Ars lui demander ce qu'il pensait de mon état : « Hélas ! mon ami, lui dit le bon père, elle est bien malade, « votre pauvre femme !... Mais nous allons prier pour elle. « Demain, je dirai la messe à son intention sur l'autel de « Sainte-Philomène. Faites-y la sainte communion. » Après la messe, mon mari le questionna de nouveau : « Mon « bon ami, lui répondit-il, Dieu la guérira. J'espère que « dans six semaines, vous nous l'amènerez. » Le saint Curé avait dit vrai, et six semaines, jour pour jour, après cette prédiction, j'arrivais à Ars avec mon docteur, qui m'avait accompagnée crainte d'accident ; car je quittais mon lit, et il ne voulait pas croire à ma guérison. Lorsque je fus arrivée, ce Père par excellence vint me voir chez madame Liard, où j'étais descendue. Il me bénit, et me dit avec son sourire céleste : « Comme nous avons prié pour vous ! Vous « allez mieux ; mais vous êtes encore bien faible. Allons, « allons ! vous serez bientôt guérie, Dieu est si bon ! »

« Le lendemain, j'assistai à la sainte messe et reçus la communion de sa main. Je ne saurais dire les délicieux

instants que je passai à Ars. Je faisais en sorte de me trouver toujours sur le chemin du *bon Père*; il me bénissait chaque fois, et me disait : « Mon enfant, ne restez guère dans la foule. Vous êtes encore trop faible. Vous avez besoin de grands ménagements. » Les jours où il ne m'apercevait pas au catéchisme, il venait me voir à ma pension : « J'étais en peine, mon enfant, me disait-il ; je vous croyais plus malade. » Ses paroles et sa présence me fortifiaient au point que je ne sentais plus mon mal. Je pouvais me croire guérie.

« Enfin ma guérison, une vraie et solide guérison, vint au bout de huit jours. Je quittai Ars, comblée de grâces et de bénédictions, le cœur rempli, l'âme fondante. Que vous dire encore, monsieur le missionnaire ? Au milieu d'accablantes occupations, je jouis d'une santé miraculeuse. Les jours passent comme des heures. Je n'ai jamais le temps de tout faire. Aussi je vous demande grâce mille fois pour la lenteur que ces lignes ont mise à vous arriver et pour l'impuissance où je me trouve, en finissant, de vous dire ce que fut pour moi ce bon, cet aimable Saint... C'était la plus touchante image de Notre-Seigneur : c'était sa bonté suave, sa divine mansuétude, son immense charité... Quoique je l'aie vu et revu tant de fois, je trouve que je ne l'ai pas encore assez vu, pas assez pratiqué... Ars était pour moi un délicieux Thabor. Je ne pouvais pas assez dire, quand la grâce du bon Maître m'y ramenait : « Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'il fait bon ici ! » Un instant, j'ai cru avoir retrouvé ce Thabor en m'entretenant avec vous... mais il faut redescendre ; les travaux de la plaine m'appellent. Puissiez-vous être satisfait de ma bonne volonté, et puissé-je, en vous confiant ces souvenirs, avoir fait celle de Dieu ! »

Les faits que cette correspondance révèle se sont passés dans la même ville ; ils sont attestés par la même personne. Certes, il y a de quoi exciter la curiosité et donner l'envie de soulever ailleurs les voiles qui doivent couvrir tant de secrets !.. Mais il faut se borner.

« Au mois de juillet 1842, nous écrit un respectable curé de notre diocèse, je fis le pèlerinage d'Ars pour la première fois ; je n'oublierai jamais l'impression que j'en ai rapportée. Le saint Curé faisait son catéchisme dans une grande salle de la *Providence* ; j'eus le bonheur d'y assister en compagnie de quatre-vingts orphelines. Au sortir de là, j'eus un quart d'heure d'entretien avec M. Vianney. J'avais entendu parler beaucoup et diversement de la guérison miraculeuse d'une dame de Bourg ; je lui fis part de quelques velléités d'opposition que ce fait avait rencontrées.

« Mon ami, me répondit-il, laissons dire les gens du monde. Hélas ! comment verraient-ils ? ils sont aveugles. Notre - Seigneur ferait aujourd'hui tous les miracles qu'il a faits en Judée, qu'ils n'y croiraient pas. Celui à qui tout pouvoir a été donné, n'a pas encore perdu sa puissance. Par exemple, la semaine dernière, un pauvre vigneron, de l'autre côté de l'eau¹, a

¹ Expression familière aux habitants des bords de la Saône pour désigner les villages de la rive opposée.

« apporté sur ses épaules un petit garçon de douze
 « ans, estropié des deux jambes, qui n'avait ja-
 « mais marché. Ce brave homme a fait une neu-
 « vaine à sainte Philomène, et son petit a été guéri
 « le neuvième jour; il s'en est allé en galopant de-
 « vant lui...

« Autrefois. Notre-Seigneur redressait les boi-
 « teux, guérissait les malades, ressuscitait les
 « morts. Il y avait des gens qui étaient présents,
 « qui voyaient de leurs yeux ces prodiges et qui
 « n'y croyaient pas. Mon ami, les hommes sont
 « toujours et partout les mêmes. Si le bon Dieu est
 « puissant, le diable a aussi son pouvoir; il s'en
 « sert pour aveugler le pauvre monde. »

Un homme se présente un jour à M. Vianney pour implorer la guérison de son enfant qui était estropié. Le Curé d'Ars l'engage à se confesser. Il a de la peine à s'y résoudre, parce que son métier est de faire danser les villageois et qu'il ne veut pas l'abandonner. Cependant il s'exécute, et la grâce parle à son cœur, ainsi qu'il arrive toujours après cet acte d'humilité et de repentir. De retour chez lui, il prend son violon, le met en pièces sous les yeux de sa femme et en jette les débris au feu. A l'heure même son enfant saute de joie et s'écrie : « Je suis guéri ! »

La guérison suivante reporte naturellement nos

souvenirs sur l'officier de Capharnaüm, qui demande au divin Maître avec une confiance si ferme et une humilité si touchante, la guérison de son fils. L'homme dont nous allons parler n'était qu'un simple gendarme, mais sa foi était aussi vive que celle du centenier. Il venait de perdre sa femme et n'avait qu'un fils âgé de six ans, dont les jambes étaient nouées, et qui ne marchait pas. Son humble solde ne lui permettant pas de payer une domestique, il allait être forcé de quitter le service pour prendre soin de son petit orphelin. Heureusement la religion vint à son secours. Il eut l'idée de faire le pèlerinage d'Ars ; il obtint une permission de trois jours et se rendit à Lyon. Quand il fut au bureau des voitures d'Ars, quelques personnes le virent portant son enfant sur ses bras et lui dirent : « Où allez-vous avec ce petit malheureux ? Vous « êtes bien simple ! Le Curé d'Ars n'est pas médecin. C'est aux incurables qu'il faut le porter. » L'honnête gendarme ne se laissa pas détourner par ce persiflage ; il se rendit auprès de M. Vianney et lui raconta ses malheurs : « Mon cher ami, lui dit « le saint Curé, votre fils guérira. »

Cette phrase n'était pas achevée qu'un léger craquement se fit entendre ; la jambe infirme se redressa, et l'enfant se mit à marcher.

En 1848, un jeune homme fit une chute de cheval

qui occasionna des lésions graves. Après avoir inutilement fait appel à l'art des médecins, ses parents prirent le parti de le conduire à Ars. Ce malheureux jeune homme souffrit cruellement pendant le trajet. Le saint Curé ayant conseillé une neuvaine en l'honneur de la sainte Vierge et de sainte Philomène, chaque jour on le portait à l'église pour y faire les prières prescrites. Ses douleurs étaient parfois si aiguës qu'elles lui arrachaient des cris à fendre l'âme. Dès les premiers jours, il avait commencé sa confession, mais de grands obstacles s'opposaient à son retour à Dieu. La première neuvaine fut inutile. Le malade en commença une seconde avec des dispositions moins équivoques. Son état s'améliora sensiblement. Il put marcher à l'aide de béquilles. Un sentiment de reconnaissance le porta à faire une troisième neuvaine, au bout de laquelle il finit sa confession, communia avec beaucoup de piété et recouvra en même temps la santé de l'âme et du corps. Il voulut rester encore quinze jours à Ars pour recevoir les conseils de son bienfaiteur ; il y édifia tout le monde par son recueillement, sa ferveur, sa présence continuelle à l'église. M. l'abbé Renard dit avoir vu ce jeune homme après sa guérison. Rien dans sa démarche ne trahissait les suites de son terrible accident.

Dans les premiers jours de mai 1851, il vint à

Ars un homme dans la force de l'âge, dont les yeux étaient malades par suite d'une congestion. Les médecins avaient épuisé sur lui tous les genres de traitement. Après deux jours passés à Ars, il ne se trouva point soulagé et partit sous le poids d'un découragement profond. Une jeune nièce, fort pieuse, qui l'accompagnait, ne partageant pas sa défiance, le suivit au départ ; mais elle revint presque aussitôt, et, sur l'avis de M. le Curé, elle fit une neuvaine à l'intention de son oncle. Cette neuvaine touchait à son terme, et il n'arrivait aucune nouvelle satisfaisante. Tout à coup M. Vianney lui dit : « Ma petite, je crois que vous pouvez partir. La « personne à laquelle vous vous intéressez ne « souffre plus. » C'était vrai. Arrivée chez son oncle, la jeune fille eut la joie de le trouver parfaitement guéri.

Cet homme ne fut point ingrat ; il vint à plusieurs reprises remercier Dieu de sa guérison dans le lieu où il l'avait obtenue. Il avait déjà fait trois fois le pèlerinage d'Ars, en 1855. Ses yeux étaient parfaitement sains : « Je suis convaincu, disait-il, que « c'est aux prières du vénérable Curé d'Ars et de « mon angélique nièce que je dois ma guérison. Je « l'attribue aussi à la sainte Vierge que j'ai toujours « invoquée, même quand le souci des affaires me « détournait de mes devoirs. C'est pour m'y ramener que Dieu a permis cette épreuve... Je ne

« veux plus m'occuper désormais que du salut de
« mon âme. »

Un homme de qualité était atteint d'une maladie que les médecins ne savaient définir. C'était une atonie profonde, un malaise général, un dégoût de toute chose, de continuelles insomnies, un état voisin du marasme. L'âme était aussi souffrante que le corps. Cet infortuné vint à Ars, et après une nuit plus agitée que de coutume, se trouvant trop faible et trop épuisé pour aller à l'église, il fit prier M. Vianney de venir le voir. La présence seule du saint Curé le soulagea. Il put commencer sa confession, qu'il acheva après quinze jours de retraite. Ces exercices spirituels, loin de le fatiguer, dissipèrent peu à peu jusqu'aux dernières traces de son incurable langueur. Lorsqu'il partit, l'âme et le corps étaient en bon état.

Une jeune veuve, du Puy-en-Velay, était venue à l'hôpital de Lyon demander sa guérison à la science des médecins. Depuis six mois, elle souffrait cruellement d'une tumeur au genou et ne marchait qu'avec des anilles. N'obtenant rien des remèdes et des soins prodigués par les Sœurs de l'hospice, elle arrive à Ars. Pendant quinze jours, elle prie; elle se recommande à M. le Curé, à sainte Philomène, à Notre-Seigneur, avec qui elle

s'était mise en grâce par le bienfait de l'absolution et de la communion. Enfin elle s'en va guérie, ayant déposé ses bâtons sur l'autel de Sainte-Philomène.

Pendant son séjour à Ars, cette veuve avait parlé d'un de ses cousins, atteint depuis dix ans d'une affection de la peau. Tout le monde admirait sa patience ; mais personne ne pouvait l'approcher, tant ses plaies étaient infectes et repoussantes. « Il est peut-être mort maintenant, disait-elle, ou abandonné de tous... S'il guérissait, ce serait un des plus grands miracles qu'on ait vus. » Encouragée par la bonté de M. le Curé, elle lui recommanda son parent, en lui dépeignant sa triste situation : « Oui, mon enfant, dit M. Vianney, je prierai pour lui. Vous lui remettrez, de ma part, une médaille de sainte Philomène, en lui conseillant de faire une neuvaine à cette bonne petite sainte. »

Elle partit tout heureuse, et en arrivant au Puy, sa première visite fut pour son cousin. « Je suis guérie, lui dit-elle, mais l'hôpital de Lyon n'est pour rien. Je ne dois ma guérison qu'à M. le Curé d'Ars. Tenez, voici une médaille qu'il m'a chargée de vous remettre. Faites une neuvaine à sainte Philomène et ayez confiance. Celui qui m'a guérie priera pour vous. » Le malade commença sa neuvaine avec ferveur. Bientôt il se

trouva mieux. Trois mois après il vaquait à ses travaux.

Au mois d'août 1856, une jeune religieuse de Saint-Joseph d'un couvent de l'Ardèche, atteinte d'une extinction de voix, s'en retourna parfaitement guérie ¹.

Le 19 août 1856, on écrivait d'Ars :

« Aujourd'hui nous avons eu une guérison très-remarquable : c'est une fille des Alpes qui, à la suite d'une fièvre typhoïde, avait, depuis trois ans, la langue entièrement paralysée; elle ne conversait qu'avec une ardoise. Le jour où elle terminait sa neuvaine, après la sainte communion, lorsqu'elle a voulu faire son action de grâces, elle a senti que sa langue articulait les actes. A partir de ce moment, elle a parlé. Je l'ai vue et entendue. »

Nous avons vu et entendu nous-même Rose Eysseric à Ars, où la reconnaissance l'avait amenée, le jour des funérailles de M. Vianney. Elle parlait très-librement et a pu nous raconter, dans le plus grand détail, l'histoire entière de sa guérison ².

¹ Voir aux pièces justificatives, note A, page 141.

² Voir aux pièces justificatives, note B, page 142.

Voici d'autres guérisons attestées par des actes authentiques.

« Je, soussignée, Marie-Rose Uzier, de Chantemerle, canton de Tain (Drôme), déclare avoir été guérie par l'intercession de sainte Philomène et les prières de M. le Curé d'Ars. J'étais retenue au lit, depuis le 18 juin 1856, et abandonnée de tout le monde; je ne savais plus que devenir... Enfin vers Noël je promis à la sainte famille et à sainte Philomène, si j'obtenais ma guérison, de faire le pèlerinage d'Ars. Je commençai à marcher le 20 janvier 1857, et le 22 je partis pour Ars, d'où je suis revenue bien portante¹. »

« Le 9 août 1848, dans l'église de la paroisse d'Ars, par l'intercession de sainte Philomène, a retrouvé l'usage de ses jambes Antoine Cochaud, âgé de sept ans, fils de Pierrette Storne, veuve de Benoit Cochaud, domiciliée à Saint-Julien-en-Jarret, canton de Saint-Chamond (Loire)². »

« Le 24 juillet 1848, dans la chapelle de sainte Philomène, une petite fille âgée de douze ans, Françoise Volet, fille de Jean-Pierre Volet, de la paroisse de Brullioles, canton de Saint-Laurent-de-Chamousset, a retrouvé l'usage de ses jambes, qui lui avait été enlevé par une grave maladie depuis cinq mois. Elle a reçu la sainte eucharistie assise sur une chaise. Quelques instants après elle marchait dans l'église sans nul appui. »

¹ Voir aux pièces justificatives le diagnostic du médecin, note C, page 143.

² Voir aux pièces justificatives, note D, page 144.

« Le 24 mars 1857, nous soussignés, missionnaire et vicaire d'Ars, et M. Carrier, curé de Misérieux, déclarons avoir vu les nommés Joseph Joly et Marie Défosse, femme Pigeat, sa belle-mère, remerciant M. Vianney, curé d'Ars, de la guérison instantanée d'Antoine, fils de Joseph Joly, journalier à Saint-Amand (Cher), qui n'avait jamais marché de sa vie. Cet enfant, âgé de cinq ans et demi, avait perdu ses forces à la suite de convulsions, à l'âge de cinq semaines.

« Signé : CARRIER, curé; TOCCANIER, miss.;
Joseph JOLY; Marie DÉFOSSE. »

Nancy, le 28 septembre 1856.

« Monsieur l'abbé,

« Dans un voyage que j'ai fait à Ars, au mois d'août 1856, M. le Curé m'a donné une médaille de sainte Philomène, qu'il a tirée de sa poche, pour la remettre à ma sœur, atteinte d'épilepsie. Tout le temps que ma sœur a porté cette médaille, c'est-à-dire pendant plus d'un an, elle n'a pas eu d'accident ; mais elle a eu le malheur de la perdre, et les accidents recommencent. Je vous prie de m'envoyer deux médailles de sainte Philomène, venant de la main de votre saint Curé. J'en demande deux, parce qu'une autre personne, également épileptique, en réclame une.

« Daignez agréer les humbles hommages de votre tout dévoué serviteur.

« L'abbé PRÉVOT,

« Prof. au grand séminaire de Nancy (Meurthe). »

Marseille, 16 août 1857.

« Monsieur et cher confrère,

« Je réponds bien tard à la demande que vous m'avez faite d'un certificat constatant la maladie et la guérison

de madame Daumas. Que voulez-vous ? Le lendemain du jour où je reçus votre chère lettre, je reçus aussi avis de mon déplacement.... J'ai vu madame Daumas ; elle m'a entretenu de sa guérison, qui me semble parfaite. Cependant le médecin, que je connais particulièrement, n'a pas voulu délivrer de certificat, prétendant qu'il n'a pas soigné *ex officio* la malade.... probablement aussi parce qu'il est comme tant d'autres médecins !... Heureusement le bon Dieu n'a pas besoin de cette attestation pour établir sa puissance et la sainteté du vénérable Curé d'Ars.

« JUJAN. »

Un an après cette lettre, M. Toccanier reçut un certificat, couvert de nombreuses signatures, qui garantissait la réalité de la guérison ¹.

Au mois de février 1857, une femme du peuple vint à Ars, portant à son cou un enfant de huit ans qui ne marchait pas. Pendant vingt-quatre heures, cette femme s'attacha avec l'opiniâtreté du désespoir à tous les pas de M. le Curé, faisant sentinelle aux abords de son confessionnal, se précipitant à sa rencontre dès qu'il apparaissait, et lui montrant son enfant avec un geste et un regard si expressifs dans leur suppliante énergie, qu'on en était ému jusqu'au fond des entrailles. Rien d'aussi misérable et d'aussi touchant que ce groupe, et nous n'avions pas le courage de faire comme les

¹ Voir les pièces justificatives, note E, page 144.

apôtres, qui s'indignaient des cris de la Chana-néenne et auraient voulu que le Maître la renvoyât.

M. Vianney avait souvent béni cet enfant, et il avait adressé à la mère des paroles de consolation et d'espérance. Après qu'ils furent rentrés tous deux dans le gîte qu'ils avaient choisi pour la nuit : « Mère, dit l'enfant, vous m'achèterez des sabots, « parce que M. le Curé m'a promis que je marche-rais demain. » Soit que vraiment le saint Curé eût fait cette promesse au petit malheureux, soit que celui-ci l'ait conclu, dans sa naïve confiance, des paroles et des regards d'encouragement qu'il avait reçus, quoi qu'il en soit, les sabots furent achetés d'après le conseil des habitants chez qui ce couple infortuné logeait.

Or, le lendemain, à la stupéfaction générale, l'enfant qu'on avait vu porté si péniblement sur les bras de sa mère, courait dans l'église comme un lièvre, disant à qui voulait l'entendre : « Je suis guéri !... Je suis guéri ! » La pauvre mère cachait dans l'ombre d'une chapelle sa joie, son trouble et ses larmes. Nous la vîmes, nous l'interrogeâmes, nous voulûmes la présenter au saint Curé, au moment où il se préparait à dire la messe. Cette femme avait besoin de le voir, de lui parler, de se jeter à ses pieds... Sa reconnaissance l'étouffait. M. Vianney accueillit notre demande avec un silence froid et presque sévère qui ne nous permit pas d'insister.

Après la messe nous fîmes une nouvelle tentative plus heureuse. « Monsieur le Curé, lui dîmes-nous, « cette femme vous prie de l'aider à remercier « sainte Philomène. » Il se retourna et bénit silencieusement la mère et l'enfant. Puis, de l'air le plus désappointé et sur le ton du mécontentement le plus sincère : « *Sainte Philomène, dit-il, aurait bien « dû guérir ce petit chez lui !.. »*

Un mois après l'événement, nous reçûmes cette lettre :

Saint-Romain, ce 12 mars 1857.

« Monsieur le missionnaire,

« Conformément au désir que vous m'avez manifesté à mon départ, je viens vous donner des nouvelles de mon petit garçon, et vous assurer qu'il est parfaitement guéri. Il n'a ressenti aucune douleur. Il va, il vient, il court, comme s'il n'avait jamais eu le moindre mal. Et pourtant les médecins en désespéraient !... Je suis bien heureuse !

« Recevez, pour toutes vos bontés, les remerciements bien sincères de votre très-humble et très-respectueuse servante.

« F^c DEVOLUET. »

Au mois de décembre 1857, une religieuse de la Sainte-Enfance de Valence vint à Ars. Elle était complètement paralysée du bras droit ; ses doigts crispés et noués ne lui étaient d'aucun usage. Il fallait l'habiller, lui couper son pain, l'aider en tout... Elle fit une neuvaine qui finissait le jour de

la fête des Saints-Innocents. Or, ce jour-là même, pendant qu'elle priait dans la chapelle de Sainte-Philomène, le livre qu'elle tenait de la main gauche lui échappa; sa main droite, immobile depuis si longtemps, se tendit aussitôt comme par un mouvement instinctif pour le ramasser... Elle était guérie.

A peu près à la même époque, une femme vint avec son enfant qui avait une grosse verrue sur l'œil. Elle se tint dans le passage de l'église à la cure, présenta son petit garçon à M. le Curé, et lui demanda de vouloir bien toucher la loupe qui défigurait son fils. M. Vianney posa son doigt sur cette loupe; elle disparut à l'instant.

Dans l'été de 1858, il y eut une guérison soudaine dont furent témoins tous les pèlerins et tous les habitants d'Ars. C'était un jeune homme du Puy-de-Dôme qui ne marchait qu'avec peine, à l'aide de béquilles. Il se présenta au serviteur de Dieu en disant : « Mon père, croyez-vous que je puisse laisser ici mes béquilles? — Hé là! mon ami, vous en avez bien besoin, répondit le saint Curé. » Le pauvre infirme ne se rebuta point. Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il renouvelait sa demande. Enfin le jour de l'Assomption, à l'heure où la foule s'assemblait pour l'exercice du soir, il saisit encore M. Vianney au passage de la sacristie

à la chaire, et lui fit son éternelle question : « Mon père, faut-il quitter mes béquilles ? — Eh bien ! « oui, mon ami, lui fut-il répondu, oui, si vous avez la foi.... » A l'instant, le jeune homme se mit à marcher, au grand étonnement de tout le monde ; il alla déposer ses béquilles au pied de l'autel de Sainte-Philomène, et oncques n'en eut besoin. Par reconnaissance, il a fait depuis profession à Belley, dans l'institut des frères de la Sainte-Famille.

Le 28 du même mois, une paralytique vint à Ars. L'infortunée était de Cette ; elle ne pouvait faire aucun mouvement ; ses articulations étaient horriblement nouées et gonflées. Après avoir vu M. le Curé, elle assista à la messe, dans la chapelle de la Sainte-Vierge ; elle s'approcha de la sainte table en se traînant péniblement sur ses potences. Mais à peine eut-elle reçu Notre-Seigneur qu'elle se trouva guérie. Il y eut dans l'église un mouvement d'admiration si peu contenu, que M. Vianney fut forcé de s'interrompre ; il acheva de donner la communion après la messe.

Le 9 septembre 1858, M. le Curé de Cébazat, au diocèse de Clermont, écrivait à l'abbé Toccanier :

« Mon vénéré confrère, permettez que je vous demande de m'aider à remercier le bon Dieu, qui a daigné, il y a trois semaines, par l'intercession de sainte Philomène,

rendre miraculeusement la santé à un de mes jeunes paroissiens. »

Un mois après on recevait le certificat suivant :

« Nous, curé de Cébazat, avons l'honneur de certifier que le nommé Charles Blazy, âgé de dix-neuf ans, fils de Jean et de Marie Verdier, a été privé de l'usage de ses jambes depuis le 2 mai 1855 ; qu'à dater de cette époque jusqu'aux premiers jours d'avril de la présente année 1858, il a gardé le lit, incapable de supporter d'autre position que la position horizontale, éprouvant de violentes coliques et ne recueillant aucun bénéfice des différents traitements qu'il a suivis, et notamment de l'emploi des eaux thermales de Royat et du mont Dore ;

« Que, dans les premiers jours d'avril, après une neuvaine à sainte Philomène, faite en union avec le saint Curé d'Ars, il a pu faire quelques pas à l'aide de béquilles, et se traîner à grand'peine jusqu'à l'église, qui est peu distante de son habitation ;

« Qu'au commencement du mois d'août, ayant eu le désir d'aller à Ars pour se recommander au vénérable Curé de cette paroisse, il a été obligé de se faire transporter en voiture à la gare du chemin de fer de Clermont, parce que ses jambes ne pouvaient le soutenir ;

« Qu'enfin ledit Charles Blazy est revenu d'Ars parfaitement guéri, ayant laissé ses béquilles dans la chapelle de Sainte-Philomène, après la communion qui a clos les exercices de sa neuvaine ; que depuis la fête du 15 août il n'a ressenti aucune douleur ; qu'à son retour il a pu faire à pied et sans fatigue une route de dix-huit kilomètres ; qu'il jouit d'une santé plus forte que jamais.

« J'aime à proclamer le caractère manifestement mira-

culeux de cette guérison. Ce que j'affirme peut l'être par tous les habitants de Cébazat, qui ont connu comme moi le pitoyable état de ce jeune homme.

« C'est pour rendre gloire à Dieu, dont la bonté est immense et la puissance infinie, que je délivre le présent certificat.

« BAZIN, curé de Cébazat. »

Cébazat, le 8 septembre 1858.

« Vu pour légalisation de la signature de M. Bazin, curé de Cébazat.

« DUCHER, chanoine, *secrétaire*. »

Évêché de Clermont-Ferrand, 1^{er} octobre 1858.

Suivent quarante-cinq signatures, parmi lesquelles nous avons remarqué celle du baron Jules de Vissac et du comte de Neufville.

A ce premier certificat était annexé celui du maire de la commune de Cébazat qui constate les mêmes faits¹.

Ces deux documents étaient accompagnés d'une lettre dans laquelle Jean Blazy, père du jeune homme, s'excusait de ne pouvoir les compléter par une attestation du médecin.

« Il m'a d'abord ajourné jusqu'après l'hiver, dit ce brave homme; puis, mon fils ayant renouvelé sa demande, bien qu'en présence de M. le Curé et de madame la supérieure du couvent le docteur ait déclaré que la guérison était

¹ Voir aux pièces justificatives, note F, page 145.

extraordinaire et tenait du miracle, la réflexion lui a fait trouver un motif pour me refuser le certificat demandé. Ce motif est qu'il n'avait pas visité le malade avant son départ... Cependant, le jour même de son arrivée, Charles était allé voir son médecin. Celui-ci l'avait fait déshabiller; il l'avait examiné avec soin, l'avait fait marcher devant lui, et lui avait dit qu'il pouvait bien remercier Dieu d'une si grande faveur ; puis il avait ajouté : « Tu n'as jamais marché si bien qu'à présent. » Mais il ne s'attendait peut-être pas à ce que la guérison de mon fils ferait tant d'éclat. Elle en a fait beaucoup pour la gloire de Dieu et l'honneur de sainte Philomène. Depuis que Charles est revenu, il ne s'est pas passé un seul jour sans qu'il ait reçu un grand nombre de visites. On vient de tous les côtés pour le voir. Beaucoup de personnes ont fait le voyage d'Ars, d'autres se proposent de le faire. La dévotion à sainte Philomène a bien gagné à ce miracle. Nous avons le bonheur d'avoir cette bonne sainte dans notre église. Le jour de la messe d'action de grâces, nous lui avons offert un petit cœur en argent, et nous avons fait placer devant son image une lampe qui brûle jour et nuit. Déjà plusieurs personnes ont voulu participer à l'entretien de cette lampe, et nous ont offert de l'huile. Charles a donné à quelques malades de celle qu'il a rapportée d'Ars : tous en ont éprouvé un grand soulagement. Cette huile a guéri, à notre connaissance, des plaies invétérées et des maladies très-dangereuses. Un de ces malades guéris a offert par reconnaissance à sainte Philomène un cœur en argent et trois chaînes d'or.

« Nous vous envoyons ces pièces couvertes de signatures, parmi lesquelles figurent celles de tous les conseillers municipaux et de personnes de haut rang. Nous avons pensé que c'était suffisant ; autrement toute la commune

aurait signé, parce qu'il n'y a personne qui ne sache que mon fils a fait trois ans de maladie sans sortir de son lit... Charles est toujours bien portant; il remercie Dieu de tout son cœur de la grande faveur qu'il lui a faite, et se recommande aux prières du vénérable Curé d'Ars.

« Jean BLAZY. »

Le 21 mai 1859, M. l'abbé Toccanier recevait encore une lettre de Cébazat; celle-ci est du frère de Charles Blazy. Voici ce que cet enfant lui mandait :

« Après que mon frère se fut servi pendant quelque temps de l'huile qui avait brûlé devant sainte Philomène — il faut vous dire qu'on lui en avait donné à peu près une cuillerée; il s'en était frotté neuf jours sans qu'on s'aperçût qu'elle eût diminué, — il se décida, le 6 août, à partir pour Ars.

« Moi, je me trouvais avoir aussi une infirmité que M. le chirurgien Fournier m'a dit être très-grave : c'est une hernie étranglée, qu'il a eu beaucoup de peine à faire rentrer. En posant mon bandage, il m'a défendu de le quitter ni la nuit, ni le jour. Ma mère lui a dit que c'était bien gênant la nuit; il lui a répondu que c'était forcé, parce que la hernie était très-mauvaise.

« Quand mon frère partit pour Ars, je lui dis de demander à M. le Curé quelles prières il convenait que je fisse pour obtenir ma guérison. Mon frère m'écrivit, d'après le conseil de M. le Curé, qu'il fallait faire une neuvaine à sainte Philomène *bien comme il faut*. Le neuvième jour, je sentis que j'étais guéri, et je pus quitter mon bandage. A dater de ce moment, je n'ai plus éprouvé d'accident.

Jamais nous ne pourrons assez remercier le bon Dieu de nous avoir accordé tant de grâces par l'intercession de la sainte Vierge et de sainte Philomène. »

Il y a des familles privilégiées, qui attirent les grâces et les bénédictions de Dieu par leur simplicité, leur piété, leur droiture. Nul doute que nous ne soyons ici en face d'une de ces braves familles. Le maire de Cébazat l'a reconnu et proclamé dans son procès-verbal : « *Nous sommes heureux de voir que la vertu reçoit quelquefois sa récompense ici-bas.* »

Voici un rapport non moins intéressant que nous devons à la reconnaissance de la personne même qui a été l'objet du miracle :

Lapalud, le 2 octobre 1858.

« Mon père,

« Avant de quitter Ars, j'avais promis de vous envoyer un rapport sur ma longue maladie et sur la guérison tout à fait extraordinaire que j'ai obtenue de Dieu, à la fin d'une neuvaine en l'honneur de sainte Philomène. Aujourd'hui que le miracle est hors de doute, je viens remplir ce devoir de reconnaissance envers Notre-Seigneur et sa glorieuse épouse...

« Ma maladie, qui durait depuis près de huit ans, était jugée incurable par les médecins que j'ai consultés et qui en ont suivi le cours. Le seul espoir qu'ils m'aient donné, c'est que les soins pourraient améliorer un peu ma santé et me procurer un léger soulagement. Au reste, je vais

vous rappeler les différentes phases de cette maladie, et vous jugerez-vous-même.

« C'est au mois de décembre 1850 que j'en ressentis les premiers symptômes. Je commençai à éprouver des douleurs d'estomac et de violents maux de tête; je devins d'une impressionnabilité telle, que la moindre contrariété ou la moindre surprise m'affectait au point de me causer les plus vives souffrances. Je gardai la chambre ou le lit jusqu'au 18 mars 1851. Ce jour-là, je pus sortir : c'était grande fête à Lapalud; Mgr l'archevêque d'Avignon s'y trouvait. Le 8 décembre 1851, la maladie se déclara tout de bon; je fus obligée de me mettre au lit, et j'y restai jusqu'au 24 du même mois. Le 19 janvier suivant, je me remis au lit, et alors se manifestèrent les spasmes nerveux qui ne m'ont presque plus quittée. Ces spasmes ressemblaient à des évanouissements et revenaient d'heure en heure.

« Estimant que mon état était grave, et le traitement que j'avais suivi jusqu'alors étant demeuré sans résultat, je crus devoir m'adresser à une des sommités médicales d'Avignon. M. le docteur Bêchet vint me voir; il me traita homœopathiquement. La maladie sembla céder; les spasmes devinrent moins fréquents; mais ils reprirent bientôt leur première intensité, et au mois d'avril, ils devinrent suffocants. J'en ai eu à cette époque jusqu'à dix-neuf par jour, et la durée moyenne de chaque spasme était de douze à quinze minutes.

« Le 15 mai 1852, j'eus une toux vraiment effrayante; c'était moins une toux que des hurlements; elle dura quatre jours, et ne céda qu'à une médication énergique, qui fit entrer ma maladie dans une nouvelle phase, ou plutôt lui redonna le caractère qu'elle avait eu d'abord. Je vis reparaitre les syncopes, qui remplacèrent les spasmes et se produisirent avec la même fréquence. Au mois

d'octobre, je me décidai à partir pour Avignon afin d'être plus à portée des soins du docteur Béchet, qui jusqu'alors ne m'avait vue qu'à de rares intervalles.

« Vers le milieu d'avril 1853, les évanouissements cessèrent et furent remplacés par un hoquet spasmodique, que la Faculté *décora* du nom d'éruclation. Dans les premiers jours, il sortait de ma bouche une écume ressemblant à de l'eau savonneuse. Au mois de juin, je revins à Lapalud. Les éruclations étaient moins fréquentes, mais accompagnées de crises qui me rendaient si impressionnable, que le moindre bruit me faisait pousser des cris perçants. Cet état dura plus d'un an. Au mois de juillet 1854, voyant que ma maladie inspirait des craintes sérieuses à mes parents, je partis pour Montpellier. Le nouveau traitement que je suivis alors me fut très-favorable. Les crises et les éruclations diminuèrent; au bout d'un mois elles avaient cessé. Mais la faiblesse de mes jambes augmenta; elle devint bientôt si grande, qu'il me fut impossible de rester assise.

« Vers le commencement de l'année suivante, les forces revinrent peu à peu, et je pus, au mois d'avril, faire quelques pas avec le secours d'un bras étranger. Le mieux se soutint; il augmenta à ce point, qu'au mois d'août, je pouvais essayer, de loin en loin, quelques petites courses: il est vrai que je ne les faisais pas seule; j'avais toujours besoin d'être soutenue. Cette amélioration si sensible ne fut pas de longue durée. Vers la fin de septembre, je me remis au lit. Avec les spasmes, je vis revenir les évanouissements, les éruclations et le hoquet, le tout accompagné d'une impressionnabilité peut-être plus grande que celle que j'avais eue d'abord.

« Au mois de juin de l'année suivante, je retournai à Montpellier. Grâce aux soins du docteur Vailhé, le jour de

la fête de l'Assomption, j'eus assez de force pour aller à la sainte messe ; je pus sortir un peu , en marchant doucement et toujours aidée.

« Au mois de septembre, mon médecin me conseilla d'aller aux bains de Lamalou. A mon retour, je me trouvais bien mieux : ce mieux ne se soutint pas. Après un mois, les douleurs d'estomac, les crises et les éructations revinrent avec un peu moins de fréquence, mais avec autant d'intensité. Reconnaissante du bienfait momentané que je devais aux bains de Lamalou, j'y retournai l'année suivante : il y eut encore du mieux-être, mais il fut peu sensible. Il en a été de même de la troisième course, que j'y ai faite tout récemment en juin et juillet derniers.

« Dans le cours de cette année 1858, j'ai eu des crises assez fréquentes, et, après chaque crise, je me voyais obligée de garder le lit. Étant allée en voiture à l'église, pour assister à la messe du saint jour de Noël, j'éprouvai des douleurs si fortes et la crise fut si violente, qu'on dut me porter dans mon lit, où je restai plus d'un mois.

« J'ajouterai, pour compléter ce rapport, que, pendant ces huit années de souffrances, je n'ai jamais pu ni lire, ni entendre lire, je n'ai jamais pu me mettre à genoux, et lorsqu'un mieux passager me permettait de marcher, si petite que fût la course, il me fallait l'appui d'un bras vigoureux. Je n'ai jamais pu supporter la moindre chose sur l'estomac ; le plus léger contact m'arrachait des cris de douleur. Au commencement de ma maladie, j'étais si faible que je ne pouvais me servir de mes mains pour aucun usage.

« Tel est, mon père, le bilan de ma santé, pendant ces huit dernières années. Je n'exagère rien ; je reste en deçà de la vérité.

« Or, pour modifier cette organisation déplorable, rien n'a été épargné; et si la science a pu, par intervalle, et pour un temps bien court, me procurer quelque soulagement, elle a été impuissante à me guérir. Je n'avais plus de recours qu'à Dieu et de remède que dans la patience et la résignation. Je méditais depuis longtemps le projet d'aller aux pieds du vénérable Curé d'Ars; diverses circonstances m'avaient retenue. Peut-être Dieu l'a-t-il voulu ainsi, afin de me forcer à épuiser tous les moyens humains, et par l'impuissance reconnue de ces moyens m'amener à mettre en lui tout ma confiance.

« Je partis pour Ars, le 18 août dernier. Il y avait un mois environ que j'étais revenue des eaux de Lamalou, et déjà le faible bénéfice que j'avais cru retirer de mon traitement avait disparu, et j'avais passé au lit les cinq jours qui précédèrent mon départ. Mon voyage fut heureux jusqu'à Villefranche; aucun accident n'était venu le troubler, lorsque, arrivée dans cette ville, je fus prise d'une toux nerveuse des plus violentes, qui ne me quitta qu'à Ars. Je me mis au lit; la nuit fut très-mauvaise. Cette crise avait été si forte, elle m'avait tellement agitée, qu'elle déterminait le retour de toutes les douleurs que j'avais éprouvées pendant ma longue maladie: les évanouissements, les spasmes suffocants, les éructations, et à toutes ces souffrances vinrent se joindre encore de fréquents vomissements.

« J'avoue à ma honte que le découragement me saisit; et la grâce que je demandai à Dieu fut de me donner assez de force pour revenir au plus vite à Lapalud, et de ne point mourir loin de ma famille, dans un pays où j'étais inconnue. Avec la force que je lui avais demandée, Dieu me communiqua une secrète inspiration qui semblait me dire de rester à Ars et d'avoir confiance. Ce ne fut que le

21 que je pus voir M. Vianney. Dans une courte entrevue, je lui expliquai le but de mon voyage, et lui demandai instamment le secours de ses prières, afin d'obtenir la grâce de pouvoir me mettre à genoux, lire et entendre lire, assister à la sainte messe et au sermon. Il me donna une médaille de sainte Philomène, m'engagea à faire une neuvaine en l'honneur de cette sainte, et dit en me quittant : « Je penserai à vous. Si vous avez la foi, vous guérirez. » Ces dernières paroles me rappelèrent celles du Sauveur : « Tout est possible à celui qui croit. » Et je demandai au bon Jésus d'augmenter ma foi.

« Le même jour, je commençai ma neuvaine : c'était un samedi. Le 23, je voulus voir M. le Curé ; je passai sept heures à l'attendre, assise sur un simple chaise. Le 24, je l'attendis pendant six heures ; le 25, pendant cinq heures ; ce fut toujours en vain. Mais ce qui m'étonna le plus, c'est qu'une attente si prolongée ne me causa aucune fatigue. Je dirai ici en passant que, dans le cours de ma neuvaine, lorsque j'éprouvais des douleurs d'estomac, je mettais sur la partie souffrante une goutte d'huile de la lampe de sainte Philomène, et j'étais à l'instant soulagée.

« Le vendredi 27 août, je fus assez heureuse pour voir M. le Curé. Je lui demandai s'il pensait que sainte Philomène m'accordât bientôt les grâces que je sollicitais : « Oui, mon enfant, me répondit-il, oui, si vous avez la foi. » Effectivement, ces grâces ne furent pas longues à venir. Dès le lendemain, je sentis la vérité de la promesse qui m'avait été faite la veille ; je pus me tenir à genoux le temps nécessaire pour réciter les prières de la neuvaine. Vint enfin le dimanche, jour où cette neuvaine finissait. Le matin, je voulus avoir le bonheur d'assister à la messe du saint Curé. A l'élévation, je pus me mettre à genoux sans difficulté ; je me sentis alors transportée hors de moi,

et je voulus aller seule à la sainte table : j'y arrivai, malgré la foule qui me poussait et me pressait de toutes parts. Après la sainte communion, je revins seule à ma place et y restai quelques instants à genoux.

« Dans le cours de cette mémorable journée, j'ai fait bien des choses qui ne m'ont plus laissé d'incertitude sur la réalité de ma guérison : j'ai marché seule à diverses reprises ; je suis allée à l'église ; je me suis agenouillée sur le pavé et suis restée longtemps dans cette posture pénible. Le matin j'ai entendu le prône, à une heure j'ai assisté au catéchisme de M. le Curé, et le soir j'étais au sermon. Il y avait huit ans que je n'avais pas entendu prêcher. J'ai passé le temps des vêpres dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié ; je m'y suis tenue à genoux ; ensuite j'ai fait le chemin de la croix et une lecture. Pleine de reconnaissance pour la faveur qui venait de m'être accordée et que j'avais si peu méritée, j'ai commencé encore, ce jour-là, une neuvaine d'action de grâces, que j'ai continuée à mon arrivée à Lapalud.

« Depuis lors, je n'ai plus ressenti aucune douleur ; mes forces, si rudement éprouvées par huit années de souffrances, sont complètement revenues et ne m'ont plus trahie. Je serais même portée à croire que j'ai maintenant plus de courage que je n'en avais avant ma maladie : vous allez voir si c'est de la présomption. J'ai voulu, à Lyon, visiter Fourvières ; j'ai fait à pied l'ascension de la sainte montagne sans éprouver de lassitude. Après avoir prié dans le sanctuaire vénéré de la Mère de Dieu, j'ai prolongé ma course jusqu'au cimetière de Loyasse, et je suis revenue, en passant par Fourvières, à mon hôtel de la place Bellecour. Je dois avoir fait ce jour-là, en y comprenant les autres courses dans Lyon, un trajet de dix à douze kilomètres. Avouez que c'est un beau coup d'essai.

« Enfin, mon père, et c'est par là que je termine, le 12 septembre, fête du Saint-Nom de Marie et de la congrégation des jeunes filles de Lapalud, M. le Curé bénit solennellement une statue de sainte Philomène, que j'avais apportée de Lyon et que j'ai fait placer dans l'église. Il voulut que cette statue fût portée en triomphe à la procession. Je ne vous parlerai pas des peines que je me suis données pour improviser un brancard ; mais je vous dirai que ce fut pour moi un bonheur bien grand de payer ce faible tribut de reconnaissance à ma bienfaitrice. Je réclamai l'honneur de me mettre, à mon tour, sous le pieux fardeau, et je n'en fus pas fatiguée. Vous voyez que je ne suis plus la même. J'ai pu, ce jour-là, assister aux vêpres, pour la première fois depuis huit ans, et supporter, sans crispation ni syncope, les accords d'une musique bruyante.

« Que je suis heureuse, mon père ! Gloire à sainte Philomène ! Puisse cette chère et bien-aimée sainte mettre le comble à ses faveurs, en m'obtenant la grâce de ne me servir de la santé qu'elle m'a rendue que pour la gloire de Dieu !

« Zoé PRADELLE. »

Nous avons reçu de M. le Curé de Saint-Julien-sous-Montmelas, dans le Beaujolais, la lettre suivante, à la date du 19 juillet 1859 :

« Monsieur,

« J'ai appris que vous désiriez connaître la guérison extraordinaire d'une personne de ma paroisse ; je réponds bien vite à votre désir, en mettant sous vos yeux le fait dans toute sa simplicité. Il est attesté seulement par quelques témoins, bien qu'il puisse l'être par beaucoup

¹ Voir aux pièces justificatives, note G, page 116.

d'autres. Je sais que les médecins expliquent la chose naturellement. Ces sortes de maladies, disent-ils, ayant leur siège dans le cerveau, la détention subite des nerfs peut aboutir par l'effet d'une grande confiance à un soulagement quelconque. Mais je ne suis que narrateur. Voici donc le fait. Marguerite Bonnevais, épouse de Pierre Dumont, vigneron, mère de onze enfants, atteinte depuis neuf ans de crises nerveuses, qui parfois faisaient craindre pour ses jours, avait consulté MM. les docteurs Guillot, de Villefranche, Antoine, de Salles, Armand et Burnier, de Denicé. Ces messieurs la soulageaient peu ; M. Burnier lui disait même qu'il n'y avait pas de remède. Il vient à la pauvre malade une idée soudaine, celle d'envoyer quelqu'un à Ars et de s'y faire conduire elle-même, quand elle pourra supporter les fatigues du déplacement. Elle part le 3 mai 1858 ; elle s'installe dans une chambre chez la veuve Vésin. Ses crises sont très-violentes. Deux jours après son arrivée M. le Curé visite la malade ; il est très-ému de la voir si souffrante ; il s'approche de son lit de douleur et fait une courte prière après laquelle la malade reprend la parole. Ses premiers mots sont ceux-ci : « Que je souffre ! — Ce n'est rien, mon enfant lui dit M. le Curé, « vous serez bientôt guérie. » En effet, dès ce moment, les crises cessent. Marguerite, pleine de joie, va communier à l'église. Le lendemain, 16 mai, elle se sentait la force de revenir à Saint-Julien à pied. A cause du mauvais temps elle se fait conduire, et arrive au milieu de sa famille où elle porte la joie et le bonheur. Sa guérison, depuis lors, s'est parfaitement soutenue.

« *Signé* : PARCELY père, PARCELY fils, BRONDEL, DUPONT, MOLOZAY, JEANNOT, J. DUPONT, M. DUPONT, J.-A. FAYOLLE, C. GIRAUD, SŒUR CLOTILDE, FAYOLLE, curé. »

A côté et au-dessus de ces témoignages, dont la série est loin d'être épuisée, les dominant de sa grande voix, l'opinion publique a proclamé qu'il y avait à Ars une puissance surhumaine qui s'est manifestée par des prodiges. Chaque année, des milliers de malades y sont accourus des contrées les plus lointaines, avec une confiance qui ne s'est pas démentie pendant trente ans, et que Dieu s'est plu souvent à récompenser. Sans doute, tous n'en ont pas rapporté la santé qu'ils étaient venus chercher, mais tous y ont trouvé, dans la mesure de leur foi, des grâces de résignation et de force, une notion plus chrétienne de la douleur et une vue plus claire des prérogatives qui y sont attachées. Nul, que nous sachions, ne s'en est allé déçu.

Le Curé d'Ars les accueillait tous avec bonté ; il les visitait, les consolait, les encourageait, leur faisait la meilleure part de son temps, de ses prières et de ses conseils ; mais il ne promettait pas à tous leur guérison. Nous connaissons une personne, éprouvée par de longues et ineffables souffrances, dont nous lui avons souvent parlé, soit pour qu'il s'en souvînt devant Notre-Seigneur, soit pour obtenir quelques mots d'espérance que nous eussions été heureux de transmettre à cet ange de douceur et de piété. Nous n'avons jamais eu d'autre réponse que celle-ci : « C'est une croix bien placée. — Mais elle souffre tant ! ne peut-on pas

« espérer un soulagement? — Oui, mon ami, au ciel... »

C'était sa manière habituelle de répondre quand on le questionnait sur un malade qu'il savait ne devoir pas guérir : « Patience ! disait-il, il ne souffrira plus en paradis. »

Il y a encore actuellement, à Ars, un pauvre paralytique qui attend sa guérison, comme celui de l'Évangile. Il passe sa vie à se brouiller et à se raccommode avec sainte Philomène, suivant que son âme monte ou descend de quelque degré dans la résignation. C'est du reste un modèle de conformité à la volonté de Dieu et un rare exemple de ce que peut la foi pour adoucir et rendre supportables les plus amères disgrâces. Ce brave garçon a toujours été et demeure convaincu, que pour le guérir, le Curé d'Ars n'aurait eu qu'à le vouloir : « Mais, disait-il, SON HUMILITÉ GÂTE SA CHARITÉ. » M. Vianney allait souvent le visiter dans son triste réduit. Il l'exhortait, le remontait, le faisait rire, car le pauvre Michel rit volontiers ; mais il ne lui a jamais donné le moindre espoir de guérison ; au contraire, quand on lui parlait des vœux et des désirs de son obstiné client : « Il n'a pas besoin de ses jambes, disait-il, pour aller au ciel. Il y ira sans elles ; il n'y serait peut-être pas allé avec elles. »

En parlant d'un autre infirme, qui ne mettait pas

moins de persistance que Michel à espérer contre l'espérance, il disait : « Sainte Philomène l'a déjà guéri une fois; il n'en a pas profité. Je doute qu'elle veuille recommencer. »

Un religieux malade fut envoyé à Ars par son supérieur, qui désirait vivement sa guérison. Le saint Curé lui dit : « Mon ami, il faut vouloir ce que le bon Dieu veut. Il veut vous sanctifier par la patience. Vous verrez, à l'heure de la mort, que vous aurez plus sauvé d'âmes par cette madie que par les œuvres de zèle que vous accompliriez en santé. »

Le supérieur ne se découragea pas, et, par son ordre, le malade revint à Ars deux ans après. « Non, non, dit encore M. Vianney, vous resterez dans cet état. Vous y êtes plus utile à votre congrégation; vous y faites plus de bien; vous sauvez plus d'âmes. » Le compagnon de ce religieux ayant fait observer que le supérieur en avait un grand besoin, le Curé fit un geste qui voulait dire : Dieu n'a besoin de personne. Et il ajouta : « Il faut voir les choses en Dieu; il faut entrer dans les voies de Dieu. »

Un dernier mot avant de clore ce chapitre. Dans le monde, on ne croira pas ces choses; les chrétiens qui savent ce que vaut l'humilité devant Dieu les croiront. Ils n'ignorent pas ce qu'il en coûte pour faire un saint, et ils estiment que la gué-

raison d'un malade désespéré est un miracle moins grand que celui d'un homme complètement mort à lui-même, ne se recherchant jamais en rien, humble sans murmure dans l'humiliation même, heureux de souffrir au milieu de continuelles souffrances. A ceux qui feraient quelque difficulté d'admettre les récits et les preuves que nous venons d'accumuler, nous nous contenterons de rappeler qu'il y eut à Ars, pendant un demi-siècle, un miracle plus surprenant que tous les faits sur lesquels leur doute et leur négation s'exercent : le miracle de la vie de cet homme si austère et si bon, si doux et si fort, si simple et si éclairé, si plein de candeur, d'aimable gaîté et d'invincible courage; qui souffrit toutes les contradictions et supporta toutes les douleurs sans se plaindre et sans être un seul jour différent de lui-même; qui fut humble dans la plénitude des dons de Dieu et dans le rayonnement d'une popularité à laquelle nulle renommée contemporaine ne peut se comparer; qui vécut quarante ans sans nourriture, sans sommeil et sans repos, dans un labeur de seize à dix-huit heures par jour, et qui acheva sa carrière de souffrance, de fatigue et de gloire sans avoir laissé échapper un signe d'impatience ou un mouvement d'orgueil... En vérité, s'il faisait des miracles, le bon Saint, ce n'était pas sa faute, et surtout ce n'était pas à son profit. De toutes les croix qu'il

porta, ce fut assurément la plus lourde. A cause du don des miracles, il fut cruellement exercé dans sa patience, effrayé dans son humilité, tyrannisé par les exigences de la foule. Certes, nous concevons qu'il se soit plaint à sainte Philomène qu'elle les multipliât trop ; qu'il l'ait conjurée de les faire plus loin, à huis clos, sans que le monde s'en aperçût ; de ne pas tant s'occuper des corps, mais plutôt de signaler sa puissance sur les âmes ; et qu'enfin il ait traduit et résumé ces sentiments dans un mot d'une incomparable et ravissante naïveté :
**SAINTE PHILOMÈNE AURAIT BIEN DU GUÉRIR CE PETIT
CHEZ LUI.**

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

A

« Je soussigné Souchon, curé d'Aujas, canton de Genolhac (Gard), certifie le fait suivant :

« Mademoiselle Marie-Valérie-Hermance Martin, originaire de la Plane, paroisse d'Aujas, âgée de vingt ans, novice à la communauté de Saint-Joseph, établie au Vans (Ardèche), était atteinte depuis près de cinq mois d'une complète extinction de voix. Elle était allée dans sa famille pour essayer l'influence de l'air natal ; son état empirait toujours. N'espérant plus rien de la terre, elle tourna ses regards vers le ciel. Elle avait entendu parler des merveilles d'Ars ; elle forma le projet d'y aller ; elle y passa deux jours en prières. Le troisième jour, vendredi, 29 août, elle se confessa et fit la sainte communion. En sortant de l'église, elle se mit à parler. Sa voix était aussi libre, aussi sonore qu'avant son infirmité. Je l'avais vue les jours qui ont précédé son départ, dans sa famille, chez moi, dans son couvent. J'étais à Ars, en même temps qu'elle, logée avec sa mère, madame Martin, au même hôtel. J'assistais à la messe où elle fit la sainte communion et où elle fut guérie.

« Six prêtres ont été comme moi témoins du miracle, et ont remercié avec moi CELUI qui venait de manifester sa bonté et sa puissance à la prière du vénérable Curé d'Ars. Ce jour fera sans doute époque dans leur vie comme dans la mienne.

« Fait à Aujas (Gard), le 21 septembre 1856.

« J. SOUCHON, curé. »

« Je, soussigné, docteur médecin, résidant aux Vans (Ardèche), atteste que j'ai donné mes soins à mademoiselle Martin, novice au couvent de Saint-Joseph, atteinte d'une aphonie qui a résisté à plusieurs modes de traitement. Je commençais à désespérer de sa guérison et croyais à une affection incurable de la poitrine, lorsqu'après un voyage j'ai vu mademoiselle Martin parfaitement guérie. Je déclare ne pouvoir expliquer naturellement cette guérison.

« En foi de quoi, j'ai dressé le présent procès-verbal.

« B. OLLIER. »

Vans, le 9 janvier 1857.

B

« L'an mil huit cent cinquante-neuf et le vingt-sept mars, nous, Jean-Louis Chagnard, maire et président, François Berge, curé, Jean-François Julien, chevalier de la Légion d'Honneur, Jacques Denizot, Jean Lombard et Benjamin Pellissier, instituteur communal, tous membres composant le conseil de fabrique de la paroisse de Montmorin, canton de Serres, diocèse de Gap, département des Hautes-Alpes, certifions et attestons qu'il est en notre parfaite connaissance que Rose Eysseric, âgée de quarante-trois ans, épouse de Noé Arnaud, cultivatrice, habitant dans cette paroisse, avait perdu complètement l'usage de la parole depuis le mois de juillet mil huit cent cinquante-huit.

« Ayant infructueusement épuisé toutes les ressources médicales, il ne lui restait plus que le recours à la Providence.

« A cet effet, ladite Eysseric, pleine de foi, ayant fait un pèlerinage à Ars, département de l'Ain, pour invoquer,

de concert avec son mari, les puissantes prières et la protection du vénérable Jean-Marie-Baptiste Vianney, curé de ladite paroisse; au retour de son pèlerinage, et au troisième jour d'une seconde neuvaine, se trouvant à Valréas (Vaucluse), a repris miraculeusement la parole, dans la nuit du 23 du présent mois, ainsi que nous l'affirme son mari, homme de foi à toute épreuve. Elle parle actuellement d'une manière aussi claire et aussi distincte qu'avant sa paralysie.

« Nous, membres soussignés, nous sommes convaincus de la véracité du miracle, par les entretiens personnels que nous avons eus aujourd'hui avec ladite Eysseric, femme Arnaud.

« Les mariés Arnaud, ici présents, expriment la plus sincère et la plus vive reconnaissance envers Dieu, sainte Philomène et le vénérable Curé d'Ars, par l'intercession et les prières de qui ils déclarent avoir obtenu la faveur du miracle précité.

« En foi de quoi, nous avons rédigé le présent procès-verbal, sincère et véritable, que nous avons signé avec ledit Noé Arnaud.

« Fait et rédigé à Montmorin, dans le lieu ordinaire de nos séances, les jour, mois et an que dessus.

« Signé à la minute : Jean Lombard, François Julien, Jacques Denizot, Pellissier, F. Berge, curé, Jean-Louis Chagnard, maire, Noé Arnaud. »



« Je soussigné, docteur de la Faculté de Paris, certifie que la nommée Rose Uzier, en religion sœur Arsène, institutrice à Chantemerle, est affectée depuis plus de six

mois d'un rhumatisme articulaire, qui la met dans l'impossibilité absolue de se mouvoir.

« En foi de quoi, j'ai délivré le présent certificat.

« PIOLLAY. »

Tain, le 2 janvier 1857.

D

« J'ai visité le nommé Antoine Cochaud, âgé de sept ans, fils de la veuve Cochaud, de Saint-Julien-en-Jarret, et je pense qu'un appareil propre à lui maintenir les jambes plus droites, et pendant la station, et pendant le repos, lui est absolument indispensable pour obvier à une courbure de plus en plus prononcée. L'appareil serait encore utile pour s'opposer à l'émaciation des membres inférieurs en établissant ainsi une circulation plus active.

« Signé : PORTIER, médecin. »

Saint-Chamond, 23 avril 1848.

« Vu par nous, maire de la ville de Saint-Chamond, pour légalisation de la signature du docteur Portier, ci-dessus apposée.

« Le maire de Saint-Chamond,

« BARBIER (Joanny). »

Le 17 juillet 1848.

E

« Je, soussignée, déclare avoir eu une maladie de la moelle épinière, reconnue incurable par les médecins. Lorsque j'allai à Ars, le 20 juin 1857, M. Vianney m'encouragea et me fit faire une neuvaine à sainte Philomène.

« Le lendemain de mon entrevue avec ce digne prêtre, toutes les douleurs que je ressentais la veille encore disparurent, et depuis j'ai toujours conservé la liberté de mes mouvements.

« Le dernier jour de la neuvaine, je fis, avec une partie de ma famille et plusieurs personnes de ma connaissance, le pèlerinage de Notre-Dame de la Garde, à pied et sans aucun soutien.

« F. DAUMAS.

« Ont signé : J. DAUMAS, F. DAUMAS, CONSTANT, négociant, A. ROCHEBRUNE, Dominique CARLE, SALOMÉ, A. AUDIER, J.-B. GODREAU, SUBLET, GONTRO, J. B. GAUTHIER, Ant. LEVESY. »

Fait à Marseille, ce 3 juillet 1858.

« Les soussignés déclarent avoir tous parfaitement connu la situation dans laquelle se trouvait madame Rimbaud, épouse Daumas, à qui la maladie avait enlevé l'usage de ses jambes. Ils certifient que depuis son retour d'Ars elle n'a cessé de jouir de la meilleure santé. »

F

« Charles Blazy a été retenu au lit, pendant trois ans, par une maladie qu'il appartient aux médecins de définir. La douleur qu'il éprouvait était si continuelle et si vive, qu'il était obligé de rester toujours couché sur le dos, sans pouvoir faire aucun usage de ses jambes.

« Aux fêtes de Pâques, il a éprouvé un peu de soulagement ; il a fait un effort, et, à l'aide de béquilles, il s'est traîné dans les rues du village.

« Enfin, dénué de tout espoir du côté de la médecine, il

II.

est parti pour Ars, et après quelques semaines on a appris qu'il était radicalement guéri, et qu'il avait mis de côté ses béquilles.

« On a douté d'abord ; mais quand on a vu paraître Blazy se servant de ses jambes comme s'il n'avait jamais été malade, le plus grand nombre des habitants a confessé le miracle.

« Voilà les faits que nous pouvons attester en conscience, heureux de voir que la vertu reçoit quelquefois sa récompense en ce monde.

Signé :

« C. LOIRE, *maire de Cébazat ;*

« RIGAUD, *adjoint.* »

Plus cinquante notables habitants.

G

« Nous soussigné, curé de la paroisse de Lapalud, chanoine honoraire d'Avignon, etc., et nous, vicaire de ladite paroisse, également soussigné, d'après la demande qui nous a été faite par l'honorable famille Pradelle, l'une des plus distinguées de cette paroisse, certifions et attestons à tous ceux qu'il appartiendra :

« Qu'il est à notre connaissance et de notoriété publique, que mademoiselle Zoé Pradelle, âgée de trente-deux ans, était atteinte, depuis environ huit ans, d'une maladie chronique nerveuse qui l'avait rendue absolument incapable de mettre en jeu ses facultés locomotrices.

« De plus, que cette maladie s'était montrée rebelle à tous les efforts de l'art, et que, même à Montpellier, où elle s'était livrée à la direction des plus habiles docteurs, sa santé n'avait obtenu qu'une amélioration fort équivoque.

« Mais qu'enfin, pleine de foi et de piété, ladite demoiselle, voyant que toute issue naturelle pour recouvrer la santé lui était fermée, s'était résolue de faire le voyage d'Ars, où se trouve le digne pasteur que toute la France vénère, pour y solliciter le secours de ses prières et la grâce de sa parole ; que là, à la fin des exercices d'une pieuse neuvaine, elle s'était sentie guérie d'une manière subite et comme par miracle, au grand étonnement des personnes qui connaissaient ou approchaient la malade. Et, en effet, à son retour dans sa paroisse natale, nous avons pu nous assurer par nous-même de la réalité de cette guérison, et constater que la santé de ladite demoiselle ne laissait plus rien à désirer.

« Et pour être la vérité telle, nous avons dressé et libellé le présent certificat pour servir et valoir ce que de raison, protestant de cœur et d'âme de laisser à l'autorité compétente le soin de qualifier cette guérison extraordinaire de la note théologique qu'elle jugera à propos de lui donner.

« E. V. ROSE, curé, ch. h.

« L. PERROT, vicaire. »

Fait à Lapalud, le 21 septembre 1855.

« Je soussigné, docteur en médecine, domicilié à Avignon, certifie que mademoiselle Zoé Pradelle, âgée de trente-deux ans, était atteinte, depuis environ huit ans, d'une maladie nerveuse causée par un vice d'innervation, soit du système nerveux viscéral, soit du système nerveux de la vie de relation.

« Cette maladie l'avait plongée dans une sorte d'impressionnabilité telle, que le moindre bruit, la moindre émotion morale lui causait une augmentation de douleurs à l'épigastre et affaiblissait sa puissance musculaire.

« Habituellement, elle ne pouvait manger qu'en très-

petite quantité des aliments choisis ; elle ne pouvait ni lire ni entendre lire ; elle ne pouvait marcher sans le service d'un bras, lorsqu'elle pouvait marcher, car elle est restée trois ans et demi absolument privée de cette faculté.

« Il y a environ six ans que je connais cet état ; il n'a jamais varié beaucoup. Depuis que par mes soins elle a éprouvé une amélioration sensible, elle n'a jamais pu marcher seule, ni se mettre à genoux, ni s'écarter de son régime habituel de malade.

« Divers soins médicaux qu'elle a reçus n'ont jamais pu obtenir une amélioration plus grande. Un séjour prolongé à Montpellier, plusieurs saisons passées aux eaux de la Malou, n'ont eu d'autre résultat que d'empêcher la malade de retomber dans son ancien état, ce à quoi sa santé a toujours paru disposée, car elle s'est d'autant plus affaiblie qu'il y avait plus longtemps que la malade avait quitté les eaux.

« Il y a environ un mois et demi que j'ai vu mademoiselle Zoé à son retour de la Malou. Elle était souffrante comme à l'ordinaire. Elle me revient aujourd'hui dans un état parfait de santé, dont j'ai pu juger moi-même, car elle a bien voulu passer vingt-quatre heures dans ma famille. Cette malade, qui jouit de tous les attributs de la santé la plus florissante, m'affirme avoir subitement obtenu par miracle son rétablissement, à la suite d'une neuvaine auprès du Curé d'Ars.

« Incompétent pour résoudre cette question, je m'abstiens et me borne à constater le changement inexplicable survenu chez mademoiselle Zoé Pradelle.

« BÉCHET, docteur. »

Avignon, 7 septembre 1858.



CHAPITRE VI

Des conversions opérées à Ars.

Dans le chapitre précédent, nous avons exposé les faits, cité les noms et les dates, fourni les preuves, les témoins, et toutefois, nous ne nous flattons pas d'avoir convaincu une foule de lecteurs désireux de croire en Dieu, mais à condition que Dieu ne fera point de miracles. S'ils avaient vécu au temps de Notre-Seigneur, ils auraient trouvé très-peu rationnel qu'il rendît la lumière aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, le mouvement aux paralytiques.

Nous nous permettrons, à ce sujet, une simple remarque, c'est qu'en niant les guérisons opérées à Ars, en luttant contre l'évidence des faits et la force des témoignages, on n'en a pas fini avec les miracles. Au fond de l'âme humaine les miracles abondent. Tout homme, en qui la foi chrétienne était éteinte, et qui, par une soudaine éclosion, l'a

sentie renaître, quand il se considère de bonne foi, devient pour lui-même un vivant miracle. Cet homme était sourd, et il entend; aveugle, et il voit; paralytique, et il marche; sa langue était muette, elle se délie; il était mort, et une parole d'en haut l'a fait revivre. Aucun prodige, à notre sens, n'est comparable à ce prodige. C'est la pensée de saint Thomas, lorsqu'il dit que la justification de l'impie est la plus grande des œuvres de Dieu. Eh bien! voilà quels faits se sont accomplis à Ars pendant trente ans, dans des milliers et des milliers d'âmes; voilà ce que l'incrédulité du lecteur aurait à combattre.

Je ne sais plus qui a dit que, pour celui qui aimait Dieu véritablement, il n'y avait qu'un seul mot dans toutes les langues: CONVERTIR. Aussi, est-ce à la conversion des pécheurs que tous les saints se sont voués. C'était le but vers lequel convergeaient toutes les pensées du Curé d'Ars, et l'œuvre dans laquelle il dépensait tout son temps et toutes ses forces. En supposant que pendant les quinze ou seize heures qu'il passait journellement au confessionnal, il entendît, en moyenne, cent pénitents, évaluation qui n'est qu'approximative et dans tous les cas très-modérée, quel chiffre au bout de l'année!... Et il a vécu trente ans de cette vie! Les annales du sacerdoce catholique offrent-elles rien de semblable?

« On ne saura jamais en ce monde, disait un jour
« M. Vianney, combien de pécheurs ont rencontré
« leur salut à Ars ! Le bon Dieu, qui n'a besoin de
« personne, se sert de moi pour ce grand ouvrage,
« quoique je ne sois qu'un prêtre ignorant. S'il avait
« eu sous la main un instrument plus misérable,
« il l'aurait pris, et il aurait fait par lui cent fois
« plus de bien. »

En général, le Curé d'Ars a trouvé les hommes faciles, bienveillants, préparés à la conquête qu'il souhaitait faire de leur âme à Dieu et à la vérité. Le Seigneur Jésus voulut que ce cœur si humble et si doux entrât en jouissance de l'empire promis à la douceur.

Réservant pour lui les saintes violences qui gagnent le ciel, M. Vianney répandait sur ceux qui l'approchaient cet esprit de mansuétude et de paix qui possède la terre... Avec quelle incommensurable tendresse son âme s'ouvrait sur les pauvres pécheurs ! le besoin de pleurer était toujours le premier qu'il éprouvait en leur présence. Il pleurait avec eux et sur eux. Il y avait dans ses yeux, continuellement voilés de larmes, quelque chose de si doux et de si pénétrant, qu'il convertissait par le regard autant que par la parole. Mais quand il parlait, c'était avec des mots qui faisaient fendre les cœurs :

« Que c'est dommage ! Encore si le bon Dieu

« n'était pas si bon!... mais il est si bon!... Faut-il
 « que l'homme soit barbare pour offenser un si bon
 « père!... Non, on ne peut pas comprendre tant
 « de méchanceté et d'ingratitude!... C'est que la
 « foi manque... Nous comprendrons cela un jour,
 « mais il ne sera plus temps.

« Mon Dieu! qu'aimerons-nous donc, si nous
 « n'aimons pas l'amour?... Nous fuyons notre ami
 « et nous aimons notre bourreau... Que c'est dom-
 « mage!... Non, le pécheur est vraiment trop mal-
 « heureux!... trop malheureux!!... »

Et sa voix s'éteignait dans les larmes, et il les essuyait sur ses joues du revers de sa main. Un jour qu'elles coulaient avec plus d'amertume sur un pauvre pécheur agenouillé à ses pieds, celui-ci, dont le cœur était demeuré sec et froid, se sentit remué à la fin. Regardant son confesseur avec étonnement : « Mais, mon père, dit-il, qu'avez-vous
 « tant à pleurer? — Ah! mon ami, lui répondit le
 « saint prêtre, je pleure de ce que vous ne pleurez
 « pas. »

On le voit, c'est bien moins par les séductions et les artifices du langage, que par toute cette vie de la parole humaine, par tout ce feu qui sort du cœur et des yeux d'un apôtre, par cette grâce divine que les œuvres de la foi et de l'amour font surabonder dans les saints et qu'ils répandent sur leurs auditeurs, que le Curé d'Ars atteignait les

âmes, qu'il les éclairait, les touchait, les transformait. Un mot, un simple mot sorti de la bouche de ce saint prêtre, produisait en un instant des miracles que tous les livres et tous les discours n'auraient jamais opérés.

« J'ai quelquefois conçu, dit le père Gratry, cet état de l'âme où il semble que l'on ait le pouvoir de ressusciter toutes les âmes par un irrésistible feu qu'on porte en soi⁴... » Le Curé d'Ars portait ce feu en lui ; il avait dans son cœur, étroitement uni à Dieu, les forces de l'amour créateur ; et riche de ce trésor, il allait ressuscitant les âmes partout sur son passage. Combien d'âmes il a arrachées à une mort qui devait être éternelle ! Pour combien

⁴ L'éloquent oratorien ajoute : « O mon Dieu ! rencontrer en chemin une de vos plus belles créatures , laissée pour morte ou engourdie dans un sommeil invincible et mortel ; apercevoir tout d'un coup sur la terre ce corps inanimé, et dans ce corps , comme sous le marbre d'un sépulcre, l'âme repliée, enveloppée et portant en elle-même tous les traits froids et secs mais distincts de l'éternelle idée qui l'a créée ; concevoir dans la lumière de Dieu ce que serait cette âme , si elle vivait ; sentir son cœur frémir et s'émouvoir, comme Jésus au tombeau de Lazare ; pousser un cri vers Dieu , puiser en lui la force ; envoyer un souffle brûlant , envelopper , pénétrer de flammes vivifiantes la morte ou l'endormie ; tout à coup saisir son regard qui d'abord ne vous comprend pas , puis vous comprend ; voir sa résurrection, sa vie, ses mouvements ; bientôt, après un mystérieux travail de Dieu, sentir qu'on porte cette âme dans son âme , comme une mère son enfant... O Seigneur ! ce pouvoir de résurrection que vous donnez à ceux qui consentent à mourir, n'est-ce pas une assez magnifique récompense du sacrifice ?... » (*Connaissance de l'âme. Épilogue.*)

d'âmes il fut l'instrument de la lumière qui leur révéla leur chute et leur rendit leur élévation ! Par combien d'âmes il fut aimé !...

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des innombrables conversions opérées à Ars. C'est une histoire qui viendra en son temps, quand chaque témoin aura senti le besoin d'apporter sa pierre au splendide monument de la reconnaissance. En attendant, nous prenons au hasard dans le trésor inépuisable des faits qui ont été constatés, ou plutôt nous nous attachons à signaler ceux où l'action de Dieu fut plus manifeste, sa miséricorde plus gratuite et la puissance de conversion propre au saint Curé, plus ostensible.

La première conquête que M. Vianney fit à Notre-Seigneur fut une femme janséniste de Fareins, imbue de tout l'esprit de la secte, entêtée comme le sont à Fareins les disciples des frères. Bonjour ¹, orgueilleuse comme on ne l'est dans aucun pays. Cette femme, à qui son orgueil et son entêtement tenaient lieu de science, était connue pour son attachement à l'erreur et l'ardeur indiscrete de son prosélytisme. Elle vint à Ars, on ne sait pourquoi, un jour de fête de la sainte Vierge. Elle observa beaucoup le nouveau Curé pendant les vêpres. Quel ne fut pas l'étonnement du public en la voyant

¹ Les deux apôtres jansénistes de Fareins.

après l'office s'approcher du saint tribunal! La séance qu'elle y fit fut longue naturellement. Chacun se disait: « Notre saint Curé viendra-t-il à bout de faire entendre raison à cette entêtée ? » Il y parvint à force de patience. Ses paroles achevèrent ce que son seul aspect avait commencé. Après les épreuves nécessaires, cette femme reçut les sacrements de pénitence et d'eucharistie ; elle se convertit solidement. Afin d'échapper aux sollicitations de ses coreligionnaires, elle prit le parti de se fixer à Ars, où elle fut un sujet d'édification pour tout le monde. Elle ne cessait de gémir sur le malheur de son infidélité passée et de remercier Dieu d'avoir daigné ouvrir ses yeux à la lumière. Elle mourut dans le baiser du Seigneur, avec les sentiments de la foi la plus vive et de la charité la plus ardente.

Quelque temps après, la réputation de M. Vianney commençant à s'étendre, il y eut un événement qui émut beaucoup les esprits : ce fut la conversion d'un savant lyonnais, nommé Maissiat. M. l'abbé Gaillard, curé de Montagnat, se trouvait à Ars dans le moment ; il désira savoir de cet homme les détails de son retour à Dieu. Voici ce que le nouveau converti lui raconta :

« Il y a huit jours que je quittai Lyon pour faire une excursion géologique d'un mois à travers les

montagnes du Beaujolais et du Mâconnais. Dans la voiture qui me conduisait à Villefranche se trouva, par hasard, un vieillard de mes amis qui se rendait à Ars; il me fit des instances pour que je l'y accompagnasse : « Venez, me dit-il, vous verrez un Curé qui fait des miracles. — Des miracles ? répondis-je en riant. Je ne crois pas aux miracles. — Venez, vous dis-je; vous verrez et vous croirez. — Oh ! pour le coup, si vous réussissez à faire de moi un croyant, c'est alors qu'il faudra crier au miracle !... Eh bien ! va pour une promenade à Ars... Ars est un joli mot ; c'est un *radical* qui me plaît, car je suis artiste. J'ai du temps devant moi ; Ars n'est pas loin du pays que je dois explorer ; je vous accompagne. »

« Arrivé ici, mon ami me case chez la veuve Gaillard ; nous occupons la même chambre. De grand matin il me réveille et me dit : « Maissiat, voulez-vous me faire un plaisir ? c'est de venir à la messe avec moi. — A la messe ? je n'y ai pas été depuis ma première communion. Ne pourriez-vous pas me demander autre chose ? — Vous y viendrez pour me faire plaisir. C'est là que vous pourrez voir et juger le Curé d'Ars. Je ne vous demande que de le bien regarder. Je vous chercherai une place d'où vous puissiez le faire à votre aise. — Quant à cela, j'y tiens fort peu ; mais je tiens à ne pas vous désobliger. Vous

« voulez me mener à la messe? Soit; je suis à vos ordres. »

« Nous voilà dans l'église : mon vieil ami m'installe dans le banc qui fait face à la sacristie. Bientôt la porte s'ouvre, et le Curé d'Ars en sort avec les ornements sacrés. Ses yeux rencontrèrent les miens : ce ne fut qu'un regard, mais il pénétra jusqu'au fond de mon cœur. Je me sentis écrasé sous ce regard ; je m'inclinai profondément, je cachai ma tête dans mes deux mains. Pendant toute la messe je restai immobile ; après la messe, j'essayai de soulever ma tête appesantie et je voulus sortir ; mais en passant devant la sacristie, où se pressait la foule, j'entendis ces mots : « Sortez tous, sortez tous ! » En même temps une main osseuse se posa sur ma main, et je fus attiré comme par une force invincible. La porte se referma sur moi ; je me trouvai vis-à-vis de ce regard qui m'avait foudroyé. Je balbutiai quelques mots : « Monsieur le Curé, j'ai sur les épaules un poids qui m'écrase. » Une voix d'une douceur angélique, d'un timbre inconnu, qui ne me semblait pas sortir d'une poitrine humaine, me répondit : « Mon ami, il faut vous en débarrasser au plus vite. Mettez-vous à genoux ; vous me raconterez votre pauvre vie, et Notre-Seigneur se chargera de votre fardeau, car il a dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » »

Alors mon trouble disparut un peu, et sans penser que je faisais une confession, je me mis à raconter à ce saint homme l'histoire de ma vie, depuis ma première communion. Pendant ce temps-là, il m'arrosait de ses larmes, et par moments il s'écriait : « Que le bon Dieu est bon ! comme il vous « a aimé ! » Et moi, je ne pleurais pas ; mais mon énorme fardeau disparaissait ; je finis par en être entièrement soulagé. « Mon ami, ajouta le Curé « d'Ars, vous reviendrez demain. Allez devant « l'autel de Sainte-Philomène ; vous lui direz de « demander à Notre-Seigneur votre conversion. » Je n'avais pas pleuré à la sacristie ; mais j'avoue que je pleurai beaucoup aux pieds de sainte Philomène. Oh ! qu'il y a de volupté dans les larmes !...

« Monsieur l'abbé, ajouta le converti en s'adressant à son interlocuteur, c'est demain que je dois recevoir mon pardon, et, après mon pardon, le corps de Jésus-Christ ; auriez-vous la bonté de dire la messe pour moi, afin que je ne sois pas tout à fait indigne d'une si grande faveur ? »

M. Maissiat assista au saint sacrifice que le curé de Montagnat offrit à son intention, et alla recevoir la grâce à laquelle il se préparait depuis neuf jours. Il demeura encore quelque temps à Ars ; il renonça à son exploration savante et retourna chez lui pour savourer dans la solitude les joies de son retour à Dieu. C'était un savant et un artiste. Il

avait fait sa première communion sous la Terreur. Orphelin à quinze ans, il avait suivi en Egypte un officier supérieur qui l'avait adopté. Il s'était fait d'abord musulman ; il avait essayé ensuite du judaïsme, du protestantisme, du mesmérisme ; il avait été disciple de l'abbé Châtel et du P. Enfantin ; il était encore, quand il vint à Ars, de la religion de Cabet. Il est mort, deux ans après sa conversion, dans les plus beaux sentiments. »

Merveilleux effet d'un seul regard ! Notre-Seigneur, dit l'Évangile, regarda deux frères, Simon et André, et ce regard leur valut le salut éternel. Il vit un homme à son bureau, et ce regard pénétra le cœur du publicain Matthieu. Il regarda saint Pierre, et l'apôtre infidèle, reconnaissant sa faute, sortit dehors et pleura amèrement. Les saints sont doués du même regard , portant Jésus-Christ dans leur âme, ils le portent dans leurs yeux, qui sont le miroir de l'âme. Sous le regard du vénérable Curé d'Ars, on se sentait remué jusque dans les dernières profondeurs de son baptême. Ce qui restait de bons sentiments dans l'âme s'éveillait aux soupirs qui sortaient de son cœur et à l'éclair qui brillait dans ses yeux. Beaucoup de pèlerins ont assuré que la première fois qu'ils ont rencontré les yeux du saint prêtre, il leur avait semblé qu'ils perdaient pied, et s'élevaient à une telle hauteur au-dessus des misères de ce monde, qu'elles leur devenaient

indifférentes; d'autres, qu'ils croyaient entrer dans des espaces sans limites et monter sans effort jusqu'à ces régions sereines d'où Dieu contemple les choses d'ici-bas, embrassant à la fois tous les lieux et tous les temps, et voyant l'universel triomphe de sa justice et de son amour.

Quoi qu'il en soit, il est certain que M. Vianney n'agissait pas seulement par la parole, il atteignait les âmes autrement : sa vue convertissait.

En 1838, un homme, attaché à la navigation de la Saône, avait accompagné à Ars quelques personnes de sa connaissance. Ce marinier payait un large tribut à l'indifférence et aux préjugés des gens de sa classe et de son époque. Il avait en horreur les prêtres et la confession, et il s'emportait contre ceux qui osaient lui en parler. Les sophismes, les railleries et les blasphèmes ne lui faisaient jamais défaut en pareil cas; il en avait un assortiment complet.

A son arrivée à Ars, un simple mouvement de curiosité le porta à visiter l'église. Il s'avança jusque dans le chœur où le saint Curé entendait alors la confession des hommes; mais saisi tout à coup d'une espèce de vertige, il fut obligé de sortir pour prendre l'air. Cela ne l'empêcha point de revenir : un secret instinct le poussait là où la miséricorde de Dieu était prête pour le recevoir. Dès les premiers pas, il éprouva comme un frisson dans tout

le corps. Son agitation fut remarquée d'une personne pieuse qui se trouvait là. Elle l'aida à se remettre et le conduisit à M. Vianney, qui lui fit un accueil très-propre à le calmer. La vue de ce prêtre à la figure austère et mortifiée, au corps ruiné par le jeûne et le travail, fit sur ce pécheur endurci une si vive impression, qu'il se décida à commencer immédiatement sa confession générale. Pendant tout le temps que dura cette confession, on le vit pieux, recueilli, prosterné dans une prière continue, et récitant son chapelet avec la ferveur d'un religieux. Il reçut enfin la grâce de la réconciliation et de la communion, et s'en alla changé. Quelque temps après, il reparut à Ars. Il était d'une douceur admirable, et annonçait les plus heureuses dispositions.

M. Vianney savait à propos frapper à la porte du cœur quelques-uns de ces coups discrets qui le font s'ouvrir sans résistance.

Un jeune homme vint à Ars en 1840. Il avait été élevé sur les genoux d'une mère chrétienne ; il avait reçu les leçons du catéchisme, mais envoyé de bonne heure dans un collège de l'État, comme tant d'autres jeunes gens de son âge il avait été mis en contact avec tous les genres d'incrédulité. Pendant huit ans, l'erreur lui fut présentée sous les formes les plus variées et en même temps les plus imposantes. Les bonnes habitudes qu'il avait

contractées au foyer de la famille tournèrent bientôt contre lui. Les sentiments de déférence et de respect qu'on lui avait inspirés pour les hommes âgés, le livrèrent sans défense aux enseignements de ses maîtres. Comment lui eût-il été possible de douter de la parole des hommes distingués à qui le pouvoir avait confié le soin de l'initier aux secrets de la science? de quel droit, lui qui ne savait rien et venait pour tout apprendre, aurait-il pu se croire capable de discuter contre eux et de choisir dans leurs leçons? Il ne put échapper à une influence qui l'enveloppait de toutes parts; il commença par être honteux de ses croyances; puis il devint matérialiste et sceptique. Sorti récemment de l'école, il était en train de faire des essais, lorsqu'il entendit parler du saint pèlerinage. Il vint à Ars comme un chercheur de vérité, ne s'attendant guère à la trouver là, et disposé plutôt à rire du *comédien* et de la *comédie*.

Deux guérisons eurent lieu le jour de son arrivée. Il voulut nier, mais plus il examina, plus il interrogea, moins il lui fut possible de douter que deux personnes étrangères comme lui, venues malades à Ars, s'en fussent retournées guéries. Il se décida à avoir une conférence avec le saint Curé :
« Monsieur, lui dit-il en l'abordant, je n'ai pas la
« foi ; pourtant je dois vous avouer que je suis un
« peu embarrassé pour expliquer les guérisons

« dont je viens d'être témoin. Je ne demanderais
« pas mieux que de croire à quelque chose, et je
« vous serais obligé de me dire comment il fau-
« drait que je m'y prisse pour cela. — Mon ami,
« lui répondit le saint Curé, *approchez-vous de*
« *Dieu, il s'approchera de vous.* Sa grâce éclairera
« votre esprit, et vous croirez. Il faut vous con-
« fesser. »

Ces paroles, aidées sans doute de la prière intérieure du saint prêtre, allèrent droit à l'âme du jeune incrédule. Il se troubla, il balbutia, et, après un court moment d'hésitation, il tomba à genoux. On le vit sortir du saint tribunal les yeux en larmes, un chapelet à la main. Il fit à Ars un séjour d'un mois pour achever de s'instruire et de s'affermir dans la pratique du bien. A son départ, Jésus-Christ était formé en lui.

Peu de temps après la mort de M. Vianney, nous avons reçu d'un religieux une longue lettre renfermant le récit de sa conversion. Nous demandons à nos lecteurs la permission d'en extraire quelques passages.

« Placé comme apprenti, après ma première communion, chez un de mes parents qui n'avait point de religion, ses ouvriers m'eurent bientôt appris le mal dans lequel je me suis complu, hélas ! pendant de trop longues années !

« Mon apprentissage fini, je revins dans ma famille. Ma digne mère ne tarda pas à s'apercevoir que le vice avait fait en moi d'affreux ravages; elle employa tous les moyens que sa foi et son dévouement maternel purent lui suggérer pour m'inspirer de nouveau l'amour de la vertu. Chaque fois que le temps pascal revenait, elle redoublait d'instances, de sollicitude et de prières. Je lui répondais que le moment n'était pas encore venu; que la confession était incompatible avec mes goûts et mes habitudes; qu'il valait mieux ne pas se confesser que de le mal faire, comme tels et tels de mes camarades.

« La pauvre femme n'insistait plus; elle se contentait de gémir, de pleurer et de prier pour ma conversion. Ainsi a-t-elle fait pendant quatre ans. Que ces quatre années ont dû lui paraître longues!...

« Lorsque je rentrais le soir, à des heures indues, je trouvais toujours ma mère noyée dans les larmes. Comme une autre Monique, elle demandait à Dieu la conversion de son Augustin. Elle se reprochait d'avoir mis au monde un fils qui était l'ennemi de Dieu: « O mon Dieu, s'écriait-elle, si vous l'aviez fait mourir avant qu'il pût vous offenser, j'aurais la consolation de le savoir dans le ciel! « Seigneur, convertissez-le, et rappelez-le à vous; mais ne permettez pas qu'il vous offense davantage!... » Ces paroles, dites avec l'accent d'une douleur amère, produisaient sur moi une émotion plus forte que si j'eusse entendu prononcer mon arrêt de mort; mais je faisais semblant de ne rien sentir. Les supplications de ma mère m'accompagnaient dans ma chambre; elles troublaient mon sommeil. Cette pauvre mère m'avait recommandé de dire au moins trois *Ave, Maria*, pour remplacer ma prière qu'il n'y avait plus possibilité de me faire réciter. J'étais fidèle à ces trois *Ave, Maria*, car j'ai toujours eu,

même au milieu de mes égarements, un peu de dévotion à la sainte Vierge.

« Depuis quelque temps, j'avais, à l'insu de ma mère, des relations suspectes. Un soir, comme je me disposais à sortir, selon mon habitude, elle me dit d'un ton que je ne lui connaissais pas; qu'il fallait en finir avec ma vie scandaleuse. Mon père, homme indifférent, me laissait vivre à mon gré; mais cette fois il se mit de la partie, et, d'une voix qui me fit trembler, parce que je n'étais pas accoutumé à l'entendre, il me dit : « Ta mère a raison; « il faut que ça finisse. » Le dépit me fit prendre la résolution d'être soldat. Je ne rencontrai pas d'opposition; tout fut bientôt conclu, et je partis pour Lyon, où je devais recevoir ma feuille de route. Ma journée dans cette ville eut l'emploi que pouvait lui donner, en pareil cas, un étourdi de mon espèce.

« Le lendemain, en allant faire une visite à des parents, je fus très-surpris de trouver ma mère, qui se mit à pleurer en me voyant cet air évaporé dont je faisais parade; elle me dit qu'elle était venue me demander un dernier acte de piété filiale, qui était de l'accompagner à Ars. Je partis d'un grand éclat de rire qui la déconcerta.

« A Ars? m'écriai-je. Est-ce bien sérieusement que vous « voulez que je vous accompagne à Ars? en vérité, que « voulez-vous que j'y aille faire? vous savez bien que les « conscrits ne se confessent pas. — Mais ce n'est pas pour « te faire confesser; c'est pour te faire voir un saint. » Puis vinrent les supplications, les prières et les larmes. Et comme au fond j'aimais ma mère, je me rendis à ses désirs. Un de mes parents se mit à me plaisanter : « Prends « garde au moins, me dit-il, que le Curé d'Ars ne fasse de « toi un cagot. » Je lui ripostai crânement que je n'avai

rien à craindre de ce côté-là, et que M. le Curé d'Ars serait bien fin s'il parvenait à savoir mes péchés.

« Nous prîmes la voiture d'Ars. Ma mère lia conversation avec les pieux pèlerins qui la remplissaient, et, comme toujours, on parla du Curé. Cette conversation n'avait aucun attrait pour moi ; j'é m'endormis. Quand je m'éveillai, nous étions dans le village. Rien d'extraordinaire à notre arrivée, sinon que je rencontrais deux garnements avec lesquels j'eus bientôt fait connaissance. Ils étaient à Ars, comme moi, par condescendance pour une mère chrétienne. La mienne vit avec bien de la peine ce nouvel obstacle qui allait traverser son pieux dessein ; elle redoubla de ferveur et me recommanda aux prières de toutes les personnes pieuses qu'elle rencontrait. Pour moi, je ne songeais qu'à m'amuser, et le séjour d'Ars ne me plaisait pas.

« Ma mère put enfin parler à M. le Curé, qui lui donna bon espoir. L'heure du catéchisme arriva, j'y assistai. Je fus frappé de l'extrême maigreur de M. Vianney, et, pendant que je le fixais, nos yeux se rencontrèrent. Son regard fut si vif et si pénétrant qu'il me fit frissonner. Il me sembla qu'il avait lu dans le plus intime de mon âme, et je n'étais pas loin d'ajouter foi à ce que j'avais entendu dire, que le saint prêtre voyait ce qui se passait dans les consciences.

« Immédiatement après dîner, j'eus hâte de rejoindre mes deux connaissances ; nous plaisantâmes sur M. le Curé. Quand nous étions le plus en train de rire, il vint à passer tout près de nous. Nous nous découvrîmes comme tout le monde à son aspect ; il répondit par un salut gracieux, et jeta sur nous un de ces regards indéfinissables que l'on ne peut analyser, mais que l'on n'oublie jamais.

« Ma mère, qui ne me perdait pas de vue, vint me prier

d'entrer à l'église et de tâcher de parler à M. le Curé avant de partir. Je n'en avais nulle envie ; cependant, je ne sais ni pourquoi ni comment, je suivis ma mère à l'église et j'allai jusqu'au chœur me placer derrière une vingtaine de personnes qui attendaient. Je ne songeais pas à me confesser ; j'étais depuis quelques minutes à peine dans l'église que je pensais déjà à m'esquiver. Mais quel ne fut pas mon étonnement, lorsque je vis M. le Curé sortir de la sacristie et venir droit à moi ! Il me fit signe de le suivre : j'obéis sans savoir où j'allais, tellement j'étais troublé. Il ferma la porte sur moi, s'assit à son confessionnal et me fit signe de me mettre à genoux. Mes genoux se ployèrent d'eux-mêmes ; je fis le signe de la croix, et je restai là sans mouvement et sans voix. M. le Curé m'adressa une courte et pathétique exhortation ; il me pria de considérer une image qui représentait Notre-Seigneur en croix ; puis il se mit à verser d'abondantes larmes, qui amollirent mon cœur. Je ne savais où j'étais et je ne comprenais pas ce qui s'accomplissait en moi. Le saint prêtre, voyant que je pleurais, me dit d'aller réciter cinq *Pater* et cinq *Ave* devant l'autel de Sainte-Philomène. J'y allai : c'étaient l'heure et le lieu du triomphe de la grâce.

« Il se passa en moi quelque chose de bien extraordinaire et que je ne puis exprimer. Le cœur me battait avec une telle violence que j'en étais effrayé. Il me semblait qu'on frappait dessus à coups redoublés. Je ne saurais dire combien cet état dura ; j'avais perdu le sentiment de mon existence ; mais, ce que je puis dire, c'est qu'en me relevant, je n'étais plus moi. Les larmes m'étouffaient ; j'avais besoin de prendre l'air. Mes deux camarades dirent en me voyant : « Ah ça ! comme vous êtes changé ! « vous avez l'air d'un converti. — Peut-être, leur répondis-je ; » et je les quittai brusquement. J'avais be-

soin d'être seul pour retrouver la liberté de mes pleurs.

« Ma mère, sur l'assurance que lui donna le saint Curé, qu'elle pouvait me laisser à moi-même, partit pleine d'espoir et de consolation. Ma retraite finie, — elle dura six jours, — M. le Curé ne me donna pas l'absolution ; il me dit de revenir dans deux mois. Ce temps me parut long ; je ne pouvais supporter l'idée d'être l'ennemi de Dieu. Je revins à Ars au bout de six semaines ; je fus parfaitement reçu ; le bon père me reconnut aussitôt. Lorsqu'il m'eut absous, je l'interrogeai sur ma vocation ; il réfléchit un instant, puis il me dit, sans hésiter, que la carrière militaire ne me convenait pas, et que Dieu m'appelait à un état plus parfait, mais qu'il fallait que j'attendisse encore six mois.

« Il ne m'était jamais venu en pensée de me faire religieux ; cependant, je reçus comme tombant du ciel l'idée que M. le Curé me donna d'entrer dans une congrégation enseignante. Je ne pensai plus qu'à la suivre. J'eus le bonheur de ne pas résister à la grâce, et voilà seize ans que je jouis du centuple promis par le divin Maître à celui qui quitte tout pour le suivre.

« Pendant les six mois que je suis resté dans le monde après ma conversion, j'ai eu bien des combats à soutenir. J'étais l'objet des quolibets les plus grossiers et des railleries les plus indécentes de la part de mes anciens camarades de débauche.

« Lorsqu'ils me rencontraient dans la rue ils me montraient au doigt en disant : « Voilà le cagot ! voilà le fou à qui le Curé d'Ars a fait tourner la tête ! » Ils ont voulu un jour me porter au café : ils ont essayé maintes fois de me faire manquer la messe le dimanche. Mais j'ai tenu bon et ils n'ont pu y réussir....

« Une pensée et une pratique me faisaient trouver le

bonheur au milieu de mes tribulations. J'avais appris une grande partie de l'Évangile par cœur avant ma première communion, et j'avais sans cesse ces paroles de Notre-Seigneur présentes à l'esprit : « Vous serez heureux lorsqu'à cause de moi le monde vous maltraitera. » Ma pratique était de recourir à la très-sainte Vierge, et son assistance ne m'a jamais fait défaut. Daigne cette bonne Mère continuer à me protéger et à me bénir, et je suis assuré que ni le monde ni l'enfer ne seront capables de me séparer de l'amour de Jésus-Christ !

« Le pécheur converti,

« P.-M. B. »

Une dame incrédule, — hélas ! il y en a... c'est une des anomalies de ce monde : l'incrédulité au cœur de la femme est une plaie faite par le remords, cette arme que la justice de Dieu emploie quand elle veut frapper sans guérir, — une dame de haut parage, victime dans son enfance d'une éducation qui n'avait développé en elle que les instincts, et plus tard, dans le monde, victime de ces pratiques corruptrices et de ces maximes complaisantes qui divinisent tous les mauvais penchants et encouragent toutes les faiblesses, en était venue à blasphémer les vérités qui la condamnaient, les vertus qu'elle n'avait pas, les devoirs dont elle s'était affranchie, les auréoles qu'elle avait perdues. Elle fut amenée à Ars par un sentiment de curiosité, ou plutôt parce que l'heure de la miséricorde avait sonné pour elle, sans qu'elle s'en doutât ni qu'elle l'eût mérité. Elle

chercha, dès son arrivée, à obtenir une audience du saint Curé. Ce qui s'est passé dans cette entrevue, nul ne le sait. On sait seulement que l'homme de Dieu avait parfois, vis-à-vis des femmes du monde, de ces paroles qui les terrassaient. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette femme, si haute et si fière, se jeta à ses pieds comme Madeleine aux pieds du Sauveur, et qu'elle promit tout ce qu'il voulut. Après une retraite à Ars, elle alla, sans repasser par le monde, se renfermer dans une maison religieuse où, depuis seize ans, elle se dévoue au service des pauvres de Jésus-Christ. Cette conversion date de 1845.

Un mari indifférent, une femme chrétienne : telles sont trop souvent les conditions du mariage à notre époque. On ne sait pas ce qu'il y a de douleurs au fond de ces contrastes, comme notre société en offre à chaque pas. L'homme dont nous voulons parler était le plus tendre et le plus coupable des maris, et la femme qui lui était unie était la plus aimante et la plus malheureuse des femmes. Son malheur n'avait d'égal que son dévouement, lequel était sans bornes. Il y avait dix ans que ses larmes et ses prières sollicitaient le ciel en faveur de cette âme tant aimée. Dans son amère affliction, elle osait presque quereller Dieu qui lui faisait attendre si longtemps cette grâce. Quelquefois elle

s'abandonnait à un véritable débordement de pleurs et de prières. Quand elle avait ainsi déchargé son cœur, elle se trouvait plus calme. Celles de nos lectrices qui ont demandé à Dieu le salut d'un père, d'un époux, d'un fils ou d'un frère, se représenteront, mieux que nous ne saurions la décrire, la violence de cet état. Une circonstance vint tout à coup faire briller à ses yeux quelque lueur d'espoir. Des intérêts commerciaux appelèrent M. N... à Lyon ; elle l'y accompagna. Ses affaires terminées, elle lui dit au moment du départ : « Mon ami, si vous vouliez, nous passerions par Ars, en nous en allant : l'itinéraire n'est pas plus long. Il y a ici des voitures qui y conduisent. Nous verrions ce bon Curé dont on parle tant. » La proposition fut acceptée : ce fut une première grâce du bon Dieu.

En arrivant à Ars, madame N... eut une entrevue avec M. Vianney. De retour à l'hôtel, elle dit à son mari : « Mon ami, vous devriez aller voir M. le Curé. C'est un homme extraordinaire, un saint du temps passé ; vous ne serez pas fâché de le connaître. » Le mari ne se fit pas prier : la grâce était présente, et c'est à elle qu'il céda pour la seconde fois sans s'en douter. Introduit à la sacristie, seul en face de M. le Curé, il lui offrit ses civilités, comme pouvait le faire un homme bien élevé, et le complimenta sur sa réputation. Le bon Curé reçut cet hommage

en rougissant, avec la timidité d'un enfant qui s'ignore. On parla de choses indifférentes. Le visiteur se disposait à prendre congé, lorsque M. Vianney le retint en lui disant : « Mon ami, vous partez déjà? Mais vous avez encore quelque chose à me dire. — Monsieur le Curé, je vous demande pardon ; je n'ai plus rien à vous dire. Je ne suis venu ici que pour avoir l'honneur de vous présenter mon respect. » Le saint prêtre arrêta sur lui un regard profond, un de ces regards humides et perçants dans lesquels il y avait toute la tendresse d'un père et toutes les lumières d'un prophète : « Mettez-vous là, lui dit-il en lui montrant son confessionnal. — Monsieur le Curé, lui répondit son interlocuteur visiblement ému, je ne suis pas venu pour me confesser ; je le ferai peut-être un jour, mais je ne suis pas disposé pour le moment. »

Cependant le regard de l'homme de Dieu était toujours fixé sur lui, et il lui semblait lire dans la flamme expressive de ce regard : « Pourquoi diffé- rer, mon enfant? Je n'accepte point votre refus, et vous ne me quitterez pas que vous ne soyez à Dieu. » Il reprit : « Mais, monsieur le Curé, je ne peux pas... Je n'y ai pas songé... Il faut que j'y réfléchisse. » Et, tout en disant : « Je ne peux pas, » il tombait involontairement à genoux et commençait son *Confiteor*. Le lendemain, il y eut une seconde séance, dans laquelle le pénitent fit les der-

niers efforts pour lutter contre la grâce. A peine fut-il demeuré quelques minutes au saint tribunal, qu'il sortit brusquement de la sacristie et traversa le chœur sans saluer l'autel. Sa pauvre femme était prosternée dans un coin de l'église. En le voyant sortir si précipitamment, elle ne savait que craindre ou qu'espérer. Elle le suivit, dans un trouble extrême : « Qu'avez-vous ? lui dit-elle ! êtes-vous « malade ? — Non, répondit le mari d'un ton de « mauvaise humeur, voisin de l'exaspération, « mais partons vite... »

Renversée par ces paroles, madame N... mit tout en œuvre pour calmer son mari et pour le distraire, quelques personnes se joignirent à elle. Cette grande émotion s'apaisa : M. N.... ne parla plus de partir. Le jour suivant, il consentit à entendre la messe du saint Curé ; il ne l'eut pas plus tôt vu à l'autel que son cœur se trouva changé. Il se rendit spontanément à la sacristie pour continuer sa confession interrompue la veille. A partir de ce moment, ce ne fut plus le même homme. On le vit, pendant une longue suite de jours, dans la chapelle de la sainte Vierge, un catéchisme à la main, étudiant, sous les yeux de la céleste Avocate des pécheurs, ces vérités sublimes auxquelles il n'avait pas accordé depuis si longtemps un seul quart d'heure d'attention sérieuse. Il acheva sa confession et communia avec une fer-

veur édifiante. Nous renonçons à peindre la joie de sa femme. Pour perpétuer le souvenir d'une si grande faveur, elle fit construire dans sa maison un petit oratoire où elle plaça la statue de la sainte Vierge. Chaque jour, la prière s'y faisait en commun. Et quand des amis venaient le voir, M. N. ne manquait jamais de les conduire devant la sainte image et de leur demander un *Ave, Maria* pour sa persévérance.

En 1842, un personnage important vint à Ars attiré par la grande réputation du Curé. Il fut introduit dans la sacristie où M. Vianney confessait. Je ne sais ce qui se passa en ce moment dans l'âme du visiteur, mais il sauta au cou du saint prêtre en l'abordant et le tint embrassé quelques secondes. Le Curé d'Ars se laissa faire, sans témoigner ni embarras ni surprise. Après cette étreinte, il montra son prie-dieu et dit : « Mon ami, mettez-vous à genoux ; je vais entendre votre confession. » L'étranger n'objecta pas un seul mot. La vue du serviteur de Dieu, sa parole et son geste, avaient plus fait en un instant que tous les efforts. Cet homme, qui ne s'était pas confessé depuis quarante ans, fut tellement touché de l'onction du curé d'Ars, qu'il fit une retraite de plusieurs jours sous sa direction, et ne partit qu'après avoir rempli tous ses devoirs de chrétien.

Dans le courant de la même année, un vieillard vint à Ars, accompagnant sa nièce qui voulait consulter M. Vianney sur le choix d'un état de vie.

« Mon ami, lui dit le saint Curé en l'apercevant, « vous venez vous confesser?

« — Non, monsieur, répondit-il un peu déconcerté par cette brusque apostrophe, je n'en ai pas l'intention. Je suis venu me promener ici avec ma nièce. Dès qu'elle aura reçu vos conseils, je compte rentrer chez moi.

« — Mon ami, il faut profiter de l'occasion ; peut-être qu'elle ne se représentera plus. Je suis vieux, et vous n'êtes pas jeune. Dans notre longue vie nous avons vu mourir bien du monde. Il y a des hommes qui n'ont pas voulu de la miséricorde, et que la miséricorde, à son tour, a abandonnés. Allons, mon ami, n'attendons pas le temps, car le temps ne nous attendra pas.

« — Monsieur le Curé, tout cela est bel et bon ; mais ma confession n'est pas l'affaire d'un jour. Il me faudrait rester ici quelque temps, et j'y dépenserais mon argent. »

A ce dernier mot caractéristique, le saint Curé vit à qui il avait affaire ; il sourit légèrement et dit : « Mon ami, il ne faut pas que cela vous inquiète ; quand vous n'aurez plus d'argent, je suis là. »

Le vieillard sentit le trait : « Monsieur le Curé, « grâce à Dieu, je peux me suffire et n'ai pas besoin qu'on me fasse l'aumône... » Ces paroles furent dites d'un ton piqué. Le vieil avare plongea vivement la main dans son habit et en tira plusieurs pièces d'or.

« Mon ami, reprit gravement le bon Curé, ne craignez pas de dépenser cet or pour le salut de votre âme : c'est le meilleur usage que vous puissiez en faire. Notre-Seigneur a dit : « Qu'est-ce que l'homme donnera en échange de son âme ? » Hâtez-vous de mettre ordre à votre conscience. Restez le temps nécessaire pour bien régler cette affaire importante... confessez-vous au plus tôt. » Cette vive exhortation eut son effet immédiat.

Au mois de mai 1856, nous fûmes témoins de la conversion subite d'un vieillard octogénaire. Il était très-impie, et il ne faisait que blasphémer. Le nom de Dieu et celui du Curé d'Ars le mettaient en fureur. Il appelait M. Vianney *un vieux sorcier, un vieil hypocrite...* Le bon père, qui avait été prévenu, eut la charité de venir voir à son hôtel ce malheureux endurci ; car il était impossible de l'amener à l'église. Il monta dans sa chambre, se jeta à genoux devant lui en pleurant à chaudes larmes, et en lui disant : « Sauvez votre pauvre âme !!! sauvez votre

« pauvre âme!!! » Le vieillard se mit à pleurer et à réciter l'*Ave, Maria*, qu'il n'a presque pas cessé de dire jour et nuit, pendant le temps qu'il est resté à Ars. M. le Curé venait le confesser matin et soir. Une bonne et fervente communion a consacré le retour à Dieu de ce pauvre ouvrier de la onzième heure.

Sylvain-Louis-François Dutheil, né à Clermont (Hérault), était soldat à seize ans. A la suite de ses excès, il avait contracté une maladie de poitrine et d'autres infirmités qui mirent sa vie en danger et le forcèrent de rentrer au domicile paternel. Un jour, en passant dans une rue de Montpellier, il aperçut derrière la vitrine d'un libraire une image du Curé d'Ars ; il crut devoir s'en moquer. Sa sœur, qui l'accompagnait, l'en reprit : « Tu as tort, lui dit-elle ; si tu avais confiance en ce saint homme, tu pourrais peut-être obtenir par lui ta guérison. » Le militaire rit de l'observation, et y trouva matière à de nouvelles plaisanteries. La nuit, il eut un rêve étrange. Le curé d'Ars lui apparut tenant à la main une pomme qu'il lui présentait en souriant. Cette pomme commençait à se gâter, mais elle avait encore quelques parties saines.

Le jeune poitrinaire demeura très-frappé de ce songe, et dit à sa mère : « Ce vieux Curé n'est pas



« si terrible que je me l'étais figuré; je veux l'aller
« voir. » C'était tout ce que la pauvre mère sou-
haitait; elle se mit en route avec son fils, et ils
descendirent à l'hôtel Pertinant. Chaque jour
M. Vianney allait visiter le malade, dont l'état s'ag-
gravait. Le samedi matin, on l'amena au chœur,
et, après avoir reçu la sainte communion sur le
marchepied de l'autel, il fut porté dans la sacristie,
auprès du poêle. Il s'écria alors : « Que je suis heu-
« reux ! je n'ai jamais éprouvé de ma vie une pa-
« reille félicité!... » Reconduit à l'hôtel, il se jeta
dans les bras de sa mère, et lui dit en pleurant :
« La joie de cette communion m'a fait oublier mes
« souffrances. Je ne veux plus quitter ce saint
« homme. Je veux mourir ici. » La nuit suivante,
il rendit son âme à Dieu.

Or, le lendemain était un dimanche, le 6 décem-
bre 1855, et M. le Curé, dans son catéchisme, fit
allusion à la mort de ce jeune homme : « Pauvre
« enfant, dit-il, il est bien heureux maintenant !
« C'était juste. Il a dit beaucoup de mal de moi, je
« lui devais de prendre soin de lui. Oh ! qu'il est
« heureux!... Ce n'est pas tout, mes enfants, de
« bien commencer, il faut bien finir. » Dans une
autre circonstance, le serviteur de Dieu disait en-
core à ce sujet : « *Mon carnaval*, — c'est ainsi qu'il
« appelait son portrait, — fait parfois du bien. Le
« bon Dieu se sert de tout. »

Cependant M. Vianney était triste, et nul ne connaissait le sujet de sa peine. Quelqu'un ayant voulu le savoir, il répondit : « Je me suis vu aux « portes de l'enfer. Oh ! que c'est effrayant !... » On a pensé qu'il s'était offert en sacrifice pour le jeune homme qui allait mourir. Ce qui le prouverait, c'est la consolation qui lui vint du ciel quelques jours après, comme nous aurons lieu de le faire connaître en son temps.

Une autre fois, le Curé d'Ars vit entrer dans sa sacristie un personnage en qui il était facile, à son air, à sa tenue, à son langage, de reconnaître l'homme du grand monde. — Car le grand monde aussi courait à l'odeur des parfums du saint prêtre, et subissait près de lui la séduction de ses vertus. — L'inconnu donc s'approche avec respect, et le bon Saint croyant deviner son intention, lui montre, de la main, la petite escabelle où avaient coutume de s'agenouiller ses pénitents :

« Monsieur le Curé, se hâte de dire l'homme aux belles manières, qui comprit parfaitement ce que ce geste signifiait, je ne viens point me confesser ; je viens raisonner avec vous.

— Oh ! mon ami, vous vous adressez bien mal ; je ne sais pas raisonner... mais si vous avez besoin de quelque consolation, mettez-vous là... (son doigt désignait l'inexorable escabelle), et croyez que bien

d'autres s'y sont mis avant vous et ne s'en sont pas repentis.

— Mais, monsieur le Curé, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je ne venais pas pour me confesser, et cela par une raison qui me paraît simple et décisive : c'est que je n'ai pas la foi. Je ne crois pas plus à la confession qu'à tout le reste.

— Vous n'avez pas la foi, mon ami ? Oh ! que je vous plains ! vous vivez dans le brouillard... Un petit enfant de huit ans en sait plus que vous avec son catéchisme. Je me croyais bien ignorant ; mais vous l'êtes encore plus que moi, puisque vous ignorez les premières choses qu'il faut savoir... Vous n'avez pas la foi ? Eh bien ! tenez, c'est une raison pour moi de vous tourmenter ; je n'aurais pas osé le faire sans cela : c'est pour votre bien. Mettez-vous là, et je vais entendre votre confession. Quand vous vous serez confessé, vous aurez fait une bonne partie du chemin qui mène à la foi.

— Mais, monsieur le Curé, ce n'est ni plus ni moins qu'une comédie que vous me conseillez de jouer avec vous. Je vous prie de croire que je n'en ai pas le goût ; je ne suis pas un comédien.

— Mettez-vous là, vous dis-je ! »

La persuasion, la douceur, le ton d'autorité tempéré par la grâce avec lesquels ces mots furent répétés, firent que cet homme se trouva à genoux sans s'en douter et presque malgré lui. Il fit le

signe de la croix qu'il n'avait pas fait depuis longtemps, et commença l'humble aveu de ses fautes. Il se releva, non-seulement consolé, mais parfaitement croyant, ayant éprouvé que, pour arriver à la foi, le plus court chemin et le plus sûr est d'en faire les œuvres, selon l'éternelle parole du Maître des hommes, parole beaucoup trop peu comprise : « CELUI QUI FAIT LA VÉRITÉ VIENT A LA LUMIÈRE ¹. »

En sortant de cette petite sacristie, où il avait retrouvé la paix de l'âme si longtemps et si vainement cherchée ailleurs, l'incrédule de tout à l'heure ne pouvait contenir sa joie : « Quel homme ! « disait-il, quel homme ! jamais personne ne m'a « parlé comme cela... Si on s'y était pris de la sorte, « il y a longtemps que je me serais confessé. »

Quelque temps après, M. Vianney traversait la ruelle qui mène de l'église au presbytère : on vit son heureux pénitent courir à lui, se jeter à ses pieds, et lui demander en pleurant sa bénédiction.

Nous trouvons dans la Vie du R. P. de Ravignan que l'illustre jésuite, cet homme que Grégoire XVI appelait l'apôtre de Paris, employait le même moyen pour ramener à la foi ceux qui se disaient tourmentés par le doute. Il écrivait au général de la Compagnie après les Conférences de

¹ S. Jean, x, 21.

1841 : « Un bon nombre venaient me proposer des questions, et je leur disais : « Tenez, croyez-moi, « il y a un moyen : mettez-vous là. » Et il ajoutait que tous, un seul excepté, s'étaient confessés. »

Pascal avait mille fois raison dans cette parole retenue de quelque saint : « **METTEZ-VOUS A GENOUX, PRENEZ DE L'EAU BÉNITE, RÉCITEZ LE CHAPELET, c'est-à-dire : Mettez bas la superbe de votre esprit ; faites acte d'humilité ; placez-vous par un héroïque effort dans cet abaissement qui plaît à la miséricorde divine, et qui attire comme invinciblement la grâce.** » Nous croyons que c'est là le grand moyen, et qu'il n'y en a pas d'autre. Ah ! si ces hommes, qui disent n'avoir pas la foi et la désirer, prenaient de l'eau bénite avec nous ; s'ils récitaient le chapelet ; s'ils hantaient l'église et le confessionnal, ils ne se seraient pas plus tôt agenouillés, ils n'auraient pas plus tôt fait le signe de la croix, ils ne se seraient pas plus tôt frappé la poitrine, qu'ils croiraient, aimeraient et espéreraient avec nous. Il y a de par le monde quantité d'honnêtes gens qui voudraient croire, disent-ils, qui envient le bonheur de ceux qui croient. Si ces hommes comprenaient leur misère, s'ils sentaient le besoin qu'ils ont de Dieu, s'ils se tournaient vers lui, cette orientation nouvelle de leur âme produirait en eux l'attrait, l'attrait amènerait le désir, et Dieu exauce tout désir que l'on forme pour lui. Mais rarement allons-nous jus-

que-là : c'est la sincérité qui manque à nos prétendus désirs. Si nous avions faim et soif de la justice, nous serions bientôt rassasiés.

Le Curé d'Ars n'était pas seul à convertir. L'influence de sa sainteté, la souveraine efficacité de sa prière se faisaient sentir autour de lui, et tous ceux qu'il associait à son ministère participaient dans une certaine mesure à sa puissance. Il n'est aucun des missionnaires appelés à assister le vénérable Apôtre dans ses travaux et à recueillir le trop-plein de la foule qui ne s'en soit aperçu bien souvent.

En 1856, nous prêchions le mois de Marie à Ars. Nous vîmes un jour rôder d'un air inquiet aux abords du confessionnal que nous occupions dans la chapelle des Saints-Anges, puis bientôt venir timidement s'y agenouiller un jeune homme de très-bonne mine, qui paraissait avoir vingt-cinq ans. Ce qui s'est passé entre nous, Dieu le sait. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que rarement il nous a été donné d'assister à un travail plus prompt, plus décisif, plus miraculeux que celui qui s'est opéré sous nos yeux dans cette âme. C'est un souvenir qui a pris sa place à côté des plus chers et des plus consolants de notre vie.

Pourquoi ce jeune homme était-il là, abîmé dans son repentir ? qu'est-ce qui l'avait amené à Ars?... Il avait entendu deux jours auparavant, au milieu

d'un cercle d'étudiants, parler des miracles avec le sérieux qu'on a coutume d'apporter à l'examen d'une pareille question en un pareil aréopage. Il se trouva là cependant, par une fortune assez étrange, un homme plus éclairé qui osa prendre fait et cause pour les miracles. Après un éloquent plaidoyer :
« Au surplus, Messieurs, finit par conclure l'avocat
« du bon Dieu, pour peu que vous teniez à voir
« des miracles, et que vous ayez quelques pièces
« de 20 francs à dépenser, prenez le chemin de
« fer de Lyon ; allez dans un petit village des bords
« de la Saône, qu'on ne connaissait pas il y a vingt
« ans, et où plus de cinquante mille étrangers
« affluent maintenant chaque année ; vous verrez
« des miracles...

« — Pourquoi n'irais-je pas ? se mit à dire notre
« jeune homme. Certes, la chose en vaut la
« peine... »

Il venait donc pour voir un miracle, ne se doutant guère qu'il serait lui-même le miracle qu'il venait chercher. Que de traits semblables et de plus touchants mes confrères auraient à raconter !

Terminons ce chapitre par le récit d'une conversion qui fut des dernières que le saint Curé ait opérées en ce monde.

« Le 10 juin 1859, rapporte M. Oriol, un des hommes qui, par amour pour le saint Curé, s'étaient dévoués au service du pèlerinage, je vis venir à

Ars un négociant de ma connaissance qui demandait à parler à M. Vianney.

« Ma femme m'a quitté depuis deux mois, me
« dit-il, j'ai ignoré quelque temps le lieu de sa
« retraite, mais je viens de la trouver à Lyon dans
« une maison religieuse. Je l'ai engagée à rentrer
« sous le toit conjugal ; elle s'y est d'abord refusée ;
« et j'avoue que je l'ai rendue si malheureuse, que
« je ne m'étonne pas qu'elle hésite à échanger son
« repos et son bonheur d'aujourd'hui contre une
« situation dont elle a été victime. Je lui ai promis
« que je serais plus sage ; je lui ai dit que je vou-
« lais aller à Ars faire une retraite. Elle a fini par
« me donner son consentement, à la condition que
« je lui remettrais une lettre de M. Vianney, con-
« statant que j'avais rempli mes devoirs. Je lui ai
« répondu que j'étais très-décidé à le faire. »

« A une heure après midi, cet homme parla au saint Curé dans la cour du presbytère. M. Vianney lui dit qu'il l'entendrait à cinq heures, à la sacristie. Il fit une première confession, après laquelle M. le Curé m'appela et me dit : « Écrivez ce que je vais
« vous dicter :

« Madame,

« J'ai vu M. votre mari ; il fait sa retraite ici. Je vous
« engage à vous réunir à lui. Si vous voulez remplir votre
« devoir, je crois que vous serez heureuse.

« Je vous présente mes respects. « J.-B. M. VIANNEY. »

« Je remis cette lettre à M. N..., qui s'empressa de la faire parvenir à sa femme. Le lendemain, il continua sa confession, et il l'acheva le saint jour de la Pentecôte. Ainsi qu'il me l'avoua, il y avait vingt-cinq ans qu'il ne s'était pas approché des sacrements. Comme sa femme n'arrivait pas, sans doute à cause de la solennité du jour, il était inquiet; il me demanda un certificat constatant que je l'avais vu se confesser et communier, et il partit pour Lyon. Il n'y trouva pas celle qu'il cherchait; elle était en route pour Ars. Je la vis à son arrivée; elle m'aborda en s'écriant: « Que je suis heureuse! quelle grâce le bon Dieu vient de m'accorder! je ne la méritais pas!.. » Bientôt le mari était de retour, et ce fut entre les époux réconciliés une joie indicible.

Ces scènes étaient de tous les jours et de tous les instants. Un curé nous a dit qu'il comptait dans sa paroisse dix hommes convertis par le serviteur de Dieu. Un autre assurait qu'il lui était facile de discerner parmi ses ouailles celles qui avaient fait le pèlerinage d'Ars; que c'était sans contredit ce qu'il y avait de mieux dans le pays.

Nous ne savons pas si jamais personne a échappé, près de M. Vianney, à cet invisible réseau de la persuasion que le divin Maître a donné pour toute arme à ses disciples, quand il les envoya par le monde en leur annonçant qu'ils seraient *pêcheurs d'hommes*,

et que notre humble apôtre lançait autour de lui avec tant d'adresse et de bonheur.

C'est aux grands coupables que s'adressaient de préférence son zèle et sa sollicitude. Plus une âme était enfoncée dans le vice, plus sa pitié pour elle était vive et tendre, plus il tâchait, à force de patience, de bonté, de charité et d'effusion, de l'arracher à Satan, pour la jeter dans les bras du Seigneur Jésus-Christ, le divin ami des pécheurs. Il comprenait que si dans sa détresse l'innocent a deux aides qui ne peuvent lui manquer, Dieu et sa conscience, le coupable n'en a point : il n'ose lever les yeux vers Dieu qu'il a offensé ; il n'ose descendre en lui-même où il est sûr de rencontrer le remords ; son seul et dernier asile est la pitié du prêtre.

Les larmes du bon Père tombaient sur les plaies de la conscience comme l'huile du Samaritain. En même temps qu'il sondait ces plaies, le saint Curé les guérissait ; il guérissait avec la même facilité et les blessures les plus récentes et les affreux ravages de la corruption la plus ancienne et la plus profonde. Les conversions qui se faisaient à Ars avaient cela de particulier qu'elles étaient solides et durables. Des hommes abandonnés à leur sens réprouvé, enclins à des passions jugées communément inguérissables, comme l'intempérance et la luxure, des êtres immoraux tombés au dernier degré de l'abrutissement, cédaient tout à coup à

la force de la grâce qui agissait et exhortait en lui.

Nous savons un ivrogne de soixante ans qui n'est jamais retombé dans son péché depuis qu'il est venu à Ars. Le vicaire de la paroisse que ce vieillard habite a raconté aux missionnaires que c'était un de ses plus fervents pénitents. Tous les mois, il communie ; tous les dimanches, il se rend à la prière du soir avec sa femme, et il a soin de prendre un chemin détourné, afin d'éviter le bourg où sont les cabarets, et de ne pas rencontrer ses anciens compagnons de débauche.

Ceux même dont l'intelligence était moins appliquée aux choses divines, ceux que les erreurs du monde rendaient incapables de bien comprendre le Curé d'Ars, éprouvaient, sous la suave autorité de sa parole, un charme qui les troublait doucement et les invitait à une vie meilleure. Notre âme porte si bien en elle-même, malgré ses ténèbres et ses souillures, les germes de toute vérité et de toute vertu, que quand le beau passe devant elle elle le reconnaît et l'acclame par cette intuition soudaine qui faisait dire à l'Apôtre bien-aimé, au moment où Jésus lui apparut sur le bord de la mer de Tibériade : « C'est LUI ! *Dominus est !* »

Le beau porte au bien ; il élève et purifie. Beaucoup sentaient le besoin d'avoir la conscience pure pour s'approcher du serviteur de Dieu, de la garder pure après l'avoir vu et entendu. L'image res-

plendissante que la vue de la sainteté avait laissée en eux les protégeait contre toute pensée mauvaise, tout désir bas et honteux. Leur âme rendue délicate était plus craintive du mal et plus accessible au bien. Tous se sentaient subjugués près de lui ; ils n'auraient plus voulu s'en aller. Une force mystérieuse enchaînait leur âme et leur corps. Ils n'étaient pas partis qu'ils songeaient à revenir. Il était plus facile de vivre sans connaître ce bon, cet aimable Saint, que de se résigner à ne plus le revoir quand on l'avait connu.

Pour d'autres, l'éclat de sa vertu était un remords. Ils rapprochaient involontairement leur vie du type si pur qu'ils avaient sous les yeux, et les laideurs en ressortaient par le contraste : de là un malaise et un embarras douloureux. L'admiration n'était point un sentiment auquel ils pouvaient livrer leur âme en liberté ; ils se reconnaissaient trop différents et trop indignes de leur objet.

M. le Curé aimait à citer ce mot d'un pauvre pécheur qui lui disait, au milieu des transports de la joie la plus démonstrative : « Mon père ! mon père !
« que je suis heureux ! je ne voudrais pas pour
« 1,000 francs ne m'être pas confessé !... Jusqu'à
« présent, j'avais un vide ici, — il montrait son
« cœur. — Vous avez rempli ce vide ; je ne le sens
« plus. Il ne me manque rien. Tout est plein.... »
ITA GAUDIUM ERIT IN COELO.

CHAPITRE VII

**De la puissance de consolation que Notre-Seigneur
avait mise en M. Vianney.**

Ce qui affluait en plus grand nombre autour du vénérable M. Vianney, outre les malades et les pécheurs, c'étaient les affligés. Hélas ! il y en a tant sur cette terre malheureuse qui n'est qu'un immense calvaire ! Il faut que de loin en loin un refuge leur soit préparé.

Dans cette pauvre enceinte de l'église d'Ars se pressaient, jour et nuit, toutes les conditions de l'humanité, mais surtout ses infortunes et ses plaies. Les extrémités du luxe et de la misère, de la puissance et de la faiblesse, s'y coudoyaient incessamment, et quelquefois s'y rencontraient pour se rapprocher et se faire du bien : car les uns apportaient ce que venaient chercher les autres.

Rien n'était plus saisissant que ce mélange des rangs et des classes, ce contraste des situations les

plus diverses se touchant en un seul point : l'égalité devant la douleur. Tous avaient souffert de la vie ; tous avaient été meurtris dans la lutte ; tous avaient à se plaindre de la destinée ; tous étaient accueillis avec la même affabilité compatissante, et s'il y avait quelque nuance dans cette impartiale tendresse, elle était en faveur du petit, du pauvre, du déshérité, de celui sur qui s'était amoncelé le plus d'orages, qui avait à porter la plus grande somme de misères et d'infortunes.

Chagrins domestiques, revers de fortune, désastres soudains, ménages troublés, réputations compromises, ambitions déçues, affections trahies, cœurs désenchantés, désirs inquiets, regrets stériles, faibles opprimés, innocents persécutés, existences brisées, tous les genres de disgrâces étaient représentés dans cette foule qui entourait le Curé d'Ars et remplissait sa petite église. Que de confidences ces murs ont reçues ! que de pleurs ils ont vu répandre ! M. Vianney entendait des choses qui fendaient l'âme. Alors il s'arrêtait, il joignait les mains, il levait au ciel ses yeux humides de larmes et pleins d'une ardente supplication ; puis il les rabaisait sur les malheureux, qui trouvaient un commencement d'espérance et de consolation dans la profonde sympathie de ce regard tout chargé de bénédictions célestes et de divines promesses. Il y avait là comme une source intarissable où chacun

venait puiser des rafraîchissements pour son âme : le jeune homme la force contre ses penchants ; la jeune fille le dernier mot de sa vocation ; la mère de famille le secret du dévoûment, le conseil des situations difficiles et la consolation des jours mauvais ; l'homme mûr le pardon des erreurs de sa jeunesse ; le vieillard la grâce de bien mourir. L'inquiétude y laissait ses agitations, le vice ses souillures et ses hontes, la faiblesse ses tentations de découragement, et le désespoir ses projets de suicide. Tous emportaient de leur visite des pensées plus sereines, une attente plus douce et plus paisible de l'avenir, plus de courage à supporter les tristesses présentes.

La puissance de consolation du bon Saint était immense. Il n'avait qu'à parler, et d'un mot il atteignait le mal dans sa racine ; il cicatrisait la blessure ; il endormait la douleur ; il adoucissait tout ce qu'il y avait de cuisant et d'enflammé dans les regrets, d'âpre et de rongeur dans les ressentiments et les colères, et cela sans faste et sans emphase, sans ces dehors qui aident le discours, qui imposent, qui persuadent ou qui gagnent les cœurs. Il ne cherchait rien et ne disait rien de lui-même : c'est Dieu qui parlait par lui et qui rendait sa parole efficace.

Une jeune mère de famille ne pouvait se résigner à laisser après elle sur la terre cinq petits orphe-

lins. Le Curé d'Ars vint auprès de la mourante; quand il l'eut exhortée, non-seulement elle était disposée à vouloir ce que Dieu voudrait, mais elle avait fait le sacrifice de sa vie; elle désirait la mort et l'appelait de tous ses vœux, « heureuse, disait-elle, de confier l'avenir de ses enfants à la sagesse et à la providence d'un Être en qui tout est parfait. »

Nous avons connu une femme qui avait perdu son fils unique. Son désespoir était comme celui de Rachel. M. Vianney sut calmer cette inconsolable douleur maternelle par des paroles venues du ciel.

Madame de C... en mourant avait laissé sept petits enfants. Cette troupe d'orphelins fut amenée à Ars par leur malheureux père. Le saint Curé aurait connu la jeune comtesse de C..., il l'aurait dirigée, qu'il n'aurait pas mieux parlé de cette vie angélique qui faisait tant de vide sur la terre... Il montra au père et aux enfants la place près de Dieu de celle qu'ils avaient perdue. Il releva leurs pensées affaissées sur la tombe, et, sans les arracher de ce lieu où elles voulaient rester, il les tourna du côté du ciel. Cette famille s'en alla consolée.

Il sut pareillement consoler, après la mort fou-

droyante de son père, une sainte âme que beaucoup ont connue parmi ceux de mes compatriotes qui me liront. Il réussit à calmer les inexprimables inquiétudes qu'une fin si prompte et si imprévue lui avait causées.

Il rendit le même service au R. P. Hermann, qui ne trouva qu'auprès de lui un soulagement à sa douleur, lorsqu'il dut traverser cette épreuve suprême de sa vie, la mort de sa mère dans les ténèbres du judaïsme.

Un de nos amis vint à Ars, après une mort récente et cruelle. Son frère s'était éteint dans le malheur, à la Nouvelle-Orléans : cet homme n'avait pas rencontré sur sa route la reconnaissance qui lui était due. On pouvait craindre que le souvenir des injures dont il avait souffert n'eût troublé la paix de ses derniers moments. Notre ami avait besoin de consolation, afin que sa douleur ne fût pas comme la douleur de ceux qui n'ont point d'espérance. Il s'ouvrit au saint Curé, qui lui dit : « Demain, après la messe, je vous répondrai peut-être... » Et le lendemain, avec une voix où larmes et espérances se confondaient : « Mon ami, « prions ! votre frère a bien besoin de prières. — « Donc, mon Père, s'écria notre ami, il est sauvé ! — Oui, mais prions beaucoup. Il souffre... « il sera délivré. »

Un jour, deux femmes en deuil se rencontrèrent à Ars, deux mères qui avaient l'une et l'autre enseveli toutes leurs espérances d'ici-bas. Elles ne s'étaient jamais vues, mais les grandes infortunes se comprennent. Au premier coup d'œil, ces deux femmes se connurent, se tendirent la main, s'embrassèrent et pleurèrent ensemble. Avant d'avoir vu le saint Curé, elles avaient ainsi déjà trouvé l'une et l'autre, sinon un adoucissement, du moins un encouragement dans leurs peines.

Une de ces deux affligées était une vraie chrétienne : sa vie s'était consumée dans la pratique assidue des vertus, des prières et des bonnes œuvres. C'était au pied des autels, où se passait la plus grande partie de ses jours, qu'elle avait été frappée coup sur coup et avec une persévérance extraordinaire. Elle avait vu marier tour à tour ses trois fils : et au dépouillement où elle se trouvait désormais et à son immense douleur, se joignait le chagrin de toute une famille dont le nom illustre allait s'éteindre. L'autre malheureuse était une de ces créatures frivoles qui laissent sommeiller la foi qu'elles ont reçue au baptême et qu'une éducation chrétienne a nourrie quelque temps dans leur cœur. Elle courait aux plaisirs, et, au milieu des délices du monde, des honneurs de la terre, des sourires et des fêtes, elle avait été atteinte dans ses affections et avait vu mourir son fils

unique. Celle-ci fut la première introduite auprès du bon Curé.

Le serviteur de Dieu écouta ses gémissements et gémit lui-même ; il pleura, lui parla un langage tendre et compatissant, et la faisant mettre à genoux, s'agenouilla et pria avec elle. Un père n'aurait pas eu pour sa fille des recherches plus affectueuses. Auprès de la chrétienne, au contraire, le sage directeur fut sinon sévère, au moins austère et ferme. Il ne lui reprocha pas ses larmes, mais il la mit en garde contre l'excès de sa douleur : et comme elle avait pour ceux qu'elle pleurait des assurances de salut, il la réprimanda de cette affection naturelle, égoïste et rabaissée, qui lui faisait envisager avec regret le bonheur de ses enfants. Il replaça ce pauvre cœur, un instant étonné et renversé, dans les hautes et sublimes régions de la foi, présentant à son courage les amertumes fortifiantes de la croix, comme il avait offert à l'autre malheureuse le lait et le miel destinés aux petits enfants.

Produisons ici quelques lettres, où des âmes éprouvées rendent hommage à cette puissance consolatrice qu'elles avaient trouvée à Ars. Nous citons au hasard : c'est par milliers qu'on pourrait compter les témoignages.

« Depuis de si longues années, écrivait l'un, que

je me désolc de l'état de ma pauvre sœur, le moment où j'ai reçu votre précieuse et consolante réponse a été le seul où j'ai pu vraiment concevoir un peu d'espérance.

« Que M. le Curé soit béni pour sa charité et sa compassion ! Hélas ! je n'en trouvais chez personne ; au contraire, quand je cherchais quelque appui et encouragement pour ma sœur, on la jugeait avec sévérité, on la condamnait, on ne comprenait pas que son état est indépendant de sa volonté et que les hommes n'y peuvent rien... Ah ! c'étaient les prières d'un saint qui devaient apporter un peu de réconfort à cette chère âme. »

« Les paroles du vénérable Curé, disait un autre, ses prières m'arrivent comme une rosée du ciel. Je n'essaye pas de vous en remercier. Vos cœurs comprendront le mien. Après tant d'émotions, tant d'angoisses, c'est du baume que vous m'envoyez. Demain, je commencerai avec bonheur cette neuvaine où nous serons unies de cœur, et je suivrai les conseils du saint Curé. Ce sont ses prières et le souvenir de ses paroles qui m'ont donné du calme, ces jours-ci, au milieu d'inquiétudes suffocantes. Soyez béni pour la consolation que votre lettre m'a apportée dans un moment où j'en avais un si pressant besoin ! La phrase du saint Curé d'Ars : *voir Dieu en tout et jouir de tout ce que Dieu*

veut, est un inépuisable sujet de méditations ; j'espère que le bon Dieu me fera la grâce d'en profiter.

« La pensée qu'un aussi saint homme va prier pour moi me donne un nouveau courage. Le bon Dieu frappe bien fort sur notre famille, mais avec une miséricorde évidente.

« Je me prosterne respectueusement aux pieds du saint Curé, en lui rappelant sa promesse. »

Les lignes suivantes nous ont été adressées quelques jours après la mort du serviteur de Dieu :

« Je prie Notre-Seigneur de me permettre de retourner encore à Ars. J'ai besoin de respirer cet air si pur... Pendant la vie du cher Saint, rien ne m'effrayait : j'étais assurée de trouver auprès de lui conseil et force. Trois ou quatre fois chaque année, je revenais me retremper à cette source vive et y puiser le courage de cheminer dans la vie en surmontant mieux les peines qui s'y rencontrent à chaque pas. Car on ne le quittait jamais que le cœur rempli de force et d'espoir. Aujourd'hui, je suis comme un vaisseau démâté...

« On ne saurait dire le vide que l'absence d'un pareil homme fait dans le monde... »



CHAPITRE VIII

Comment les prières de M. Vianney étaient exaucées.

Tous ceux qui venaient à Ars ne se confessaient pas; tous n'avaient pas des doutes à soumettre au saint Curé, des lumières et de la force à puiser dans ses conseils. Mais tous voulaient lui être recommandés; tous désiraient avoir part à ses suffrages; tous comprenaient que sa véritable puissance était dans la prière. Les personnes qui le voyaient le plus souvent et qui l'entouraient de plus près étaient convaincues que Notre-Seigneur ne lui refusait rien, et que, pour obtenir une grâce quelconque, M. Vianney n'avait qu'à la demander. Cette confiance naissait naturellement, pour peu qu'on l'entendît répéter la divine oraison que le Maître nous a apprise de sa bouche adorable, et qui contient tout, depuis la sanctification du nom de Dieu jusqu'à l'humble demande du pain quotidien. On sentait qu'il y avait là une force immense d'impé-
tration.

« Pour me rendre l'usage de mes yeux, disait
« un jeune homme aveugle, M. le Curé n'aurait
« cependant qu'à dire une fois : JE VEUX. » Beau-
coup de malades, d'infirmes et d'affligés tenaient le
même langage. Nous aimons ce mot d'un bon
paysan du Beaujolais qui disait un jour en parlant
du Curé d'Ars et des miracles qu'il faisait : « Quand
« on est serviteur de Dieu, Dieu obéit à son servi-
« teur..... Le Curé d'Ars est un serviteur de
« Dieu. »

Les faits ne manquent pas à l'appui de cette croyance. Nous en citerons quelques-uns. On se souvient, à Ars, qu'une maison du hameau des Gardes s'étant écroulée, l'aïeule et la petite-fille furent prises sous les décombres. La jeune mère échappa au danger, mais elle était folle de douleur. Elle courait par le village en criant : « La petite! la petite est tuée!! » et elle voulait s'arracher la vie... Son mari, quand il la vit venir à lui, crut que la malheureuse avait perdu l'esprit, et que, dans un moment de délire, elle avait donné la mort à son enfant. On alla en toute hâte avertir M. le Curé. A cette nouvelle, il se mit à genoux et fit une prière, puis il se rendit sur le lieu de l'accident, et, arrivé en face des ruines, il donna sa bénédiction. On n'eut pas de peine à retirer la grand'mère, qui n'avait que de légères contusions, mais on ne trouvait pas l'enfant, on n'entendait

pas ses cris. M. Vianney priait d'un air de compassion et encourageait les fouilles, donnant bon espoir à tous. Enfin on découvrit la petite fille, qui se mit à sourire en revoyant la lumière, et qui demanda aussitôt, par ses pleurs, le sein de sa mère. Elle n'avait pas la moindre blessure.

Un habitant d'Ars, nommé Givre, tomba un jour, la tête la première, du haut d'un grand peuplier, au moment où M. le Curé passait. Le serviteur de Dieu lui donna aussitôt sa bénédiction. Le malheureux fut arrêté dans sa chute et ne se fit aucun mal.

M. Vianney guérissait, convertissait et consolait de loin par l'efficacité de ses prières.

Une personne d'Ars reçut un jour une lettre par laquelle on lui demandait d'intéresser le saint Curé en faveur d'un jeune homme malade depuis longtemps. La commission fut faite et M. le Curé répondit : « J'y penserai. » Quelque temps après, nouveau message : « Vous avez donc oublié notre « pauvre malade ? Nous croyons que si le Saint « d'Ars avait parlé de lui au bon Dieu, il en aurait « ressenti les effets. » Nouvelle démarche auprès de M. Vianney, qui répond encore : « J'y penserai. » Le malade était toujours plus souffrant. On écrit une troisième fois ; on n'épargne pas les reproches ;

on donne à entendre que si la grâce n'est pas obtenue, le jeune homme se perd pour l'éternité.

Ému à cette lecture, effrayé des suites que pouvait avoir sa négligence, le correspondant court à M. le Curé : « Mon père, voilà trois fois que je viens
 « vous supplier de prier Dieu pour un pauvre ma-
 « lade digne de votre compassion : vous avez dû
 « penser à lui, puisque vous me l'avez promis ; et
 « cependant le mal persévère. Je vous conjure de
 « me dire pourquoi Dieu ne veut pas avoir pitié
 « de cet infortuné. — Le bon Dieu ne peut pas
 « prendre patience plus longtemps. Il ne veut pas
 « que ce jeune homme périsse, et il lui envoie
 « cette maladie pour l'arrêter dans ses désordres.
 « — Mon père, demandez à Dieu, s'il vous plaît,
 « qu'il le guérisse pour cette fois ; il sera bien re-
 « connaissant ; il aura une meilleure conduite. —
 « Non, il ne sera pas reconnaissant ; au contraire,
 « il désire sa guérison pour continuer à offenser
 « Dieu. A l'heure qu'il est, il murmure, il blas-
 « phème... — Mon père, voulez-vous que je lui
 « transmette vos paroles ? — Non, cela ne servirait
 « qu'à l'irriter. — Eh bien ! puisqu'il en est ainsi,
 « demandez à Dieu d'augmenter ses souffrances,
 « de l'éprouver longtemps, jusqu'à ce qu'il se con-
 « vertisse, mais de lui envoyer en même temps la
 « patience et la résignation. Qu'il lui fasse con-
 « naître pourquoi il souffre ; et lorsqu'il l'aura

« purifié, qu'il le reçoive dans le ciel! — J'y penserai, je vous le promets. »

Quelque temps après, la personne charitable qui sollicitait au nom du jeune malade vint à Ars. Elle avait reçu pour toute réponse à sa dernière lettre, le conseil de faire une neuvaine à sainte Philomène. « Comment va votre jeune homme, lui demanda-t-on? — Oh! répondit-elle, mon jeune homme est plus souffrant que jamais, et il demande à Dieu de le faire souffrir davantage. C'est un ange de patience. Ceux qui l'ont connu autrefois et qui le voient maintenant, ne peuvent revenir de leur admiration. »

Les prières du serviteur de Dieu avaient obtenu à ce jeune homme une grâce qui passe avant la santé, la grâce de bien user de la souffrance.

En 1845, une religieuse carmélite du monastère du Saint-Esprit, à Amiens, dont les austères traits avaient quelque rapport avec ceux du serviteur de Dieu, fit une très-grave maladie. Deux médecins que leur expérience et leur savoir faisaient regarder comme des oracles, avaient déclaré qu'il ne restait aucune chance de salut; qu'il n'y avait rien à faire sur un petit corps si frêle et si exténué. La malade fut recommandée aux prières de M. Vianney. En peu de jours, sa guérison fut si parfaite que, pour correspondre à cette grâce,

on crut qu'on devait lui laisser reprendre ses austérités, dans lesquelles elle persévère encore.

Le 15 février 1857, pendant que nous prêchions à Ars la station quadragésimale, nous recevions ces lignes d'une mère :

« Je suis bien inquiète et bien affligée. Mon petit Joseph est malade. Cet enfant, jusqu'à présent si beau de santé, est en proie à une fièvre violente qui ne le quitte pas depuis quatre jours. L'idée m'est venue ce matin de le recommander aux prières du saint homme que vous avez le bonheur d'admirer tous les jours, et j'ai compté sur vous pour l'y intéresser d'une manière plus intime et plus particulière.

« Mon mari, accablé de travail, est absent depuis ce matin; mais connaissant ses sentiments pour vous, je n'hésite pas à me faire l'interprète de tout ce qu'il vous dirait lui-même de pressant et d'affectueux. C'est au nom de l'amitié que vous lui avez si souvent témoignée, que je vous supplie d'obtenir du saint Curé, pour notre cher enfant, des prières auxquelles vous voudrez bien unir les vôtres.

« Je sens que ni mon pauvre mari ni moi nous n'aurions la force de supporter une épreuve comme celle que j'entrevois avec terreur. »

Suivait cette apostille :

« La lettre de ma femme a été portée trop tard, hier, à la poste. L'intention y était... Puisse Dieu nous en tenir compte! Une nuit s'est écoulée. Rien de changé dans la position de notre bien-aimé petit malade. Évidemment nous nous trouvons en face d'une fièvre continue, du

caractère le plus grave. Que le tout-puissant médecin en modère les ravages et nous garde cet enfant, sur lequel se concentrent tant d'affections ! Je l'ai donné à Dieu quand il est venu au monde, et Dieu sait que je désirais en faire un instrument de son règne et de sa gloire !... Je lui en demande la conservation à ce titre, sans qu'il en rejaillisse rien sur ses parents. *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam !*... Priez, priez ! faites prier le saint Curé ; obtenez-nous la conservation de notre enfant ou la résignation. Ah ! qu'elle sera difficile, si Dieu ne nous en fait la grâce et le don !

« Un mot, par charité ! encouragez-nous ! »

Nous lûmes cette lettre à M. le Curé ; il versa des larmes en nous écoutant, et promit une messe pour le lendemain. Il nous chargea d'écrire aux parents d'avoir confiance et nous donna pour eux une médaille de sainte Philomène.

Lundi matin, nous rappelâmes sa promesse à M. le Curé. « Ah ! mon ami, nous répondit-il, je suis obligé de dire la sainte messe pour ce monsieur, — c'était, à ce que l'on nous assure, un évêque qui, désirant garder l'incognito, était venu à Ars sous un costume ordinaire, — mais ce sera assez tôt demain. »

Or, voici les nouvelles que nous reçûmes le mercredi :

« Je viens immédiatement vous faire part, à vous, promoteur de cette grâce éclatante, de la guérison de mon petit Joseph. Je dis *guérison* et non convalescence, car la transition a été si brusque, si soudaine, que d'un état

alarmant, je l'ai vu hier, mardi, vers huit heures du matin, — l'heure précise où le Curé d'Ars disait la messe, — pour ainsi dire transformé. La journée du lundi avait été très-accablée. Il ne paraissait pas souffrir beaucoup, mais il avait des inquiétudes pénibles au réveil et une fièvre intense... J'appelle cela d'un nom que je crois vrai, un *miracle*, ou une grâce accordée d'une manière et dans des circonstances telles, qu'il est impossible de n'y pas reconnaître une intervention de l'ordre surnaturel. Il n'y avait pas besoin d'être médecin pour voir ce qu'il y a eu de saillant dans ce fait.

« Veuillez dire à M. le Curé, à ce saint et vénérable prêtre, que Dieu l'a exaucé; que mon enfant est *sauvé*; j'ose dire ce mot, bien que nous ne soyons qu'au lendemain de la transformation. Qu'il continue de prier pour l'âme comme il a prié pour le corps. Hélas! je désirais qu'il priât pour le corps en vue de l'âme, non que mon petit Joseph doive jamais avoir une plus belle âme qu'à l'heure présente... mais enfin, pour qu'il ait une âme méritante et dévouée au salut d'autres âmes et à la gloire de Dieu. Mille louanges à Dieu! mille bénédictions à son grand serviteur et fidèle ami! »

Nous extrayons d'un manuscrit considérable que nous a remis une personne fixée depuis plus de dix ans à Ars, les pages suivantes :

« Dans l'hiver de 1850, le jour où je quittai mon pays pour venir à Ars, je fis sur la glace une chute qui faillit me tuer. Pendant quatre mois je n'en dis mot à M. le Curé. Je travaillais un peu dans la journée; mais la nuit se passait à souffrir. A peine avais-je quelques moments de repos. Au milieu de

mes agitations et de mes douleurs, je me levais et me promenais, pour me soulager un peu. Dans ces heures d'insomnie, la pensée de M. Vianney me venait fréquemment à l'esprit. Je méditais sur sa vie laborieuse, sur sa connaissance des cœurs, sur son amour des âmes, et je me disais : Oui, il y a dans M. le Curé d'Ars un Dieu caché qui le soutient et l'éclaire.

« Une nuit, j'étais allée me confesser, afin d'être libre le jour. Il était deux heures du matin. Le saint Curé me voyant dans sa chapelle avec d'autres pénitentes qui l'attendaient, s'approcha de moi et me dit : « Ma petite, pourquoi vous levez-vous si matin, « vous qui souffrez tant ? » Au confessionnal, il réitéra l'observation. Jamais cependant je ne l'avais entretenu de mon mal. Enhardie par sa bonté, j'osai lui répondre : « Pourquoi je me suis levée si « matin ? et vous, mon Père, n'êtes-vous pas plus « matinal ? avez-vous deux âmes à sauver, pendant « que je n'en ai qu'une ? comment pouvez-vous « être si charitable envers les autres et si dur en- « vers vous-même ? Pour moi, je me lève parce « que je souffre moins hors du lit. Mais vous, mon « Père, vous vous levez pour le salut de tous ceux « qui réclament votre ministère... » Depuis lors, il ne m'a plus fait de remontrances.

« Je restai jusqu'aux beaux jours sans lui parler de ma santé ; j'avais honte de demander ma gué-

raison à un homme qui était toujours souffrant... La nécessité fait tout faire. Au moment de la moisson, j'allai trouver M. Vianney au confessionnal, et je lui dis : « Mon père, la moisson est commencée : « je voudrais aller glaner, et je ne le puis pas. »

« — Ma petite, me répondit-il, il vous faut promptement aller chez M. des Garets, et le prier, de ma part, de vous faire un certificat pour pouvoir consulter un médecin de Lyon. Il aura bientôt connu votre maladie, et il vous donnera des remèdes qui vous guériront.

« — Mon père, j'ai déjà consulté bien souvent : vous m'envoyez à Lyon pour me guérir, et les malades de Lyon viennent chercher la santé à Ars. Je n'irai pas à Lyon, parce que celui qui doit me guérir est ici. Je ne demande pas de guérir complètement, mais seulement de pouvoir gagner ma vie.

« — Eh bien ! ma petite, j'y penserai.

« Au bout de huit jours je suis allée glaner, et je n'ai ressenti d'autre lassitude que celle causée par l'excès du travail. »

« En passant, il y a quelques années, dans la paroisse de Valsonne, j'allai rendre visite à Jeanette Dumas, femme Charmette. A mon arrivée, je vis un de ses enfants qui avait l'air d'un déterré ; il se traînait à terre et marchait sur ses mains. Je

fus saisie de pitié à l'aspect de cette pauvre créature, dont l'affreuse situation contrastait si douloureusement avec la santé florissante de ses frères.

« C'est une maladie qui l'a mis dans ce triste état, me dit la mère. Touchez ses jambes : elles n'ont point d'os. Vous pouvez les ployer dans tous les sens, il ne criera pas. » Je pris les jambes du petit infirme, je les palpai. Je crois qu'on les aurait tordues comme un linge sans que l'enfant dît un mot ; ce n'était que du cartilage.

« — Vous auriez bien fait, Madame, dis-je alors, de venir à Ars, pour demander la guérison de votre enfant.

« — J'y suis allée, me répondit elle, et le bon Curé m'a ordonné de faire une neuvaine à sainte Philomène. Il m'a assuré que mon petit affligé serait mieux ensuite. Mais j'ai mal fait la neuvaine et n'ai rien obtenu. Ah ! je serais bien reconnaissante si quelqu'un voulait demander pour moi au saint d'Ars la guérison de mon pauvre estropié ! »

« Dès mon retour, je me rendis auprès de M. le Curé : « Mon père, lui dis-je, j'ai vu dans mon voyage un enfant bien malheureux pour lequel on vous a demandé les secours de vos prières...

« — Ma petite, reprit-il aussitôt, l'enfant serait bien guéri ; mais ils n'ont pas fait la neuvaine comme il faut.

« — Mon père, ces gens sont pauvres ; ils sont honnêtes pourtant. Ils ont mal prié, parce qu'ils sont accablés d'ouvrage... Guérissez cet enfant, s'il vous plaît !... Vous n'avez pas besoin pour cela de la prière des parents.

« — Ma petite, j'y penserai. »

« Trois mois après, l'enfant marchait avec des bâtons. Un peu plus tard, je l'ai vu jouissant d'une santé parfaite. »

Une femme, dont les dérèglements faisaient la honte et la douleur de sa famille, fut recommandée aux prières de M. Vianney. A peine cette recommandation eut-elle été faite, que le remords s'empara de la coupable et ne lui laissa plus un instant de repos. Le désespoir la conduisit à Ars, où elle retrouva la paix du cœur après une bonne confession. Elle a avoué qu'elle avait eu comme une intuition qu'on avait parlé d'elle au saint Curé et qu'il priait pour son retour à la vertu : « Je m'en
« prenais au Curé d'Ars, ajoutait-elle, je le rendais
« responsable des tourments affreux que j'endurais.
« C'était quelquefois de la rage que je ressentais
« contre lui. Il me semblait que si je l'avais
« tenu, je l'aurais écrasé... »

Nous pourrions nommer ici un grand nombre de curés qui, depuis qu'ils sont venus recommander leurs paroisses aux prières du serviteur de Dieu,

ont attesté qu'elles n'étaient plus reconnaissables; qu'elles offraient le plus heureux contraste avec les populations environnantes.

Il ne se passait pas de jour que, dans la volumineuse correspondance dont nous avons mis des extraits sous les yeux de nos lecteurs, des lettres nombreuses n'apportassent l'expression de la reconnaissance de ceux que les prières du saint Curé avaient soulagés, guéris, consolés, ramenés à Dieu.

« Mon vénérable Père, écrivait une noble dame sur le point de quitter Ars, où elle venait d'obtenir sa guérison, je n'ai plus l'espoir de vous revoir avant mon départ : c'est une peine que j'offre à notre divin Sauveur ; mais je ne veux pas m'éloigner sans vous témoigner ma reconnaissance. Vous avez voulu de la foi, mon Père, et vous en avez trouvé en moi, si je ne m'abuse. Oui, je crois que votre prière a fait descendre du ciel la santé. Je l'ai compris, mais j'avais besoin de vous l'entendre affirmer. Je n'oublierai jamais un pareil moment, et celui où vous m'avez dit que le bon Dieu m'aimait. Je tâcherai de conserver cet amour, et qu'il soit le seul qui remplisse mon cœur sur la terre. Pardon si j'ai dit à ma famille que j'étais guérie ! votre humilité n'a pu le supporter. C'est un grand chagrin pour moi de ne plus avoir votre bénédiction, mais je me recommande à vos prières. Ne m'oubliez pas et priez notre Jésus bien-aimé de bénir toutes mes actions. Ne m'oubliez pas, je vous prie, à l'heure de ma mort, afin qu'elle soit sainte.

« Je reviendrai, dans l'année, apporter ma reconnaissance aux pieds du bon Maître. Je vous enverrai mon jeune

fil, pour que vous le bénissiez et semiez en lui l'intelligence des choses du ciel.

« Aidez-moi. Soyez le pont protecteur qui m'aide à traverser la vie.

« Adieu, mon Père, l'ami de mon âme, qui l'avez consolée et encouragée, l'ami de ma famille, de mes enfants, car vous leur avez rendu une mère. C'est pour eux seuls que je tenais à ma guérison. Peut-être pour moi seule aurais-je préféré les souffrances, si je m'étais crue assez parfaite pour les bien supporter. Vous m'en eussiez inspiré la pensée. Dieu en a décidé autrement. Gloire à lui !

« Je vous prie de penser devant Dieu à la pauvre paroisse d'O..., qui a le malheur de ne pas l'aimer. Inspirez-moi la manière d'y faire le bien.

« Votre fille reconnaissante. LOUISE DE M... »

Qu'on nous permette encore quelques citations. On écrivait d'un couvent du centre de la France :

La charité de Jésus-Christ nous presse !

« Monsieur l'Abbé,

• Une femme de quarante-huit ans éprouve des accès de démence; elle se croit perdue. Son mari demande s'il faut conduire cette malheureuse à Ars, ou s'il y a autre chose à faire.

« Les deux personnes pour lesquelles nous avons écrit la dernière fois sont guéries, l'une de sa dartre et l'autre de sa folie. Gloire à Dieu ! reconnaissance au bon pasteur ! »

Nous avons sous les yeux une lettre de la supérieure d'un monastère de Dublin, dans laquelle la

révérende mère s'excuse de n'être pas venue plus tôt annoncer la guérison subite d'une jeune personne complètement sourde. Cette lettre se termine par ces mots : « Je ne puis vous faire comprendre
« toute la vénération que notre ville a vouée au
« saint Curé. »

La supérieure d'une communauté de religieuses, dans le diocèse de Nîmes, écrit :

« C'est avec une satisfaction bien sentie que je viens vous dire que sainte Philomène a entendu les prières de votre saint Curé, et que notre chère malade est en pleine convalescence.

« Encore un petit mot à la bonne Sainte, et toutes nos alarmes seront dissipées. »

Le R. P. Deschamps, supérieur des Rédemptoristes, écrivait à M. Toccanier :

« Bruxelles, 16 octobre 1858.

« Monsieur,

« En revenant ici, j'ai raconté ce que j'avais vu et entendu à Ars. Vous ne serez donc pas étonné de la lettre ci-jointe. Elle est d'un religieux fervent, qui par ses talents pourrait faire beaucoup de bien, s'il plaisait à Dieu de lui rendre la santé.

« Puis-je saisir cette occasion pour rappeler aux prières du vénérable Curé d'Ars les trois Belges qu'il a bénis et confessés en septembre, le religieux ligurien, son frère, le ministre belge, et tout particulièrement la fille de celui-ci? Elle a trouvé ce qu'elle était venue chercher à Ars;

elle l'a trouvé à Ars même, et demande instamment à M. le Curé de lui obtenir la fidélité à la grâce reçue. »

Mademoiselle Jaricot, de Lyon, écrivait au saint Curé :

« Mon très-honoré Père,

« Madame de La Bâtie a eu l'honneur de vous parler d'une jeune personne de Saint-Vallier, gravement malade, qu'on recommandait à vos prières. Votre charité vous fit conseiller une neuvaine à sainte Philomène, à laquelle vous vous uniriez. La neuvaine a été faite en action de grâces, la jeune personne ayant été guérie le premier jour, qui était la fête de Notre-Dame de Compassion.

« Elle va à Ars pour vous remercier et recevoir vos bons conseils relativement à sa vocation, sur laquelle elle a déjà des pensées assez arrêtées qu'elle veut soumettre à vos lumières. »

Citons encore :

« Permettez-moi de vous dire que, depuis que vous avez prié sainte Philomène pour mon enfant, il est beaucoup mieux. J'espère qu'elle achèvera son œuvre. Veuillez la remercier pour moi. »

« Il y a six ans, mon très-digne père en Jésus-Christ, qu'un ecclésiastique m'a recommandé à vos saintes prières: c'était au début d'une maladie. Vous avez dit qu'elle serait longue ; vous avez donné de l'espoir. En effet, après cinq années de vives souffrances, je suis sorti de mon lit tout à coup : c'était le jour de la proclamation du dogme, 8 décembre 1854. Je supplie votre charité, digne Père, de

vous charger d'une partie de ma reconnaissance envers Marie Immaculée.... »

« La reconnaissance me fait un devoir de rendre des actions de grâces à Dieu d'abord, puis au vénéré Curé d'Ars. A la fin de septembre 1838, je lui recommandai deux de mes sœurs par l'entremise de Mgr l'évêque de Belley; la première menacée d'une cataracte, et l'autre affectée d'un kyste; toutes deux très-pieuses et bien résignées à la volonté du bon Dieu. Nous avons fait la neuvaine en même temps pour nos deux sœurs. La seconde, qui n'est pas près de nous, n'a pas été immédiatement informée de nos démarches, ni des prières qui se faisaient à son intention. Après la neuvaine, les douleurs ont diminué; elle s'est trouvée dans son état ordinaire, qu'elle supporte avec une indifférence absolue.

« Quant à Adèle, sa vue s'est bien fortifiée. Elle peut remplir tous les devoirs d'une maîtresse de maison, aller et venir partout où elle veut : c'est déjà un immense bienfait. Espérons que le reste viendra. »

« Votre bénédiction et vos prières ont rendu à ma pauvre et très-chère mère le calme et la force!... Soyez mille fois remercié devant Dieu et mille fois béni!... Votre sainte médaille a réveillé la vie qui s'éteignait, et nous voyons notre bien-aimée malade revenir à la santé à mesure que nous avançons dans la prière! »

« Depuis quatre ans que votre Saint prie pour moi, je me sens tout autrement disposée; j'ai retrouvé le bonheur en priant Dieu. Je suis mieux physiquement. Je sens que si le serviteur de Dieu voulait m'accorder la faveur de recommencer une seconde neuvaine au saint Cœur de Marie, je serais sûre de ma guérison. »

« Il y a plusieurs années que je désire aller trouver votre vénérable Curé. La sœur de lait de ma femme y est allée très-malade, il y a deux ans et demi, de crises nerveuses extrêmement violentes, et dont elle vous a donné le spectacle dans l'église même. Elle est revenue guérie, et depuis ce temps elle se porte bien.

« Précédemment, je désirais faire ce voyage pour ma guérison. Aujourd'hui, éprouvé par de cruels malheurs survenus dans ma famille et approchant de soixante ans, je voudrais chercher auprès de M. le Curé d'Ars plus de foi, plus de piété, et arriver à fin de ma carrière avec les sentiments qui peuvent me rendre Dieu propice. »

« Permettez-moi de venir encore à vous. J'y suis venu d'abord avec les sentiments du centenier de l'Évangile : aujourd'hui, j'y reviens avec ceux du lépreux guéri, rendre grâces à Dieu de ce qu'il a bien voulu exaucer les prières de son grand serviteur. Veuillez encore une fois être assez bon pour remercier Dieu, non-seulement de ce qu'il a rendu la santé à cette pauvre malade que les médecins avaient condamnée, mais de ce que ceux qui l'ont soignée n'ont pas été atteints de cette cruelle maladie, comme on nous l'avait fait craindre. Quelle reconnaissance nous devons à Dieu pour avoir été préservés d'un si grand malheur ! »

« Merci de vos bonnes prières et de celles de M. le Curé ! Mathilde avait une fièvre pernicieuse qui nous alarmait beaucoup ; le médecin lui-même était inquiet. Or, le 8, jour où vous avez parlé d'elle à M. Curé, elle a éprouvé un grand mieux, et le lendemain samedi 9, jour où M. le Curé a dit la messe pour elle, la fièvre l'avait complètement abandonnée. La voilà en pleine convalescence. »

« Ma sœur est très-gravement malade depuis longtemps; le saint Curé lui a promis sa guérison pour cette année, et a fait dire à ma mère de préparer un *ex-voto* à sainte Philomène. Nous avons l'intention de donner un cœur en vermeil et de l'attacher à la main de cette douce et bien-aimée Sainte.

« Mon frère et moi, nous voudrions apporter à la chapelle de notre bienfaitrice notre tribut de reconnaissance. Notre projet est de faire graver en lettres d'or, sur une feuille de marbre, l'expression de cette reconnaissance; et pour en perpétuer le souvenir, nous ajouterions ces mots : NOUS AVONS DEMANDÉ UN MIRACLE A SAINTE PHILOMÈNE, ET NOUS AVONS ÉTÉ EXAUCÉS, LE..... C'est précisément la date qui nous manque. Le saint Curé, qui nous a annoncé la guérison pour cette année, sait très-certainement le jour que Dieu, dans sa miséricorde, a marqué pour la délivrance complète et définitive de ma pauvre et angélique sœur. .

« Vous qui avez le bonheur de voir familièrement ce saint ami de Dieu, demandez-lui quelle date nous devons faire graver sur le marbre, pour transmettre à la postérité la plus reculée, et le témoignage de notre gratitude, et cette nouvelle preuve de la puissance et de la bonté de sainte Philomène.

« Dans l'ardeur de ma foi, peut-être un peu trop présomptueuse, j'avais pensé pouvoir dire à ma mère de faire graver la date du 10 août 1856, fête de sainte Philomène; car je crois à la parole du saint prêtre de Dieu comme à Dieu lui-même, et je suis sûre que notre très-chère malade guérira.... Si j'ai été coupable en marquant un délai au Dieu et à sainte Philomène, je leur en demande pardon. Mais, réflexion faite, j'ai pensé qu'il valait mieux avoir

la date de celui aux mérites et aux prières duquel nous devons un si grand bienfait.

« C^{te} DE R... »

Et quelques mois après, madame la comtesse revenait à la charge.

« Je vous supplie de me faire une réponse moins vague que celle que vous avez eu déjà la bonté de me transmettre. Je conçois que, par esprit d'humilité, votre bon Saint ne veuille pas se prononcer et laisse au bon Dieu seul le soin de ses miséricordes...

« Je vous en conjure, soyez notre intermédiaire pour obtenir de lui, malgré son humilité, qu'il veuille bien prononcer, de la part de Dieu, ce oui tant souhaité. O mon Dieu, de quelle reconnaissance, de quel amour nous serons pénétrés pour Notre-Seigneur et pour sa sainte Épouse !

« Devons-nous commencer une neuvaine d'actions de grâces ? Pardon, Monsieur, pour ces questions indiscrettes peut-être ! Mais je sais que votre Saint peut y répondre. Pourquoi nous refuser le bonheur de l'apprendre ?

« O mon Dieu ! j'ai peur de vous avoir offensé en voulant pénétrer trop tôt vos voies mystérieuses.

« J'attends votre réponse comme un condamné à mort attend son pourvoi en grâce. Puisse le nôtre n'être pas rejeté du Roi des rois ! Mais autour de la crèche de Jésus-Enfant, il ne peut y avoir que des paroles de paix et d'amour. J'espère donc encore, et je crois, je m'obstine à croire. »

La femme d'un officier supérieur de l'armée d'Italie écrivait après Magenta :

« Comme vous avez sans doute appris la sanglante bataille qui vient d'être livrée, je suis heureuse de vous dire que le télégraphe m'a rassurée, quelques heures après, sur le sort de mon mari....

« La dépêche est de quatre mots et ne me donne aucune explication. Mais je n'en ai pas besoin pour remercier le bon Dieu de tout mon cœur et ceux qui ont prié pour mon cher mari.

» Je lui avais transmis la recommandation du saint Curé, et il m'avait répondu qu'il n'omettrait pas un seul jour de dire l'*Ave, Maria* convenu à sa prière du soir. »

« Monsieur le Curé,

« Je viens encore recourir instamment au secours de vos saintes prières. Dans le courant de l'hiver dernier, j'eus l'honneur de vous écrire pour la réconciliation d'un ménage bien divisé. Aussitôt que vous eûtes prié, les cœurs se rapprochèrent. Mon fils aîné, et moi, nous désirons aller vous exprimer notre reconnaissance. Mais voilà que, depuis quatre ou cinq mois, mon fils est très-souffrant. On l'a envoyé à des eaux d'Allemagne; son état s'y est aggravé. Il est de retour à Paris depuis à peine six jours, et sa santé s'altère de plus en plus.... Mais si vous voulez avoir la charité de prier pour lui, le bon Dieu vous exaucera. Déjà cet hiver, par le secours de vos prières, il a été délivré d'un grand malheur. Ayez pitié de ses pauvres enfants et de sa pauvre mère, qui vous supplie.

« Priez, et dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Je serais allée vous trouver; j'ai eu ce bonheur deux fois. D'impérieux devoirs me retiennent ici. Dès que cela me sera possible, j'irai avec mon fils vous remercier et bénir Celui de qui tout bien découle par vous....

« De L..., née DE B... »

« Vous vous rappelez sans doute, monsieur le Curé, avoir reçu, au mois de février, une demande de prières pour une famille protestante. Nous eûmes, quelques jours après, la consolation de vous annoncer la conversion de l'un des membres de cette famille. Cet exemple vient d'être suivi par un autre. Aussi est-ce un devoir pour moi de vous faire part d'un événement auquel vous avez sans doute beaucoup contribué par vos prières.

« Cette conversion a, comme il arrive ordinairement, enfoncé le reste de la famille dans un protestantisme encore plus intolérant, et la mère est repartie pour l'Angleterre, emmenant avec elle ses deux autres filles, qui sans doute seraient disposées à suivre l'exemple de leurs aînées. La convertie est restée sous la conduite d'une tante dont les dispositions paraissent favorables.

« Nous nous sommes trop bien trouvés de votre secours, Monsieur le Curé, pour ne pas vous supplier de continuer à nous aider de vos prières afin d'obtenir la conversion du reste de cette famille.

« Vous apprendrez avec un doux sentiment de reconnaissance envers Dieu, que la jeune personne que je vous avais recommandée, et qui avait été séduite par la secte protestante des *Momiers*, est morte dans la foi catholique, après avoir reçu les sacrements de Pénitence, d'Extrême-Onction et d'Eucharistie. Remercions Dieu et sa très-sainte Mère de ce résultat vraiment merveilleux pour ceux qui connaissent les préventions dont on avait rempli son esprit. En outre, la mère de cette jeune personne, plus coupable que sa fille, a fait ses pâques. Demandons pour elle la persévérance. »

Un curé de la Franche-Comté écrivait au missionnaire d'Ars :

« Monsieur et vénérable Confrère,

« Je vous demandais naguère le secours de vos bonnes prières pour la délivrance d'une personne exposée à toute la rage de l'enfer... J'ai la douce consolation de vous inviter aujourd'hui à bénir, louer, remercier un million de fois la divine miséricorde pour cette heureuse délivrance, obtenue le lundi de Pâques.

« J'aurais des choses prodigieuses à vous apprendre, qui se sont passées tous les jours, depuis plus d'une année, pendant cette possession.

« Je me bornerai à vous dire que, il y a environ six mois, les démons avaient annoncé cette délivrance pour Pâques. Le jour de Notre-Dame des Sept-Douleurs, Notre-Seigneur avait dit à la pauvre patiente, après la sainte communion, que puisqu'elle lui avait aidé à porter sa croix depuis quelque temps, il lui donnerait pour signe de sa délivrance l'empreinte de cette divine croix.

« Le soir de la fête de Pâques, pendant l'exorcisme, les démons vociférèrent avec rage qu'elle ne serait pas délivrée dans ce jour, mais le lendemain matin, et que le signe de leur sortie serait l'empreinte de la croix sur le bras gauche de leur petite victime. « Le lendemain, après la sainte communion, elle a été renversée au pied de l'autel de la sainte Vierge ; son chapelet a été mis en pièces ; elle se roulait en poussant d'affreux hurlements... On l'enlève ; je la fais transporter dans un appartement attenant à l'église, et là, en présence de trois témoins, je commence les exorcismes. Elle continue de se rouler par terre, de hurler, de vociférer. Tout à coup elle crie : « O mon Dieu !

« que le bras me fait mal ! » et devient calme. La croix était gravée comme avec un fer rouge sur son bras gauche.

« Elle m'a raconté depuis, qu'étant devant l'autel de la très-sainte Vierge, tout l'enfer était déchaîné contre elle. Les démons se reprochaient de n'avoir pu tenir plus longtemps.... Au moment de sa délivrance, elle a ressenti comme une flamme brûlante, qui, venant du gosier et passant par la bouche, était tombée sur son bras, et alors elle est devenue calme, joyeuse, et bénissant de tout son cœur, avec nous, Jésus et Marie.

« Maintenant, que vous dirai-je, vénérable Confrère ? Que tout est fini ? Non. Jamais la pauvre enfant n'a eu un aussi grand besoin de prières. Le bon Dieu la fait passer par des épreuves ineffables.

« Je m'adresse donc encore à vous, afin que vous priiez et fassiez beaucoup prier. »



CHAPITRE IX

**Comment le vénérable Curé d'Ars fut visité par des peines
intérieures très-vives et très-continuelles.**

Une plume éloquente a écrit que la puissance du prêtre est enracinée dans les douleurs de cette vie ¹. C'est bien là que la puissance de notre Saint avait ses racines. Quand on recherche la raison qui lui a valu, pendant les vingt-cinq dernières années de son apostolat, un rôle si important dans l'Église de France et une si belle place dans l'amour et la vénération des peuples, on la trouve dans les deux grands attributs du prêtre, la prière et le sacrifice.

Pour attirer les âmes à lui, pour les pénétrer et les transformer au foyer de sa charité, pour rendre plus facile aux pécheurs l'aveu de leurs fautes les plus humiliantes, pour leur inspirer la volonté et leur faire ressaisir le pouvoir auguste et surnaturel

¹ Montalembert, *les Moines d'Occident*. Introduction.

VIE DU CURÉ D'ARS.

d'agir en chrétiens, le Curé d'Ars n'eut pas seulement à exhorter, il eut à prier et à expier. Le disciple dut, comme le Maître, s'offrir en holocauste, donner du trop-plein de sa vie sainte, pour que cette sève exubérante instillée dans les âmes flétries y fît circuler la lumière avec l'amour. Tout ce que la croix touche elle le féconde. Là est le secret de ces longues immolations volontaires et aimées que nous avons racontées dans le livre précédent, et dont plus d'un lecteur se sera peut-être étonné. En ce temps de faible intelligence et de plus faible courage, le monde ne sait pas qu'un grand cœur ne s'arrête point dans l'amour, et que l'amour sans mesure produit le sacrifice. La puissance d'aimer n'est ici-bas que la puissance de souffrir ¹. Aussi Notre-Seigneur vient-il souvent en aide, dans ses apôtres, à cette soif de souffrances, en y ajoutant un surcroît de douleurs très-saintes, quoique très-amères et très-incisives, qui viennent directement de lui. La plupart des âmes demeureraient fermées aux autres âmes, si elles n'avaient connu la douleur. C'est la douleur qui les brise et les force à se répandre en flots de bienveillance et de charité.

M. Vianney devait passer par cette initiation laborieuse. Après qu'il se fut consacré comme une

¹ *Sine dolore non vivitur in amore, dit l'Imitation de Jésus-Christ.*

hostie offerte sur l'autel ; après qu'il eut livré son corps aux jeûnes, aux veilles et aux privations, ses sens à la pénitence, toute sa vie aux travaux ingrats d'un apostolat de campagne, il fut encore visité par des peines intérieures si continuelles et si vives, qu'on n'en pourra jamais dire qu'imparfaitement le nombre et l'intensité. Je ne sais si ces peines obtiendront la pitié du monde, qui ne les ayant jamais connues est excusable de ne pas les comprendre ; j'aime à croire qu'elles obtiendront son respect. Ceux qu'elles étonneront auraient oublié le désert où Notre-Seigneur voulut être tenté, le jardin où il fut triste jusqu'à la mort, le Calvaire où il jeta ce grand cri : « Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Que chacun d'ailleurs se rassure. Le Ciel n'a pas coutume de traiter les faibles comme les forts ; il mesure le vent à la toison de la brebis, et ne permet jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. C'est une pensée de saint Augustin, qu'un chrétien doit souffrir plus qu'un homme, un saint plus qu'un chrétien vulgaire. M. Vianney devait être un saint : c'est pourquoi il a été torturé toute sa vie d'une manière exceptionnelle.

Nous tenons du prêtre qui a été mieux que personne en position de lire dans cette âme héroïque et de la pénétrer jusqu'au vif, qu'il y régnait habituellement une amère désolation. Afin d'augmenter

ses mérites et de désintéresser son zèle, Notre-Seigneur lui mettait un voile sur les yeux, en sorte que le Curé d'Ars n'apercevait pas le bien immense qui s'opérait par lui. Il se croyait un être inutile ; il se voyait sans foi, sans piété, sans intelligence, sans savoir, sans discernement, sans vertu. Il n'était bon qu'à tout gêner, à tout compromettre, à mal édifier tout le monde ; il était un obstacle au bien. L'humilité de son cœur lui faisait répandre de vraies larmes sur sa misère, son indévotion et son ignorance ; ces larmes ne pouvaient être essuyées que par la générosité de son courage, qui le pressait de se jeter à corps perdu avec toutes ses impuissances entre les bras de Notre-Seigneur.

« Dieu m'a fait, disait-il, cette grande miséri-
 « corde de ne rien mettre en moi sur quoi je puisse
 « m'appuyer, ni talent, ni science, ni sagesse, ni
 « force, ni vertu... Je ne découvre en moi, quand
 « je me considère, que mes pauvres péchés. En-
 « core le bon Dieu permet-il que je ne les voie pas
 « tous, et que je ne me connaisse pas tout entier.
 « Cette vue me ferait tomber dans le désespoir. Je
 « n'ai d'autre ressource contre cette tentation du
 « désespoir, que de me jeter au pied du tabernacle,
 « *comme un petit chien aux pieds de son maître....* »

Ainsi, chose à peine croyable ! cet homme, la merveille de son siècle, l'admiration de tous, l'objet de si unanimes respects, d'un culte si populaire,

qui n'a attendu ni la mort ni les décisions de l'Église pour éclater autour de lui avec une spontanéité sans exemple, cet homme, que nous avons entendu appeler une RELIQUE VIVANTE, près de qui tant d'hommes sont venus chercher appui, lumière et consolation, était sous le pressoir d'un ennui et d'un dégoût de lui-même accablants.

Le véritable motif de cet ennui, ce n'était pas la lassitude, la satiété de la vie, la fatigue d'esprit ou de corps, le besoin invincible de tranquillité et de repos qui est au fond de toutes les existences trop occupées; ce n'était pas même le chagrin de se voir si imparfait : c'était la crainte de mal faire en toute rencontre.

Il aurait supporté volontiers la vue de sa laideur et de ses difformités spirituelles, le poids de ses aridités et de ses sécheresses, l'horreur de ses ténèbres intérieures, le sentiment de son incapacité jointe à la redoutable nécessité d'agir quand même, de parler, d'exhorter, de résoudre, de faire comme si tout dépendait de son initiative personnelle ou de l'assiduité et de l'excellence de son travail. Il aurait pris son parti de tout cela. Il comprenait que cette disposition pleine de foi, où l'on se livre en fermant les yeux; où l'on marche comme Abraham, ignorant son chemin et réduit à s'humilier pour le retrouver en Dieu; où l'on ne va point à la faveur des vents et des voiles, mais à force de ra-

mes et contre le courant ; où l'on se contraint, on sacrifie son goût, on est dans l'obscurité, mais on veut y être, on tient à Dieu pour Dieu, et non pour le plaisir qu'on y trouve ; il comprenait que cette disposition est bonne et méritoire. Il savait qu'il faut laisser au Maître le choix, tantôt de nous faire sentir son amour pour soutenir notre faiblesse et notre enfance dans la vie de la grâce, tantôt de nous sevrer de ce sentiment si doux et si consolant qui est le lait des petits, pour nous humilier, nous montrer d'où vient le bienfait, nous faire croître et nous rendre robustes dans les exercices de la foi, en nous obligeant à manger le pain des forts, à la sueur de notre visage. Il se serait volontiers résigné à toutes les souffrances qui résultent du mécontentement de soi-même, s'il avait pu croire que Dieu fût content ; mais cette consolation ne lui était pas même laissée. Quand la ferveur sensible souffre ces douloureuses interruptions, en l'absence de la grâce et sous le poids des peines intérieures, le juste n'a plus la conscience de sa vertu. Dans l'incertitude poignante, si ce qu'il fait est agréable à Dieu, s'il est digne d'amour ou de haine, son humilité penche toujours du côté de la défiance et de la sévérité. De là naissait tour à tour, chez M. Vianney, la confusion d'une faute commise ou la frayeur d'une faute à commettre. C'est au prix de ces douleurs qu'il acquit ces trois choses qui rendirent son

ministère si sûr, si suave et si fructueux : la science des voies divines, l'indulgence avec laquelle il jugeait tous les autres meilleurs que lui, la compassion qu'il ressentait pour des épreuves semblables aux siennes.

Dans l'histoire de la vie des âmes, les premiers temps sont les temps des miracles et des grandes joies. Dieu revêt les commencements de toutes choses d'une beauté singulière ; il s'y montre plus intimement et plus sensiblement présent, afin d'en avoir les prémices. Les commencements de la vie intérieure ont un charme que beaucoup ne soupçonnent pas. C'est le printemps et l'aurore d'une existence supérieure ; personne ne peut en raconter la paix , les délices et les espérances. Dieu s'y montre comme une mère pour son fils qui doit entreprendre un long et pénible voyage ; elle le presse plus tendrement que jamais sur son cœur et lui prodigue souvent des caresses, dont le souvenir adoucira ses fatigues et consolera son absence. Les premiers temps sont ceux de la vie mercenaire où Dieu donne tout et l'homme rend peu ; les années qui suivent doivent être celles de la vie sacrifiée, où l'homme plus fort et plus généreux cherche à rendre à Dieu davantage. Celui qui ne veut connaître que le temps des joies et n'est pas prêt à se dépenser et à s'immoler à son tour dans la mesure des dons reçus, par l'exercice des mâles et

austères vertus, qui fait qu'on donne au Maître comme le Maître donne, celui-là ne mérite pas de voir l'accroissement du règne de Dieu en lui.

Sans doute, dans ces heures troublées, la grâce venait, comme l'ange à Notre-Seigneur, apporter au Curé d'Ars un peu de réconfort. Pour lui le Thabor était toujours près du Jardin des Olives; l'oraison fortifiait son âme et allégeait ses peines, mais sans les faire disparaître. Il avait la vertu du secours sans la sentir; tandis qu'il sentait très-bien la persistance de la désolation. Une grande et profonde tristesse remplissait le fond de son âme; une de ces tristesses sans remède, parce que, bien qu'on en souffre, on ne voudrait jamais en guérir: elles tiennent à ce qu'on a de meilleur. Parfois, il lui arrivait d'en laisser transpirer quelque chose dans ses conversations intimes, ainsi qu'on peut le voir par l'entretien que nous allons rapporter.

M. Vianney parlait un jour, avec une douleur profonde, inexprimable, de la difficulté pour le prêtre de correspondre à la sainteté de sa vocation. Son interlocuteur, jeune homme de beaucoup d'avenir, qui à des talents supérieurs joignait une admirable simplicité, lui dit: « Monsieur le
« Curé, il y a pourtant de très-braves gens dans le
« clergé.

« — Que dites-vous, mon ami? répondit M. Vian-
« ney; bien sûr qu'il y a d'honnêtes gens parmi

« nous ! Où seraient-ils, grand Dieu, s'ils n'é-
« taient pas là?... Mais, continua-t-il en s'animant,
« POUR DIRE LA MESSE IL FAUDRAIT ÊTRE UN SÉRA-
« PHIN!... » Et il se mit à pleurer à chaudes lar-
mes... Il reprit après un moment de silence : « Ah !
« voyez, mon ami, je LE porte à droite, IL reste à
« droite ! Je LE porte à gauche, IL reste à gau-
« che!... SI ON SAVAIT CE QUE C'EST QUE LA MESSE,
« ON MOURRAIT ! On ne comprendra le bonheur
« qu'il y a de dire la messe que dans le ciel!...
« Mon ami, la cause de tout ce malheur et du re-
« lâchement du prêtre, c'est qu'on ne fait pas at-
« tention à la messe ! Hélas ! mon Dieu ! qu'un
« prêtre est à plaindre quand il fait cela comme
« une chose ordinaire!... (Ici les larmes du saint
« Curé redoublèrent.) Il en est qui ont si bien com-
« mencé, qui ont si bien dit la messe pendant
« quelques mois ! et ensuite... (Nouvelles lar-
« mes.) Oh ! quand on pense que notre grand
« Dieu a daigné confier cela à des misérables
« comme nous!... Ce qui fait du mal, ce sont ces
« nouvelles du monde, ces conversations, cette
« politique, ces gazettes... On s'en remplit la tête,
« puis on va dire la sainte messe, le bréviaire...
« Mon grand désir à moi serait de me retirer à
« Fourvières, n'étant chargé de personne, et, après
« avoir bien prié, d'aller passer mon temps à
« l'hôpital. Oh ! que je serais heureux!... » Ici

M. Vianney prononça le nom d'un prêtre très-connu de son jeune visiteur. « Il voulait, dit-il, appartenir à une corporation religieuse; il serait entré chez les Maristes. C'est une œuvre selon le cœur du bon Dieu, parce qu'il y a de l'humilité, de la simplicité et des contradictions. Ils y vont bonnement. Si j'avais plus de moyens je me ferais mariste. Mais les parents de ce monsieur ayant fait des sacrifices pour lui, il a voulu, afin de les mettre un peu à l'aise, accepter une cure, comme il disait, pour quelque temps. Il ne pense plus maintenant à son projet de vie religieuse. Oh! quand on a fait ce premier pas, quand on en a tâté, qu'il est difficile de se décrocher!

« — Monsieur le Curé, si Mgr Devie voulait, vous seriez bien vite décroché, vous? »

Le saint Curé sourit tristement, puis il ajoute : « Oh! oui, bien sûr! Eh! mon ami, il ne faut pas perdre confiance... Mais, voyez, le bréviaire est léger comme une plume de curés canonisés. Celui-ci était moine, celui-là missionnaire, il y en a beaucoup d'autres qui étaient autre chose. Saint François Régis, saint Vincent de Paul n'ont pas voulu rester curés jusqu'au bout... Voyez : il y a même beaucoup plus d'évêques canonisés, quoique le nombre des évêques soit si petit en comparaison de celui des prêtres... Mon

« ami, ce qui perd les prêtres, c'est de s'aller voir
« sans cesse... A la bonne heure, qu'on aille de
« temps en temps visiter un confrère pour s'édi-
« fier, se confesser. Mais toujours courir!... hé-
« las!... Vous êtes sous-diacre, mon ami, oh! que
« vous êtes heureux! Une fois qu'on est prêtre,
« on n'a plus qu'à pleurer sur sa *pauvre misère*...
« (Nouvelle interruption et nouvelles larmes.)
« POUR ÊTRE SAINT, IL FAUT ÊTRE FOU, AVOIR PERDU
« LA TÊTE... Ce qui nous empêche d'être saints,
« nous autres prêtres, c'est le manque de ré-
« flexion. On ne rentre pas en soi-même; on
« ne sait pas ce qu'on fait. C'est la réflexion,
« l'oraison, l'union à Dieu qu'il nous faut!...
« Oh! que c'est malheureux un prêtre qui n'est
« pas intérieur!... Mais pour cela il faut la tran-
« quillité, le silence, la retraite, mon ami, la re-
« traite!... C'est dans la solitude que Dieu parle...
« Je dis quelquefois à Mgr Devie : « Si vous vou-
« lez convertir votre diocèse, il faut faire des saints
« de tous vos curés... » Ah! mon ami, que c'est
« effrayant d'être prêtre! La confession! les sacre-
« ments! quelle charge! Oh! si on savait ce que
« c'est que d'être prêtre, on s'enfuirait comme les
« saints dans les déserts pour ne pas l'être!... Le
« moyen d'être bon prêtre serait de vivre en sé-
« minariste... Mais on ne peut pas toujours... Ce
« qui est un grand malheur pour nous autres cu-

« rés, c'est que l'âme s'engourdit. Au commen-
« cement, on était touché de l'état de ceux qui
« n'aimaient pas Dieu ; après on finit par dire : « En
« voilà qui remplissent leur devoir, tant mieux !
« en voici qui s'éloignent des sacrements, tant
« pis !... » Et l'on n'en fait ni plus ni moins.. »
Le Curé d'Ars ajouta qu'un autre péril pour le
prêtre, c'est la manière dont on est exposé à se con-
duire quand on est isolé. Et il signala cet isole-
ment des curés comme un redoutable piège et une
source de tentations. Malheureusement ses der-
nières paroles ne furent point recueillies, et nous le
regrettons, car elles touchent à une question vitale,
et elles complèteraient cette remarquable appré-
ciation des devoirs et des dangers de la vie de curé.

M. Vianney faisait un jour part de ses peines à
un confrère qu'il aimait : « Je sèche d'ennui sur
« cette pauvre terre, lui disait-il, mon âme est triste
« jusqu'à la mort. Mes oreilles n'entendent que des
« choses pénibles et qui me navrent le cœur... Je
« n'ai pas le temps de prier le bon Dieu. Je ne
« peux plus y tenir. Dites-moi, serait-ce un grand
« péché que de désobéir à mon Évêque en partant
« d'ici secrètement ? — Monsieur le Curé, lui ré-
« pondit son confident, si vous voulez perdre d'un
« seul coup tout le fruit de vos travaux, vous
« n'avez qu'à succomber à cette tentation. »

En approchant de sa fin, les douleurs du saint

homme l'ont pressé plus que jamais. Il répétait, quelques mois avant de mourir, avec une douceur voilée d'une ineffable peine : « Oh ! que la vie est « triste ! Quand je suis venu à Ars, si j'avais prévu « les souffrances qui m'y attendaient, je serais « mort d'appréhension sur le coup... »

Un autre jour que la chaleur avait été accablante, la foule énorme, et que l'infatigable ouvrier du Seigneur sortait de son confessionnal après une journée de peine, plus brisé qu'à l'ordinaire : « Je pense, nous dit-il en s'arrêtant pour regarder d'un œil d'envie quelques poules qui, ayant gratté le sable de sa cour, s'y étaient fait un nid dans l'ombre et la fraîcheur et y dormaient, la tête ensevelie sous leur aile, je pense que ces poules sont bien heureuses !... Si elles avaient une âme, je voudrais bien être à leur place !... »

Mais du moins le travail assidu, sans relâche, de la chaire et du confessionnal, ne devait-il pas le distraire ? On pouvait le penser ; il n'en était rien, Cette confiance qu'on lui témoignait était un fardeau sous lequel il ployait et gémissait sans cesse. Même dans le coup de feu, il restait avec le sentiment de l'épreuve, souffrant alors doublement et de son intime douleur et de la violence qu'il était obligé de se faire. Ce prodigieux concours ouvrait dans son âme une source nouvelle et toujours renaissante d'inquiétude et d'effroi ; il blessait son

humilité ; il redoublait sa crainte de mal faire et augmentait le poids déjà si lourd de sa responsabilité pastorale. Au lieu d'en conclure qu'il y avait en lui une grâce particulière, une vertu, un charme, quelque chose enfin, ne fût-ce qu'un don du ciel, qui attirait les multitudes, il en concluait qu'il était un hypocrite... Impossible d'expliquer autrement la persistance de tant d'étrangers à venir le voir, l'entendre, le consulter. Évidemment ce peuple était trompé : par qui et comment ? Il n'en savait rien ; mais ce qu'il ne savait que trop, c'est qu'il était, lui, le plus indigne et le plus misérable des prêtres.

Enfin une chose le désespérait plus que tout le reste. Il acceptait bien l'anxiété, l'humiliation, la tristesse, mais il ne pouvait accepter le péché. La vue du mal excitait en lui les mouvements d'un fils qui voit outrager son père. Elle lui arrachait des cris de douleur et lui causait des défaillances mortelles. Chaque coup qui tombait sur Dieu l'atteignait dans la partie la plus vive et la plus sensible de son être. Il était saisi, en y pensant, d'un frisson d'horreur. Il pouvait dire avec David : « Mes yeux ont répandu des torrents de larmes ; mon zèle m'a fait sécher d'ennui ; et le cœur m'a manqué en voyant les hommes abandonner votre loi¹. »

¹ Ps. cxviii, 53, 136.

Le sentiment qu'il éprouvait à ce spectacle ne s'attédisait jamais par l'habitude ; il était de ceux que rien n'épuise, que rien n'endort, qui éclatent d'eux-mêmes et quoi qu'on fasse. Cela explique ce qu'il répétait souvent, qu'il ne connaissait personne de si malheureux que lui.

« Mon Dieu ! s'écriait-il un jour, que le temps
« me dure avec les pécheurs ! Quand donc serai-je
« avec les saints !... On offense tant le bon Dieu,
« disait-il d'autres fois, qu'on serait tenté de de-
« mander la fin du monde !... S'il n'y avait pas,
« par là, quelques belles âmes pour reposer le cœur
« et consoler les yeux de tant de mal qu'on voit et
« qu'on entend, on ne pourrait pas se souffrir en
« cette vie... Quand on pense, ajoutait-il en pleu-
« rant à chaudes larmes, quand on pense à l'ingra-
« titude de l'homme envers le bon Dieu, on est
« tenté de s'en aller de l'autre côté des mers,
« pour ne pas la voir. C'est effrayant ! Encore si le
« bon Dieu n'était pas si bon ! mais il est si bon !...
« O mon Dieu ! mon Dieu ! quelle honte nous
« aurons, quand le jour du dernier jugement nous
« fera voir toute notre ingratitude ! Nous compren-
« drons alors, mais il ne sera plus temps. Notre-
« Seigneur nous dira : « Pourquoi m'as-tu of-
« fensé ? » Et nous ne saurons que répondre. »

Ces considérations se terminaient par l'éternel cri de douleur : « Non ! les pauvres pécheurs

« sont trop malheureux !... trop malheureux !... »

« Voyez, disait-il dans ses catéchismes, voyez
 « Notre-Seigneur couronné d'épines. Le sang dé-
 « goutte de toutes parts : c'est une pensée mau-
 « vaise à laquelle vous consentez. Voyez-le après
 « la flagellation : toute sa chair est emportée, *déchi-*
 « *quetée* ; tout son corps est *dévoré* ; on ne trouverait
 « pas une place large comme une tête d'épingle
 « qui soit entière : ce sont vos péchés d'impureté
 « qu'il expie...

« Non, disait-il encore, le visage inondé de lar-
 « mes, et avec l'accent de la plus amère désolation,
 « non ! il n'y a rien au monde de si malheureux
 « qu'un prêtre ! A quoi se passe sa vie ? à voir le
 « bon Dieu offensé : toujours son saint nom blas-
 « phémé ! toujours ses commandements violés !
 « toujours son amour outragé ! Le prêtre ne voit
 « que cela ; il n'entend que cela... Il est toujours
 « comme saint Pierre au prétoire de Pilate ; il a
 « toujours sous les yeux Notre-Seigneur insulté,
 « méprisé, raillé, couvert d'opprobres... Les uns
 « lui crachent au visage, les autres lui donnent
 « des soufflets ; d'autres lui mettent une couronne
 « d'épines ; d'autres frappent sur lui à grands
 « coups. On le pousse ; on le jette par terre ; on le
 « foule aux pieds ; on le crucifie ; on lui perce le
 « cœur... Ah ! si j'avais su ce que c'était qu'un
 « prêtre, au lieu d'aller au séminaire, je me serais

« bien vite sauvé à la Trappe. »— A quoi une voix inconnue, partie tout à coup du milieu de la foule, répondit une fois : « Mon Dieu, que c'eût été dom-
« mage !... » Ces scènes n'étaient pas rares à Ars. Les émotions les plus profondes y étaient si vivement excitées, qu'à chaque instant la situation tournait au drame.

Ces douleurs divines augmentaient d'intensité à certains jours plus spécialement consacrés à la mémoire des souffrances de Notre-Seigneur. Le vendredi, par exemple, on remarquait que la physionomie du saint Curé était toute changée; on lisait sur son visage pâle et dans son regard voilé de larmes l'expression d'une pensée amère et profonde.

Pour l'ordinaire, cependant, rien ne perçait au dehors de ses luttes avec lui-même, tant il possédait son âme dans une patience énergique. On ne voyait que le calme et la sérénité là où il n'y avait que la tempête. Seulement ses traits, dont la bienveillance était le plus vif reflet quand il regardait les autres, s'imprégnaient d'une morne et involontaire tristesse, quand il se recueillait en lui-même, parce qu'il se retrouvait en face de ses défauts, de ses faiblesses *et de toutes les misères de sa pauvre vie*. Que faisait alors notre bon Saint ? Il courbait la tête ; il laissait passer l'orage ; il ne changeait rien, absolument rien à ses résolutions et à sa conduite.

Il priait plus qu'à l'ordinaire ; il redoublait ses jeûnes, ses disciplines, ses macérations ; il se tenait plus uni à Dieu, et il ne travaillait pas moins. Quel que fût l'aspect du ciel et l'état de son cœur, il allait dans sa voie, du même pas allègre et du même air tranquille et satisfait. Jamais la tourmente ne lui a fait lâcher pied ou ne l'a forcé de dévier de son droit chemin.

Ce martyre intérieur se compliquait souvent de causes particulières, qui en augmentaient la rigueur, au milieu du courant toujours plus large et plus profond qui lui apportait les misères et les scandales du monde entier : « Ah ! c'est ici, disait-il, qu'il faut venir pour savoir le mal que le péché d'Adam nous a fait ! »

Une épreuve n'était pas finie qu'une autre commençait. On ne saura jamais ce que la seule circonstance relative à une apparition célèbre, dont on a fait tant de bruit, sous le nom d'*incident d'Ars*, lui a causé de troubles, de perplexités et d'ennuis.

C'est le lieu de parler de cet incident autour duquel l'esprit de parti s'est plu à amonceler tant d'ombres et de nuages. Nous le ferons d'autant plus librement, que notre intention n'est pas de juger les faits, mais de les exposer avec la plus grande bonne foi et dans toute leur simplicité, comme notre rôle d'historien nous y oblige.

CHAPITRE X

Le vénérable Curé d'Ars et la Salette.

Il est certain que le Curé d'Ars a été des premiers à croire que la très-sainte Vierge était apparue aux petits bergers des Alpes, et à se réjouir de ce gage d'espérance donné au monde. Nous en avons pour preuve une lettre adressée à Mgr de Bruillard, évêque de Grenoble, dans laquelle M. Vianney déclare avoir eu une grande confiance à Notre-Dame de la Salette, avoir béni et distribué un grand nombre d'images et de médailles représentant la scène de l'apparition. « J'ai tenu, dit-il, à avoir de la « pierre sur laquelle la sainte Vierge se serait ar- « rêtée ; j'en portais continuellement sur moi. J'ai « parlé très-souvent de ce miracle à l'église. »

Dans l'automne de 1850, Maximin vint à Ars. M. l'abbé Raymond remplissait alors les fonctions de coadjuteur du saint Curé. Dans le but de mettre

à l'épreuve la bonne foi du petit berger, il lui fit un accueil sévère, se posa comme incrédule, et, entre autres paroles peu encourageantes, lui dit qu'il avait bien pu tromper les autres, mais qu'on ne trompait pas le Curé d'Ars. Il lui objecta une histoire de jeunes filles qui avaient aussi inventé une apparition, trente ans auparavant, et qui étaient venues ensuite avouer leur imposture. Maximin, poussé à bout, repartit avec humeur, comme il l'avait fait, dit-on, d'autres fois : « *Eh bien ! mettons que je suis un menteur et que je n'ai rien vu.* » Le lendemain, il eut avec M. le Curé deux entrevues différentes ; la première, à la sacristie, et la seconde derrière l'autel.

Maximin ne fit pas une très-bonne impression à Ars. Il y parut tel que Mgr Dupanloup l'a dépeint dans la relation d'une visite qu'il fit en 1849 à la montagne de la Salette. « J'ai vu beaucoup d'enfants dans ma vie, dit l'éminent prélat, j'en ai vu peu ou point qui m'aient laissé une aussi triste impression. Ses manières, ses gestes, son regard, tout son extérieur est repoussant, à mes yeux du moins. Ce qui a peut-être ajouté à la mauvaise impression que j'en recevais, c'est qu'il ressemble singulièrement à un des enfants les plus désagréables, les plus méchants que j'aie jamais élevés... La grossièreté de Maximin est peu commune ; son agitation surtout est vraiment extraordinaire : c'est

une nature singulière, bizarre, mobile, légère, mais d'une légèreté si grossière, d'une mobilité quelquefois si violente, d'une bizarrerie si insupportable, que le premier jour où je le vis, j'en fus non-seulement attristé, mais découragé¹... »

Que s'est-il passé entre le Curé d'Ars et Maximin? Ce qu'il y a d'avéré pour nous, c'est qu'après cette entrevue, M. Vianney refusa de signer les images de la Salette et d'en donner des médailles : c'est comme cela qu'on apprit qu'il ne croyait plus au miracle. Quand on lui demandait des explications, il répondait invariablement : « Si ce que l'enfant « m'a dit est vrai, on ne peut pas y croire. »

Cette nouvelle se répandit bien vite, à la joie des uns et à l'étonnement douloureux des autres. Mais enfin, qu'avait donc dit Maximin? On a beaucoup écrit là-dessus. Peut-être M. l'abbé Toccanier et les missionnaires du diocèse de Belley ont-ils été mieux placés que les autres pour connaître la vérité. Deux fois nous avons eu nous-même sur ce sujet délicat un entretien à fond avec M. le Curé, en présence d'un petit nombre de témoins qui doivent se rappeler aussi bien que nous les termes de cette conver-

¹ Nous sommes d'autant plus à notre aise en citant cette appréciation de Mgr l'évêque d'Orléans, qu'elle ne l'empêcha pas de donner son adhésion au miracle. Si son témoignage finit par être favorable à Maximin, ce n'est certes pas un témoignage suspect, et on ne peut pas dire qu'il ait été séduit.

sation confidentielle. Les voici dans toute leur simplicité : si nous y changeons malgré nous quelque chose, c'est le peu que notre mémoire en a laissé échapper depuis six ans.

« Monsieur le Curé, que faut-il penser de la Salette ?

— Mon ami, vous pouvez en penser ce que vous voudrez : ce n'est pas un article de foi. Moi, je pense qu'il faut bien aimer la sainte Vierge.

— Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander de vouloir bien nous raconter ce qui s'est passé entre vous et Maximin dans cette entrevue dont on a fait tant de bruit ? Quelle est au juste l'impression qui vous en est restée ?

— Si Maximin ne m'a pas trompé, il n'a pas vu la sainte Vierge.

— Mais, monsieur le Curé, on dit que M. Raymond avait poussé à bout cet enfant, et que c'est pour se débarrasser de ses obsessions qu'il a dit n'avoir rien vu.

— Je ne sais pas ce que M. Raymond a fait ; mais je sais bien, moi, que je ne l'ai pas tourmenté. Je n'ai fait que lui dire, quand on me l'a amené : « C'est donc vous, mon ami, qui avez vu la sainte Vierge ? »

— Maximin ne disait pas qu'il avait vu la sainte Vierge ; il disait seulement qu'il avait vu une

grande dame!... Il y a peut-être là-dessous un mal-entendu ?

— Non, mon ami, le petit m'a dit que ce n'était pas vrai ; qu'il n'avait rien vu.

— Comment se fait-il que vous n'avez pas exigé de lui une rétractation publique ?

— Je lui ai dit : « Mon enfant, si vous avez menti, « il faut vous rétracter. — Ce n'est pas néces- « saire, m'a-t-il répondu, ça fait du bien au peuple. « Il y en a beaucoup qui se convertissent... Puis « il a ajouté : Je voudrais faire une confession « générale et entrer dans une maison religieuse. « Quand je serai au couvent, je dirai que j'ai tout « dit, et que je n'ai plus rien à dire. — Alors, j'ai « repris : Mon ami, ça ne peut pas aller comme ça ; « il faut que je consulte mon Évêque. — Eh bien ! « Monsieur le Curé, consultez. Mais ce n'est pas « la peine. » — Là-dessus, Maximin a fait sa confession.

M. Vianney ajoutait : « Il ne faut pas se tour- « menter de cela... Si ce n'est pas vrai, ça tombera « tout seul. Si c'est l'œuvre de Dieu, les hommes « auront beau faire, ce ne sont pas eux qui la dé- « truiront.

— Monsieur le Curé, êtes-vous sûr d'avoir bien entendu ce que Maximin vous a dit ?

— Oh ! très-sûr ! Il y en a bien par là qui ont

voulu dire que j'étais sourd¹... Que n'a-t-on pas dit?... Il me semble que ce n'est pas comme ça qu'on défend la vérité. »

Voilà le résumé consciencieux d'un entretien qui est le compte rendu fidèle de la trop célèbre entrevue du Curé d'Ars avec Maximin. Nous avons recueilli toutes ces paroles de la bouche du vénérable M. Vianney, et il n'a jamais parlé autrement. Il a cru, c'est incontestable, que Maximin lui avait affirmé *qu'il n'avait pas vu la sainte Vierge; qu'il n'avait rien vu*. Et cette déclaration nette et catégorique l'a mis dans une grande perplexité.

Il inclinait à croire, et par le penchant de son cœur, et, après le mandement de Mgr l'évêque de Grenoble, par le respect qu'il avait pour l'autorité épiscopale; mais dans sa droiture et sa simplicité il lui était impossible de se persuader qu'il n'avait pas entendu ce qui avait été si clairement et si distinctement articulé, et il luttait sans espoir contre les doutes cruels causés par les paroles de Maxi-

¹ Cette malheureuse assertion, due en premier lieu à Maximin, a été répétée dans presque tous les ouvrages écrits pour la défense de la Salette et a fort scandalisé les habitants d'Ars; car c'est précisément le contraire qui est la vérité. M. Vianney avait l'ouïe d'une finesse extrême, jusque-là qu'il était obligé la nuit d'envelopper sa montre, dont le bruit l'empêchait de dormir. Il est plus vrai qu'on l'entendait difficilement lui-même, et l'hypothèse que Maximin a pu ne pas comprendre ses questions et répondre au hasard serait plus admissible.

min. C'est là ce qui explique des réponses qui s'accordent peu. Quand il envisageait la conduite de l'évêque de Grenoble et la valeur de son approbation, M. Vianney répondait qu'on pouvait croire; il permettait le pèlerinage, il l'encourageait au besoin. Si on le pressait de donner son opinion personnelle, il évitait de répondre; s'il ne pouvait, à cause du rang des questionneurs, refuser de s'expliquer, il retombait dans ses hésitations et répondait que *si ce que l'enfant lui avait dit était vrai, on ne pouvait croire*. Lorsqu'il était vivement sollicité par des personnes qui ne s'apercevaient pas qu'elles étaient indiscretes, de leur confier les détails de son entrevue avec Maximin et de répéter les paroles qu'il avait entendues, nous l'avons vu quelquefois par un mouvement nerveux passer sa main crispée sur son front, comme pour en effacer un douloureux souvenir, et dire d'un ton suppliant qui semblait demander grâce : « Ça m'ennuie ! ça « me fait mal à la tête !... »

Dans une notice qui fait partie de son beau livre des *Serviteurs de Dieu*, M. Léon Aubineau nous paraît avoir fidèlement rendu la situation d'esprit de M. Vianney :

« Le Curé d'Ars avait trop de connaissance des choses divines pour n'être pas touché des caractères empreints dans les événements de la Salette; sa piété l'eût porté à se fier avec bonheur à ce té-

moignage de miséricorde donné aux hommes. Mais la rétractation qu'il croyait avoir entendue retentissait à son oreille et froissait son âme. Il eût voulu l'effacer de son souvenir. Il savait l'abus que l'on faisait de son nom ; il sentait intérieurement et vivement que la Mère de Dieu pouvait en être contristée ; il entra dans des angoisses, des perplexités, des troubles inouïs. Il eût voulu n'avoir jamais entendu cette parole qui le torturait ; mais son ennemi n'avait garde de la lui laisser oublier, et la répétait avec persistance à son oreille. Le bon Curé s'est ouvert plusieurs fois de ses tourments. On cherchait en vain à atténuer ses souvenirs, à en apaiser l'écho, toujours vibrant dans son cœur. On lui rappelait que l'enfant de la Salette avait peut-être cédé à l'impatience plutôt que rendu témoignage à la vérité, et qu'il avait été bien tourmenté à Ars. « Hélas ! répondait le Curé, ce n'est pas moi qui l'ai tourmenté. » Et ses angoisses persévéraient.

« Si vous saviez quel poids, quelle froideur, « quelle torture cela me met dans l'âme ! disait le « vénérable Curé à un pèlerin qui garantit l'exac- « titude de ces paroles... Oh ! je n'y tiens plus ! « Mon Dieu, délivrez-moi !... Quand je parviens « à ne pas douter, aussitôt je retrouve la paix, je « suis léger comme un oiseau. Je m'envole, je « m'envole !... Mais le démon me rejette dans

« mon doute, et alors je suis comme traîné sur
« les ronces et les cailloux. »

L'épreuve dura huit ans : puis vint un jour où l'on apprit que les incertitudes et les fluctuations du saint prêtre avaient cessé ; on refusa d'abord de croire à ce changement, mais il fallut se rendre à l'évidence des preuves et des témoignages. Au mois d'octobre 1858, M. l'abbé Toccanier écrivait à un membre du barreau de Marseille, connu par différents ouvrages sur la Salette :

« Depuis ma dernière lettre, j'ai reçu de M. le Curé une explication plus claire sur son retour à sa foi primitive que lui avait enlevée la malheureuse rétractation de Maximin. En voici les détails, qui vous feront plaisir :

« M. le Curé m'a dit qu'il avait prié le bon Dieu de le délivrer de ce doute qu'il refoulait dans son esprit, par respect pour l'autorité épiscopale. « Pendant quinze jours, « a-t-il ajouté, j'ai éprouvé un grand trouble qui n'a cessé « que lorsque j'ai eu dit : CREDO. J'ai souhaité de trouver « une occasion de manifester ma foi à un personnage du « diocèse de Grenoble, et voilà que le lendemain arrive à « la sacristie un prêtre que je ne connaissais pas et qui me « demande si on peut et doit croire à la Salette. J'ai ré- « pondu : OUI. J'ai demandé une grâce temporelle à Dieu « par l'intermédiaire de la sainte Vierge, invoquée sous le « titre de Notre-Dame de la Salette ; je l'ai obtenue. »

« En dépit de la rétractation de Maximin, M. le Curé d'Ars croit donc à la Salette. Voilà *un nouvel incident d'Ars* qui est de nature à causer autant de joie que l'ancien a causé d'inquiétude. »

A la même époque, M. Guillemin, chanoine et vicaire général de Belley, vint à Ars, chargé par un éminent personnage de s'enquérir auprès du saint Curé des circonstances qui avaient influé sur l'état de ses convictions relativement à la Salette. Il nous a laissé de cette visite un rapport de tout point conforme à celui qu'on vient de lire.

« M. le Curé d'Ars a éprouvé, il y a environ trois mois, une peine intérieure qui a duré quelque temps et ne lui a laissé aucun repos.

« Une nuit, le tourment moral étant très-violent, il demanda au Seigneur, avec les plus vives instances, d'en être délivré. Il pensa qu'il obtiendrait cette grâce s'il faisait un acte de foi à l'affaire de la Salette. Il dit en conséquence : « CREDO, je crois. » Il fut instantanément délivré de cette peine qui le tourmentait depuis quinze jours. Il fut déchargé *comme si on lui avait ôté un sac de plomb de dessus les épaules.*

« Pour confirmer le fait qui venait de se passer, M. Vianney pria Dieu de lui envoyer un prêtre marquant du diocèse de Grenoble. Le lendemain matin, pendant qu'il était dans la sacristie, un ecclésiastique, se disant professeur au séminaire de Grenoble, vient à lui, et sans autre préambule lui pose cette question : « Monsieur le Curé, que pensez-vous de la Salette? » M. Vianney répond : « Je pense que non-seulement on peut, mais on doit y croire. » Depuis lors notre saint Curé affirme avoir obtenu une grâce particulière et signalée par l'intercession de Notre-Dame de la Salette. »

M. l'abbé Gerin, archiprêtre de la cathédrale de

Grenoble, étant venu à Ars, le 12 octobre, voici, d'après le relevé qu'il en a fait, les paroles par lesquelles le saint Curé l'accueillit :

« Je vous remercie d'être venu me voir. J'ai bien
« des choses à vous dire de Notre-Dame de la Sa-
« lette. Je ne saurais vous **exprimer** par quelles
« angoisses, par quels tourments mon âme a
« passé à ce sujet. J'ai souffert au delà de tout ce
« qu'on peut dire. Pour vous en donner une idée,
« imaginez-vous un homme dans un désert, au
« milieu d'un affreux tourbillon de sable et de
« poussière, ne sachant de quel côté se tourner.
« Enfin, au milieu de tant d'agitations et de souf-
« frances, je me suis écrié tout haut : **CREDO !...**
« Et à l'instant même j'ai retrouvé la paix, le repos
« que j'avais entièrement perdu. J'ai demandé à
« Dieu de m'envoyer de Grenoble un prêtre in-
« struit et capable pour verser dans son âme mes
« dispositions et mes sentiments à ce sujet. Le
« prêtre est venu le lendemain. — Comment l'ap-
« pelez-vous? — Je ne me souviens pas de son
« nom ; c'est un professeur de séminaire. Mainte-
« nant il ne me serait pas possible de ne pas croire
« à la Salette. J'ai demandé des signes pour croire,
« je les ai obtenus. On peut et on doit croire à la
« Salette. »



CHAPITRE XI

**Comment le vénérable Curé d'Ars était tourmenté
du désir de la solitude.**

En 1843, M. le curé de Savigneux s'était offert à partager les travaux du serviteur de Dieu. L'abbé Raymond mit pendant dix ans au service du pèlerinage un zèle à toute épreuve, et entoura M. Vianney d'une affection que celui-ci lui a toujours rendue. « Je ne sais si c'est parce que je
« l'aime, disait-il, mais je trouve que personne
« ne prêche comme l'abbé Raymond... Je lui dois
« beaucoup : il m'a fait tant de bien, soit en ins-
« truisant mes paroissiens, soit en me reprenant
« moi-même de mes défauts ! »

Le bon Curé n'entreprenait rien de sérieux sans le conseil ou l'agrément de son collaborateur, auquel il avait coutume de rendre compte de toutes ses démarches. Un jour, il lui arriva de donner une somme importante sans prévenir M. Raymond.

Désespéré de voir que par *son défaut de franchise*, il avait pu contrister un homme qu'il aimait, il ne savait comment lui en témoigner son repentir. « Jamais, nous ont dit les directrices de la *Providence*, enfant bien élevé n'a eu plus de regret et de confusion d'avoir fait quelque chose en cachette de sa mère. »

Avant l'arrivée de M. Raymond à Ars, dès le mois de mai de l'année 1839, Dieu ménageait, pour la glorification future de son serviteur, un témoin qui pût déposer plus tard en faveur de ses éminentes vertus. Il permettait qu'un honorable ecclésiastique, M. l'abbé Tailhades, du diocèse de Montpellier, qui s'était toujours senti un goût prononcé pour les missions, obtînt enfin de ses supérieurs la permission de suivre son attrait.

La réputation de sainteté du Curé d'Ars lui inspira la pensée de venir prendre, auprès de cet homme de Dieu, des conseils qui devaient le diriger dans sa nouvelle carrière. Son séjour à Ars fut, en différentes reprises, de trois ou quatre mois. Volontiers même il fût demeuré toujours auprès du saint prêtre, si la Providence n'en eût autrement disposé.

« Lors de ma première apparition à Ars, cette terre de merveilles, nous a écrit M. l'abbé Tailhades, je vis et j'entendis ce que nulle autre part je n'avais vu ni entendu. Je crus devoir avertir

les trois filles préposées à la direction de la maison de la *Providence*, qui prenaient soin du Curé d'Ars et qui avaient le privilège de l'approcher souvent, qu'une importante mission leur était confiée ; que c'était un saint et un grand saint qu'elles avaient auprès d'elles ; que plus tard, si elles survivaient au bon Curé, elles seraient appelées à rendre témoignage ; que ce témoignage serait de la plus haute importance ; que pour se mettre en mesure de remplir leur mission, elles feraient bien d'avoir un registre sur lequel elles consigneraient, jour par jour, ce qui se serait passé à Ars de plus merveilleux. « Nous aurions bien à faire, » répondit Jeanne-Marie Chaney, me donnant à entendre par là qu'elles assistaient journellement à des choses extraordinaires, qui, à force de se répéter, devenaient ordinaires pour elles, et n'excitaient plus tant leur attention. »

M. l'abbé Tailhades fut très-utile au saint Curé pendant le séjour qu'il fit auprès de lui, en remplissant pour le soulager quelques-unes des fonctions du saint ministère. M. Vianney n'écrivait jamais, il n'en avait pas le temps, l'abbé Tailhades lui servait de secrétaire et répondait aux lettres les plus pressantes. Une fois, il se chargea d'un message pour le vénérable évêque de Belley. Mgr Devie le reçut avec sa grâce ordinaire, et lui dit dans l'intimité : « Monsieur l'abbé, puisqu'il y a quelque

« temps que vous êtes à Ars, vous avez été dans le
« cas de voir de près et d'étudier à loisir M. Vian-
« ney; qu'en pensez-vous? — Monseigneur, je
« pense que c'est un saint. — C'est aussi mon
« opinion, repartit le savant et pieux prélat. »

Les services que M. l'abbé Tailhades rendit au Curé d'Ars, durant cette période de quelques mois passés sous sa direction, donnèrent à celui-ci la pensée, qu'il manifesta dès ce moment et qu'il réalisa dans la suite, de s'adjoindre un prêtre pour alléger son fardeau en le partageant.

Sur le point de prendre congé de M. Vianney, l'abbé Tailhades voulut une dernière fois s'agenouiller aux pieds du saint prêtre et recevoir de lui l'absolution. Mais grande fut sa déconvenue, lorsqu'il entendit son confesseur lui imposer pour pénitence de ne pas souffler mot de ce qu'il aurait pu apprendre touchant sa personne, qui fût de nature à lui attirer quelque réputation. Le pénitent réclama modestement contre cette défense inattendue : « Eh bien, soit ! reprit le confesseur : que vous
« disiez du Curé d'Ars ce que vous voudrez dans
« les autres paroisses, peu m'importe : on n'y fera
« pas attention ; on ne m'y connaît pas. Mais je
« fais mes réserves pour les diocèses de Belley et
« de Lyon. »

Dans l'été de 1859, un an avant la mort de M. Vianney, lorsque nous fîmes les voyage de Mont-

pellier, pour aller voir dans sa cure le bon abbé Tailhades et obtenir de lui la révélation de choses dont il possédait le secret, après nous avoir ouvert le trésor de sa mémoire, pleine encore des souvenirs d'Ars religieusement conservés, et avant de placer sous nos yeux son répertoire d'autographes, de notes et de manuscrits, se sentant tout à coup lié par la pénitence qu'il avait reçue du bon Curé, en présence d'un prêtre de Belley, il nous fit observer que nous avions bien fait de venir en personne dans sa paroisse pour recueillir ces documents ; attendu qu'il n'aurait pu nous les communiquer dans la circonscription des diocèses de Lyon et de Belley, et qu'il ne se serait pas même cru autorisé à nous les transmettre par écrit.

Cependant, sur la fin de son mémorable épiscopat, un projet s'était fait jour dans l'esprit si élevé de Mgr Devie. L'avenir de la jeune génération de missionnaires, qui venaient de se former sous ses auspices, occupait sa pensée. Plusieurs plans d'organisation étaient à l'étude. Il entra dans ses vues de faire d'Ars la succursale de Pont-d'Ain, afin qu'ayant constamment sous les yeux l'image de la sainteté, les ouvriers évangéliques, qu'il était venu à bout de rassembler, se pénétrassent mieux des vertus qui font les apôtres, à cette grande école d'humilité, de pauvreté et de mortification.

L'éminent prélat venait de terminer sa longue

et belle carrière; il était mort, chargé de mérites et d'années, couronné de grâces, escorté de bénédictions, entouré de reconnaissance et de respect; Mgr Chalandon, l'évêque de son choix, lui avait succédé.

« Je suivais au grand séminaire de Brou les exercices de la retraite annuelle, rapporte M. l'abbé Toccanier, et je me disposais à regagner ma chère solitude de Pont-d'Ain lorsque M. Camelet, mon supérieur, vint me dire que Mgr Chalandon, réalisant le vœu de son vénérable prédécesseur, nous donnait pour auxiliaire au Curé d'Ars, afin de faire face aux besoins toujours plus grands du pèlerinage, et que c'était moi qui étais désigné pour représenter la société. Il ajouta que je serais installé le lendemain par M. le vicaire-général. Le Curé d'Ars me reçut avec sa bonté ordinaire : cependant je remarquai chez lui de la réserve et un air soucieux. »

Le besoin de solitude, qui a été son attrait continuel au milieu d'une vie au fond si agitée, bien que calme en apparence, s'éveillait dans l'âme de M. Vianney. Le changement qui avait lieu lui semblait une occasion favorable de quitter un ministère dont il était moins las qu'effrayé. Ce ministère exceptionnel était un des plus pénibles et des plus méritoires qu'il pût remplir. Il entraînait pour lui plus de sacrifices que pour bien d'autres, parce

que les goûts de son esprit, les penchants de son âme, toutes ses préférences et tous ses attrait y étaient complètement sacrifiés. L'idée de s'enfuir à la Trappe, au Carmel, à la Grande-Chartreuse ou dans un lointain désert *pour y pleurer sa pauvre vie et essayer si le bon Dieu voudrait bien encore lui faire miséricorde*, fut longtemps son idée fixe. Une fois déjà nous l'avons vu s'échapper de sa cure et rester plus de huit jours caché dans la maison paternelle à Dardilly. Trois ans avant cette grande tentative, dont les détails sont encore présents à l'esprit du lecteur, vers 1840, il avait essayé de fuir; c'était par une nuit très-sombre; il fut jusqu'à la croix *des Combes*, sur la route de Villefranche. Là il s'arrêta tout à coup, et se dit à lui-même : « Est-ce bien la volonté de Dieu que j'accomplis en ce moment? la conversion d'une seule âme ne vaut-elle pas mieux que toutes les prières que je pourrais faire dans la solitude? » La réponse qu'il entendit au fond de son cœur, et qu'il prit pour la voix de Dieu, le détermina à rebrousser chemin. A l'arrivée d'un missionnaire dans sa paroisse, il sentit renaître plus impérieux que jamais le penchant qui l'entraînait dans quelque retraite profonde et inaccessible aux hommes, pour s'y dérober à cette responsabilité pastorale qui l'épouvantait toujours davantage, pour s'y recueillir devant Dieu quelque temps avant de

quitter la vie, et y jouir du silence et de la paix.

Le lendemain donc de l'installation de M. Toccanier, le dimanche 3 septembre, dès le matin, M. Vianney alla trouver les deux filles qui le servaient depuis la suppression de la *Providence*, Catherine Lassagne et Jeanne Filliat, et leur communiqua son projet d'évasion en leur demandant le secret. Vers midi, il dit au frère Jérôme¹ : « Il y a « 1,000 francs chez Catherine ; — ces 1,000 francs complétaient le capital destiné à l'établissement des frères de la Sainte-Famille ; — faites-les « prendre immédiatement, de peur que vous ne les « oubliiez, dans le cas où je ne vous reverrais pas. » Ces derniers mots frappèrent le frère Jérôme ; il courut les rapporter à son supérieur, qui avait déjà des soupçons ; il savait que mademoiselle Lassagne avait reçu l'ordre quelques jours avant de préparer une malle et du linge.

Les préliminaires du départ eurent lieu le soir, chez Catherine, au sortir de la prière. Le Curé d'Ars ne se sentait pas de joie : il répondait en riant à toutes les supplications et à toutes les instances qu'on faisait pour le retenir. Un peu plus tard, le frère Jérôme, qui avait négligé de fer-

¹ Un des bons frères de la Sainte-Famille, établi à Ars, qui a servi le saint Curé avec un grand dévouement, et auquel celui-ci aimait à se confier.

mer la sacristie, étant allé réparer cet oubli, rencontra mademoiselle Lassagne qui avait la figure bouleversée et les yeux rouges, et qui lui dit en le voyant : « Vous paraissez bien gai, frère Jérôme? — « Pourquoi serais-je triste? — Je suis bien triste, « moi. — Qu'avez-vous donc? — Je ne puis le « dire... » La discrétion lui fermait la bouche, mais son amour des âmes l'inspira, et, tournant le dos au frère, pour ne pas avoir l'air de lui adresser directement la parole et de lui faire une confidence, les yeux fixés vers les fenêtres de la cure, elle s'écria : « O mon Dieu! laisserez-vous partir notre père? — « Que dites-vous? reprit à son tour le bon frère. « — Rien! je ne dis rien... Ce n'est pas à vous que « je parle. »

Mais Catherine avait été comprise. Très-ému de cette révélation, le frère Jérôme va la communiquer bien vite à son supérieur, et tous deux se rendent auprès du missionnaire pour aviser. Il fut convenu qu'on ferait sentinelle dans le jardin. M. des Garets reçut avis de ce qui se préparait, mais il n'y ajouta qu'une foi médiocre; il recommanda seulement qu'on le prévînt, le cas échéant.

A minuit on vit passer une lumière à travers les fenêtres de la cure; on se partagea les issues; on courut chez le missionnaire, qui s'était jeté sur son lit tout habillé. Laissons notre confrère achever lui-même ce récit : « Au milieu de la nuit, des

coups redoublés à ma porte m'arrachent à un sommeil agité, et me voilà sur la place avec les deux frères, épiaut les mouvements de M. le Curé, à la lueur de sa lampe qui nous permettait de l'observer à son insu. Nous le voyons prendre son chapeau et son bréviaire, descendre les escaliers et se diriger du côté de la petite maison de Catherine. Nous nous effaçons pour n'être pas reconnus. Mais, au moment où, après avoir heurté, il prononce ces mots : « Êtes-vous prêtes? partons vite... » nous apparaissions tous trois sur le seuil de la porte entr'ouverte.

« En se voyant enveloppé, M. Vianney interpelle Catherine qui était tout en larmes, et lui dit d'un ton sévère : « Catherine, qu'avez-vous fait? vous « m'avez vendu! » Alors, le frère Athanase prend le premier la parole : « Où allez-vous, monsieur le « Curé? Nous savons que vous voulez nous quit-
« ter; mais si vous partez, nous sonnons le tocsin.
« — Faites, répondit M. Vianney d'un ton bref et
« résolu, faites et laissez-moi passer. »

« Je ne voulais pas faire le gendarme, continue M. Toccanier, je me contentai de m'attacher aux pas du fugitif, le haranguant de mon mieux. Quand je vis que tous les raisonnements étaient inutiles, une idée me vint. L'obscurité était des plus profondes; je fis emporter la lanterne préparée d'avance pour éclairer le voyage. Comme il persévé-

rait dans sa résolution avec une énergie désespérée, j'eus la pensée de lui soustraire son bréviaire, afin de le forcer à la retraite; mais il se borna à me dire tranquillement qu'il réciterait son office en arrivant à Lyon.

« Eh quoi ! monsieur le Curé, repris-je vivement, « vous passerez une journée entière sans dire votre « bréviaire ? » A cette apostrophe inattendue, il répondit d'un air un peu embarrassé : « J'ai bien « un autre bréviaire chez moi qui a appartenu à « Mgr Devie. — Eh bien ! monsieur le Curé, nous « allons le chercher. » Et le voilà qui consent à revenir sur ses pas. C'était plus que je n'avais espéré.

« On était au carrefour des chemins, quand les premiers coups du tocsin retentirent. « On sonne « l'*Angelus*, dit le frère Jérôme. » M. Vianney se mit à genoux, au pied de la croix du *Tonneau*, et commença l'*Angelus* à haute voix : « Si on ajoutait une « dizaine de chapelet pour votre heureux voyage, « lui dis-je, le laissant dans son illusion, et cher- « chant le plus possible à gagner du temps ! — « Non, non, je dirai bien mon chapelet en route. »

« A mesure qu'on approchait de l'église, la foule grossissait ; M. le Curé n'en paraissait ni surpris, ni déconcerté. Il arrive à la cure, monte rapidement l'escalier et entre dans sa chambre. J'y entre sur ses pas et y reste seul avec lui, ayant l'air de

chercher dans sa bibliothèque le livre dont il avait besoin, mais brouillant et mêlant tout à plaisir, afin qu'il ne pût pas s'y reconnaître. Je retardais, selon mon pouvoir, la découverte du volume désiré et le faisais disparaître adroitement, à l'instant où sa main allait le saisir. Tout à coup, dans une de ces manœuvres subtiles, mes yeux rencontrent le portrait de Mgr Devie suspendu à la muraille. Par une réminiscence subite de l'histoire de sa première fuite, racontée la veille par M. Raymond, dans le trajet de Bourg à Ars, je l'interpelle brusquement : « Monsieur le Curé, voyez Mgr Devie ! je suis sûr « qu'en ce moment il vous *fait de gros yeux* !... On « doit respecter la volonté d'un Évêque pendant sa « vie, à plus forte raison après sa mort... Souve- « nez-vous de ce qu'il vous a dit, il y a dix ans ! » Troublé au souvenir d'une autorité qui lui avait toujours été chère et respectable, M. Vianney balbutia avec la candeur d'un enfant qu'on menace de la colère paternelle : « Il ne me grondera pas, « Monseigneur. Il sait bien que j'ai besoin d'aller « pleurer ma pauvre vie. »

« En sortant de la chambre, nous rencontrons sur le palier M. le comte des Garets, qui venait à son tour interposer l'ascendant de sa vieille amitié pour faire changer les résolutions de M. Vianney. Celui-ci n'a pas l'air de l'écouter ; il répond sèchement à ses adjurations et le laisse avec cette

pensée, qu'en cherchant à s'enfuir, il cède au pressentiment que Dieu lui donne de sa mort prochaine. »

Il semblait, au dire des témoins de cette scène, que le Curé d'Ars eût dans la pensée, dans la voix, dans le mouvement des lèvres, dans l'expression du visage, habituellement si sereine et si aimable, un mélange d'ironie, de tristesse, de représaille amère contre toutes choses, qu'on ne lui avait jamais vu et qui étonnait de sa part.

Cependant le village avait été réveillé par les premiers coups de la cloche, et l'on n'avait entendu que ce cri, mêlé au bruit du tocsin : « M. le Curé ! M. le Curé ! » L'imagination pouvait se donner libre carrière. Les hommes étaient accourus armés de fusils, de tridents, de fourches et de bâtons ; quelques-uns croyant à un incendie avaient apporté des seaux ; pendant que les femmes priaient à haute voix dans l'église, ils couvraient la place et cernaient les murailles du presbytère. La cour était encombrée de monde. « Jamais de scène n'a mieux représenté, dit Catherine, la prise de Notre-Seigneur au jardin des Olives, avec cette différence, que Notre-Seigneur était insulté et que M. le Curé ne l'était pas. »

M. Vianney avait beaucoup de peine à se frayer un passage à travers la foule. Ce fut bien pis quand il voulut sortir : on refusa de lui ouvrir la

porte qui donnait sur la rue. Il trouva adossé contre cette porte, dans l'attitude la plus énergique, une personne bien connue à Ars, pour son dévouement, qui se débattait, s'agitait, montrait ses poings fermés et criait à tue-tête : « Non, Monsieur le Curé, « non ! je vous dis que vous ne passerez pas. — « Laissez-moi donc tranquille, » répondait le bon Curé avec sa douceur habituelle ! Puis, il cherchait une autre issue qu'on tenait encore fermée. « Il allait ainsi d'une porte à l'autre, sans se fâcher, dit encore Catherine, mais je crois qu'il pleurait. » Pendant ce temps, la foule ne cessait de le conjurer, faisant à son cœur la même violence que les disciples d'Emmaüs firent à Notre-Seigneur en lui criant : « Restez, restez avec nous ! » M. Toccanier, M. des Garets, les frères continuaient à l'exhorter.

Enfin, la porte s'ouvre, et M. le Curé est dans la rue. « Le moment me parut favorable, dit M. Toccanier, pour tenter un dernier effort. Je lui adressai, avec toute la véhémence possible, les paroles que Dieu mit sur mes lèvres. Je ne saurais me les rappeler toutes ; je me souviens seulement de celles-ci : « Vous, Monsieur le Curé, qui connaissez si « bien la vie des saints, oubliez-vous le zèle persévérant et généreux de saint Martin, qui, la main « déjà sur la couronne, s'écriait : *Non recuso la- « borem ?....* Et vous quitteriez, vous, le sillon « avant la journée finie !... Oubliez-vous ces pa-

« roles de saint Philippe de Néri : « Je serais déjà à
 « la porte du paradis, que si un pécheur réclamait
 « le secours de mon ministère, je laisserais toute la
 « cour céleste pour l'entendre? » Et vous, Monsieur
 « le Curé, vous auriez le courage de laisser inache-
 « vées les confessions de ces pauvres pèlerins
 « venus de si loin? Ne répondrez-vous pas de leur
 « âme devant Dieu? »

Chacune de ces paroles trouvait de l'écho dans la foule des paroissiens et des étrangers, qui tombaient aux genoux du saint prêtre en lui disant avec des sanglots à fendre le cœur : « Oui, mon
 « père, laissez-nous finir notre confession. Ne vous
 « en allez pas sans nous entendre! » Et on l'entourait d'un cercle qui allait toujours se resserrant. C'est ainsi qu'on le porta plutôt qu'on ne le suivit à l'église.

Le saint Curé se prosterna dans l'avant-chœur, comme il avait coutume de le faire, et il pleura longtemps; puis il entra à la sacristie, y resta quelques minutes avec M. des Garets, et se remit tranquillement au confessionnal, comme si de rien n'était. Pendant ce temps-là, des voitures allaient chercher à Trévoux M. Poncet, vicaire-général du diocèse, à Beauregard et à Jassans l'abbé Raymond et l'abbé Baux, confesseur de M. Vianney. Bientôt ces messieurs arrivèrent et joignirent leurs exhortations à celles qu'on lui avait déjà faites, le

conjurant de ne plus songer à fuir. Il ne voulut rien promettre.

Les trois jours qui suivirent, M. le Curé fut visité par des grâces et des consolations extraordinaires. Le bon Dieu le récompensait ainsi du sacrifice qu'il avait fait de sa volonté propre. Souvent, dans la suite, M. Toccanier le pressa de questions pour savoir le vrai motif de son départ ; il lui répondit qu'il avait fait cette tentative afin de mettre le bon Dieu *au pied du mur*, et de pouvoir lui dire : « Si je suis « mort curé, c'est vous qui l'avez voulu, et il n'y a « pas de ma faute. »

En effet, Dieu voulait qu'il mourût à son poste, et cette volonté se manifestait par des signes de plus en plus évidents. C'est la Providence toute seule qui se chargea de le garder à l'avenir, en lui faisant repousser plusieurs occasions offertes par des personnes venues exprès pour l'enlever la nuit et le conduire soit à Lyon, soit à Dardilly. C'est la Providence qui l'a retenu par une action visible et directe, dans une circonstance où il semblait plus difficile de s'opposer à son dessein. C'est ainsi que M. Toccanier, principal acteur dans ce drame, nous en a transmis le récit.

« Le 26 janvier 1855, le neveu de M. Vianney arrive de Dardilly pour le supplier de venir visiter son père sur son lit de mort. Le bon Curé me dit : « Je vais partir pour voir mon frère qui est bien

« malade, — Monsieur le Curé, nous partirons
« ensemble. — Mon neveu est avec moi; il fait
« bien froid; il ne faut pas vous déranger. » Après
ces mots rapidement échangés, je l'accompagne
dans sa chambre; je le presse de déjeuner comme
un homme qui va voyager, et, quelques minutes
après, un habitant de la paroisse arrive avec une
bonne voiture. M. le Curé y monte; son neveu, le
frère Jérôme et moi nous prenons place à côté de
lui sous les regards inquiets de la foule, qui ré-
clamait sa bénédiction et lui souhaitait un heureux
voyage et un prompt retour. La paroisse, malgré
son émotion, avait confiance en le voyant partir
sous bonne escorte.

« Après quelques tours de roue, M. Vianney com-
mença à être fatigué. Aux *grandes Balmes* il eut des
vomissements et nous dit : « Je me sens mal; ou-
vrez la voiture. » On monta la côte à pied; l'air vif
le saisit; il se mit à trembler. Au bout d'un instant,
il ne pouvait plus marcher. On voulut couper un
bâton dans une des haies qui bordent la route; il
s'y opposa, en disant que c'était un vol. Il demanda
à un passant un échalas qu'il lui paya 40 sous.
On fit ainsi trois ou quatre kilomètres à grand'-
peine, montant et descendant tour à tour. Arrivé
à Parcieux, M. le Curé fut forcé d'avouer qu'il
ne pouvait pas aller plus loin. Je me hâtai de
lui dire : « Dans ce cas, je vais avec votre neveu à

« Dardilly. — Oui, mon ami, vous me ferez plaisir. Demandez à mon frère s'il a quelque chose de particulier à me dire, et recommandez-lui notre sœur. »

« C'était à merveille : on tourna bride. M. le Curé fit encore un bout de chemin à pied, puis il remonta en voiture de conserve avec le frère Jérôme, et on partit au grand trot pour Ars, sans qu'il éprouvât le moindre malaise; il rentra au confessionnal où l'attendaient d'importantes occupations.

« A Neuville, continue M. Toccanier, nous prenons une voiture, et à cause du mauvais état des chemins couverts de neige et de glace, nous n'arrivons qu'à la nuit close au terme du voyage. Les religieuses de Dardilly accourent les premières au bruit de la voiture, et, apercevant un prêtre, elles vont annoncer l'arrivée du Curé d'Ars. Hélas ! ce n'était que son vicaire, lequel n'était déjà point en bonne odeur, pour avoir retenu M. Vianney en d'autres circonstances où on avait espéré l'enlever. Par bonheur, le neveu est là pour me dégager de cette fausse position, en racontant lui-même les efforts de son oncle et ma bonne volonté. Je reçois dans cette famille chrétienne des soins affectueux, et le lendemain, après avoir vu en particulier le cher malade pour m'acquitter de ma mission, je me hâte de revenir près de mon saint Curé, que j'avais laissé si souffrant sur la route. Le frère

Jérôme me raconta qu'aussitôt que la voiture eut repris le chemin d'Ars, tous les symptômes qui nous avaient inquiétés avaient disparu ; qu'en arrivant, M. Vianney s'était remis immédiatement à l'ouvrage et qu'il avait fait la prière du soir, à l'heure accoutumée, sans aucune fatigue. Un des épisodes intéressants de ce retour, c'est qu'à la montée de Trévoux, on croisa l'omnibus d'Ars se dirigeant sur Lyon ; il était parti plein de pèlerins. Quand ces pèlerins eurent reconnu le saint prêtre, tous mirent pied à terre et laissant leur voiture s'en aller à vide, ils l'escortèrent jusqu'au village et rentrèrent à l'église avec lui.

« Parmi ces pèlerins, lui demandâmes-nous, il
« y avait sans doute de vieux pécheurs ? — Oh !
« oui, mon ami, il y en avait qui ne s'étaient pas
« confessés depuis quarante ans. — Vous voyez,
« monsieur le Curé, que le bon Dieu vous a arrêté
« lui-même, pour vous ramener à l'œuvre qui lui
« est chère. »

« Le bon Curé me regarda en souriant ; quelques heures après, les sœurs de Dardilly et le vicaire de cette paroisse vinrent dans l'intention de lui livrer un dernier assaut. Heureusement, j'étais avec eux dans la sacristie, au moment où ils cherchaient à démontrer à M. Vianney, qu'en prenant le chemin de fer, il pouvait faire sa visite. « C'est impossi-

« ble, répondait le bon Curé, j'ai fait tout ce que
« j'ai pu. » Alors M. le vicaire, démasquant sa der-
nière batterie, laissa échapper ces mots : « C'est
« bien triste pour M. votre frère de descendre dans
« la tombe avec les secrets qu'il peut avoir à vous
« confier. » Se rappelant ce que je lui avais dit à
mon arrivée, M. le Curé répondit aussitôt : « Mon
« frère n'a point de secret. M. le missionnaire
« qui est allé le voir, l'a interrogé à ce sujet... »
Déconcerté par cette réponse inattendue, les
solliciteurs abandonnèrent la partie, ou plutôt ils
la remirent à un autre jour, et peu de temps après
cet essai malheureux, ils revinrent la nuit, à
l'heure où M. le Curé avait coutume de sortir du
presbytère pour se rendre à l'église, ils étaient là,
et voulurent le faire monter en voiture; ils le
prirent même par le bras, usant d'une sorte de
contrainte modérée et respectueuse. M. Vianney
tint bon et leur dit : « Non, non ! je n'ai pas pré-
« venu Monseigneur, et je ne suis pas prêt. »

C'est la quatrième fois que le Curé d'Ars se voyait forcé de reculer devant les manifestations de la volonté divine; il avait fini par comprendre que cette aspiration au repos dans la solitude et la prière était une tentation; mais cette tentation revenait vaguement l'assaillir sous une forme ou sous une autre. Il avait peine à la repousser entièrement, et on l'a souvent entendu répéter *que*

c'était une chose affreuse de passer d'une cure au tribunal de Dieu. Il est certain d'ailleurs qu'il n'aurait trouvé nulle part le calme et l'isolement dont il sentait le besoin. Il aurait eu beau fuir de désert en désert et de trappe en trappe, sa solitude aurait inspiré trop d'envie, et sa vertu trop d'admiration pour être longtemps respectée. Partout il aurait été traqué, découvert et pris d'assaut par les multitudes avides de consolations et d'enseignements.



CHAPITRE XII

Des honneurs rendus à la sainteté de M. Vianney et de quelques visites célèbres qu'il a reçues.

Nous ne savons pas si un homme a joui, dans notre siècle, d'une renommée aussi populaire et aussi universelle que le Curé d'Ars. Et quand on songe que cet homme n'a eu d'autre titre à l'admiration de ses contemporains que son éminente piété ; que, chez lui, aucune auréole d'aucune sorte ne s'ajoutait à celle de la vertu ; que sa vertu même, pour imposer au monde, a dû triompher de cette simplicité qu'il appelait son *ignorance*, et qui, avant d'avoir reçu la consécration des miracles, du don de prophétie et des qualités infuses, pouvait en effet paraître excessive et lui valoir bien des rebuts ; quand on a reconnu ce prodige renouvelé des âges les plus beaux du christianisme ; quand on a vu de près les précautions que M. Vianney n'a cessé de prendre pour éviter l'éclat

et le bruit, le supplice que toute marque de respect trop directe et trop démonstrative infligeait à sa modestie, le fait de cette célébrité hors de pair devient quelque chose de plus caractéristique. On se prend à croire que le sens moral des peuples n'est pas aussi profondément affaibli qu'il le paraît, et qu'il suffirait peut-être de la présence de quelques saints dans cette société décrépite, pour y renouveler la foi qui sauve le monde.

Les étrangers venus à Ars, pendant que le Curé vivait, quel qu'ait été l'état de leurs convictions, et à quelle classe de la société qu'ils appartenissent, en ont rapporté la même impression. Le cœur est la dernière chose qui meurt en nous, et le cœur vit de l'admiration du beau et de l'amour du bien. Quand le beau et le bien nous apparaissent, quelque part qu'ils nous apparaissent, quand ils passent devant nous, sous quelle forme, il n'importe, le cœur en reçoit une émotion profonde. Il éprouve comme le tressaillement intérieur d'Élisabeth à la vue de Marie ; il s'exalte pour le beau, il s'attendrit à l'aspect du bien, et en s'exaltant et s'attendrissant il aime, il vénère, il est heureux.

Tous les pèlerins d'Ars contemplaient, sinon avec les yeux de la foi, — beaucoup n'avaient pas ce bonheur, — du moins avec le respect qu'inspire une incontestable supériorité morale, les combats de ce vaillant athlète de la pénitence et de la cha-

rité apostolique. On ne s'arrachait pas facilement à ce spectacle. On y trouvait réunis le merveilleux, le pathétique, le simple, le sublime, et, pour tout dire, la grandeur épique d'une race d'hommes oubliés, naïfs comme des enfants et forts comme des géants. Plus l'intelligence était élevée, plus l'effet produit par ce spectacle était considérable.

Nous avons entendu un savant distingué, mais peu croyant, nous dire dans son enthousiasme : « Je ne pense pas que, depuis l'étable de Bethléem, « on ait rien vu de pareil!... » Il se trompait : il n'avait pas lu l'histoire de l'Église ; mais il disait vrai en ce sens que la vie du Curé d'Ars, comme celle de tous les saints, est la continuation de la vie de Notre-Seigneur. Bethléem est leur berceau. C'est là qu'un jour la vertu est née ; c'est là qu'elle nous est apparue pour la première fois, sous la forme d'un petit enfant ; c'est de là qu'elle s'est élancée, pour s'étendre de siècle en siècle et de frontière en frontière, sous l'impulsion de la force divine.

Un poète célèbre voulut connaître le Curé d'Ars, et n'étant plus maître de son émotion après l'avoir vu et entendu, il s'oublia jusqu'à dire en sa présence : « Jamais je n'ai contemplé Dieu de si près ! — C'est vrai, mon ami, reprit M. Vianney, en lui « montrant le saint sacrement exposé sur l'autel, « c'est vrai : Dieu n'est pas loin. Nous l'avons là

« dans le sanctuaire de son amour. » Comme le poète enchérissait sur sa première exclamation par des phrases de plus en plus louangeuses, le Curé lui prit les mains, et l'interrompant doucement : « Mon ami, j'aime ces paroles de saint Jean : « Si on nous connaissait, on dirait de nous beaucoup moins de bien et beaucoup plus de mal. » Le poète parla d'une église à laquelle il consacrait ses vers; M. Vianney, dont la conversation était toujours céleste, lui dit : « L'église matérielle se « bâtera certainement : l'important est d'élever « dans notre cœur l'église spirituelle, le tabernacle « vivant où Notre-Seigneur se plaît à résider. » En se retirant, après avoir reçu la bénédiction du Curé d'Ars, Jasmin disait : « Quel type de sainteté! « cet homme est plus grand que son nom! Je « n'oublierai jamais cette tête ceinte déjà de l'aurole des bienheureux, ce regard de feu, cette « simplicité d'enfant..... »

Marceau, le marin missionnaire, vint à Ars, au retour de son dernier voyage dans les îles de l'Archipel océanien. On lui demanda ce qu'il pensait du vénérable Curé, s'il avait trouvé en lui de la science : « De la science humaine, non, dit-il, mais « de la science DIVINE, oh! oui!... Le prodige qui « m'a frappé, c'est que j'ai vu dans le Curé d'Ars « un enfant comme Notre-Seigneur les aimait. « C'est un des plus beaux modèles de l'enfance

« chrétienne : c'est pour cela que Dieu est avec
« lui. »

« Ému par tout ce que la renommée m'en apportait, nous écrit un prêtre du plus rare mérite, je formai le projet, moi aussi, d'aller voir le saint. En ouvrant le cahier de mes résolutions, je trouve parmi les jours qui ont influé sur ma vie et que je dois fêter avec reconnaissance, à côté des anniversaires de ma première communion, de ma conversion, de mon ordination, je trouve la date du 24 août 1832, précédée de ces mots : VISITE D'ARS. C'est alors, en effet, que je mis le pied pour la première fois sur ce sol béni où je suis revenu si souvent, où j'ai versé tant de larmes consolantes, formé tant de bons propos et dont le nom seul me remue jusqu'au fond de l'âme... »

Nous n'essayerons pas d'énumérer les marques de confiance et les témoignages de vénération et d'amour que M. Vianney a reçus dans le cours de son apostolat. Nous avons dit, et tout le monde sait, qu'ars a été, pendant trente ans, un centre si couru de visites, de demandes, de prières et de consultations, que la gloire des plus anciens pèlerinages en a été un instant éclipsee. La liste des hommes éminents, magistrats, militaires, littérateurs, religieux, prêtres, évêques qui s'y sont rencontrés, est infinie. Nous avons eu la curiosité de

parcourir un jour quelques pages d'un registre d'hôtel; nous y avons vu figurer les noms les plus illustres de France, de Belgique et d'Angleterre, des notabilités de Londres, de Dublin, d'Édimbourg, de Bruxelles, de Cologne, de Munich, des voyageurs venus des rives du Mississipi, de l'Ohio et de la Plata.

Un fait, qu'on aura peine à croire, caractérisera mieux que nos paroles le degré de célébrité auquel Ars était arrivé, grâce à son Curé. Un jour, le facteur apporta une lettre venant du royaume de Naples. A part ces mots : A LYON, PRÈS D'ARS, la suscription était en langue italienne : *Al Ill. è Rev. Padre Colin, Super. della Società di Maria*. Nous avons vu cette lettre; nous l'avons reçue nous-même des mains du facteur embarrassé. On avait cru, à la direction de Trévoux, qu'il fallait lire : A Ars, près Lyon. Voilà pourquoi elle nous arrivait. Mais pour nous, le doute n'était pas possible. Le R. P. Colin résidait bien à Lyon; son correspondant italien ne l'ignorait pas; il lui écrivait donc bien : A LYON, PRÈS D'ARS!

Nous avons eu lieu de nous convaincre, à Rome, que le Curé d'Ars était connu de réputation de la plupart des cardinaux, des membres des congrégations et des prélats qui entourent le trône pontifical. Parmi les princes de l'Église, dont la présence à Ars a été un hommage rendu à l'humble prêtre

par ce qu'il y a de plus élevé dans la hiérarchie sacrée, nous pouvons citer NN. SS. d'Aix, de Meaux, d'Autun, de Valence, de la Basse-Terre, de Birmingham, Mgr de Brésillac, Mgr Guillemain, Mgr Bataillon, etc. Son Éminence le cardinal de Bonald a voulu connaître M. Vianney. Il a conféré longtemps avec lui, dans sa pauvre chambre, et au sortir de cet entretien confidentiel, il disait à l'abbé Toccanier qui avait l'honneur de l'accompagner : « Savez-vous, « monsieur l'abbé, que le Curé d'Ars voit les ques- « tions de bien haut ! » Quelques jours après, l'aumônier de Son Éminence envoyait au saint prêtre un beau chapelet béni par Pie IX, et il écrivait : « Ars, terre de miracle!... Nous n'avons fait qu'y « toucher, et son souvenir nous est resté vif et « profond... Peut-être un jour, ce bonheur sera- « t-il plus complet. J'aime à en garder l'espé- « rance. »

Mgr Dupanloup, le grand évêque d'Orléans, est venu plusieurs fois s'édifier à Ars; il a vu M. Vianney au saint tribunal, et il a confié à des amis que le bon Curé avait essayé de calmer ses craintes à propos de la charge pastorale dont s'effrayait l'illustre prélat, en lui disant : « Il y a beaucoup d'é- « vêques dans le martyrologe, et il n'y a presque « point de curés. C'est à moi, Monseigneur, de « trembler... »

Mgr Lyonnet, en allant prendre possession du

siège de Valence, vint demander la bénédiction du serviteur de Dieu. M. Vianney ne pouvait supporter l'idée de voir un évêque incliné devant lui, et comme Sa Grandeur insistait, il consentit à faire sur elle le signe de la croix ; mais aussitôt tombant à genoux lui-même : « Monseigneur, dit-il, cette « bénédiction va rejaillir sur moi. »

Le 3 mai 1845, le Curé d'Ars venait de terminer l'exercice du mois de Marie. La foule des pèlerins stationnait autour de l'église, en attendant que le Saint parût, lorsqu'on vit arriver, dans une modeste voiture, un prêtre enveloppé d'un manteau noir. Bientôt, sous les plis du manteau, on aperçut une robe blanche, et chacun de s'écrier : « Voilà « le grand prédicateur ! » Le peuple de nos campagnes désignait ainsi le religieux qui venait de produire à Lyon une émotion sans exemple dans les fastes de la chaire chrétienne. C'était vraiment le P. Lacordaire. Et, le lendemain, les habitants d'Ars purent contempler l'illustre Dominicain écoutant dans un humble recueillement et avec une attention respectueuse le prône du Curé d'Ars. Le génie s'oubliait devant la sainteté lui apparaissant sous sa forme la plus simple. M. Vianney fut touché et il dit à quelqu'un : « Savez-vous la réflexion « qui m'a frappé, pendant la visite du P. Lacor- « daire ? Ce qu'il y a de plus grand dans la science « est venu s'abaisser devant ce qu'il y a de plus

« petit dans l'ignorance... Les deux extrêmes se
« sont rapprochés.... »

Le P. Lacordaire fut très-ému de la chaleureuse exhortation dans laquelle il avait entendu l'homme de Dieu presser et conjurer ses paroissiens d'invoquer le Saint-Esprit, et d'appeler en eux la plénitude de ses dons : il ajouta qu'il était heureux de pouvoir se dire que, s'il avait à traiter un semblable sujet, il le ferait non pas dans les mêmes termes, mais sous la même inspiration : « Ce saint prêtre
« et moi nous ne parlons pas la même langue ; mais
« j'ai le bonheur de pouvoir me rendre ce témoi-
« gnage que nous sentons de même, encore que
« nous ne disions pas de même. » L'orateur avait entendu le Saint, mais le Saint voulait entendre l'éloquent religieux : aussi annonça-t-il que le soir, aux vêpres, *on dirait bien mieux que lui*. Le R. Père hésita et ne consentit que lorsqu'il fut bien persuadé que céder au désir du Curé d'Ars était envers lui une marque de respect et de soumission. Mais il se plaignit de *parler, au lieu d'écouter encore* : « J'étais venu, dit-il, pour demander des conseils
« et pour m'édifier. » Il se mit aux pieds de la vertu du serviteur de Dieu avec une humilité si profonde et une si entière conviction que chacun des paroissiens prenait sa part de bonheur dans la gloire qui rejaillissait sur leur Saint.

« Avez-vous entendu, disaient-ils en sortant de

« l'église, avez-vous entendu *le grand prédicateur*
« qui s'est mis si fort au-dessous de notre Curé?

L'attendrissement était dans tous les cœurs en voyant l'orateur chrétien le plus admiré de notre époque suivre, la tête baissée, l'air profondément humble et recueilli, ce vieillard auquel il venait demander peut-être une parole prophétique sur l'avenir de l'ordre qu'il avait reçu la mission de restaurer en France. Le Curé d'Ars a apprécié tout ce qu'il y avait de grandeur et de foi dans cette conduite. Les larmes lui venaient aux yeux, en pensant qu'il avait dû accorder sa bénédiction à l' instante prière du P. Lacordaire. L'élévation de ses pensées, l'harmonie de sa parole avaient produit dans l'esprit et l'imagination de M. Vianney un effet d'enthousiasme et d'enchantement : « Je n'ose
« plus paraître dans ma chaire, disait-il, je suis
« comme ce prince qui, ayant fait monter le Pape
« sur son cheval, n'osait plus y remonter lui-
« même. » Comme on s'entretenait devant lui de l'effet prodigieux des conférences de Lyon, en ajoutant que cependant on citait peu de conversions : « Écoutez, dit-il, il y aura un immense résultat, si le prédicateur a prouvé aux savants
« qu'on en sait encore plus qu'eux, et à nos beaux
« esprits qu'ils ne sont pas les plus habiles... Il
« faut leur faire admirer les beautés de l'édifice
« pour leur donner envie d'y entrer. »

Ainsi l'effet de cette mémorable visite a été complet et réciproque... Le célèbre pèlerin a paru fort édifié de la sainteté merveilleuse du Curé d'Ars ; il s'est promis de revenir, et il a tenu parole. Sans s'expliquer sur la conversation particulière qu'il a eue avec M. Vianney, il a avoué seulement qu'il avait recueilli de lui des aperçus très-lumineux et des gages d'espérance très-positifs touchant le rétablissement des Frères-Prêcheurs. Il disait à propos des lumières qui lui étaient venues du Curé d'Ars : « La science creuse la vie et ne « la comble pas ; la piété l'illumine, l'élève et la « remplit. »

Lorsque le vénérable P. Muard, fondateur des Bénédictins de la *Pierre-qui-vire*, vint à Ars, toute son âme se sentit inclinée vers celle du bon Curé. Les grands serviteurs de Dieu ne se rencontrent point sans s'unir. Ils ont un instinct pour se reconnaître, et un attrait réciproque pour se communiquer leurs pensées.

Un jour, le missionnaire d'Ars, qui devait dire la messe de cinq heures, trouva à genoux sur le prie-dieu de la sacristie, le front dans ses mains et le visage baigné de larmes, un prêtre respectable, qui se levant à son approche lui montra une belle et majestueuse figure, pleine d'intelligence et de vivacité, entourée d'une couronne de cheveux blancs. Ce prêtre s'écria en l'étreignant : « Mon

« Dieu ! quel homme vous avez là ! Est-il possible
« que j'aie laissé blanchir ma tête sans venir le
« voir ! Oh ! je reviendrai ! je reviendrai !!! » Et
l'abbé Combalot, car c'était lui, ne se lassait pas
d'entendre le récit des merveilles d'Ars ; il se fai-
sait redire les mots du serviteur de Dieu ; il y re-
connaissait l'esprit des saints, et son immense mé-
moire, toute remplie de la lecture de saint Bernard
et de saint Bonaventure, faisait d'heureux rappro-
chements et découvrait d'intéressantes harmonies
entre le langage de ces grands mystiques et celui
du Curé d'Ars.

Les chaires de Paris et de la province retentirent
souvent du nom de M. Vianney et de son panégyrique
anticipé. Quelques années avant la mort de M. Vian-
ney, le R. P. Petetot prêchait à Saint-Sulpice, en
l'honneur de saint Charles, patron du séminaire. Il
parlait de la gloire des saints, et de ce que Dieu fait
pour ceux qui se donnent à lui sans réserve. Tout à
coup il s'interrompit pour dire d'une voix émue : « J'ai
« vu un saint dans ma vie ; je l'ai entendu exhorter
« la foule... Toute son éloquence consistait à dire :
« MES ENFANTS, AIMEZ BIEN LE BON DIEU... IL EST SI
« BON !... AIMEZ-LE BIEN... » Puis s'adressant aux
séminaristes groupés en face de la chaire, le vé-
nérable oratorien ajouta : « Eh bien ! Messieurs, le
« saint que j'ai le bonheur de connaître, convertit
« plus d'âmes avec ces simples paroles, que nous

« n'en convertissons, nous autres, avec de longs
« discours... »

Nous aurions à signaler, s'il ne fallait nous restreindre, bien d'autres rencontres intéressantes qui ont eu lieu à Ars. Les pères y amenaient leurs enfants, les époux chrétiens leurs femmes; les chefs d'institution y conduisaient leurs élèves, les supérieurs de communautés leurs religieux et leurs novices. Les conférences de Saint-Vincent de Paul en faisaient le but de leurs pèlerinages.

La conférence de Villefranche est une fondation du regrettable comte Charles de Montbriant, qui a couronné par une mort précieuse devant Dieu une vie toute de foi et de bonnes œuvres. M. de Montbriant était entré dans l'intimité du Curé d'Ars, en entrant dans une famille que le Curé d'Ars aimait; de son vivant le saint homme n'aurait rien eu à refuser à son ami; mais le respect de ce dernier l'eût empêché d'exiger beaucoup. Toutefois, s'il en coûte de demander, il en coûte moins de désirer. Le président de la conférence de Villefranche désirait depuis longtemps faire descendre sur son œuvre les prières et les bénédictions du serviteur de Dieu. Il aurait voulu que ses confrères en Saint-Vincent de Paul entendissent une fois la messe de M. Vianney, reçussent la communion de sa main, fussent encouragés par sa parole, et

qu'une réunion extraordinaire se tint sous sa présidence. Le missionnaire, qui prenait en ce moment sa faible part des travaux et des sollicitudes du pèlerinage, s'entremet dans la petite diplomatie qui eut lieu à ce sujet. On n'avait pas besoin d'artifice pour obtenir du bon Curé les intentions de sa messe. Son esprit d'humilité vit tout de suite le trait d'union qui l'attachait aux conférences de Saint-Vincent de Paul : « Ce sont les amis des « pauvres, dit-il, je suis un pauvre moi-même ; « je serai bien au milieu d'eux. »

Il était plus difficile d'amener le digne prêtre à présider une séance et à recevoir chez lui vingt-cinq ou trente personnes des plus considérables du pays. Il fallut chercher un biais. Le bon Curé répugnait tant à tout ce qui ressemblait à du relief ! Cela d'ailleurs sortait de la régularité de sa vie ; on ne lui en parla pas. Mais après la messe, suivie d'un sermon du missionnaire, après une fraternelle agape offerte par les habitants du château, après le catéchisme, dans lequel le Curé d'Ars se surpassa, en parlant, avec un admirable à-propos, de l'emploi chrétien des richesses, et en émaillant son sujet d'une foule de traits charmants et de la plus ravissante naïveté, comme il rentrait au presbytère, il trouva la conférence réunie dans l'étroite cour plantée qui précède la maison. Il fit un mouvement de surprise ; puis se remettant aussitôt, et

accompagnant chaque mot de son aimable sourire :
 « Oh ! dit-il, encore les amis des pauvres !... On les
 « trouve donc partout aujourd'hui ! Les amis des
 « pauvres sont les amis du bon Dieu : c'est une
 « journée de paradis sur la terre. »

Alors, sans se douter qu'il entrait dans les vues de ses visiteurs et qu'il remplissait un programme, avec une aisance et une aménité parfaites, il se mit à parler de la pauvreté, de sa dignité et de ses joies, mêlant à son entretien toutes sortes d'histoires délicieuses et presque inédites sur saint François d'Assise, saint Jean de Dieu et les autres amants passionnés de la sainte pauvreté. Les auditeurs étaient tellement épris, qu'après que M. Vianney eut fini de parler et qu'il les eut bénis, ils l'écoutaient encore : ils ne pouvaient plus sortir de cette petite cour, où suivant l'expression du bon Curé le paradis s'était un instant trouvé pour eux sur la terre.

A propos des hommages décernés à la sainteté par ce pauvre monde, qui se rend justice à lui-même en honorant ceux qui le méprisent, ce serait le cas de nous étendre sur les manifestations éclatantes qui accueillait le serviteur de Dieu, lorsqu'il faisait un pas hors de son confessionnal ou de son église : disons seulement qu'elles étaient un des côtés les plus extraordinaires et les plus saisissants du tableau que l'on venait contempler

à Ars. Nous connaissons un général qui avait accompagné le préfet du département, M. de La Peyrouse, dans une visite à la famille des Garets. C'était un dimanche, et les hôtes du château durent suivre les exercices religieux de la journée. Ce que le vieux militaire avait vu jusque-là l'avait médiocrement touché. Le catéchisme du Curé l'avait laissé froid et inattentif. Mais, lorsqu'au sortir de l'église, il fut témoin des marques de vénération qui éclatèrent sur le passage de M. Vianney; lorsqu'il vit cette multitude haletante, ces bras tendus, ces fronts inclinés, ces regards suppliants, et le saint vieillard adressant une parole à tous, souriant à tous, répandant ses bénédictions sur tous, les larmes lui vinrent aux yeux, et il resta tellement impressionné que, pendant longtemps, il ne parla plus d'autre chose.

L'ambition des pèlerins ne se bornait pas à voir le Curé d'Ars, à lui parler et à entendre une réponse à leurs paroles; elle allait encore à vouloir posséder un souvenir de lui, un objet qu'il avait béni, une image qu'il avait signée, quelque chose qui lui avait appartenu. De là, l'habitude prise par M. Vianney, bien qu'il en coûtât de continuels efforts à son humilité, de bénir, après la messe, les croix, les médailles et les chapelets, et de mettre les initiales de son nom sur les images et sur les livres qu'on lui présentait.

Au commencement, lorsque le Curé d'Ars quittait un instant l'église, il ôtait son surplis et le déposait sur le mur du cimetière pour le reprendre ensuite ; mais il a été bientôt forcé de ne plus s'en séparer : on le coupait par morceaux. On faisait de même de son chapeau qu'il ne pouvait, pendant les longues séances du confessionnal, défendre contre ce pieux vandalisme ; c'est pourquoi il résolut de ne plus s'en servir. Plusieurs fois on a donné des coups de ciseaux à sa soutane. Des femmes, pendant son catéchisme, se glissaient auprès de sa stalle et avisaient à lui couper quelques mèches de cheveux ; de temps en temps, lorsqu'elles tiraient trop fort, il se retournait et leur disait d'un ton calme : « Laissez-moi tranquille ! » Ordinairement il feignait de ne pas s'en apercevoir, mais il en souffrait intérieurement. On a souvent détaché des pages de son bréviaire, qu'il était obligé de soustraire à la vue des pèlerins. Il est inutile de parler de l'avidité avec laquelle on se disputait les choses qui avaient été à son usage, ou qu'il avait simplement touchées. Les meubles de sa pauvre chambre ont tous été vendus plusieurs fois. Nous ne pouvions faire visiter la cure aux étrangers sans avoir à constater ensuite quelques dégâts ou quelques larcins. On enlevait la paille de son lit, on mutilait ses chaises, on entaillait sa table, on déchirait ses livres, on ouvrait ses

tiroirs pour lui voler ses plumes, ses crayons, son papier; on s'arrachait ces trésors. Quand on n'avait pas eu part au butin, on brisait en passant une branche de la touffe de sureaux qui croissaient dans sa cour; les plus discrets cueillaient une des petites fleurs qui s'y épanouissaient sous l'herbe.

Ceux qui ne pouvaient jouir de la présence du Curé d'Ars voulaient avoir son portrait. Cette image a pénétré partout. Nous l'avons trouvée jusque dans les chalets de la Suisse primitive, chez les paysans d'Uri et d'Underwalden. L'exhibition continuelle de ce portrait, s'étalant sous toutes les formes, et quelquefois sous les formes les plus ridicules, aux portes de toutes les maisons du village, offusquait la vue du bon Curé et blessait son âme. Ce dut être pour lui, dans le commencement, une véritable obsession. Il avait fini par s'y habituer comme à tant d'autres souffrances; pourtant, quand il faisait son petit trajet journalier du presbytère à l'église, en passant par la maison des missionnaires, poursuivi le long du chemin par les ovations de la foule, on aurait pu remarquer qu'il baissait la tête et ne savait que faire de ses yeux; il avait l'air d'un patient. S'il lui arrivait, par mégarde, d'apercevoir une de ces images qui tapissaient les murs, il échappait à cette importune vision par une aimable saillie : « Tou-

« jours ce vilain portrait¹ !... Voyez comme je
 « suis malheureux ! On me pend, on me vend !...
 « Pauvre Curé d'Ars ! »

A la vue d'une de ces caricatures plus grotesque et plus enluminée que les autres, il dit un jour gaiement : « Regardez un peu !... ne dirait-on pas que
 « je sors du cabaret ? »

En 1852, un artiste avignonnais, frappé de l'air de sainteté répandu sur la figure du Curé d'Ars, réussit à la reproduire de mémoire, d'une manière assez heureuse. Ce fut, avant l'œuvre si remarquable de M. Cabuchet, ce que l'on posséda de mieux. On en fit une lithographie qui se vendait 2 ou 3 francs. En voyant apparaître cette nouvelle édition de son portrait, M. Vianney dit avec le sourire malin dont il assaisonnait une réflexion piquante : « Hélas ! on est bien averti, à
 « chaque instant, du peu qu'on vaut. Quand on me
 « donnait pour 2 sous, j'avais encore des acheteurs ; depuis qu'on me vend 3 francs, je n'en
 « ai plus. »

Jamais le saint homme n'avait voulu se prêter à la fantaisie des artistes, peintres ou photographes, qui, à différentes époques, s'étaient rendus à Ars avec l'espoir d'étudier et de reproduire ses traits.

¹ M. Vianney, pour marquer le mépris qu'il faisait de son portrait, l'appelait en riant son *carnaval*.

Lorsqu'il vint à son tour, M. Cabuchet avait préparé le succès de son entreprise en se faisant précéder d'une lettre de Mgr Chalandon, dans laquelle le prélat insistait pour que son bon Curé consentît à poser. M. Vianney fut inflexible et se contenta de répondre : « Je veux bien, pourvu que
« Monseigneur me permette de me sauver en-
« suite. » Il n'y avait pas de risque que Monseigneur donnât cette licence. Réduit à la condition de ceux qui avaient tenté l'expérience avant lui, le jeune artiste ne s'en mit pas moins courageusement à l'œuvre. Il assistait tous les jours au catéchisme, se cachait dans la foule des auditeurs, prenait un air attentif et modelait au fond de son chapeau sa maquette de cire.

Émilien Cabuchet est un artiste chrétien de la bonne école, de ceux qui s'agenouillent et qui prient avant de travailler. Il n'était pas depuis deux jours à Ars, qu'il eut le désir de se confesser au bon Père. « Ne vous trahissez pas, lui dit le missionnaire, et qu'on ne se doute pas du dessein
« qui vous amène ici. On vous donnerait pour pénitence de briser votre modèle. »

Malgré cette recommandation, le pieux artiste ne put résister à l'envie de faire savoir à M. Vianney qu'il était l'auteur de la statue de saint Vincent de Paul, récemment inaugurée à Châtillon. Le bon Curé le félicita gracieusement. Alors il s'enhardit

jusqu'à dire : « Mon père, je voudrais faire encore
 « quelque chose pour que Notre-Seigneur soit
 « connu et glorifié dans ses saints. » M. Vianney
 vit parfaitement à qui il avait affaire, et, changeant
 de figure et de langage, il reprit sur un ton sé-
 vère : « Non, mon ami, non : c'est inutile... ni
 « pour vous, ni pour Monseigneur!... Je n'y con-
 « sentirai jamais. »

Après cet entretien, le Curé d'Ars, allant faire
 son catéchisme, reconnut son pénitent qui s'était
 installé, pour mieux le voir, en face de la petite
 estrade d'où il parlait à la foule, et, devinant aus-
 sitôt à quelle besogne il se livrait, il se pencha
 vers lui et lui dit doucement : « Ah çà! mon ami,
 « il y a assez longtemps que vous donnez des dis-
 « tractions à tout le monde et à moi aussi... » L'a-
 postrophe aurait pu déconcerter le patient mode-
 leur; heureusement elle venait tard, 'quand déjà
 l'œuvre dont nous lui sommes redevables était
 très-avancée. Toutefois, il l'interrompit par dis-
 crétion et disparut pendant quelques jours. Quand
 il pensa que son souvenir était effacé de la mé-
 moire du Curé d'Ars, il revint.

« Mon ami, lui dit le bon Saint en le retrou-
 vant à son poste, vous n'avez donc rien à faire
 chez vous?

— Monsieur le Curé, on dirait que vous voulez
 me mettre à la porte!

— Non, mon ami, mais j'ai bien envie de vous excommunier.

— Quel crime ai-je donc commis?

— C'est bon ! c'est bon !... vous le savez bien... Vous m'avez donné encore des distractions ce matin. »

« Ç'a été une des bonnes fortunes de ma vie de connaître le Curé d'Ars, disait ensuite Émilien Cabuchet. Il faut avoir vu les saints pour savoir les représenter. »

Nous ne parlerons ici que pour mémoire du camail que M. Vianney reçut des mains de Mgr Chalandon et de la croix d'honneur qui lui fut envoyée, sur le rapport du comte Emmanuel de Coëtlogon, préfet de l'Ain, à la demande du marquis de Castellane, sous-préfet de Trévoux. Le bon Curé ne porta son camail qu'à la cérémonie de réception, et il en souffrit plus qu'il n'aurait souffert, quelques années auparavant, *des coups de bâton* qui devaient le mettre hors de chez lui. Quant à la croix d'honneur, il fallut, pour qu'on pût dire qu'il l'avait acceptée, lui faire croire que c'étaient des reliques qu'on lui offrait.

« Hé ! là ! fit-il avec un soupir de désappointement lorsqu'il eut ouvert l'écrin qui la renfermait... ce n'est que ça !... » Puis la passant à M. Toccanier : « Tenez, mon ami, lui dit-il, l'Empeur s'est trompé. Ayez autant de plaisir à

« la recevoir que j'en ai à vous la donner. »

Quelques jours après, le préfet de l'Ain étant venu féliciter le nouveau chevalier, le Curé d'Ars lui dit : « Vous auriez bien fait de porter cette décoration à un plus digne. — C'eût été difficile, » répondit très-courtoisement M. de Coëtlogon. Si « l'Empereur vous a donné la croix, monsieur le « Curé, ce n'est pas pour vous honorer, c'est pour « honorer la Légion d'honneur ¹. »

Rappelons, avant de clore ce chapitre, que des débats singuliers qui ne semblaient pas de notre temps et qui font ressouvenir de ceux qui suivirent la mort d'un des plus grands saints de la France, de l'admirable saint Martin, eurent lieu autour du serviteur de Dieu. L'affaiblissement de la foi dans nos contrées et dans notre siècle n'empêchait pas les habitants de Dardilly de jeter des regards de convoitise sur le trésor possédé à Ars, et ils songèrent au moyen de s'en assurer quelque chose. On alla trouver M. Vianney, on le supplia de faire son testament. On savait qu'il ne gardait rien des sommes que la piété des fidèles pouvait remettre entre ses mains. On lui demandait quelque chose de plus précieux que l'or et l'argent ; on le suppliait de rendre sa dépouille mortelle à sa paroisse natale. Le bon Curé ne refusa pas, il ne savait pas

¹ Voir aux pièces justificatives, note A, page 298.

refuser ; il fit le testament comme on le désirait. Le secret transpira, et l'alarme fut grande à Ars et dans tout le diocèse de Belley. L'évêque dut intervenir ; il demanda au Curé pourquoi il voulait quitter, après sa mort, la paroisse où il avait tant travaillé, et quelle raison il avait de désirer que son corps reposât à Dardilly.

« Ah ! dit le bon Curé, pourvu que mon âme
« soit auprès de Dieu, peu importe le lieu où sera
« le reste. »

Alors Mgr Chalandon réclama ce pauvre corps, et le Curé, mortifié et honteux de telles prétentions, promit de faire un autre testament. La veille de sa mort il le refit, selon le désir qui lui en fut manifesté, et disposa définitivement de ses restes en faveur de la paroisse d'Ars. Mais Dardilly ne se tint pas pour battu et multiplia les démarches. Si étrange que cela paraisse dans les mœurs du XIX^e siècle, les notables de l'endroit firent entre eux une souscription pour soutenir ce qu'ils appelaient leurs droits. Ils recoururent aux diverses autorités et, un instant, ils crurent avoir gain de cause. Ils voulurent une part de ce trésor qu'ils regardaient déjà comme une relique ; on eut grand'peine à leur faire entendre raison ¹. Pendant tout ce débat, l'inquiétude à Ars était au comble. Les imaginations

¹ Voir aux pièces justificatives, note B, page 301.

s'étaient-elles trop émues? je ne sais : mais on pensa que le tombeau du serviteur de Dieu avait besoin d'une surveillance particulière, et on craignit que les transports de la vénération n'amènassent de fâcheuses tentatives.

De pareils faits révèlent mieux que tout ce qu'on pourrait dire le sentiment populaire, et donnent la mesure du respect et de la confiance qui entourèrent, de son vivant et après sa mort, l'homme prodigieux dont nous écrivons l'histoire.



PIÈCES JUSTIFICATIVES.



Lettre de M. le marquis de Castèllane , sous-préfet de Trévoux, au préfet du département de l'Ain, dans le but d'obtenir la croix de la Légion d'honneur pour M. le Curé d'Ars.

Trévoux, le 28 juin 1858.

« Monsieur le préfet,

« Il existe dans une petite commune de mon arrondissement, dont la population est de 500 habitants, un desservant à qui sa sainteté évangélique et sa haute piété ont acquis une célébrité européenne.

« Le nom de M. Vianney, curé d'Ars, se révèle de lui-même dans la désignation qui précède, quelque générale qu'elle soit.

« La commune d'Ars, qui était autrefois ignorée parmi toutes celles de mon arrondissement, voit aujourd'hui affluer dans son sein une foule prodigieuse de pèlerins. Des services de transport ont dû être organisés pour répondre aux besoins des populations et fonctionnent régulièrement depuis longtemps. Deux voitures-omnibus font chaque jour le voyage de Lyon à Ars. Deux autres correspondent chacune deux fois par jour avec le chemin de fer de Paris à Lyon par la station de Villefranche. Une cinquième voiture, qui fait le service de Villars à Ville-

franche, passe et stationne également à Ars. Les annales du pèlerinage d'Ars évaluent à plus de vingt mille le nombre des voyageurs qui se rendent annuellement dans cette localité des divers points de la France et de l'Europe.

« Ce concours qui dure depuis de longues années et qui est dû tout entier à la réputation de sainteté d'un modeste prêtre, constitue un fait vraiment prodigieux dans un siècle qui a hérité de doctrines antireligieuses et hostiles à la foi chrétienne. La confiance des populations dans M. le desservant d'Ars est illimitée : c'est cette foi évangélique qui transporte les montagnes. Aussi cite-t-on plusieurs faits qu'il serait difficile d'expliquer au moyen de causes simplement naturelles. Le cadre de ce rapport ne permet pas de les enregistrer. Il suffit de constater qu'il n'y a nul charlatanisme dans la manière de procéder du vénérable Curé d'Ars.

« M. Vianney est un homme d'une simplicité admirable et d'une humilité profonde. C'est un second saint Vincent de Paul dont la charité opère des prodiges. C'est un nouvel apôtre qui poursuit dans un dévouement et une abnégation sans bornes un double but qui est la gloire de Dieu et le bien du prochain. Les bienfaits matériels qui ne sont qu'un des accessoires de son saint ministère, sont néanmoins très-considérables. Plusieurs fondations utiles sont dues à son zèle. C'est ainsi qu'il a créé à Ars une Providence et une école gratuite dirigée par des Frères. Il a contribué également à plusieurs fondations de même nature dans les communes voisines. Il est une seconde Providence pour les prêtres et les églises pauvres. Au seul point de vue matériel, c'est donc un homme éminemment utile.

« Parmi tous les membres du clergé de mon arrondissement, c'est incontestablement celui qui a le plus de titres à une distinction honorifique. Il est extrêmement désirable

qu'elle lui soit conférée par le Gouvernement. Il est à craindre que son humilité l'empêche de l'accepter. Mais quelle que doive être sa détermination, ce sera toujours une satisfaction méritée donnée au sentiment religieux et au clergé.

« J'ai l'honneur, en conséquence, monsieur le préfet, de vous prier de vouloir bien proposer, à l'occasion de la fête prochaine de Sa Majesté, la nomination de M. Vianney, curé d'Ars, au grade de chevalier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

« Veuillez agréer, etc.,

« Le sous-préfet,

« Marquis J. DE CASTELLANE. »

Lettre de Mgr l'évêque de Belley à M. le marquis de Castellane.

Belley, le 3 juillet 1855.

« Monsieur le marquis,

« J'ai été extrêmement touché de l'honorable initiative que vous avez prise pour faire accorder au vénérable Curé d'Ars la décoration de la Légion d'honneur. Ce serait, ce me semble, un noble hommage rendu par le Gouvernement à une vertu humble et cachée. J'ai écrit à M. le préfet dans le même sens que vous. Que la chose réussisse ou non, ce sera toujours pour moi un motif de reconnaissance envers vous, monsieur le sous-préfet, et je crois que Dieu et les hommes vous sauront gré d'avoir cherché à relever, aux yeux de tous, le prêtre respectable qui ne cherche qu'à se faire oublier.

« Je suis avec une haute considération, monsieur le marquis,

« Votre très-humble serviteur,

« † GEORGES, évêque de Belley. »

B

Lettre de M. le comte des Garets, maire d'Ars, à Mgr l'évêque de Belley, au sujet de la demande des habitants de Dardilly pour obtenir le corps ou une partie du corps du vénérable M. Vianney.

« Monseigneur,

« Le temps m'a manqué hier pour vous dire plus en détail les motifs qui, selon moi, mettent un obstacle absolu au désir manifesté par les habitants de Dardilly. Le premier de ces motifs est la volonté bien formelle de M. Vianney, exprimée dans son testament, que ses restes mortels reposent à jamais à Ars, volonté manifestée déjà par une déclaration du 10 octobre 1855, entièrement écrite de sa main. Il est de mon devoir de défendre ces volontés ; c'est un devoir de cœur et de position : je le remplirai jusqu'au bout.

» Un autre motif, Monseigneur, est la position actuelle du cercueil. Il est dans un caveau fermé par d'énormes pierres recouvertes de ciment et de vingt centimètres de béton et par le marbre portant l'inscription. Un jour entier ne suffirait pas maintenant pour défaire ce qui a été fait. Il faudrait remonter à grand'peine ce cercueil dans l'église, ouvrir l'enveloppe de chêne, celle de plomb, remettre au jour le corps vénéré... Les habitants de Dardilly n'ont aucun droit pour exiger un semblable opération. Je leur avais dit le jour des obsèques que plus tard, quand l'exhumation du corps serait possible, ils auraient une relique importante ; ils devaient se contenter de cette pro-

messe et ne plus produire une semblable demande, qui, dans l'état actuel de choses, est inconvenante et ne semble pas inspirée par une vraie dévotion. Comme vieil ami de ce saint prêtre, comme maire d'Ars, je m'opposerai toujours à pareille violation de ses volontés et de sa tombe.

« On trouverait aussi dans la commune d'Ars une opposition très-sérieuse et qui deviendrait inquiétante. Lors de la mort du Curé d'Ars, on fit courir le bruit qu'on venait de Dardilly pour enlever son corps. J'ai pu juger alors de la force de cette opposition et de ce qu'elle serait si jamais ces bruits se réalisaient.

« Enfin, Monseigneur, M. Vianney est resté quarante-deux ans à Ars. C'est là qu'il a été connu. C'est à Ars qu'il a converti, consolé, guéri des milliers de pèlerins; c'est là que tant de personnes ont été édifiées par cette sainteté admirable, ont éprouvé les effets d'une charité qui ne connaissait point de bornes. C'est à Ars qu'il a vécu, prié et pleuré. C'est à Ars qu'il a été proclamé saint par la voix du peuple. C'est là qu'il veut que reposent ses restes mortels. Et quelques personnes de Dardilly ne tenant compte ni de ses volontés bien exprimées, ni du respect et de la vénération qui entourent déjà ce tombeau, veulent à toute force le faire ouvrir et y prendre ce qui ne leur appartient pas. Cette prétention me paraît aussi exorbitante que déplacée.

« Voilà, Monseigneur, les motifs que j'aurais voulu avoir le temps de développer. Votre cœur en comprendra l'importance. J'ose espérer que s'il y a lutte, vous nous soutiendrez, vous nous protégerez. Fort de votre appui pour ce qui est saint et juste, j'accomplirai jusqu'au bout la mission qui a été le but principal de ma vie et qui en est aujourd'hui la consolation et l'espérance. »



CHAPITRE XIII

M. Vianney au milieu de la foule distribuant ses conseils.

On pouvait presque appliquer au Curé d'Ars ce passage des homélies de saint Jean Chrysostome, où le grand commentateur de saint Paul nous représente, dans sa langue imagée, l'Apôtre des nations gouvernant le monde comme on gouverne un navire, retirant de l'eau les naufragés, soutenant ceux qui ont le vertige, exhortant les matelots, tantôt à la poupe et tantôt à la proue, levant les ancres, réglant les voiles, agitant les rames, observant le ciel, faisant l'office de pilote et de nocher, supportant tout pour soulager les autres¹. Il était, pour nous servir encore d'une comparaison de saint François de Sales, comme ces grands abreuvoirs publics où tout le monde a le droit de puiser.

¹ S. Jean Chrys., *Homél.* xxv, sur la 2^e *Épître aux Corinthiens*.

Lorsque, dans une situation difficile, on avait besoin de lumière et de conseil, on venait les chercher à Ars. Beaucoup n'ayant que peu de mots à dire au saint prêtre et désespérant de percer la foule qui environnait son confessionnal d'un cercle impénétrable, se contentaient d'épier ses mouvements et s'efforçaient de le saisir au passage.

C'était un des spectacles les plus extraordinaires et les plus émouvants qu'on pût voir que celui du Curé d'Ars, accomplissant à midi son trajet diurne de la cure à l'ancienne maison de la *Providence* où logeaient les missionnaires, escortés des hommages, des respects et des empresses de la foule. C'était le moment que choisissaient pour l'aborder ceux qui n'avaient pas encore pu le voir et lui parler.

Dès qu'il paraissait, toutes les têtes se découvraient, toutes les bouches acclamaient son nom, tous les bras étaient tendus vers lui, tous les cœurs volaient à sa rencontre. Sa présence effaçait tout, dominait tout. Les regards, les aspirations, les pensées ne gravitaient plus que vers cette physionomie transfigurée par la pénitence, la contemplation et les ardeurs de l'amour divin. Le désir de l'approcher n'était pas moindre que celui qui éclatait sur le passage des saints les plus illustres, et notamment de saint Dominique, qui ne pouvait se montrer nulle part sans être suivi des grands et

du peuple, qu'on s'estimait heureux de toucher et à qui on coupait des morceaux de sa chape pour en faire des reliques. La même chose est arrivée souvent à M. Vianney. Mais lui, comme si ces marques de vénération se fussent adressées à un autre, s'enveloppant de son humilité, s'en allait sans paraître touché de ce qui se passait ou se disait autour de lui, attentif seulement aux questions dont on l'accablait en ce moment¹.

¹ Et quelles questions ? Qu'on nous permette de répéter ici ce que nous avons entendu :

« Mon Père, j'ai ma mère très-souffrante. Selon les uns, le mal est sans remède; selon d'autres, il y a quelque espérance de la sauver; qui faut-il croire ? — Mon Père, j'ai une parente qui est menacée de perdre la vue; faut-il essayer une opération ? — Mon Père, ma fille guérira-t-elle ?... Mon mari se convertira-t-il ?... Mes enfants seront-ils sauvés ? — Mon Père, je n'ai pas assez de santé pour entreprendre quelque chose seul : le bon Dieu me procurera-t-il un associé ? On m'a parlé d'une personne qui me convient sous beaucoup de rapports : dois-je me l'adjoindre ? — Mon Père, dois-je augmenter le nombre de mes employés ? — Mon Père, dois-je changer de domestique ? — Dois-je vendre mes propriétés ? — Dois-je quitter mon commerce ? — Dois-je acheter cette usine ? — Dois-je habiter la campagne ?

« — Mon Père, dites-moi le collège où mon fils sera le mieux pour l'âme et pour le corps. — Mon fils vient d'être reçu bachelier, quelle carrière doit-il suivre ? — Mon fils veut entrer dans les chemins de fer, est-ce pour son bonheur ? — Mon Père, un parti se présente pour ma fille; dois-je donner mon consentement ? — Il est question d'un mariage pour mon fils; la jeune personne est très-bien, mais il y a des difficultés du côté de la dot : faut-il dire oui ou non ?

« — Mon Père, que faut-il penser de la Salette ? — Mon Père, que

Au reste, le bon Père, — c'est ainsi que l'appelaient tous ces étrangers, venus de diverses contrées du monde et le voyant pour la première fois : *Mon Père, le bon Père, le saint Père* ; ils comprenaient que ce nom cher et vénérable était celui qui

« faut-il penser du miracle de Rimini ? — Que faut-il penser de l'Er-
« mite des montagnes ? — Que faut-il penser de Louis XVII ?

« — Mon Père, que faut-il penser de telle ou telle manière de se
« vêtir ? » Cette question lui a été faite bien souvent. La gravité de
notre sujet ne nous permet pas de parler d'une lettre qui fit beaucoup
rire M. Vianney, et dans laquelle on lui demandait son avis sur une
mode qui tendait dès lors à se généraliser. La question était traitée
avec une étendue et un sérieux très-amusant : « Pauvres dames ! di-
« sait-il en parlant de la tyrannie de cette mode, elles traînent des
« montagnes après elles ; elles s'embarrassent et embarrassent les au-
« tres. On a bien fait d'élargir les rues, mais il faudra aussi élargir
« les portes... Pauvres dames ! avec toutes leurs modes, elles souf-
« frent en cette vie pour souffrir dans l'autre ! »

Lorsque les questions étaient oiseuses, indiscretes, ou qu'elles bles-
saient son humilité, il le faisait sentir par une réponse doucement
ironique.

« Mon Père, lui disait une dame, il y a trois jours que je suis ici et
« je n'ai pas encore pu vous parler ! — En paradis ! mon enfant, nous
« causerons en paradis. »

« — Mon Père, disait une autre, j'ai fait deux cents lieues pour vous
« voir. — Il ne valait pas la peine de venir de si loin pour ça. — Mon
« Père, je n'ai pas encore pu vous voir ! — Vous n'y avez pas perdu
« grand' chose. — Mon Père, rien qu'un mot ! — Ma petite, vous m'en
« avez déjà dit vingt. — Mon Père, mon mari est-il en purgatoire ? —
« Je n'y suis pas allé. — Mon Père, je voudrais bien que vous me
« disiez quelle est ma vocation ? — Votre vocation, mon enfant, est
« d'aller au ciel. »

« — Ah ! mon Père, que j'ai peur de l'enfer ! — Ceux qui ont peur de

exprimait le mieux les sentiments que sa présence faisait naître : l'homme qui a renoncé à la paternité du sang pour se faire sur les âmes, par la fécondité du sacrifice, une paternité plus généreuse, porte devant nos respects ce titre glorieux et doux, — le bon Père se prêtait, de la meilleure grâce du

« l'enfer risquent moins d'y aller que les autres. — Mon Père, je suis
« bien lâche et bien mauvaise. — Quand on s'adresse de si vifs re-
« proches, c'est une preuve qu'on fait ce qu'il faut pour ne pas les mé-
« riter. »

Quelquefois il devinait, par cette intuition surnaturelle dont nous parlerons en son lieu, que ce n'était pas la vérité qu'on venait chercher, mais une satisfaction d'amour-propre ou de curiosité qu'on voulait se donner en l'interrogeant. Alors il était plus sec et plus sévère.

« Mon Père, lui disait une jeune fille d'ailleurs très-pieuse, mais
« dans laquelle il démêlait des sentiments humains et des retours
« égoïstes, mon Père, dites-moi où je dois aller faire mon noviciat,
« chez les dames de la Nativité, ou chez les dames du Sacré-Cœur ?
« J'aimerais mieux les dames de la Nativité, parce qu'elles me con-
« naissent. — Hélas! se contenta de répondre M. Vianney, elles ne
« connaissent pas grand'chose! » La pauvre jeune fille retira de cette
parole une confusion momentanée, mais aussi une grande lumière
qui dissipa les mirages de l'amour-propre et ne lui fit plus envisager
que la gloire de Dieu dans l'affaire de sa vocation.

Une importune, — Dieu sait s'il y en avait dans le nombre ! — harcelait depuis longtemps le saint Curé ; elle le relançait partout pour lui répéter sur tous les tons la même histoire qu'il savait par cœur. Il lui dit une fois, en accompagnant cette malice d'un sourire bienveillant pour qu'elle ne fût pas blessante : « Ma fille, quel est le mois
« de l'année où vous parlez le moins ? » L'importune se mordit les lèvres et répondit qu'elle n'en savait rien. « Ce doit être le mois de
« février, parce qu'il a trois jours de moins que les autres. »

monde, à toutes les exigences de la foule, de quelque nature qu'elles fussent. Jamais une interrogation, à moins qu'elle ne fût par trop absurde et trop ridicule, ne restait sans réponse. Rien n'égalait la promptitude et la netteté de ces réponses qui n'attendaient pas toujours pour se formuler que la question fût achevée : particularité d'autant plus remarquable que le Curé d'Ars était aussi modeste que consciencieux, et qu'il s'agissait souvent des intérêts les plus graves et des solutions les plus importantes.

Il excellait à tirer chaque question du faux jour où l'avaient placée la passion, l'amour-propre et l'intérêt; il la regardait au grand jour pour la mieux voir; le grand jour d'une sainte âme, c'est l'éternité. Aussi était-on sûr, après avoir recueilli en chemin tout ce qui se disait à haute voix ou se murmurait à voix basse, de rencontrer près de lui une face nouvelle et inédite de la vérité, quelque chose qu'on n'avait pas entendue, qui n'appartenait qu'à lui seul, parce qu'il ne l'avait cherchée qu'en Dieu. Cette lucidité ne lui était pas toujours départie dans la même mesure; il n'était que l'instrument des grâces divines, et ces grâces étaient surtout accordées à la bonne foi des personnes qui venaient l'interroger. Dieu l'éclairait par compassion pour elles, et lui octroyait en faveur de ces âmes les lumières qu'elles désiraient.

Ordinairement, il conseillait une neuvaine au Saint-Esprit ou au saint Cœur de Marie pour les nécessités de l'âme, et à sainte Philomène pour les nécessités du corps.

Quiconque apportait à Ars de vrais besoins et un désir sincère d'obtenir des lumières et des grâces, les obtenait, dans la mesure de ses besoins et de ses désirs. Mais une fois que l'éclair avait lui, une fois que le trait de lumière était parti, il fallait s'en contenter. Beaucoup se recherchant eux-mêmes, trouvant leur volonté dans leurs sacrifices, s'obstinaient, attendaient, revenaient à la charge, insistaient avec importunité pour avoir une décision qui contentât leur vanité, répondît à leurs vues ambitieuses et à leur besoin d'être ou de paraître. Il y en a qui semblaient vouloir monopoliser le saint homme avec toutes ses grâces et tous ses privilèges. Ces ardélions du pèlerinage n'obtenaient rien que de vague et d'évasif. Ou M. Vianney ne répondait pas, ou sa réponse ne renfermait aucune lumière. Il arrivait à ces personnes comme aux mendiants indiscrets : le riche qu'ils poursuivent de leurs adjurations, et qui s'est déjà montré généreux, les repousse en leur disant : « Je ne peux pas vous donner. »

Tout était pour le serviteur de Dieu l'occasion de placer un bon conseil et une pieuse pensée. Le sermonneur ne paraissait pas, le maître ne se faisait

pas sentir; mais sa parole affectueuse, appropriée à chacun, s'insinuait dans les cœurs et y traçait un sillon lumineux. On était vaincu avant d'avoir songé à se défendre. Les saints qui savent la puissance d'une parole dite au nom de Jésus-Christ, même à qui ignore le doux Maître, se regardent comme envoyés par lui vers toute créature qu'ils rencontrent, et ils s'efforcent de ne pas la quitter sans avoir déposé en elle un germe de salut. M. Vianney avait à l'adresse de tous des mots inoubliables. Il lui suffisait souvent d'un seul de ces mots pour infiltrer dans une âme la lumière et la vie.

Comme un germe échauffé qui éclôt, qui devient une belle fleur, un grand arbre, quelquefois il arrivait qu'un mot, un seul mot bien simple, devant lequel on aurait passé cent fois sans le voir, sans l'entendre, sans se douter qu'il contenait le salut, s'il avait été dit par un autre, il arrivait qu'un mot articulé par lui et fécondé par la réflexion, par le sentiment, par la chaleur de l'âme, s'ouvrait tout à coup; il en sortait une gerbe de lumière, des torrents d'une flamme vive et pure qui projetaient sur toute une destinée, sur le présent, sur l'avenir, sur le faux, sur le vrai, sur le droit et sur le devoir, de radieuses et triomphantes clartés. Ce mot détruisait le mal dans son principe ou l'arrêtait dans ses progrès; il rompait le charme de l'erreur et signa-

lait la vérité; il fermait des blessures anciennes ou il indiquait les remèdes les plus efficaces pour en réparer les suites. Soit que la parole du Curé d'Ars fût empreinte de plus d'onction ou de plus de sécheresse, de plus de douceur ou de plus de sévérité, elle était toujours ce qu'il fallait; elle manquait rarement son effet. Dieu seul connaît ce qui s'est passé dans ces entrevues fugitives, ce qui s'est fait obscurément pour son service et pour sa gloire, dans le secret de ces confidences par lesquelles le saint Curé préparait les changements qui s'achevaient ensuite dans les entretiens plus intimes du confessionnal.

Il était impossible que l'extrême défiance que M. Vianney avait de lui-même, son détachement absolu de son propre sens, son humilité d'esprit, ne fussent pas récompensés par un discernement et une prudence célestes. Que de fois ne lui est-il pas arrivé de voir réunies autour de lui des personnes qui avaient toutes un grand désir de servir Notre-Seigneur dans l'état le plus parfait! Chose étonnante! il conseillait à l'une d'entrer en religion, à l'autre de se marier, à une autre de vivre dans le célibat sans sortir du monde. L'avenir faisait voir que chacune, en suivant son conseil, avait été fidèle à la voix de Dieu.

Une jeune fille avait fait, à la suite d'une maladie très-grave, le vœu de virginité perpétuelle. Re-

cherchée plus tard en mariage avec beaucoup de persistance, elle allait céder, ne trouvant en elle aucune marque de vocation. M. le Curé fit observer que rien ne pouvait compenser le don qu'elle avait fait d'elle-même à Jésus-Christ, qui avait daigné l'accepter; il lui déclara formellement que si elle manquait à son vœu en s'engageant dans les liens du mariage, elle y serait malheureuse; il lui conseilla de faire au moins un essai de vie religieuse, ne pouvant s'acquitter autrement envers CELUI à qui elle avait donné sa foi. Après beaucoup d'hésitation, la jeune fille choisit le noviciat de Saint-Joseph; elle y est entrée, elle y a persévéré, et a fait plus tard une bonne religieuse.

Une autre personne était allée consulter le Curé d'Ars sur sa vocation. « Veuillez, mon Père, lui avait-elle dit, m'écouter un instant; vous me répondrez selon l'Esprit-Saint, et je ferai tout ce que vous me direz.

— C'est bien, ma fille; quand même je ne déciderais pas bien juste, Notre-Seigneur bénira toujours votre obéissance.

— Mon Père, à l'âge de dix ans, j'ai été mise en pension chez les sœurs de Saint-Charles. Pendant la retraite préparatoire à ma première communion, j'ai senti un pressant désir de me faire religieuse dans un couvent cloîtré. Je voudrais

accomplir ce que je crois être la volonté de Dieu ; mais ma famille s'y oppose. Ce refus me dégoûte de la vie. Je me trouve malheureuse. Je m'impatiente contre ceux qui mettent obstacle à mes désirs. D'autres fois, il me vient en pensée que ces désirs ne sont que des illusions et des ruses de Satan, qui me les inspire pour me troubler et me faire offenser Dieu.

— Pauvre petite ! C'est bien Dieu qui vous appelle, et je crois que vous serez religieuse un jour ; mais il faut que vos parents y consentent. Vous ne pouvez pas leur désobéir. Si vous partez contre leur gré, il n'y aura pas besoin qu'on vous mette à la porte ; vous sortirez vous-même. De plus, vous causerez tant de chagrin à votre père et à votre mère, que vous les ferez mourir, tellement ils sont attachés à vous !... Dans toutes les maisons, il y a un enfant privilégié qu'on aime plus que les autres. Eh bien ! c'est vous qui êtes l'enfant gâté de la famille. Il faut que vous restiez avec vos parents jusqu'à la fin de leur vie. Le jour où vous partiriez, tout serait sens dessus dessous chez vous. »

La jeune fille a suivi les avis du saint Curé. Après avoir été l'appui de ses vieux parents, le soutien de leur vieillesse, l'ange du foyer domestique, le lien aimable de la famille, elle est devenue l'épouse de Jésus-Christ. Elle est heureuse sous le voile et achève de s'y sanctifier.

Une mère de famille vint un jour des extrémités de la Provence conjurer le serviteur de Dieu, d'obtenir la conversion de son fils, que des études médicales ont complètement dévoyé; ce jeune homme a une très-belle intelligence, et il travaille à un ouvrage sur les fonctions cérébrales, dans lequel l'âme est complètement niée. Le saint Curé fut très-touché du sentiment pieux qui avait inspiré le pèlerinage. Il promit à cette grande chrétienne que son fils n'écrirait pas longtemps. Il lui dit de ne pas le faire venir à Ars, parce qu'il ne pourrait pas supporter, dans l'état d'incrédulité où il se trouvait, l'air miraculeux du séjour. Et enfin, la tirant à part du confessionnal de la sacristie : « Ma fille, « lui dit-il, venez ici, et écoutez-moi bien : Ce qui « convertira votre fils, ce sera la sainteté de votre « vie : la SAINTETÉ, sans temps d'arrêt, sans « repos... Allez toujours, toujours en avant, toujours plus loin, et toujours plus haut!.. »

Un professeur de petit séminaire écrivait à M. Toccanier, le 6 avril 1856 : « J'ai besoin de parler au Curé d'Ars, et je n'ai qu'un jour à ma disposition, le jour de la Pentecôte. Il me serait dur de manquer mon but, après un voyage long, dispendieux et fatigant. Puis-je avoir la certitude d'être admis auprès de M. Vianney, et à quelle heure? »

Ce jeune ecclésiastique était à Ars au jour et à l'heure dits. Il avait fait cent lieues pour avoir trois minutes d'audience. Nous le vîmes ensuite. Il descendait du Thabor ; son visage était lumineux. « Quel homme ! s'écria-t-il. Votre Saint a tranché en deux mots une question que personne n'avait voulu résoudre avant lui. Il a fixé toutes mes incertitudes. »

Le chef d'une institution diocésaine, qui avait déjà fait beaucoup de bien et qui était destiné à en faire encore, vint un jour, effrayé de voir un nouveau collège qui s'établissait à ses portes et semblait menacer l'avenir de sa maison, demander au serviteur de Dieu s'il devait abandonner l'œuvre commencée : « Non, mon ami, lui dit gracieusement M. Vianney. Notre-Seigneur veut encore se servir de vous. Il veut que vous répétiez après lui : « Laissez venir à moi les petits enfants. » La prédiction s'accomplit, et l'établissement en question continue à prospérer.

Un prêtre nous disait : « M. le Curé m'a stupéfié, ce soir, par la précision, la netteté et la promptitude de ses réponses à deux questions personnelles et très-importantes que je lui ai faites.

« Monsieur le Curé, lui disais-je, j'ai envie, en sortant d'ici, d'aller faire une retraite au noviciat de Flavigny.

— Oui, mon ami, vous ferez bien, vous ferez très-bien. Oh ! si je pouvais vous y suivre !

— Monsieur le Curé, si le bon Dieu me disait d'y rester et de prendre l'habit de Saint-Dominique ?

— Non, mon ami, non ; c'est un désir étranger. Restez là où vous êtes.

— Pensez-vous que Notre-Seigneur ne me demandera pas compte d'un bon désir qui viendrait de lui et que j'aurais étouffé ?

— Non, dit résolûment M. Vianney : vous êtes où Dieu vous veut. En restant là, il y aura toujours plus de bien à faire que vous n'en ferez.

— Monsieur le Curé, donnez-moi votre bénédiction, afin que je puisse toujours connaître et accomplir la volonté du Seigneur.

— Que cette bénédiction, mon ami, VOUS POUSSE ET VOUS RETIENNE ! »

Une personne vint à Ars pour s'éclairer auprès de M. Vianney sur un cas de conscience en matière de succession. La question était délicate et complexe. Le saint Curé donna une réponse immédiate, puis, s'apercevant qu'on n'était pas convaincu, il demanda la permission de consulter les ecclésiastiques réunis, ce jour-là, en conférence à Ars. Les avis furent partagés. Beaucoup se prononcèrent contre M. Vianney, qui, suivant son habitude, en

référa à l'évêché. Le conseil épiscopal approuva sa décision, et Mgr Devie, en lui répondant, le pria de communiquer sa lettre au solliciteur, afin de lui ôter toute inquiétude.

Un curé du diocèse d'Autun avait à résoudre un cas de justice et de restitution très-embrouillé. Il avait beaucoup fait en vain pour s'éclairer; il avait lu, réfléchi, consulté; le doute persévérait. Il vint à Ars, où sa question fut résolue d'emblée : ce fut comme si un nuage se déchirait. M. Vianney ne lui dit qu'un mot, mais ce mot si simple et si péremptoire, personne ne le lui avait dit auparavant; il ne l'avait trouvé dans aucun traité; et toutefois ce mot répondait à tout. Il jeta une clarté si vive et si instantanée sur le point le plus obscur de la question, que l'interlocuteur du Curé d'Ars ne put s'empêcher de dire, en se parlant à lui-même : « Eh bien! il y a certainement quelqu'un qui vous conseille! vous avez un *souffleur*... » Et il ajouta à haute voix : « Monsieur le Curé, où avez-vous donc fait votre théologie? » M. Vianney lui montra silencieusement son prie-dieu.

« J'ai été souvent amené, nous a dit un témoin grave, à me faire l'interprète de pèlerins auprès de M. le Curé et à lui adresser, en leur nom, beaucoup de demandes; je puis assurer que toutes

les fois que j'ai consulté M. Vianney dans les cas les plus épineux et les plus embarrassants, les réponses qu'il m'a faites sont toujours venues de Dieu. »

Ces réponses étaient brèves et concises. Le Curé d'Ars produisait des effets surprenants par les réflexions les plus simples et les plus ordinaires. Sans expliquer les choses et sans en déduire les raisons, il disait simplement : « Le bon Dieu veut que vous agissiez de telle manière. » Quelquefois, il se trouvait d'un avis contraire à celui des personnes les plus versées dans la science des voies de Dieu. Sans qu'on pût expliquer cette contradiction, la suite a presque toujours donné gain de cause à M. Vianney, et, après un mûr examen, on était obligé d'en revenir à son sentiment.

On ne peut pas dire que chez le Curé d'Ars cette sûreté de vue, cette rapidité de coup d'œil et cette rectitude de sens vinssent d'une grande perspicacité naturelle, ni qu'elles fussent un bienfait de sa première éducation. Cette faculté était encore moins le résultat de lectures suivies, d'études sérieuses, de longues réflexions ou de connaissances acquises. Il semblait y avoir plutôt dans l'esprit de l'humble prêtre un type de vérité, un critérium latent mais infallible, une clef qui lui servait à ouvrir les portes du cœur les plus secrètes et les

meux gardées, un fil qui l'aidait à se retrouver dans le dédale des consciences, une corde qui vibrait à l'unisson de tout ce qui était droit et juste, et qui résonnait en désaccord de tout ce qui était mal et inexact.

Rappelons ici le mot de Mgr Devie : LE CURÉ D'ARS N'ÉTAIT PAS SAVANT, MAIS IL ÉTAIT ÉCLAIRÉ. La lumière est un don ; nos yeux contemplant la clarté du soleil, ils ne la créent pas. L'intelligence la plus lucide ne fait que recevoir les rayons de la vérité. Beaucoup d'hommes qui ont des lumières les obscurcissent par ce reflet d'eux-mêmes qu'on appelle l'orgueil, entre-deux funeste, qui intercepte les splendeurs d'en haut et fait ombre sur l'âme. La liberté et la pureté du cœur sont l'indispensable condition de la lumière. « Toute passion, dit l'Ange de l'école, nuit, autant qu'il est en elle, à la rectitude du jugement et ôte le pouvoir de donner un bon conseil. L'homme affecté d'une passion quelconque voit toujours les objets plus grands ou moindres qu'ils ne sont en réalité¹. » M. Vianney n'avait dans le cœur ni orgueil, ni ambition, ni avarice, et par conséquent dans l'esprit ni ténacité ni faiblesse. Il ne courait pas à la lueur vacillante de l'imagination ; il n'était pas soumis à la tyrannie des sens. Il avait cette limpidité et cette justesse

¹ Summ. Theol., 1^a 2^æ Quæst. 44, art. 2.

du regard que donne la pureté d'intention et que l'Esprit-Saint lui-même met avant l'expérience qui nous vient des années ¹. Dans tous ses jugements, la raison était sa loi et la volonté de Dieu son flambeau. Rien n'affermait les démarches et ne rend le pied sûr comme de n'avoir à cœur que la justice et la vérité ².

A côté de questions vulgaires ou se rattachant à des intérêts privés, M. Vianney avait à en résoudre de plus graves. Grâce à la présence du bon Père, Ars a été pendant longtemps l'officine où le génie de la foi et de la charité a préparé et fait consacrer ses bienfaisantes conceptions. Qui pourrait dire combien d'œuvres catholiques sont nées là? combien, nées ailleurs, ont reçu là le baptême et la fécondité?

De toutes parts on appelait les encouragements du saint prêtre, ses bénédictions et ses suffrages sur des fondations, sur des établissements, sur des communautés, sur des écrits, sur des œuvres destinés quelquefois à une grande célébrité. Dieu montrait visiblement par lui son pouvoir souverain. D'une parole, il faisait ce qu'il disait, ce qu'il voulait, ce qu'il demandait. Il décidait une

¹ Super senes intellexi, quia mandata tua quæsi vi. (*Ps.* cxviii, 100.)

² Lex Dei ejus in corde ipsius et non supplantabuntur gressus ejus. (*Ps.* xxxvi, 31.)

vocation, il faisait bâtir un monastère, sortir de terre une école, une *Providence*, une salle d'asile, un hospice.

Son merveilleux bon sens apercevait du premier coup d'œil les difficultés d'une entreprise, les raisons pour et contre sa création. Il rejetait impitoyablement les projets sans portée, sans utilité réelle, qui viennent d'un zèle indiscret, de la volonté propre, de l'amour du bruit ou de l'activité inquiète d'un esprit sans discipline. Mais ses sympathies les plus chaleureuses et son concours le plus efficace étaient toujours au service des institutions dont la pensée était pure et le but franchement chrétien. On retrouvait quelque chose de lui, une inspiration, un conseil, une prière, une bénédiction, une aumône, dans la plupart des œuvres contemporaines. Il félicitait les fondateurs ; il les remerciait de leurs peines ; il se réjouissait de leur mérite ; il les traitait avec des égards particuliers ; il les encourageait et les prémunissait contre les désenchantements et les mécomptes inséparables de tout commencement.

Ici nous aurions trop à raconter. Bornons-nous à parler d'une congrégation que M. Vianney a spécialement aimée. On peut dire qu'il a présidé à sa naissance, et qu'il en a été le parrain.

Le 1^{er} novembre 1853, une chrétienne géné-

reuse, que la divine Providence nous a fait connaître plus tard, se sentait inspirée, en présence du Très-Saint Sacrement, d'établir une association de prières pour les âmes du purgatoire. Elle demanda à Notre-Seigneur une marque de sa volonté à cet égard : ce signe lui fut donné comme elle l'avait souhaité. Le lendemain, jour des Morts, pendant son action de grâces, elle réfléchit qu'il y avait des ordres religieux pour tous les besoins de l'Église militante, qu'il n'y en avait pas pour ceux de l'Église souffrante. Il lui sembla que Dieu la sollicitait de combler ce vide. Elle fut d'abord effrayée de la mission qui venait de lui apparaître, et elle pria le Seigneur Jésus, par ses cinq plaies, de lui accorder encore des preuves visibles de sa volonté sur ce point.

Du mois de novembre 1853 au mois de juillet 1855, cette pensée ne la quitta plus. Elle obtint les manifestations demandées. Elle se sentait invinciblement poussée vers le but qu'elle n'osait regarder en face, lorsqu'elle se souvint du Curé d'Ars, dont elle avait entendu parler quelque temps auparavant pour la première fois. L'idée que ce saint prêtre était l'homme choisi par la Providence pour l'aider à faire son œuvre, devenant de plus en plus fixe, elle désira qu'un moyen lui fût donné par Notre-Seigneur d'entrer en rapport avec lui. Après neuf jours d'attente, une de ses amies lui proposa

de se charger de ses commissions pour Ars. Cette amie lui communiqua, au mois d'août, une réponse favorable du serviteur de Dieu.

Le 30 octobre, elle suppliait M. Vianney de méditer son projet, le jour des Morts. Le saint Curé resta longtemps la tête entre ses mains; il pleura et dit ensuite : « Voici l'œuvre que Dieu demandait depuis si longtemps. » Il fit répondre, le 11 novembre, que l'idée de fonder un ordre pour les âmes du purgatoire venaient directement du Cœur de Notre-Seigneur, et qu'il bénirait ce sublime dévouement. M. l'abbé Toccanier, qui tenait la plume, ajoutait : « Vous pouvez être sûre de deux choses, c'est que M. le Curé approuve votre vocation à la vie religieuse et le nouvel ordre qui, selon lui, prendra dans l'Église une rapide extension. »

La fondatrice, prévoyant des obstacles du côté de sa famille, recourait encore au Curé d'Ars, et recevait cette réponse, le 25 novembre : « A ma grande surprise, M. Vianney qui ne conseille pas aux jeunes filles de contrarier leurs parents, mais d'attendre plutôt leur consentement et de patienter jusque-là, n'a pas hésité pour vous. Il dit que *les larmes de la tendresse naturelle seront plutôt taries que celles qu'on répand en purgatoire*. Il priera pour que ce duel terrible de la nature et de la grâce se termine par le triomphe de la grâce. »

Sur le conseil de M. le Curé, la fondatrice se

rendit à Paris, le 19 janvier 1856. Des croix de tous genres assaillirent le début du petit groupe d'auxiliatrices qu'elle réussit à former : pas de travail, pas d'argent, beaucoup de souffrances. Au récit de ces épreuves, le saint Curé se contenta de sourire. « Elle a bien réfléchi avant de prendre une « détermination, dit-il à son missionnaire, elle a « prié, consulté, pesé d'avance dans sa pensée « les sacrifices à faire; elle a toutes les garanties « possibles : que lui manque-t-il ? Il ne lui man- « quait que des croix : elle en a. Dites-lui que ces « croix sont des fleurs, qui bientôt donneront des « fruits. »

Soutenue par ces vivifiantes paroles, la petite communauté redoubla ses prières. Peu après, elle trouva la maison qu'elle occupe aujourd'hui. Elle en prit possession le 1^{er} juillet 1856. Depuis cette époque, elle a vécu, recevant du Père qui est aux cieux le pain de chaque jour et consacrant au soin des malades pauvres le temps que ne réclament pas les exercices religieux. A mesure que le nombre des sœurs augmente, la Providence augmente ses dons, et de nouveaux effets de sainteté, qu'il nous a été donné de voir de près, naissent de ce double accroissement. Les dames auxiliatrices de la rue de la Barouillère remplissent le sens complet de la devise qu'elles ont adoptée : « PRIER, SOUFFRIR, AGIR pour les âmes du purgatoire. »

Le saint Curé leur faisait écrire, à l'occasion de la mort de Mgr Sibour, leur premier et zélé protecteur : « Une maison qui s'élève sur la Croix ne
« craindra ni le vent, ni la pluie, ni l'orage. Les
« épreuves montrent clairement combien une
« œuvre est agréable à Dieu. Vous ne pouvez
« douter que vos peines et vos sacrifices n'aient
« déjà beaucoup servi la cause des âmes souffrantes. »

En réponse à une lettre où la supérieure, d'après les conseils des amis de son œuvre, parlait du mauvais état de sa santé, l'abbé Toccanier écrivait :
« M. le Curé dit qu'il n'y a rien d'étonnant que
« vous souffriez, après vous être offerte en victime
« pour les âmes du purgatoire. Le bon Dieu veut
« ce *martyre*. »

Sur la question de savoir si l'on devait continuer à s'abandonner à la Providence, en se consacrant exclusivement au soin des malades pauvres, M. Vianney se prononça très-vite et très-catégoriquement : « Oui, oui, c'est clair ! ces idées de
« pauvreté et d'abnégation sont bonnes ! En travaillant à la délivrance des âmes et en prenant
« les œuvres de miséricorde pour moyen, on réalise dans sa plénitude l'Esprit de Jésus-Christ ;
« on soulage en même temps ses membres souffrants, ceux de la terre et ceux du purgatoire. »

Enfin, le Curé d'Ars dit en apprenant que les dames auxiliatrices suivaient la règle de saint Ignace : « O les bonnes petites ! elles sont sauyées ! Elles ne pouvaient pas mieux choisir. » Et lorsque, en 1859, au retour d'un voyage à Paris, M. Toccanier eut parlé au bon Père de sa famille spirituelle, des joies et des douleurs qui avaient entouré son berceau, il versa des larmes d'un saint attendrissement en entendant raconter ces voies ineffables de la Providence : « Pauvres petites ! » disait-il, leur œuvre est évidemment l'œuvre du « bon Dieu. »

M. Vianney quittait rarement les hauteurs où son âme planait au milieu des joies pures de la contemplation, pour redescendre parmi les hommes et se mêler à leurs affaires. On l'y contraignait à force de questions. C'est ainsi qu'on a eu, de loin en loin, son jugement sur les choses du temps, et qu'on a recueilli de lui quelques cris d'alarme sur l'imminence de telle ou telle crise politique et de tel ou tel danger social, signalés de loin par l'homme de Dieu.

Le Curé d'Ars a été très-réservé sur les temps où nous sommes. Cependant il pressentait dans cette situation, qu'aucune sagesse humaine ne pouvait prévoir, le côté qui en est le plus douloureux. Il voyait la défaillance des bons et les esprits tourner

au mal avec hypocrisie et lâcheté. La tristesse de son âme s'échappait en accents profonds; sa parole jetait parfois des lueurs prophétiques.

Quelque temps après le Congrès de Paris, un représentant de la presse religieuse désira connaître la pensée du Curé d'Ars sur un événement diplomatique, qui déconcertait son patriotisme et dont on ne pouvait se dissimuler dès lors la redoutable portée. Il s'adressa à nous. La difficulté était de trouver jour à introduire une question si complexe, dans les courts tête-à-tête que nous avions avec le serviteur de Dieu. On ne pouvait échanger que des aperçus rapides et sommaires relativement à une foule d'objets qui venaient matin et soir à l'ordre du jour. Ici, il y avait, nous le pensions du moins, de longs prolégomènes à établir avant d'en venir à des explications sur une matière à laquelle notre interlocuteur était si complètement étranger. Bientôt pourtant nous eûmes une occasion favorable d'aborder l'entretien dans une promenade que M. Vianney avait coutume de faire, une fois chaque année, le jour de la seconde Fête-Dieu, pour visiter les apprêts des reposoirs. Nous l'accompagnâmes, et, chemin faisant, nous liâmes avec lui cette conversation dont nous garantissons l'exactitude littérale.

« Monsieur le Curé, il se passe, en ce moment, quelque chose de grave qui trouble les consciences

catholiques et afflige les amis du gouvernement. Il y a eu à Paris une réunion des plénipotentiaires de l'Europe, et on a prononcé des paroles qui font craindre un changement dans la politique impériale vis-à-vis du Saint-Siège : qu'en pensez-vous ?

— Mon ami, si nous sommes sages, ceux qui nous conduisent le seront aussi ; mais Dieu se sert quelquefois des rois pour châtier les peuples.

— Croyez-vous que l'Empereur rappelle ses troupes de Rome ?

— Non, mon ami, c'est ce qui fait sa force. Ses soldats le défendent mieux à Rome qu'à Paris.

— On a pensé que vous pourriez peut-être avertir le pouvoir. »

M. Vianney fit un geste qui semblait dire : « Qui suis-je pour donner de pareils avertissements ? » Et comme nous insistions, nous faisant en cela l'interprète de désirs qui n'étaient pas les nôtres, il dit : « Il ne faudrait qu'une goutte d'encre. »

Qui peut savoir l'effet qu'aurait eu cette goutte d'encre ? Combien nous regretterions qu'elle n'eût pas été versée, si elle avait dû empêcher les flots de sang qui ont été répandus depuis, et surtout prévenir ces larmes *terribles à ceux qui les font couler* !

Nous nous rappelons les angoisses mortelles du saint Curé, au moment de la guerre d'Italie. Nous ne les comprenions pas parfaitement, hélas ! lui-même était censé ignorer le premier mot de la

question politique. Mais ce qu'il voyait, ce qui était pour lui un sujet d'incomparable douleur, c'était la lutte engagée entre deux nations catholiques, c'étaient les armées de la croix, foulant et ensanglantant un sol catholique. Ce qu'il redoutait, c'était que les torches de l'incendie, qu'on promenait au delà des Alpes, ne volassent jusque sur la demeure sacrée du Père de la famille chrétienne.

Il savait que la cause que nous allions défendre était celle d'un gouvernement qui avait persécuté et spolié l'Église. Il regrettait qu'avant d'accorder à ce gouvernement parricide le bénéfice de son alliance, la fille aînée de l'Église ne l'eût pas obligé à se réconcilier avec sa mère. A mesure que la lutte se prolongeait, son trouble et son anxiété augmentaient. Il pleura beaucoup pendant le chant du *Te Deum* qui suivit la bataille de Magenta et de Solferino. Quelques jours avant la paix de Villafranca, il nous disait, lui si réservé sur l'appréciation des événements de ce monde, auxquels il ne prenait d'ordinaire aucun intérêt : « Est-ce que ça va continuer encore longtemps?... CE SERAIT DE L'ÉGAREMENT. » Nous lui avions demandé nous-même, trois jours auparavant, combien de temps durerait cette guerre ? « AUSSI LONGTEMPS QUE NOS PÉCHÉS ! » avait-il répondu. Le lendemain, c'était l'octave de la Fête-Dieu, nous lui dîmes : « Mon-

« sieur le Curé, vous allez tenir tout à l'heure dans
« vos mains le Dieu de paix ; dites-lui donc de
« nous donner la paix. — Ah ! mon ami, il faudrait
« d'abord la faire en soi-même... »

Lorsque cette paix si désirée eut été conclue entre les empereurs, nous nous en réjouissions avec M. Vianney, qui prenait plaisir à nous entendre exprimer les espérances nées de cet accord des deux grandes puissances catholiques. Tout à coup il nous arrêta pour nous dire avec un profond soupir : « Ah ! mon ami, ce n'est pas fini. »

La science de Dieu donne à qui la possède sagacité et force, parce que tout à la fois elle aiguise et dilate l'esprit. « Ce qu'il y a de plus admirable pour moi dans la Vie des Saints, a dit un éminent chrétien qui fut aussi un grand politique, c'est une circonstance qui, je crois, n'a pas encore été convenablement appréciée. L'homme habitué à converser avec Dieu, toutes circonstances égales d'ailleurs, surpasse les autres par la force de sa raison, mais surtout par ce sens pratique et sage qu'on appelle *le bon sens*. Si le genre humain n'était pas irrémisiblement condamné à voir les choses à rebours, il choisirait pour conseillers, parmi tous les hommes les théologiens, parmi les théologiens les mystiques, et parmi les mystiques ceux qui ont mené la vie la plus retirée du monde et des affaires. Parmi les personnes que je connais,

les seules en qui j'ai trouvé un bon sens imperturbable, une véritable sagacité, une merveilleuse aptitude pour donner des solutions pratiques et sages aux problèmes les plus difficiles, et pour trouver toujours une échappée ou une issue dans les affaires les plus ardues, sont celles qui ont mené une vie contemplative et retirée¹. »

¹ Donoso Cortès, *Essai sur le Catholicisme, etc.*, l. VIII, c. 11.



CHAPITRE XIV

Le vénérable Curé d'Ars au saint tribunal.

Le Curé d'Ars avait d'autres titres, sans doute, à la vénération de ses contemporains, il en aura d'autres devant l'histoire, mais le caractère de confesseur dominait tout aux yeux des pèlerins. C'était principalement au confesseur que ces flots d'étrangers, arrivant à Ars des quatre coins du monde, voulaient avoir affaire. La vie de M. Vianney s'est passée dans le confessionnal. Sur les dix-huit ou vingt heures qui composaient sa journée de travail, il ne prenait que le temps de vaquer à l'oraison, de prier dans le missel et dans le bréviaire, et de faire à midi un semblant de repas. On a peine à comprendre qu'il sortît de séances aussi longues sans fatigue et sans brisement de tête, avec la plénitude et le libre exercice de ses facultés. On peut exceptionnellement supporter une journée de seize heures au confessionnal; mais qui ne serait ef-

frayé à la pensée de recommencer le lendemain et les jours suivants, et cela non pas une semaine, non pas un mois, mais trente ans, mais toute une vie ?

Lorsque le serviteur de Dieu avait fini sa journée à neuf heures en été et à sept heures en hiver, on voyait la foule des femmes, qui n'avait pu passer, s'agglomérer dans le petit vestibule de l'église qui fait face au presbytère. Chacune gardait sa place avec une sollicitude jalouse jusqu'à l'ouverture des portes, qui avait lieu le plus souvent à minuit, quelquefois à une heure, à deux heures au plus tard. Nous connaissons de grandes dames, qui ambitionnant une de ces places ont offert de l'argent à de pauvres paysannes pour l'acheter et ont été refusées par ces simples paroles : « Merci, Madame, mais chacun est ici pour son compte. » D'autres personnes se relevaient après un court sommeil et venaient faire sentinelle, aux abords de la cure, pour saisir le saint homme au passage et échanger avec lui, ne fût-ce qu'un mot à la dérobée. Il leur répondait sans s'arrêter.

M. Vianney avait parfois beaucoup de peine à pénétrer dans l'église, où la foule s'engouffrait tumultueusement avec une vivacité qui témoignait du désir que chacun avait d'occuper les premières places autour du confessionnal. C'était une cohue, au milieu de laquelle il a toujours été difficile aux

personnes chargées officieusement de la police, « de faire de l'ordre avec le désordre. » L'empressement était parfois si grand, qu'il y avait des chutes, des épisodes comiques, une indescriptible confusion qui ne cessait qu'au moment où le Curé d'Ars apparaissait.

Par la suite, afin que chacun pût conserver son rang, on faisait entrer les femmes une à une, au moyen d'une barre de fer, qui remplaçait un ingénieux et célèbre mécanisme moderne. Le même système était mis en usage à l'entrée de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, qui sans cela eût été prise d'assaut. Le trop-plein s'alignait sur deux rangs en travers de la nef. Il n'était pas toujours facile de faire admettre cet arrangement, et l'on rencontrait souvent des caractères rétifs et des gens sans éducation qui ne respectaient aucune consigne. M. Vianney a dû beaucoup souffrir de ces exigences tyranniques. Il fallait qu'il eût continuellement près de lui une personne de bonne volonté préposée à la garde de la chapelle. Huit ou dix femmes dévouées remplissaient tour à tour ces ingrates fonctions.

Un jour, les prétentions déraisonnables d'une étrangère, qui pour passer avant son tour avait brusquement écarté ses voisines, amena dans la foule rangée autour du confessionnal des murmures, des plaintes, des protestations énergiques,

jusqu'à des voies de fait, et il devint impossible à M. Vianney d'entendre sa pénitente et d'en être entendu. Jusque-là il avait pris patience, mais enfin il se leva tranquillement de son tribunal de miséricorde, traversa avec dignité la bruyante cohue et alla se prosterner au pied de l'autel de Sainte-Philomène, pour la prier d'apaiser ce tumulte inconvenant. Il avait à peine commencé sa prière, que les indiscrètes causeuses, rougissant d'elles-mêmes, reprirent leur place dans un religieux silence.

Quelquefois il arrivait que des personnes, moins audacieuses, qui n'osaient employer la force pour s'ouvrir un passage à travers la mêlée, ou pour se défendre contre ses envahissements, après avoir passé plusieurs nuits sous le porche, n'étaient pas plus avancées que le premier jour. M. le Curé les discernait, et, lorsqu'elles pouvaient le joindre et lui faire connaître leur position, il usait envers elles de la plus douce condescendance.

A six ou sept heures du matin, suivant la saison, M. Vianney sortait du saint tribunal pour monter à l'autel. La foule en ce moment était si épaisse sur son passage, qu'on était obligé de lui frayer un chemin et de le garantir des entreprises intempérantes de certaines personnes qui le tiraient par le bras, par son rochet ou par sa soutane. Que de fois on a failli le faire tomber ! que de fois on l'a poussé

violemment ! que de fois on a déchiré ses habits ! Il ne se plaignait jamais. Arrivé à grand'peine dans le sanctuaire, il s'agenouillait devant le maître-autel et restait un instant immobile comme ravi en la présence de Notre-Seigneur. On eût dit qu'il le voyait. Un homme était toujours près de lui pour contenir la multitude. M. le Curé revêtait ensuite ses ornements sacerdotaux, et l'on se disputait le bonheur de servir sa messe. Le plus souvent ce privilège était accordé à des personnages éminents ou sollicité même par des prêtres.

Après la messe, M. Vianney bénissait les objets de piété qu'on lui présentait, puis il rentrait au presbytère et prenait un peu de lait : c'était son déjeuner, depuis qu'on avait obtenu de lui qu'il déjeunerât. Il confessait ensuite quarante à cinquante hommes qui, rangés sur deux lignes dans le chœur, attendaient, depuis l'ouverture des portes, que leur tour arrivât.

A dix heures, il interrompait son travail, s'enfermait dans la sacristie, et, à genoux par terre, sans point d'appui, il récitait dévotement ses heures. L'office terminé, il passait dans la petite pièce, qui est à droite sous le clocher, pour confesser les infirmes et d'autres personnes qu'il savait ne pouvoir prolonger leur séjour à Ars. Il fallait voir comme la foule s'encombrait à l'entrée ! On avait besoin parfois d'user de beaucoup de fermeté pour dé-

gager le saint homme et empêcher que la vieille sacristie ne fût envahie. Souvent l'autorité des gardiens était méconnue et leurs efforts pour contenir tout ce monde restaient impuissants.

A onze heures, le serviteur de Dieu faisait le catéchisme. En descendant de sa petite chaire, il était plus que jamais entouré et pressé de toutes parts ; il avait besoin plus que jamais d'un secours étranger pour s'ouvrir une issue à travers tous les obstacles. On l'interpellait, on le tirait par ses habits ; on le forçait à recevoir des lettres, de l'argent, des objets précieux. On lui demandait sa bénédiction ; on le harcelait pour avoir une médaille, un chapelet, une image, un souvenir. Des mères lui apportaient leurs enfants, des infirmes se mettaient à genoux devant lui et lui barraient le passage. Ceux qui n'avaient pas encore pu l'aborder lui faisaient des gestes suppliants. Il était difficile de percer ce rempart humain et de conduire M. Vianney dans une des chapelles du bas de l'église, où il donnait encore audience à quelques personnes. On s'y portait à sa suite avec une telle impétuosité, que deux hommes étaient presque toujours nécessaires pour contenir et régulariser ce mouvement.

Le Curé d'Ars rentrait chez lui pour prendre son repas en fendant les rangs d'une foule toujours plus compacte à mesure qu'il avançait. Quelquefois il trompait l'attente des pèlerins, soit en allant visiter

un malade, — et encore sa cohorte le suivait-elle, — soit en rentrant au presbytère par un chemin détourné. Souvent il trouvait dans la cour quelques privilégiés qu'on y avait furtivement introduits, afin qu'il les vît à l'insu des autres.

Pendant que le saint Curé dînait, une multitude impatiente stationnait au dehors, surveillant toutes les issues, et, lorsqu'à une heure moins un quart, il passait sur la place pour se rendre à la *Providence*, où l'attendaient ses missionnaires, afin de s'entretenir avec eux de ce qui intéressait la paroisse et le pèlerinage, on se précipitait à sa rencontre, on se ruait sur lui. Il fallait habituellement deux hommes pour le protéger.

Il ne faisait que traverser la salle à manger des missionnaires et ne s'y asseyait jamais. Les quelques minutes qu'il consacrait à cette visite étaient partagées entre ses collaborateurs et les pèlerins qui avaient obtenu une entrée de faveur de la complaisance des personnes de la maison, et qui remplissaient sur son passage les chambres, les corridors et les couloirs.

Lorsqu'il revenait à l'église, il trouvait les deux inévitables lignes de fortifications vivantes qui s'étaient reformées en son absence. C'est là surtout que l'emploi de la force devenait nécessaire pour comprimer de véritables émeutes, et installer M. Vianney dans sa chapelle à travers les murmures

des uns, et les violences des autres. Il disait d'abord ses vêpres à genoux, et confessait ensuite jusqu'à cinq heures. De là, il passait à la sacristie, où déjà, le matin, il avait entendu les hommes, et, par intervalle, il recevait encore derrière le maître-autel quelques femmes qui ne pouvaient pas attendre. Il y avait toujours presse devant ses pas lorsqu'il se portait d'un endroit de l'église à un autre.

Le grand nombre de ceux qui venaient à Ars y faisaient une confession générale. M. Vianney se prêtait volontiers à ce rude ministère. Il savait que c'était le moyen d'arracher bien des âmes à l'enfer par la réparation des sacrilèges. Peut-être ce résultat a-t-il été le plus consolant du pèlerinage. On a souvent comparé l'église à un hôpital : Ars était vraiment le grand hôpital des âmes. Toutes les infirmités, toutes les plaies morales, toutes les formes et toutes les variétés de la casuistique s'y étalaient, comme dans un cabinet d'anatomie s'étaient les membres humains avec leurs maladies et leurs lésions diverses. Malgré la sublime sainteté du serviteur de Dieu, les pécheurs se sentaient attirés à lui comme en dépit d'eux-mêmes, et tous recevaient de ce contact béni quelque-une de ces heureuses blessures qui ne se ferment plus.

On pourrait supposer que des travaux si absorbants et si continuels détournaient forcément le

Curé d'Ars de l'attention à donner à chaque âme en particulier : on se tromperait. Il n'était pas un seul de ses pénitents qui ne pût se croire l'objet d'une sollicitude spéciale. Notre Saint avait ce grand art et cette grande sagesse de savoir se renfermer dans le moment présent, de faire son œuvre de bon ouvrier, durant l'heure qui s'écoule, en abandonnant le passé à la miséricorde et l'avenir à la Providence. Il évitait ainsi les peines inutiles, la précipitation et l'eucombement. Au milieu de cette presse toujours près de dégénérer en cohue, il entendait la personne qui était à ses pieds comme s'il n'avait rien eu d'autre à faire. Il donnait, il est vrai, peu de temps à chacun de ses pénitents, afin d'en avoir pour tous. Il préférerait les revoir plus souvent et les entendre moins longtemps. « Un soir, dit un témoin, je comptai cinquante laïques et vingt prêtres garnissant les stalles. Je ne sais comment cela se fit, mais tous purent parler à M. le Curé. » La grâce accompagnait ses moindres paroles. Il savait l'endroit du cœur où il fallait frapper ; et le trait manquait rarement son but. Il y a des hommes à qui Notre-Seigneur accorde, dès cette vie, une intuition des choses divines qui imprime à leur voix un accent surnaturel et un irrésistible ascendant. On pouvait dire de M. Vianney ce que l'Esprit-Saint dit du prophète Élie, « que sa parole était de feu, et brûlait comme une torche enflam-

mée ¹; » ou encore, « qu'elle était comme un marteau qui brise la pierre ². » Ce que d'autres n'auraient pu par de longs discours, il l'opérait d'un seul mot. Ce mot était si plein de grâce et d'onction, qu'il lui suffisait pour entr'ouvrir une âme et y faire pénétrer les rayons de la lumière éternelle.

« Par le péché, disait-il, nous méprisons le bon
« Dieu, nous crucifions le bon Dieu! Que c'est
« dommage de perdre des âmes qui ont coûté tant
« de souffrances à Notre-Seigneur!... Dites-moi,
« mon ami, quel mal vous fait Notre-Seigneur pour
« le traiter de la sorte?... Si les pauvres damnés
« pouvaient revenir sur la terre!... s'ils étaient à
« notre place!...

« Oh! que nous sommes ingrats! Le bon Dieu
« nous appelle à lui et nous le fuyons. Il veut nous
« rendre heureux et nous ne voulons point de son
« bonheur; il nous commande de l'aimer et nous
« donnons notre cœur au démon. Nous employons
« à nous perdre un temps qu'il nous a ménagé
« pour nous sauver. Nous lui faisons la guerre
« avec des moyens qu'il nous a donnés pour le
« servir...

« Quand nous offensons le bon Dieu, si nous
« regardions notre crucifix, nous entendrions

¹ Eccli., XLVIII, 1.

² Jérém., XXIII, 29.

« Notre-Seigneur nous dire au fond de l'âme :
« Tu veux donc te mettre aussi du côté de mes
« ennemis? tu veux donc me crucifier de nouveau?
« Jetez les yeux sur Notre-Seigneur attaché à la
« croix , et dites-vous : Voilà ce qu'il en a coûté
« à mon Sauveur pour réparer l'injure que mes
« péchés ont fait au bon Dieu!... Un Dieu qui
« descend sur la terre pour être victime de nos
« péchés, un Dieu qui souffre, un Dieu qui meurt,
« un Dieu qui endure tous les tourments parce
« qu'il a voulu porter le poids de nos crimes...
« A la vue de cette croix, comprenez la malice du
« péché et la haine que vous devez en avoir. Ren-
« trez en vous-même; voyez ce que vous avez à
« faire pour réparer votre pauvre vie...

« Que c'est dommage! Le bon Dieu vous dira
« à la mort : Pourquoi m'as-tu offensé , moi qui
« t'aimais tant?... O mon enfant! offenser le bon
« Dieu qui ne nous a jamais fait que du bien!
« contenter le démon, qui ne peut nous faire que
« du mal!... quelle folie! »

Ces paroles, sorties du cœur et prononcées d'une voix qui se perdait dans les larmes, brisait les natures les plus fières et les plus rebelles.

Quand après l'accusation de ses fautes le pécheur disait qu'il n'avait que cela : « Quoi! s'écriait le
« Curé d'Ars, vous n'avez que cela? que voudriez-
« vous donc avoir fait de plus? »

Quelquefois Dieu venait en aide à l'éloquence de son ministre et hâtait le triomphe de la grâce par des signes éclatants qui terrassaient le coupable et le forçaient de se jeter dans les bras de la miséricorde. Un jour que ni ses prières, ni ses adjurations, ni ses larmes n'avaient pu vaincre l'obstination d'un malheureux pécheur, le saint Curé le vit tout à coup tomber à genoux en sanglotant et promettre de s'amender. Le serviteur de Dieu venait d'apparaître à cet endurci, la tête environnée d'un nimbe lumineux, et il n'avait pu résister à ce spectacle. Le fait a été attesté par M. Vianney lui-même, et nous en avons la preuve authentique dans une lettre de 1846.

« Le saint Curé m'a parlé de tout le bien qui se faisait à Ars, de toutes les consolations qu'il éprouvait. Jamais il ne m'avait ouvert son âme avec autant d'abandon, je dirai même de suavité. Il m'assurait que tous les ans le pèlerinage arrachait un nombre infini de pécheurs aux griffes de Satan ; qu'il recevait continuellement au saint tribunal des gens qui ne s'étaient pas confessés depuis trente et quarante ans... Il me racontait très-ingénument qu'un soir un de ces vieux pécheurs était dans la sacristie et ne pouvait se décider à se confesser. Tout à coup, cet homme fond en larmes et commence sa confession dans un trouble inexprimable. Le Curé lui demande pourquoi il pleure et pourquoi il est si troublé. Le vieux pécheur lui répond, qu'en le regardant il a vu sa tête entourée d'un cercle de lumière. Le bon Saint traduisait cela en termes plus simples : « *Il m'a dit qu'il avait vu de petites chandelles autour*

de ma tête... » Il parlait encore d'un autre pécheur qui, au milieu la nuit, entendit une voix qui lui criait : « Va trouver le Curé d'Ars : » Il vint et se convertit. »

Le serviteur de Dieu était bon envers tous, et nous avons dit ailleurs ses condescendances pour les pécheurs; mais cette bonté universelle avait un caractère plus touchant à l'égard des personnes consacrées à Notre-Seigneur par le vœu de chasteté et par la profession des vertus évangéliques. Il reconnaissait en elles l'hôte des régions que son âme habitait. Il les recevait avec une véritable effusion, comme un ami reçoit son ami. Il y avait dans cet accueil plus que de la bienveillance, il y avait de la cordialité, cette joie du cœur qui éclate à la vue d'une personne tendrement aimée.

Ceux qui avaient besoin d'un guide pour monter vers les hauteurs de Dieu, ne se lassaient pas de venir à Ars, d'y revenir sans cesse. Quel autre pouvait mieux les y conduire que le saint Curé? On savait qu'il était du pays. Semblable à ces montagnards des Alpes, qui accompagnent le voyageur dans ses courses à travers leurs âpres sommets, et qui lui découvrant un immense horizon n'imaginent point d'en tirer gloire et vanité pour eux-mêmes, le Curé d'Ars menait à Dieu toute âme qui lui demandait son chemin, et, s'oubliant aussitôt, il ne songeait qu'à la féliciter de son bonheur et à se réjouir avec elle.

Toutes les douleurs qui venaient s'épancher dans son confessionnal, les faiblesses qui demandaient du courage, les inquiétudes qui cherchaient la paix, les doutes qui sollicitaient la foi, les efforts qui appelaient la victoire, trouvaient le langage qui leur convenait, et l'admirable confesseur changeait de ton selon le besoin des âmes. La merveille était que ses avis s'adaptassent parfaitement aux plus intimes faiblesses de tous ceux qui s'adressaient à lui et qu'il voyait pour la première fois.

Dans la direction, le point le plus capital comme le plus délicat est de suivre l'appel de Dieu et de le faire suivre aux autres, de ne pas devancer l'Esprit-Saint, de se proportionner soi-même aux âmes afin de les rendre conformes à Jésus-Christ. Chacun sème et recueille dans son sillon, afin qu'il y ait des degrés dans le mérite et des nuances dans la vertu, des étoiles plus ou moins brillantes au firmament de la même gloire. M. Vianney était merveilleusement doué du discernement et du tact spirituels. Dès qu'il avait reconnu les ressources et les moyens, tour à tour exigeant et facile, ou bien il se renfermait dans le cercle des préceptes, ou bien il ouvrait à son pénitent les champs illimités des conseils. Il modelait ainsi son action sur la grâce et l'accommodait en même temps à la nature. Le jardinier choisit une plante forte et robuste, sur laquelle il insère une bouture d'une autre plante

plus frêle et plus tendre, sans que pour cela les fleurs et les fruits nouveaux qui poussent sur la première changent son essence primitive et lui ôtent de sa force naturelle. L'olivier est toujours l'olivier, l'amandier est toujours l'amandier ; au lieu de porter des fruits sauvages, il porte des fruits savoureux : voilà toute la différence. De même, la nouvelle vie, que la grâce communique, élève, purifie et sanctifie ce qui était originellement en nous, sans rien supprimer de ce que la nature y a mis de bon, d'honnête et de légitime. Le confesseur doit faire comme le jardinier.

Ce qui rendait à notre Saint cette tâche plus facile, c'est qu'il avait reçu à un très-éminent degré le don du discernement des esprits. Les voiles dont notre chair couvre l'âme étaient tellement transparents en lui, qu'il voyait face à face ce que le corps, transfiguré après la sainte purification du tombeau, nous permettra de percevoir, alors que les organes correspondront aux besoins intuitifs de l'esprit. Il avait en quelque sorte devancé cet état de la nature relevée. Il lisait à livre ouvert dans le cœur de ses pénitents, et découvrait leurs fautes cachées dans les derniers replis de la conscience, dans ces bas-fonds de l'âme qu'on ne visite jamais. Il est impossible de se refuser à croire qu'il ait eu la révélation de l'état intérieur des personnes qui s'adressaient à lui, et même qu'il ait pénétré leurs plus secrètes

pensées. Nous avons su d'une manière certaine qu'il avait fait connaître à un grand nombre qu'ils le trompaient en confession. C'est journellement qu'il disait, à première vue, à ceux qui venaient à lui quels étaient leurs attrait, leur vocation, et par quelles voies Dieu voulait les conduire.

Les exemples de cette lucidité abondent dans la Vie des saints. Saint Dominique, saint François d'Assise, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, saint François de Paule, saint Ignace, saint Joseph de Copertino, saint Philippe de Néri, qui se sont sanctifiés dans le ministère des âmes, ont joui de ce don. Beaucoup de saintes l'ont eu aussi, entre autres sainte Claire, sainte Colette, sainte Catherine de Sienne, sainte Térèse, sainte Julienne, sainte Rose.

« Lorsque je m'adressai à M. Vianney pour la première fois, nous a raconté une de ses pénitentes, mon directeur m'avait défendu de lui faire une confession générale. Cette défense, jointe au peu de temps qu'il avait à donner à chacun à cause de la foule, ne me permit pas de chercher à me faire connaître, comme c'est mon grand soin lorsque je veux donner la conduite de mon âme à quelqu'un. Je ne lui parlai ni de mes péchés passés, ni des grâces que Dieu m'avait faites. Je fus bien surprise, lorsqu'une dame me rapporta deux mots qu'il lui avait dits, ayant trait à ces dernières grâces inté-

rieures, dont il ne pouvait avoir la connaissance que par une illumination d'en haut. Que de fois cette expérience s'est renouvelée ! Toute la conduite de ce bon Père sur moi me prouve qu'il voyait dans mon âme des choses que j'avais peine à y découvrir moi-même.

« Pressée par une peine d'esprit qui tenait en quelque manière à ma vocation, j'hésitais à lui en faire part, trouvant difficile de bien m'expliquer et craignant qu'il ne donnât, faute de me comprendre, une décision qui pouvait me troubler pour le reste de ma vie. La confiance que j'avais en lui étant plus grande qu'en tout autre, je sentais que tout ce qu'on aurait pu me dire pour détruire l'impression de ses paroles aurait été inutile. Comme il ne s'agissait de rien qui pût intéresser l'intégrité de la confession, je me résolus, quoiqu'avec peine, au silence. Je ne puis rendre l'impression que j'éprouvai, et qui me bouleversa entièrement, lorsqu'il répondit à ce que je lui cachais avec une précision que je n'aurais pas osé espérer, lors même que je lui eusse exposé la chose avec le plus de soin et de minutie. Il m'a souvent fait discerner des péchés que je n'aurais pas su reconnaître en moi ou que j'aurais oubliés. Un jour qu'il me témoignait avec une gracieuse bonté le plaisir que lui causait mon arrivée, sans que j'en eusse conscience, l'amour-propre se prévalait en moi de ce charitable ac-

cueil ; j'en fus avertie, par ce qu'il ajouta, comme répondant à mes pensées, que c'était à cause de la présence de mon ange gardien. Seulè, je compris son intention.

« Je connaissais de longue date une jeune personne d'une admirable vertu. Elle avait une de ces vocations si prononcées, que l'opposition de ses parents, renforcée de celle de son évêque, lui était un véritable tourment qui altèrait sa santé. Elle m'accordait une grande confiance, et me disait un jour, dans un moment d'épanchement : « Mes
« parents ne savent pas ce que c'est qu'une voca-
« tion. » Elle avait raison. Ses père et mère, très-religieux, la laissant entièrement libre dans l'exercice de sa piété et de sa charité, ne comprenaient nullement la grandeur de sa peine. Elle n'avait jamais été à Ars, quand elle eut un jour l'occasion d'y accompagner une de ses amies. Elle y resta très-peu ; elle se confessa néanmoins à M. le Curé. A son retour, elle me dit qu'elle lui avait fait part de sa peine, et qu'il lui avait répondu les choses les plus douces, les plus consolantes, lui assurant que, dans un an, l'épreuve serait finie, sans s'expliquer davantage. A quelques mois de là, j'appris le mariage de sa sœur, et demandai vivement si ses parents laisseraient enfin aller au couvent mademoiselle G... On me répondit que non, et qu'au contraire ils tiendraient encore plus à la

garder. Je ne dis que ces mots : « Vous verrez qu'elle en mourra, » ne voulant pas violer le secret qui m'avait été confié. En effet, le printemps suivant, elle était emportée par une maladie aiguë, quoique ses parents promissent, si elle guérissait, de ne plus contrarier sa vocation.

« J'ai vu à Ars, peu d'années après que j'ai commencé à y aller, une demoiselle d'un âge mûr, qui avait une chambre dans la maison où je logeais : elle avait apporté quelque mobilier et venait à volonté y passer plusieurs mois. Ma timidité m'empêcha de lui faire aucune avance, et elle, me croyant fière, ne m'aborda pas. Plusieurs fois nous nous rencontrâmes ainsi sans nous rien dire, lorsqu'un jour, nous trouvant à attendre, sur la place, qu'on ouvrit la porte de la *Providence* pour le catéchisme, je lui adressai la parole. La glace fut rompue. C'était une personne qui faisait beaucoup de bien, qui avait même fondé ou aidé à fonder une maison de charité. Elle était fort estimée des prêtres de son pays ; elle menait un vie très-régulière, mais tout humaine, toute naturelle. Elle était contente d'elle, se trouvait assez sage comme cela ; elle n'avait pas la moindre pensée de mieux faire. Elle vint à Ars, et M. le Curé chercha à porter la lumière dans cette âme, au risque de la troubler. Elle resta longtemps sans accepter cette lumière, sans voir et sans comprendre, agitée et

ennuyée; elle retourna chez elle dans cette disposition. Les deux ecclésiastiques de sa paroisse firent tout ce qu'ils purent pour la calmer et lui persuader de ne pas retourner à Ars ; elle n'en tint pas compte. La grâce eut le dessus. Elle y revint; elle adhéra à la lumière et goûta une paix, une joie, un bonheur immense. M. le Curé la poussait dans la voie du détachement. Elle avait une petite miniature de chien qui lui était très-cher : ce bon directeur ne voulait pas lui laisser cet attachement trop fort. Elle obtint de le conserver, parce qu'elle habitait la campagne et que sa maison avait besoin d'être gardée, mais il fallut retrancher tout excès d'affection. Dans les commencements elle craignait beaucoup M. le Curé; plus tard elle se mit à l'aise avec lui. C'était une personne instruite. Il me semble que, quand le bon Père la vit, il dut se dire : Quel dommage que cette âme n'aime pas Dieu plus parfaitement ! Il s'est mis à l'œuvre et il a réussi, sans avoir reculé devant le temps, devant la peine et tout ce que j'ai dit des inquiétudes et des lutttes au sein desquelles cette âme est restée avant de trouver sa voie et d'oser la suivre.

« Je lui envoyai une fois un vieux pécheur : nul ne savait dans la paroisse depuis combien de temps il ne s'était confessé. M. le Curé, en fondant en larmes, l'engageait à remplir ce devoir : il résistait. Le serviteur de Dieu lui dit en lui mettant la main

sur le cœur : « Il y a là quelque chose qui ne va
« pas bien. Depuis combien de temps ne vous êtes-
« vous pas confessé? — Depuis quarante ans. —
« Mon ami, il y a plus que cela : il y a quarante-
« quatre ans. »

Un ouvrier du chemin de fer, employé sur la ligne de Mâcon à Bourg, entend parler du Curé d'Ars. Déshabitué depuis bien longtemps des pratiques les plus importantes de la religion, il se sent porté par une inspiration subite à aller voir lui-même si tout ce que l'on disait du Saint était vrai. Il arrive et tout ce qu'il voit le charme. Il se présente à la sacristie, où M. Vianney reçoit les hommes. « Mon ami, depuis combien d'années ne
« vous êtes-vous pas confessé? — Ma foi, monsieur
« le Curé, il y a si longtemps que je ne m'en sou-
« viens plus. — Réfléchissez un peu, mon ami,
« recueillez vos souvenirs... il y a vingt-huit ans...
« — Vingt-huit ans?... vingt-huit ans?... c'est bien
« vrai! — Et encore vous n'avez pas communiqué;
« vous avez seulement reçu l'absolution. — C'est
« encore vrai!... » Cette double révélation acheva de lever tous les obstacles qui s'opposaient dans cet homme à son retour au bien. Il est resté un chrétien exemplaire.

Un mauvais sujet que chacun redoutait, après avoir volé l'or et l'argent des voyageurs sur les grands chemins et commis bien d'autres excès,

avait contracté des infirmités cruelles. Apprenant que les malades, qui venaient à Ars, obtenaient leur guérison, il veut en faire l'essai : il se présente à M. le Curé, qui d'abord refuse de le recevoir. Cet homme fort mécontent se disposait à repartir, lorsque l'idée lui vient de retourner à l'église. M. Vianney le voit et le fait appeler. Il entre dans la sacristie, se disant à lui-même : « M. le Curé veut que tu te confesses ; mais tu le feras bien comme tu l'entendras. » Quand il a fini sa prétendue confession, M. Vianney, qui jusque-là avait gardé le silence, lui dit : « Est-ce tout ? — Oui, répond le « pénitent. — Mais, réplique M. le Curé, vous « ne m'avez pas dit que tel jour, en tel endroit, « vous aviez commis tel crime. » Et il se met à lui faire l'histoire de sa vie mieux qu'il ne l'aurait faite lui-même. Inutile de dire que cet homme changea, et qu'il fit un aveu sincère de ses fautes. Il obtint de plus sa guérison, et, de retour dans son pays, il fut un modèle de pénitence et de religion.

Une personne très-respectable, qui a été pendant vingt ans sous la direction de M. Vianney, nous a fait la confidence que jamais, dans les malheurs qui ont traversé sa vie, elle n'avait affronté l'épreuve sans y avoir été préparée d'avance par des paroles qui fortifiaient son âme, et dont elle ne comprenait le sens lumineux et prophétique,

qu'après que le coup l'avait frappée. Un jour, pourtant, son directeur fut plus clair; il lui dit : « Ma fille, vous allez passer par de grandes douleurs; ramassez toutes vos forces. » Cette mère perdit deux fils en six mois !...

Un autre témoin nous écrit : « Depuis assez longtemps je craignais de me faire illusion relativement à mes confessions, et cette crainte me causait bien du trouble, quoiqu'on m'eût dit maintes fois de ne plus revenir sur le passé. Lorsque je me confessai à M. Vianney, il ne me vint point à la pensée de lui dire l'objet pour lequel j'avais désiré faire le pèlerinage d'Ars; je pus cependant lui en parler ensuite. Sa courte et favorable réponse fut si formelle, qu'elle me rassura complètement et me procura en même temps une émotion extraordinaire. Elle me prouva que ce saint prêtre, ainsi que je l'avais ouï dire, a l'intuition des consciences; parce que s'il n'en était point ainsi, il n'affirmerait pas aussi péremptoirement un fait de l'existence duquel il n'aurait pas la certitude. »

Voici une lettre que le hasard a fait tomber entre nos mains et qui révèle, dans le Curé d'Ars, la même clairvoyance et le même coup d'œil infaillible :

« Ars, 11 juin 1856.

« Très-révérénd monsieur le Curé,

« Je vous avouerai que je suis venu auprès de vous,

sans être positivement persuadé de votre pouvoir et de l'inspiration que Dieu vous accorde; mais après les courtes paroles que vous m'avez dites, mes préjugés sont détruits. Je suis résolu à changer de conduite, à faire ce que je pourrai pour réformer les habitudes funestes dans lesquelles j'ai vécu, et que je n'aurais jamais eu le courage d'avouer, tant elles me causent de honte ! si je ne vous avais rencontré, mon bon Père, et si vous n'aviez mis aussitôt le doigt sur la plaie. Je veux me confesser à vous avant de partir, et il faut que je parte ce soir. Ayez donc la bonté de dire à la personne qui vous remettra cette lettre, s'il vous est possible de m'entendre. »

Une orpheline de la *Providence* avait été renvoyée plusieurs fois du saint tribunal sans recevoir l'absolution. Ne la voyant pas communier, les maîtresses s'inquiétèrent et lui dirent : « Vous allez
« vous confesser aussi souvent que vos compagnes,
« pourquoi ne faites-vous pas vos dévotions avec
« elles? Vous n'êtes peut-être pas franche au con-
« fessionnal; vous ne dites pas tout? » L'enfant rougit, elle avoua qu'elle cachait un péché grave, et que depuis qu'elle l'avait commis, M. le Curé ne lui donnait plus l'absolution. Elle prit son grand courage et fit cette accusation pénible. Le saint Curé changea aussitôt de conduite à son égard et l'envoya à la table sainte.

En 1847, trois dames, la mère, la fille et la petite-fille étaient à Ars depuis plusieurs jours. En-

nuyées d'une longue et stérile attente, à la suite d'une séance de plusieurs heures à l'église, elles avaient pris mentalement la résolution de partir, mais elles ne s'étaient point communiqué leur pensée. Au même instant, le Curé d'Ars sort de son confessionnal; il fixe sur elles son regard étincelant et fait signe à la jeune fille de le suivre à la sacristie. Cette enfant était dans une situation de conscience délicate; elle s'était laissé entraîner, à l'insu de ses parents, dans une de ces impasses qui mettent en péril la réputation et le salut... Elle avait été devinée. Elle n'eut presque pas besoin de faire de révélation. Elle mit ordre aux affaires très-complicquées de son âme. Elle s'en alla, consolée, raffermie et éclairée.

Un jeune homme de Rive-de-Gier voulait tromper M. Vianney en simulant le repentir, et pensait se flatter ensuite d'avoir mis sa perspicacité en défaut. Il aborde le Saint d'un air contrit : « C'est un grand pécheur, lui dit-il, qui vient à vous, la douleur dans l'âme. » M. le Curé d'Ars, au lieu de lui ouvrir ses bras, le reçoit très-sèchement et lui répond : « Mon ami, je n'ai pas le temps. Il ne manque pas ailleurs de prêtres pour vous entendre. » Puis il lui tourne le dos. Le jeune homme fait part de son étonnement; on lui répond que M. le Curé a lu sans doute au fond de son âme, et qu'il n'y a pas vu de disposition au

repentir; on l'exhorte à changer; il retourne à l'église : c'est là que l'attendait un de ces coups décisifs qui forcent un homme à se souvenir de Dieu. Il ne s'est pas plus tôt mis à genoux qu'il se sent pénétré d'un désir sincère de conversion. Il se présente de nouveau au saint Curé qui le reçoit avec une tendresse et une effusion de cœur admirables, et qui est, vis-à-vis de lui, cette fois, ce qu'il était toujours, lorsque le vice repentant, le vice qui se frappe la poitrine et qui a honte de lui-même, était à ses pieds.

Dieu donne sa grâce aux humbles, mais il résiste aux superbes. Le vénérable Curé d'Ars leur résistait aussi; son cœur restait fermé; son accueil était froid, sa parole brève; ses yeux n'avaient pas de larmes. Plusieurs ont expérimenté cette conduite si différente de ses procédés habituels. Le véritable obstacle à la lumière et au règne de Dieu dans les âmes, ce n'est pas, comme on pourrait le penser, certaines faiblesses, certaines misères, si honteuses soient-elles, dont le pauvre coupable est le premier à rougir au fond de sa conscience. Le grand et suprême obstacle, c'est l'orgueil à tous ses degrés et sous toutes ses formes; l'orgueil de l'esprit et l'orgueil du cœur, l'orgueil du grand et l'orgueil du petit, l'orgueil du riche et l'orgueil du pauvre, l'orgueil qui s'étale et l'orgueil qui se dissimule. Il en était ainsi déjà au temps du

Sauveur. Qui est-ce qui s'attachait à ses pas ? qui assiégeait les portes et découvrait le toit de la maison, où il avait daigné se reposer ? qui se suspendait à ses lèvres, et ne pouvait se rassasier de sa parole, sacrifiant au bonheur de l'entendre les nécessités du corps les plus pressantes et les plus impérieuses ? Les pauvres pécheurs, les brebis perdues de la maison d'Israël : un Nathanaël, un Zachée, une Madeleine. Qui est-ce qui s'éloignait de lui avec une sombre jalousie, qui lui tendait des pièges, et le poursuivait de ses sarcasmes et de ses déclamations hypocrites ? à qui s'adressaient ses reproches, ses plaintes, ses brûlants anathèmes et parfois ses divines colères ? Aux pharisiens, aux docteurs, aux faux sages de ce temps-là ; à ces hommes fastueux, qu'il ne craignait pas d'appeler des sépulcres blanchis, à qui il reprochait de dire et de ne pas faire, de ne purifier et de ne dorer que les dehors de la coupe.

Il nous souvient d'une personne, que des revers exceptionnels après de grands égarements avaient amenée à Ars, et qui souffrait plus de ses humiliations que de ses remords. Cette femme s'étonnait de ne pas trouver dans le saint Curé la tendresse de cœur et l'indulgente bonté qu'elle avait entendu célébrer par d'autres. Elle s'en plaignit un jour. « Je
« sens, dit-elle, que je fais horreur à ce saint
« homme. » On lui répondit : « Non ; mais il y a

« en vous quelque chose qui lui déplait instincti-
« vement... Humiliez-vous, regardez vos mal-
« heurs d'un œil plus calme et moins révolté ;
« rattachez-les à vos fautes ; multipliez les actes
« de soumission et d'abaissement volontaires ; et
« vous verrez que M. le Curé changera. » Le conseil fut suivi, et le bon Père trouva dans son cœur, pour cette malheureuse, des trésors de sensibilité, d'onction et de miséricorde.

On a de nombreux exemples de pécheurs auxquels M. Vianney a dit après leur confession : « Vous ne m'avez pas tout déclaré : vous ne m'avez pas parlé de cette faute... Vous ne vous êtes pas accusé d'avoir trompé jusqu'ici vos confesseurs, d'avoir été en tel lieu avec telle personne, d'avoir commis telle injustice, d'être enclin à telle passion. » D'autres fois, il disait simplement : « Ce n'est pas tout ; il vous reste encore quelque chose à dire. » Ou bien : « Vous oubliez une faute. » Il ne se passait pas de jour où, discernant dans la foule quelque pécheur plus coupable, plus aveugle, plus endurci que les autres, il ne lui fit signe de s'approcher, ou n'allât le prendre par la main pour l'amener au confessionnal. Les principales conversions qui se sont opérées à Ars ont été le fruit de ces appels directs de la miséricorde.

Ces faits ne doivent point étonner. L'union avec

Dieu donne à l'homme la faculté de pénétrer sous l'enveloppe du corps les mystères les plus profonds de la conscience. Dans l'état ordinaire, l'âme sort de son sanctuaire pour se répandre au dehors sur les objets sensibles; le contraire arrive dans l'état mystique. Lorsque, par un long exercice de la contemplation, l'âme a ramassé ses puissances comme en un foyer, elle se trouve préparée à remonter à Dieu et à se perdre en lui. L'homme, n'étant plus étourdi par les bruits du monde, n'entendant plus rien de ce que disent les créatures ou de ce qu'il dit lui-même, est uniquement occupé à converser avec Dieu dans d'ineffables entretiens. Aucune inspiration n'est perdue pour lui. Son esprit, qui n'est pas orienté du côté des choses sensibles, mais vers les régions d'où vient la vérité, a des perceptions plus nettes et plus saines. De même que le corps, purifié par le jeûne, devient plus immatériel en quelque sorte, ainsi l'âme, sanctifiée par cette abstinence des objets extérieurs, reçoit d'en haut des impressions célestes et acquiert des idées plus élevées et plus claires. L'homme en cet état n'est plus qu'un seul esprit avec Dieu. Ainsi uni à CELUI qui est l'UNITÉ essentielle, il acquiert au dedans de son être une unité et une simplicité toujours plus grandes. A mesure qu'il se simplifie, il monte plus haut; et, dans cette ascension continuelle, plus il s'anéantit en lui-

même, plus il se développe en Dieu et plus en même temps il se purifie, jusqu'à ce que, devenu limpide comme le cristal ou pur comme l'or épuré par le feu, il n'ait plus rien qui lui soit propre, mais qu'il appartienne à Dieu tout entier.



CHAPITRE XV

Le vénérable Curé d'Ars dans ses Catéchismes.

On a représenté le Curé d'Ars comme un homme sans moyens : c'est une erreur. Si la nature avait peu fait pour lui, la grâce avait refait l'œuvre de la nature, et en l'enrichissant des dons les plus éminents de l'Esprit-Saint, elle l'avait encore pourvu des qualités et des talents que le monde recherche et honore.

« Nul doute, dit le P. Gratry, que par la pureté du cœur, l'innocence, ou conservée ou recouvrée par la vertu, la foi et la religion, il n'y ait dans l'homme des capacités et des ressources d'esprit, de corps et de cœur que la plupart des hommes ne soupçonnent pas. C'est à cet ordre de ressources qu'appartient ce que la théologie nomme la science infuse, les vertus intellectuelles inspirées que verse dans notre esprit le Verbe divin, quand il habite

en nous par la foi et l'amour. » Et il cite avec enthousiasme, en s'excusant de ne savoir pas mieux les traduire, ces magnifiques paroles d'une sainte qui vivait au XI^e siècle, dans un des mystiques monastères des bords du Rhin : « Ce qui purifie
 « l'œil du cœur et le rend propre à s'élever à la
 « véritable lumière, le voici : le mépris des soucis
 « du siècle, la mortification du corps, la contrition
 « du cœur, le bain des larmes... la méditation de
 « l'admirable essence de Dieu et de sa chaste vé-
 « rité, la prière forte et pure, la joie en Dieu, l'ar-
 « dent désir du ciel. Embrassez tout cela, ajoutez
 « la sainte, et restez-y. Avancez vers la lumière
 « qui s'offre à vous comme à ses fils et descend
 « d'elle-même dans vos cœurs. Otez vos cœurs de
 « vos propres poitrines, et donnez-les à Celui qui
 « vous parle, et il les remplira de splendeurs déi-
 « fiques, et vous serez fils de lumière et anges de
 « Dieu *. » C'est par ce procédé que M. Vianney, s'est élevé tout seul, à l'école du Saint-Esprit. « Quel
 « maître avez-vous eu en théologie, lui disait-on
 « un jour avec une intention légèrement ironi-
 « que ? — Le même Maître que saint Pierre, » répondit avec une simplicité vraie le serviteur de Dieu.

Ne dirait-on pas que la théorie que nous venons

* Logique, l. V. *Les vertus intellectuelles inspirées.*

de lire a été calquée sur la vie même du Curé d'Ars? Pas un détail qui ne le rappelle, pas un trait qui ne s'harmonise merveilleusement avec sa figure! Quel homme a poussé plus loin *le mépris des soucis du siècle, la mortification du corps, le bain des larmes?* Il en était toujours inondé... *Et la méditation de l'admirable essence de Dieu et de sa chaste vérité, et la prière forte et pure, la joie en Dieu, l'ardent désir du ciel!* comme tout cela est caractéristique! comme c'est bien lui, tel que nous l'avons connu! *Il s'était avancé vers la lumière, et la lumière était descendue d'elle-même dans son cœur... Il avait ôté son cœur de sa poitrine, il l'avait donné à Celui qui lui parlait; et Celui qui lui parlait, qui est le Verbe divin, la parole de Dieu incréée, le remplissait de splendeurs déifiques.* Comment pourraient en douter ceux qui ont eu le bonheur d'assister à quelques-uns de ses catéchismes, d'entendre cette parole étrange qui ne ressemblait à aucune parole humaine, qui ont vu l'effet irrésistible produit sur les auditeurs de toute classe par cette voix, cette sensibilité, cet élan, cette intuition, cette flamme et l'éclatante beauté de ce français inculte, presque trivial, mais transfiguré et pénétré du feu sacré jusque dans la forme, l'arrangement, l'harmonie des mots et des syllabes? Et pourtant il ne disait pas des mots; la véritable éloquence est dans les choses; il disait des choses, et il les disait dans un style pro-

digieux. Son âme tout entière passait dans celle de la foule pour la faire croire, aimer, espérer avec lui. C'est là le but suprême et aussi le triomphe de l'éloquence évangélique.

Comment cet homme, qui avait pensé n'être pas admis au grand séminaire, à cause de son incapacité apparente, cet homme qui, depuis son initiation au sacerdoce, n'avait eu d'autre occupation que la prière et les travaux du confessionnal, était-il arrivé à faire de la dogmatique à la manière d'un Père de l'Église? de quel foyer pouvaient donc émaner ses étonnantes lumières sur Dieu et ses œuvres, sur la nature et l'histoire de l'âme? comment faisait-il pour se rencontrer dans la même pensée, et quelquefois dans les mêmes expressions, avec les plus beaux génies chrétiens, les Augustin, les Bernard, les Thomas d'Aquin, les Catherine de Sienne, les Térése?

Par exemple, nous lui avons souvent entendu dire que le cœur des saints était LIQUIDE. Nous avons été frappé de cette ravissante et énergique expression, mais nous étions loin de soupçonner qu'elle eût une si grande précision théologique. C'est avec une surprise attendrie, au souvenir de notre bon Saint, que nous avons trouvé, en feuilletant la *Somme*, une question dans laquelle le Docteur angélique assigne à l'amour quatre effets immédiats, dont le premier est la LIQUÉFACTION du

cœur ¹. Certes, le Curé d'Ars n'avait jamais lu saint Thomas : cette notion, littéralement empruntée au grand théologien, n'en est que plus remarquable. C'est un prodige pour ceux-là seulement qui ignorent les procédés de la grâce, et qui n'ont jamais compris ces paroles du Maître : *Ce que vous avez caché aux sages, vous l'avez révélé aux petits...*

Il est arrivé souvent aux personnes qui ont entendu M. Vianney discourir du ciel, de l'humanité sainte de Notre-Seigneur, de son amère passion, de sa présence réelle au Très-Saint Sacrement de nos autels, de la bienheureuse Vierge Marie, de ses amabilités et de ses grandeurs, du bonheur des saints, de la pureté des anges, de la beauté des âmes, de la dignité de l'homme, de tous ces sujets qui lui étaient familiers, il leur est arrivé de sortir de cet entretien, convaincus que le bon Père voyait

¹ Nous ne pouvons résister à l'envie de placer sous les yeux de nos lecteurs qui pourront le comprendre, le passage où saint Thomas explique d'une façon si remarquable comment il se fait que le cœur des saints soit LIQUIDE : « *Ad amorem pertinet quod appetitus coaptetur ad receptionem boni amati, prout amatum est in amante... Unde cordis congelatio vel duritia est dispositio repugnans amori; ea enim quæ sunt congelata, in seipsis constricta sunt, ut non possint de facili subintrationem alterius pati; sed LIQUEFACTIO importat quandam mollificationem cordis, qua exhibet se cor habile ut amatum in ipsum subintret.* (D. Thomæ Summæ theol. prima secundæ quæst. 28, art. 5.) Le cœur des saints est LIQUIDE, parce que, s'il ne l'était pas, s'il était dur et congelé, le BIEN que les saints aiment, le souverain BIEN ne pourrait pas y pénétrer.

les choses dont il venait de parler avec une telle plénitude de cœur, une éloquence si émue, des accents si passionnés, une si grande abondance de larmes ; et de fait, sa parole s'imprégnait alors d'un caractère de tendresse divine, de suave douceur et d'onction pénétrante auquel on ne peut rien comparer. Il y avait dans sa voix, dans son geste, dans son regard, sur sa face transfigurée, un éclat si extraordinaire, une puissance si merveilleuse, qu'il était impossible de rester froid en l'écoutant. Les vues et les pensées que la lumière divine communique ont une bien autre portée que celles qu'on acquiert par le travail. En présence d'une exposition si simple et si lumineuse à la fois, devant une certitude si grande, le doute s'en allait des cœurs les plus rebelles, et les admirables clartés de la foi prenaient sa place.

La parole du Curé d'Ars avait d'autant plus d'efficacité, qu'il prêchait par tout son être. Sa présence seule était déjà une apparition de la vérité. C'est bien de lui qu'on pouvait dire qu'il était l'*orateur des yeux*, et qu'il aurait ému et convaincu même par son silence. Quand on voyait apparaître en chaire ce visage pâle, osseux, diaphane ; quand on entendait cette voix grêle, perçante, ressemblant à un cri, jeter à la foule des pensées sublimes sous une enveloppe naïve et populaire, on croyait être en présence d'une de ces grandes figures bibliques

parlant aux hommes la langue des prophètes. On était déjà saisi de respect, rempli de confiance et disposé à entendre, non pour jouir, mais pour profiter.

Avant de commencer, le vénérable catéchiste promenait sur l'auditoire son regard, qui préparait le chemin à sa parole. Quelquefois ce regard devenait fixe ; il semblait fouiller jusqu'au fond d'une âme que le Saint avait entrevue tout à coup, et dans laquelle on eût dit qu'il allait chercher le texte de son entretien. Combien ont pu croire qu'il n'avait parlé que pour eux ! combien se sont reconnus dans la peinture qu'il faisait de leurs faiblesses ! combien y ont retrouvé l'histoire secrète de leurs défaillances, de leurs séductions, de leurs combats, de leurs troubles et de leurs remords !...

Pour ceux à qui il a été donné d'assister à ces catéchismes, il y avait deux choses également remarquables : le prédicateur et l'auditeur. Ce n'était pas une parole que faisait entendre le prédicateur, c'était plus qu'une parole, c'était une âme, une âme sainte, toute trempée de foi et d'amour, qui s'épanchait devant vous, dont vous subissiez le contact immédiat, dont vous sentiez le rayonnement sur votre âme. Quant à l'auditeur, il n'était plus sur la terre ; il était transporté dans ces pures régions d'où descendent les dogmes et les mystères. A mesure que le saint parlait, de nouveaux

et clairs horizons s'ouvraient à la pensée : le ciel et la terre, la vie présente et la vie future, les choses du temps et les choses de l'éternité se montraient sous un jour qu'on n'avait pas encore aperçu.

Lorsqu'un homme venu du monde et en rapportant les idées, les sentiments, les impressions qu'on y respire, s'asseyait pour entendre cette doctrine, elle l'étourdissait, le terrassait... elle jetait un si poignant défi au siècle et à tout ce que le siècle croit, aime et préconise ! C'était d'abord du vertige et de la stupeur qu'il éprouvait, puis l'attendrissement le gagnait peu à peu, et il se surprenait à pleurer comme les autres. Quelle éloquence a provoqué plus de larmes ! quelle parole a pénétré plus avant dans les cœurs ! Elle s'y ouvrait une issue par le feu et par la flamme ; les plus endurcis se fondaient comme la cire à ses ardeurs ; elle brûlait, elle rayonnait, elle triomphait ; elle faisait mieux que de charmer l'esprit, elle dominait l'âme tout entière et la ramenait à Dieu, non par la voie souvent longue et difficile de la discussion, mais par les sentiers de l'émotion, qui abrègent et conduisent directement au but.

Un médecin distingué de Lyon nous a raconté que la première fois qu'il fit, avec une caravane de parents et d'amis, le pèlerinage d'Ars, il y a de cela vingt ans, il n'était pas incroyant, il avait reçu de bons principes, mais il n'avait pas la moindre idée

de ce que c'était qu'un saint et du spectacle qui l'attendait. Le catéchisme commença, et, dès les premiers mots, le nouvel auditeur fut pris d'une envie de rire immodérée. Ne voulant pas scandaliser la foule des bonnes gens qui l'entouraient, il cacha son visage dans ses mains. Au bout de cinq minutes, il ne riait plus : des larmes, de vraies larmes, qu'il ne songeait pas même à dissimuler, coulaient le long de ses joues. Ce qu'il entendait était si loin de ce qu'il avait imaginé, qu'il croyait faire un rêve. Ce qui l'impressionnait surtout, c'était la conviction qui accompagnait chaque parole et la gravait au plus profond de l'âme des auditeurs, en qui toute l'âme du Saint passait.

On écoutait M. Vianney comme un nouvel apôtre que Jésus-Christ envoyait à son Église, pour y renouveler la sainteté et la ferveur de son divin Esprit en un siècle dont la corruption l'a si profondément altéré dans l'âme de la plupart des hommes. Et c'est une grande merveille que ne proposant, comme les apôtres, qu'une doctrine incompréhensible à la raison humaine et très-amère au goût dépravé du monde, — car il ne parlait que de croix, d'humiliations, de pauvreté, de pénitence, — cette doctrine fût si bien accueillie. Ceux qui ne l'avaient pas encore dans le cœur étaient bien aises d'en nourrir leur esprit. S'ils n'avaient le courage d'en faire la règle de leur conduite, ils ne pouvaient

s'empêcher de la trouver admirable et de désirer la suivre.

Il n'est pas moins remarquable que, ne parlant que son idiome naturel, c'est-à-dire le français incorrect et grossier des gens élevés à la campagne, on pût cependant presque dire de M. Vianney, comme des apôtres, qu'il a été entendu de toutes les nations du monde, et que sa voix a résonné par toute la terre. Il était l'oracle que l'on allait consulter pour apprendre à bien connaître Jésus-Christ. Non-seulement les simples, mais les savants, non-seulement les parfaits, mais les indifférents, y trouvaient je ne sais quelle onction divine qui les pénétrait et leur faisait désirer de la goûter encore. Plus on l'entendait, plus on voulait l'entendre, et l'on revenait toujours avec amour au pied de cette chaire, comme en un lieu où l'on avait trouvé le beau et le vrai. Rien ne faisait mieux voir que le Curé d'Ars était plein de l'Esprit de Dieu, qui seul est plus grand que notre cœur : on a beau puiser en lui, on ne l'épuisera jamais, et la divine satiété qu'il donne ne fait qu'exciter un plus grand appétit, qui nous laisse toujours plus affamés.

Le saint Curé parlait sans autre travail préparatoire que sa continuelle application à Dieu ; il passait sans délai et sans transition du confessionnal à la chaire, et toutefois, il y apportait une imperturbable assurance, une merveilleuse impassibilité qui

ne naissait nullement de la certitude, mais plutôt de l'oubli complet et absolu de lui-même. Au reste, on n'était pas tenté de le juger. Les hommes ne jugent d'ordinaire que ceux à qui il n'est point indifférent d'être jugés par eux. On avait bien autre chose à faire quand on entendait le Curé d'Ars : il fallait se juger soi-même.

M. Vianney n'avait aucun souci de ce qu'on pouvait dire ou penser de lui. Quelle que fût la composition de son auditoire, bien que des évêques et d'autres illustres personnages soient venus souvent se mêler à la foule qui entourait sa chaire, jamais sa parole n'a trahi la moindre émotion, ni le moindre embarras provenant d'une crainte humaine. Lui, si timide et si modeste, quand il traversait les rangs pressés de l'assistance souvent imposante, qui remplissait l'église à l'heure du catéchisme, il n'était plus le même homme ; il avait l'air d'un triomphateur. Il portait la tête haute ; son visage était illuminé ; ses yeux lançaient des éclairs.

« Votre auditoire ne vous a jamais fait peur ? lui demandait-on un jour. — Non, répondait-il ; au contraire. Plus il y a de monde, plus je suis content. » Pour donner le change, il ajoutait : « Les orgueilleux croient toujours bien faire. » Il aurait eu le pape, les cardinaux, les rois, au pied de sa chaire, qu'il n'aurait dit ni plus ni moins,

ne pensant qu'aux âmes et ne faisant penser qu'à Dieu. Cette véritable domination oratoire suppléait chez lui le talent et la rhétorique; elle donnait aux choses les plus simples, sorties de cette bouche vénérable, une majesté singulière et une irrésistible autorité.

Ce qui ne fortifiait pas moins les discours de M. Vianney, c'est la haute opinion que les pèlerins avaient de sa sainteté. « La première qualité de l'homme appelé au périlleux honneur d'instruire les peuples, dit saint Isidore, est d'être saint et irréprochable. Il faut qu'il soit étranger au péché, celui dont la mission est d'éloigner les autres du péché; il faut qu'il paraisse en tout comme un modèle de perfection, celui dont la tâche est de conduire les autres à la perfection ¹. » Dans le saint catéchiste d'Ars, c'était la vertu qui prêchait la vérité. Lorsqu'il parlait amour de Dieu, humilité, douceur, patience, mortification, sacrifice, pauvreté, désir de la souffrance, ses exemples donnaient un poids immense à ses paroles. Un homme est bien fort pour convaincre et pour persuader, quand on voit qu'il pratique tout ce qu'il enseigne.

La forme qu'employait le Curé d'Ars n'était pas autre chose que l'enveloppe la plus transparente

¹ Hom., l. II. *De offic.*

que prenne l'idée afin de paraître la plus possible telle qu'elle est, créant elle-même l'expression qui lui convient. Il savait mettre les vérités de l'ordre le plus élevé à la portée de toutes les intelligences ; il les revêtait d'un langage familier ; il attendrissait par la simplicité ; il ravissait par la doctrine. La science qui n'est pas cherchée est celle qui abonde : elle coule comme l'eau de la source vive que la Samaritaine ne connaissait pas et dont le Sauveur lui enseigna la vertu. Ainsi, les considérations sur le péché, sur l'injure qu'il fait à Dieu et le mal qu'il fait à l'homme n'étaient pas un jeu de son esprit, mais le travail douloureux de sa pensée ; elles le pénétraient, le consternaient : c'était le trait de feu enfoncé dans sa poitrine. Il soulageait son âme en l'épanchant.

Chose étonnante ! cet homme si modeste, si simple, si disposé à proclamer son ignorance, était né avec un grand attrait pour les facultés supérieures de l'intelligence. Le plus bel éloge qu'il pût faire de quelqu'un était de dire qu'il avait de l'esprit. Quand on énumérait devant lui les qualités d'un personnage, ecclésiastique ou laïque, il manquait rarement de compléter le panégyrique par ces mots : « Ce que j'aime bien surtout, c'est qu'il savant. »

M. Vianney appréciait et goûtait dans les autres les dons de l'éloquence : il bénissait Dieu, qui pour

sa gloire accorde à l'homme de si beaux privilèges, mais il les dédaignait pour lui-même. Il ne se faisait pas scrupule de blesser outrageusement la grammaire et la syntaxe dans ses discours; on pouvait croire qu'il le faisait exprès par humilité, car il y avait des fautes qu'il aurait pu éviter. Cela n'empêchait pas ce langage simple et incorrect de pénétrer dans les âmes, de les éclairer et de les convertir : « Le discours poli, dit saint Jérôme, ne flatte que les oreilles; celui qui ne l'est pas, se fait un chemin jusqu'au cœur. »

La parole du Curé d'Ars avait de la soudaineté et du trait; il la décochait comme une flèche, et toute son âme semblait partir et s'élancer avec elle. Il y avait dans ces effusions de belles et saisissantes choses. Le pathétique, le profond, le sublime s'y rencontraient souvent à côté du simple et du vulgaire. On y retrouvait tout l'abandon, tout le désordre, mais aussi toute la spontanéité et toute la puissance d'une improvisation. Nous avons essayé quelquefois d'écrire ce que nous venions d'entendre : il nous a été impossible de saisir les choses qui nous avaient le plus ému, et de leur donner une forme. Elles se figeaient au bout de la plume : c'était une lave refroidie. Le vent n'écrit pas ce qu'il murmure sous le dôme des forêts; la mer n'écrit pas les gémissements de ses grèves. De même ce qu'il y a de plus divin dans le cœur

de l'homme n'en sort pas à l'aide de l'écriture.

Voici pourtant quelques paroles que nous avons recueillies, et dans lesquelles nous retrouvons plus qu'un souvenir et un écho : le Curé d'Ars lui-même, son âme et son cœur dans leur naïve expression. Il avait parfois de hautes et profondes pensées comme celles-ci :

« AIMER DIEU : OH ! QUE C'EST BEAU ! !... IL FAUT LE CIEL POUR COMPRENDRE L'AMOUR :... LA PRIÈRE AIDE UN PEU, PARCE QUE LA PRIÈRE, C'EST L'ÉLÉVATION DE L'ÂME JUSQU'AU CIEL... »

« Plus on connaît les hommes, moins on les aime. C'est le contraire pour Dieu : plus on le connaît, plus on l'aime. Il viendra un temps où les hommes seront si las des hommes, qu'on ne pourra pas leur parler de Dieu sans les faire pleurer. La connaissance de Dieu embrase l'âme d'un si grand amour, qu'elle ne peut plus aimer ni désirer que Dieu... L'HOMME A ÉTÉ CRÉÉ PAR AMOUR : C'EST POURQUOI IL EST SI PORTÉ A AIMER. D'UN AUTRE CÔTÉ, IL EST SI GRAND QUE RIEN NE PEUT LE CONTENTER SUR LA TERRE. IL N'Y A QUE LORSQU'IL SE TOURNE DU CÔTÉ DE DIEU QU'IL EST CONTENT... Tirez un poisson hors de l'eau, il ne vivra pas. Eh bien ! voilà l'homme sans Dieu. »

« Il y a des gens qui n'aiment pas le bon Dieu, qui ne le prient pas et qui prospèrent : c'est mauvais signe ! Ils ont fait un peu de bien à travers beaucoup de mal. Le bon Dieu les récompense en cette vie. »

« La terre est un pont pour passer l'eau ; elle ne sert qu'à soutenir nos pieds... Nous sommes en ce monde, mais

nous ne sommes pas de ce monde, puisque nous disons tous les jours : NOTRE PÈRE QUI ÊTES AUX CIEUX... Il faut donc attendre notre récompense quand nous serons CHEZ NOUS, dans la maison paternelle. C'est pour cela que les bons chrétiens sont dans les croix, les contradictions, les adversités, les mépris, les calomnies : tant mieux !... Mais on s'étonne de cela. Il semble que parce qu'on aime un peu le bon Dieu, on doit n'avoir rien qui contrarie, rien qui fasse souffrir... Nous disons : « En voilà un qui n'est pas sage, et cependant tout lui réussit ; moi, j'ai beau faire ce que je peux, tout va de travers. » C'est que nous ne comprenons pas le prix et le bonheur des croix. On dit quelquefois : « Dieu châtie ceux qu'il aime. » Ce n'est pas vrai. LES ÉPREUVES, POUR CEUX QUE DIEU AIME, NE SONT PAS DES CHATIMENTS, CE SONT DES GRACES... Il ne faut pas considérer le travail, mais la récompense. Un négociant n'envisage pas la peine qu'il a dans son commerce, mais le gain qu'il en retire... Qu'est-ce que vingt ans, trente ans, comparés à l'éternité?... Qu'avons-nous donc tant à souffrir ? Quelques humiliations, quelques froissements, des paroles piquantes : CELA NE TUE PAS. »

« C'est beau de pouvoir plaire à Dieu, si petits que nous sommes ! »

« Notre langue ne devrait être employée qu'à prier, notre cœur à aimer, nos yeux à pleurer. »

« Nous sommes beaucoup, et nous ne sommes rien... Il n'y a rien de plus grand que l'homme, et rien de plus petit. Il n'y a rien de plus grand, quand on regarde son âme ; rien de plus petit, quand on regarde son corps... On s'occupe de son corps, comme si on n'avait que cela à soigner : on n'a au contraire que cela à mépriser... »

« Nous sommes l'ouvrage d'un Dieu... On aime toujours son ouvrage... Comprendre que nous soyons l'ouvrage d'un Dieu, c'est facile ; mais que le crucifiement d'un Dieu soit notre ouvrage ! voilà qui est incompréhensible... »

« Il y en a qui donnent au Père éternel un cœur dur. Oh ! comme ils se trompent ! Le Père éternel, pour désarmer sa propre justice, a donné à son Fils un cœur excessivement bon : on ne donne pas ce qu'on n'a pas. Notre-Seigneur a dit à son Père : « Mon Père, ne les punissez pas !... »

« Notre-Seigneur a souffert plus qu'il ne fallait pour nous racheter. Mais ce qui aurait satisfait la justice de son Père n'aurait pas satisfait son amour.

« Sans la mort de Notre-Seigneur, tous es hommes ensemble ne pourraient expier un petit mensonge. »

« Dans le monde, on cache le Ciel et l'Enfer : le Ciel, parce que si on en connaissait la beauté, on voudrait y aller à tout prix ; on laisserait bien le monde tranquille ! l'Enfer, parce que si on connaissait les tourments qu'on y endure, on ferait tout pour ne pas y aller. »

« Le signe de la croix est redoutable au démon, puisque c'est par la croix que nous lui échappons... Il faut faire le signe de la croix avec un grand respect. On commence par la tête : c'est le chef, la création, le Père ; ensuite le cœur : l'amour, la vie, la rédemption, le Fils ; les épaules : la force, le Saint-Esprit... Tout nous rappelle la croix. Nous-mêmes nous sommes faits en forme de croix. »

« Dans le ciel, on sera nourri du souffle de Dieu... Le

bon Dieu nous placera comme un architecte place les pierres dans un bâtiment, chacun à l'endroit qui lui convient.

« Le ciel se fondait dans l'âme des saints. C'était un écoulement du ciel, dans lequel ils se baignaient et se noyaient... Comme les disciples sur le Thabor ne virent plus que Jésus seul, les âmes intérieures, sur le Thabor de leur cœur, ne voient non plus que Notre-Seigneur. Ce sont deux amis qui ne se lassent jamais l'un de l'autre !... »

« Il y en a qui perdent la foi et ne voient l'enfer qu'en y entrant.

« Les damnés seront enveloppés de la colère de Dieu, comme le poisson dans l'eau.

« Ce n'est pas Dieu qui nous damne, c'est nous par nos péchés. Les damnés n'accusent pas Dieu ; ils s'accusent eux-mêmes ; ils disent : « J'ai perdu Dieu, mon âme et le ciel par ma faute... » Jamais personne n'a été damné pour avoir fait trop de mal ; mais beaucoup sont en enfer pour un seul péché mortel dont ils n'ont pas voulu se repentir.

« Si un damné pouvait dire une seule fois : « Mon Dieu, je vous aime ! » il n'y aurait plus d'enfer pour lui... Mais, hélas ! cette pauvre âme ! ELLE A PERDU LE POUVOIR D'AIMER QU'ELLE AVAIT REÇU, ET DONT ELLE N'A PAS SU SE SERVIR. SON COEUR EST DESSÉCHÉ COMME LA GRAPPE QUAND ELLE A PASSÉ SOUS LE PRESSEUR. Plus de bonheur dans cette âme, plus de paix, parce qu'il n'y a plus d'amour... »

« LES MALHEUREUX ! disait sainte Tèreſe, ILS N'AIMENT PAS ! »

« L'enfer prend sa source dans la bonté de Dieu. Les damnés diront : Oh ! si du moins Dieu ne nous avait pas

tant aimés, nous souffririons moins ! l'enfer serait supportable !... MAIS AVOIR TANT ÉTÉ AIMÉS ! QUELLE DOULEUR !!! »

Dante avait lu en caractères sombres sur la porte de l'Enfer : JE SUIS L'ŒUVRE DU PREMIER AMOUR¹.

A côté des pensées profondes, M. Vianney en avait de fortes et de saisissantes.

« Nous ne sommes sur la terre, disait-il, que par entrepôt, pour un tout petit moment... Il semble que nous ne bougeons pas, et nous marchons à grands pas vers l'éternité, *comme la vapeur.* »

« On disait à un mourant : « Que faudra-t-il mettre sur votre tombe ?—Vous mettrez : CI-GÏT UN INSENSÉ, QUI EST SORTI DE CE MONDE SANS SAVOIR COMMENT IL Y EST ENTRÉ. » Il y en a beaucoup qui sortent de ce monde sans savoir ce qu'ils y sont venus faire, et sans s'en inquiéter davantage. Ne faisons pas de même. »

« Si les pauvres damnés avaient le temps que nous perdons, quel bon usage ils en feraient ! S'ils avaient seulement une demi-heure, cette demi-heure dépeuplerait l'enfer. »

« En mourant nous faisons une restitution : nous rendons à la terre ce qu'elle nous a donné... Une petite pincée de poussière grosse comme une noix : voilà ce que nous deviendrons. Il y a bien de quoi être fier ! »

¹ « Fecemi la divina potestate ,

« La somma sapienza e IL PRIMO AMORE. (*L'Inferno*, c. III.)

« Pour notre corps, la mort n'est qu'une lessive. »

« Il faut travailler en ce monde, il faut souffrir et combattre. On aura bien le temps de se reposer toute l'éternité.»

« Si nous comprenions bien notre bonheur, nous pourrions presque dire que nous sommes plus heureux que les saints dans le ciel. ILS VIVENT DE LEURS RENTES ; ils ne peuvent plus rien gagner ; tandis que nous, nous pouvons à chaque instant augmenter notre trésor. »

« Les commandements de Dieu sont les enseignements que Dieu nous donne pour suivre la route du ciel, comme les écriteaux qu'on pose à l'entrée des rues et au commencement des chemins pour en indiquer les noms.

« La grâce de Dieu nous aide à marcher et nous soutient. Elle nous est nécessaire comme les béquilles à ceux qui ont mal aux jambes. »

« Quand on va se confesser, il faut comprendre ce qu'on va faire. On peut dire qu'on va DÉCLOUER Notre-Seigneur.

« Quand vous avez fait une bonne confession, vous avez enchaîné le démon.

« Les péchés que nous cachons reparaîtront tous. Pour bien cacher ses péchés, il faut bien les confesser. »

« Nos fautes sont un grain de sable à côté de la grande montagne des miséricordes du bon Dieu. »

M. Vianney donnait beaucoup de place dans son enseignement aux comparaisons et aux images ; il les empruntait à la nature aimée et connue de la foule à laquelle il s'adressait, aux peintures de la

campagne, aux émotions de la vie rurale. Les souvenirs de son enfance avaient conservé toute leur fraîcheur, et il ne pouvait résister à l'innocente joie de revivre un moment encore, dans ses entretiens de vieillard, au milieu des plus vives sympathies de son jeune âge. Il y a dans ce retour de la pensée vers les jours les plus gracieux de la vie quelque chose qui ressemble à une possession anticipée de la résurrection. A la manière de Notre-Seigneur, il prenait les événements les plus connus, les faits les plus vulgaires, les incidents qui se produisaient sous ses yeux pour images de la vie spirituelle, et en faisait le thème de ses instructions. L'Évangile est plein de symboles et de figures propres à conduire l'âme à l'intelligence des vérités éternelles, par la comparaison de ce qui est plus sensible en ce monde. De même les allusions, les tropes, les métaphores, les paraboles, les images coloraient tous les discours du Curé d'Ars. Son esprit s'était fait une habitude de s'élever à Dieu et aux choses invisibles à l'occasion des choses visibles. Il n'y avait pas un seul de ses catéchismes dans lequel il ne fût plusieurs fois question de ruisseaux, de forêts, d'arbres, d'oiseaux, de fleurs, de rosée, de lis, de baume, de parfum et de miel. Tous les contemplatifs ont aimé ce langage, et l'innocence de leurs pensées s'est attachée avec prédilection aux choses charmantes et pures dont l'Auteur de la

création a embelli son œuvre. « L'homme bon, dit Notre-Seigneur, tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur ¹. » Les suaves écrits de saint François de Sales sont un modèle de ce genre, cher à tous les mystiques. On ne s'étonne pas de trouver ces grâces du langage et ce goût exquis chez l'évêque de Genève. Mais ce pauvre curé de campagne, où avait-il appris à former ces splendides gerbes ? qui lui avait fait pénétrer ces fines-ses ? qui lui avait donné de s'en servir avec un tact si délicat et un si ingénieux à-propos ? Écoutons :

« COMME UNE BELLE COLOMBE BLANCHE, QUI SORT DU MILIEU DES EAUX ET VIENT SECOUER SES AILES SUR LA TERRE, L'ESPRIT-SAINT SORT DE L'OCÉAN INFINI DES PERFECTIONS DIVINES ET VIENT BATTRE DES AILES SUR LES AMES PURES, POUR DISTILLER EN ELLES LE BAUME DE L'AMOUR... »

« LE SAINT-ESPRIT REPOSE DANS UNE AME PURE COMME SUR UN LIT DE ROSES.

« IL SORT D'UNE AME OU RÉSIDE LE SAINT-ESPRIT UNE BONNE ODEUR COMME CELLE DE LA VIGNE, QUAND ELLE EST EN FLEUR. »

« Celui qui a conservé l'innocence de son baptême est comme un enfant qui n'a jamais désobéi à son père...

« QUAND ON A CONSERVÉ SON INNOCENCE, ON SE SENT PORTÉ EN HAUT PAR L'AMOUR COMME UN OISEAU EST PORTÉ PAR SES AILES.

« Ceux qui ont l'âme pure sont comme des aigles et des

¹ S. Matth., XII, 35.

hirondelles qui volent dans les airs... Un chrétien qui a la pureté est sur la terre comme un oiseau qu'on tient attaché par un fil. Pauvre petit oiseau ! il n'attend que le moment où on coupera le fil pour s'envoler. »

« Les bons chrétiens sont comme ces oiseaux qui ont de grandes ailes et de petites pattes, et qui ne se posent jamais par terre, parce qu'ils ne pourraient plus s'élever et qu'ils seraient pris. Aussi ils font leurs nids sur la pointe des rochers, sur le toit des maisons, dans les lieux élevés. De même le chrétien doit toujours être sur les hauteurs. Dès que nous rabaissons nos pensées vers la terre, nous sommes pris ¹. »

« UNE ÂME PURE EST COMME UNE BELLE PERLE. TANT QU'ELLE EST CACHÉE DANS UN COQUILLAGE, AU FOND DE LA MER, PERSONNE NE SONGE A L'ADMIRER. MAIS SI VOUS LA MONTREZ AU SOLEIL, CETTE PERLE BRILLE ET ATTIRE LES REGARDS. C'EST AINSI QUE L'ÂME PURE, QUI EST CACHÉE AUX YEUX DU MONDE, BRILLERA UN JOUR DEVANT LES ANGES, AU SOLEIL DE L'ÉTERNITÉ. »

« L'âme pure est une belle rose, et les trois personnes divines descendent du ciel pour en respirer le parfum. »

« La miséricorde de Dieu est comme un torrent débordé : elle entraîne les cœurs sur son passage... »

« Le bon Dieu aura plus tôt pardonné à un pécheur repentant qu'une mère n'aura retiré son enfant du feu. »

« Les élus sont comme les épis de blé qui échappent aux

¹ « *Animas ad volandum*, les âmes sont faites pour voler, » avait dit le prophète Ézéchiël. (Ez., XIII, 20.)

moissonneurs et comme les grappes de raisin après la vendange. »

« Figurez-vous une pauvre mère obligée de lâcher le couteau de la guillotine sur la tête de son enfant : voilà le bon Dieu quand il damne un pécheur. »

« Quel bonheur pour les justes quand, à la fin du monde, l'âme embaumée des parfums du ciel viendra chercher son corps pour jouir de Dieu pendant toute l'éternité ! Alors nos corps sortiront de la terre comme le linge qui a passé par la lessive... Les corps des justes brilleront au ciel comme de beaux diamants, *comme des globes d'amour !* »

« Quel cri de joie quand l'âme viendra s'unir à son corps glorifié, à ce corps qui ne sera plus pour elle un instrument de péché ni une cause de souffrance ! ELLE SE ROULERA DANS LE BAUME DE L'AMOUR, COMME L'ABEILLE SE ROULE DANS LES FLEURS.... Voilà l'âme embaumée pour l'éternité !... »

On voit que le Curé d'Ars était poète sans s'en douter, poète dans la plus haute et la plus sincère acception du mot : c'est-à-dire que, doué excellemment de la faculté de sentir, son cœur s'ouvrait pour laisser échapper la note juste et l'accent vrai. C'est bien la plus simple et la meilleure manière d'être poète.

« Une fois, disait-il, j'allais voir un malade ; c'était au printemps ; les buissons étaient remplis de petits oiseaux

qui se tourmentaient la tête à chanter. Je prenais plaisir à les écouter et je me disais : *Pauvres petits oiseaux, vous ne savez pas ce que vous dites ! que c'est dommage ! Vous chantez les louanges de Dieu...* »

Ne croirait-on pas entendre saint François d'Assise ?

M. Vianney aimait encore à raconter la fraîche et poétique légende de saint Maur, qui, allant un jour porter le dîner à saint Benoît, trouva un gros serpent ; il le prit, le mit dans le pan de sa robe et dit en le montrant à saint Benoît : « Voyez, mon père, ce que j'ai trouvé. » Quand le saint patriarche et tous les religieux furent réunis, le serpent se mit à siffler et à vouloir les mordre. Saint Benoît dit alors : « Petit, retourne le porter où tu l'as pris. » Et quand saint Maur fut parti, il ajouta : « Mes frères, savez-vous pourquoi cette bête est si douce avec cet enfant?... C'est parce qu'il a conservé l'innocence de son baptême. »

Il rapportait aussi avec complaisance le trait de saint François d'Assise prêchant aux poissons, et cette page charmante des *fioretti* ne pouvait que gagner à être interprétée par lui : « Un jour, disait-il, saint François d'Assise prêchait dans une province où il y avait beaucoup d'hérétiques. Ces mécréants se bouchaient les oreilles pour ne pas l'entendre. Alors le saint amena le peuple sur le rivage de la mer, et appela les poissons pour venir

écouter la parole de Dieu, puisque les hommes la repoussaient. Les poissons vinrent sur le bord de l'eau, les gros derrière les petits. Saint François leur fit cette question : « Êtes-vous reconnaissants de ce que le bon Dieu vous a sauvés du déluge? » Les poissons inclinèrent la tête. Alors saint François dit au peuple : « Voyez, ces poissons sont reconnaissants des bienfaits de Dieu : et vous, in-grats ! vous les méprisez ! »

M. Vianney mêlait à ses discours d'heureuses réminiscences de sa vie de berger :

« Il faudrait faire comme les bergers qui sont en champ pendant l'hiver, — la vie est bien un long hiver ! — ils font du feu ; mais de temps en temps ils courent ramasser du bois de tous les côtés pour l'entretenir. Si nous savions comme les bergers toujours entretenir le feu de l'amour de Dieu dans notre cœur par des prières et de bonnes œuvres, il ne s'éteindrait pas. »

« Quand vous n'avez pas l'amour de Dieu, vous êtes bien pauvres. Vous êtes comme un arbre sans fleurs et sans fruit. »

« Dans l'âme unie à Dieu, c'est toujours le printemps. »

Lorsqu'il parlait de la prière, les comparaisons les plus aimables et les plus ingénieuses arrivaient en foule sur ses lèvres :

« La prière est une rosée embaumée ; mais il faut prier avec un cœur pur pour sentir cette rosée. »

« Il sort de la prière une douceur savoureuse, comme le jus qui découle d'un raisin bien mûr.

« La prière dégage notre âme de la matière ; elle l'élève en haut comme le feu qui gonfle les ballons.

« Plus on prie, plus on veut prier. C'est comme un poisson qui nage d'abord à la surface de l'eau, qui plonge ensuite et qui va toujours plus avant. L'âme se plonge, s'abîme, se perd dans les douceurs de la conversation avec Dieu.

« Le temps ne dure pas dans la prière. Je ne sais pas si on peut désirer le ciel... Oh ! oui... Le poisson qui nage dans un petit ruisseau se trouve bien, parce qu'il est dans son élément ; mais il est encore mieux dans la mer.

« Il faut, quand on prie, ouvrir son cœur à Dieu comme le poisson quand il voit venir la vague.

« Le bon Dieu n'a pas besoin de nous ; s'il nous commande de prier, c'est qu'il veut notre bonheur, et que notre bonheur ne peut se trouver que là. Lorsqu'il nous voit venir, il penche son cœur bien bas vers sa petite créature, comme un père qui s'incline pour écouter son petit enfant qui lui parle.

« Le matin, il faut faire comme l'enfant qui est dans son berceau : dès qu'il ouvre les yeux, il regarde vite par la maison s'il voit sa mère. Quand il la voit, il se met à sourire ; quand il ne la voit pas, il pleure. »

En parlant du prêtre, il se servait de cette belle et touchante image :

« Le prêtre est pour vous comme une mère, comme une nourrice pour un enfant de quelques mois : elle lui donne sa nourriture ; il n'a qu'à ouvrir la bouche. La mère dit à son enfant : « Tiens, mon petit, mange. » Le prêtre vous

dit : « Prenez et mangez : voici le corps de Jésus-Christ. »
 « Qu'il vous garde et vous conduise à la vie éternelle. »
 O belles paroles !... Un enfant , quand il voit sa mère, s'élançe vers elle ; il se débat contre ceux qui le retiennent ; il ouvre sa petite bouche et tend ses petites mains pour l'embrasser. Votre âme, en présence du prêtre, s'élançe naturellement vers lui ; elle court à sa rencontre ; mais elle est retenue par les liens du corps, chez les hommes qui donnent tout aux sens, qui ne vivent que pour le *cadavre*. Notre âme est emmaillottée dans notre corps, comme un enfant dans ses langes : on ne lui voit que la figure. »

Tout le monde sera frappé par ce qu'il y a de vrai et de saisissant dans cette dernière image. A côté de ces comparaisons gracieuses, M. Vianney en avait d'énergiques et d'originales. Voulait-il exalter les bienfaits du sacrement de pénitence, il le faisait à l'aide de métaphores et d'apologues :

« Une fois, il passa chez nous un loup enragé qui dévorait tout. Trouvant sur son chemin un enfant de deux ans, il le prit entre ses dents et l'emporta : mais des hommes qui taillaient la vigne, lui coururent sus et lui arrachèrent sa proie. C'est ainsi que le sacrement de pénitence nous arrache des griffes du démon. »

Avait-il à faire le parallèle des chrétiens avec les gens du monde, il disait :

« Je ne trouve rien de si à plaindre que ces pauvres gens du monde. Ils ont sur les épaules un marteau *doublé*

d'épines : ils ne peuvent pas faire un mouvement sans se piquer, tandis que le bons chrétiens ont un manteau *doublé de peau de lapin.* »

« Le bon chrétien ne fait pas de cas des biens de la terre : il s'en sauve *comme un rat qui sort de l'eau.* »

« Malheureusement nous n'avons pas le cœur assez libre ni assez pur de toute affection terrestre. Prenez une éponge bien sèche et bien propre; trempez-la dans la liqueur, elle se remplira jusqu'à ce qu'elle dégorge. Mais si elle n'est pas sèche et pas propre, elle n'emportera rien. De même, quand le cœur n'est pas libre et dégagé des choses de la terre, on a beau le tremper dans la prière, il n'en emporte rien. »

« Le cœur des méchants est une *fourmilière* de péchés. *Il ressemble à un morceau de viande gâtée que les vers se disputent.*

« QUAND NOUS NOUS ABANDONNONS A NOS PASSIONS, NOUS ENTRELAÇONS DES ÉPINES AUTOUR DE NOTRE CŒUR. »

« Nous sommes *comme des taupes de huit jours.* Nous ne voyons pas plus tôt la lumière que nous nous enfonçons dans la terre. »

« Le démon nous amuse jusqu'au dernier moment, comme on amuse un pauvre homme en attendant que les gendarmes viennent le prendre. Quand les gendarmes arrivent, il crie, il se tourmente; mais on ne le lâche pas pour autant. »

« Quand on meurt, on EST SOUVENT COMME UNE LAME DE FER TOUTE ROUILLÉE QU'IL FAUT METTRE AU FEU. »

« Les pauvres pécheurs sont engourdis comme des serpents pendant l'hiver. »

« Le calomniateur est semblable à la chenille, qui en se promenant sur les fleurs y laisse sa bave et les salit. »

« Que diriez-vous d'un homme qui travaillerait le champ du voisin et laisserait le sien sans culture ? Eh bien ! voilà ce que vous faites. Vous fouillez continuellement dans la conscience des autres, et vous laissez la vôtre en friche. Oh ! quand la mort arrivera, quel regret nous aurons d'avoir tant songé aux autres et si peu à nous ! car c'est de nous et non des autres qu'il faudra rendre compte... Pensons à nous, à notre conscience, que nous devrions toujours regarder, comme nous regardons nos mains pour savoir si elles sont propres. »

« Nous avons toujours deux secrétaires, le démon qui écrit nos mauvaises actions pour nous accuser, et notre bon ange qui écrit les bonnes pour nous justifier au jour du jugement. Quand toutes nos actions nous seront présentées, qu'il y en aura peu d'agréables à Dieu, même parmi les meilleures ! Tant d'imperfections, tant de pensées d'amour-propre, de satisfactions humaines, de plaisirs sensuels, de retours égoïstes qui s'y trouvent mêlés ! Elles ont bonne apparence, mais elles n'ont que l'apparence, comme ces fruits qui semblent plus jaunes et plus mûrs, parce qu'un ver les a piqués. »

On voit par ces fragments que M. Vianney était de l'école de saint François d'Assise, de saint Bonaventure, du bienheureux Suso, et de tous ces aimables contemplatifs qui ne dédaignaient pas de

parer des grâces naïves de l'expression l'austérité de leurs idées, soit par une miséricordieuse condescendance pour leurs disciples, soit par un attrait naturel qu'éprouvent ceux qui sont bons pour ce qui est beau. Il n'est pas si commun ni si facile qu'on le pense d'aimer la nature ; il faut pour cela sortir de soi, considérer le monde extérieur avec désintéressement et avec respect, et y chercher non des plaisirs, mais des leçons. Étrange erreur de croire que ceux-là seulement qui abusent de la nature l'aiment et la connaissent ! Ces prétendus amants de la nature n'en sont que les profanateurs. Le christianisme, si souvent accusé de fouler aux pieds la nature, a seul appris à l'homme à la respecter et à l'aimer véritablement, en faisant paraître le plan divin qui la soutient, l'éclaire et la sanctifie. C'est à cette lumière que M. Vianney considérait la création : il en parcourait tous les degrés pour y adorer les traces de son Dieu. Il retrouvait CELUI qui est souverainement beau dans les créatures belles ; il ne dédaignait pas les plus petites. En paix avec toutes choses, et revenu en quelque sorte à l'innocence primitive et à la condition de l'Éden, lorsque Adam voyait les créatures dans la clarté divine et les aimait d'une fraternelle charité, son cœur débordait d'amour non-seulement pour les hommes, mais pour tous les êtres visibles et invisibles. On sentait respirer dans ses

paroles une affectueuse sympathie pour la création entière, qui lui apparaissait sans doute dans sa noblesse et sa pureté originelles. Il voyait en elle une sœur qui, d'une autre manière, exprimait les mêmes pensées que lui, et chantait le même amour. On se rappelle son apostrophe aux petits oiseaux. Là où d'autres yeux n'apercevaient que des beautés périssables, il découvrait, comme d'une seconde vue, les saintes harmonies et les rapports éternels qui lient l'ordre physique avec l'ordre moral, les mystères de la nature avec ceux de la foi. Il en usait de même dans le domaine de l'histoire. Les siècles, les événements et les hommes n'étaient pour lui que symboles et allégories, prophéties et accomplissements, voix qui interrogent et se répondent, figures qui mutuellement se répètent.

Je ne sais rien de beau, de touchant et de pathétique comme l'application que M. Vianney faisait de la légende de saint Alexis à la présence réelle de Notre-Seigneur. Au moment où la mère de saint Alexis reconnaît son fils dans le corps inanimé du mendiant qui a vécu trente ans sous l'escalier de son palais, elle s'écrie : « O mon fils ! fallait-il vous connaître si tard !!!... » L'âme, au sortir de cette vie, verra enfin CELUI qu'elle possédait dans l'Eucharistie ; et, à la vue des consolations, des beautés, des richesses, qu'elle a méconnues, elle s'é-

criera aussi : « O Jésus ! ô mon Dieu ! fallait-il vous
« connaître si tard !... »

Quelquefois le Curé d'Ars tirait d'événements récents et de circonstances qui l'avaient personnellement impressionné, des inductions morales et des considérations édifiantes ; bien qu'il y mît une certaine réserve, on recueillait ainsi de temps en temps de précieuses données sur des faits qui sans cela fussent toujours restés dans l'ombre.

« Parce que Notre-Seigneur ne se fait pas voir au très-saint Sacrement dans toute sa majesté, disait-il un jour, vous vous tenez ici sans respect ; mais cependant c'est Lui ! il est au milieu de vous :... Comme ce bon évêque qui était là, ces jours derniers, tout le monde le poussait... Ah ! si l'on avait su que c'était un évêque !... »

« Nous donnons notre jeunesse au démon, et nos restes au bon Dieu, qui est si bon qu'il veut bien encore s'en contenter,.. heureusement que tous ne font pas comme cela. Il y avait ici une grande demoiselle, des premières familles de France, qui est partie ce matin. Elle a à peine vingt-trois ans. Elle est bien riche, bien riche !... Elle s'est offerte en sacrifice au bon Dieu pour l'expiation des péchés et pour la conversion des pécheurs. Elle porte une ceinture toute garnie de pointes de fer ; elle se mortifie de mille manières ; ses parents n'en savent rien. Elle est pâle *comme une feuille de papier*. C'est une belle âme, bien agréable au bon Dieu, comme il y en a encore par le monde : c'est ce qui empêche le monde de finir. »

« Il est venu, un de ces jours, deux ministres protestants

qui ne croyaient pas à la présence réelle de Notre-Seigneur. Je leur ai dit : « Croyez-vous qu'un morceau de pain « puisse se détacher tout seul et aller de lui-même se poser sur la langue de quelqu'un, qui s'approche pour le « recevoir? — Non. — Donc ce n'est pas du pain! » Puis M. Vianney ajoutait : « C'est un homme qui avait des doutes sur la présence réelle ; il disait : « Qu'en sait-on? ce n'est « pas sûr. La consécration, qu'est-ce que c'est? que se « passe-t-il sur l'autel en ce moment-là? » Mais il désirait croire, et priait la sainte Vierge de lui obtenir la foi. Ecoutez bien ça. Je ne dis pas que cela est arrivé quelque part, je dis que ça m'est arrivé à moi. AU MOMENT OU CET HOMME SE PRÉSENTAIT POUR RECEVOIR LA COMMUNION, LA SAINTE HOSTIE S'EST DÉTACHÉE DE MES DOIGTS, QUAND J'ÉTAIS ENCORE A UNE BONNE DISTANCE ; ELLE EST ALLÉE D'ELLE-MÊME SE REPOSER SUR LA LANGUE DE CET HOMME. »

Nous n'entreprendrons pas une étude sur l'ensemble de la doctrine du Curé d'Ars. Il y avait bien une sorte d'enchaînement qui en liait les parties, mais non les inspirations soudaines qui s'en échappaient, les jets de lumière qui se croisaient en tous sens. En général, ses catéchismes défiaient l'analyse, et nous craindrions de les défigurer en leur prêtant l'unité d'un système théologique.

L'esprit de Dieu s'était plu à graver dans le cœur de ce saint Prêtre tout ce qu'il devait savoir et enseigner aux autres, et d'autant mieux l'y avait-il gravé, que ce cœur était plus pur, plus libre, plus simple, plus vide de la vaine science des hommes :

c'était comme un marbre bien net et bien poli qui n'attend que le burin de l'ouvrier.

La foi du bon Curé d'Ars était toute sa science ; son livre, c'était Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il ne cherchait pas la sagesse ailleurs qu'en Jésus-Christ, dans sa mort et dans sa croix. Il n'y avait pas pour lui d'autre sagesse véritable, pas d'autre sagesse utile. Ce n'est pas dans la poussière des bibliothèques, ce n'est pas à l'école des savants, c'est dans la prière, à genoux aux pieds du Maître, en couvrant ses pieds divins de larmes et de baisers ; c'est en présence des saints tabernacles, où il passait ses jours et ses nuits, dans le temps que la foule ne lui avait point encore ôté la liberté de ses jours et de ses nuits, c'est là qu'il avait tout appris.



CHAPITRE XVI

Le vénérable Curé d'Ars dans ses Homélie du Dimanche.

Tous les dimanches, à l'*Angelus*, paroissiens et étrangers remplissaient l'église d'Ars. Il était plus que jamais difficile, même en devançant l'heure, de se faire une place dans les rangs serrés et impénétrables de cette foule, où les conditions et les classes se trouvaient confondus, et qui offrait, comme le pèlerinage lui-même, l'image des variétés et des dissonances sociales les plus étranges. Après une attente plus ou moins longue, abrégée par le chant des cantiques, on voyait apparaître le vénérable Curé, passant immédiatement du confessionnal à la chaire pour y parler sur l'Évangile du jour.

Ceux qui n'ont entendu M. Vianney que dans ses catéchismes ne le connaissent qu'à moitié. Ils savent ce qu'il y avait dans sa parole de lumière in-

fuse, de grâce surnaturelle, de solidité, de transparence, et parfois d'élévation, de profondeur et d'originalité ; ils ne savent pas ce qu'il y avait de vie, de mouvement, de chaleur et d'onction. C'est dans ses homélies du dimanche que le missionnaire, l'homme apostolique, l'oracle, le prophète inspiré, le saint consumé de la soif du salut des âmes, se montrait sous son rare et inimitable aspect, dans toute la force et tout le prestige de sa puissante individualité. Ce qui caractérisait ces discours, c'était un mélange d'exaltation et de sensibilité, de foi vive et ardente, de zèle impétueux, d'où résultait, dans le prédicateur, l'onction à sa plus haute puissance, et dans l'auditeur, l'émotion à son plus haut degré. De là, ces merveilleux effets qu'on a eu si souvent l'occasion de remarquer à Ars : ce changement des cœurs, cet assouplissement des volontés, cet attendrissement, ces larmes, ce travail profond qui commençait au pied de la chaire et qui s'achevait dans les secrets entretiens du confessionnal.

Ce qui ajoutait à l'éloquence de la voix, c'était l'éloquence du corps : *est quædam eloquentia corporis*, a dit Quintilien.

Ce front large, entouré d'une auréole de cheveux blancs, ces traits fortement profilés, cette expression béatifique qui faisait le fond de la physionomie du saint homme, et surtout le feu incessam-

ment mobile de son regard portait avec soi une sorte de fascination surnaturelle, sous laquelle nous avons vu souvent les plus fiers esprits se courber irrésistiblement, et le scepticisme se déclarer vaincu.

- Le genre, que M. Vianney avait adopté dans ses homélies, intéressait, captivait, instruisait les auditeurs, quels qu'ils fussent. Cependant, il faut avouer que l'éloquence du saint Curé était dépourvue de tous les ornements étrangers, qui sont pour beaucoup dans le succès d'un prédicateur. C'est une preuve de plus de la force surnaturelle et du charme divin de l'Évangile, qui, prêché dans toute sa simplicité, ne triomphe pas moins de la pauvreté de celui qui l'annonce, que des exigences diverses et souvent exagérées de ceux qui l'écoutent.

Un des plus savants orateurs chrétiens de notre temps regrette qu'on ait abandonné cette méthode d'instruire les hommes : « Depuis Bossuet, dit-il, dont les sermons ne sont que la continuation de l'enseignement des Pères en langue vulgaire, à de rares exceptions près, on explique mal l'Évangile ou on ne l'explique pas du tout. Quelques-uns ne prennent de l'Évangile courant qu'un seul passage pour l'affubler d'un discours moral de fantaisie; d'autres ne l'envisageant qu'au sens immédiat ou littéral, en tirent une paraphrase monotone, lan-

guissante, froide, sans intérêt, où l'on ne trouve rien qui éclaire, rien qui touche, rien qui édifie. Ainsi l'Évangile reste le livre aux sept sceaux, ignoré du commun des chrétiens... Qu'on ne s'y trompe pas ! L'enseignement de la morale, non-seulement ne perd rien à être présenté en compagnie des mystères de Jésus-Christ, mais il y puise une efficacité admirable. Le prophète l'a dit dans une parole pleine de sens : « Il faut que l'homme « s'élève à une grande hauteur de cœur, pour que « Dieu puisse être glorifié en lui. » C'est-à-dire qu'il faut élever l'homme de la région des sens à celle de l'esprit, de la terre au ciel, l'initier aux profondeurs divines. C'est alors qu'il est facile de lui inspirer le mépris du monde, la haine du mal et l'abnégation de lui-même. Or le moyen le plus aisé d'obtenir de tels résultats, c'est de lui prêcher Jésus-Christ, le chef-d'œuvre de la sagesse et de la vertu de Dieu, dans lequel sont cachés tous les trésors de la science infinie, c'est de lui expliquer l'Évangile dans le style et selon la méthode de saint Paul et des Pères ¹. »

C'est ce que faisait le saint Curé d'Ars. Ses prédications du dimanche commençaient par Notre-Seigneur Jésus-Christ et finissaient par lui. Il l'avait toujours devant les yeux ; il l'avait tou-

¹ R. P. Ventura, *Les femmes de l'Évangile*. Avant-propos.

jours sur les lèvres, parce qu'il l'avait toujours dans le cœur.

Un jour de fête de la Présentation, il disait :

« Avez-vous médité sur l'amour dont était dévoré le cœur du vieillard Siméon, pendant son extase ? Car, bien sûr qu'il était en extase, quand il avait l'enfant Jésus dans ses bras. Il avait demandé au bon Dieu de voir le sauveur d'Israël, le bon Dieu le lui promit. Il passa cinquante ans dans cette attente, appelant ce moment de tous ses vœux, se consumant de désirs. Lorsque Marie et Joseph entrèrent dans le temple, Dieu lui dit : « LE VOICI !... » Prenant alors dans ses bras, et pressant, sur son cœur inondé d'amour, l'enfant Jésus qui brûlait ce cœur et l'enflammait, ce bon vieillard s'écria : « Maintenant, Seigneur, laissez-moi mourir !... » Puis, il rendit Jésus à sa mère ; il ne put le garder qu'un instant. Mais nous, mes frères, ne sommes-nous pas bien plus heureux que Siméon ? Nous pouvons le garder toujours, si nous voulons... Il ne vient pas seulement dans nos bras, mais dans notre cœur. »

« O homme, que tu es heureux, mais que tu comprends peu ton bonheur ! Si tu le comprenais, tu ne pourrais pas vivre... Oh ! non ; bien sûr, tu ne pourrais pas vivre !... (Ici les larmes étouffèrent la voix du saint Curé.) Tu mourrais d'amour !... Ce Dieu se donne à toi... tu peux l'emporter si tu veux... où tu veux... il ne fait plus qu'un avec toi !... »

Le reste du sermon ne fut plus qu'une suite d'exclamations entrecoupées de larmes et de sanglots. Il arrivait souvent que, vaincu par son émotion, le saint homme était forcé de s'arrêter. Quelquefois son discours n'était qu'un cri, un cri sublime

d'amour, de joie ou de douleur. Il nous souvient que, lorsqu'il expliquait l'Évangile du deuxième dimanche de carême, le ravissement des apôtres sur le Thabor réveillant en lui l'idée du bonheur de l'âme appelée à jouir de la sainte humanité de Notre-Seigneur dans la claire vision du ciel; il s'écria, transporté hors de lui-même : « **NOUS LE VERRONS! NOUS LE VERRONS!... O mes frères! y avez-vous jamais pensé? Nous verrons Dieu! nous le verrons tout de bon! nous le verrons tel qu'il est... face à face!** » Et pendant un quart d'heure, il ne cessa de pleurer et de répéter : « **NOUS LE VERRONS! NOUS LE VERRONS!!!** »

Une autre fois, il avait pris pour sujet de son instruction le jugement dernier, et, s'arrêtant tout à coup sur les termes de la terrible sentence : « Allez, maudits! » il éclatait en larmes, en gémissements, en sanglots, et ne pouvait plus que redire : « **Maudits de Dieu!!! comprenez-vous, mes frères, maudits d'un Dieu qui ne sait que bénir! maudits d'un Dieu qui ne sait qu'aimer et pardonner! maudits, maudits sans rémission! pour toujours! Ah! quel horrible malheur!!!** » L'auditoire était atterré.

Ses discours s'imprégnaient quelquefois de la couleur des événements contemporains et réfléchissaient tour à tour les joies et les tristesses de son âme. Il disait en 1849 :

« Il semble qu'en l'absence de son Vicaire, Notre-Seigneur vient lui-même sur la terre; il reprend son humanité pour se montrer aux hommes. Car vous savez ce nouveau miracle qui vient d'arriver à Rome : on avait exposé le voile avec lequel sainte Véronique a essuyé la sainte face de Notre-Seigneur, mais qui était presque effacée par le temps. Pendant que les cardinaux étaient agenouillés devant cette divine image, on a vu reparaître toute la sainte face, triste, répandant des larmes. Il y en a qui ne voudront pas le croire : faites distinguer les couleurs à un aveugle ! Par cette apparition et ces larmes, Notre-Seigneur disait aux cardinaux : « Où est mon fils, votre père ? On l'a chassé ; où est-il ? » Comme Marie disait à saint Pierre après la mort de Jésus : « Où est votre père et mon fils ? Je ne le vois plus. » Notre-Seigneur a pleuré son Vicaire, comme un père qui a perdu son fils, comme un époux qui a perdu son épouse ; il a fait ce miracle en faveur du pape. Combien il faut que le pape soit saint ! Aussi quelle aumône agréable à Dieu que de donner au saint-père ! Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, mais vous n'aurez pas toujours l'occasion de donner au saint-père. Vous aurez part à ses saintes prières. Notre-Seigneur a toujours montré de la déférence pour son Vicaire : il est le dépositaire de tous ses trésors. Aussi nous ne pouvons rien faire de plus agréable à Dieu que de prier pour lui, jusqu'à ce qu'il soit rentré dans ses États. C'est ce que Jésus-Christ nous demande par ses larmes. »

En 1830, ayant appris que sur quelques points de la France on avait abattu les croix : « Ils auront beau faire, s'écria-t-il au milieu de son caté-

« chisme, dans un mouvement de sublime indi-
 « gnation, qui impressionna vivement son audi-
 « toire, ils auront beau faire ! la croix est plus
 « forte qu'eux, ils ne la renverseront pas tou-
 « jours. Quand Notre-Seigneur paraîtra sur les
 « nuées du ciel, ils ne l'arracheront pas de ses
 « mains ! »

Trois années après, c'étaient les représailles de Dieu. Le choléra avait visité Marseille, Paris, et menaçait Lyon. Le saint Curé commençait son instruction par ces graves paroles : « Mes frères,
 « *Dieu est en train de balayer le monde...* » On raconte que ce simple mot et le ton dont il fut prononcé impressionnèrent profondément un artiste qui se trouvait dans l'auditoire, et qu'ils furent le point de départ de sa conversion.

Citons encore quelques fragments d'homélie :

« On voit dans l'Évangile, aujourd'hui, mes frères, que le maître du champ ayant semé son grain en bonne terre, l'ennemi vint pendant son sommeil et y sema l'ivraie. Cela veut dire que Dieu avait créé l'homme bon et parfait, mais que l'ennemi est venu et a semé le péché... Voilà la chute d'Adam, terrible chute qui a donné l'entrée au péché dans le cœur de l'homme... Voilà le mélange des bons et des mauvais : parmi les vertus on voit le péché...

« Il faut arracher l'ivraie, dites-vous. — Non, répond le Seigneur, de peur qu'en arrachant l'ivraie vous n'arrachiez le bon grain. Attendez jusqu'à la moisson... Le cœur de l'homme doit rester ainsi jusqu'à la fin, un mélange de

bien et de mal, de vice et de vertu, de lumière et de ténèbres, de bon grain et d'ivraie... Le bon Dieu n'a pas voulu détruire ce mélange, et nous refaire une nature où il n'y aurait que du bon grain. Il veut que nous combattions, que nous travaillions à empêcher l'ivraie de tout envahir.

« Le démon vient bien semer les tentations sous nos pas ; mais avec la grâce nous pouvons le vaincre, nous pouvons étouffer l'ivraie... L'ivraie c'est surtout l'impureté et l'orgueil. « Sans l'impureté et l'orgueil, dit saint Augustin, il n'y aurait pas beaucoup de mérite à résister à la tentation. »

« Trois choses sont absolument nécessaires contre la tentation : la prière pour nous éclairer, les sacrements pour nous fortifier et la vigilance pour nous préserver... Heureuses les âmes tentées ! c'est lorsque le démon prévoit qu'une âme tend à l'union avec Dieu qu'il redouble de rage... O heureuse union !... »

La suite de l'homélie s'est perdue en cris d'admiration sur les douceurs de la vie intérieure et de l'union avec Dieu.

Il expliquait ainsi la parabole des ouvriers de la vigne :

« Il est dit dans l'Évangile d'aujourd'hui, mes frères, que le père de famille sortit de grand matin, afin de trouver des ouvriers pour travailler à sa vigne... Il n'y avait donc encore personne dans cette vigne ? Si, mes frères, il y avait la très-sainte Vierge Marie, qui est née dans cette vigne... Quelle est cette vigne ? C'est la grâce ; et la sainte Vierge y est née, puisqu'elle a été conçue sans péché... »

« Nous, nous y avons été appelés. Le père de famille nous a cherchés ; mais la sainte Vierge y a toujours été... O la belle ouvrière ! Le bon Dieu pouvait créer un plus beau monde que celui qui existe, mais il ne pouvait donner l'être à une créature plus parfaite que Marie... Elle est la tour bâtie au milieu de la vigne du Seigneur...

« Tenez, mes enfants, voici une faible comparaison. Vous savez ces œufs qui sont dans la mer, dont on voit sortir de petits poissons, qui fendent les eaux avec une si grande vitesse... De même la sainte Vierge, aussitôt créée, a la plénitude de la vie et se promène dans le grand océan de la grâce...

« Après la sainte Vierge, il y a quelqu'un qui a été quelques instants hors de la vigne, mais qui n'a pas tardé à y entrer : c'est saint Jean-Baptiste. Tous les autres ne sont venus qu'après saint Jean Baptiste, et il a fallu que le père de famille sortit pour aller les chercher.

« Quels sont les ouvriers de la première heure ? C'est saint Louis de Gonzague, saint Stanislas de Kostka, sainte Colette... Tous ceux qui sont entrés dans la vigne par le saint baptême et n'en sont jamais sortis, puisqu'ils ont conservé leur innocence... Heureuses âmes qui peuvent dire au bon Dieu : « Seigneur, je vous ai toujours appartenu !... » Ah ! qu'il est beau, qu'il est grand de donner à Dieu sa jeunesse ! quelle source de joie et de bonheur !

« Viennent ensuite ceux qui se donnent à Dieu dans la force de l'âge. Ceux-là peuvent encore se convertir sincèrement, et rester de bons et fidèles ouvriers dans la vigne du Seigneur... Mais ces pauvres pécheurs endurcis, qui passent leur vie loin de Dieu, qui viennent travailler à sa vigne quand ils ne peuvent plus faire autre chose, qui attendent pour quitter le péché que le péché les quitte... Oh ! il faut bien les plaindre ! Lorsqu'on a croupi des an-

nées et des années dans le mal, quand on s'est roulé tout à son aise dans la boue du péché, il faut un miracle pour en sortir. Mes frères, demandons pour eux ce miracle... »

Il nous semble que dans une forme plus simple et merveilleusement appropriée à un auditoire de campagne, on retrouve ici la méthode des anciens Pères, leur large et lumineuse manière d'interpréter l'Évangile et d'en développer le sens, en ne s'arrêtant pas à la lettre, mais en pénétrant jusqu'aux mystères dont elle est l'enveloppe, en révélant les trésors de sagesse et d'amour qui y sont renfermés, en faisant ressortir l'harmonie des deux Testaments, l'accomplissement des prophéties, les rapports du passé avec l'avenir, du dogme avec le précepte. La beauté de cette comparaison des petits poissons, qui à peine éclos parcourent les sentiers de la mer, avec la sainte Vierge plongée dès sa naissance dans l'océan des grâces divines, n'aura échappé à personne.

Il disait le dernier dimanche de l'année :

« Le monde passe ; nous passons avec lui. Les rois, les empereurs, tout s'en va. On s'engouffre dans l'éternité, d'où l'on ne revient plus. Il ne s'agit que d'une chose : sauver sa pauvre âme.

« Voyez les saints : ils n'étaient pas attachés aux biens de la terre ; ils ne songeaient qu'à ceux du ciel. Les gens du monde, au contraire, ne songent qu'au temps présent.

« Un bon chrétien fait comme ceux qui vont dans les

pays étrangers amasser de l'or; ils ne pensent point à y demeurer, et n'ont rien plus à cœur que de revoir leur patrie, une fois leur fortune faite. Il faut encore faire comme les rois. Quand ils vont être détrônés, ils envoient leurs trésors en avant : ces trésors les attendent. De même, un bon chrétien envoie toutes ses bonnes œuvres à la porte du ciel.

« Le bon Dieu nous a mis sur la terre pour voir comment nous nous y conduirons, et si nous l'aimerons ; mais personne n'y reste. Si nous y réfléchissons, nous élèverions sans cesse nos regards vers le ciel, notre véritable patrie. Mais nous nous laissons emporter de çà et de là par le monde, les richesses, les jouissances de la matière, et nous ne songeons pas à l'unique chose qui devrait nous occuper.

« Voyez les saints : comme ils étaient détachés du monde et de la matière ! comme ils regardaient tout cela avec mépris ! Un religieux ayant perdu ses parents, se trouvait maître de grands biens. Lorsqu'on lui en apprit la nouvelle : « Combien y a-t-il de temps, dit-il, que mes parents sont morts ? — Trois semaines, lui répondit-on. — Dites-moi si une personne qui est morte peut hériter ? — Non, assurément. — Eh bien ! je ne puis hériter de ceux qui sont morts, il y a trois semaines, moi qui suis mort depuis vingt ans. » Ah ! les saints comprenaient le néant, la vanité de ce monde et le bonheur de tout quitter pour cette belle espérance du ciel.

« Il y a deux sortes d'avares : l'avare du ciel et l'avare de la terre. L'avare de la terre ne porte pas sa pensée plus loin que le temps ; il n'a jamais assez de richesses ; il amasse... amasse toujours. Mais quand le moment de la mort viendra, il n'aura rien. Je vous l'ai souvent dit : c'est tout comme ceux qui font de trop grosses provisions

pour l'hiver, quand la récolte suivante arrive, ils ne savent plus qu'en faire : ça ne sert qu'à les embarrasser. De même, quand la mort vient, les biens ne servent qu'à embarrasser. Nous n'emportons rien ; nous laissons tout. Que diriez-vous d'une personne qui entasserait dans la maison des provisions qu'elle serait ensuite obligée de jeter, parce qu'elles pourraient, et qui laisserait des pierres précieuses, de l'or, des diamants qu'elle pourrait conserver, emporter avec elle partout où elle irait, et qui feraient sa fortune?... Eh bien ! mes enfants, nous faisons pourtant ainsi : nous nous attachons à la matière, à ce qui doit finir et nous ne pensons pas à acquérir le ciel, le seul véritable trésor.

« Un bon chrétien, un avare du ciel, fait fort peu de cas des biens de la terre ; il ne pense qu'à embellir son âme, qu'à ramasser ce qui doit le contenter toujours, ce qui doit toujours durer. Voyez les rois, les empereurs, les grands de la terre : il sont bien riches, sont-ils contents? S'ils aiment le bon Dieu, oui ; mais autrement non, ils ne sont pas contents. Moi je trouve qu'il n'y a rien de si à plaindre que les riches quand ils n'aiment pas le bon Dieu.

« Les saints n'étaient pas attachés aux biens comme nous ; ils étaient attachés à ce qui doit les contenter pendant toute l'éternité.

« Allez de monde en monde, de royaume en royaume, de richesse en richesse, de plaisir en plaisir, vous ne trouverez pas votre bonheur. La terre entière ne peut pas plus contenter une âme immortelle qu'une pincée de farine dans la bouche d'un affamé ne peut le rassasier.

« Lorsque les apôtres eurent vu Notre-Seigneur monter au ciel, ils trouvaient sans lui la terre si triste, si vile, si méprisable, qu'ils couraient après les supplices qui devaient les en arracher plus tôt, pour les réunir à leur bon

Maître. La mère des Machabées qui vit mourir ses sept enfants, et qui mourut sept fois, leur disait pour les encourager : « Regardez le ciel !... »

« Notre-Seigneur récompensait la foi des saints en leur montrant sensiblement le ciel. Il y en avait qui se promenaient en paradis. Saint Etienne, pendant qu'on le lapidait, voyait le ciel ouvert sur sa tête. Saint Paul y fut ravi et déclara ne pouvoir donner une idée de ce qu'il y avait vu. Sainte Tèreise vit le ciel, et, comme elle le dit, tout sur la terre ne lui sembla plus que de l'ordure.

« Mais nous, hélas ! nous ne sommes que matière. Nous rampons sur la terre et nous ne savons pas nous élever en haut. Nous sommes trop lourds, trop pesants.

« La terre est un pont pour passer l'eau.

« Un mauvais chrétien ne peut pas comprendre cette belle espérance du ciel, qui console, qui anime un bon chrétien. Tout ce qui fait le bonheur des saints lui paraît dur, incommode.

« Voyez, mes enfants, ces pensées consolantes : Avec qui serons-nous dans le ciel ? Avec Dieu qui est notre père, avec Jésus-Christ qui est notre frère, avec la sainte Vierge qui est notre mère, avec les anges et les saints qui sont nos amis.

« Un roi disait avec regret à ses derniers moments : « Il faut donc que je quitte mon royaume pour aller dans un pays où je ne connais personne ! » C'est qu'il n'avait jamais pensé au bonheur du ciel. Il faut dès à présent s'y faire des amis afin de les retrouver après la mort, et nous n'aurons pas peur, comme ce roi, de ne connaître personne. »

Ce ne sont là que des analyses très-incomplètes : elles ont du moins le mérite de la fidélité. Elles font

revivre la pensée et quelquefois l'expression et l'image ; elles suffisent pour donner une idée de ce genre de prédication. Il n'est pas étonnant que parmi les âmes nourries d'un aliment si substantiel, on en rencontre qui soient vigoureuses dans la foi, éclairées dans la science divine de la religion, zélées et ferventes à en suivre les pratiques. L'amour de Notre-Seigneur est le principe de toutes les vertus. Semblable au feu matériel, ce feu céleste échauffe l'âme, la purifie, la divinise. Or, le moyen le plus sûr d'allumer ce feu dans le cœur des fidèles, c'est de leur expliquer l'Évangile, ce livre de l'amour, où le Sauveur se montre à chaque ligne dans l'amabilité de sa douceur, de sa patience, de son humilité, toujours le consolateur et l'ami de l'homme, ne lui parlant que d'amour et l'engageant à se vouer tout entier à lui, en ne lui répondant que par l'amour.



LIVRE CINQUIÈME

Vie intime de M. Vianney

SON PORTRAIT. — SES QUALITÉS NATURELLES ET INFUSES. —
SES VERTUS. — SES DONNS.

CHAPITRE PREMIER

Portrait de M. Vianney.

Le vénérable Curé d'Ars présentait dans sa personne tous les caractères qui constituent, s'il est permis de parler ainsi, la *physiologie du saint*. La sainteté est le plus souvent accompagnée de signes extérieurs, qui se résument dans la pensée plutôt qu'ils ne s'analysent par le travail de l'esprit, et qui sont accessibles surtout à cette intuition sommaire dont le cœur est l'ineffable instrument. Le fait générateur auquel se rattache cet ordre de phénomènes est la présence sensible de l'élément divin

dans la personnalité humaine : c'est la vie de Dieu en nous. La sainteté n'est pas autre chose que la vie de Jésus-Christ dans l'homme qu'elle transforme et divinise, pour ainsi dire, par avance, le faisant paraître ce qu'il sera un jour, alors que le Sauveur viendra dans sa gloire, et que le voyant tel qu'il est, sans nuage et sans ombre, nous serons transformés en sa ressemblance, de clarté en clarté, comme par l'Esprit de Dieu ¹. Cette transformation est déjà commencée dans le chrétien qui, en retraçant l'image du Fils de Dieu, arrive à pouvoir dire : « Je vis, non plus moi, mais le Christ vit en moi ². » Le SAINT porte Jésus-Christ en lui, non-seulement dans son âme, mais dans son corps. Jésus-Christ respire dans ses pensées, dans ses sentiments, dans ses actes, et jusque dans les traits de son visage, qui reproduisent, autant qu'il est possible à la physionomie humaine, la dignité, la grâce et l'amabilité du Sauveur, en sorte que la personne tout entière du SAINT devient comme un cristal bien net et bien pur, derrière lequel on voit transparaître la grande et divine figure du Christ Notre-Seigneur : *Ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali* ³. « Dieu, dit saint Paul, a brillé lui-même « dans nos cœurs pour répandre l'éclat de la science

¹ II Cor., III, 18.

² II Galat., II, 20.

³ II Cor., IV, 2.

« des clartés divines en réfléchissant le visage de
« Jésus-Christ¹. »

Ce fait rend à lui seul l'action divine évidente et palpable en quelque sorte à l'expérience et à l'observation scientifique elle-même. C'est le rayonnement de la grâce, c'est la fusion intime de l'ordre surnaturel et de l'ordre naturel, c'est la transparence de la divinité se faisant jour à travers les voiles du corps. Et telle est l'énergie de cette démonstration, que les hommes les plus étrangers aux émotions religieuses subissent l'ascendant exercé autour d'eux par les saints. Le vulgaire même sent ces êtres supérieurs à je ne sais quels signes; il les admire sans les comprendre, comme les aveugles de naissance, qui sentent les rayons du soleil sans le voir.

Le Curé d'Ars fut favorisé à un très-haut degré de ce don merveilleux de paraître aux yeux de tous l'image de Jésus-Christ, un autre Jésus-Christ. On se rappelait en le voyant cet éloge que M. Olier a fait du P. de Condren : « Il n'était qu'une apparence et une écorce de ce qu'il paraissait être. Il était comme une hostie de nos autels : au dehors, on voit les accidents et les apparences du pain, mais au dedans c'est Jésus-Christ². » De même en était-il

¹ II Cor., iv, 7.

² *Mém. aut.* de M. Olier, t. I, p. 238.

de ce grand serviteur de Notre-Seigneur, singulièrement aimé de Dieu. Il était au dedans tout un autre lui-même, étant vraiment l'intérieur de Jésus-Christ et sa vie cachée. C'est là ce qui explique l'étonnante puissance qu'il avait sur les cœurs. Sans y penser, sans le savoir et sans le vouloir, cet homme, « d'une présence de corps si infirme, » entraînait tout dans sa sphère d'attraction. On aurait dit qu'il avait un système comme les astres, et qu'il faisait graviter les affections et les pensées de ses satellites dans son propre mouvement. Lorsqu'on avait une fois rencontré son regard ou entendu sa parole, cette parole et ce regard vous fascinaient. L'œil restait comme ébloui et l'oreille sourde à tout le reste. On ne regardait ou l'on ne voyait, on n'écoutait ou l'on n'entendait plus rien. Des hommes du monde, accoutumés à subir d'autres séductions, ont souvent avoué que depuis qu'ils avaient approché le Curé d'Ars, cette image ne les quittait plus ; ce souvenir les suivait en tous lieux ; ils ne pouvaient penser à autre chose. On aurait eu peine, en effet, à se représenter une figure qui éveillât plus vivement dans l'esprit l'idée du SAINT.

Un écrivain de nos jours a prétendu que les saints modernes étaient vulgaires, et ne répondaient pas aux grandes conditions de l'art¹. « Cette

¹ A propos des nouveaux Bollandistes, le *Journal des Débats* pu-

théorie plus qu'aventureuse, dit M. Louis Lacroix, me revint à l'esprit, au moment même où j'avais sous les yeux cette scène sublime (le catéchisme du saint Curé), et où j'admirais la beauté idéale de celui qui en était le principal personnage. Elle me parut alors complètement réfutée. Car l'expression de mortification impitoyable et de charité ravissante empreinte sur la physionomie de l'ascétique Curé d'Ars, égalait au moins la beauté qu'on veut bien reconnaître aux saints d'autrefois. Certes, l'Église a une mission plus haute que celle de contenter les fantaisies artistiques de ceux qui ont le cœur de faire de l'esthétique en face de la sainteté; mais, même par ce côté tout à fait secondaire, je puis affirmer qu'elle n'est tombée au-dessous d'aucune exigence, et si le critique en question avait eu la bonne pensée de venir ici et d'y étudier la figure du Curé d'Ars, je m'assure qu'il se serait déclaré satisfait, et qu'il aurait reconnu que l'Église peut encore enfanter le beau, de même qu'elle continue à produire le vrai et le bien. »

blait, il y a quelques années, un article de M. Renan, qui fit une certaine sensation. L'auteur se récriait sur la banalité des saints modernes, « à qui manquent absolument le grand air, la haute distinction, « la noblesse des saints de la vieille école... C'est, dit-il, un genre de « poésie fini. La faculté qui crée les légendes s'en va de l'humanité. » Et il annonce formellement que « l'on ne verra plus ces saints à l'ancienne manière, ces statues si fièrement posées, ces hautes représentations du côté idéal et divin de l'humanité. »

L'art a constaté le titre spécial, à la fois un et multiple, de ce qui résume pour lui l'idéal de la beauté. On a défini le BEAU la splendeur du VRAI ; ajoutons qu'il est aussi la splendeur du BON. Or, le BON, à coup sûr et avant tout, c'est le SAINT. Ceci nous explique comment une physionomie simple et vulgaire dans ses détails, mais illuminée par la flamme divine de la sainteté, produisait sur les cœurs cette impression profonde qui faisait trouver à tous, dans la figure du serviteur de Dieu, quelque chose de surhumainement beau.

Et qu'y aurait-il d'étrange dans ce fait ? Le SAINT n'est-il pas l'homme qui remplit avec héroïsme les lois morales de son être ? La loi véritable de l'être humain, n'est-ce pas de correspondre à la vocation qui lui a été faite et à la fin qui lui a été donnée ? Dès lors, cette correspondance exacte qui est l'ordre, qui est la règle, n'est-elle pas déjà une harmonie, une beauté ? Et Celui qui nous a imposé toute vertu et qui coordonne toute chose dans son infinie sagesse, n'a-t-il pas dû naturellement attacher à cette pratique héroïque du bien des conséquences sensibles, des caractères capables d'en déterminer et d'en fixer la valeur, pour servir à la fois d'encouragement et de récompense ? Eh bien ! ce sont ces signes particuliers qui constituent dans l'homme héroïquement fidèle, ce que l'on appelle l'AURÉOLE DE LA SAINTÉTÉ.

Ainsi, dans les vues mêmes de la Providence, le SAINT doit avoir un aspect et une physionomie qui le distinguent et le caractérisent. L'âme transformée bénit son enveloppe et la transforme. Comment en serait-il autrement? comment la tempérance qui maintient les corps dans les conditions les plus favorables à l'équilibre des fonctions et le soustrait aux causes matérielles d'affections morbides si variées; comment ce calme de l'âme, son commerce intime avec Dieu, cette modération, cette entière possession de soi-même, n'imprimeraient-ils pas un cachet essentiel à la personnalité humaine? Görres a conduit bien loin les déductions de cet ordre, et il ne s'est pas trompé. Comment Dieu, de son côté, n'imprimerait-il pas un caractère glorieux à ces résultats héroïques du dévouement au devoir? Qui a vu un saint en sera convaincu, et qui a vu le vénérable M. Vianney aura trouvé en lui un type admirable de ce signe extérieur de la sainteté. Qui a connu son abstinence, l'inexorable frugalité de sa vie, ses travaux, qui eussent suffi à l'occupation de plusieurs hommes zélés; qui a entendu cette parole éteinte et en même temps si animée; qui a vu la délicatesse de cette trame organique, en apparence usée, mais en réalité si pleine d'expansion et de vie, cette absence d'infirmités dans un corps qui semblait le réceptacle de toutes les faiblesses, doit être convaincu des con-

séquences qui résultent, même dans l'ordre extérieur et physique, de la conformité rigoureuse de la volonté de l'homme aux lois que la Providence divine lui a tracées.

M. Vianney était petit de taille; ses formes étaient grêles, sa complexion, sans exclure l'idée d'une certaine vigueur, indiquait une nature éminemment nerveuse. L'âge et les travaux n'avaient rien enlevé à ses membres de leur souplesse et de leur élasticité : les ressorts étaient neufs, les articulations libres et les mouvements vifs et prompts. On voyait à l'agilité de ses membres que son enfance robuste s'était développée au milieu des mâles exercices de la vie champêtre. Par un rare privilège, il conserva jusqu'au dernier moment le plein exercice des organes et des facultés dont il avait besoin pour remplir sa mission. Ainsi l'ouïe chez lui avait toute sa finesse, la vue toute sa netteté, l'esprit toute sa lucidité et la mémoire toute sa fraîcheur. Il justifiait cet axiome que « l'âme réparée a des ressources inconnues et une force médicatrice pour vivifier et réparer son corps. » Pourtant son corps était arrivé à ce degré d'exténuation qu'on l'aurait cru presque immatériel : *Est corpus spiritale*, dit saint Paul¹. La soutane du Curé d'Ars semblait ne rien cacher sous ses larges plis. Sa démarche, quoique pesante,

¹ I. Cor., xv, 44.

était rapide comme celle de l'homme qui compte les heures et qui, épuisé, se hâte néanmoins de reprendre le service de Dieu. Sa tête allongée, anguleuse, empreinte de la pâleur des macérations et des veilles, tombait légèrement sur sa poitrine par l'habitude du recueillement et de l'adoration. Sa chevelure était restée abondante : c'était une sorte de blanche auréole entourant cette tête calme, expressive, rayonnant d'une majesté douce, où l'on pouvait démêler peut-être quelques traits de la rudesse primitive propre à l'habitant des campagnes, mais d'une rudesse désormais vaincue et tempérée par la bienveillance. Sur cette face amaigrie et détruite, pour ainsi dire, on ne lisait rien de terrestre ni d'humain, on ne voyait que le sceau de la grâce divine : c'était comme l'enveloppe fragile et diaphane d'une âme qui ne tient plus à la terre. Les yeux seuls marquaient la vie ; ils brillaient d'un incomparable éclat. Ce qui caractérise l'âme, le regard, était en M. Vianney je ne sais quel éclair d'un feu surnaturel qui variait d'intensité et d'expression. Ce regard se dilatait et dardait des étincelles, quand le saint Curé parlait de l'amour de Dieu ; il se voilait d'un nuage de larmes, quand c'était du péché ; il était tour à tour perçant et doux, terrible et caressant, naïf et profond. C'était un foyer de tendresse et de miséricorde, quand il se fixait sur quelqu'un. Il avait alors cette puissance mysté-

rieuse et cette candeur attractive que le Seigneur accorde à ceux qui lèvent souvent leurs yeux vers lui. Chose admirable ! ce regard, qui scrutait les cœurs et sous lequel les fronts s'inclinaient, n'a jamais effrayé personne.

Ce que le Curé d'Ars avait de plus remarquable après les yeux, c'était le profil, dont les lignes étaient grandes, harmonieuses et fortement accusées. Quoiqu'on devinât, à la douceur et à la sérénité de son visage, la paix divine dont il jouissait intérieurement, le cachet propre de sa physionomie, lorsqu'elle était au repos, son expression la plus familière était cette mélancolie surnaturelle que donne le sentiment des choses invisibles. Le contact assidu de tant de misères et la vue de tant de péchés augmentaient encore cette disposition et le plongeaient souvent dans d'amères pensées : leur reflet triste apparaissait alors sur sa figure, dont le réseau nerveux et mobile traduisait dans ses plus délicates nuances toutes les émotions de son âme. Mais quand il sortait de son recueillement pour converser avec la foule, il se présentait « gracieusement orné de l'Esprit-Saint, » suivant le mot d'un Père des premiers siècles. Il avait un sourire de bonté qui répondait de côté et d'autre à tous les regards. Il n'y avait pas un seul de ses traits qui ne semblât sourire.

Tout le monde a remarqué la prodigieuse con-

formité que le masque de M. Vianney offrait avec celui de Voltaire. Nous disons *le masque*, car pour la physionomie, elle était bien autre. On peut encore aujourd'hui rapprocher le buste du Curé d'Ars de cette statue effrayante de vérité qui orne l'antichambre du château de Ferney : on sera frappé de la ressemblance des lignes. Mais une chose n'étonnera pas moins, c'est le contraste des expressions. « Il y a, dit le P. Gratry, des figures humaines qui sont comme délivrées et lumineuses... Il y a des regards simples, épanouis et dilatés comme par un amour qui se donne. D'autres sont doubles et paraissent contractés par une avide passion qui désole et qui enfouit. Les uns sont transparents et n'ont point de ténèbres ; les autres sont énigmatiques, compliqués, insondables. Ces derniers effrayent et repoussent. L'innocence et la simplicité des plus petits enfants semblent les redouter. Mais les autres attirent ; et les enfants, du sein de leur nourrice, se penchent vers eux et se laissent aller dans leurs bras... Simplicité de regard et de contenance ! Duplicité de contenance et de regard ! Regard voluptueux et orgueilleux ; laideur risible et méprisable, si la faiblesse en fait le fond ; laideur satanique, si la force soutient l'un et l'autre ! Regard limpide et pur, plein d'amour et plein de bonté : beauté gracieuse, si la faiblesse en fait le fond ; beauté divine, si le rayon de force et de cou-

rage soutient les deux ! par *regard*, j'entends l'*expression*, j'entends ce mot comme l'Évangile lorsqu'il dit : « Si votre œil est simple... » Je parle de l'âme exprimée par le corps ¹. »

On ne saurait mieux faire ressortir les contrastes qui apparaissent sur ces deux figures du saint Curé d'Ars et du vieillard impie de Ferney, malgré des formes extérieures qui établissent entre elles un rapport plastique d'une irrécusable évidence. N'est-ce pas une chose digne de remarque, que, dans la même contrée, à un siècle de distance, deux hommes soient arrivés à une éclatante renommée par des voies si différentes ? qu'ils aient attaché leur souvenir à deux villages inconnus avant eux, devenus célèbres depuis ? ARS et FERNEY, les deux extrémités des choses, les deux pôles de l'humanité, l'amour et la haine !... Le XVIII^e siècle courait à Ferney ; le XIX^e à Ars. En dépit de symptômes contraires, malgré les tristesses qui décoloraient le présent et les nuages qui assombrissent l'avenir, il est permis de voir là un triomphe de la vérité dans notre siècle. Ars a été la revanche de Ferney. Mais que ces deux hommes, en qui se sont personnifiés l'amour et la haine de Jésus-Christ à leur plus haut degré, aient eu la ressemblance que nous avons signalée, c'est là un

de ces jeux de la sagesse divine qui font penser au mot de Salomon dans les proverbes : *Ludens in orbe terrarum*. Ajoutons que Ferney a eu bien vite oublié Voltaire, et qu'Ars n'est pas si près d'oublier son Curé. Longtemps encore, non-seulement à Ars mais dans le monde entier, on parlera de l'humble prêtre, on racontera ses œuvres, on exalera ses vertus, on glorifiera sa mémoire; on gardera son image en des lieux où ni l'image de Voltaire ni celle d'aucun personnage de notre époque n'entreront jamais. Toutes les choses contemporaines estimées les plus grandes, les plus belles, les plus stables, auront péri, et le Curé d'Ars vivra... Il vivra de cette vie de la mémoire promise au juste, et qui est la récompense du temps, avant-courrière de celle de l'éternité.



CHAPITRE II

Qualités naturelles de M. Vianney. — La vivacité de son esprit et les grâces de sa conversation. — Ses réparties aimables.

C'est une des grandes erreurs de notre temps de se figurer que la piété nuit dans l'homme au développement régulier de ses qualités naturelles ; qu'elle comprime et étouffe l'essor de la pensée ; qu'elle est incompatible avec une certaine étendue d'esprit, une certaine élévation de caractère et une certaine chaleur de sentiments. Personne qui n'ait entendu répéter ce paradoxe ; personne parmi les chrétiens faibles qui ne l'ait cru, et parmi les vrais chrétiens qui ne s'en soit affligé !... On a peine à imaginer le son désagréable que rendent, à l'oreille de la plupart des gens du monde, les mots de dévot et dévotion. Comme si les plus nobles et les plus belles facultés de l'homme perdaient à être soumises à la discipline chrétienne et s'agrandissaient en se désordonnant ! C'est l'opposé de tout cela

qui est la vérité. L'union habituelle avec Dieu par la prière et par l'amour, cette victoire continuelle de l'ange sur la bête, ce triomphe permanent du bien sur le mal, que nous appelons l'ÉTAT DE GRACE, a d'admirables contre-coups et des effets sensibles dans la partie intelligente de notre être, aussi bien et mieux encore que dans la partie inférieure. Il est la santé de l'âme, et en la mettant en possession de son objet, qui est Dieu, il lui restitue sa beauté, sa force, sa grandeur et sa dignité.

Le sacrifice est le fond de la morale chrétienne et le dernier mot de l'Évangile, il est par là même la loi du progrès intellectuel et moral que l'homme réalise en lui, lorsqu'il se fait SAINT : c'est le mouvement d'une âme qui se développe dans le sens de ses plus nobles attributs et de ses plus éminentes fonctions, qui s'étend et se dégage, qui aspire à la glorieuse liberté des enfants de Dieu et passe pour y arriver par-dessus tout ce que les choses visibles peuvent mettre à l'encontre de sa route, par-dessus toutes les limites et toutes les barrières, par-dessus tout ce qui arrête, comprime et étouffe ; c'est le passage de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière, de la servitude à la liberté. Jusqu'à ce que nous ayons, par une application sincère de la doctrine du sacrifice, renoncé de franc cœur à tout objet créé, la liberté de l'âme n'est qu'un mot. Nous sommes libres comme l'oiseau retenu par un

fil ; tant qu'il n'essaye pas de voler, il peut se croire libre ; mais veut-il franchir le cercle inexorable que lui a tracé une volonté étrangère plus forte que lui, il s'aperçoit qu'il est prisonnier. Telle est la liberté que nous laissent les créatures et l'attachement que nous avons pour elles. « Nous serons vraiment libres quand l'amour de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, nous aura délivrés ¹. » Cet amour ne dévaste pas un cœur comme font les passions ; il ne supprime rien de ce qui a le droit d'y vivre. Il est ce rayon de soleil qui, passant à travers l'émail des splendides verrières, inonde une cathédrale ; il éclaire, il colore, il embellit tout, il ne détruit et ne déplace rien. Il y a un charme singulier à retrouver, dans une âme apaisée et satisfaite par cet amour, le plus doux et le plus fort qui se puisse concevoir, le feu caché sous les cendres et devenu en se consacrant plus lumineux et plus pur.

On ne suppose pas qu'il puisse y avoir chez les personnes vouées à Dieu une intelligence élevée, un cœur noble et généreux. Quelle singulière distraction ! comme si l'idéal de la beauté des sentiments humains ne se formait pas de leur lutte contre eux-mêmes, en présence du devoir qui les exalte et les domine ! comme si la sainteté, en

¹ S. Jean, VIII, 36.

renversant la borne qui rétrécit l'horizon d'une âme et la retient captive dans les ombres du temps, pour la laisser libre de s'unir à l'objet éternel de son amour, ne lui faisait pas un sort meilleur ! Le retranchement de tout lien et l'éloignement de tout obstacle ne veut pas dire le retranchement de tout amour et la suppression de toute liberté. Ce n'est pas tarir les sources que de les sanctifier. La sainteté ne déflore pas ce qu'elle touche, elle l'élève et le purifie. Elle ajoute aux heureuses dispositions qui sont en nous l'œuvre de la nature, un surcroît de force et de sagesse, qui est l'œuvre de l'Esprit-Saint.

Ce perfectionnement intellectuel et moral, cet agrandissement des facultés humaines sublimisées par la grâce était frappant chez M. Vianney : Nous avons vu ce qu'il était, jeune homme ; nous l'avons suivi dans sa maturité. Nous ne faisons aucune difficulté d'avouer qu'il n'avait pas des connaissances humaines variées et étendues ; où, quand et comment les aurait-il acquises ? Mais il avait, ce qui supplée le savoir et au besoin l'expérience, la foi qui a tout prévu et qui sait tout ; il avait une grande sagesse pratique, un sens profond des voies de Dieu et des misères de l'homme, une sagacité admirable, un coup d'œil sûr et prompt, un esprit fin, judicieux, pénétrant. Il était, en outre, doué d'une mémoire surnaturelle, d'un tact exquis et

d'une faculté d'observation qui aurait pu devenir redoutable aux personnes qui l'approchaient, si sa grande charité n'avait pas été là pour imprimer à tous ses jugements le cachet de l'indulgence.

Du petit coin de terre ignoré où la Providence l'avait placé plutôt sous le boisseau que sur le chandelier, il n'a pas laissé que de briller sur le monde d'un incomparable éclat; il a montré en lui-même une triple représentation de Notre-Seigneur, en portant devant les âmes, avec la bonté qui captive et la vertu qui édifie, la vérité qui éclaire.

« Il y a de la sainteté dans le Curé d'Ars, disait-on devant un savant professeur de philosophie, mais il n'y a que de la sainteté.

— Il y a, répondit-il, des lumières, de grandes lumières... Il en jaillit de ses entretiens sur toute espèce de sujet, sur Dieu et sur le monde, sur les hommes et sur les choses, sur le présent et sur l'avenir... » Oh ! que l'on voit clair et beau quand on voit par le Saint-Esprit ! à quelle hauteur de sens et de raison la foi nous élève ! »

Bien qu'absorbé par les fonctions de son ministère de prière, d'enseignement et de direction, le Curé d'Ars ne restait indifférent à aucune des questions extérieures qui intéressent soit directement, soit indirectement, l'ordre religieux et l'ordre social. Il avait des aperçus clairs et nets sur

une multitude de questions, indécises souvent pour les plus habiles, qui se résolvaient toujours, dans sa pensée, au point de vue de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Au sortir d'une entrevue avec M. Vianney, un homme d'une grande distinction écrivait : « Nous avons été dans l'admiration de l'esprit *progressif* de votre Saint. Rien de tel que la sainteté pour élever très-haut les idées du plus humble des hommes! »

Mais cet homme, qui s'est sevré de toutes les jouissances humaines, et qui n'a jamais connu les douceurs de la vie sociale, qui n'a jamais goûté les bienfaits de la vie civilisée, qui a observé d'une manière si constante et si absolue la pratique du renoncement; cet homme, dont l'existence s'est écoulée tout entière dans l'obscur cloison d'un confessionnal, devait considérer toute chose d'un regard étroit et sévère, et l'austérité dans son âme ne laissait point de place ni à l'indulgence, ni à la bonté? Autre erreur. Cet homme, si dur à lui-même, qui portait sur toute sa personne les traces des plus effroyables pénitences, était aimable; il savait sourire; il avait des paroles gracieuses, des à-propos charmants, des reparties fines et spirituelles. La séduction la plus douce reposait sur ses lèvres en même temps que la vérité et la consolation s'en échappaient. Quand il se trouvait avec des prêtres

ou des chrétiens qu'il connaissait et qu'il aimait, il s'ouvrait volontiers. Il apportait dans ce commerce intime une aisance parfaite, une gaieté de bon goût, un tour naïf, une ingénuité pleine de grâce, le don heureux de raconter en souriant, en s'attendrissant, ces vives saillies, ces mots bien-venus, qui vont au cœur de tous et qui font le charme de la conversation du monde, avec la raillerie de moins et de plus la tendre effusion de la charité.

Il y aurait ici un chapitre admirable et doux à faire. Que de traits ravissants ! que de délicieuses paroles à enregistrer ! que de parcelles d'or à recueillir !... Malheureusement il nous manque beaucoup de détails qui porteraient la lumière jusque dans les derniers replis de cette belle et sainte intelligence. Eussions-nous tous ces détails, la tâche resterait encore au-dessus de nos forces. Le sourire ne se raconte pas, et les conversations du Curé d'Ars étaient comme le sourire de son âme. Il ne riait jamais, sinon de ce sourire de l'âme qui quittait rarement ses lèvres, encourageant la gaieté, inspirant la confiance et provoquant l'abandon. L'esprit de Dieu qui était en lui donnait à ses moindres paroles une justesse, une simplicité et une opportunité incomparables. Les mots heureux viennent du cœur. Comme le cœur de M. Vianney était doué d'une sensibilité exquise, cette sensibi-

lité se faisait jour à travers l'expression ; elle l'animait, l'échauffait, la colorait. On ferait un recueil de ces mots.

Ainsi, le bon Curé pleura longtemps mademoiselle d'Ars. Il lui garda toujours un souvenir plein de tendresse et de vénération. Lorsqu'il fit sa première visite aux nouveaux habitants du château, il se laissa aller devant eux à toute la vivacité de ses regrets, disant : « Pauvre demoiselle ! que c'est « triste de ne plus la voir à l'église, dans son pauvre « banc!... » Puis, craignant d'avoir manqué de délicatesse envers les héritiers de sa bienfaitrice, il se reprocha tout à coup sa sensibilité et ses larmes, ajoutant avec un tact suprême : « Et ce- « pendant!... nous avons tort de nous plaindre. « Le bon Dieu nous traite comme il a traité son « peuple : en lui retirant Moïse, IL LUI LAISSA CALEB « ET JOSUÉ. » Peu de temps après, en répondant à des souhaits de nouvel an, il disait encore à la famille qui allait bientôt prendre place dans son cœur à côté de mademoiselle d'Ars : « Je voudrais être « saint Pierre ; je vous donnerais pour étrennes « les clefs du paradis. » Ses bien-aimés paroissiens lui ayant présenté un jour une portion de leur nombreuse parenté en lui demandant pour elle une bénédiction spéciale, le saint Curé la donna gracieusement, disant : « Oh ! les cousines de M. des « Garets sont déjà bénies ! »

A Mgr de Langalerie, qui dans une de ses fréquentes visites lui dit avec cette bonne grâce qui relève les plus petites choses : « Mon bon Curé, « vous me permettrez bien de célébrer la sainte « messe dans votre église ? » il répondit aimablement : « Monseigneur, je regrette que ce ne soit « pas Noël pour que vous puissiez en dire trois. »

Lorsque le P. Hermann parut à Ars pour la première fois, on voulait le faire prêcher. Le bon Curé lui offrit de catéchiser la foule à sa place. Le R. Père se garda bien d'accepter; il consentit seulement (c'était déjà beaucoup pour son humilité) à dire quelques mots, après que le serviteur de Dieu aurait parlé. M. Vianney fit son instruction comme à l'ordinaire, et la termina ainsi : « Mes « enfants, il y avait une fois un bon saint qui « aurait bien voulu entendre chanter la sainte « Vierge. Notre-Seigneur, qui prend plaisir à faire « la volonté de ceux qui l'aiment, daigna lui ac- « corder cette faveur. Il vit alors une belle dame « qui se mit à chanter devant lui. Il n'avait jamais « entendu une si belle voix. Il était dans le ra- « vissement, et il s'écria : « C'est assez ! c'est as- « sez ! Si vous continuez, je vais mourir !... » La « belle dame lui dit : « Ne te presse pas d'admirer « mon chant, car ce que tu as entendu n'est encore « rien. Je ne suis que la vierge Catherine, et tu « vas entendre la Mère de Dieu... » En effet, la

« sainte Vierge chanta à son tour. Et ce chant
 « était si beau, si beau ! que le saint s'évanouit et
 « tomba mort de plaisir..., noyé dans le baume
 « de l'amour!... Eh bien ! mes enfans, ce sera la
 « même chose aujourd'hui... Vous venez d'en-
 « tendre sainte Catherine ; vous allez entendre la
 « sainte Vierge. »

Mgr de Ségur vint à Ars et s'éprit à l'instant des charmes du pèlerinage ; M. Vianney, de son côté, pénétra bien vite cette belle âme, et après un entretien qui ne fut, de part et d'autre, qu'une touchante effusion de foi et d'amour de Dieu, le saint Curé disait : « Mgr de Ségur est aveugle, mais ça
 « ne l'empêche pas d'y voir clair. »

Lorsque Mgr Chalandon visita pour la première fois la paroisse d'Ars, on dit à M. le Curé qu'il était convenable de complimenter le prélat. Il improvisa aussitôt cette petite harangue :

« Monseigneur, les jours où votre saint prédé-
 « cesseur visitait notre paroisse étaient des jours
 « de bénédictions. Ce n'est pas étonnant : LA OU
 « LES SAINTS PASSENT, DIEU PASSE AVEC EUX... NOUS
 « n'avons rien perdu, Monseigneur, au contraire,
 « nous avons gagné, puisque Mgr Devie nous bé-
 « nit encore du haut du ciel, tandis que vous,
 « qu'il a choisi pour continuer son œuvre, vous
 « nous bénissez sur la terre. Bénissez-nous, Mon-
 « seigneur, bénissez le pasteur, bénissez le trou-

« peau, afin que tous nous aimions toujours bien
« le bon Dieu. »

Un jour, on présentait à M. Vianney un prêtre nouvellement associé à la Mission, et on lui faisait remarquer qu'il était le plus jeune de tous.
« Vous êtes bien heureux, mon ami, lui dit-il en
« l'embrassant, vous servirez plus longtemps le
« bon Maître. Dans le collège des Apôtres, Notre-
« Seigneur avait une tendre prédilection pour
« saint Jacques le Mineur, parce qu'il était le plus
« jeune. »

Un missionnaire résidant à Ars était allé assister aux processions de la Fête-Dieu à Lyon. L'ayant aperçu à son retour, M. le Curé lui dit : « Il y avait
« une fois un saint qui disparaissait la veille de
« toutes les grandes fêtes. On ne le revoyait plus
« que le lendemain. Il allait célébrer la fête en pa-
« radis... Je pense, mon cher camarade, que vous
« faites comme lui. »

Voulant témoigner à ses compagnons de travail l'estime qu'il faisait de leurs services, il disait :
« Le bon Dieu me fait manger mon pain blanc à
« la fin de mes jours. Il sait qu'il faut de la mie
« aux pauvres vieux... Il me traite comme Notre-
« Seigneur a traité les époux aux noces de Cana. »
Il demanda avec instance qu'on lui permît de faire la dépense des croix que les missionnaires reçoivent le jour où ils prononcent leurs vœux :

« Laissez-moi faire, dit-il, j'ai tant de croix, que
 « j'en puis donner à mes amis. » Après un sermon
 dont il avait été content, il disait au prédicateur,
 en prenant affectueusement ses mains dans les
 siennes : « Ah ! nos vases étaient trop petits, pour
 « recevoir et contenir de si belles choses ! »

Un Lazariste de Valfleury demandait à M. le Curé
 si un de leurs Pères récemment atteint de paraly-
 sie, pourrait encore prêcher : « Oui, mon ami, ré-
 « pondit-il, il prêchera toujours. La prédication
 « des saints, ce sont leurs exemples. »

On rappelait à M. Vianney le mot d'un Parisien :
 « Sœur Rosalie était ma mère, et le Curé d'Ars est
 « mon père. — Hélas ! pauvre orphelin ! dit-il en
 « soupirant, jamais le père ne remplacera la mère. »

Lorsqu'à l'époque du choléra, l'abbé Toccanier
 revint de Seyssel, où il avait été retenu longtemps,
 le saint Curé lui dit en lui ouvrant ses bras : « Ah !
 « mon ami, vous voilà ! quel bonheur ! j'ai pensé
 « souvent que les réprouvés doivent être bien
 « malheureux d'être séparés du bon Dieu, puisque
 « déjà on souffre tant en l'absence de ceux qu'on
 « aime. »

Un ecclésiastique s'excusait de n'avoir pas pris
 un surplis pour assister à la grand'messe du di-
 manche ; M. Vianney le rassura en lui disant :
 « Oh ! soyez tranquille. Vous le portez sur votre
 « cœur, par la blancheur de votre âme. »

Une charmante enfant lui présentait un bouquet le jour de sa fête : « Ma petite, votre bouquet est bien beau, lui dit-il en la remerciant, mais votre âme est encore plus belle. »

Un jour d'octave de la Fête-Dieu, le saint Curé étant allé visiter les apprêts du magnifique reposoir qu'on avait coutume d'élever au château, on se prit à regretter devant lui que le vent, qui régnait depuis quelques heures, fût venu déranger un beau projet d'illumination formé la veille. Le saint Curé dit en montrant la jeune famille qui entourait les degrés du trône préparé à Notre-Seigneur : « Voilà des flambeaux ardents et luisants que le vent n'éteindra pas. » En s'en allant, après avoir réjoui tous les cœurs par sa présence, il ajoutait : « Cette maison change d'habitants ; les générations s'y succèdent ; mais c'est toujours la maison du bon Dieu. » Au retour de la procession, qui avait été très-longue, on voulut lui faire prendre des rafraîchissements : il les refusa, disant : « C'est inutile : je n'ai besoin de rien. Comment serais-je fatigué ? JE PORTAIS CELUI QUI ME PORTE. »

Pendant les inondations du mois de mai 1856, il se trouva qu'une nuit les pèlerins, qui attendaient dans l'église, avaient tiré sur eux le verrou de la porte. A une heure du matin, M. le Curé se présente et heurte doucement ; on ne l'entend pas ; il heurte encore. La pluie tombait par torrents : il la

reçoit pendant quelques minutes, et se met au confessionnal sans s'inquiéter davantage des suites de sa mésaventure. A l'heure de la messe, quand il vient à la sacristie pour revêtir les ornements sacrés, on s'aperçoit que l'eau ruisselle de sa soutane. On le presse de se changer ; on lui fait mille questions. Il se contente de répondre en souriant : « Laissez, laissez donc ! ce n'est rien... Cela prouve que je ne suis pas de sucre. »

M. Vianney faisait un jour sa tournée de malades par un rude soleil du mois de juillet. Le prêtre qui l'accompagnait, lui voyant la tête nue, lui offrit son chapeau. « Vous feriez mieux, mon ami, lui dit M. Vianney, de me donner votre science et vos vertus. » Voilà à quoi on était exposé, lorsqu'on lui faisait des avances de politesse ! C'était bien autre chose, quand on y joignait une phrase agréable ou qu'on cherchait à lui tourner un compliment !

« Que vous êtes heureux d'être jeune, disait-il à quelqu'un ! Vous avez, sans compter le reste, tant de forces et tant de zèle à dépenser au service du bon Dieu !... »

— Monsieur le Curé, repartit son interlocuteur, vous êtes plus jeune que moi.

— Oui, mon ami, en vertu... »

« Monsieur le Curé, lui disait-on une autre fois, vous aimez vos missionnaires : en partant pour le

ciel, vous leur laisserez bien, n'est-ce pas, le manteau d'Élie ?

— Mon ami, il ne faut pas croire qu'on héritera d'un manteau là où il n'y a pas même une chemise. »

A propos de ce camail qui a été une touchante inspiration du cœur de l'Évêque, mais une rude humiliation pour le cœur du bon Curé, quelqu'un crut devoir, en donnant à sa pensée un tour flatteur, lui faire observer qu'il était resté jusque-là le seul chanoine créé par Mgr Chalandon. M. Vianney vit le piège, et il repartit aussitôt : « Je le crois
« bien, Monseigneur a eu la main trop malheureuse... Il a vu qu'il s'était trompé la première
« fois, il n'ose plus recommencer. »

Un jour, il aperçut un de ses portraits au bas duquel on avait fait figurer maladroitement son camail et sa croix d'honneur. « Pour que ce fût
« complet, dit-il, il faudrait écrire dessous : VANITÉ, ORGUEIL, NÉANT. »

Une autre fois, on faisait encore allusion à ces différentes dignités : « Oui, répondit-il, je suis
« chanoine honoraire par la trop grande bonté de
« Monseigneur, chevalier de la Légion d'honneur
« par une méprise du gouvernement, et... berger
« d'un âne et de trois brebis par la volonté de mon
« père. »

M. Vianney savait faire à propos des réponses auxquelles on ne résistait pas. Un soi-disant esprit

fort vint lui déclarer un jour qu'il y avait dans la religion des choses auxquelles il lui était impossible de croire.

« Par exemple? lui dit le bon Curé.

— Par exemple : l'éternité des peines.

— Mon ami, je vous conseille de ne jamais parler de religion.

— Et pourquoi n'en parlerais-je pas?

— Parce qu'il faudrait auparavant apprendre votre catéchisme. Que dit le catéchisme? qu'il faut croire à l'Évangile, parce que c'est la parole de Notre-Seigneur. Croyez-vous à l'Évangile?

— Oui, monsieur le Curé.

— Eh bien! l'Évangile a dit : « Allez au feu éternel! » Que voulez-vous de plus? Il me semble que c'est assez clair. »

M. Toccanier fut un jour témoin d'une entrevue ménagée à un riche protestant avec le Curé d'Ars. Le serviteur de Dieu ignorant que l'homme à qui il venait de parler de Notre-Seigneur et des saints comme il savait en parler, eût le malheur d'appartenir à une secte dissidente, lui mit en finissant une médaille dans la main. Celui-ci dit en la recevant :

« Monsieur le Curé, vous donnez une médaille à un hérétique. Du moins je ne suis qu'un hérétique à votre point de vue. Malgré la diversité de nos croyances, j'espère qu'un jour nous nous retrouverons au ciel. »

M. Vianney prit la main de son interlocuteur, et fixant sur lui des yeux dans lesquels se peignaient la vivacité de sa foi et l'ardeur de sa charité, il lui dit avec un profond sentiment de tendresse compatissante :

« Hélas ! mon ami, nous ne serons unis là-haut qu'autant que nous aurons commencé à l'être sur la terre ; la mort n'y changera rien. Où l'arbre tombe, il reste.

— Monsieur le Curé, je me fie au Christ qui a dit : « Celui qui croira en moi aura la vie éternelle. »

— Ah ! mon ami, Notre-Seigneur a bien dit autre chose. Il a dit que celui qui n'écoutait pas l'Église devait être regardé comme un païen. Il a dit qu'il ne devait y avoir qu'un troupeau et qu'un pasteur, et il a établi saint Pierre pour être le chef de ce troupeau. Puis, prenant une voix plus douce et plus insinuante : Mon ami, il n'y a pas deux manières de servir Notre-Seigneur, il n'y en a qu'une bonne : c'est de le servir comme il veut être servi. »

Là-dessus le Curé d'Ars disparut, laissant cet homme pénétré d'un trouble salutaire, avant-coureur de la grâce divine, dont on nous a dit qu'il fut plus tard l'heureux vaincu.

Le fondateur d'un orphelinat célèbre consultait M. Vianney sur l'opportunité de se concilier par la voie de la presse l'attention et les faveurs du pu-

blic. « Le bruit ne fait pas de bien , répondit le « serviteur de Dieu, et le bien ne fait pas de bruit. « Au lieu de faire du bruit dans les journaux, « faites-en à la porte du tabernacle. — Monsieur le « Curé, reprit cet homme de bien, je serais heureux de faire mon noviciat près de vous. — « Soyez tranquille, on vous le fera faire, » répliqua-t-il aussitôt par une allusion aux épreuves qui attendaient la fondation naissante.

Une prétendante qui venait de quitter la congrégation de la Charité , eut un jour un entretien à Ars avec un prêtre qui arrivait de l'Orient. Ce prêtre disait à M. Vianney qu'il avait conseillé à cette enfant d'aller en Syrie pour y utiliser ses forces et son zèle; le bon Curé, qui connaissait l'inconstance de la jeune fille, répondit : « Envoyez-la en paradis. Au moins, elle n'en sortira plus. »

On voit que M. Vianney ne manquait pas de finesse, et que la riposte ingénieuse et piquante lui venait aisément. Il y mêlait dans l'occasion un brin de douce malice.

« Monsieur le Curé, lui disait un personnage, dont la face épanouie et la forte santé offraient un singulier contraste avec la pâleur et l'exténuation du saint vieillard, je compte un peu sur vous pour être bien accueilli là-haut. J'espère que vous n'oubliez pas vos amis, et que vous leur faites une part dans le mérite de vos jeûnes et de vos sacri-

fices. Quand vous irez au ciel, je tâcherai de m'accrocher à votre soutane.

— O mon ami ! gardez-vous-en bien , repartit le bon Saint. L'entrée du ciel est étroite, — et il jetait un petit regard malin sur les larges épaules de son interlocuteur, — nous resterions tous deux à la porte. »

Il craignit ensuite que ces paroles, dites en riant et de la meilleure grâce du monde, n'eussent affecté son visiteur ; il lui en fit ses excuses dans les termes les plus humbles et les plus polis.

Une autre fois M. Vianney répondit à une grosse dame qui lui demandait ce qu'il fallait qu'elle fit pour aller au ciel : « Ma fille, faites trois carêmes. » Une religieuse lui disait avec bonhomie : « On « croit généralement, mon Père, que vous êtes un « ignorant. — On ne se trompe pas, ma fille, mais « c'est égal : je vous en dirai encore plus que vous « n'en ferez. »

On lui demandait des reliques pour une personne qui en désirait beaucoup. Il répondit en souriant : « Qu'elle en fasse ! »

Une de ses paroissiennes, honnête et excellente fille, pleine de dévoûment et de zèle, mais d'un zèle parfois trop amer et trop impétueux, comme était celui des apôtres avant la Pentecôte, voulait lui donner des conseils : « Monsieur le Curé, vous « avez tort de faire ceci... Monsieur le Curé, vous

« devriez bien faire cela... — Allons, interrompit
 « doucement le saint homme, nous ne sommes
 « pas encore en Angleterre... » faisant allusion à
 la constitution anglaise, où une femme peut être
 chef du gouvernement.

M. Vianney avait souvent le mot pour rire. Une
 habituée du pèlerinage venait de lui renouveler
 sa provision de médailles; il les bénit et lui en
 offrit en disant : « Dans le temps que j'étais chez
 « mon père, nous avons coupé du bois, et un de
 « nos voisins nous en avait beaucoup volé. Mon
 « père entrant un jour chez lui, ce voisin l'enga-
 « geait à s'asseoir auprès du feu : « Oui, lui répon-
 « dit mon père, volontiers. Quand on fournit le
 « bois, on peut bien se chauffer. » Ainsi, ma pe-
 « tite, vous pouvez bien prendre les médailles que
 « je vous offre. »

Au retour d'une course en voiture, le frère
 Athanase, directeur de l'école d'Ars, racontait à
 M. Vianney que son cheval avait fait un écart et
 l'avait jeté dans le fossé. Le bon Curé lui fit ses
 compliments de condoléance, puis il ajouta : « Mon
 « ami, saint Antoine n'est jamais tombé de voiture :
 « il fallait faire comme lui. — Monsieur le Curé,
 « comment faisait donc saint Antoine? — Il allait
 « toujours à pied. »

En voilà assez pour confondre ceux qui soutien-
 nent que l'ascétisme chrétien amoindrit l'homme,

abaisse son caractère, énerve son intelligence, appauvrit son imagination et dessèche son cœur.

Malgré son goût prononcé pour la solitude, M. Vianney avait un esprit ouvert et prodigue d'épanchements. Dans la conversation, il était à la fois abondant et réservé. Pour éviter les remarques dont son humilité aurait eu à souffrir et auxquelles, par expérience, il savait être exposé, il n'interrogeait jamais et ne donnait pas aux questions le temps d'arriver; il gardait, le plus qu'il pouvait, la parole, et paraissait craindre de fournir la réplique. S'il parlait de lui, ce qui arrivait rarement, l'amour-propre dont il n'avait plus même le germe, n'embarrassait pas la spontanéité de ces communications, au contraire, c'était de son humilité que provenait en partie son besoin d'expansion. La liberté de s'ouvrir à quelques-uns lui semblait un appui accordé à sa faiblesse. Ne pouvant pas dire à tout le monde ce qu'il pensait de lui, il se soulageait en le confiant à des cœurs discrets : et la matière de ces confidences était toujours ce qui l'effrayait et l'humiliait le plus. D'ailleurs, il ne se révélait jamais tout entier; il vous conduisait jusqu'à la porte de son âme et vous arrêtait là.

« Mon Dieu! qu'on sera bien en Paradis, puisque déjà sur la terre la compagnie des saints est si aimable, leur conversation a tant de charme et de douceur! » Cette exclamation nous est échappée

souvent au sortir de ces entretiens du soir, où, par un privilège insigne, les missionnaires d'Ars furent successivement admis dans l'intimité du serviteur de Dieu. On sentait qu'on épuisait là une des plus rares faveurs de la Providence, et on ne cessait de se le témoigner, tantôt par des paroles, tantôt par des larmes, le plus souvent par un religieux silence, seul applaudissement des impressions vraies et profondes.

A la fin de ces journées lourdes, fatigantes, laborieuses, c'était le moment où le Curé d'Ars se manifestait avec le plus de familiarité, de chaleur et d'abandon. Debout, au coin de la cheminée ou devant sa petite table, suivant le besoin qu'il avait de sentir la flamme du foyer sur ses membres engourdis, le visage rayonnant, le regard dilaté, l'air heureux, l'innocence et la joie de son âme s'épanouissaient en mille jets étincelants, en mille propos pleins d'images et de suavité.

Nous avons remarqué que, suivant le conseil de saint Paul, il évitait les discours vains et profanes, les questions oiseuses qui prêtent à la controverse et qui passionnent plus qu'elles n'édifient. Si quelque léger débat s'engageait devant lui, il gardait un modeste silence, comme s'il eût craint, en se prononçant, de désobliger l'une des parties. Lorsqu'il en était prié, il intervenait par un mot gracieux et conciliant, ou par un de ces grands prin-

cipes, qu'on ne discute pas, et qui remettent la paix entre les adversaires, en les amenant non sur le terrain qui divise, mais sur celui qui unit et où la lutte n'est plus possible. Son âme planait toujours comme un être angélique au-dessus de la mêlée des passions et des intérêts vulgaires. Il envisageait tout de ce point de vue, familier aux saints, où réside la lumière sans ombre. La conscience était son seul horizon. Le monde extérieur n'existait pas pour lui.

Depuis la maladie si grave qu'il avait faite, au mois de mai 1843, après laquelle il passa quinze jours de convalescence et de demi-repos dans sa famille, à Dardilly, il n'avait plus quitté sa cure et son église ; il n'avait pas dérogé un seul jour, une seule heure, à son mode de vivre habituel, que tout le monde connaît. Son unique récréation était la visite des malades et une courte apparition chez ses bien-aimés missionnaires. Il ne trouvait de bon, d'agréable, d'intéressant, que ce qui lui parlait de Dieu. Le cœur est là où est le trésor. Le Souverain Bien l'attirait à ce point qu'il ne pouvait en détourner sa pensée. Sa conversation était plus divine qu'humaine ; elle était tellement dans le ciel qu'elle en exhalait tous les parfums. Il parlait des mystères de l'autre monde comme s'il en fût revenu, et des vanités de celui-ci avec une ironie si douce et si plaisante qu'on ne pouvait s'empêcher

d'en rire. A mesure qu'il parlait, l'intimité se faisait plus grande, la chaleur de son âme augmentait et l'effusion coulait à plein bord.

Si quelque fâcheux, — car il y avait bien des variétés dans l'espèce des pèlerins qui se faisaient jour jusqu'à M. Vianney, et la variété que nous signalons se glisse partout, — si quelque fâcheux venait à parler des choses humaines, pour sérieuses et importantes qu'elles fussent, le saint Curé ne l'interrompait pas, il était trop honnête et trop descendant pour cela, mais il souffrait visiblement; il était mal à l'aise; il se taisait, et rien ne saurait mieux peindre son état que le dicton populaire du poisson hors de l'eau. Du reste, ces rencontres étaient rares. Il régnait autour de lui je ne sais quelle atmosphère divine qui ne permettait pas d'y introduire des questions de l'ordre profane de peur d'en troubler la pureté.

Dans ce siècle de mouvement, de nouveauté et de progrès industriel, en des temps si laborieux et si troublés, le Curé d'Ars ne formait aucun souhait; il n'éprouvait aucun désir, il ne sentait aucun besoin de rien connaître de ce monde, dont la figure passait autour de lui sans qu'il y fît la moindre attention; tant il en était venu à user des choses comme n'en usant pas, à jouir comme ne jouissant pas; tant son esprit, son cœur, son âme étaient tendus et appliqués à un autre objet!

« Vous parlez quelquefois de chemin de fer, monsieur le Curé, lui disait-on, savez vous ce que c'est ?

— Non, ni je n'ai envie de le savoir, j'en parle parce que j'en entends parler. »

Cet homme, à qui les chemins de fer amenaient tous les jours de deux à trois cents étrangers, est mort sans avoir jamais vu un chemin de fer et sans être à même de s'en faire une idée.

Mais s'il demeurait étranger aux choses du monde matériel, tout ce qui lui venait au contraire de cet autre monde divin qui est l'Eglise de Jésus-Christ, le royaume des âmes acquises et rachetées par son sang, tout ce qui étendait l'honneur et la gloire du Maître, tout ce qui affermissait son règne sur la terre, tout ce qui contribuait à la glorification de son saint Nom, à la dilatation de sa doctrine, au triomphe de la vérité, toutes les conquêtes de son amour, qui multipliaient le nombre des fidèles destinés à le louer éternellement, lui étaient un sujet d'allégresse et de consolations infinies. Tout, dans cet ordre de faits, l'intéressait, le passionnait, faisait battre son cœur et vibrer les cordes de son âme.

Si sublime que fût l'entretien, le bon Curé y conservait la simplicité qui est le vrai caractère des enfants de Dieu. Tout en parlant des saints, du ciel et des choses divines, il gardait son lan-

gage familier et ne connaissait que les comparaisons populaires. Dans ces longs et doux épanchements, les délices eucharistiques, la félicité des bons, le malheur des méchants, l'attente des joies éternelles se mêlaient à de nobles sollicitudes pour l'accroissement du règne de Jésus-Christ, l'exaltation de la sainte Eglise et le triomphe de la justice et de la vérité dans le monde.

« Etre roi, disait-il, triste place ! on est roi pour les hommes !... Mais être à Dieu, être à Dieu tout entier ! être à Dieu sans partage : le corps à Dieu, l'âme à Dieu !... Un corps chaste, une âme pure ! oh ! il n'y a rien de si beau ! » Et les pleurs étouffaient sa voix.

« Aujourd'hui, disait-il un jour de fête du Sacré-Cœur, Notre-Seigneur nous met sur son Cœur... Ah ! si nous pouvions toujours y rester !... » Puis joignant les mains et élevant au ciel ses yeux pleins de larmes : « O Cœur de Jésus, s'écriait-il, Cœur d'amour ! fleur d'amour !... Le cœur, c'est tout ce qui restait d'entier dans le très-saint corps de Notre-Seigneur, après que Longin l'eut percé pour en faire sortir l'amour !... Si nous n'aimons pas le Cœur de Jésus, qu'aimerons-nous donc ? Il n'y a que de l'amour dans ce cœur ! Comment fait-on donc pour ne pas aimer ce qui est si aimable ? »

Une autre fois, il nous parlait des joies de la prière et de la vie intérieure : c'est un sujet qu'il

n'abordait jamais sans que son cœur entrât aussitôt en fusion : « La prière, disait-il, voilà tout le bonheur de l'homme sur la terre. O belle vie! belle union de l'âme avec Notre-Seigneur! L'éternité ne sera pas assez longue pour comprendre ce bonheur... LA VIE INTÉRIEURE EST UN BAIN D'AMOUR DANS LEQUEL L'ÂME SE PLONGE... ELLE EST COMME NOYÉE DANS L'AMOUR!... DIEU TIENT L'HOMME INTÉRIEUR COMME UNE MÈRE TIENT LA TÊTE DE SON ENFANT DANS SES MAINS POUR LE COUVRIR DE BAISERS ET DE CARESSES... Je pense souvent à la joie des apôtres quand ils revirent Notre-Seigneur. La séparation avait été si cruelle! Notre-Seigneur les aimait tant! il était si bon avec eux! Il est à présumer qu'il les embrassa en leur disant : LA PAIX SOIT AVEC VOUS! C'est ainsi qu'il embrasse notre âme, quand nous prions. Il nous dit encore : LA PAIX SOIT AVEC VOUS!

» On aime une chose à proportion du prix qu'elle nous a coûté. Jugez par là de l'amour que Notre-Seigneur a pour notre âme qui lui a coûté tout son sang. Il est affamé de communications et de rapports avec elle. Le temps lui dure de la voir, de l'entendre...

« Il y a deux choses pour s'unir avec Notre-Seigneur et pour faire son salut : la prière et les sacrements. Tous ceux qui sont devenus saints ont fréquenté les sacrements et ont élevé leur âme à

Dieu par la prière. Il faut, dès le matin, en s'éveillant, offrir à Dieu son cœur, son esprit, ses pensées, ses paroles, ses actions, tout soi-même, pour ne servir que sa gloire. Renouveler les promesses de son baptême, remercier son ange gardien, lui demander sa protection, à ce bon ange qui est resté à côté de nous pendant notre sommeil.

« Il y a de bons chrétiens qui ont l'habitude de se dire : « Je ferai aujourd'hui tant d'actes d'amour de Dieu, tant de sacrifices... » J'aime bien ça...

« Il faut demander souvent, le long du jour, les lumières du Saint-Esprit. Oh ! que nous en avons besoin pour connaître notre pauvre misère ! Il faut dire un *Pater* et un *Ave* pour la conversion des pécheurs, pour les âmes du purgatoire... répéter souvent : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » comme un enfant qui dit à sa mère : « Donnez-moi un morceau de pain... tendez-moi la main... embrassez-moi !... »

« Celui qui ne prie pas est comme une poule ou une dinde, qui ne peut pas s'élever dans les airs. Si elles volent un peu, elles retombent bientôt, et grattent la terre, elles s'y enfoncent, s'en aspergent et semblent ne prendre plaisir qu'à cela. Le bon chrétien, au contraire, est un aigle intrépide, qui plane dans l'air et semble toujours vouloir se rapprocher du soleil. Voilà le bon chrétien sur les ailes de la prière. Oh ! que c'est beau,

la prière ! Celui qui est en grâce avec Dieu n'a pas besoin qu'on lui apprenne à prier, il connaît la prière naturellement, parce qu'il connaît ses besoins.

« Union avec Jésus-Christ, union avec la Croix : voilà le salut. La marque distinctive des élus, c'est l'amour, comme la marque des réprouvés, c'est la haine. Aucun réprouvé n'aime un autre réprouvé, le frère déteste son frère, le fils son père, la mère son enfant, et cette haine universelle se concentre sur Dieu ; voilà ce que c'est que l'enfer. Les saints aiment tout le monde ; ils aiment surtout leurs ennemis... Leur cœur embrasé de l'amour divin se dilate, à proportion du nombre des âmes que le bon Dieu met sur leur chemin, comme les ailes de la poule s'étendent à proportion du nombre de ses petits. »

M. Vianney disait encore ; « Le cœur des saints est constant comme un rocher au milieu de la mer.

« Les personnes qui pratiquent la dévotion, qui se confessent, qui communient souvent, et qui ne font pas les œuvres de la foi et de la charité, sont semblables à des arbres en fleurs. Vous croyez qu'il y aura autant de fruits que de fleurs : il y a bien de la différence !... »

« Oh ! que ce sera beau, le jour de la résurrection ! On verra ces belles âmes sortir du ciel, COMME DES SOLEILS DE GLOIRE et venir s'unir aux

corps qu'elles animaient sur la terre. PLUS CES CORPS AURONT ÉTÉ MORTIFIÉS, PLUS ILS BRILLERONT COMME DES DIAMANTS. »

« Il n'y a de malheureux que les mauvais chrétiens qui abandonnent la prière et les sacrements et croupissent dans le péché; mais pour les bons chrétiens, il n'y a point de peine... Posséder Dieu, c'est le bonheur des bonheurs. Ce bonheur fait oublier tout le reste. Comme ce bon saint dont je lîsais la Vie, il y a quelques jours, qui était demeuré ravi en extase depuis le mardi gras jusqu'au jour de Pâques; il était revenu juste pour la Résurrection... Ce bonheur fait oublier la souffrance... Une fois le vent avait emporté la peau d'ours dont saint Siméon était couvert. Ne le voyant plus bouger sur sa colonne, on monta; on le trouva gelé. On le plongea dans l'eau chaude pour le faire revenir : « Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé? » dit-il. J'étais si heureux ! »

« On n'a pas besoin de tant parler pour bien prier. On sait que le bon Dieu est là, dans le saint tabernacle; on lui ouvre son cœur; on se complaît en sa sainte présence : c'est la meilleure prière, celle-là. C'est comme de ce bon M. Vidaud¹. Il avait coutume de se lever de grand matin et

¹ La Vie de M. Gabriel de Vidaud a été écrite par le P. Pouget, de la Compagnie de Jésus.

d'aller adorer le Saint-Sacrement dès que l'église était ouverte. Un jour qu'il était dans un château, on fut obligé de l'envoyer chercher trois fois à la chapelle pour le déjeuner ; la maîtresse de la maison s'impatientait. A la troisième sommation, il sortit de la présence de Notre-Seigneur, en disant : « Mon Dieu, on ne pourra donc pas rester un moment tranquille avec vous ! » Le Curé d'Ars ajoutait en pleurant : « Il était là, depuis quatre heures du matin !... Il y a de bons chrétiens qui passeraient toute leur vie ainsi abîmés devant le bon Dieu. Ah ! qu'ils sont heureux ! »

Un jour, venant de présider au renouvellement des vœux que les sœurs de Saint-Joseph ont coutume de faire, chaque année, le 2 juillet, M. Vianney sortit de la cérémonie le cœur plein, et ne pouvant contenir sa joie ; elle s'épanchait en de délicieuses paroles : « Que la religion est belle !... » disait-il. Que la multitude de votre douceur est grande, ô mon Dieu, à ceux qui vous craignent !... Je pensais tout à l'heure que c'était entre Notre-Seigneur et ces bonnes religieuses, qui sont les épouses de Notre-Seigneur, un assaut de générosité à qui donnerait le plus... Mais c'est toujours Notre-Seigneur qui l'emporte. Les religieuses donnent leur cœur, LUI, donne son cœur et son corps... Pendant que les sœurs disaient : « Je renouvelle mes vœux de pauvreté, de chasteté et

d'obéissance, » je leur disais en leur présentant l'hostie : « Que le corps de Notre-Seigneur garde votre âme pour la vie éternelle ! » Puis, prenant occasion de là de s'étendre sur son sujet bien-aimé, il ajoutait : « Si l'on pouvait comprendre tous les biens renfermés dans la sainte communion, il n'en faudrait pas davantage pour contenter le cœur de l'homme. L'avare ne courrait plus après ses trésors, l'ambitieux après la gloire; chacun quitterait la terre en secouant la poussière et s'envolerait vers le ciel. La communion !... oh ! quel honneur Dieu fait à sa créature ! Il se repose sur sa langue, passe par son palais comme par un petit chemin, et s'arrête sur son cœur comme sur un trône ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! (en s'attendrissant et essuyant ses larmes) il y en a qui ont su apprécier cet honneur. Ainsi, on a vu un saint évêque vouloir balayer lui-même l'église, et se revêtir de son rochet pour vaquer à cette fonction, qui paraît basse, et qu'il estimait, lui, si grande, qu'il se couvrait de ses insignes pour la remplir. Un roi voulut autrefois presser de ses mains les grappes de raisin pour la consécration du calice, et préparer lui-même la farine pour l'hostie.

« Une communion bien faite suffit pour embraser une âme de l'amour de Dieu et lui faire négliger la terre. Un grand de ce monde, il n'y a pas longtemps, vint faire ici la sainte communion ; il avait

trois cent mille francs de fortune; il en donna cent pour faire bâtir une église, cent pour les pauvres et cent à ses parents, et il s'en alla à la Trappe. Un avocat bien savant vint après lui; il fit une bonne communion, et partit pour aller se mettre sous la conduite du Père Lacordaire. Oh! une communion sainte, une seule, c'est assez pour dégôûter l'homme de la terre et lui donner un avant-gôût des délices célestes! »

Un soir, je ne sais sous quelle impression le saint Curé était sorti de l'église, mais il nous parla avec une douleur profonde, inexprimable, et une très-grande abondance de larmes, des prêtres qui ne correspondent pas à la sainteté de leur vocation : « Un prêtre, s'écria-t-il, qui a le malheur de ne pas célébrer en état de grâce ! quel monstre !... « Non, on ne peut pas comprendre tant de méchanceté ! Faut-il être cruel, faut-il être barbare et sans cœur pour en venir là !... » Il nous a dit être dans l'habitude depuis longtemps de réciter, le soir avant de se coucher, sept *Gloria Patri* en réparation des outrages faits au corps de Notre-Seigneur par les prêtres indignes. Il nous rappela avec attendrissement qu'il avait établi une fondation de messes à la même intention.

Une autre fois, il paraissait plus accablé que de coutume; il avait pensé défaillir en faisant le court trajet de son confessionnal à la cure. Ses idées de

fuite et de retraite lui revenaient, ce qui ne l'empêchait pas d'être gai, aimable et expansif, autant et plus qu'à l'ordinaire. « Oh! dit-il en prenant les
 « mains de son missionnaire, si j'étais à votre
 « place, je m'envolerais au ciel!... » Puis, avec
 une morne tristesse et d'un accent désolé : « Que
 « je suis à plaindre! je ne connais personne de
 « plus malheureux que moi! — Monsieur le Curé,
 « combien voudraient changer avec vous! —
 « Mon ami, ils changeraient leur or contre du
 « cuivre. »

M. Vianney parlait souvent des saints; il n'en parlait qu'avec des larmes. A entendre ses récits pleins de drame, de menus détails et de poésie touchante, on était tenté de croire qu'il avait connu ces bons saints, qu'il avait vécu avec eux dans la plus étroite intimité. Il savait d'eux des choses complètement inédites et qu'on croyait entendre pour la première fois. Dans la vie des serviteurs de Dieu, le côté légendaire charmait son imagination et son cœur. Il avait ce courage de la foi qui ne recule devant rien de ce qui peut renverser l'orgueil de la raison humaine et scandaliser les impies. « Le soleil, disait-il, ne se cache
 « pas, de peur d'incommoder les oiseaux de nuit. » Il se séparait entièrement de cette école hagiographique, qui a pris à tâche de limiter la puissance de Dieu, en excluant le surnaturel de la vie des

saints ; comme si la sainteté elle-même n'était pas la résultante de toutes les forces surnaturelles mises en action ! Pour lui, cette puissance adorable, qui se joue dans l'univers et qui est si souvent en Dieu au service de la bonté, ne brillait jamais d'un assez vif éclat. Ce qu'il y avait de plus prodigieux et de plus contraire au cours ordinaire des choses était ce qui le ravissait le plus. « Je
« crois que si nous avions la foi, disait-il, nous
« serions maître des volontés de Dieu ; nous les
« tiendrions enchaînées, et il ne nous refuserait
« rien. » Puis il ne tarissait plus sur le chapitre des condescendances divines à l'égard des saints ; il avait mille histoires à raconter, toutes plus belles et plus merveilleuses les unes que les autres. Il parlait d'un bienheureux qui brûlait du désir d'adorer, pendant la nuit, Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour : il n'avait qu'à se diriger vers une église, les portes s'ouvraient d'elles-même pour l'y laisser entrer.

— Un autre, étant dans une église prosterné devant une statue voilée de la très-sainte Vierge, avait tant envie de considérer les traits de la Mère de Dieu, que le voile qui couvrait la sainte image s'étant écarté de lui-même, Notre-Dame lui apparut belle et souriante.

— Un saint rencontra un jour un petit berger qui pleurait à chaudes larmes, parce qu'un de ses

moutons venait de périr. Touché de compassion, il rappela cette pauvre bête à la vie.

— Il y avait une fois un saint qui avait acheté un champ, et celui qui l'avait vendu mourut bientôt après; mais voilà qu'ensuite on lui chercha quelle sous prétexte que le champ ne lui appartenait pas, attendu qu'il ne l'avait pas payé. Il ne se troubla pas, mit toute sa confiance en Dieu et répondit à ceux qui voulaient l'inquiéter : « Donnez-moi trois jours, et je vous ferai voir mon témoin. » Il passa ce temps en prières et en jeûnes, et le troisième jour, il se rendit à l'endroit où était enterré cet homme, rassembla ses ossements et lui dit : « Lève-toi, sors de la tombe et viens rendre témoignage à la vérité... » Alors on vit les ossements prendre la forme humaine, le mort se redresser et déclarer devant tous les assistants, que ce champ lui avait été bien et dûment payé.

— On persuadait à un autre saint de commander à un gros rocher de changer de place : « Vous convertirez-vous si je le fais ? dit-il. — Oui. » Il commanda au rocher, et aussitôt on le vit disparaître en l'air.

« Voyez, ajoutait en pleurant le bon Curé, voyez jusqu'où Dieu est bon à ceux qui l'aiment ! Il fait des miracles pour rien, quand c'est un de ses amis qui les lui demande. L'homme commande en maître au bon Dieu quand il a un cœur pur. Saint Fran-

çois de Paule apprit un jour qu'on voulait faire mourir ses parents, parce qu'on avait trouvé un homme assassiné dans leur jardin et qu'on les accusait de l'avoir tué. Alors il dit : « Seigneur, faites donc que je me trouve près d'eux demain ! » La nuit, un ange le transporta à quatre cents lieues, dans le pays où ils étaient. Le lendemain, il dit devant tout le monde : « Faites apporter cet homme qui a été tué. » On l'apporte. Il dit alors : « Je te commande, au nom de Dieu, de déclarer si ce sont mes parents qui t'ont donné la mort. » Voilà mon homme qui se lève et qui s'écrie devant tout le monde : « Non, ce ne sont pas tes parents. » Alors le saint dit encore au Seigneur : « Faites-moi emporter dans mon monastère. » Pendant la nuit, l'ange le reprit et l'emporta ; il fit ainsi huit cents lieues. Le bon Dieu ne peut rien refuser à un cœur pur. »

— Saint Vincent Ferrier faisait tant de miracles, que son supérieur, craignant qu'il n'y rencontrât un piège pour son humilité, lui défendit d'exercer sans permission le pouvoir qu'il avait reçu de Dieu. Un jour qu'il était en adoration devant Notre-Seigneur, un ouvrier qui travaillait à la réparation de l'église, tomba du haut d'un échafaud. Le bon saint lui cria : « Attendez ! attendez ! Je n'ai pas le pouvoir de vous ressusciter. » Puis il alla en toute hâte demander la permission dont il avait besoin à son

supérieur, qui ouvrit de grands yeux et ne comprit rien à la chose, étant persuadé que, dans tous les cas, la permission arriverait trop tard. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsque ayant suivi saint Vincent sur le lieu de l'accident, il vit le malheureux maçon suspendu en l'air ! « Allez, dit-il au saint, faites « donc tout ce que vous voudrez. Aussi bien, il « n'y a pas moyen de vous en empêcher. »

Ces histoires rencontreront peut-être des esprits dédaigneux. Pour nous, nous avouons de bon cœur qu'elles nous édifiaient et nous charmaient, qu'elles nous faisaient rire et pleurer. Elles empruntaient une séduction de plus de la tendre simplicité avec laquelle cet homme, resté enfant par le cœur, nous les racontait, s'animant par degrés, s'exaltant et s'attendrissant aux bons endroits. Rien ne nous paraissait plus délicieux et plus attrayant que ces larmes si fréquentes, ces sourires d'ange, ce naïf abandon à toutes les impressions, ces jeux innocents de l'âme, qui s'épanouit dans le sein du Père céleste, mêlés à des pensées si hautes, à des habitudes de vie si austères, à des sacrifices si pénibles, à un apostolat si laborieux. Dans un temps où la simplicité est morte dans les cœurs et tend à disparaître des rapports qui lient les hommes, quiconque a conservé le sens chrétien ne saurait étudier, sans émotion et sans envie, comment s'est révélée à l'âme de ce saint prêtre l'adorable parole

du Seigneur : QU'IL FAUT DEVENIR SEMBLABLE A DES ENFANTS.

Jamais les travaux et les souffrances ne diminuaient l'entrain de la conversation du Curé d'Ars et ne le portaient à l'abrégé. Sa gaîté et sa bienveillance semblaient au contraire s'accroître au milieu des infirmités de la vieillesse. Cette sombre période a été pour ainsi dire supprimée, et remplacée par une fraîcheur d'imagination et de sentiment qui persistait sous les glaces de l'âge, « comme l'éternelle jeunesse de la vie bienheureuse. » M. Vianney n'a pas connu cette tristesse qui fait qu'en déclinant la vie devient silencieuse : tout se décolore, et l'âme elle-même reçoit de cette ombre, qui s'étend sur toute chose, une teinte mélancolique. Les entretiens que nous eûmes avec lui, deux mois avant sa mort, nous ont rappelé souvent ce mot d'une femme, dont la mémoire est justement célèbre et vénérée : « que les dernières pensées d'un cœur rempli de l'amour de Dieu ressemblent aux derniers rayons de soleil, plus intenses et plus colorés avant de disparaître ¹ ! »

¹ Madame Swetchine.



CHAPITRE III

**Son aménité de caractère, sa politesse, sa simplicité,
sa bonté.**

Si le monde se trompe en pensant que la piété rétrécit les idées, il se trompe encore plus en supposant qu'elle dessèche le cœur. Le cœur de M. Vianney, comme celui des saints, était LIQUIDE. Il était impossible de répondre d'une manière plus complète à l'idéal que l'Apôtre nous trace du caractère chrétien, lorsqu'il dit : « Revêtez-vous comme les élus de Dieu des entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience¹. »

Nous avouons qu'il n'est pas donné à tous ceux qui font profession de religion de la montrer aux autres sous la physionomie charmante qui lui est si naturelle, et qui la fait aimer. C'est un malheur, car on est peu touché des vertus d'un

¹ Col., III, 12.

homme auquel on ne voudrait pas ressembler. Quand on est le représentant et le missionnaire de Dieu dans le monde, le meilleur moyen de lui gagner des âmes, c'est de créer autour de soi l'attrait du Souverain Bien. Souvent, peut-être, la vérité s'est trouvée sur le chemin du malheureux qui la fuit : il l'a rencontrée, mais sous une forme qui ne l'attirait pas, qui l'effrayait au contraire et le repoussait. Un jour, cependant, elle lui est apparue avec un visage sympathique dans une personne aimée. Alors il l'a reconnue, il est allé au-devant d'elle, il s'est donné à elle, et pour jamais, dans une amoureuse et filiale étreinte.

On a dit avec raison que pour acquérir une grande influence, et changer en amis les indifférents et les adversaires, la sainteté elle-même ne suffisait pas, que l'empire sur les âmes demandait quelque chose de plus, que, pour être aimée et puissante en ce monde, la vertu avait besoin que l'humanité se retrouvât encore sous l'inspiration divine. Et on a donné pour exemple le Fils de Dieu qui s'est fait homme quand il voulut que la religion devînt une loi d'amour. Il y avait dans la vertu du Curé d'Ars ce mélange ineffable de divin et d'humain. Comment n'eût-il pas été aimé, lui qui aimait tant et dont l'unique préoccupation était de faire le bien sans aucun espoir de retour? Ce n'était pas seulement par ses aumônes et ses libéralités matérielles

qu'il régnait sur les cœurs, c'était par son aménité, par sa bienveillance, par l'intérêt actif et cordial qu'il prenait au bonheur de tous. La vie intérieure semblait développer en lui chaque jour sa sollicitude pour le prochain. Il était plus tendre à l'égard des autres, à mesure qu'il redoublait de sévérité pour lui-même.

Lorsque saint Jean Chrysostome définit l'homme vraiment humble, et qu'il nous le montre affable et gracieux pour tous¹, il a tracé d'avance le portrait de notre saint Curé. On n'a pas de peine, en effet, à être aimable, quand on ne s'aime pas trop soi-même. L'amabilité du caractère et la douceur des procédés se confondent avec l'abnégation et le sacrifice : elles sont la fleur de l'humilité.

M. Vianney possédait toutes les prévoyances et toutes les délicatesses du cœur. Il avait non la politesse froide et maniérée des gens du monde, mais cette politesse toute trempée de charité, de cordialité, de sincérité qui met chacun à l'aise. À l'exemple du Sauveur, en qui nous sont apparues pour la première fois la grâce et la bonté, le serviteur de Dieu pensait à tout, veillait à tout, n'oubliant que soi et s'oubliant tout à fait. Il n'avait besoin de rien, pas même de consolations, ni de témoignages de sympathie; il s'en croyait indigne.

¹ *Humilis, graciosus et suavis omnibus est.* (Homél. 1, in Cor.)

Le Curé d'Ars ne s'asseyait jamais devant personne et ne permettait pas qu'on se tint debout devant lui. Lorsqu'il entra et qu'on se levait à son aspect, on voyait sa figure se couvrir des marques d'une vive confusion : « Asseyez-vous, asseyez-vous ! » disait-il, en accompagnant ces mots d'un geste expressif, et il insistait jusqu'à ce qu'on se fût assis. Au moment où les rares privilégiés, qui avaient le bonheur d'être reçus chez lui le soir, prenaient congé, tout las et tout harassé qu'il était, il les accompagnait courtoisement jusque sur le palier. Il était impossible d'obtenir de lui qu'il restât dans sa chambre. Sa formule, en saluant les visiteurs, était toujours : *Je vous présente bien mon respect*. S'il en avait connu une plus humble et plus obséquieuse, il l'aurait employée. Mais ces respects qu'il offrait à tout le monde, il n'en voulait point pour lui. On ne pouvait faire entrer ce mot dans aucune phrase à son adresse, sans qu'il en fût offensé. Il vous arrêtait tout court pour vous dire : « Oh ! je ne mérite pas vos respects... Donnez-moi un peu d'amitié, c'est tout ce qu'il me faut ! »

Le Curé d'Ars n'était pas de ceux qui, se fondant sur une fausse interprétation de l'Évangile et peut-être égarés, à leur insu, par un secret orgueil, se font les contempteurs de toute supériorité et les niveleurs de toute hiérarchie sociale; il croyait que Jésus-Christ venant tout réparer avait sanctifié les

deux états, celui de la misère par sa vie pauvre et souffrante, et celui de sa grandeur par sa vie glorieuse. Il voyait dans les représentants de la classe élevée la grandeur même et la royauté de Jésus-Christ, et c'est ce souverain Seigneur qu'il entendait honorer en leur personne. Mais s'il honorait les grands du monde, il mettait encore plus de soin et d'attention à leur faire honorer Dieu. Sa politesse n'avait d'égal que son courage apostolique. Ainsi ses complaisances de jugement et d'expression pour les personnes ne l'entraînèrent jamais à porter la tolérance des doctrines et des actes au delà des limites fixées par la loi chrétienne et la plus sévère orthodoxie. Il savait, quand il fallait, prononcer le *NON LICET*, en se mettant au-dessus de toute crainte servile. On ne se figure pas l'ascendant que cette noble et fière indépendance, soutenue de la pauvreté, de la mortification et du désintéressement, lui donnait sur tous. C'est ainsi qu'il obtenait d'un seul mot les sacrifices les plus durs à la nature et les plus méritoires pour le salut.

Jamais il n'est arrivé à M. Vianney de blesser ni de repousser personne par le plus léger semblant de froideur ou d'indifférence. Une gaieté douce et franche, un aimable abandon présidait à ses relations intimes, et toutefois cet abandon ne tournait pas à une trop grande familiarité ; le respect était toujours là pour en tempérer les saillies. Il

s'excusait parfois de se servir du mot *ma petite*, qu'il employait par une habitude de bonhomie, même à l'égard des femmes du monde ; ce qui n'étonnait personne et ne les offusquait pas. Nous avons cité de lui déjà bien des mots heureux. Nous lui avons entendu dire avec une politesse gracieuse à une pieuse dame qui l'entretenait de sa nombreuse famille : « Allons, ma petite, ne vous effrayez pas
« de votre fardeau ; Notre-Seigneur le porte avec
« vous. Le bon Dieu fait bien ce qu'il fait, et quand
« il donne à une jeune mère beaucoup d'enfants,
« c'est qu'il la juge digne de les élever : c'est de sa
« part une marque de confiance..... Que vos en-
« fants se rappellent seulement un jour ce qu'ils
« vous ont vu faire encore plus que ce que vous
« leur avez dit ! »

Le bon Curé ne savait pas donner un démenti ni articuler un refus. On le faisait consentir à tout, hormis à ce qu'il croyait l'erreur et le mal. Pendant sa longue carrière, il n'a ouvert la bouche que pour consoler, le cœur que pour recevoir et en-serrer les douleurs d'autrui, la main que pour répandre des bénédictions et des aumônes.

C'est une difficile épreuve, où parfois les meilleurs succombent, que de conserver le calme dans l'activité, le recueillement dans les travaux extérieurs les plus absorbants, l'entière et libre possession de soi-même et l'union constante avec Dieu,

au milieu de la presse, de l'encombrement et du bruit. Le Curé d'Ars a été supérieur à cette épreuve. Comme un courant d'eau pure qui traverse l'Océan sans rien prendre de son amertume, il entendait tous les jours le bruit des passions humaines et subissait leur contact sans y rien laisser de la paix et de la pureté de son âme. Il n'a pas connu ces ondulations qui font si souvent vaciller le cœur des plus forts. A quelque moment qu'on le vît, environné, pressé, assailli par la multitude indiscreète, harcelé de questions oiseuses et absurdes, obsédé de demandes impossibles, tirillé dans tous les sens, interpellé de partout, ne sachant à qui répondre, on le voyait toujours égal à lui-même, toujours gracieux, toujours aimable, toujours compatissant, toujours prêt à condescendre et à accorder ce qu'on lui demandait, toujours la figure reposée et souriante. Jamais on n'a pu surprendre en lui le moindre signe de dépit, jamais la moindre brusquerie ; jamais, sur son front, la plus imperceptible nuance de mécontentement, l'ombre d'un nuage ; jamais sur ses lèvres de reproche ni de plainte, jamais un mot plus haut que l'autre. Était-il entouré des marques du respect, de la confiance, de l'admiration la plus bruyante et la moins contenue, acclamé, escorté, porté en triomphe par la foule ; voyait-il cette foule s'attacher à ses pas, se suspendre à ses lèvres, s'agenouiller sur son che-

min, s'incliner pour recevoir sa bénédiction ? on le retrouvait encore le même, ingénu comme un enfant, simple, modeste et bon, n'ayant pas l'air de se douter que sa vertu fût pour quoi que ce soit dans cet étonnant concours, dans ces miracles célébrés par les multitudes, dans ce prodige permanent que notre pays a offert pendant trente ans.

Il ne faut pas s'étonner de l'égalité d'âme du serviteur de Dieu. Cette vie si dure, si assujettie, à laquelle il s'était voué, était aussi la plus libre et la plus calme qu'on pût concevoir. Une seule chose enchaîne la liberté humaine et trouble la paix d'une âme, c'est la crainte ; et toute crainte se réduisant à celle de souffrir, rien n'arrêtait et ne troublait celui qui s'était fait de la souffrance une gloire et un bonheur. Les oscillations, les troubles, les orages, les alternatives de joie et de tristesse naissent dans le cœur à l'occasion des désirs plus ou moins immodérés qui s'y forment. On ne souffre que parce que l'on veut encore : si l'on ne voulait plus rien que la volonté de Dieu, on serait toujours content. De bonne heure, le saint prêtre en était venu à ce dépouillement universel, vrai trésor du cœur. En se détachant de tout et de lui-même, il avait retrouvé tout et lui-même en Dieu ; il s'était affermi d'une manière inébranlable dans cette paix qui n'est autre chose que la charité parfaite.

Affranchi des servitudes cruelles et des préoc-

cupations humiliantes qu'impose l'amour du monde et de soi-même, M. Vianney vivait dans la pensée de l'UNIQUE NÉCESSAIRE, dans la contemplation des vérités éternelles, dans le commerce familier avec Jésus-Christ et dans l'habitude du dévouement qui exalte toutes les facultés. C'était un de ces hommes dont parle saint Grégoire de Nazianze, « qui sont sur terre et au-dessus de terre, à la fois enchaînés et libres, domptés et indomptables ; qui ont deux vies, l'une qu'ils méprisent, l'autre qui remplit seule toutes leurs pensées ; devenus immortels par la mortification ; étrangers à tout désir et pleins du calme du divin amour ; qui s'abreuvent à la source de la lumière incréée et en réfléchissent déjà les rayons ¹. »

Ce qui nous a souvent frappé dans le Curé d'Ars, et ceux qui ont eu le bonheur de vivre dans sa familiarité en conviendront avec nous, c'est qu'il n'y avait pas un seul moment où il ne portât avec une dignité suprême cette pure et délicate auréole de la sainteté. Dans quelque état qu'on le surprît, quelque part qu'on le vît et l'entendît, le SAINT apparaissait constamment. Il y a pour tous des jours mauvais, des heures de faiblesse et d'obscurité, où les cœurs les mieux trempés fléchissent, les plus mâles courages se démentent : il n'en était pas ainsi pour notre vénérable Père. On pouvait l'observer de

¹ S. Grég. Naz., *Orat.* iv.

près et à loisir, sonder son âme dans ses plus secrètes profondeurs, scruter sa vie dans ses plus minutieux détails, il n'avait rien à perdre à cette analyse. On ne l'a jamais vu agir autrement que de la manière la plus parfaite, adoptant le parti le plus sage et le plus héroïque, choisissant l'objet le plus excellent, apportant à tout les plus pures intentions et la plus grande intensité de ferveur, en sorte que nous ne savons pas, en vérité, comment on s'y serait pris pour lui reprocher d'avoir moins bien fait les choses qu'il pouvait mieux faire. Ses moindres actions parlaient avec la même éloquence, et c'est ce qu'il importe de constater pour que le double enseignement de sa parole et de ses œuvres lui survive, et continue cette merveilleuse harmonie dans le bien, en face de laquelle la prévention même reste désarmée. Ce qui apparaissait de cette existence miraculeuse, ce que le monde en a su n'est rien auprès de ce qui s'y est caché. Beaucoup ont connu la vie active de ce saint prêtre de Jésus-Christ : elle est au-dessus de l'admiration ; à quelque point de vue qu'on la considère et de l'aveu de tous, c'est un miracle. Plusieurs ont été témoins de sa vie mortifiée : elle eût été effrayante à une époque où la pénitence était chose moins rare. Très-peu ont été initiés à sa vie intime : elle est ravissante!... Et c'est là-dessus principalement qu'il faut le juger.

Il nous semble parfois que si nous regardons attentivement à la figure des saints contemporains, nous y trouvons des traits de la physionomie du Rédempteur, que le passé n'avait peut-être pas aussi bien fait resplendir : c'est une certaine fleur de charité, une certaine quintessence de douceur et d'humilité, que les âges antérieurs n'avaient pas réalisée dans la même mesure. Il y avait alors, nous ne le nions pas, la végétation colossale des terres vierges, un degré d'héroïsme et de force dans les vertus qui ne va plus à nos caractères amoindris et à nos cœurs abaissés. Mais, en définitive, Notre-Seigneur croît et grandit dans l'humanité qu'il est venu réparer. La sainte Église est ce corps qui atteint, en se développant chaque jour, la mesure de la taille de Jésus-Christ¹.

On a dit que la puissance des saints tenait à leur simplicité. Comme c'était vrai du bon Curé d'Ars ! La simplicité le revêtait de la tête aux pieds de ses charmes puissants : c'est elle qui donnait à toutes ses œuvres un cachet inimitable de grâce, qui faisait que la persuasion découlait de ses lèvres avec une merveilleuse éloquence, que tout en lui, jusqu'à son silence et à son inaction, respirait je ne sais quoi de céleste, qui chassait le mal et produisait le bien. On se sentait pur et bon lorsqu'on était

¹ Ephes., iv, 13.

avec lui. Une transpiration de sagesse et de charité s'épanchait de son cœur. Ses larmes étaient douces ; ses manières suaves et attrayantes, comme une vision du ciel, inspiraient à la fois la paix et un respect mêlé de confiance et d'amour. L'air autour de lui était rempli d'un secret enchantement. Les apôtres devaient éprouver quelque chose de semblable auprès de Notre-Seigneur. »

Jusqu'ici le monde a cru que pour imposer aux autres il fallait se déguiser, et le déguisement qu'il a pris s'est nommé l'art. L'art a été le moyen adopté par l'homme pour se grandir. Chez M. Vianney, la grandeur et la beauté morales n'étaient pas de l'art, ce n'était que le rayonnement des splendeurs de son âme, l'explosion simple et vraie des sentiments de son cœur. Pour être sublime, il n'avait qu'à dire les choses comme elles étaient et comme il les pensait ; il n'avait qu'à paraître et à agir dans la sincérité de sa nature régénérée par la grâce. Au lieu de contrefaire la vertu par un jeu, il la possédait par un effort. On éprouvait dans son commerce la vérité de cette parole de Fénelon : « que la simplicité ramène sur la terre les beaux jours du paradis terrestre. » A peine était-on en rapport avec lui, que l'humanité apparaissait soudain sous une face nouvelle. C'est bien ainsi qu'elle devait être, avant qu'elle eût corrompu sa voie. C'est l'amour-propre et ses calculs égoïstes, ses subtiles recherches qui

troublent nos rapports et font que si souvent l'homme est un ennemi pour l'homme. Chez notre Saint, absence complète d'amour-propre ; point d'ostentation, point de mise en scène ; rien de contraint ni d'affecté, rien absolument de l'homme qui soigne son attitude et qui pose. Une simplicité d'enfant, un mélange d'abandon, de candeur, d'ingénuité, de grâce naïve qui, se combinant avec la finesse de son tact et la sûreté de son jugement, donnait un inexprimable charme à sa conversation et transformait sa vie en cette céleste enfance à laquelle Notre-Seigneur a promis le ciel.

Ce qu'il y avait encore d'éminent dans le serviteur de Dieu, c'était sa bonté. Au fond d'une vertu si virile on trouvait une délicatesse et une sensibilité exquis. En s'inclinant devant la Croix du Sauveur, et en s'épanchant à ses pieds, les sentiments les plus tendres s'épurent et s'exaltent ; ils prennent un degré de plus d'énergie dans cette victoire permanente de la mortification et de l'humilité chrétienne sur les sens et l'orgueil. Il est une certaine mesure de bienveillance qui ne se puise qu'aux sources divines. La bonté procédait en M. Vianney, comme la politesse, de l'oubli complet de soi-même, de l'effacement absolu de sa personnalité en toute chose, disons mieux et plus clairement, de son humilité. Les âmes humbles sont les seules qui aiment, les seules qui reçoivent

et qui renvoient quelques rayons de la bonté souveraine.

On ne peut pas dire comme M. le Curé d'Ars était bon!... bon dans la plus haute et la plus populaire acception du mot, essentiellement bon! On aurait pressé son cœur comme une éponge qu'il n'en serait pas sorti une goutte d'amertume. Il était bon envers tous, il était bon toujours, mais il était bon en particulier pour les pauvres, les infirmes, les ignorants et les pécheurs : ce sont là les quatre grandes misères de l'âme et du corps; il les embrassait dans le même sentiment de tendre commisération et de généreuse sympathie. Il était prodigue de grâces, de prévoyances et d'attentions envers le dernier des mendiants qui l'approchait; il cherchait à le contenter aussi bien qu'à le secourir. Il se montrait continuellement appliqué à écarter de ceux qui vivaient autour de lui le plus petit mécompte, à leur épargner la plus légère contrariété. On ne saurait dire toutes les nuances que cette disposition prenait en lui : c'était tour à tour de la tendresse, de l'indulgence, de la pitié, de la douceur, de la condescendance, de l'abnégation, de la libéralité. Sa charité ressemblait à l'amour de Dieu, tant elle était pure, désintéressée, inépuisable ! Il possédait déjà sur la terre le cœur qu'il a maintenant dans le ciel.

Ce qu'il y avait de délicatesse au fond de ce cœur

s'est surtout révélé dans ses rapports avec ses missionnaires. Tous auraient ici quelques traits à raconter ; tous reçurent en se succédant auprès de lui des gages particuliers de son affection. Autant il était dur au travail, indifférent à la peine, impitoyable pour lui-même, autant il était sensible, tendre, prompt à s'alarmer, dès qu'il s'agissait de la santé de ses collaborateurs. S'il les voyait souffrants, il les forçait au repos, il leur interdisait la chaire et le confessionnal, il prenait sur lui toute la besogne.

« Un des premiers dimanches que j'ai eu le bonheur de passer avec lui, dit M. Toccanier, le bon Saint avait remarqué pendant les vêpres que je toussais beaucoup. Le soir, après la prière, quel n'est pas mon étonnement de voir mon vénérable Curé, une lanterne à la main, venir auprès de moi, bravant le mauvais temps et la nuit, pour me dire : « Mon ami, j'ai remarqué que vous toussiez beaucoup ; je ne suis pas fatigué, moi ; si vous vouliez je dirais la première messe à votre place, et je me chargerais du catéchisme des enfants ! »

• M. Vianney a fait la même chose pour nous pendant une de nos stations à Ars. Nos remontrances et nos scrupules n'ont pu empêcher, qu'après une journée écrasante ce bon vieillard ne voulût, trois fois dans la même semaine, prendre la parole à notre place. Pour rendre toute tentative de résis-

tance impossible, il sortait brusquement de son confessionnal, s'emparait de la chaire par surprise, et s'y installait avant nous. « J'ai demandé à sainte Philomène, disait-il en nous voyant très-souffrant, de me donner votre mal. — Monsieur le Curé, lui répondions-nous, adressez-lui votre prière sous une autre forme. Sainte Philomène n'accueille que les demandes raisonnables. »

Le serviteur de Dieu abondait en soins touchants et en attentions paternelles à l'égard de tous ceux que les liens de la charité unissaient à sa personne. Il remarqua un jour que M. le supérieur des missionnaires n'avait pas apporté son manteau ; cependant le froid commençait à se faire sentir ; il lui en fit aussitôt confectionner un de bon drap bien chaud. Il nous vit nous-même par le mauvais temps traverser la place, tête nue. Le soir, nous trouvâmes un parapluie dans notre chambre. Il avait envoyé exprès à Villefranche pour faire cette emplette.

M. Vianney ne recevait que pour donner : donner était sa passion. Les objets pieux dont on lui faisait cadeau, les seuls auxquels il attachât quelque prix, ne faisaient que passer par ses mains. Il s'en dépouillait en faveur du premier venu auquel il pensait que ce présent dût être agréable. Un jour, il avait reçu un très-beau chapelet, béni à Jérusalem sur le tombeau de Notre-Seigneur. On lui

avait dit en le lui offrant : « Celui-ci, mon Père, vous le garderez... » Quelques instants après, le missionnaire qui devait prêcher le mois de Marie arrivait à Ars, et M. le Curé lui donnait son cha-pelet.

Que de fois devant un précieux reliquaire, une belle croix d'or, un beau tableau, nous lui avons entendu dire : « Voilà qui sera pour moi : je le garderai ! » Venait-il quelqu'un à qui il devinait que cet objet pût faire envie, il ne résistait pas à la tentation de s'en priver aussitôt. Il se serait arraché les yeux pour les donner.

Le monde connaît et pratique à sa manière la bonté et la libéralité, mais dans les mouvements les plus généreux, il est rare qu'il n'entre pas un certain espoir de réciprocité. L'âme sainte, au contraire, place sa joie à donner sans recevoir. Notre-Seigneur pensait-il en donnant sa vie pour les hommes, que l'humanité demeurerait éternellement à genoux au pied de sa Croix, payant d'un intarissable amour son adorable sacrifice? Non : cette illusion qui n'était pas entrée au Jardin des Olives, ne monta pas au Calvaire. Et les ingrattitudes de l'avenir étaient miséricordieusement aperçues, à l'heure même où se réparaient les fautes du passé. M. Vianney se réglait sur ce divin modèle.



CHAPITRE IV

Vertus de M. Vianney, sa foi, son espérance, son amour de Notre-Seigneur, sa dévotion à la très-sainte Vierge et aux saints.

Le Curé d'Ars avait reçu le don de la foi dans une perfection éminente. L'Esprit-Saint répandait au centre de son âme une lumière si claire qu'il voyait les choses divines d'une vue simple, avec une certitude, un goût et une suavité qui lui causaient des ardeurs intérieures, des ravissements, des extases, et faisaient acquiescer délicieusement son esprit aux vérités qui lui étaient montrées. Son union intime avec Dieu lui avait pour ainsi dire rendu sensibles et palpables ces vérités. Ce que nous percevons de loin, vaguement, confusément, à travers un nuage et dans une énigme, il le voyait en lui-même, d'un regard fixe et direct.

La foi du Curé d'Ars était le principal mobile de sa vie, c'était toute sa science; elle lui expliquait tout et il expliquait tout par elle. De jour en jour

son intelligence grandissait, attirée par ces ténèbres sacrées et lumineuses, qui en effrayent tant d'autres, et dans lesquelles il savait que l'esprit trouve Dieu, en se perdant lui-même. Nous avons entendu un jeune prêtre dire en sortant de son catéchisme : « Quelle foi ! il y aurait de quoi en enrichir tout un diocèse. »

« La foi de M. le Curé est si vive, dit Catherine dans ses Mémoires, qu'il semble voir les choses. Il est si pénétré de la présence réelle de Notre-Seigneur au Très-Saint Sacrement, qu'il en parle dans presque toutes ses instructions. Alors l'amour lui donne des forces, et il ne sent plus son épuisement. « Si vous aimiez Notre-Seigneur, nous dit-il un jour, vous auriez toujours devant les yeux de l'esprit ce tabernacle doré, cette maison du bon Dieu. Lorsque vous êtes en route et que vous apercevez un clocher, cette vue doit faire battre votre cœur, comme la vue du toit où demeure son bien-aimé fait battre le cœur de l'épouse. Vous ne devriez pas pouvoir en détacher vos regards. »

Le Curé d'Ars répétait souvent : « Que nos yeux sont heureux de contempler le bon Dieu ! » Et il disait ces mots avec un accent si profond et un visage si rayonnant de plaisir, qu'on pouvait croire qu'il jouissait de la vision de Dieu. On voyait de temps en temps passer dans ses yeux des éclairs

d'un bonheur que ne saurait donner l'aspect des choses créées. Il disait encore : « Nous n'avons
 « qu'une foi éloignée de trois cents lieues de son
 « objet, comme si le bon Dieu était de l'autre côté
 « des mers. Si nous avions une foi vive, péné-
 « trante, comme les saints, nous verrions comme
 « eux Notre-Seigneur. IL Y A DES PRÊTRES QUI LE
 « VOIENT TOUS LES JOURS A LA MESSE... » Ce mot
 ne rappelle-t-il pas celui de saint Paul : *Novi hominem?*

« Ceux qui n'ont pas la foi ont l'âme bien plus
 « aveugle, disait M. Vianney, que ceux qui n'ont
 « pas d'yeux..... Nous sommes dans ce monde
 « comme dans les brouillards; mais la foi est le
 « vent qui les dissipe et qui fait luire sur notre
 « âme un beau soleil... Voyez, chez les protes-
 « tants, comme tout est triste et froid! c'est un
 « long hiver. Chez nous tout est gai, joyeux et
 « consolant... »

On a remarqué que, lorsque M. Vianney prêchait du pied de l'autel, il était tellement impressionné par la présence réelle de Notre-Seigneur et le voisinage de la divine Eucharistie, qu'il en perdait presque la respiration et la voix. Son embarras était visible, et quelque effort qu'il fit pour parler d'autre chose, il en revenait toujours à ce grand objet.

« J'ai eu le bonheur d'assister à deux administra-

tions qu'il a faites des derniers sacrements, rapporte M. Tailhades dans ses notes, et je puis assurer que jamais je n'ai entendu discourir de l'autre vie avec une telle conviction, une telle foi. On eût dit qu'il apercevait des yeux du corps les choses dont il parlait. Il inspirait à tous les assistants le désir de mourir entre ses bras. Ses paroles de feu faisaient passer les sentiments de son cœur dans l'âme des pauvres malades, et ils voyaient arriver avec une sainte confiance le moment de leur délivrance. »

« Encore qu'il ait plu au Père céleste, dit Bossuet, de ne recevoir ses fidèles en son éternel sanctuaire qu'après qu'ils auront fini cette vie, néanmoins il semble qu'il se repente de les avoir remis à un si long terme : il leur ouvre son paradis par avance et laisse tomber sur leurs âmes tant de lumière et tant de douceur, qu'étant encore dans ce corps mortel, ils peuvent dire que leur demeure est au ciel et leur société avec les anges. » Le Curé d'Ars pouvait dire cela. Quoique retenu dans les liens du corps, il n'était guère moins appliqué à Dieu que ces pures intelligences qui brillent toujours devant lui par la lumière d'une charité éternelle. La crainte des jugements de Dieu était son idée dominante ; néanmoins il désirait la mort et l'appelait de tous ses vœux : « C'est, disait-il, l'union de l'âme avec le souverain Bien. » Il a parlé

souvent d'écrire un livre sur les *délices de la mort*. Tandis que les autres ont besoin de toutes leurs forces pour se résigner à mourir, lui, il avait besoin de toutes les siennes pour se résigner à vivre. Il y avait des moments où, dans sa conversation, on sentait un écho de ce gémissement qui troublait saint Paul et lui faisait souhaiter de sortir bientôt de la tente de son corps, afin que ce qu'il y avait de mortel en lui fût absorbé par la vie ¹.

Dans les catéchismes du Curé d'Ars, les plus gracieuses comparaisons avaient trait à ce désir du ciel. Il se servait souvent de celle de l'hirondelle qui ne fait que raser la terre et qui ne se pose presque jamais, de celle de la flamme qui tend toujours en haut, de celle du ballon qui s'élève dans les airs quand on a rompu les cordes qui le retiennent en bas. Il disait :

« Le cœur se porte vers ce qu'il aime le plus : l'orgueilleux vers les honneurs, l'avare vers les richesses ; le vindicatif pense à sa vengeance, l'impudique à ses mauvais plaisirs. Mais le bon chrétien à quoi pense-t-il ? de quel côté se tournera son cœur ? Du côté du ciel, où est son Dieu qui est son trésor.

« L'homme était créé pour le ciel ; le démon a brisé l'échelle qui y conduisait. Notre-Seigneur, par sa passion, nous en a formé une autre ; il a ouvert la porte. La très-sainte Vierge est au haut de l'échelle, qui la tient à deux

¹ II Cor., v.

maines et qui nous crie : « Venez , venez ! » O la belle invitation ! Que l'homme a une belle destinée ! Voir Dieu, l'aimer, le bénir, le contempler pendant l'éternité !

« Quand on pense au ciel, peut-on considérer la terre ? Après qu'elle se fut proménée dans le ciel, sainte Térèse ne pouvait plus voir les choses d'ici-bas. Quand on lui montrait un bel objet, elle disait : » Ce n'est rien, cela ; ce n'est que de la boue. »

« Sainte Colette sortait quelquefois de sa cellule, ne se possédant plus de joie, à la pensée du ciel, et elle parcourait les corridors en criant : « En paradis ! en paradis ! »

« Au ciel, notre cœur sera tellement perdu, noyé dans le bonheur d'aimer Dieu, que nous ne nous occuperons ni de nous ni des autres, mais de Dieu seul.

« Un aveugle de naissance ayant été conduit sur le tombeau de saint Martin, recouvra la vue immédiatement ; il fut si frappé des beautés de la nature, qu'il s'évanouit de bonheur. Pour ce qui regarde le ciel, nous sommes comme cet aveugle.

« Un bon chrétien ne doit pas pouvoir se souffrir en ce monde ; il languit sur la terre. Si un petit enfant était là dans l'église, et que sa mère fût à la tribune, il lui tendrait ses petites mains, et s'il ne pouvait monter l'escalier qui y conduit, il se ferait aider, et n'aurait de repos que lorsqu'il serait dans les bras de sa mère.

« On dit qu'au ciel nous serons sur des trônes, pour marquer que nous y serons grands. Ces trônes, c'est l'amour de Dieu qui les forme : il n'y a que cela au ciel... L'amour de Dieu remplira et inondera tout...

« Lorsqu'on demandait à sainte Térèse ce qu'elle avait vu au ciel, elle s'écriait : « J'AI VU !... J'AI VU !... J'AI VU !... » elle en restait là ; la parole et le souffle lui manquait ; elle ne pouvait rien dire de plus.

« O belle union de l'Église de la terre avec l'Église du ciel ! Comme disait sainte Tèreſe : « Vous en triomphant, « nous en combattant, nous ne faisons qu'un pour glorifier « Dieu ! »

« Saint Augustin dit que celui qui craint la mort n'aime pas Dieu : c'est bien vrai. Si vous étiez séparé de votre père depuis bien longtemps, ne seriez-vous pas bien heureux de le revoir ?

« Oh ! quelle belle acquisition que le ciel !... Mais que faut-il pour y arriver ? La pureté du cœur, le mépris du monde et l'amour de Dieu. »

Un jour, en parlant du ciel, de ce ciel où nous verrons Dieu *tout de bon*, il s'écriait, les yeux baignés de larmes, avec le frémissement d'amour que nous lui avons vu si souvent, alors nous dirons au bon Dieu : « Mon Dieu ! je vous vois ! je vous « tiens ! vous ne m'échapperez plus ! jamais ! ja- « mais ! »

Une autre fois, après une ravissante instruction sur le ciel, quelqu'un demandait au Curé d'Ars : « Que faut-il donc pour obtenir cette récompense. « dont vous nous avez fait un si magnifique ta- « bleau ? — Mon ami, répondit-il, LA GRACE ET LA « CROIX. »

M. Vianney aimait beaucoup à raconter l'histoire d'un bon religieux qui croyait qu'en paradis le temps allait lui durer. Le bon Dieu lui fit bien voir que non... Un jour qu'il était dans les jardins du monastère, il vit un petit oiseau qui sautait de

branche en branche et qui devenait toujours plus beau à mesure qu'il le regardait. A la fin, il était si beau, si beau, que le moine ne pouvait en détacher sa vue. Il se mit à le poursuivre et aurait bien voulu pouvoir le prendre. Cependant il s'arrêta, pensant qu'il y avait bien une demi-heure qu'il était à courir après son oiseau. Il revint au monastère, mais il fut très-surpris de trouver à la porte un frère qu'il n'avait jamais vu, et le frère ne le connaissait pas davantage. Son étonnement redoubla, lorsqu'en parcourant la maison il n'aperçut que des visages inconnus et des figures nouvelles. Il dit : « Et nos Pères où sont-ils ? » Les autres le regardaient sans le comprendre. Enfin il dit son nom : on chercha dans les registres, et on vit qu'il y avait cent ans qu'il était sorti... Le bon Dieu lui montra ainsi que le temps ne dure pas en paradis. »

Pour donner une idée de ce que fut en M. Vianney l'amour de Notre-Seigneur, il faudrait dépeindre ce qui peut se concentrer dans une âme humaine, aidée par la grâce, de plus ardent, de plus énergique, de plus doux, de plus fort et de plus généreux. Toutes les facultés de son âme, toutes les lumières de sa raison, toutes les ressources de sa volonté étaient au service de ce sentiment suprême. L'union dont parle saint Jean Chrysostome était consommée en lui. « Jésus-

Christ seul était tout dans ses pensées, dans ses affections, dans ses désirs. Sans le Sauveur, la société des esprits bienheureux n'aurait pu lui plaire. » Jésus-Christ était sa vie, son ciel, son présent, son avenir, et l'adorable Eucharistie le seul étanchement possible à la soif qui le consumait. Il ne pouvait cesser de penser à Jésus-Christ, d'aspirer à Jésus-Christ, de parler de Jésus-Christ. Ce n'étaient pas des paroles, c'étaient des flammes qui sortaient de son cœur, de sa bouche. Il y avait dans la manière dont il prononçait l'adorable nom de Jésus et dont il disait : NOTRE-SEIGNEUR ! un accent dont il était impossible de n'être pas frappé. Il semblait que son cœur se répandît sur ses lèvres.

Ce que M. Vianney avait le mieux retenu de ses lectures, ce qui revenait le plus souvent dans ses discours, c'étaient les paroles enflammées par lesquelles l'amour des saints et des saintes envers le divin Maître s'est le plus vivement exprimé.

Il aimait à citer ce mot de Notre-Seigneur à sainte Térése : « J'attends le jour du jugement pour faire voir aux hommes combien tu m'as aimé. » Et cet autre : « Quand les hommes ne voudront plus de moi, je viendrai me cacher dans ton cœur. » Il ne les citait jamais sans être interrompu par ses larmes.

Il rappelait aussi ces paroles de sainte Catherine de Sienne, s'écriant au milieu de l'ardeur qu'elle

ressentait : « O mon très-cher Seigneur ! si j'avais été la pierre et la terre où fut plantée votre croix, quelle grâce et quelle consolation j'aurais eues de recevoir le sang qui coulait de vos blessures ! »

Il racontait, en s'attendrissant beaucoup, que sainte Colette disait à Notre-Seigneur : « Mon doux Maître, je voudrais bien vous aimer, mais mon cœur est trop petit. » Aussitôt elle vit descendre un grand cœur tout enflammé et en même temps elle entendit une voix, qui lui dit : « Aime-moi maintenant tant que tu voudras. » Et son cœur fut inondé d'amour.

« O Jésus ! s'écriait-il souvent, les yeux remplis
 « de larmes, vous connaître, c'est vous aimer?...
 « Si nous savions comme Notre-Seigneur nous
 « aime, nous mourrions de plaisir ! Je ne crois pas
 « qu'il y ait des cœurs assez durs pour ne pas
 « aimer en se voyant tant aimés... C'est si beau la
 « charité ! c'est un écoulement du cœur de Jésus,
 « qui est tout amour... Le seul bonheur que nous
 « ayons sur la terre, c'est d'aimer Dieu et de savoir
 « que Dieu nous aime... »

Il disait encore avec tristesse : « Je pense quel-
 « quefois qu'il y aura peu de bonnes œuvres de
 « récompensées, parce qu'au lieu de les faire par
 « amour pour Dieu, nous les faisons par habitude,
 « par routine, par amour de nous-mêmes... QUE
 « C'EST DOMMAGE !

« Tout sous les yeux de Dieu, tout avec Dieu,
 « tout pour plaire à Dieu... Oh! que c'est beau!
 « Allons, mon âme! tu vas converser avec le bon
 « Dieu, travailler avec lui, marcher avec lui, com-
 « battre et souffrir avec lui. Tu travailleras, mais
 « il bénira ton travail; tu marcheras, mais il bé-
 « nira tes pas; tu souffriras, mais il bénira tes
 « larmes. Qu'il est grand, qu'il est noble, qu'il est
 « consolant de tout faire en la compagnie et sous
 « les yeux du bon Dieu! de penser qu'il voit tout,
 « qu'il compte tout. Disons donc chaque matin :
 « Tout pour vous plaire, ô mon Dieu! toutes mes
 « actions avec vous!... Que la pensée de la sainte
 « présence de Dieu est douce et consolante!...
 « DEUS MEUS ET OMNIA!... Jamais on ne se lasse, les
 « heures coulent comme des minutes... Enfin, c'est
 « un avant-goût du ciel.

« Pauvres pécheurs! quand je pense qu'il y en a
 « qui mourront sans avoir goûté seulement pen-
 « dant une heure le bonheur d'aimer Dieu!...
 « Quand nous nous lasserons de nos exercices de
 « piété et que la conversation avec Dieu nous en-
 « nuiera, allons à la porte de l'enfer, voyons ces
 « pauvres damnés qui ne peuvent plus aimer le
 « bon Dieu.

« Si l'on pouvait se damner sans faire souffrir
 « Notre-Seigneur, passe encore! Mais on ne le
 « peut pas.

« Un chrétien qui aurait la foi mourrait d'a-
 « mour... Un bon chrétien qui aime Dieu et le
 « prochain, — et quand on aime Dieu, on aime
 « le prochain, — voyez comme il est heureux !
 « Quelle paix dans son âme ! C'est le paradis sur
 « la terre.

« Je pense souvent que la langue de ces pauvres
 « morts, qui sont là-bas dans le cimetière, ne peut
 « plus prier, que leur cœur ne peut plus battre... »

M. Vianney finissait souvent son catéchisme par
 ces mots : « Etre aimé de Dieu, être uni à Dieu ;
 « vivre en présence de Dieu, vivre pour Dieu :
 « O belle vie !... et belle mort ! »

Un jour qu'il entendait les oiseaux chanter dans
 sa cour, il se prit à dire en soupirant : « Pauvres
 « petits oiseaux ! vous avez été créés pour chan-
 « ter, et vous chantez... L'homme a été créé pour
 « aimer Dieu, et il ne l'aime pas. »

« Ce qui fait que nous n'aimons pas Dieu, disait
 « le saint Curé à quelqu'un qui nous l'a répété,
 « c'est que nous ne sommes pas arrivés à ce degré
 « OÙ TOUT CE QUI COÛTE FAIT PLAISIR.

« Si l'on devait être damné, ajoutait-il, ce se-
 « rait une consolation que de pouvoir dire : « J'ai
 « du moins aimé le bon Dieu sur la terre... » Il en
 « est qui pleurent de ce qu'ils n'aiment pas Dieu ;
 « ceux-là l'aiment. Oh ! que ça fait du bien de
 « penser que sur cette pauvre terre, c'est encore

« pour le bon Dieu qu'il y a le plus de fidélité et
« le plus d'amour! »

Le Curé d'Ars recommandait surtout trois dévotions : la dévotion à la passion de Notre-Seigneur et à son Eucharistie, la dévotion à la sainte Vierge et la dévotion aux âmes du purgatoire. Il affirmait, après saint Bernard, que n'avoir pas la dévotion au corps et au sang de Jésus-Christ était une marque de réprobation.

« La passion de Notre-Seigneur, disait-il, est
« comme un grand fleuve qui descend d'une mon-
« tagne et ne s'épuise jamais... »

Rien ne peut donner une idée de la dévotion que M. le Curé d'Ars avait à l'adorable Eucharistie. Il l'appelait des noms les plus suaves et les plus tendres ; il inventait des expressions nouvelles pour en parler dignement : c'était son sujet favori, et il y revenait sans cesse dans ses catéchismes. Alors son cœur se fondait de reconnaissance et d'amour ; son front s'irradiait, ses yeux lançaient des étincelles ; son âme de saint se répandait sur ses traits ; les larmes étouffaient sa voix.

« O mes enfants ! s'écriait-il, que fait Notre-Sei-
« gneur dans le sacrement de son amour ? Il a pris
« son bon cœur pour nous aimer ; il sort de ce cœur
« une transpiration de tendresse et de miséricorde
« pour noyer les péchés du monde. »

Il appelait la sainte communion un *bain d'a-*

mour... « Quand on a communié, l'âme se roule
« dans le baume de l'amour, comme l'abeille dans
« les fleurs. »

Il lui est souvent arrivé de dire :

« Après la consécration, quand je tiens dans mes mains
« le très-saint corps de Notre-Seigneur, et quand je suis
« dans mes heures de découragement, ne me voyant
« digne que de l'enfer, je me dis : « Ah ! si du moins je
« pouvais l'emmenner avec moi ! l'enfer serait doux près
« de LUI, il ne m'en coûterait pas d'y rester toute l'éternité
« à souffrir, si nous y étions ensemble... Mais alors il n'y
« aurait plus d'enfer ; les flammes de l'amour éteindraient
« celles de la justice.

« Que c'est beau ! Après la consécration, le bon Dieu est
« là comme dans le ciel ! Si l'homme connaissait bien ce
« mystère, il mourrait d'amour... Dieu nous ménage à
« cause de notre faiblesse.

« Lorsque Dieu voulut donner une nourriture à notre
« âme pour la soutenir dans le pèlerinage de la vie, il
« promena ses regards sur la création et ne trouva rien
« qui fût digne d'elle. Alors, il se replia sur lui-même et
« résolut de se donner... O mon âme ! que tu es grande,
« puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse te contenter ! La
« nourriture de l'âme, c'est le corps et le sang d'un Dieu !
« O belle nourriture ! Il y a de quoi, si l'on y pensait, se
« perdre pour l'éternité dans cet abîme d'amour !...
« Qu'heureuses sont les âmes pures qui ont le bonheur de
« s'unir à Notre-Seigneur par la communion ! Dans le ciel,
« elles brilleront comme de beaux diamants, PARCE QUE
« DIEU SE VERRA EN ELLES ¹. Notre-Seigneur a dit : « Tout

¹ *Gloria ejus in te videbitur, a dit l'Esprit-Saint.*

« ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il
 « vous l'accordera. » Jamais nous n'aurions pensé à de
 « mander à Dieu son propre Fils. Mais ce que l'homme
 « n'aurait pu imaginer, Dieu l'a fait. Ce que l'homme ne
 « peut pas dire ou ne peut pas concevoir, et qu'il n'eût
 « jamais osé désirer, Dieu, dans son amour, l'a dit, l'a
 « conçu et l'a exécuté. Eussions-nous jamais osé dire à
 « Dieu de faire mourir son Fils pour nous, de nous donner
 « sa chair à manger et son sang à boire? Si tout cela n'était
 « pas vrai, l'homme aurait donc pu imaginer des choses
 « que Dieu ne peut pas faire; il serait allé plus loin que
 « Dieu dans les inventions de l'amour. Cela n'est pas
 « possible.

« Sans la divine Eucharistie, il n'y aurait point de bon-
 « heur en ce monde, la vie ne serait pas supportable. Quand
 « nous recevons la sainte communion, nous recevons notre
 « joie et notre bonheur.

« Le bon Dieu voulant se donner à nous, dans le sacre-
 « ment de son amour, nous a donné un désir vaste et grand
 « que LUI SEUL peut satisfaire... A côté de ce beau sacre-
 « ment, nous sommes comme une personne qui meurt de
 « soif à côté d'une rivière : elle n'aurait cependant qu'à
 « courber la tête ; comme une personne qui reste pauvre
 « à côté d'un trésor : elle n'aurait qu'à tendre la main.

« Celui qui communie se perd en Dieu comme une goutte
 « d'eau dans l'océan. On ne peut plus les séparer.

« Au jour du jugement, on verra briller la chair de
 « Notre-Seigneur à travers le corps glorifié de ceux qui
 « l'auront reçue dignement sur la terre, comme on voit
 « briller de l'or dans du cuivre ou de l'argent dans du
 « plomb.

« Quand nous venons de communier, si quelqu'un nous
 « disait : « Qu'emportez-vous dans votre maison? » Nous

« pourrions répondre : « J'emporte le ciel. » Un saint
 « disait que nous étions des PORTE-DIEU. C'est bien vrai ;
 « mais nous n'avons pas assez de foi. Nous ne comprenons
 « pas notre dignité. En sortant de la Table sainte, nous
 « sommes aussi heureux que les mages, s'ils avaient pu
 « emporter l'Enfant Jésus.

« Prenez un vase plein de liqueur et bouchez-le bien,
 « vous conserverez la liqueur tant que vous voudrez. De
 « même, si vous gardiez bien Notre-Seigneur dans le re-
 « cueillement, après la communion, vous sentiriez long-
 « temps ce feu dévorant, qui inspirerait à votre cœur un
 « penchant pour le bien et une répugnance pour le mal.

« Quand nous avons le bon Dieu dans notre cœur, il doit
 « être bien brûlant. Le cœur des disciples d'Emmaüs
 « brûlait rien qu'à l'entendre.

« Je n'aime pas, quand on vient de la sainte Table,
 « qu'on se mette tout de suite à lire. Oh ! non ; à quoi bon
 « la parole des hommes quand c'est Dieu qui parle?... Il
 « faut faire comme quelqu'un qui est bien curieux et qui
 « écoute aux portes. Il faut écouter tout ce que le bon Dieu
 « dit à la porte de notre cœur.

« Quand vous avez reçu Notre-Seigneur, vous sentez
 « votre âme purifiée, puisqu'elle se baigne dans l'amour
 « de Dieu.

« Quand on fait la sainte communion, on sent quelque
 « chose d'extraordinaire, un bien-être qui parcourt tout
 « le corps et se répand jusqu'aux extrémités. Qu'est-ce que
 « ce bien-être ? C'est Notre-Seigneur qui se communique
 « à toutes les parties de notre corps et les fait tressaillir,
 « Nous sommes obligé de dire, comme saint Jean : « C'EST
 « LE SEIGNEUR ! » Ceux qui ne sentent tout à fait rien sont
 « bien à plaindre ! »

Le Curé d'Ars aimait à raconter le trait de saint Jean de la Croix et de sainte Térèse. Quand ils s'entretenaient ensemble des joies de la communion, *l'amour de Notre-Seigneur, allant de l'un à l'autre, faisait fondre leur cœur au point que saint Jean de la Croix tombait d'un côté et sainte Térèse de l'autre, noyés dans le baume de l'amour...¹ »*

« Lorsque M. le Curé, dit Catherine, annonçait la procession de la Fête-Dieu et les bénédictions de l'octave, il semblait que son cœur nageait dans l'amour et la tendresse pour ce divin Sacrement. Il disait : « Ah ! si nous voulions, nous obten-
« drions toute cette semaine ! Deux fois par jour
« le bon Dieu va nous bénir... O mon Dieu, que
« c'est dommage que nous ne soyons pas pénétrés
« de votre sainte présence !... Quand vous parcou-
« rez le chemin qu'a suivi la procession, vous
« pouvez dire : « LE BON DIEU A PASSÉ LA ! »

« Que je regrette que vous n'ayez pas été à Ars pendant ces quarante heures, écrivait-on en 1857, notre bon Saint nous a parlé de l'adorable Eucha-

¹ On rapporte dans la Vie de saint Jean de la Croix, que lorsqu'en 1572 sainte Térèse fut nommée prieure du monastère de l'Incarnation, à Avila, elle fit venir le bienheureux pour être confesseur de la communauté ; et telle était parfois la douceur des communications spirituelles entre ces deux saintes âmes, qu'ils furent trouvés, l'un et l'autre, chacun de son côté, ravis en extase à la grille du parloir par la mère Péatrix de Jésus. C'est à cela que le Curé d'Ars faisait allusion.

ristie avec des lèvres que le charbon du prophète semblait avoir purifiées. On a de la peine à supporter un pareil langage : il est trop divin pour la terre. Dans ses catéchismes, pour parler comme lui, *son cœur débordait de toute part ; il en sortait une transpiration d'amour qui nous inondait tous.* »

« La dévotion de M. le Curé envers le Saint-Sacrement, rapporte encore Catherine, est admirable. Avant qu'il y eût tant de monde, il lisait toujours son office à genoux, prosterné sur le pavé du chœur, sans aucun point d'appui ; souvent il faisait des pauses et regardait le tabernacle avec des yeux où se peignait une joie si vive, qu'on aurait pu croire qu'il voyait Notre-Seigneur. Lorsque le Saint-Sacrement est exposé, il ne s'assoit pas, excepté quand il y a quelque prêtre étranger, pour ne pas faire autrement que lui. Alors il se tourne du côté de l'autel avec son sourire extatique. Un de ses confrères, le surprenant un jour dans cette attitude, porta instinctivement ses regards vers le tabernacle, comme s'il avait dû voir quelque chose. Il ne vit rien ; mais l'expression du visage de M. Vianney l'avait tellement frappé, qu'il dit : « Je crois qu'il viendra un temps où le Curé d'Ars ne vivra que de l'Eucharistie. »

L'opinion que le saint Curé voyait Notre-Seigneur à l'autel, qu'il le voyait de ses yeux, « qu'il le reconnaissait à la fraction du pain, » venait à tous

ceux qui ont eu le bonheur d'assister à sa messe. Il n'était pas possible de contempler une figure exprimant mieux l'adoration, ou s'illuminant à un si haut degré de cet éclat céleste qui manifeste l'action du Saint-Esprit. On aurait dit qu'il tombait sur lui un rayon de la gloire divine. Le cœur, l'esprit, l'âme et les sens semblaient également absorbés, et ils l'étaient effectivement. On ne pouvait saisir une seconde de distraction dans sa prière. Au milieu de la foule, et sous l'influence de tant de regards attachés sur lui, il communiquait avec Notre-Seigneur aussi librement que s'il avait été dans la solitude de sa pauvre chambre. Il répandait en sa présence des pleurs d'amour ; il arrosait ses pieds divins d'une abondante effusion de larmes saintes. Ordinairement ses larmes ne tarissaient pas, tout le temps que duraient les saints mystères.

M. Vianney n'était ni trop lent ni trop prompt à l'autel ; il consultait plutôt l'utilité de tous que son attrait et sa piété. En lui servant la messe, dit un pèlerin, j'avais l'occasion de remarquer le seul moment où il était plus long que les autres prêtres : c'était avant la communion. Les prières liturgiques étant terminées, il y avait un colloque mystérieux, qui se trahissait au dehors, entre Notre-Seigneur Jésus-Christ et son serviteur. M. Vianney regardait la sainte hostie avec amour. Sa bouche proférait

des paroles: il s'arrêtait, il écoutait, il reprenait, et par un effort visible de l'ami qui se sépare de son ami, après un instant d'hésitation, il consommait les saintes espèces.

Le Curé d'Ars avait reçu à un degré suréminent le don d'oraison. Son âme était plus unie à Dieu qu'à son corps. S'il désirait la solitude, ce n'était que pour livrer son cœur et toutes ses facultés à cette conversation intérieure qui commence le ciel sur la terre. Au milieu des plus grands travaux, il ne se relâchait point de la sainte contemplation, demeurant toujours en la présence de Dieu et le regardant avec une tendresse amoureuse en toutes ses créatures. Son esprit dégagé des vapeurs qui obscurcissent l'intelligence et lui ôtent sa lucidité, recevait, au lieu des notions bornées et incomplètes de la science humaine, des clartés transcendantes, qui lui permettaient de comprendre le rapport de toutes choses avec le Créateur et leur destination dans l'ordre admirable de ses desseins. De cette pénétration lumineuse des secrets du ciel, découlaient une multitude d'autres privilèges qui le rapprochaient de l'état béatifique où sont les élus qui jouissent de la vue de Dieu. Perdu dans cette contemplation continuelle, qui transportait sa pensée dans une région supérieure à la terre, il ne se servait de ses sens, purifiés par l'effusion divine de la grâce, que pour la pratique des vertus. Sa

volonté tendait uniquement vers le Bien suprême ; mais tout restait enfermé dans le sanctuaire invisible de l'âme ; la partie sensible n'y avait point de part. Aucun signe ne révélait ordinairement les opérations de la grâce, si ce n'est un maintien pieux et recueilli, qui annonçait une grande concentration intérieure, sans avoir rien d'affecté. « Il n'avait pas l'air de vouloir épouvanter le bon Dieu par son air triste ou sévère ; il lui donnait ce qu'il pouvait, gaîment et de bon cœur¹. » Il était loin de toute exagération extérieure et ne l'aimait pas dans les autres. « Un jour, nous a dit un prêtre, en me confessant il me recommanda de ne pas prendre à l'église une posture qui attirât l'attention sur moi. Il avait sans doute observé que ma tenue était trop saillante et que je m'inclinais profondément devant l'autel. « Mon ami, ajouta-t-il, ne « nous faisons pas remarquer. »

M. Vianney n'avait qu'une pensée, une seule, mais celle-là ardente, généreuse, infatigable : aimer et faire aimer Dieu !... Dieu, et rien que Dieu ! Dieu toujours ! Dieu partout ! Dieu en tout !... Toute la vie du vénérable Curé d'Ars est là. Trente ans de cette sublime monotonie ! toujours l'œuvre de Dieu ! jamais un instant de répit ; jamais de curiosité !

¹ Mot de sainte Élisabeth, cité par M. de Montalembert, *Vie de sainte Élisabeth*.

L'amour de Dieu, dans le Curé d'Ars, en produisait un autre, moins compris, moins connu, et qui pourtant naît infailliblement du premier dans les cœurs vraiment catholiques : l'amour de l'Eglise, cette Mère si vénérable et si chère des enfants de Dieu, l'Epouse de Notre-Seigneur, que ce divin Maître s'est acquise par son sang, qui est sortie de ses plaies, et dans laquelle il se survit par sa vérité, par sa parole, par sa grâce et par ses sacrements. Cet amour renfermait implicitement tout ce que l'Eglise, représentée par son chef, aime, accepte et propose. On ne pouvait lui parler de Rome sans provoquer des éclairs de bonheur, des larmes, des soupirs, des regrets de mourir avant d'avoir vu la patrie des âmes, le reliquaire du monde, le tombeau des Apôtres et des Martyrs.

La piété du Curé d'Ars lui faisait rechercher tout ce qui de près ou de loin se rapportait au culte et à la gloire de Dieu. Le plus petit objet lui devenait cher et sacré dès qu'il avait une signification dévote. Il aimait les images, les croix, les scapulaires, les chapelets, les médailles, l'eau bénite, les sacramentaux, les confréries, les reliques surtout. Son église, sa chapelle de la *Providence*, sa chambre en étaient remplies. Nous lui avons entendu dire, un jour, d'un air de grande satisfaction, qu'il en avait plus de cinq cents,

Il était insatiable de la parole de Dieu pour lui

et pour les âmes confiées à sa sollicitude pastorale. Il assistait au sermon autant qu'il le pouvait; il y prêtait la plus religieuse attention, sans jamais tourner la tête ou se laisser aller au sommeil. Il savait au besoin, et toujours avec une parfaite bienveillance, exprimer son opinion sur un prédicateur, ne s'attachant qu'aux qualités, sans voir les défauts. C'est ainsi qu'il disait de deux missionnaires, dont l'un était plus solide et l'autre plus brillant : « Le premier nous mène au ciel en nous « faisant passer sur un pont de pierre, et le second « sur un pont de fleurs. »

Après les ministres et les dispensateurs de la parole sainte, les religieux étaient l'objet de sa prédilection; ils les regardait comme la gloire et l'ornement de l'Église; il aimait à s'entretenir avec eux de Dieu et des choses célestes. A cette âme pour qui la terre était un exil, le religieux apportait des nouvelles du pays et de la maison paternelle. Au reste, M. Vianney vénérât profondément tous ses confrères. Il avait pour eux, lorsqu'ils venaient à Ars, des égards infinis. Il leur accordait le même privilège qu'aux infirmes et aux malheureux, celui de les entendre aussitôt qu'ils réclamaient son ministère.

Quant aux pratiques particulières de dévotion, le saint Curé respectait toutes celles qui sont en usage dans l'Église et les conseillait volontiers. Il

était du Tiers-Ordre de Saint-François et de plusieurs confréries.

Il aimait à réciter l'office divin en union avec Notre-Seigneur, et, pour faciliter cette union, il avait attaché aux différentes heures du bréviaire le souvenir des différentes scènes de la Passion : à Matines, il honorait l'agonie de Jésus-Christ au Jardin des Olives, à Laudes sa sueur de sang, à Prime sa condamnation, à Tierce le portement de sa croix, à Sexte son crucifiment, à None sa mort, à Vêpres sa déposition, à Complies son ensevelissement. Il goûtait beaucoup les psaumes. « Quand « je pense à ces belles prières, disait-il, je suis « tenté de m'écrier : *Felix culpa!* Car, si David « n'avait pas eu à pleurer ses péchés, nous ne les « aurions pas. »

Pour soutenir et diriger ses intentions pendant la semaine il se proposait, le dimanche d'adorer la très-sainte Trinité, le lundi d'invoquer l'Esprit-Saint, afin de bien employer son temps pour la gloire de Dieu et pour son salut. Il priait aussi ce jour-là pour les âmes du purgatoire et offrait à leur intention tous ses mérites. Le mardi était consacré aux anges gardiens : il remerciait le bon Dieu d'avoir donné à ces purs esprits un si ardent amour de sa gloire, une promptitude si grande à exécuter ses ordres, tant de constance et de fidélité dans l'épreuve, tant de bienveillance pour les hommes.

Le mercredi était employé à louer toute la cour des bienheureux. Le jeudi était le jour de l'Eucharistie, le vendredi le jour commémoratif de la Passion de Notre-Seigneur. Le samedi, il remerciait le bon Dieu d'avoir créé la sainte Vierge Immaculée et de lui avoir donné un si bon cœur pour les pauvres pécheurs.

Ce n'était pas là la seule pratique de dévotion que le Curé d'Ars eût envers la très-sainte Vierge : il aimait à célébrer la messe à son autel le plus souvent qu'il le pouvait ; il n'y manquait jamais le samedi. Tous les jours il récitait le *Regina cœli* en action de grâces des faveurs qui lui étaient venues par Marie ; tous les soirs à la prière il disait en chaire le chapelet de l'Immaculée-Conception. Depuis son vicariat, il avait organisé une association de prières en l'honneur de la sainte Mère de Dieu. La pratique fondamentale consistait à réciter l'*Ave, Maria*, quand l'heure sonnait, avec l'invocation : *Bénie soit la très-sainte et Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu !... O Marie, que toutes les nations glorifient, que toute la terre invoque et bénisse votre Cœur Immaculé !* Jamais il n'omit cette pieuse observance. C'est pour y être plus fidèle lui-même et y amener ses paroissiens, qu'il a fait placer au clocher une grande horloge dont le timbre s'entend des extrémités du village.

Avant que l'Immaculée-Conception fût un dogme

de foi défini, il avait attaché son cœur à cette douce croyance. Lorsque la voix du Chef suprême de la sainte Eglise se fut fait entendre : « Quel bonheur ! s'écria-t-il. J'ai toujours pensé qu'il manquait ce rayon à l'éclat des vérités catholiques. C'est une lacune qui ne pouvait pas demeurer dans la religion. » Et pour marquer sa joie et féliciter sa Souveraine de la gloire qu'elle recevait en ce grand jour, il conçut l'idée de lui offrir un magnifique ornement, chef-d'œuvre de M. Bossan qui en a donné le dessin, et des meilleures brodeuses de Lyon qui ont fourni gratuitement la main-d'œuvre.

C'est à ce titre de dévot serviteur de Marie que M. Vianney se fit d'abord connaître à son peuple ; il ne négligea rien pour rehausser le culte de la très-sainte Vierge. Même avant l'origine du pèlerinage, ses fêtes se célébraient à Ars avec une grande pompe et un concours de peuple inaccoutumé ; les communions étaient nombreuses, les offices solennels ; le sermon était très-touchant. Cette animation religieuse, fruit de l'exemple du saint Curé, alla toujours en augmentant. Il n'y avait jamais tant d'étrangers à Ars que dans les jours consacrés au culte de la Mère de Dieu. Son image se voit partout dans le village, sur la façade de l'église, sur la porte et dans l'intérieur des maisons.

Le Cœur de la très-sainte Vierge était le refuge du Curé d'Ars dans toutes ses peines, et l'arsenal auquel il empruntait incessamment les armes dont il se servait pour combattre l'enfer. Une de ses grandes pratiques était de conseiller une neuvaine au saint Cœur de Marie. « J'ai si souvent puisé à « cette source, disait-il, qu'il n'y resterait plus rien « depuis longtemps, si elle n'était pas inépuisable. » Il ne se lassait pas de parler dans ses instructions de ce Cœur si pur, si beau, si bon, l'ouvrage et les délices de la très-sainte Trinité.

« Le Père se plaît à le regarder comme le chef-d'œuvre de ses mains ; on aime toujours son ouvrage, surtout lorsqu'il est bien fait ; le Fils, comme le cœur de sa mère, la source dans laquelle il a puisé le sang qui nous a rachetés ; le Saint-Esprit comme son temple.

« Le cœur de cette bonne mère n'est qu'amour et miséricorde ; elle ne désire que de nous voir heureux. Il suffit seulement de se tourner vers elle pour être exaucé...

« Dieu nous a aimés jusqu'à mourir pour nous ; mais, dans le cœur de Notre-Seigneur, il y a la justice, qui est un attribut de Dieu ; dans celui de la très-sainte Vierge, il n'y a que la miséricorde... Son Fils était prêt à punir un pécheur, Marie s'élance, arrête le glaive, demande grâce pour le pauvre coupable : « Ma mère, lui dit Notre-Seigneur, je ne puis rien vous refuser. SI L'ENFER POUVAIT SE REPENTIR, VOUS LUI OBTIENDRIEZ SA GRACE. »

« La très-sainte Vierge se tient entre son Fils et nous. Plus nous sommes pécheurs, et plus elle a de tendresse et de compassion pour nous. L'enfant qui a coûté le plus

de larmes à sa mère est le plus cher à son cœur. Une mère ne court-elle pas toujours au plus faible et au plus exposé ? un médecin, dans un hôpital, n'a-t-il pas plus d'attention pour les plus malades ?

« Le cœur de Marie est si tendre pour nous, que ceux de toutes les mères réunies ne sont qu'un morceau de glace auprès du sien.

« Voyez comme la sainte Vierge est bonne ! Son grand serviteur saint Bernard lui disait souvent : *Je vous salue, Marie...* Un jour cette bonne mère lui répondit : *Je te salue, mon fils Bernard.*

« La dévotion à la sainte Vierge est moelleuse, douce, nourrissante.

« Quand on parle des objets de la terre, de la politique... on se lasse ; mais, quand on parle de la sainte Vierge, c'est toujours nouveau.

« L'*Ave Maria* est une prière qui ne lasse jamais.

« On n'entre pas dans une maison sans parler au portier : eh bien ! la sainte Vierge est la portière du ciel.

« Lorsqu'on veut offrir quelque chose à un grand personnage on fait présenter cet objet par la personne qu'il préfère, afin que l'hommage lui soit plus agréable. Ainsi nos prières présentées par la sainte Vierge ont un tout autre mérite, parce que la sainte Vierge est la seule créature qui n'ait jamais offensé Dieu. Tout ce que le Fils demande au Père lui est accordé. Tout ce que la Mère demande au Fils lui est pareillement accordé.

« Lorsque nos mains ont touché des aromates, elles embaument tout ce qu'elles touchent ; faisons passer nos

prières par les mains de la sainte Vierge, elle les embau-
mera.

« Je pense qu'à la fin du monde la sainte Vierge sera bien tranquille, mais tant que le monde dure, *on la tire de tous les côtés...* La sainte Vierge est comme une mère qui a beaucoup d'enfants. Elle est continuellement occupée à aller de l'un à l'autre.

« La sainte Vierge nous a engendrés deux fois, dans l'Incarnation et au pied de la croix : elle est donc deux fois notre mère.

« On compare souvent la sainte Vierge à une mère, mais elle est encore bien meilleure que la meilleure des mères ; car la meilleure des mères punit quelquefois son enfant qui lui fait du chagrin ; même elle le bat ; elle croit bien faire. Mais la sainte Vierge ne fait pas comme ça : elle est si bonne qu'elle nous traite toujours avec amour et ne nous punit jamais.

« Les prophètes ont publié la gloire de Marie avant sa naissance ; ils l'ont comparée au soleil. En effet, l'apparition de la sainte Vierge peut bien se comparer à un beau soleil dans un jour de brouillards.

« Le Fils a sa justice, mais la Mère n'a que son amour.

« Avant sa venue, la colère de Dieu était suspendue sur nos têtes, comme un sabre prêt à nous frapper. Aussitôt que la sainte Vierge parut sur la terre, sa colère fut apaisée... Elle ne savait pas qu'elle devait être la Mère de Dieu, et lorsqu'elle était petite, elle disait : « Quand verrai-je donc cette belle créature qui doit être la Mère de Dieu ? »

« Il n'y a que la sainte Vierge qui ait accompli le premier commandement : *Un seul Dieu tu aimeras parfaitement*. Elle l'a accompli dans son entier.

« Tous les saints ont une grande dévotion à la sainte Vierge ; aucune grâce ne vient du ciel sans passer par ses mains. Un saint lui demandant un jour ce qu'elle aimait mieux qu'on vénérât en elle, elle répondit : « Ma pureté
« sans tache : c'est le moyen de tout obtenir. »

M. Vianney remerciait continuellement Dieu le Père de ce qu'il avait fait la sainte Vierge si grande, si belle, si bonne !... avec un cœur si embrasé d'amour pour lui ; il bénissait Notre-Seigneur de ce qu'il avait voulu qu'elle fût conçue sans péché ; il félicitait le Saint-Esprit de la gloire qui lui revenait de la pureté sans tache de son Épouse : c'était une de ses pratiques les plus chères.

Il racontait souvent, pour encourager la dévotion au Rosaire, que saint Dominique prêchant un jour dans une église, un de ses parents s'y rendit avec toute sa suite ; cet homme parut si hideux aux yeux du Saint qu'il ne put s'empêcher de faire remarquer à haute voix sa laideur. Tout le monde prit peur de lui ; sa femme, ses enfants et ses proches le fuyaient. Saint Dominique lui fit dire de réciter le Rosaire. A mesure qu'il le récitait, les démons qui l'environnaient prenaient la fuite, et sa figure retrouvait son expression ordinaire. M. Vianney racontait encore, — c'était une de ses histoires favori-

tes, — qu'un bon saint qui disait constamment : « Sainte Marie, priez pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort, » entendit la sainte Vierge lui répondre un jour : « Veux-tu venir avec moi en paradis? — En paradis! en paradis! en paradis! s'écria-t-il. » Et il mourut à l'instant... Le Curé d'Ars ajoutait en pleurant à chaudes larmes : « Qu'il est beau de mourir ainsi! »

Les saints étaient pour le Curé d'Ars de vrais amis, en la société desquels il vivait par l'esprit et par le cœur; il les appelait ses CONSULS. Il avait pour leurs images et pour leurs restes sacrés une véritable passion. Il n'imaginait pas qu'on pût faire un plus beau présent que celui d'une relique. Vou-lant donner à ses Missionnaires une marque particulière de sa bienveillance, il envoya pour leur chapelle de Pont-d'Ain un cadre très-riche, renfermant des ossements précieux, parmi lesquels figurent les reliques des saints Apôtres. Parler de *ces bons Saints* était toute sa joie, et quand il était sur ce chapitre, il ne s'arrêtait plus. Les traits, les épisodes, les détails charmants et inédits, les circonstances les plus minutieuses de leur vie, s'offraient à sa mémoire avec une abondance et une précision admirables. Il ne se lassait pas de raconter, et on ne se lassait pas de l'entendre.

Nous avons dit la part privilégiée que le Curé d'Ars avait faite à sainte Philomène dans son culte

et dans sa vénération. Dès le début, la chère Sainte répondit aux attrait de son serviteur ; mais leurs cœurs allèrent s'unissant de plus en plus, au point qu'il y avait entre eux, dans ces dernières années, non plus une relation à distance, mais un commerce immédiat et direct ; et dès lors, le Saint vivant eut avec la Bienheureuse la familiarité la plus douce et la plus intime. C'était d'une part une perpétuelle invocation, de l'autre une assistance sensible et une sorte de présence réelle.

Parmi les saints dont le Curé d'Ars se plaisait à faire l'éloge dans ses entretiens, il était aisé de voir qu'il accordait une place de faveur à ceux qui, ayant le plus travaillé et le plus souffert, avaient montré par là un plus grand amour pour Notre-Seigneur. Après saint Joseph, saint Jean-Baptiste, saint Jean l'Évangéliste et les saints Apôtres, c'étaient saint François d'Assise, saint François Régis, saint Louis, roi de France, saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kostka, saint Nicolas de Tolentin, sainte Catherine de Sienne, sainte Colette, sainte Térèse, qu'il invoquait le plus souvent. Il admirait surtout le séraphique Père saint François, à cause de l'esprit d'amour et de sacrifice dont il était enflammé, et pour avoir entrepris de donner un époux « à cette divine pauvreté, restée veuve depuis la mort de Jésus-Christ. » Il aimait également à parler de sainte Claire, cette autre amante de la Croix et

de la sainte pauvreté, « si modeste, qu'on ne la vit qu'une seule fois dans sa vie lever sa paupière pour demander au pape sa bénédiction, et qu'on connut seulement alors la couleur de ses yeux. »

M. le Curé d'Ars avait une grande dévotion aux âmes du purgatoire ; il encourageait toutes les entreprises qui avaient pour objet de les soulager. Comme saint Dominique, dont il est dit qu'il faisait trois parts de son sang, il faisait dans son cœur trois parts de ses travaux, de ses souffrances et de ses larmes : la première pour ses péchés, la seconde pour les péchés des vivants, la troisième pour les péchés des morts.



CHAPITRE V

**Charité de M. Vianney, son zèle, son amour des pauvres,
sa libéralité.**

Pour le Curé d'Ars le second commandement de la loi : VOUS AIMEREZ LE PROCHAIN COMME VOUS-MÊME, était semblable au premier : c'était encore Dieu qu'il aimait dans ses frères. Un tel amour de Dieu devait enfanter les prodiges que nous connaissons. Lorsque Notre-Seigneur vit réellement dans un cœur, il lui inspire les sentiments d'un zèle pur et ardent pour le bien des âmes, jusque dans les relations les plus simples que la bienséance, l'amitié, la politesse exigent. La bienveillance envers tout le monde, sans aucune acception de personne, était son état habituel; non cette bienveillance qui est à la surface et dans les mots, que l'on peut affecter par calcul et pratiquer même avec banalité, mais cette bienveillance qui procède de la charité parfaite et qui se traduit par des actes

du plus pur dévouement. Cette âme si généreuse et si fidèle ne se rebutait pas des défauts et des faiblesses d'autrui ; elle savait y condescendre, les expliquer, les atténuer, en espérer et en poursuivre l'amendement, comptant sur les ressources inépuisables de la miséricorde divine.

La sollicitude incessante de M. Vianney pour les besoins spirituels et temporels du prochain ne lui enlevait rien du recueillement, de la pureté d'intention et de la préférence constante à donner sur toute chose à l'UNIQUE NÉCESSAIRE. Elle n'était qu'une application de la divine charité, qui, unissant l'homme à Dieu, le rend à ses semblables divinisé et centuplé d'action. Le monde ne comprend pas cela ; il ne voit que le résultat extérieur et qui tombe sous ses sens ; la cause lui demeure cachée. Il serait pourtant naturel qu'il cherchât la théorie d'un dévouement à autrui dans lequel un homme sacrifie pendant quarante ans, sans compensation appréciable, son repos, sa santé, ses goûts, sa liberté.

La nuit, qui est pour tous le temps du repos, était pour le vénérable Curé d'Ars le moment de ses grandes luttes contre les peines de l'esprit et les défaillances de la chair. Il a souvent avoué qu'il ne dormait pas une heure d'un sommeil tranquille et réparateur. Il avait demandé à souffrir, le jour pour la conversion des pécheurs, la nuit pour la

délivrance des âmes du purgatoire ; et Dieu l'avait largement exaucé. La fièvre le brûlait sur son pauvre grabat ; la toux qui lui déchirait la poitrine était sans intermittence ; il se levait de quart d'heure en quart d'heure, rompu de fatigue, baigné de sueur, pour essayer de trouver hors du lit quelque soulagement à son martyre... Et quand la douleur commençait à se calmer par son intensité même, quand il allait pouvoir enfin s'assoupir, c'était l'heure où ce pauvre vieillard septuagénaire, par un héroïque effort qu'il renouvelait chaque nuit, s'arrachait au repos avant de l'avoir goûté, et reprenait gaîment sa longue et rude journée de travail.

Il était si faible alors, si endolori, qu'il n'allait qu'en se traînant d'une chaise à l'autre, en tombant sur ses meubles, en s'appuyant aux murs de sa chambre. Quel homme, à sa place, n'eût cédé à la tentation de rester au lit quelques instants de plus ? Mais cette tentation ne lui venait même pas. Il y avait là, à sa porte, des âmes retenues dans les liens du péché, qui soupiraient après la sainte et glorieuse liberté des enfants de Dieu. L'amour de ces âmes, la soif de leur salut lui rendait légers tous les sacrifices. Il allait, sans marchander, tant qu'il pouvait aller. D'ailleurs, une fois établi dans son confessionnal, le bon Maître qu'il servait et qui a toujours soin de proportionner l'aide à la

peine, lui accordait toutes les forces dont il avait besoin pour recommencer le lendemain l'humble dévouement de la veille.

Il est impossible de comprendre combien le Curé d'Ars avait à cœur le salut des âmes ! Il gémissait continuellement sur leur perte. Nous lui avons souvent entendu répéter avec un cœur pénétré : « Quel dommage que des âmes, qui ont coûté tant de souffrances à Notre-Seigneur, se perdent pour l'éternité ! »

Une personne nous a raconté qu'elle avait été très-touchée en voyant M. Vianney pleurer un jour tout seul sur la perte des âmes. Il avait les yeux élevés vers le ciel, et il soupirait, disant : « Mon Dieu ! est-il possible que vous ayez tant enduré de tourments pour sauver les âmes, et que ces âmes soient la proie du démon ! »

« On ne saura jamais, dit Catherine Lassagne, à quelles pénitences extraordinaires et à quel martyre M. le Curé se condamne pour les pauvres pécheurs. Il nous dit un jour : « Je ne sais pas si c'est réellement une voix que j'ai entendue, ou si c'est un rêve ; mais, quoi qu'il en soit, cela m'a réveillé. Cette voix m'a dit qu'arracher une âme du péché est plus agréable au bon Dieu que tous les sacrifices. J'étais alors dans toutes mes résolutions de pénitence. » Nous avons pensé qu'il avait peut-être résolu de se livrer à quelque

grande austérité qui aurait altéré ses forces, et que Dieu, par cette voix extraordinaire, aura cherché à l'en détourner.

« J'avais remarqué plusieurs fois qu'il faisait des neuvaines pour la conversion des pécheurs ; le voyant accablé de confessions, je lui dis un jour : « Monsieur le Curé, ne priez donc pas tant pour les pécheurs ; vous voyez bien que vous êtes trop accablé. — C'est vrai, me répondit-il, j'ai cette dévotion de prier pour les pécheurs ; il me semble que je ne peux pas m'en empêcher. » Aussi, tous les jours de la semaine, à l'exception du lundi qu'il consacrait au soulagement des âmes du purgatoire, offrait-il ses souffrances et ses travaux du jour à leur intention. Il remerciait Dieu d'avoir donné à son Fils Jésus-Christ et à la très-sainte Vierge un si bon cœur pour les aimer. Dans ses diverses fondations de messes, il leur a fait une large part. Il recommandait, comme une chose particulièrement agréable à Dieu, la prière pour ces pauvres pécheurs, afin que, par leur endurcissement, ils ne rendissent pas inutiles la mort et la passion de notre très-saint Rédempteur. Il disait :

« Rien n'afflige tant le cœur de Jésus que de voir toutes ses souffrances perdues pour un si grand nombre... Prions donc pour la conversion des pécheurs : c'est la plus belle et la plus utile des prières. Car les justes sont sur le chemin

du ciel, les âmes du purgatoire sont sûres d'y entrer... Mais les pauvres pécheurs ! les pauvres pécheurs ! il y en a quelques-uns qui sont en suspens. Un *Pater* et un *Ave* suffiraient pour faire pencher la balance... Que d'âmes nous pouvons convertir par nos prières ! Celui qui tire une âme de l'enfer sauve cette âme et la sienne propre. Toutes les dévotions sont bonnes, mais il n'y en a pas de meilleures que celle-là.

« Une fois, saint François d'Assise priait dans les bois. « Seigneur, disait-il, ayez compassion des pauvres pécheurs ! » Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « François, ta volonté est conforme à la mienne. Je suis prêt à t'accorder tout ce que tu me demanderas. »

« Sainte Colette demandait la conversion de mille pécheurs ; puis, en y réfléchissant, elle s'effraya de ce grand nombre et s'accusa de témérité. La sainte Vierge lui apparut et lui montra la quantité d'âmes qu'elle avait converties par ses neuvaines...

« On peut s'offrir en victime pendant huit ou quinze jours pour la conversion des pécheurs. On souffre le froid, la chaleur ; on se prive de regarder quelque chose, d'aller voir une personne qui ferait plaisir ; on fait une neuvaine ; on entend la messe tous les jours de la semaine à cette intention, surtout dans les villes où l'on en a la facilité. Mais il y en a qui ne feraient pas cent pas pour aller à la messe. Ceux qui ont le bonheur de communier souvent peuvent faire une neuvaine de communions. Non-seulement on contribue à la gloire de Dieu par cette sainte pratique ; mais on s'attire une grande abondance de grâces. »

« Vous avez prié, disait M. Vianney à un curé qui se plaignait à lui de ne pouvoir changer le cœur de ses paroissiens, vous avez prié, vous avez

« pleuré, vous avez gémi, vous avez soupiré. Mais
« avez-vous jeûné, avez-vous veillé, avez-vous
« couché sur la dure, vous êtes-vous donné la dis-
« cipline? Tant que vous n'en serez pas venu là,
« ne croyez pas avoir tout fait. »

« Monsieur le Curé, lui disait un jour son Mis-
sionnaire, si le bon Dieu vous proposait, ou de
monter au ciel à l'instant même, ou de rester sur
la terre pour travailler à la conversion des pé-
cheurs, que feriez-vous ?

— Je crois que je resterais, mon ami.

— Oh ! monsieur le Curé, est-ce possible? Les
saints sont si heureux dans le ciel ! plus de tenta-
tions, plus de misères!... »

Avec un angélique sourire, il répondit :

« C'est vrai, mon ami ; mais les saints sont des
rentiers ! Ils ont bien travaillé, puisque Dieu punit
la paresse et ne récompense que le travail ; mais
ils ne peuvent plus, comme nous, glorifier Dieu par
des sacrifices pour le salut des âmes.

— Resteriez-vous sur la terre jusqu'à la fin du
monde ?

— Tout de même.

— Dans ce cas, vous auriez bien du temps de-
vant vous : vous leveriez-vous si matin ?

— Oh ! oui, mon ami, à minuit ! Je ne crains pas
la peine... Je serais le plus heureux des hommes si
ce n'était cette pensée, qu'il faudra paraître au

tribunal de Dieu avec ma *pauvre vie de curé.* »

En disant cela, de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Après les pécheurs, c'étaient les pauvres qui occupaient le plus M. Vianney. Il les aimait parce que Notre-Seigneur les avait aimés, et parce qu'il comprenait que, ne trouvant ici-bas que privations, peines et rebuts de tout genre, ils avaient plus besoin d'être prévenus, honorés et consolés. Grâce aux indigents, aux infirmes, aux affligés, aux persécutés, aux malheureux de toute espèce et de toute condition qui affluaient sans cesse autour de lui, le Curé d'Ars avait plus de bienfaits à répandre qu'un roi. Sa charité ne s'exerçait pas seulement envers la misère qui vient d'elle-même s'offrir à la pitié des cœurs sensibles pour les émouvoir en sa faveur, mais, active autant que généreuse, elle allait au-devant de l'infortune craintive et timide, qui pour se cacher sous le voile d'une aisance trompeuse n'en est que plus cruelle. Il savait combien est poignante cette douleur que personne ne connaît, et combien sont amères ces larmes que personne n'essuie. Il cherchait à pénétrer, avec toute la délicatesse qu'exige la condition des malheureux, le secret d'une pauvreté qui avait honte d'elle-même.

C'est une opinion généralement accréditée dans le pays, que le saint Curé soutenait un grand nom-

bre de familles déchues, qui recouraient à lui de Lyon et des environs. Nous savons que toutes les semaines une pauvre mère de famille venait d'une ville voisine lui demander le pain de ses enfants.

En 1854, on disait à M. Vianney, à propos de la mort d'une de ses paroissiennes : « Monsieur le Curé, cette mort vous assure une rente. — Oh ! » répondit-il, cette rente est reversible sur plusieurs têtes ! »

Dans le même temps, il avait envoyé réclamer une petite créance d'un de ses débiteurs. Celui-ci trouvant que le Curé d'Ars n'avait pas besoin d'argent, refusa de solder. « Il se figure, lui, se contenta de faire observer l'indulgent prêteur, que je n'ai pas besoin d'argent. Cependant nous approchons de la Saint-Martin ; et j'ai plus de trente loyers à payer. »

Le monde ne vient au secours du pauvre qu'en l'humiliant par une pitié hautaine. Il semble ignorer que, si l'aumône oblige celui qui la reçoit, elle oblige aussi celui qui la donne, et lui interdit tout ce qui pourrait ressembler au reproche d'un bienfait. La religion comprend qu'en recevant de lui le pain comme il reçoit de Dieu la lumière, le pauvre honore son bienfaiteur ; que la pauvreté est non-seulement intéressante, mais qu'elle est sainte et respectable. « Que nous sommes heureux, disait M. Vianney, que les pauvres viennent ainsi nous

« demander ! S'ils ne venaient pas, il faudrait aller
« les chercher, et on n'a pas toujours le temps. »

Quand un pauvre heurtait à sa porte, au lieu de lui jeter un morceau de pain par la fenêtre, il descendait, afin de le voir, de lui parler, et d'ajouter à l'aumône matérielle quelques bonnes et encourageantes paroles.

Il disait souvent : « Il y en a qui ne font l'aumône que pour qu'on les voie, qu'on les loue et qu'on les admire... Il y en a qui trouvent qu'on ne les remercie pas assez. Ce n'est pas ça !... Si c'est pour le monde que vous faites l'aumône, vous avez raison de vous plaindre. Mais si c'est pour le bon Dieu qu'on vous remercie ou qu'on ne vous remercie pas, qu'importe ? Il faut faire tout le bien que nous pouvons à tout le monde, mais n'attendre notre récompense que de Dieu seul.

« Quand nous faisons l'aumône, il faut penser que c'est à Notre-Seigneur et non aux pauvres que nous donnons. Souvent nous croyons soulager un pauvre, et il se trouve que c'est Notre-Seigneur... Voyez saint Jean de Dieu : il avait l'habitude de laver les pieds des pauvres avant de les faire manger. Un jour, en se penchant sur les pieds d'un pauvre, il vit que ce pauvre avait les pieds percés. Il releva la tête avec émotion, et il s'écria : « C'EST DONC VOUS, SEI-

« GNEUR ! » (Ici, M. Vianney fondait en larmes.) Et
« Notre-Seigneur lui dit : « Jean, je prends plaisir
« à voir comme tu as soin de mes pauvres... » Et
« il disparut.

« Voyez ce bon saint Grégoire, qui faisait man-
« ger tous les jours douze pauvres à sa table. Une
« fois il s'en trouva treize, et il dit à son domesti-
« que : « Il y a treize pauvres. » Le domestique
« répondit : « Je n'en vois que douze. » Le saint
« remarqua que ce treizième changeait de cou-
« leur : tantôt il était vermeil, tantôt blanc comme
« la neige. Quand le repas fut fini, le Pape prit ce
« pauvre inconnu par la main, et le tirant à l'écart,
« il lui dit : « Qui êtes-vous? — Je suis un ange
« (nouvelles larmes du saint Curé), et Notre-Sei-
« gneur m'a envoyé pour considérer de près les
« soins que vous donnez à ses pauvres. C'est moi
« qui présente à Dieu vos prières et vos aumônes.»
« A ces mots, il disparut. Cette table, à laquelle
« l'ange s'est assis, se voit encore à Rome.

« Il y en a qui disent aux pauvres : « Vous êtes
« des paresseux ! vous pourriez bien travailler. »
« Vous ne savez pas si ce n'est point le bon plaisir
« de Dieu que ce pauvre aille demander son pain.
« Vous vous exposez ainsi à murmurer contre la
« volonté de Dieu. Voyez le bienheureux Benoît
« Labre : tout le monde le rebutait. On l'appelait
« fainéant. Les enfants lui jetaient des pierres. Ce

« bon saint savait qu'il faisait la volonté de Dieu ;
« jamais il ne répondait rien. Une fois, il alla trou-
« ver son confesseur, qui lui dit : « Mon ami, je
« crois que vous feriez mieux d'aller en condition ;
« vous faites offenser le bon Dieu. Le monde dit
« que ce n'est que la paresse qui vous porte à men-
« dier. » Benoît Labre lui répondit humblement :
« Mon Père, c'est la volonté de Dieu que je mendie.
« Tirez le rideau de votre confessionnal, et vous
« verrez... » Ce prêtre tira le rideau, et vit une
« lumière qui éclaira toute la chapelle. Certes, le
« confesseur se garda bien de le détourner de sa
« voie... Eh bien ! mes enfants, que savons-nous
« s'il n'y en a pas qui sont comme ça ? C'est pour-
« quoi il ne faut jamais rebuter les pauvres. Si on
« ne peut pas leur donner, on prie Dieu d'inspirer
« aux autres de le faire.

« Il y en a qui disent : « Oh ! ce pauvre fait un
« mauvais usage de l'aumône qu'il reçoit. » Qu'il
« en fasse l'usage qu'il voudra, le pauvre sera jugé
« sur cet usage qu'il aura fait de votre aumône,
« et vous, vous serez jugé sur l'aumône elle-
« même que vous auriez pu faire et que vous n'a-
« vez pas faite.

« Il ne faut jamais mépriser les pauvres, parce
« que ce mépris retombe sur Dieu. »

Le Curé d'Ars ne se contentait pas de prêcher
l'amour des pauvres. A l'exemple de CELUI qui a

voulu bien faire avant que de bien dire, il avait soin que les actes, chez lui, précédassent les paroles.

Catherine raconte que, pour satisfaire le besoin qu'il avait de donner, il n'a pas tardé de vendre les uns après les autres ses pauvres meubles à des personnes qui les lui payaient généreusement. Il lui est arrivé de vendre à des prix très-élevés de vieux souliers, de vieilles soutanes, de vieux surplis, et, lorsqu'il en fut venu à n'avoir plus rien, de vendre jusqu'à sa dernière dent, faisant céder son humilité à la charité, qui est la première des vertus. Ces petits traits de bienfaisance, mêlés d'un peu de singularité, fournissaient entre confrères la matière de conversations gaies et pieuses. Si elles se prolongeaient trop, pour en finir il coupait court en disant : « Qu'importe, après tout, pourvu
« que j'aie de l'argent pour mes pauvres?... » Il est certain que, s'il eût continué à se mêler de son vestiaire, sa charité l'eût réduit à n'avoir pas de quoi se changer. « Il a donné depuis longtemps, continue Catherine, ses draps de lit et ses serviettes : maintenant on lui prépare au fur et à mesure le linge dont il se sert, et, après qu'il s'en est servi, ce linge est distribué comme relique et remplacé par d'autre. Lorsqu'on lui donne des vêtements neufs, il s'obstine à garder les vieux, surtout si ceux qu'on lui fournit sont d'un prix élevé et d'un drap plus fin.

Dans ce cas, il les fait vendre pour en acheter de plus conformes à la sainte pauvreté. »

Un jour un pauvre arrête M. Vianney au moment où il sortait de la *Providence*. Ce pauvre avait les pieds à vif et tout ensanglantés. Le bon Curé ôte ses souliers et ses bas, les lui donne et regagne son presbytère comme il peut, ayant soin de se baisser, afin de dissimuler sous les plis de sa soutane traînante ses pieds et ses jambes nus.

Un autre jour un mendiant s'approche de lui; M. Vianney se fouille et ne trouve rien dans ses poches que son mouchoir; il le donne au mendiant en s'excusant de ne pouvoir mieux faire. Ce trait rappelle celui de sainte Élisabeth ôtant un de ses gants pour le donner à un pauvre.

Plus tard, afin de n'être pas pris au dépourvu, M. Vianney portait toujours avec lui une somme destinée à ses aumônes; il y puisait incessamment et les yeux fermés. Plusieurs fois il a fait rechercher dans la foule et dans les différents quartiers du village des pauvres auxquels il se reprochait de n'avoir pas donné assez largement.

Un voleur s'étant introduit dans le presbytère avait trouvé au fond d'un tiroir quelques cuillers et fourchettes d'étain; il se les était appropriées, et passant dans la pièce où étaient les provisions il était occupé à faire main basse sur le pain des orphelines de la *Providence*, lorsque M. le Curé le

surprit : « Que faites-vous là, mon ami, lui dit-il ? — J'avais faim, monsieur le Curé... » Après lui avoir fait une abondante aumône, le bon Saint qui reconnut parfaitement son *argenterie*, comme il disait, entre les mains de son voleur, ajouta : « Sauvez-vous, mon ami, sauvez-vous vite de peur qu'on ne vous arrête ! » Il est allé une fois prévenir une femme qui lui avait volé 900 francs que les gendarmes la cherchaient. Il a fait une pension à une autre personne pour qu'elle ne volât plus.

Le bien a reçu de Dieu cette propriété singulière que le partage le multiplie, au lieu de l'amoindrir, et que, tombant de la main droite, il rentre dans la main gauche : ainsi l'Océan reçoit toutes les eaux de la terre, parce qu'il les rend toutes au ciel. Le cœur et les mains de M. le Curé d'Ars étaient comme l'Océan. Ce pauvre prêtre, si pauvre qu'il n'avait rien, disait-il, que ses *pauvres péchés*, enrichissait tout le monde autour de lui par ses largesses. L'or et l'argent lui arrivaient de la France, de la Belgique, de l'Angleterre et de l'Allemagne, par mille canaux invisibles. Il n'avait positivement qu'à vouloir pour obtenir aussitôt le secours nécessaire à l'achèvement d'une œuvre ou d'une fondation. Il a reçu souvent des sommes considérables dont la provenance est toujours demeurée un impénétrable secret.

Quelquefois, mais rarement, il semblait que la source allait tarir : alors M. Vianney se mettait à prier : *Je casse la tête à mes bons saints*, disait-il, et le flot mystérieux recommençait à couler. Il trouvait de l'argent, sur lequel il ne comptait pas, dans ses poches, sur sa table, dans ses tiroirs et jusque dans les cendres de son foyer.

« Il lui suffit, affirme Catherine, d'avoir un désir : il a les saints du paradis qu'il appelle ses *consuls*, il les invoque, il les tourmente, et l'argent arrive aussitôt. Lorsqu'il eut l'inspiration d'établir dans son église une fondation en l'honneur du Cœur de Marie, il fit cette prière à la très-sainte Vierge : « O ma mère ! si cette œuvre vous est agréable, « procurez-moi des fonds pour la faire. » Or, le même jour, après le catéchisme, il nous dit : « J'ai « trouvé 200 francs dans mon tiroir... Oh ! comme « le bon Dieu est bon ! — Eh bien ! dit Jeanne-Marie « Chaney, puisque c'est de l'argent miraculeux, il « faut garder quelques écus. Peut-être, qui sait ? « en feront-ils venir d'autres ? — Oui, répliqua M. le « Curé, c'est DE L'ARGENT CÉLESTE. » Jeanne-Marie prit en effet quatre de ces pièces de 5 francs et les remplaça par d'autres ; elle se repentit de n'avoir pas pris la somme entière. »

Nous trouvons encore dans les notes de Catherine, à la date du 19 octobre 1839 :

« Monsieur le Curé nous a dit : « Il m'est arrivé

aujourd'hui une chose singulière. J'en ai ri tout seul. Je me suis aperçu que ma bourse grossissait, grossissait... j'y ai trouvé une poignée d'écus et un louis double. — Monsieur le Curé, c'est quelqu'un qui vous les a donnés. — Je n'en sais rien, mais je ne le crois pas. Mon armoire est fermée à clef, et la clef était dans le tiroir de ma table. Au reste, ce n'est pas la première fois que cela m'arrive. J'ai bien trouvé une pièce de vin dans ma cave. Ce n'était pas moi qui l'y avais fait porter. Plus on se fait pauvre pour l'amour de Dieu, et plus on est riche en égalité. »

Un certain jour, raconte M. Tailhades, le Curé s'était engagé les enfants de la *Providence* à faire une neuvaine en l'honneur de la très-sainte Vierge, de saint Joseph et de saint Jean-Baptiste, pour un objet important. Dans le cours de cette neuvaine, je le rencontrai, il me dit : « Je suis bien ennuyé ; je dois plus de 3,000 francs... ah ! il faut bien prendre garde aux dettes ! — Allons, monsieur le Curé, lui répondis-je, soyez tranquille. Le bon Dieu arrangera tout cela. »

Le lendemain, au sortir du catéchisme, nous échangeâmes quelques mots : « Je vous quitte, mettez-vous à l'ouvrage ; je vais compter mon argent. » Par discrétion, je ne crus pas devoir l'interroger ni le suivre,

Quelques instants après, il vint me voir lui-même et me dit tout joyeux :

« Eh bien ! nous avons trouvé de l'argent, beaucoup d'argent !... J'étais ce matin tout cousu d'or. Le poids en était si lourd, que j'avais de la peine à marcher. Mes poches ballottaient ; j'étais obligé de les soutenir de mes deux mains. J'avais peur qu'on ne me vît dans cet embarras.

— Vous voyez bien, monsieur le Curé, que le bon Dieu vous veut ici, puisqu'il fait des miracles pour venir à votre secours.

— Oh ! ce que le bon Dieu fait ici, il pourrait bien le faire ailleurs. Quand saint Vincent de Paul allait à droite et à gauche pour ses fondations, la divine Providence le suivait partout.

— Mais enfin, monsieur le Curé, où avez-vous trouvé cet argent ?

— Je l'ai bien trouvé quelque part... Tenez, encore ce matin, une dame m'a donné une poignée d'écus.

— Monsieur le Curé, enseignez-moi donc le moyen de faire ainsi des miracles. »

M. Vianney prit un air sérieux, et au lieu de me répondre directement, il me dit : « Mon ami, il
« n'y a rien qui déconcerte plus le démon et attire
« plus les grâces de Dieu que les jeûnes et les
« veilles. Quand j'étais seul et que je pouvais me
« satisfaire sur ce point, j'obtenais tout ce que je

voulais... » Ici le saint Curé fut interrompu par ses larmes ; il continua : « Maintenant, je ne peux pas demeurer autant sans manger. J'arrive à ne pouvoir plus parler et à n'avoir plus de force. »

Aujourd'hui , 2 novembre , continue l'abbé ailhades , M. le Curé m'a dit d'un air satisfait : J'ai trouvé encore de l'argent. J'ai dit hier à la sainte Vierge : « Ma très-sainte Mère, si la dévotion à votre Immaculée Conception vous est agréable, procurez-moi de l'argent pour augmenter la fondation que je me propose de faire en l'honneur de votre saint Cœur. » Et ce matin j'ai réitéré ma prière, mais j'ai ajouté: « Il faut que vous me fassiez trouver 200 francs ce soir. Si cet argent venait plus tard , il ne serait pas pour vous. » Et voilà qu'une personne est venue m'offrir 300 francs. Je lui ai répondu : « Oh! non, ce serait trop; mais j'en accepterai volontiers 200. »

Deux jours après il me dit : « J'ai la pensée d'établir une autre fondation , en l'honneur des Cinq Plaies de Notre-Seigneur, pour la conversion de tous les pécheurs du diocèse. Il faut que j'examine cela devant le bon Dieu, et s'il me donne des marques que cette fondation lui est agréable, je m'en occuperai. Je n'ai pas à me mettre en peine des fonds : le bon Dieu est

« riche, il saura bien m'en faire trouver. Que va
 « penser Monseigneur l'Evêque de toutes ces fon-
 « dations ? Il y en aura pour les prêtres, pour les
 « fidèles, pour tout le monde... Oh ! alors j'espère
 « qu'il me laissera en aller ; et du fond de ma re-
 « traite je travaillerai encore, je serai utile au
 « moyen de ces œuvres. Ah ! comme je vais prier
 « le bon Dieu quand je serai seul ! Une pensée me
 « dit que j'aurai bien du bonheur. »

« A propos de la nouvelle fondation en l'hon-
 neur des Cinq Plaies, dont il m'avait parlé, je lui
 dis : « Mais à quoi reconnaîtrez-vous la volonté
 « du Seigneur ? » — Il me répondit : « J'ai entrevu
 « comme un rayon de soleil... Je ferai faire une
 « neuvaine par les petites de la *Providence*, et je
 « présenterai l'objet de la neuvaine devant Notre-
 « Seigneur au saint autel. Ordinairement, avant
 « le huitième jour, je sais à quoi m'en tenir. —
 « Vous demandez un signe au bon Dieu ? — Oui,
 « telle est ma pratique : si vous voulez cela de
 « moi, ô mon Dieu, faites-le-moi connaître à
 « telle marque. Je fais comme Gédéon, continua-t-il
 « en souriant, j'impose une condition, et si cette
 « condition est remplie, je reconnais la volonté
 « de Dieu, et vite je m'empresse de l'exécuter. »

De ce grand monde, que M. Vianney n'allait pas
 chercher, mais qui venait à lui, il avait fait son
 trésorier, le protecteur de ses œuvres. Il était heu-

reux de fournir aux riches l'occasion de s'enrichir encore en donnant à Notre-Seigneur. C'est ainsi qu'il est arrivé à couvrir au loin le pays de ses bienfaits. La liste de ses fondations serait infinie, et combien de bonnes œuvres qu'on ne connaît pas, pendant vingt ans qu'il a opéré le bien sans contrôle!

Un jour, dans la visite qu'il nous fit après dîner, nous lui trouvâmes, l'abbé Toccanier et moi, un visage plus épanoui que de coutume. Cet air de satisfaction m'avait déjà frappé pendant son catéchisme. C'est, je crois, le seul jour où je ne l'aie pas vu pleurer, et, de fait, le sujet n'y prêtait pas.

« Monsieur le Curé, lui dis-je, vous êtes tout rayonnant aujourd'hui ?

— Je crois bien, mon ami, on serait content à moins. J'ai découvert, ce matin, que j'étais riche à 200 mille francs ! Et, ce qu'il y a de mieux, c'est que ce capital est placé, à gros intérêts, sur la banque la plus solide de l'univers. J'ai prêté aux trois personnes les plus riches qu'on puisse imaginer. »

Nous ne comprîmes pas tout de suite cette énigme, et nous en demandâmes l'explication au frère Jérôme, qui, pour toute réponse, nous présenta le registre des fondations. Elles s'élevaient, pour la seule œuvre des missions décennales dans le diocèse, à 200 mille francs.

C'est dans le cours de l'année 1848, que le Curé

d'Ars eut la pensée de doter sa paroisse d'une école gratuite pour les garçons ; il en parla à son peuple, qui répondit à cet appel par des dons spontanés ; il acheva, en aliénant une petite rente dont il jouissait, le capital de 20,000 francs nécessaire à cette fondation, et il confia le nouvel établissement aux frères de la Sainte-Famille de Belley. Dieu bénit cette œuvre, qui n'a cessé de croître et de prospérer. La petite école est devenue un pensionnat florissant, et elle continue à rendre, sous la direction des bons frères, que tous les habitants d'Ars aiment et vénèrent, les soins les plus dévoués à la jeunesse du pays et les plus grands services au pèlerinage. M. Vianney ne s'est pas contenté d'appeler à Ars les religieux de la Sainte-Famille, il a voulu être encore le bienfaiteur de leur congrégation ; chaque année, il envoyait des sujets d'élite à la maison-mère ; il a enrichi leur chapelle de vases sacrés d'un très-grand prix, et il y a fait une fondation annuelle de 25 messes pour la conversion des pécheurs.

Le Curé d'Ars a fondé, en outre, plus de 1,000 messes annuelles, ce qui représente un capital de 40,000 fr. On sera bien aise de trouver ici quelques-unes de ces intentions : elles sont si touchantes et si pieuses ! elles font si bien voir au fond de l'âme de ce bon Saint !

Il y en a en l'honneur de la sainte humanité de



Notre-Seigneur, pour lui faire amende honorable des outrages qu'il reçoit dans le divin sacrement de son amour ; en l'honneur de ses cinq plaies pour la conversion des pécheurs ; en l'honneur de sa douloureuse agonie au Jardin des Olives, pour obtenir la conversion des mourants ;

En l'honneur du Saint-Esprit pour demander l'établissement de la foi catholique chez les nations infidèles ;

En l'honneur du saint Cœur de Marie, pour lui demander d'étendre sa protection sur les missionnaires qui portent les bienfaits de la foi aux peuples idolâtres ;

En l'honneur du saint Cœur de Marie, pour lui demander sa protection en faveur des prêtres du diocèse de Belley ;

En l'honneur des douze privilèges de la sainte Vierge, pour lui demander sa protection en faveur de ceux qui reçoivent le sacrement de pénitence ;

En l'honneur de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; pour demander sa protection sur les mourants.

Pour remercier Dieu d'avoir préservé la sainte Vierge du péché originel ; pour louer le Saint-Esprit de l'honneur qui revient à son Epouse de la proclamation de ce beau dogme, et pour demander la protection de Marie Immaculée sur les enfants avant leur naissance, afin qu'ils parviennent à la grâce du saint baptême.

Les autres messes sont fondées à des intentions plus particulières. Il y en a en l'honneur de sainte Philomène, pour des paroisses désignées nommément, pour les bienfaiteurs de M. Vianney, etc. Les fidèles défunts n'ont point été oubliés ; ils ont leur bonne part dans ces fondations.

L'argent ne faisait que passer dans les poches du saint Curé, sans y séjourner jamais ; il avait soin de les vider deux fois par jour. Dieu seul a pu compter les dons de sa main droite toujours ignorés de sa main gauche.

Telle était sa disposition à se dépouiller de tout ce qu'il avait, qu'il dut prendre contre lui-même certaines précautions, afin de sauvegarder l'argent de ses messes. Il en a remis pendant longtemps le dépôt à une veuve qui avait sa confiance, et il lui disait : « Claudine, je vous confie cet argent : « gardez-le bien ! Mais surtout défiez-vous du « Curé d'Ars ; et s'il vous en demande, refusez-lui « tout net. »

Un prêtre bâtisseur d'église, et à ce titre fort à court de numéraire, lui dit un jour : « Monsieur le « Curé, enseignez-moi donc votre secret : il me « serait bien utile, pour ne pas laisser en chemin « la construction de ma pauvre église. — Mon ami, « lui répondit le saint Curé, mon secret est bien « simple : TOUT DONNER ET NE RIEN GARDER. »

C'était presque à la lettre le conseil de sœur Ro-

salie, qui prétendait qu'il fallait toujours avoir une main ouverte pour donner, afin de beaucoup recevoir de l'autre.

L'habitude que le serviteur de Dieu s'était faite de tout voir du point de vue de la foi, était cause que, dans ses libéralités, il jouissait profondément par la pensée du mauvais tour qu'il jouait au démon : « Le *Grappin*, disait-il, est furieux, quand il « voit que de ce même argent, dont il se sert pour « corrompre et perdre les âmes, nous faisons sor- « tir leur salut. »



CHAPITRE VI

Humilité de M. Vianney. — Sa pauvreté.

Il nous reste à parler des trois vertus qui ont jeté le plus d'éclat dans le Curé d'Ars. Et, bien qu'en s'entrelaçant l'humilité, la pauvreté et la mortification aient composé la trame de ce récit, nous croyons nécessaire, avant de déposer la plume, de faire ressortir ces traits saillants de la physiologie de notre Saint.

Pour qui ne connaissait pas le Curé d'Ars, au récit des choses merveilleuses qui s'accomplissaient autour de lui et qui lui méritaient les ovations de la foule, il était naturel de supposer que dans cette atmosphère de gloire qui l'entourait, l'orgueil était sinon son piège, au moins sa tentation. Quelle épreuve, en effet, de rester humble parmi les témoignages les plus démonstratifs et les plus retentissants de la vénération publique ! Un jour, nous insinuâmes cette idée ; il nous comprit, et

levant les yeux au ciel avec une expression de tristesse et presque de découragement : « Ah ! mon « ami, nous dit-il, si seulement je n'étais pas tenté « de désespoir ! » Le recueillement, la vigilance, l'union avec Dieu le préservait de tout retour sur lui-même au milieu de tant d'hommages extérieurs qu'il ne pouvait fuir. Enveloppé de sa modestie, voyant clair dans son néant, pénétré du sentiment de son abjection, triomphant de tout par le mépris de lui-même, il était en sûreté au milieu de ces apothéoses, et son humilité y brillait d'un singulier éclat, une humilité sincère, pleine d'horreur pour lui-même et pour ses péchés, et qui allait sans cesse stimuler au fond de son cœur le besoin de pénitence et d'humiliation.

Il recherchait l'obscurité et le silence avec autant de sollicitude et d'ambition que la plupart en apportent dans la recherche de la faveur populaire, de la renommée et du bruit. Il aimait mieux être humble que de le paraître. Impossible à l'œil le plus exercé de découvrir sur son visage l'expression de la gêne ou du malaise, les traces d'une préoccupation personnelle quelconque, d'un retour sur lui-même qui sentît les joies ou les anxiétés de l'amour-propre. On eût dit que le *moi* n'existait plus. Rien de ce qui lui était personnel n'effleurait son âme ; de quelque procédé qu'on usât envers lui, il paraissait content.

« J'ai reçu deux lettres par le même courrier, « disait-il un jour : dans l'une on prétendait que « j'étais un grand saint, dans l'autre que j'étais « un hypocrite et un charlatan... La première ne « m'ajoutait rien ; la seconde ne m'ôtait rien, On « est ce qu'on est devant Dieu ; *et puis pas plus !...* »

Une autre fois il disait : « Le bon Dieu m'a choisi « pour être l'instrument des grâces qu'il fait aux « pécheurs, parce que je suis le plus ignorant et le « plus misérable des hommes. S'il y avait eu, dans « le diocèse un prêtre plus misérable que moi, « Dieu l'aurait pris de préférence. »

On retrouve dans ces paroles tout l'esprit du séraphique Père saint François, avec lequel notre bienheureux avait tant de rapport. Un jour, le frère Masséo, celui de ses compagnons qu'il appelait *la petite brebis du Seigneur*, s'étonnait que tout le monde courût après lui. « Je le dois, dit le Saint, aux regards du Très-Haut, qui contemple en tout lieu les bons et les méchants, et parce que ses yeux très-saints n'ont vu entre les pécheurs aucun qui fût plus vil, ni plus insuffisant, ni plus grand pécheur que moi, et comme pour faire l'œuvre merveilleuse qu'il méditait, il n'a pas trouvé de créature plus méprisable sur la terre, c'est pour cette raison qu'il m'a choisi pour confondre et la noblesse, et la grandeur, et la force. et la beauté, et la science du monde. »

M. Vianney avait franchi les différents degrés de l'humilité ; il en était venu à se haïr sincèrement lui-même, et à ne rien voir dans les ouvrages de Dieu d'aussi méprisable que sa personne. Il n'y avait pour ceux qui l'approchaient, et qu'il mettait si bien à leur aise à force de simplicité et d'abandon, qu'une préoccupation gênante : c'était la crainte de lui faire de la peine en laissant échapper un mot qui blessât son humilité. L'humilité était chez lui un sens spécial et d'une extrême finesse ; c'était la fibre la plus impressionnable, celle qu'on avait le plus intérêt à ménager, si l'on voulait garder une place dans son cœur. Il n'était certes pas capable de la plus légère antipathie ; toutefois, nous croyons que l'habitude de lui dire des choses flatteuses aurait eu facilement pour conséquence un peu de désaffection. M. Vianney se faisait une application littérale et personnelle de cette sentence, qui revenait souvent dans son catéchisme : ON DIT DU MAL DE VOUS, ON DIT CE QUI EST VRAI ; ON VOUS FAIT DES COMPLIMENTS, ON SE MOQUE DE VOUS... LEQUEL VAUT LE MIEUX POUR VOUS, QU'ON VOUS AVERTISSE, OU QU'ON VOUS TROMPE ? QU'ON VOUS PARLE SÉRIEUSEMENT, OU QU'ON VOUS RAILLE ?

Il avait sur ce point des susceptibilités si vives, qu'on ne peut les comparer qu'aux effets de la pudeur dans un cœur vierge. L'âme a sa pudeur

comme le corps; et celle du vénérable Curé d'Ars ne pouvait souffrir d'être exposée aux regards des hommes; sa beauté la plus touchante était l'humilité, que le grand jour blesse et altère comme fait le soleil des couleurs les plus tendres. On ne peut se figurer à quelles épreuves douloureuses cette publicité de tous les instants, s'attachant à lui sous toutes les formes, mettait son âme craintive et délicate. Il s'en affligeait jusqu'aux larmes, il avait de la peine à s'y habituer. Sur la fin de sa vie, après plusieurs attentats du même genre, il se fit un dernier essai biographique qui le chagrina plus que les autres. Ne pouvant contenir sa peine, il dit à l'auteur : « Vous finirez bien, vous autres, « par me vendre à la foire. »

Les éloges étaient des coups de verge pour le serviteur de Dieu. Si l'on s'avisait de lui dire quelque chose d'agréable, il répondait par une courte et humble parole; mais il était facile de s'apercevoir à son maintien et à son silence que ce propos l'avait douloureusement affecté. Mgr Devie s'oublia un jour jusqu'à l'appeler : « Mon saint Curé! » Ce fut un vrai désespoir : « Que je suis malheureux, « s'écriait-il, il n'y a pas jusqu'à Monseigneur qui « ne se trompe sur moi!... »

On l'a vu plus d'une fois, les jours de dimanche, quitter précipitamment sa stalle, se réfugier dans la sacristie et en fermer la porte, parce que le

prédicateur disait quelques mots à sa louange.

M. Vianney ne parlait jamais de lui le premier. Si on l'interrogeait, il répondait avec une modestie qui commandait la réserve et un laconisme qui réduisait l'interlocuteur au silence. Puis il coupait court pour tout ce qui le regardait et ne cherchait qu'à détourner l'entretien. Au reste, il épuisait en pareille rencontre toutes les formes du mépris, et son humilité était ingénieuse à en inventer de nouvelles. Il faisait l'éloge d'un prêtre qu'il estimait, et disait, dans son langage imagé et pittoresque, qu'il y avait en lui *de l'hirondelle et de l'aigle*.

« Et en vous, monsieur le Curé, qu'y a-t-il ? »

— Oh ! ce qu'il y a en moi ? on s'est servi pour former le Curé d'Ars *d'une oie, d'une dinde et d'une écrevisse.* »

« Que vous êtes bon, disait le saint homme à un missionnaire récemment arrivé à Ars, que vous êtes bon de venir nous aider ! »

— Monsieur le Curé, sans parler du plaisir que nous avons de vivre près de vous, c'est un devoir que nous remplissons.

— Oh ! non, c'est de la charité.

— Non, monsieur le Curé, ne croyez pas cela. Il n'y a point de charité de notre part.

— Oh ! si. Vous voyez bien que quand vous êtes là, ça va encore ; mais quand je suis tout seul, je ne vauds rien. Je suis comme les zéros qui n'ont de

valeur qu'à côté des autres chiffres... Je suis trop vieux, je ne suis bon à rien.

— Monsieur le Curé, vous êtes toujours jeune par le cœur et par l'âme.

— Oui, mon ami, je peux dire, comme ce saint à qui on demandait son âge, que je n'ai pas encore vécu un jour. »

Dans le besoin que M. Vianney éprouvait de s'amoindrir et de se rapetisser, il y avait un mot dont il faisait un emploi continuel : c'était toujours sa *pauvre* âme, son *pauvre* cadavre, sa *pauvre* misère, ses *pauvres* péchés. Il avait incessamment la langue levée pour reconnaître ses fautes, et, à l'en croire, sa vie entière n'aurait pas suffi à les pleurer; il n'avait que des accusations à former contre lui-même; il se reprochait tout. On aurait cru qu'il avait vieilli dans le mal, qu'il était le plus vil et le plus malheureux des pécheurs. « Que Dieu est bon, « disait-il souvent, de supporter mes immenses « misères! »

A ceux qui s'étonneraient d'entendre un homme dont la vie fut toujours irréprochable, se traiter avec si peu de ménagement et se condamner en des termes d'une si incroyable énergie, nous ferons observer que les âmes parfaites étant plus près de Dieu et recevant de ce glorieux voisinage des illuminations plus vives, discernent mieux, d'un côté la grandeur et la sainteté de Dieu, et, de l'autre,

leur profonde indignité ; que plus un cœur est pur, plus on y distingue facilement les moindres souillures ; de même que les taches les plus légères ressortent d'une manière choquante sur un vêtement blanc. C'est ce qui explique comment les justes et les parfaits, dont la vie a été toute brillante d'innocence, ont pu, sans blesser la vérité, tenir cet étrange langage, car c'est bien ainsi qu'ils ont presque tous parlé. Sainte Térèse, du fond de la Castille, s'accusait des troubles dont un moine apostat agitait l'Allemagne. Saint Bernard pensait à tout moment que la terre allait s'ouvrir sous ses pas pour l'engloutir, et il priait Dieu de ne pas punir à cause de lui les villages où il passait.

Il est beau de parler ainsi, mais à la condition de penser comme l'on parle. La preuve qu'on est sincère, c'est de prendre plaisir à savoir que les autres pensent et parlent de même. Or, on a remarqué que M. Vianney avait une tendresse particulière pour toutes les personnes qui le critiquaient, qui le déprimaient, qui contrariaient et blâmaient ses desseins ou qui pouvaient lui être un sujet de peine et de froissement. Il les aimait comme les saints aiment leur croix. Il croyait si sincèrement que tout le monde avait le droit de le traiter avec mépris, qu'il s'affligeait tout de bon de n'en être pas assez méprisé. Il demandait de bonne foi à ses missionnaires de le réprimander, et se plaignait

souvent de ce qu'ils manquaient à ce devoir.

L'humilité se persuade que les reproches et les mauvais traitements sont la seule chose à laquelle elle ait droit. La moindre marque de bonté semble une faveur inappréciable à l'homme qui a un sentiment vif et délicat de sa propre indignité. Aussi fallait-il voir la surprise ingénue et l'effusion de gratitude sincère qu'amenait toujours la plus petite attention dont le Curé d'Ars se voyait l'objet : « Vous m'apprenez, disait-il à ses missionnaires, « ce que c'est que la charité. »

M. Vianney était du petit nombre de ceux qui parlent de l'humilité humblement. « Monsieur le Curé, comment faudrait-il faire pour être sage? lui demandait un jour quelqu'un.

— Mon ami, il faudrait bien aimer le bon Dieu.

— Eh! comment faire pour aimer le bon Dieu?

— Ah! mon ami, HUMILITÉ! HUMILITÉ! c'est notre orgueil qui nous empêche de devenir des saints. L'orgueil est la chaîne du chapelet de tous les vices, l'humilité la chaîne du chapelet de toutes les vertus. Hélas! on ne conçoit pas comment et de quoi une si petite créature que nous peut s'énorgueillir (il pleurait). Le diable apparut un jour à saint Macaire, armé d'un fouet comme pour le battre, et il lui dit : « Tout ce que tu fais, je le fais : tu « jeûnes, moi je ne mange jamais ; tu veilles, moi « je ne dors jamais. Il n'y a qu'une chose que tu

« fais et que je ne puis faire. — Eh! quoi donc? —
« M'HUMILIER! répondit le diable, et il disparut... »
Ah! mon ami, il y a des saints qui mettaient le démon en fuite en disant : « Que je suis misérable ! »

Voici sur le même sujet quelques pensées du serviteur de Dieu.

« L'humilité est comme une balance ; plus on s'abaisse d'un côté, et plus on est élevé de l'autre.

« Ceux qui nous humilient sont nos amis, et non ceux qui nous louent.

« On demandait à un saint quelle était la première des vertus ? — C'est, répondit-il, l'humilité. — Et la seconde ? — L'humilité. — Et la troisième ? — L'humilité.

« Jamais nous ne comprendrons notre pauvre misère. Ça fait frémir rien que d'y penser ! Dieu ne nous en donne qu'un petit aperçu. Si nous nous connaissions à fond comme il nous connaît, nous ne pourrions pas vivre ; nous mourrions de frayeur.

« Les saints se connaissaient mieux que les autres, c'est pourquoi ils étaient humbles. Ils entraient dans de grandes confusions en voyant que Dieu se servait d'eux pour faire des miracles. Saint Martin était un grand saint et se croyait un grand pécheur. Il attribuait à ses péchés tous les maux qui arrivaient de son temps.

Le Curé d'Ars donnait rarement un conseil de direction sans y mêler quelques encouragements à la pratique de l'humilité. Il écrivait à sœur Guillard,

de l'hospice de Villefranche, qui avait sollicité une place à la *Providence*, pour une petite fille abandonnée :

« Ma très-respectable Sœur,

« Il me serait difficile de vous refuser ce que vous me demandez, en pensant combien vous avez de charité pour moi et pour tous les miens, d'autant que vous me donnez des petits moyens de pouvoir satisfaire à la justice de Dieu pour mes péchés. Vous pouvez la faire venir, cette pauvre petite, nous la recevrons avec plaisir, nous en aurons bien soin.

« Avant de finir la lettre que j'ai l'honneur de vous adresser, tout misérable que je suis, je vous dirai que je suis bien pauvre moi-même ; par conséquent j'ai grandement besoin qu'on prie le Père céleste de me faire part des mérites infinis de son divin Fils. Je ne sais si j'ose vous prier de présenter mes très-humbles respects à toutes vos vénérables sœurs du bon Dieu et de me recommander à leurs bonnes prières.

« Pour vous, ma bonne sœur, je vous engage à bien aimer le bon Dieu, parce que jamais nous ne l'aimerons assez. Vous me dites que vous êtes pauvre : heureux, ma bonne sœur, celui qui a le grand bonheur de connaître sa pauvreté ! car tout notre malheur vient de ce que nous ne nous connaissons pas tels que nous sommes. Mais ce qui doit grandement nous consoler, c'est que nous avons un bon Père, qui nous aime bien. Adressons-nous à lui dans notre pauvreté et nous sommes sûrs de nous enrichir.

« Si j'avais un conseil à vous donner, ma bonne sœur, ce serait celui-ci : de pratiquer l'humilité tant que vous pourrez. En tout ce que vous faites, faites toujours la vo-

lonté du Maître et non la vôtre. Soyez pleine de charité pour vos bonnes sœurs ; beaucoup de prévenance ; faites que votre vie soit un renoncement continuel. Soyez contente d'être humiliée dans toute votre conduite, dans toutes vos démarches. Que vous seriez heureuse, encore une fois, si le bon Dieu vous faisait connaître le trésor de l'humilité !
VIANNEY, Curé d'Ars. »

M. Vianney était convaincu, comme le furent tous les saints, que l'unique trésor du cœur est le détachement ; que sacrifier n'est pas détruire, mais vivifier ; que c'est supprimer l'obstacle, et rompre les chaînes qui empêchent la liberté de l'âme, en l'attachant aux choses finies. Il avait compris ce mot de l'Évangile : « Qui garde son âme la perd, qui consent à la perdre la sauve. » Il s'était détaché de tout et de soi-même, afin de retrouver tout et soi-même en Dieu. Le vrai pauvre de l'Évangile a le monde en son pouvoir, car il possède le souverain domaine de tous les biens qu'il méprise.

Dans ce siècle sensuel, quelque chose avait révélé au Curé d'Ars que la matière était plus que jamais l'ennemie de Dieu, et quand il lui arrivait de prononcer ce mot, c'était avec un accent singulier ; on y sentait l'horreur profonde et la haine vigoureuse qu'elle lui inspirait. Tous les jours, il cherchait à s'en rendre de plus en plus indépendant ; il ne mangeait pas, il ne dormait pas, ne voulait rien, n'avait besoin de rien ; on eût dit qu'il n'avait

pas de corps. Pour le récompenser sans doute de son amour de la pauvreté, Dieu permit que toujours, sauf pendant les années de son enfance qu'il passa dans la maison paternelle, il vécût d'aumônes. A Écully, aux Noës, à Ars, partout il trouva des personnes heureuses de lui donner le pain de la charité, qu'il était heureux de recevoir d'elles. A Ars, c'était Catherine, aidée de quelques chrétiennes dévoués et généreuses, qui le nourrissait et prenait soin de son vestiaire.

Le foyer de sa cuisine n'a jamais vu de feu. De toutes les pièces qui composaient le presbytère, sa chambre à coucher seule était logeable. Les pauvres meubles qui la garnissaient ne lui appartenaient pas : ils avaient tous été vendus et rachetés plusieurs fois. Il n'y avait pas de religieux ayant fait vœu de pauvreté dont la cellule fût plus modeste. Dans cette petite pièce laide, noire, enfumée, éclairée par deux fenêtres sans rideaux, tout avait et tout a conservé jusqu'aujourd'hui un air de vétusté et de délabrement. De naïves peintures sur verre, les images de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge et de quelques saints bien-aimés, le portrait des évêques de Belley décorent çà et là les murailles, revêtues d'un vieux papier en loques qui achève de disputer ses restes de couleur à la fumée. En face de la porte, se voit une série de rayons chargés de vieux livres ; à l'angle opposé,

une antique armoire dont les tiroirs, souvent remplis et vidés, contenaient sa provision de croix et de médailles ; au milieu, une petite table en bois de chêne.

En mettant le pied dans cet intérieur à la fois si pieux et si pauvre, on n'était pas maître de son émotion ; on croyait entrer dans un sanctuaire : c'était bien en effet le sanctuaire de l'humilité, de la pénitence et de toutes les vertus évangéliques. Il y avait là une lumière pour l'esprit, un enseignement pour le cœur ; et l'on peut dire que cette pauvre chambre elle-même, ce pauvre lit, ce pauvre mobilier, ont opéré des conversions. Nous avons vu des pénitents s'y faire conduire, tomber à genoux, frapper le carreau de leur front et l'arroser de leurs larmes.

Un ami du notaire chargé d'inventorier les meubles de M. Vianney après sa mort, lui écrivait :

« Vous êtes fait pour comprendre quelle douce et sainte mémoire je conserve du vénérable Curé, dont nous avons visité le tombeau et la demeure... J'avoue qu'en remuant ces souvenirs je me prends à bénir ma pauvreté et à gémir sur les défaillances de mon cœur, qui, de temps en temps, se laisserait aller à regretter les biens dont Dieu m'a fait la grâce de me dépouiller... Le *pauvre volontaire* couvre de honte le *pauvre par force*... Et cependant ces biens que j'ai perdus, ce sont des embarras de moins. Dans le dénûment on se sent plus léger pour monter... La nature a de la peine à comprendre ces choses. Le *Cum infirmor tunc potens sum* la révolte.

« Le saint d'Ars a été dépositaire de sommes considérables, et avec les magnificences de son dénûment, dont la postérité nous enviera le spectacle, il a fondé plus d'œuvres que n'importe quel apôtre de la charité dans son humble position. Il faudrait remonter à cet autre curé de la Dombes, saint Vincent de Paul, pour rencontrer un pauvre si fécond en riches fondations.

« Je me reporterai souvent à cette pauvre chambre, où nous avons eu le bonheur de nous trouver le 7 octobre 1859, à ce pauvre lit qui a été un marchepied vers les cieux, à cette petite table couverte de l'écuelle de terre, et du morceau de pain à peine entamé, qui a servi au dernier repas du saint homme... Quelle journée pour nous ! Plus le courant de la vie m'en éloigne, plus je me sens consolé d'avoir été votre compagnon... Grâces vous en soient rendues ! »

L'argent ne venait à M. Vianney que parce qu'il le méprisait et qu'il ne l'avait jamais en vue, ni comme moyen, ni comme fin, étant bien persuadé que tout le reste est donné par surcroît à celui qui cherche avant tout le royaume de Dieu et sa justice. Il ne voyait dans l'argent qu'un instrument possible de salut et d'apostolat ; toute autre destination lui déplaisait. En parlant d'une somme considérable qu'il avait sacrifiée de bon cœur : « Encore, « disait-il, si l'on s'en servait pour polir des âmes « mais... on l'emploie à polir des pierres ! »

Un jour, M. Vianney alluma par mégarde sa chandelle avec un billet de banque, et comme on exprimait des regrets devant lui : « Oh ! s'écria-t-il,

« il y a moins de mal à cela que si j'avais commis le plus petit péché véniel. »

Une autrefois, il nous aborda avec ce trait charmant : « Ce matin, une grande dame, qui avait bien pour plus de 100 francs d'or à ses doigts, est venue me dire : « Monsieur le Curé, il y a quelque temps que je vous ai donné 100 francs pour que vous m'obteniez ma guérison. Je ne suis pas guérie : rendez-moi mon argent.

— Et vous le lui avez rendu ?

— Bien sûr !... Par bonheur, on m'avait donné 100 francs un instant auparavant ; je suis vite allé les chercher.

— Et vous n'avez fait aucune observation à la grande dame ?

— Je m'en serais bien gardé.

— Mais c'était peut-être une voleuse !

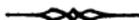
— Non : c'était bien vrai qu'elle m'avait donné 100 francs en pièces d'or. Je me le suis bien rap-pelé. »

Le Curé d'Ars était désintéressé jusque dans les bonnes œuvres qu'il entreprenait. Il dit un jour à une chrétienne bienfaisante qui lui offrait de participer à ses fondations : « Je ne veux point de votre argent ; vous en trouverez bien le placement. Vous avez assez à faire chez vous. »

Catherine avait cru bien faire en remplaçant par une tasse en faïence la vieille écuelle de terre, qui

était depuis longtemps à l'usage du saint Curé. Il eut peur de ce luxe, et il s'en débarrassa au plus vite, disant : « On ne pourra donc pas venir à bout
« d'avoir la pauvreté dans son ménage ! »

Ce fut là un des derniers traits de sa vie.



CHAPITRE VII

Comme M. Vianney était mortifié, doux et patient.

Lorsque Notre-Seigneur disait à ses apôtres : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive ¹, » il n'entendait pas parler du glaive de la parole évangélique, mais d'un autre glaive, dont il a armé son Église comme d'un puissant moyen d'attaque et de défense dans les combats de l'âme.

« Mortifiez vos membres qui sont sur la terre ², dit saint Paul; » et mieux encore : « Ne cessons de porter dans notre corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus se manifeste dans notre corps ³. »

Le monde aura beau dire et beau faire, il aura beau se scandaliser du mot et de la chose, il ne fera pas que le mot ne soit dans l'Évangile, et que

¹ Matth., x, 34.

² Coloss., iii, 5.

³ II Corinth., vi, 10.

la chose ne soit, en abrégé, tout le christianisme. Il y a longtemps que le monde demande : A quoi bon ces rigueurs ? Il y a longtemps qu'il cherche des explications étranges à ces mystères de l'amour, et ne veut voir que des fanatiques parmi les familiers de la pénitence, dont la vie mortifiée condamne ses joies et son repos sensuel. Il y a longtemps aussi que les saints, ne tenant pas compte des étonnements du monde, continuent à asservir leur corps pour émanciper leur âme. Le bénéfice qu'ils en retirent, c'est un mépris profond des craintes et des faiblesses qui arrêtent la plupart des hommes, et qui auraient pu les arrêter eux-mêmes sur le chemin des grandes choses.

Jamais M. Vianney n'eût été ce que son histoire nous le montre ; jamais il n'eût opéré la centième partie des merveilles qui ont marqué le cours de sa longue et miraculeuse existence, s'il n'eût pas été mortifié. La mortification et l'humilité ont été le fondement de sa sainteté et les deux puissants ressorts de sa vie.

C'est toujours sur les ruines de la nature et sur les afflictions de la chair que la grâce établit sa domination souveraine. Ceux qui vivent de la vie des sens et se répandent dans tous les objets qui les environnent ne trouvent pas Dieu. C'est après que nous avons tout donné et tout sacrifié, qu'il vient dans l'âme en y apportant ses plus sublimes dons.

Le Curé d'Ars l'avait compris. Aussi, tout était mortifié en lui, le cœur, l'esprit et les sens. C'est bien de cette grande âme qu'on pouvait dire qu'elle était maîtresse absolue du corps qu'elle habitait. Le corps, pour lui, n'était rien; il ne l'appelait jamais autrement que son *cadavre*, et il le traitait en conséquence. Il y a toute une théorie de la mortification dans ce mot, qu'il prononçait avec l'accent du dédain le plus sincère. Il ne pouvait souffrir qu'on lui demandât des nouvelles de son *cadavre* : « Adam, disait-il, va toujours trop bien... » Il était sujet à de cruelles douleurs d'entrailles : ces douleurs ne l'arrêtaient jamais; il s'en souciait aussi peu que s'il avait été hors de son corps; il n'en laissait rien paraître : c'est par hasard qu'on s'en apercevait.

Un jour, M. Charles de Montbriant, à son retour d'un voyage dans le Dauphiné, vint à Ars exprès pour prendre des nouvelles du saint Curé. Il frappe à la porte du confessionnal. M. Vianney sort aussitôt et le suit à la sacristie : « Monsieur le Curé, « c'est ma famille qui désire savoir comment vous « vous portez. — Ce n'est que cela, monsieur le « comte? Une autre fois, il ne faudra pas vous dé- « ranger pour si peu de chose. » Puis il salue respectueusement et s'en va sans ajouter un mot.

Nous avons vu que dès ses plus jeunes années les joies austères de la pénitence s'étaient révélées

au cœur de notre Saint. Il s'était fait une habitude précoce de cette vertu ; la vie des champs l'y avait initié. Depuis lors son attrait avait toujours grandi.

« Dans cette voie, disait-il, il n'y a que le premier
« pas qui coûte. La mortification a un baume et
« des saveurs dont on ne peut plus se passer quand
« on les a une fois connus ; on veut épuiser la
« coupe et aller jusqu'au bout... Il n'y a qu'une
« manière de se donner à Dieu dans l'exercice du
« renoncement et du sacrifice : c'est de se donner
« tout entier, sans rien garder pour soi. Le peu
« que l'on garde n'est bon qu'à embarrasser et à
« faire souffrir... Je pense souvent que je voudrais
« bien pouvoir me perdre et ne plus me retrouver
« qu'en Dieu... »

M. Vianney en était venu à pratiquer littéralement ce qu'on raconte des saints, et ce qui paraît souvent une fantaisie légendaire plutôt qu'une vérité historique. L'esprit de pénitence qui s'était naturalisé en lui l'avait transformé en holocauste vivant, d'autant plus heureux dans son union avec son Dieu, qu'il trouvait plus d'occasions de lui témoigner son amour par de nouvelles immolations. Il s'imposait de ne pas sentir une fleur, de ne pas boire quand il brûlait de soif, de ne pas chasser une mouche, de ne pas paraître s'apercevoir d'une mauvaise odeur, de ne jamais manifester de dégoût devant un objet répugnant, de ne jamais se plaindre

de quoi que ce soit qui intéressât son bien-être, de ne jamais s'asseoir, de ne jamais s'accouder quand il était à genoux.

Le Curé d'Ars craignait beaucoup le froid, mais jamais il ne voulut prendre aucun moyen pour s'en préserver. L'un de ses missionnaires s'avisa, pendant un hiver rigoureux, de placer sous son confessionnal un plancher à coulisse, dans lequel se cachait une bouillotte. Le tour réussit à merveille, le Saint s'y trompa : « Dieu est bien bon ! disait-il avec attendrissement. Cette année qu'il a fait si froid, j'ai toujours eu les pieds chauds. »

Un autre ami dévoué du saint homme n'eut pas la main si heureuse, lorsque ayant connu que, par suite des longues heures qu'il passait dans la même position, l'intrépide ouvrier du Seigneur avait les chairs écorchées et mises à vif, il essaya de doubler, avec des coussinets, les parois intérieures du confessionnal. Le lendemain, dans un mouvement de sainte indignation, le bon Curé arracha tout et en fit disparaître les lambeaux.

Plus M. Vianney se torturait par ces cruelles mortifications, plus son âme désirait ardemment trouver quelques nouveaux moyens de souffrir davantage. Le bon Dieu les lui envoyait. Nous trouvons dans une lettre écrite en 1840 :

« Le spectacle des souffrances de notre saint Curé déchire le cœur. On ne peut le voir et l'entendre sans éprou-

ver une immense pitié mêlée d'admiration pour ce sublime et perpétuel sacrifice. C'est toujours avec le même zèle, la même résignation, la même douceur, qu'il se laisse comprimer et étouffer par la foule sans cesse croissante, qui veut obtenir de lui un dernier conseil, une dernière bénédiction.

« L'instruction et la prière qu'il nous fait tous les soirs, les fera-t-il jusqu'à la fin du carême, et cette voix gémissante ici-bas ira-t-elle entonner bientôt l'éternel *Alleluia*? En vérité, on ne sait que craindre ni qu'espérer, tant le saint pénitent paraît faible et exténué. Le docteur lui a trouvé le germe de plusieurs graves maladies, toutes accompagnées de souffrances atroces. Vous eussiez pleuré hier en le voyant s'affaïsser dans sa chaire pendant le chant du *Vexilla*. Je croyais que c'était pour la dernière fois qu'il allait saluer cette croix, SON UNIQUE ESPÉRANCE. Les contractions de ses mouvements annonçaient les cruelles douleurs qu'il éprouvait. Tout à coup il se relève, et, d'une voix altérée par la souffrance, il nous peint en traits de feu la puissance de la prière...

« Comme le disait dernièrement le curé de Misérieux, un miracle seul peut expliquer cette existence inconcevable. Jamais l'abord ne fut plus prodigieux. Des hommes en masse environnent son confessionnal. L'église est remplie jour et nuit... »

Quelque temps après, la même personne écrivait :

« La sainteté de notre Curé va toujours *crescendo* et sa nourriture *minuendo*... Pertinant arrive en disant qu'il est fort embarrassé, parce que ce bon Curé, qui souffre beaucoup, trouve qu'il est superflu d'envoyer chercher le

docteur, et le somme de lui arracher trois dents avec de grosses tenailles en fer. On a arraché une de ces dents : on l'a trouvée couverte d'*herbe crue*. »

Un jour madame la comtesse des Garets s'étant aperçue que son saint Curé toussait beaucoup, lui fit porter une fiole de sirop par sa femme de chambre. « Qu'est-ce que c'est que ça ? dit M. Vianney. « Reportez-le vite à madame, et remerciez-la bien. « Qu'elle dise un *Pater* et un *Ave* pour son pauvre « Curé. »

Pendant sa convalescence, on lui envoyait des confitures et des conserves. « Portez cela, disait-il, « à la mère Gonot (une pauvre femme de la paroisse), elle en a plus besoin que moi. » Quelques jours avant, il s'était saintement emporté, parce qu'on avait mis dans son lit un matelas et un traversin par ordre venu du château. Il avait, dans son indignation, jeté au milieu de la chambre toutes ces superfluités. La personne qui avait agi en cette circonstance au nom de ses maîtres n'osait plus se présenter devant lui; il la fit appeler et lui demanda pardon de sa brusquerie.

M. Vianney a raconté lui-même à l'abbé Tailhades que, pendant un hiver rigoureux, ses deux pieds gelèrent : « Quand je quitte le confessionnal, ajoutait-il, il faut que je cherche mes jambes et que je les touche pour savoir que j'en ai. Je ne peux pas me soutenir; je sors de l'église en m'ap-

« puyant contre les bancs et les chaises... Bah ! au
« ciel nous serons bien dédommagés : nous ne
« penserons plus à tout ça. »

Nous tenons de la même source que M. Vianney, souffrant horriblement de douleurs d'entrailles, montait avec beaucoup de peine l'escalier de sa chambre. L'abbé Tailhades lui offrit son bras : « Oh ! non, dit-il, j'ai bien monté cet escalier
« d'autres fois. Comment ferai-je quand je serai
« seul ? — Peut-être, lui répondit son compagnon,
« n'avez-vous que ce que vous avez souhaité ? » M. Tailhades avait entendu dire que le Curé d'Ars s'était dévoué à toutes sortes de souffrances pour la conversion et le salut de ses paroissiens. — M. Vianney reprit : « Peut-être bien. J'ai dit il y a quelques
« années au bon Dieu : « Accordez-moi la conver-
« sion de ma paroisse : je consens à souffrir ce que
« vous voudrez tout le temps de ma vie. » Il a dit
d'autres fois : « J'accepterais bien de souffrir cent
« ans de douleurs les plus aiguës, pourvu que le
« bon Dieu daignât m'accorder la conversion de
« ma paroisse. »

Nous avons vu nous-même M. Vianney gai, en train, parlant avec son amabilité ordinaire et ne trahissant par aucun signe les atroces douleurs qu'il ressentait jusqu'au moment où, vaincu par le mal, il s'affaissait tout à coup sur une chaise. A nos questions émues il se contentait de répondre avec

un doux sourire : « Oui, je souffre un peu. »

Le saint homme se dépensait sans mesure. Lorsqu'après une journée écrasante on venait lui dire qu'il y avait un infirme qui désirait lui parler, il allait le visiter à domicile. Nous l'avons vu, plié en deux, n'en pouvant plus, s'arrêtant à chaque pas, se traîner jusqu'aux extrémités du village pour remplir cet héroïque ministère.

Une nuit brève, une nuit de trois ou quatre heures succédait aux longs travaux du jour. Ce qui se passait alors dans la solitude austère de cette petite chambre que nous avons décrite, nul ne le sait, nul n'a jamais osé prendre sur soi d'en épier le secret. On a des raisons de croire qu'après avoir donné sa journée aux hommes, le saint Curé cherchait en Dieu la réparation dont son âme et son corps avaient besoin. C'est là sans doute que le bon Maître lui rendait au centuple, par le charme de sa sainte présence et les enivrements de ses ineffables communications, les jouissances qu'il lui avait sacrifiées, et qu'il lui offrait le repos délicieux de son Cœur sacré, pour le délasser des fatigues qu'il embrassait continuellement pour lui.

M. Vianney a souvent déclaré qu'il ne dormait pas deux heures, et qu'une heure de bon sommeil aurait suffi pour le *faire galoper*. On ne saurait dire le supplice qu'il endurait en été, lorsque, accablé par la chaleur, épuisé par l'exercice continuel de

la parole, il étendait sur son lit son pauvre corps haletant. Il nous a avoué qu'alors *il souffrait comme un malheureux*; il ne faisait que tousser. Il était baigné de sueur; il se contractait et se repliait sur lui-même, cherchant une bonne place et n'en trouvant point; il se levait jusqu'à quatre ou cinq fois par heure; il était si faible et si abattu qu'il ne pouvait se tenir debout. Il lui est arrivé de tomber plusieurs fois en allant de sa chambre à l'église. Cet état de prostration ne l'arrêtait jamais, et il finissait par en triompher.

Il y avait dans la constitution du Curé d'Ars je ne sais quoi de nerveux et d'élastique, qui ne fléchissait un instant que pour se redresser ensuite. Il n'était jamais plus près de retrouver sa vigueur, qu'à l'heure où on le voyait le plus affaissé. La foule, la chaleur, l'encombrement, la longueur des séances au saint tribunal, tout ce qui aurait dû anéantir ses forces les lui rendait. A mesure que les nécessités du pèlerinage l'exigeaient, on le voyait se multiplier et devenir supérieur à lui-même. Quand il avait besoin d'une augmentation de forces, Dieu les lui donnait, et il le relevait sensiblement au milieu de la cohue qui aurait dû l'écraser. Il pouvait dire comme saint François de Sales : « Dieu m'est si bon, qu'il se plaît à faire, tous les soirs un petit miracle en ma faveur. Quand je me retire, je ne puis remuer ni mon corps ni

mon esprit, tant je suis épuisé, et, le matin, je me lève plus gai et plus dispos que jamais. »

Les premières années qui inaugurèrent l'apostolat de M. Vianney furent la grande période de ses austérités. Nous les avons racontées ailleurs ; nous n'y reviendrons que pour signaler quelques traits qui nous ont échappé.

Ce qu'il accordait à son corps, en ce temps-là, paraissait avoir pour but moins de le conserver que de l'empêcher de mourir. Un soir, il revenait exténué de l'église. Après avoir mangé une pomme de terre, il eut la tentation d'en prendre une seconde dans la corbeille où elles moisissaient. Il se retint disant : « La première était pour le besoin ; la seconde serait pour le plaisir. »

Catherine exprimait le regret d'avoir oublié de consigner dans ses notes que plusieurs fois, quand elle servait son modeste repas au saint Curé, elle l'avait vu s'interrompre, après avoir porté un morceau à sa bouche, rester immobile et comme absorbé dans une sorte d'extase. Elle se permettait de lui dire : « Monsieur le Curé, mangez donc ! » Alors, sortant de son recueillement, il répondait avec un soupir : « Ah ! Notre-Seigneur, a dit qu'il y avait une autre nourriture !... »

« Je fais l'impossible, écrivait en 1820 l'abbé Courbon à mademoiselle d'Ars, pour amener M. Vianney à changer de régime. Je n'obtiens rien. Ses amis

ne sont pas plus heureux que moi. Il écoute et fait à sa tête. Laissez-le venir à Salles. Je désire qu'il y soit mieux portant. Je n'ose pas l'espérer. »

M. Vianney joignait au jeûne bien d'autres rigueurs. Il a avoué à son missionnaire qu'il couchait quelquefois à la cave, sur une poignée de paille, et que, quand il était meurtri d'un côté, il se tournait de l'autre.

Jeanne-Marie Chaney et Catherine Lassagne attestent avoir trouvé dans la chambre de M. Vianney divers instruments de pénitence : des haïres, des cilices, des chaînes d'acier, une corde à nœuds, terminée par une boule en fer. Elles ont découvert successivement dans la même cachette quatre ou cinq disciplines de fer, polies par l'usage et *brillantes comme de l'argent* ; les branches de ces disciplines étaient armées de morceaux de fer ou de plomb. Elles affirment aussi avoir vu à la lessive le linge de M. le Curé taché de sang.

Une personne digne de foi, mademoiselle Catherine Lacon, ayant été appelée par une mesure exceptionnelle à passer la nuit au presbytère, parce que le Curé avait charitablement donné l'hospitalité à un inconnu qui se disait prêtre, mais qui lui inspirait des craintes, et qui en effet s'esquiva furtivement le lendemain, entendit M. Vianney se frapper rudement pendant deux heures. Par moment, il semblait se lasser, puis bientôt il redou-

blait. Mademoiselle Lacon se disait les larmes aux yeux : « Il ne finira donc pas. »

Le saint Curé disait un jour à Catherine et à sa compagne : « Le matin, je suis obligé de me donner « deux ou trois coups de discipline pour faire mar- « cher mon *cadavre*. Ça réveille les fibres... N'avez- « vous pas vu des meneurs d'ours ? Vous savez « comme ils apprivoisent ces méchantes bêtes : « c'est en leur donnant des grands coups de bâton. « C'est ainsi qu'on dompte son corps et qu'on ap- « privoise le vieil Adam. »

« Je ne sais en quelle année, rapporte un témoin grave, mais il y a déjà longtemps, M. le Curé commanda au maréchal du village une chaîne dont la grosseur fit trembler les initiés, qui savaient que c'était pour en faire une discipline. Il donna le change à l'ouvrier, afin qu'il ne soupçonnât pas à quel usage cette chaîne était destinée. Il était obligé de renouveler souvent ces instruments de pénitence, parce que la force avec laquelle il se flagellait les avait bien vite brisés. »

Si, vers la fin de sa carrière, alors que son existence ne se soutenait plus que par miracle au milieu de ses immenses travaux, le serviteur de Dieu a relâché de sa sévérité envers lui-même, c'est que cet esprit si ferme et si droit avait compris que les infirmités et les maux qui viennent de l'âge, sont des pénitences continuelles que Dieu nous

réserve, et qu'il choisit infiniment mieux que nous ne le ferions nous-mêmes. D'ailleurs il s'était soumis à ce changement de régime par déférence pour les ordres de ses supérieurs, dans lesquels il était habitué à voir la volonté de Dieu; mais il lui en avait coûté beaucoup. Il se reprochait souvent sa *gourmandise*... Or, au témoignage de la personne chargée de ses besoins : « On ne peut croire le peu qu'il mangeait; il ne mangeait pas une livre de pain par semaine; quelquefois il ne faisait que boire. Il n'acceptait jamais de viande deux jours de suite, il y avait des semaines entières où il n'en mangeait pas! » Faisant allusion aux légères modifications apportées, sur la fin de sa vie, à ses habitudes d'autrefois : « Si j'avais fait cela, il y a « quelque temps, disait-il, je serais bien mort de « chagrin. »

Mgr Devie essaya souvent de faire fléchir l'austérité des jeûnes du Curé d'Ars. Il voulait au moins que ses visites fussent des jours de relâche pour le saint pénitent. Il le fit une fois placer à table à côté de lui, et se plut à le servir lui-même. Le pauvre Curé obéit, mangea à peu près comme le commun des mortels; mais quelques heures après, l'Évêque apprit avec consternation les horribles souffrances provoquées par sa paternelle sollicitude. Alors, avec la charité tendre et aimable qu'il imprimait à ses actions comme à ses paroles, il

dit : « Jeûnez en paix, mon ami, désormais je ne vous obligerai plus à dîner avec moi. » Depuis cette époque, ce fut toujours l'Évêque qui vint voir M. Vianney à la cure, pour ne pas lui faire perdre son temps. Et ses successeurs ont eu le même respect pour les minutes si bien employées du Curé d'Ars.

Ce qui est l'inimitable cachet de la vertu, ce qui ne fut jamais susceptible ni d'illusion, ni d'amour-propre, et ce qui est éminemment instructif dans cette vie si pure, c'est que le vénérable Curé d'Ars avait le même attrait pour la mortification et la souffrance, alors qu'elles ne lui venaient pas de son choix dans toutes les occasions d'humiliation, de privation, de douleur ou de froissement, qui se présentaient ; il souffrait tout en silence, avec une sérénité d'âme, un abandon de tout à Dieu, une résignation, une paix si suave, qu'à ne considérer que sa patience, à ne voir que les épreuves qu'il a traversées, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, les calomnies qui s'attachèrent à son nom et à sa conduite, les contradictions auxquelles il fut en butte à l'origine de son ministère pastoral, à s'en tenir là, et sans aller plus loin, on trouverait de quoi faire un saint et un très-grand saint.

Jamais on ne l'a vu sensible à un outrage qui l'atteignait directement. Il pouvait défier quiconque d'avoir envers lui un procédé capable de le

blessé ou de le séduire. Si on lui avait fait quelque tort ou quelque injustice, il regardait cela comme rien, et l'excusait avec une telle indulgence, qu'elle aurait pu paraître excessive. Mais le Seigneur bénissait et agréait sa bonne intention.

Un jour, il reçut une lettre pleine de choses inconvenantes; peu après, il en reçut une autre qui ne respirait que la vénération et la confiance : on l'appelait un saint... Il fit part de cela à ses chères Filles de la *Providence* : « Voyez, leur dit-il, le danger qu'il y a à s'arrêter aux sentiments humains. Ce matin, j'aurais perdu la tranquillité de l'âme, si j'avais voulu faire attention aux injures qu'on m'adressait, et ce soir, j'eusse été grandement tenté d'orgueil si je m'étais fié à tous ces compliments. Oh ! comme il est prudent de ne pas se prendre aux vaines opinions et aux vains discours des hommes, et de n'en faire aucun cas ! »

Dans le temps qu'il était accablé d'épreuves et de contradictions, il fut sur le point d'adresser à son Évêque une lettre qui l'aurait déchargé d'une partie de ses ennuis et en aurait prévenu le retour. La lettre était écrite; quand on la lui présenta à signer, il la déchira disant : « C'est aujourd'hui vendredi, le jour où Notre-Seigneur a porté sa croix : il faut que je porte la mienne.

« Aujourd'hui, le calice des humiliations est moins amer. »

M. Vianney a avoué qu'il était né avec un caractère impétueux et qu'il lui avait fallu se faire une extrême violence pour être doux et patient. Et pourtant, nous l'avons vu pressé, étouffé, renversé par la foule sans même que sa physionomie exprimât la moindre contrariété. Nous l'avons vu, au moment où son confessionnal était le plus entouré, se déranger trois fois de suite pour donner la sainte communion à trois personnes différentes qui auraient pu se présenter ensemble, et cela sans plainte et sans murmure, sans faire aucune observation ni donner aucune marque d'impatience. Cela parut si fort à un témoin de cette scène. qu'il sortit de l'église hors de lui, prêt à éclater, disant à qui voulait l'entendre : « Je suis en colère pour M. le Curé qui ne l'est pas... » Nous l'avons vu enfin plus qu'importuné, harcelé à tout instant du jour par la même personne qui voulait obtenir de lui quelque chose qu'il ne voulait pas accorder. Elle y mettait une obstination dépourvue de toute convenance, et par la même très-irritante. M. le Curé n'a pas cédé, mais sa fermeté n'a eu d'égale que sa douceur; et chaque fois qu'elle l'abordait, il la recevait comme si c'eût été la première fois.

On n'a pas l'idée de toutes les absurdités et de toutes les sottises qu'on se permettait de lui

dire en face : qu'il était ignorant, qu'il était bête, qu'avant de le connaître on en avait une haute opinion, mais qu'on en était bien revenu... et cent impertinences semblables qu'il écoutait avec joie et répétait publiquement d'un air si gracieux et si convaincu que c'était justice de le traiter ainsi, qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de sa profonde humilité ou de son invincible patience.

M. Vianney a toujours beaucoup insisté sur la mort à soi-même et le renoncement à sa volonté : « Nous n'avons en propre, disait-il, que notre vo-
« lonté ; c'est la seule chose que nous puissions
« tirer de notre fond pour en faire hommage au
« bon Dieu. Aussi assure-t-on qu'un seul acte de
« renoncement à la volonté lui est plus agréable
« que trente jours de jeûne.

« Toutes les fois que nous pouvons renoncer à
« notre volonté pour faire celle des autres, lors-
« qu'elle n'est pas contre la loi de Dieu, nous ac-
« quérons de grands mérites, qui ne sont connus
« que de Dieu seul. Qu'est-ce qui rend la vie reli-
« gieuse si méritoire ? c'est ce renoncement de
« chaque instant à la volonté, cette mort conti-
« nue à ce qu'il y a de plus vivant en nous. Te-
« nez, j'ai souvent pensé que la vie d'une pauvre
« domestique, qui n'a de volonté que celle des
« autres, si elle sait mettre à profit ce renonce-
« ment, peut être aussi agréable à Dieu que celle

« d'une religieuse qui est toujours en face de la
« règle.

« Dans le monde même, à toute heure, on trouve
« à renoncer à sa volonté : on se prive d'une visite
« qui fait plaisir, on remplit une œuvre de charité
« qui ennuie, on se couche deux minutes plus
« tard, on se lève deux minutes plus tôt; lorsque
« deux choses se présentent à faire, on donne la
« préférence à celle qui nous plaît le moins.

« J'ai connu de belles âmes dans le monde qui
« n'avaient point de volonté, qui étaient tout à fait
« mortes à elles-mêmes. C'EST LA CE QUI FAIT LES
« SAINTS. Voyez ce bon petit saint Maur, qui était
« si puissant auprès du bon Dieu et si cher à son
« supérieur par sa simplicité et son obéissance.
« Les autres religieux en étaient jaloux; le supé-
« rieur leur dit : « Je vais vous montrer pourquoi
« j'estime tant ce cher petit frère... » Il fit le tour
« des cellules : tous avaient quelque chose à ter-
« miner avant d'ouvrir; il n'y eut que saint Maur,
« qui était à copier l'Écriture sainte, qui laissa sur-
« le-champ son travail pour répondre à l'appel de
« saint Benoît.

« Il n'y a que le premier pas qui coûte dans cette
« voie de l'abnégation. Quand une fois on y est
« entré, ça va tout seul; et quand on a cette vertu,
« on a tout. »

M. Vianney avait le droit de parler de la sorte.

S'il est vrai que l'amour du repos soit la passion dominante de l'homme, s'il ne travaille que pour arriver au repos, quelle victoire après tant d'autres, notre cher Saint a remportée sur lui-même, en triomphant jusqu'au bout de cette tentation qui le poussait au désert, et qui avait pour complément d'une part son humilité, de l'autre son aspiration à une vie plus parfaite, plus éloignée de la foule et plus rapprochée de Dieu ! Bien qu'il se fût détaché autant que possible du monde et de tout ce qui est dans le monde, son âme avait encore trop de points de contact avec les choses extérieures, et ce contact lui faisait mal. N'importe ! il le subissait par conformité à la volonté de Dieu. Voilà la véritable vertu, qui n'est pas l'insensibilité aux peines et aux fatigues de la vie purgative, aux joies et aux douceurs de la vie unitive, mais la préférence donnée sur tous ces besoins à l'austère pratique du devoir, parce que le devoir, c'est la loi même de Dieu. Ce n'est pas la vertu stoïque des anciens, qui du haut de son indifférence affectée crie à la douleur : « Tu n'es qu'un mot !... » On reconnaît que la douleur est un mal, on souffre, on craint, on lutte avec effort, on éprouve des répugnances mortelles ; mais on se soumet et l'on dit : « Tout ce que vous voudrez, mon Dieu ! comme vous le voudrez, quand vous le voudrez ! **NON MEA VOLUNTAS SED TUA FIAT.** »

CHAPITRE VIII

**Qualités infuses de M. Vianney. — Son intuition. —
Sa prescience. — Ses dons.**

Sur le point d'écrire la Vie d'un de nos plus grands thaumaturges, Théodoret sentait hésiter sa plume. Il avait peur de livrer la vérité aux profanations de ces faux sages, qui, ne voulant rien admettre de divin dans le monde, n'y veulent rien voir de miraculeux. Pourtant il s'y résolut, pressé d'une part par la certitude des choses qu'il avait à raconter, et de l'autre par le nombre de ceux qui, instruits des mystères de Dieu, étaient dignes de connaître les merveilles de sa conduite dans l'âme des justes, et d'en tirer du fruit. Les même motifs nous inspirent la même sécurité. Il ne convient pas d'ensevelir dans l'oubli les gloires de CELUI qui est admirable dans ses saints. De toutes les choses extraordinaires dont nous sommes le narrateur, les plus difficiles à croire ne sont pas les manifestations directes de la puissance de Dieu, les ré-

vélations, les prophéties, les dons et les lumières surnaturelles : une constance héroïque dans des travaux incessants, un esprit qui ne se recherche en rien, un cœur assez humble pour aimer à être méprisé et oublié, pour le désirer de bonne foi, pour s'affliger de ne pas l'être assez, doivent paraître si surprenants à ceux qui ont étudié le cœur humain dans leur propre cœur, que le reste ne peut plus être regardé que comme le corollaire d'une vie si parfaite.

Toutefois, nous entrons ici dans un ordre de faits où la prudence chrétienne nous impose le devoir de ne marcher qu'avec une extrême circonspection, le flambeau de la critique à la main. Nous nous attacherons simplement à redire ce que nous avons recueilli de la bouche de personnes parfaitement recevables à témoigner elles-mêmes de ce qu'elles ont vu et entendu.

Les lumières divines et infuses que le Curé d'Ars recevait, avaient ordinairement pour objet la direction des âmes, qui était son ministère par excellence. Voici un fait que nous tenons de notre confrère, M. l'abbé Toccanier :

Une jeune fille de la Savoie était venue à Lyon, pour assister à la cérémonie de vêtue de sa sœur qui entrait à la Trappe ; avant de retourner dans son pays, elle voulut voir le Curé d'Ars. Elle pensait elle-même depuis bien des années à entrer en

religion; elle voulait avoir l'avis du serviteur de Dieu. Elle arrive au moment où M. Vianney faisait la prière du soir. En descendant de chaire et en traversant un groupe de pèlerins, il la distingue au milieu de la foule, l'interpelle et lui dit : « Mon « enfant, je vous parlerai demain, bien sûr. » Cette demoiselle, croyant à une méprise, fait peu d'attention à ces paroles. Le lendemain, elle entre dans l'église sans songer à rien : c'était l'heure du catéchisme. M. le Curé récitait son bréviaire; tout à coup, il fixe ses regards sur elle, l'appelle par un signe et lui dit qu'il a à lui parler. Ses prières terminées, il la conduit au confessionnal, et entre en matière par ces mots :

« Mon enfant, vous avez donc toujours désiré la vie religieuse ?

— Moi, mon père? Comment le savez-vous? je n'ai pas eu encore le bonheur de vous parler...

— Oh! ma petite, vous avez des sœurs qui sont bien sages, surtout la plus jeune : c'est un ange!... »

Qu'on juge de l'émotion de cette enfant! Elle ne pouvait la contenir et s'en allait répétant le mot de la Samaritaine : « J'ai trouvé un homme qui m'a dit tout ce que j'étais. » Comme elle avait quitté Ars avant que le missionnaire eût pu l'interroger, il voulut contrôler ces faits en s'adressant directement au saint homme.

« Monsieur le Curé, lui dit-il, le bon Dieu sait bien faire passer avant leur tour les personnes qui viennent ici avec une foi vive. Comme cette jeune fille d'Annecy a été privilégiée ! comme elle était heureuse en quittant Ars !

— C'est vrai, répondit en souriant M. Vianney, la bonne petite était bien contente !

— On dit, qu'en passant près d'elle, vous l'avez discernée et interpellée par ces mots : « Mon enfant, « je vous verrai demain... » et que le lendemain, avant votre catéchisme, vous lui avez parlé de son attrait pour la vie religieuse, de sa famille, de sa sœur qui est une sainte...

— Oh ! oui. Et puis, elle aussi est bien sage, la chère enfant.

— Mais comment, monsieur le Curé, comment avez-vous pu lui dire toutes ces choses puisqu'elle venait ici pour la première fois.

— Eh bien ! mon ami, il paraît que j'ai fait comme Pilate ; j'ai prophétisé sans le savoir. Les almanachs annoncent bien aussi la pluie et le beau temps, et quelquefois, par hasard, ils tombent juste. »

Inutile de dire que personne n'a été dupe de cette ingénieuse retraite.

Il y a, au monastère de la Visitation de Bourg, plusieurs religieuses qui, ayant eu recours au serviteur de Dieu, ont obtenu des grâces signalées,

dans lesquelles se révèle d'une manière éclatante ce don merveilleux de prescience. Une d'entre elles nous a raconté ainsi l'histoire de sa vocation.

« Ayant toujours eu l'idée que le Curé d'Ars me dirait l'époque de ma mort, je n'avais jamais voulu aller à lui ; sa pensée seule me causait de l'effroi ; car la mort a été pendant plusieurs années la terreur de mon âme, le spectre qui apparaissait au milieu de toutes mes fêtes pour les troubler, de toutes mes joies pour les assombrir. Quand mon cœur orgueilleux fut enfin assez brisé et assez humilié pour mériter que Dieu lui parlât, j'entendis sa voix, et le cloître qui m'avait toujours paru pire que la mort, me sembla le seul asile où je pusse l'attendre désormais et la voir sans crainte. Ainsi disposée, je partis pour Ars.

« Je venais au saint Curé avec une foi si vive, si entière ; j'étais si bien résolue à recevoir comme un oracle les paroles qu'il me dirait, qu'il ne pouvait manquer d'être inspiré à mon égard. Quand je me trouvai devant lui, je fus saisie d'un sentiment de terreur religieuse mêlée de vénération, au point que je ne sus plus ce que je venais lui demander. Je m'agenouillai plutôt pour me remettre que pour avoir sa bénédiction ; je ne savais réellement plus où j'étais. Il me dit : « Que voulez-vous, mon enfant ? — Mon Père, je viens vous consulter sur une vocation. — Pour qui ? — Pour moi, mon Père. — Pour vous !... Prenez quatre planches. — Quatre planches ! » m'écriai-je avec un sentiment d'effroi impossible à rendre. — Oui, quatre planches. — Mais, mon Père, je ne comprends pas... » Et, par le fait, je n'étais guère capable de comprendre ; la terre semblait fuir sous mes pieds ; tout tournait devant moi ; le saint Curé m'appa-

raissait en ce moment comme un être qui n'avait plus rien d'humain. J'aurais voulu pouvoir me cramponner à quelque chose ; il me semblait que j'allais tomber... Il reprit : « Eh bien ! c'est comme s'il y avait déjà trois planches, « et que vous en prissiez une quatrième pour vous cou-
« vrir ; comprenez-vous maintenant ? » Je jetai un cri... mon spectre familier, la mort, était devant moi. Il ajouta, conservant le ton grave et presque sévère avec lequel il m'avait parlé jusque-là : « La mort vous fait donc peur, « mon enfant ? » Puis, prenant une voix plus douce et avec une figure céleste : « Ah, la mort ! c'est l'union de
« l'âme avec Dieu ! — Mais, répondis-je, je veux mourir
« au cloître. — Et où donc ? à la Visitation ? Ah ! oui,
« c'est une si belle vie ! tout près d'ici il y a un monastère
« qui vous attend. Allez-y, mon enfant, vous y serez
« bien. »

« Où M. Vianney avait-il appris que je songeais à la Visitation, que déjà j'y avais fait deux retraites ? Ce qu'il y a d'étrange, c'est que je sortis calme, comme si le Saint ne m'avait pas parlé de la chose que je redoutais le plus. Et, me promenant seule dans le petit village, je me disais : « C'est à toi que M. le Curé vient d'annoncer que tu mourrais bientôt !... » Mais rien ne pouvait troubler la paix vraiment surnaturelle qui s'était faite dans la partie supérieure de mon être.

« Vous savez, mon Père, comment, après avoir plongé son regard jusqu'au fond de mon âme, le saint Curé commença plus tard son catéchisme par ces mots : « Nous « mourrons tous et nous ne savons pas le moment... » continuant sur ce sujet jusqu'à la fin, parlant des terreurs que cause la mort dans le monde et des joies qu'elle apporte au cloître ; vous savez comment je suis devenue religieuse, alors que tout devait prolonger mon séjour

dans le siècle. Maintenant je n'ai plus qu'à mourir pour que tout soit accompli. Puissé-je, avant cette mort complète, mourir si entièrement à moi-même que je ne vive plus qu'en Dieu et pour Dieu ! Alors je pourrai réaliser le rêve de toute ma vie : mourir heureuse. »

Nous devons les intéressantes communications qu'on va lire à la bienveillance de madame la supérieure du même monastère de la Visitation de Bourg.

« Une de nos sœurs était allée consulter M. Vianney sur sa vocation. Avant de rien décider, l'homme de Dieu lui demanda si, dans sa famille, on approuvait son entrée en religion. Sur la réponse que notre sœur lui fit qu'elle avait une mère infirme, il l'engagea fortement à ne point la quitter. Interrogé sur un changement de domicile, qui en les rapprochant de l'église permettait d'y aller plus souvent : « Non, non, dit le saint Curé, c'est inutile, tout à fait inutile : restez où vous êtes. » Et à chaque instant il répétait d'un ton presque suppliant : « Ah ! ne la quittez pas, votre pauvre mère, ne la quittez pas ! »

« Trois mois après, cette mère qu'on avait dit à notre sœur de ne pas quitter mourait, avant que le logement qu'elle avait tenu à louer malgré sa fille, fût prêt pour la recevoir. »

« Une autre qui se croyait appelée à faire profession chez les Ursulines de Trévoux reçut de M. Vianney le conseil de venir à Bourg ; et comme elle faisait valoir les raisons sur lesquelles s'ap-

payait son choix le Curé d'Ars se recueillit un instant et lui dit : « C'est inutile, mon enfant. Dans un an ces dames n'y seront plus. » C'était en 1847; et un an après les Ursulines de Trévoux furent en effet dispersées.

« Cet événement commença à donner quelque foi à notre chère sœur, mais pas encore assez pour la rendre docile, Dieu permettant, comme il arrive souvent, qu'elle éprouvât pour la Visitation de Bourg un éloignement invincible. Entraînée par différentes circonstances vers un autre monastère de l'ordre, elle alla y faire une retraite. Là, elle éprouva une tristesse qui la rendit malade et lui inspira un dégoût toujours plus grand. Amenée à Bourg pour visiter l'église de Brou, elle eut le bonheur de rencontrer un père Jésuite qui avait été son confesseur, et qui l'exhorta à surmonter ses répugnances et à suivre la voie où Dieu semblait l'appeler par l'organe du Curé d'Ars. Elle vint à la Visitation pour voir une religieuse qu'elle connaissait, et ne sentit s'éveiller en elle que la répulsion la plus vive. A quelques jours de là, on lui proposa dans sa famille un voyage à Ars : c'était une simple partie de plaisir; cependant on assista au catéchisme. Lorsqu'il fut fini, notre sœur, à qui Dieu avait parlé tout bas, déclara qu'elle ne s'en irait point; et comme sa détermination paraissait irrévocable, on la laissa libre de rester.

« Elle était depuis quelques heures dans l'église, tourmentant la gardienne afin d'arriver plus tôt à M. Vianney et priant Dieu de l'arracher à ses perplexités, quand tout à coup on lui frappe sur l'épaule, et on lui dit : « M. le Curé vous appelle. » Elle se jette dans le confessionnal tout émue. « Eh bien! mon enfant, lui dit M. Vianney, vous « n'êtes donc pas encore à la Visitation de Bourg? « Il y a deux ans que je vous ai dit d'y aller. »

Comment le Curé d'Ars s'était-il rappelé ses traits, puisqu'il ne l'avait vue qu'à travers la grille? comment l'avait-il discernée dans la foule? comment savait-il qu'elle était dans l'église et qu'elle attendait? comment pouvait-il se souvenir de ce qu'il lui avait dit deux années auparavant? C'est le secret de Dieu. Pour couper court aux objections de la petite raisonneuse qui, en vue d'échapper à la grâce, voulait retourner au monastère où elle s'était ennuyée, M. Vianney lui dit : « Mon enfant, « faites une retraite à Bourg; ensuite vous choi- « sirez. » Trois jours après, elle était dans notre monastère, éprouvant un calme, une paix, une dilatation de cœur qui l'ont accompagnée jusqu'à sa profession et qui durent encore. »

Une de nos sœurs converses étant allée à Ars avant de prendre l'habit fut appelée par M. Vianney, quelques instants après son entrée dans l'é-

glise, à sa grande satisfaction et à son grand étonnement. Dès qu'elle lui eut exposé l'objet de sa demande, le saint Curé se mit à pleurer et lui dit : « Allez vite, mon enfant, il y a longtemps que le « bon Dieu vous attend ! » En effet, à quinze ans elle était entrée dans une maison religieuse et en était sortie parce qu'on refusait de payer sa dot. Elle s'était jointe ensuite à une compagne, et les deux amies s'étaient promis de ne jamais se quitter. Le lendemain, toute préoccupée de cette promesse dont elle n'avait point parlé au saint homme, elle retourne à Ars ; M. Vianney lui dit en la voyant : « Ma petite, vous n'êtes point encore partie ? Ne « vous inquiétez pas de votre âge ; allez à la Visi- « tation de Bourg ; dites à la Révérende Mère que « c'est moi qui vous envoie. Qu'elle vous reçoive « au nombre de ses filles ; elle n'en sera pas fâ- « chée. » Notre sœur lui conte alors son embarras. « Oh ! mon enfant, n'est-ce que cela ? répondit-il « aussitôt. Il ne faut pas vous en troubler. Dans « huit jours votre compagne ira soigner son frère « malade. Vous partirez sur ces entrefaites, et tout « sera dit. » Les choses arrivèrent ainsi que le Curé d'Ars l'avait annoncé.

Nous avons trouvé, sur un registre tenu par les missionnaires d'Ars, les lignes suivantes qui témoignent du même don :

« Je me suis présenté, le 26 octobre 1857, au vénérable M. Vianney, qui m'a dit, sans que je lui aie fait aucune confiance préalable : « Mon enfant, il faut vous faire
« chartreux, parce que votre salut est en danger, si vous
« restez dans le monde. » Ce sont ses propres paroles, qu'il a répétées à trois reprises différentes, et je déclare ici que je n'ai pas eu à me repentir d'avoir suivi ce conseil. Je crois qu'il lui a été inspiré par CELUI qui se plaît à élever les pauvres : *Et de stercore erigens pauperem.*

« Frère ALPHONSE-MARIE, chartreux. »

Sœur Marie-Victoire, fondatrice d'une *Providence* de jeunes filles, était à Ars, au commencement de son œuvre, avec deux compagnes dont l'une est actuellement son assistante. Un matin qu'elles se disposaient toutes trois à entendre la messe de M. Vianney avant leur départ, celui-ci s'approcha d'elles, et s'adressant à sœur Marie-Victoire, alors encore séculière, il lui dit : « Il faut vite partir ! — Mais, monsieur le Curé, lui répondit-elle toute surprise, nous
« voudrions auparavant entendre la sainte messe.
« — Non, ma fille, partez à l'instant, car l'une d'entre
« vous va tomber malade. Si vous tardiez, vous seriez obligée de rester ici ; vous ne pourriez plus
« vous en aller. » En effet, à une petite distance du pays qu'elles habitaient, l'une des trois voyageuses, celle qui est devenue depuis sœur Marie-Françoise, se trouva tellement indisposée que ses deux compagnes furent réduites à l'emporter à bras jusque chez elle. Ce fut le début d'une ma-

ladie que rien ne faisait présager au moment de la prédiction.

Un autre jour, ces mêmes personnes, sur le point de quitter Ars, reçurent une offre d'argent pour leur voyage de la part de l'homme de Dieu. « Mais, « monsieur le Curé, dirent-elles de concert, nous « n'avons pas besoin de ce secours; nous ne sommes « pas au dépourvu. — Prenez toujours! cette pe- « tite somme vous servira. » Elles n'osèrent pas refuser. En arrivant à Villefranche, quel ne fut pas leur étonnement de se trouver sans bourse! L'argent qu'elles venaient de recevoir de M. le Curé était l'unique ressource qui leur restât.

Une autre fois encore, ces deux filles, devenues religieuses firent le pèlerinage d'Ars. A l'entrée du village, n'ayant encore vu personne, elles sont abordées par une inconnue, qui leur dit : « M. le Curé m'envoie près de vous; il sait que vous êtes ici, et il m'a assuré que vous me recevriez dans votre Institut. » Au même instant, une autre personne vint au nom de M. le Curé leur offrir une enfant pour leur maison de la *Providence*.

Parmi les lettres adressées à M. Vianney plusieurs étaient un hommage reconnaissant qui attestait la vérité des dons reçus à Ars et des vives lumières puisées dans les paroles du saint prêtre. Nous n'en citerons qu'une :

« Mon très-honoré Père,

« Il y a seize ou dix-sept ans que je fis le voyage d'Ars, et que vous me désignâtes la communauté où je devais entrer. Je vous demandai conseil pour savoir si Dieu me voulait à Sainte-Claire ? Vous eûtes la bonté de me dire que si je tardais un peu, je n'y entrerais pas, mais que je ferais profession dans un autre ordre. Les choses sont arrivées comme vous les avez prédites... Je diffèrai quelques jours de me présenter au couvent de Sainte-Claire, et, pendant que j'hésitais, tout fut détruit par des renseignements donnés sur ma santé. J'entrai, par une inspiration subite, dans une *Providence* dirigée par les sœurs de Marie-Joseph ; je ne voulais que visiter la maison. La supérieure fit beaucoup d'instances pour me garder : je cédaï. En 1842, je faisais mes vœux ; En 1846, j'étais nommée supérieure, à mon grand regret.

« De temps en temps une pensée vient me fatiguer l'esprit ; je me dis : « Tu n'a pas assez insisté auprès des sœurs de Sainte-Claire. Là, tu aurais obéi au lieu de commander, et tu n'aurais pas tant offensé Dieu. » Depuis quelques semaines, je me sens pressée de donner ma démission et de demander l'habit de sœur converse, afin de vivre plus inconnue ; je ne sais si cette inspiration vient de Dieu. Veuillez, je vous prie, mon Père, accorder à ma confiance une petite réponse, qui remettra l'ordre et la paix dans mes idées.

« Sœur MARIE DE LA CROIX. »

M. Toccanier nous a raconté que dans le voyage qu'il fit à Hyères, en 1860, un vicaire, le reconnaissant dans la sacristie, lui demanda s'il se rappelait l'avoir vu à Ars avec le fils d'un riche et

pieux chrétien du pays. « Vous savez, ajouta-t-il, que le bon Curé, en voyant ce jeune homme pour la première fois, lui dit en souriant : « Vous voulez « donc vous faire capucin, mon ami ? » Quelle surprise pour cet enfant qui était poursuivi depuis six ans d'une idée qu'il n'osait révéler ni à ses parents, ni même à son confesseur ! Eh bien ! aujourd'hui, M. de L. est capucin, à Marseille. »

Un supérieur de congrégation, qui nous est personnellement connu, était découragé par des épreuves continuelles. Il résolut d'aller chercher à Ars les conseils et la force qui lui manquaient pour faire face à une situation de jour en jour plus intolérable. Il pria le saint Curé de consulter sérieusement le bon Dieu, afin de savoir s'il ne ferait pas bien de se démettre de sa charge. M. Vianney promit d'y penser pendant le saint sacrifice ; et après qu'il fut descendu de l'autel, il dit : « Mon ami, « ce n'est pas la volonté de Dieu. — Monsieur le « Curé, comment l'avez-vous su ? — J'ai demandé « un signe, et je l'ai obtenu. Le bon Dieu ne veut « pas que vous abandonniez vos fonctions... Lais- « sez-vous casser comme une pierre sur le grand « chemin. »

Un prêtre respectable nous a confié qu'étant assailli par des peines de conscience très-cruelles,

il avait profité de son séjour à Ars pour recommander au saint Curé les besoins de son âme. Après l'avoir rassuré et lui avoir promis ses prières, le serviteur de Dieu prit sur sa table une image représentant l'Enfant Jésus couché sur la paille de sa crèche, et dit en la lui offrant : « Tenez, mon ami, voilà qui vous convient. » Le prêtre éprouvé crut voir dans cette image un symbole d'innocence, d'humilité et de pauvreté; mais le rapprochement était peu sensible. Le soir, il était seul dans la chambre du serviteur de Dieu, et la conversation fut replacée sur le terrain de la direction. M. Vianney prit encore quelques images éparses sur la table, et tout à coup, avec l'exclamation d'un homme heureux d'avoir trouvé quelque chose qui répond à sa pensée : « Ah ! tenez, mon ami, dit-il, voilà qui est parfait. » C'était une gravure de Letaille, où Notre-Seigneur est représenté étendant son manteau pour abriter sous ses plis un troupeau de brebis qui se serrent contre le divin Pasteur. Or, dans ses combats, la pratique favorite de ce bon prêtre était d'invoquer Notre-Seigneur, de se jeter entre ses bras et sur son cœur, d'entrer en pensée dans le tabernacle, et de faire violence au cher Maître par quelques-unes des paroles sorties de sa bouche divine : *Domine, salva nos, perimus!... Ecce quem amas, infirmatur... Ut quid dereliquisti me?...* Cette fois, le sens était manifeste.

Il n'avait pourtant pas dit un mot à son directeur des pratiques qu'il suivait et de sa confiance si simple et si abandonnée en Notre-Seigneur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à partir de ce jour-là, un grand calme et un grand apaisement se sont faits dans son âme.

Un notaire avait trois filles : la seconde était religieuse, et la plus jeune aspirait à le devenir. Ce nouveau sacrifice était très-pénible au pauvre père. Après bien des combats, il fut résolu qu'on irait à Ars et qu'on s'en rapporterait aux lumières du saint Curé. On se présente à lui sans s'être fait annoncer. Il se recueille un instant et dit en se tournant vers l'aînée des deux sœurs : « Mademoiselle, il faut vous marier et soutenir votre père. » Puis, s'adressant à la plus jeune : « Vous, Mademoiselle, il faut entrer au couvent. » Et, voyant des larmes couler des yeux du père : « Vous, Monsieur, il faut accepter votre croix ; si vous la portez courageusement, elle vous portera au ciel. »

Le fondateur d'une communauté naissante vint à Ars recommander son œuvre aux prières de M. le Curé. Celui-ci, en le voyant entrer, le salua par son nom, et lui demanda où il en était de sa sainte entreprise, encore peu connue ; il entra à ce sujet dans des détails minutieux. Le supérieur n'en

revenait pas : « Mais comment me connaissez-vous, « monsieur le Curé? lui dit-il, c'est la première « fois que j'ai l'honneur de vous voir. — Les âmes « du bon Dieu se reconnaissent partout, répondit « M. Vianney. »

Un Père de la Compagnie de Jésus a bien voulu nous transmettre la relation suivante :

« C'était en 1854, et pendant les exercices d'un *triduum*, que je prêchais, chez les dames du Sacré-Cœur, à Avignon. Mademoiselle X..., des environs de Montpellier, nous arrive, désirant faire une retraite sous ma direction. Par la mort récente du dernier de ses proches, elle venait d'être maîtresse d'une fortune considérable ainsi que de son avenir. Elle avait à prendre un parti définitif sur sa vocation et l'usage qu'elle aurait à faire de ses biens. La question de quitter le monde pour embrasser la vie religieuse étant décidée, restait celle de la destination et du partage de sa fortune. Mademoiselle X... se proposait d'en employer la plus grande partie à créer ou à soutenir quelques œuvres pies, et ne voulait s'en réserver qu'une très-minime portion. C'était une question délicate à trancher; aussi, malgré les instances qui me furent faites, je ne crus pas devoir prendre sur moi de donner une décision. « Eh bien! mon Père, me dit résolument « mademoiselle X..., puisque je ne puis rien obtenir de « vous, je vais consulter le Curé d'Ars! — Excellente « idée! répondis-je! il faut la suivre sans retard. » En effet, peu d'heures après, elle prenait le chemin de fer, et arrivait à Ars où elle n'avait jamais été et ne connaissait personne. De l'omnibus elle se rend directement à

l'église, et, trouvant la chapelle, où le bon Curé avait son confessionnal, encombrée, elle se place tout derrière, dans la chapelle de Sainte-Philomène, n'ayant pu, par conséquent, ni voir le Curé qui confessait, ni être aperçue de lui. Il était déjà tard : vers huit heures, cependant, M. le Curé quitta son poste et vint le reprendre à deux heures du matin, selon son habitude, sortant et entrant par la petite porte latérale placée au haut de l'église, et sans passer, par conséquent, devant la chapelle de Sainte-Philomène, où s'était constamment tenue mademoiselle X... Or, ce fut pendant qu'elle était recueillie dans son petit coin, que M. le Curé, sans doute inspiré d'en haut, en revenant à son confessionnal toujours assiégé par la foule de la veille, et, sans s'y arrêter, allant droit à elle et la touchant légèrement à l'épaule par derrière, lui dit : « *Mademoiselle*, vous êtes pressée : venez, que je « vous passe la première. » Celle-ci, qu'un extérieur imposant et une physionomie de trente-cinq à trente-six ans ne pouvaient guère faire prendre pour une jeune personne, tout étonnée de se voir appelée *mademoiselle*, suit le bon Curé au confessionnal. Là, à peine a-t-elle commencé à exposer l'état très-compliqué de ses affaires temporelles et ses projets de bonnes œuvres et de vocation, que l'homme de Dieu, l'interrompant : « Assez, mon « enfant, lui dit-il, je vois votre affaire. Disposez de votre « fortune de telle et telle manière ; faites telle et telle « bonne œuvre, et hâtez-vous ; car vous n'avez pas de « temps à perdre. » Ces décisions si expressément données supposaient une connaissance parfaite de l'état de fortune et de la position de mademoiselle X..., connaissance cependant que le Curé n'avait pas voulu laisser le temps à mademoiselle X... de lui donner et qu'il n'avait pu recevoir d'ailleurs. Je dois ajouter que les décisions

du bon Curé étaient marquées au coin de la plus haute sagesse, et qu'après avoir bien examiné le cas, je n'aurais pas voulu en donner d'autres moi-même. Heureuse de les avoir reçues et de connaître la volonté de Dieu par l'organe de son serviteur, mademoiselle X... repart immédiatement pour Avignon. En m'abordant : « Mon Père, « me dit-elle, comment avez-vous fait pour pouvoir informer sitôt M. le Curé d'Ars sur l'état de mes affaires ? « Votre lettre lui est arrivée avant moi. » A cette interpellation, je tombe des nues. Je lui fais remarquer que, lors même que je n'aurais pas été lié par le secret inviolable que je devais garder sur les confidences qu'elle m'avait faites, il était matériellement impossible que ma lettre parvint au Curé dans l'intervalle de quelques heures qui s'étaient écoulées entre le moment où elle avait résolu inopinément d'aller à Ars et celui de son entrevue avec M. Vianney. Nous restâmes donc convaincus, cette demoiselle et moi, que le saint homme n'avait pu être si bien renseigné et jusque dans les moindres détails sur ce qui la concernait, autrement que par une voie surnaturelle.

« Les choses étant ainsi, il fut résolu que mademoiselle X... partirait immédiatement, et qu'elle disposerait tout comme il avait été convenu à Ars. Et de fait, peu de temps après, elle revint à Avignon, m'annonçant que ses dispositions étaient prises, qu'elle avait pourvu à toutes les éventualités et qu'elle n'avait plus qu'à se donner elle-même entièrement à Dieu. Le lendemain de notre entrevue, de retour chez elle, après une messe où elle avait eu le bonheur de faire la sainte Communion, elle fut atteinte soudain d'une attaque de choléra, et, dans la même journée, venant de donner à Dieu tout ce qui lui restait, et sur le point de réaliser le rêve de sa vie, qui

était de se consacrer irrévocablement à Jésus-Christ, parmi ses chastes épouses, elle alla consommer son alliance avec l'unique Bien-Aimé de son cœur au séjour des élus.

« Voilà le fait, tel qu'il s'est passé, quant au fond et aux principales circonstances. Je n'ai point de réflexions à faire, mais il me semble qu'il est bien difficile de ne point reconnaître ici, dans l'homme de Dieu le don de lire au fond des cœurs. »

Nous avons cité des faits qui prouvent que le Curé d'Ars avait parfois des échappées de vue sur le monde invisible. Voici d'autres données à l'appui de cette opinion.

La veuve d'un officier supérieur, mort sans avoir eu le temps de se confesser, disait, au sortir d'un entretien avec le serviteur de Dieu : « Ce saint prêtre m'a redonné du courage ; il a relevé mon espérance et m'a dit sur mon pauvre mari des choses qui m'ont bien consolée, et que Dieu seul et moi pouvions connaître. »

En parlant à la famille des Garets d'une personne chère, que la mort venait d'enlever, il disait : « Ah ! elle est bien placée ! — Mon père, elle est donc au ciel ? — Je n'ai pas dit qu'elle fût au ciel, mais elle est près d'y entrer. »

Il refusa des messes qu'on le priaît de célébrer pour mademoiselle Adèle de Murinais, disant : « C'est une de ces âmes pour lesquelles on ne prie pas. »

D'autres fois, le saint Curé semblait voir à distance, par une sorte de seconde vue, ou percer les voiles de l'avenir, par je ne sais quelle intuition prophétique.

Une jeune personne était à Ars pour une retraite. Le matin, à six heures, le saint Curé, l'apercevant dans le vestibule de l'église, s'approche d'elle et lui dit : « Mon enfant, allez-vous-en vite; on vous attend chez vous... » Comme elle avait commencé sa confession au missionnaire, elle lui rapporte les paroles qu'elle vient d'entendre, et lui demande avec anxiété ce qu'elle doit faire. Notre confrère lui conseille de partir immédiatement et d'écrire à son arrivée. Quelques jours après, cette pauvre enfant apprenait à son directeur qu'une sœur qu'elle avait laissée bien portante, était morte, à quatre heures du matin, au moment même où M. le Curé lui avait dit : « Vous êtes ici?... Partez, partez vite ! on a besoin de vous dans votre famille. »

Une dame qui faisait le pèlerinage d'Ars fut chargée par les Carmélites d'Amiens de recommander aux prières de M. Vianney une de leurs anciennes mères, dont la vue s'affaiblissait au point de faire craindre qu'elle ne devînt bientôt aveugle. « Non, » répondit péremptoirement le saint Curé; soyez tranquille, elle conservera un peu de vue jusqu'à la fin. » La bonne mère eut foi en cette prédic-

tion, qui la consola beaucoup et la soutint jusqu'au terme de sa longue carrière. Elle mourut sans infirmité à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

« Pendant la maladie de ma belle-sœur, raconte M. Toccanier, je demandai à notre vénérable Père s'il pensait qu'elle guérirait. Jamais il n'a voulu répondre à ma question. Tout à coup il me pressa de partir pour Seyssel. C'était un dimanche, jour où il interdisait les voyages. A mon retour, j'ai su qu'après vêpres, il avait dit, avant de commencer le chapelet : « Nous allons prier pour une personne
« qui est entre la vie et la mort. » En l'abordant, je lui dis : « Mon Père, j'ai trouvé ma belle-sœur morte.
« Je suis arrivé quatre heures trop tard. — Je le
« pensais bien, mon pauvre ami... »

« Quelques années avant, sur le point d'aller à Seyssel, à l'époque où le choléra y sévissait, je lui avais dit : « Monsieur le Curé, reverrai-je ma mère?
« — Oui, mon ami, me répondit-il sans la moindre
« hésitation. » Cette chère mère a échappé à quinze heures de crampe. »

« Un pèlerin venait réclamer les prières de l'homme de Dieu pour obtenir la guérison de sa servante. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'après avoir exposé sa demande à M. le Curé, qui ne l'avait jamais vu, le bon saint lui dit : « Oui,
« oui, mon ami; c'est Marie... je l'aperçois dans

« le chœur ! » L'étranger se lève et sort de la sacristie, se disant à lui-même : « C'est assez singulier qu'il sache son nom... Au moins il se trompe sur la place qu'elle occupe, puisque je l'ai laissée au bas de l'église. Sa surprise redouble en voyant sa domestique dans le chœur.

« J'ai eu, continue M. Toccanier, une entrevue avec ce monsieur. Je lui ai demandé s'il pouvait certifier par écrit ce qu'il venait de dire : « Très-volontiers. » Et il a tracé sur un registre quelques lignes qui constatent ce fait. Cet homme a eu une preuve directe, personnelle, qu'il y avait en M. Vianney quelque chose d'extraordinaire ; il en a été très-bouleversé. S'est-il converti ? Hélas ! non. Il désirait que sa servante pût parler à M. le Curé, parce que la confession *lui faisait un effet moral.* »

Un pèlerin de la Bourgogne disait à M. le Curé qu'il manquait souvent les vêpres, parce que sa maison était éloignée de l'église : « Un quart d'heure n'est pourtant pas loin, » répondit M. le Curé avec autant d'assurance que s'il avait connu les lieux. Ce pèlerin était accompagné de sa fille, qui montrait beaucoup d'impatience pour finir sa confession : « Vous devez passer ici quinze jours, » lui fit observer M. Vianney ; vous n'êtes donc pas aussi pressée que vous voudriez me le faire croire. » Cette fois encore, il avait dit juste.

« En 1848, au moment de la plus grande effervescence des passions révolutionnaires, raconte un témoin grave, une mère qui avait son fils au collège des Minimes à Lyon, eut l'heureuse idée, sachant que j'allais à Ars, de me prier de demander à M. le Curé s'il courait quelque danger. M. le Curé dit que non ; qu'il fallait le laisser au collège, qu'il ne lui arriverait rien de fâcheux. Je profitai de cette entrevue pour lui faire part des sollicitations de ma famille, qui, craignant que je ne fusse exposé à la campagne, me pressait de la rejoindre en ville, ce que je ne pouvais me décider à faire, à cause de l'anxiété si vive et des alertes journalières dans lesquelles on y vivait. Il me répondit, de la manière la plus positive, de rester à la campagne ; que je n'y risquais rien. Plus tard, j'avais un fond d'inquiétude qui me troublait, et pour m'en débarrasser, je profitai du projet que j'avais d'établir des frères dans ma paroisse, pour savoir ce qu'il y avait à craindre, objectant qu'il serait peut-être mieux d'attendre ; qu'à peine fondée, la maison avait des chances d'être renversée. Il me rassura encore, et m'annonça tout ce qui est arrivé : qu'il y aurait du sang répandu ; que ce serait surtout à Paris et dans les grands centres, mais que nous autres villageois nous n'avions rien à craindre.

« Presque à la veille des événements de 1852,

comme j'avais fini ma retraite à Ars, le matin du jour de mon départ, ayant une peine d'esprit, je voulus la lui confier. Il paraît qu'il ne saisit que l'expression de ma crainte; il crut qu'elle avait rapport aux affaires du temps, et, dans sa bonté, il commença à me dire ses prévisions. Mon esprit, qui était attentif à autre chose, entendait d'abord sans comprendre, et, lorsque je compris, par un mouvement irréflecti que j'ai toujours regretté, je l'arrêtai en lui disant que ce n'était pas le sujet de mon trouble. Mais j'ai vu s'accomplir la plupart des choses qui firent la matière de cet entretien. »

Une dame du couvent de Sainte-Clotilde à Paris, qui avait un parent dans l'armée de Crimée, l'a fait recommander aux prières du Curé d'Ars. On a cherché, par la même occasion, à l'intéresser en faveur d'une religieuse de la maison, qui était malade; elle n'avait que trente ans. Il a répondu : « Les armes du soldat seront heureuses. Quant à la religieuse, elle sera plus utile à sa communauté au ciel que sur la terre. »

Le militaire est revenu, sans blessures, quoiqu'il ait été très-exposé, et la jeune malade est morte avant la fin du mois qui a suivi cette réponse.

Pendant la guerre d'Italie, bien des mères, des femmes et des sœurs, sont venues interroger le

Curé d'Ars sur le sort d'êtres chéris exposés aux hasards des champs de bataille. Nous nous rappelons une jeune dame qui tremblait pour les jours de son mari : « Que faut-il répondre à cette pauvre enfant, monsieur le Curé ? lui dit quelqu'un. — Répondez qu'il n'y a rien à craindre, et que la paix va se faire. » C'était le 25 juin. L'entrevue de Villafranca eut lieu quelques jours après, comme chacun sait. Nous avons entendu, pendant cette meurtrière campagne, M. Vianney dire, du ton le plus affirmatif, à une mère inquiète de son fils et qui lui demandait avec larmes si elle le reverrait : « Soyez tranquille, ma petite ; oui, bien sûr, vous le reverrez. »

« Dans un de mes nombreux voyages à Ars, nous a écrit madame Raymond, j'étais chargée de recommander au bon Père une femme d'un grand mérite, dont la mort allait faire à Châlon un de ces vides qui ne se réparent pas. M. le Curé ne l'avait jamais vue et n'avait jamais entendu parler d'elle : « Mon enfant, me dit-il, elle est mûre pour le ciel. Le bon Dieu la demande. Ne retardons pas son voyage... Dites à la mère de cette petite sainte qu'elle se soumette ; je prierai pour elle. » Quinze jours après, la pauvre mère renvoyait à Ars une personne de sa maison, pour interroger de nouveau le saint Curé. La réponse fut la même : « Elle

« est mûre pour l'éternité : ne la retenons pas. »
Très-peu de temps après cette seconde prédiction,
cette belle âme s'envolait pour le ciel. »

On écrivait au missionnaire d'Ars :

« Mon Père ,

« Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas d'avoir bien voulu être mon interprète près du vénérable Curé d'Ars ! Hélas ! comme toujours le Saint-Esprit l'avait inspiré ; le coup qui me frappe en ce moment en est une nouvelle preuve. Le fils, en considération duquel il me défendit d'entrer en religion, vient de faire de fausses spéculations à la Bourse et de perdre la plus grande partie de ce que je possédais ! Pauvre enfant, si je n'avais pas été là pour ranimer son courage, le suicide aurait terminé ses jours, et son âme, pour laquelle je prie depuis tant d'années, eût été perdue pour l'éternité ! »

Un homme des environs de Rive-de-Gier avait un petit immeuble, dont on lui offrait un prix modique. Il vint demander à M. Vianney ce qu'il devait faire. Le saint Curé lui dit de ne pas vendre. Quelque temps après, la Compagnie des mines de la Loire, ayant fouillé ce terrain, y découvrit un riche filon, et assura au propriétaire une rente annuelle de 2,000 francs. Cet homme a fait ériger, en reconnaissance, une statue de sainte Philomène dans l'église de sa paroisse.

Un inspecteur des mines de la Loire voulut,

avant d'accepter une offre avantageuse qu'on lui faisait, prendre conseil du Curé d'Ars. Il s'agissait d'un nouveau puits, dont l'exploitation lui aurait valu de très-beaux profits. M. le Curé lui conseilla de refuser ; il le fit. Douze jours après, l'eau envahissait le puits et causait la mort de plusieurs personnes.

Ces lumières infuses ne doivent pas paraître étranges dans la vie du Curé d'Ars, puisqu'il est hors de doute que Dieu, comme l'enseigne Benoît XIV, parle familièrement à ses amis et qu'il a coutume de combler de ces sortes de faveurs ceux qu'il destine à de grandes œuvres pour le bien de son Eglise. A l'âme qui s'est dépouillée de tous les biens pour lui, Notre-Seigneur ouvre dès ici-bas les inépuisables richesses du ciel. Toutefois, c'est le côté de cette sainte vie qui est resté pour nous le plus obscur. L'humilité de M. Vianney cachait tous ces dons ; le peu qu'on en a su est ce qu'il n'a pu dérober à la connaissance de son entourage.

Ce que nous avons dit précédemment montre que le Curé d'Ars avait reçu du Ciel le don des larmes, de ces larmes saintes et rafraîchissantes qui révèlent dans un cœur la présence d'un trésor de grâces et de consolations divines. Ce sang de l'âme, comme dit saint Augustin, coulait naturellement de ses yeux. C'était une prière muette, une tendre

et silencieuse offrande qui l'associait à toutes les douleurs et à tous les mérites de Jésus-Christ et de ses saints. Il lavait avec ces larmes les péchés de ceux qui venaient s'agenouiller à ses pieds ; à la fin de sa vie elles étaient devenues continuelles.

Quant aux révélations, aux visions et aux grâces extraordinaires et sensibles dont il a été visité, voilà tout ce que nous avons pu recueillir.

« Le 22 novembre 1856, rapporte M. Tocca-
nier, en parlant des fondations qu'il venait de
faire, M. le Curé m'avouait en présence des frères
de la Sainte-Famille, que, pendant la nuit, il
tourmentait ses bons saints : « Vous priez encore
« la nuit, monsieur le Curé ? lui dis-je. — C'est
« quand je me réveille... Je suis vieux maintenant ;
« je n'ai pas beaucoup de temps à vivre ; il faut
« profiter de tous les moments... — Vous couchez
« sur la dure et vous ne dormez pas beaucoup ? »
Avec un air pénétré, il m'a répondu : « *On n'est pas
toujours couché sur la dure...* » Quelques instants
après, je lui disais : « Monsieur le Curé, vraiment,
« le bon Dieu, par ces fondations, fait voir claire-
« ment qu'il vous veut ici !... — *Il y a bien autre
« chose!*... » Et, comme s'il s'était repenti de ces ré-
flexions, il a vite changé de conversation.

« Le 25 septembre 1858, notre bon Saint m'a-
vouait encore que, dans deux circonstances,
Notre-Seigneur lui avait fait comprendre par une

forte inspiration que le meilleur emploi de l'argent dont il disposait était la fondation des missions. Il ajoutait : « J'aime tant les missions qu'en mourant
« je vendrais mon corps, si je pouvais, pour en
« faire encore une. »

Voici ce qu'une personne respectable entrée très-avant dans l'intimité de notre Saint, nous a confié, le lendemain de sa mort : « Le 3 mai 1859, dans une petite visite que je fis à M. le Curé, je lui parlai de mon attrait pour donner de préférence aux œuvres qui regardent le salut des âmes, et du reproche qu'on semblait me faire à ce sujet. En m'approuvant, il me dit : « J'étais un peu en peine de connaître la
« volonté de Dieu. Sainte Philomène m'est appa-
« rue; elle est descendue du ciel belle, lumineuse,
« environnée d'un nuage blanc; elle m'a dit : Tes
« œuvres sont bonnes, parcequ'il n'y a rien de plus
« précieux que le salut des âmes. » Pendant qu'il me parlait de cette vision, M. le Curé était debout devant sa cheminée, les yeux élevés au ciel, et la figure rayonnante à ce souvenir, qui semblait le ravir encore. Il avait raconté cette vision à Catherine, seulement avec moins de détail, au moment où il l'avait eue.

« De question en question, nous dit M. Toccanier, j'ai tiré de la bouche de notre Saint cet aveu, que Notre-Seigneur lui a donné des signes prodigieux pour lui faire comprendre combien son ministère

lui était agréable. Il m'a raconté en particulier qu'il avait eu la nuit un grand saisissement; qu'il avait vu debout, à ses côtés, une personne qui lui parlait doucement : « Ce n'était pas le *grappin*, ajoutait-il, le *grappin* a la voix aiguë. — C'est donc une sainte apparition, lui dis-je... ? » Il a changé brusquement de conversation, comme un homme qui se repent d'avoir trop parlé.

Un autre jour, il nous fit avec beaucoup de simplicité la confidence qui suit : « Il y a deux mois, environ, je ne dormais pas; j'étais assis sur mon lit, pleurant mes pauvres péchés; j'ai entendu une voix bien douce qui murmurait à mon oreille : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum...* Cela m'a un peu encouragé; mais comme le trouble subsistait encore, la même voix a repris plus distinctement : *In te, Domine, speravi.* — Cette fois ce n'était pas le *grappin* assurément qui vous tenait ce langage. — Il n'y a pas apparence. — Avez-vous vu quelque chose? — Non, mon ami. — C'était peut-être votre ange gardien? — Je ne sais pas. »



CHAPITRE IX

Mort et funérailles de M. Vianney.

Depuis longtemps, M. Vianney semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie. Le petit filet de voix qui lui restait était si faible, qu'il fallait une oreille attentive pour l'entendre. Toute l'énergie de la vie et de la pensée s'était concentrée dans ses yeux, qui brillaient comme deux étoiles, et qui ressemblaient aux soupiraux ardents d'une âme de feu. C'était la force dans la faiblesse et la vie dans la mort.

Les grandes chaleurs du mois de juillet 1859 avaient cruellement éprouvé le saint vieillard ; il avait eu plusieurs défaillances. On ne pouvait entrer dans cette église d'Ars réchauffée jour et nuit par un concours immense, sans être suffoqué. Il fallait que les personnes qui attendaient leur tour de confession sortissent à chaque instant pour retrouver, hors de cette fournaise, un peu d'air respirable. Lui, cependant, ne sortait pas ; il ne quitta

jamais son poste de souffrance et de gloire; il ne songea point à abrégér la longueur de ces mortelles séances, qui duraient, le matin, de une heure à onze, et le soir, de une heure à huit; mais il ne respirait plus, ou il ne respirait qu'un air vicié, brûlant, méphitique, impropre à entretenir la vie. Il est mort à la peine; il a succombé à ce long et douloureux martyre.

Rien ne faisait encore pressentir sa fin, tant on était habitué à jouir de lui, à croire au miracle de sa conservation, tant il avait eu soin lui-même de dissimuler jusqu'au dernier instant les défaillances de la nature! On avait su seulement qu'en se levant au milieu de la nuit pour retourner auprès de ses chers pécheurs, il était tombé plusieurs fois de faiblesse dans sa chambre et le long de son escalier. Et quand on avait remarqué que cette toux aiguë, dont il souffrait depuis vingt-cinq ans, était plus continuelle et plus déchirante, il s'était contenté de répondre en souriant: « *C'est ennuyeux! Ça me prend tout mon temps!* »

Le Curé d'Ars avait donc épuisé dans cette lutte suprême des derniers jours, dans ce duel à outrance contre les infirmités de l'âge, tout ce qui lui restait de forces; il touchait au port qu'il avait tant désiré. Et quand la mort est venue, il n'a eu à lui livrer que ce que son âme n'avait pu lui disputer, ce que l'ardeur de son zèle ne pouvait plus défendre

contre elle : des membres brisés de travaux, de macérations et de veilles, une chair affaiblie par une lente et cruelle immolation, un corps qui donnait, à force de transparence, l'idée de ce que les anciens appelaient une *ombre*.

Cette fin n'a pas eu d'autre caractère que son étonnante simplicité. Le bon Saint a voulu être modeste dans sa mort comme il l'avait été dans sa vie. Beaucoup s'attendaient à voir se manifester, à cette heure suprême, ces transports d'amour, ces ravissements, ces accents enflammés et ces saintes larmes dont la source était devenue de jour en jour plus abondante; mais rien de tout cela!... On eût dit qu'il voulait continuer à se cacher, à s'envelopper le plus possible d'ombre et de silence. Il a eu la mort qu'il aurait préférée, s'il avait eu la liberté du choix.

On a retrouvé jusque dans les solennités du dernier moment l'homme habitué à vivre dans cette atmosphère de gloire et de vénération qui l'entourait, aussi calme, aussi simple, aussi tranquille que s'il avait été seul, tant le surnaturel et le divin étaient en lui comme naturalisés !

Un grand écrivain catholique a dit que *l'homme allait rarement au bout de lui-même*. Cet effort impossible, il l'avait accompli. Il est tombé sans force et sans voix, presque anéanti, avec la connaissance pourtant qu'il a gardée entière jusqu'à la fin, et une

parfaite sérénité d'esprit, privilège bien remarquable pour qui sait à quel degré la crainte de la mort et la terreur des jugements de Dieu agitaient cette âme si généreuse et si pure.

On le sollicitait en vain à prendre un peu de repos, il répondait toujours : « *Je me reposerai en paradis.* »

Vendredi, 29 juillet, il parcourut le cercle ordinaire de ses travaux ; il fit son catéchisme, passa seize ou dix-sept heures au confessionnal et termina cette rude journée par la prière. En rentrant chez lui, plus rompu, et plus exténué qu'à l'ordinaire, il s'affaissa sur une chaise, en disant : « *Je n'en peux plus !* » Il avait répété d'autres fois : « Ah ! les pécheurs tueront le pécheur ! » Et encore : « Je connais quelqu'un qui serait bien attrapé, s'il n'allait pas en paradis ! » Puis, il ajoutait : « Ah ! je pense souvent que, quand même il n'y aurait point d'autre vie, ce serait un assez grand bonheur d'aimer Dieu dans celle-ci, de le servir et de pouvoir faire quelque chose pour sa gloire. »

Ce qui se passa, après que les missionnaires se furent retirés, dans cette chambre d'où le saint prêtre ne devait plus sortir vivant, pendant cette nuit suprême qui précéda sa terrible agonie de quatre jours, nul ne le sait. Personne n'osa jamais épier, ni surprendre le secret de ses nuits sans sommeil, où le ciel et l'enfer se donnaient rendez-vous

autour de son lit de douleur, pour le charmer et le tourmenter tour à tour.

Ce que l'on sait, c'est qu'à une heure du matin, quand il voulut se lever pour se rendre à l'église, il s'aperçut d'une insurmontable faiblesse. Il appelle, on arrive.

« Vous êtes fatigué, monsieur le Curé ?

— Oui, je crois que c'est ma *pauvre fin*.

— Je vais chercher du secours.

— Non, ne dérangez personne ; ce n'est pas la peine. »

Il est certain que M. le Curé, à la faveur de cette intuition dont on a tant parlé, et dont il est impossible de douter après tous les faits qui l'établissent, a prévu et annoncé sa mort. On lui avait fait cadeau d'un très-beau ruban pour soutenir l'ostensoir, à la procession du Saint-Sacrement : « Je ne m'en servirai qu'une fois... » avait-il dit. Et lorsqu'on lui présenta à signer son mandat de desservant : « Ce sera pour me faire enterrer. »

Nous possédons un document d'où il appert qu'au mois d'août 1858, M. Vianney a déclaré formellement qu'il n'avait plus que pour une année de vie, et qu'en 1859, à pareille époque, il aurait quitté la terre.

Au mois de mai 1859, à un sermon du soir auquel tous les paroissiens d'Ars avaient été particulièrement conviés, M. Vianney parla ainsi :

« Quand Moïse se sentit près de mourir, il fit
 « assembler tout son peuple, lui rappela les nom-
 « breux bienfaits dont Dieu l'avait comblé, l'exhorta
 « à lui être fidèle et reconnaissant, et lui montra la
 « terre promise. Permettez que je fasse de même,
 « mes Frères, et que je vous rappelle combien
 « Dieu a été bon pour vous!... Vous avez ce que
 « peu de paroisses ont le bonheur de posséder:
 « vous avez des Frères pour instruire vos garçons,
 « et des Sœurs pour élever vos filles; vous avez
 « des Missionnaires pour vous enseigner les voies
 « de Dieu et pour vous conduire au ciel. Soyez
 « donc bien reconnaissants!... Que votre fidélité
 « soit votre action de grâces; parce que si vous avez
 « beaucoup reçu, Dieu vous demandera beau-
 « coup, etc. »

Le saint Curé félicita ensuite avec une grande sensibilité ses chers paroissiens de leur généreux concours à la souscription qui s'organisait alors pour élever une église à sainte Philomène : « O
 « mes enfants, s'écria-t-il, que c'est beau ce que
 « vous venez de faire ! En remplissant le devoir
 « pascal, vous avez préparé une demeure au bon
 « Dieu dans votre cœur; et vous allez lui en pré-
 « parer une autre en bâissant une belle église!
 « mais le bon Dieu vous en prépare une à son tour
 « en paradis.

« Autrefois, c'est moi qui allais chez vous, et

« vous ne m'avez jamais rien refusé. Je vous en remercie. Aujourd'hui, c'est le missionnaire ; mais le missionnaire, c'est encore moi, et je le suis avec mon cœur. »

Ces solennelles paroles semblèrent à quelques-uns le *Nunc dimittis* du saint vieillard. Elles laissèrent dans tous une impression de vague tristesse et de mélancolique espérance. Elles furent, en effet, le dernier cri public de son âme pastorale : on eût dit qu'il en avait le pressentiment, et que Dieu lui avait révélé son heure.

Le jour venu, le serviteur de Dieu ne parla point de célébrer la sainte messe et commença à condescendre à tous les soins qu'il avait jusque-là repoussés.

Il ne voulut cependant pas qu'on se servît d'un éventail : cela lui parut un luxe. « Laissez-moi, disait-il, avec mes pauvres mouches. »

« Vous souffrez bien ? lui disait-on. » Un signe de tête résigné était sa réponse.

« Monsieur le Curé, espérons que sainte Philomène, que nous allons mettre dans nos intérêts en l'invoquant de toutes nos forces, vous guérira encore cette fois, comme elle l'a fait il y a dix-huit ans.

— Oh ! sainte Philomène n'y pourra rien. »

On aurait peine à se figurer la consternation que produisit l'absence de M. le Curé, quand, le matin,

on ne le vit pas sortir de son confessionnal, à l'heure ordinaire. Une douleur profonde se répandit de proche en proche. Cette douleur, plus expansive chez les uns, plus concentrée chez les autres, avait une expression particulièrement touchante chez quelques personnes dont l'existence était plus intimement entrelacée à la sienne.

Nul homme peut-être n'a suscité des sympathies aussi chaudes, des dévouements aussi purs, aussi sincères, aussi persévérants que M. le Curé d'Ars. Sans parler des missionnaires diocésains; sans parler des frères de la Sainte-Famille, qui semblaient n'avoir été envoyés à Ars par la Providence que pour alléger l'écrasant fardeau du saint prêtre par mille petites industries, qu'ils avaient soin de cacher sous le voile de la plus aimable discrétion; sans parler enfin de cet excellent frère Jérôme, derrière lequel il nous semble toujours que nous allons voir apparaître la figure du bon Saint, on a vu successivement venir s'installer à Ars des étrangers, attirés d'abord par la renommée du serviteur de Dieu, heureux de vivre quelque temps à l'ombre de la sainteté, de respirer un air tout chargé de foi, de prières et de bénédictions, puis, tout à coup, subissant ce charme inexprimable dont nous avons parlé, fascinés, retenus, s'attacher à tous les pas du saint prêtre, ne le quitter pas plus que son ombre, faisant le guet aux abords de son confessionnal, le

sauvant autant que possible des importunités de la foule, accourant le dégager quand le flot l'inondait, empêchant le désordre et l'encombrement, et ne rêvant qu'aux moyens de lui rendre la vie plus supportable.

La reconnaissance nous fait ici un devoir de nommer MM. De la Bâtie, Oriol, Julien, Viret, Teibre et Pagès. Ce fut ce dernier qui, pendant tout le temps que dura la maladie du Curé d'Ars, monté sur le toit du presbytère, par un rude soleil du mois d'août, arrosa continuellement les murs et le couvert, pour entretenir autour du saint malade une fraîcheur bienfaisante. Comment taire aussi l'admirable conduite de celui qui, dès le premier jour, s'est assis à son chevet pour ne plus le quitter ? Elle a été telle qu'on pouvait l'attendre d'un ami de trente ans, et du grand chrétien que ses vertus ont rendu digne d'être le maire du village dont M. Vianney fut le curé.

Pendant trois jours, tous les moyens que la piété la plus ingénieuse peut inspirer, furent mis en œuvre pour fléchir le ciel : vœux à tous les saints du paradis, demandes de prières à toutes les communautés religieuses, pèlerinages à tous les sanctuaires...; mais les desseins de Dieu de couronner son grand serviteur devenaient toujours plus manifestes.

Le mardi soir, il demanda à être administré. La

Providence avait amené pour cette heure, afin qu'ils fussent témoins de ce grand spectacle, des prêtres venus des diocèses les plus lointains. La paroisse entière y assistait. Une personne qui avait le droit d'approcher le malade, vint, à mains jointes, le supplier en ce moment de demander à Notre-Seigneur sa guérison. Il fixa sur elle son regard brillant et profond, et sans dire une parole il fit signe que non. On vit des larmes silencieuses couler de ses yeux, lorsque la cloche annonça la suprême visite du Maître qu'il avait tant adoré. Quelques heures plus tard il en répandit encore, ce furent les dernières, des larmes de joie... Elles tombèrent sur la croix de son évêque. Mgr de Langalerie, averti par de pressants messages des progrès du mal, arrivait haletant, ému, priant à haute voix, fendant la foule agenouillée sur son passage. Il était temps ! La nuit même qui suivit cette sainte et touchante entrevue, à deux heures du matin, sans secousse, sans agonie, sans violence, Jean-Baptiste-Marie Vianney s'endormait dans le Seigneur, pendant que le prêtre qui écrit ces lignes, chargé de réciter les prières de la recommandation de l'âme, prononçait ces paroles : « *Veniant illi obviam sancti angeli Dei, et perducant eum in civitatem caelestem Jerusalem* : Que les saints anges de Dieu viennent à sa rencontre et l'introduisent dans la cité vivante, la céleste Jérusalem ! »

A peine le vénérable Curé d'Ars eut-il rendu sa douce âme à Dieu, entre nos bras et ceux du fidèle compagnon de ses travaux, M. l'abbé Toccanier, en présence de M. le comte des Garets, maire d'Ars, des Frères de la Sainte-Famille et de quelques autres figures, dans lesquelles celle du saint vieillard s'encadrait si bien, que de l'église où la foule était restée en prières, de chaque maison du village où la tristesse et l'inquiétude avaient tenu tout le monde éveillé, on se précipita vers le presbytère. On ne voulait pas croire à un si grand malheur, on comptait sur un miracle, on était persuadé qu'il aurait lieu. Dieu l'avait fait une fois déjà, dix-huit ans auparavant, en des circonstances aussi critiques... Avec cette vie exceptionnelle, on était toujours hors des règles et des prévisions ordinaires. Le Saint vivait de ce qui aurait fait mourir tout autre, et cela depuis trente à quarante ans.

Les hommes d'ailleurs avaient tant besoin de lui ! Cette énorme affluence de pèlerins, accourant sans cesse de toutes les parties du monde, ces malades de l'âme et du corps, ces pauvres pécheurs, ces affligés... jamais il ne serait arrivé à la fin, jamais sa bouche n'eût prononcé la dernière parole consolatrice, jamais sa main ne se fût levée pour la dernière absolution ! Dieu devait-il appeler son serviteur avant que tout ce qui souffre fût soulagé, tout ce qui pleure consolé, tout ce qui s'égare re-

mis dans le bon chemin, avant que toute brebis errante fût rentrée au bercail, avant que l'œuvre confiée à l'héritier des saint François Régis, des saint Vincent de Paul, des Benoît Labre, eût son entier accomplissement?...

On se berçait de ces espérances, on se reposait dans la pensée qu'il resterait encore longtemps sur la terre. Ars ne se concevait pas sans son Curé, sans son église toujours ouverte et toujours pleine, sans son clocher sonnait l'*Angelus* au milieu de la nuit, sans son confessionnal assiégé, sans le bon Saint qui était le soleil de ce petit coin de terre privilégié, qui lui donnait la vie, qui communiquait à l'atmosphère l'odeur de sa vertu... Et il n'était plus! Il nous avait bénis pour la dernière fois; il nous avait dit son dernier adieu! Et cet anneau sacré entre nos âmes et Dieu, cet anneau d'or qui nous unissait plus intimement et de plus près à tous les trésors, à toutes les splendeurs mystérieuses de la communion des saints, il venait de se briser!...

Et nous étions là, pauvres enfants orphelins, à regarder en haut, comme regardaient les disciples au moment où le Seigneur Jésus, enveloppé d'une nuée lumineuse, venait de disparaître à leurs yeux dans sa glorieuse ascension! Nos regards ne pouvaient plus quitter le ciel, où notre Saint était entré; ils ne pouvaient redescendre sur cette terre,

où notre Saint n'était plus. Ils restaient fixés au point où l'homme de Dieu avait pris son essor... Ainsi le disciple du prophète regardait, de la rive du Jourdain, le Maître bien-aimé qu'un char de feu emportait vers le ciel.

Il était donc mort, le Curé d'Ars! il avait donc cessé cette vie de dévoûment et de prières, de charité et de patience, d'humilité et de sacrifice... « Il avait combattu le bon combat; il avait achevé sa course; il avait reçu sa couronne. » Il se reposait enfin, il était devenu *rentier*, suivant son expression, ce rude et infatigable ouvrier du Seigneur! Ah! quand ces mots ont été prononcés: « Partez, âme chrétienne! » quel ébranlement il a dû y avoir dans tous les cercles des cieux, pour venir au-devant de cette âme presque incomparable, et qui ne trouvera de sœurs que parmi les âmes les plus belles, les plus saintes, les plus couronnées, les plus noyées dans la gloire et l'infinie majesté de Dieu!

Pendant que ces réflexions se faisaient au dehors, on se pressait de revêtir le mort de l'humble rochet dans lequel on était habitué à le voir et qui ne le quittait presque jamais. Ce devoir lui fut rendu par des mains sacerdotales. Déjà son corps avait été lavé avec un soin respectueux, comme on aurait pu le faire d'une sainte relique. Nous remercierons Dieu toute notre vie d'avoir été choisi

pour remplir, avec notre bien-aimé confrère l'abbé Descôtes, ce pieux office ; d'avoir pu baiser encore une fois cette chair couverte des glorieux stigmates de la mortification, ces membres usés dans le service du Maître, ces mains innocentes qui ne se sont levées que pour bénir, ces pieds qui n'ont connu que les sentiers de la justice, et ne se mouvaient que sous une pensée généreuse et dévouée ; cette poitrine où battait un cœur si vaste, si noble, si pur, si tendre ; ces yeux qui voyaient Dieu, Notre-Seigneur, la sainte Vierge et les anges, et qui ne dédaignaient pas de s'ouvrir encore sur les plaies, les faiblesses, les misères et les hontes de l'humanité.

Un frère de Saint-Jean de Dieu, de la maison de Paris, sollicita et obtint la faveur de raser cette chère et sainte face. Pendant ce temps, les prières, les invocations et les larmes ne cessèrent point à l'entour. On décora à la hâte de modestes tentures blanches, semées de fleurs et de couronnes, une pauvre salle basse, et ce fut là que dès l'aube, et pendant deux jours et deux nuits sans fin ni relâche, une foule incessamment renouvelée et toujours grossissante, accourut de tous les points de la France à mesure que la fatale nouvelle y pénétrait.

On avait eu soin de mettre sous le séquestre tous les objets qui avaient appartenu au serviteur de Dieu ; et cette précaution était bien nécessaire,

car on a lieu de croire que si toute satisfaction eût été donnée au désir de la multitude qui en assiégeait les murailles, de cette cure qui est maintenant un trésor de riches souvenirs, un reliquaire auguste, il ne resterait pas pierre sur pierre. Malgré les mesures les plus sévères, il y a bien eu à regretter, çà et là, quelques pieux larcins que la vénération explique sans les justifier. Au reste, le plus grand ordre n'a cessé de régner dans cette foule excitée par un vif empressement, mais contenue par un respect plus vif encore.

Que de touchants détails, que de ravissants épisodes l'on aurait ici à rapporter ! Comme la douleur, la reconnaissance et l'amour ont trouvé pour s'exprimer de belles et d'attendrissantes paroles ! A cette sainte dépouille, les uns apportaient des gémissements et des soupirs, d'autres d'ineffables espérances, tous de la vénération, des prières et des larmes. Il y avait, en effet, dans cette mort, quelque chose qui faisait pleurer la joie et sourire la tristesse. Il aurait fallu entendre ce qui se murmurait tout bas et se proclamait tout haut : Malades guéris ! pauvres secourus ! malheureux consolés ! existences retirées du gouffre ! consciences rétablies dans l'ordre et dans la paix ! vocations orientées ou affermies ! âmes replacées sur le chemin du ciel !... Quelle oraison funèbre on aurait pu faire de tous ces bruits qui montaient de la foule !

De deux heures en deux heures, le glas venait se mêler à ce concert de regrets et d'éloges, et provoquait une recrudescence de prières dans l'église, une nouvelle explosion de larmes et de sanglots dans la chambre où le corps était exposé. Et comme pour donner à cette mort les proportions d'un deuil public, les clochers d'alentour répondaient à ce lugubre signal par la même sonnerie funèbre.

Deux Frères de la Sainte-Famille se tenaient auprès du lit de parade, protégé par une forte barrière des contacts trop immédiats, et leurs bras se lassaient de présenter à ces mains habituées à bénir¹ les objets qu'on voulait leur faire toucher. Dire ce que l'on a appliqué à ces restes vénérés de croix, de chapelets, de livres et d'images, et quand les boutiques si nombreuses du villages furent à peu près épuisées, de linge, de bijoux, etc., serait impossible.

Malgré l'excessive chaleur, on put conserver le corps à découvert jusqu'à la nuit qui précéda les funérailles, sans qu'il offrît la moindre trace de décomposition. Le serviteur de Dieu semblait dormir. Ses traits avaient leur expression habituelle

¹ M. le Curé d'Ars est peut-être le prêtre qui a le plus béni pendant sa vie; il ne faisait pas un pas sans que son bras se levât pour bénir. Et avec quelle onction, quel sentiment profond de foi et de charité! On eût dit qu'il allait chercher ses bénédictions dans le ciel.

de douceur, de calme et de bonté; on eût dit même qu'ils subissaient peu à peu une transformation lumineuse.

Samedi, à l'heure dite, Monseigneur étant arrivé, le cortège s'organisa.

Dès le point du jour, des masses compactes de population affluaient par tous les chemins. Des étrangers, dont les calculs les plus modérés portent le nombre à six mille, inondaient les rues du village. Plus de trois cents prêtres étaient venus des diocèses de Belley, de Lyon, de Grenoble, de Saint-Claude et d'Autun, quoique la circonstance du samedi en eût retenu beaucoup. Presque tous les couvents de la contrée avaient là leurs représentants. Les Dominicains de Lyon avaient envoyé leur prieur. Le Père Hermann, un des hommes sur lesquels le saint Curé avait fait la plus vive impression, étant dans le voisinage, ne pouvait manquer d'accourir.

M. le curé de Trévoux, M. l'abbé de Sérezin, chanoine de Belley, M. le comte des Garets, maire d'Ars, et M. le sous-préfet de l'arrondissement, tenaient les coins du poêle. Le deuil était conduit par les missionnaires de Pont-d'Ain, qui formaient la famille spirituelle du saint Curé, et par sa parenté de Dardilly.

Jusqu'à la levée du corps, tout fut pour le mieux. Femmes et enfants de la paroisse, con-

fréries, membres des communautés religieuses, clergé régulier et séculier, se rangèrent sur deux lignes, dans l'ordre le plus parfait. Mais à peine le cercueil fut-il sorti, qu'on vit se renouveler le mouvement électrique qui éclatait d'une manière si spontanée et si irrésistible chaque fois que le serviteur de Dieu paraissait, et tant qu'a duré la marche triomphale du saint corps à travers le village, il fut impossible de maîtriser le flot.

Celui qui serait survenu tout à coup au milieu de ce spectacle, n'aurait assurément pas cru assister à des funérailles. On peut douter que jamais prince ou empereur vivant ait excité sur son passage une explosion de sentiments aussi vifs et aussi sincères que ceux qui entouraient ce pauvre prêtre mort.

Arrivé sur la place de l'église, l'immense convoi s'arrêta. C'est là que Monseigneur avait résolu de prendre la parole, pour dire, en face de son cercueil, ce qu'avait été *le bon et fidèle serviteur qui venait d'entrer dans la joie de son Maître*. Ce fut le texte de son discours. Toute la France a retenti de cette parole si forte, si douce, si pénétrante, si imprégnée de suavité, de larmes et de tendresse, et qu'on eût dit inspirée de l'esprit céleste de l'humble prêtre qu'elle glorifiait.

La messe solennelle suivit l'oraison funèbre. L'église était vingt fois trop petite pour contenir

le peuple qui se pressait aux portes. Il fallut qu'une brigade de gendarmerie en défendît l'enceinte, ouverte au seul clergé, aux autorités et à la famille. On a remarqué, avec une grande édification, que pendant la célébration des saints mystères, un recueillement profond, un silence religieux, n'ont cessé de régner autour de l'église, et que la foule est restée agenouillée au moment le plus solennel du sacrifice.

Après l'absoute, faite par Monseigneur, le corps du saint prêtre fut porté dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, où il avait consommé son martyre, à côté du confessionnal où il répandait d'une main si généreuse les trésors de la miséricorde de son Maître.

Et maintenant quel triomphe pour la religion ! quel spectacle vraiment digne d'étonnement que cette gloire posthume, cette vie de la mémoire qui commence à la tombe, cette canonisation anticipée ! Quel enseignement, quelle source de profondes réflexions, que l'on soit croyant ou non, que ces honneurs solennels et inaccoutumés rendus à la vertu cachée d'un pauvre prêtre qui s'ignore, qui se traite d'indigne, de misérable et d'ignorant !... Et il y avait là toutes les classes de la société, sans exception ; il y avait là, autour de cette tombe, réunis dans un sentiment commun de respect attendri, d'amour et de confiance, les plus

nobles familles du pays, des officiers, des magistrats, de hauts fonctionnaires. Les hommes éclairés n'y manquaient pas, et ce n'étaient pas les moins émus.

Encore une fois, quel triomphe ! Et quelle explication donner à tout cela ? L'explication est simple, la voici : Cet homme n'a été si puissant pour charmer les multitudes, pour les remuer et les attirer à lui, même après sa mort, que parce qu'il était prêtre. Il n'a été si connu, si aimé, si vénéré, si populaire, que pour avoir connu ses devoirs de prêtre et les avoir remplis.

Mon Dieu ! qu'est-ce donc que le prêtre, et quelle idée en a-t-on dans ce monde que l'on croit si corrompu ? Ah ! les cœurs, dans leur fond le plus intime, ne sont peut-être pas si mauvais qu'on le suppose ! Ah ! le vrai bien et le vrai beau, quand ils leur apparaissent sans nuage et dans toute leur splendeur, les séduisent encore !... On aura beau dire et beau faire, la sainteté est une puissance, la première puissance de ce monde... Et la France, du *xix^e* siècle peut redevenir la France de saint Louis, de saint Bernard et de saint Dominique. Il ne faut pour cela qu'obtenir de Dieu qu'il y fasse naître et mourir des saints.

L'apostolat des saints ne finit pas avec leur vie terrestre ; leurs reliques aussi ont une mission.

On espère que, de sa tombe, objet d'une si grande vénération, M. Vianney poursuivra la sienne. Les regards du monde continuent à se tourner vers cette petite église d'Ars, où se sont accomplis tant de mystères d'amour et de miséricorde. On ne peut croire que la source en soit tarie. On est partout dans l'attente des merveilles qui doivent rendre glorieux le tombeau du saint prêtre. Il a tant fui la gloire durant sa vie, qu'il semble qu'elle doive être, après sa mort, la récompense de son humilité !

On signale déjà des grâces extraordinaires obtenues par son intercession. On cite plusieurs guérisons qui tiennent du miracle. On espère, on demande de plus grands prodiges. Peut-être ne les méritons-nous pas ? Dieu a ses moments : il faut les attendre dans une humble paix. Notre-Seigneur a dit souvent : « Mon heure n'est pas encore venue. » On voudrait bien la faire venir ; mais on la recule en voulant l'avancer. Quand il lui plaira d'appeler cette nouvelle étoile à rayonner au firmament de son Église : « Me voici ! dira-t-elle¹... » Ce sera l'heure de la puissance divine, et les miracles viendront².

En attendant le pèlerinage se perpétue ; la phy-

¹ Baruch., III, 3.

² Depuis que cette Vie est écrite les miracles sont venus ; ils se multiplient chaque jour. Et les informations juridiques pour la cause de M. Vianney sont commencées.

sionomie en est changée, il est vrai ; il a gagné en calme et en recueillement ce qu'il a perdu sous tant d'autres rapports , où l'édification tenait à la présence d'un SAINT vivant, et à tout ce que cette présence jetait d'exaltation et de pieux émoi dans les esprits. Plus modérés et plus contenus désormais, le respect et la confiance qui environnaient le Curé d'Ars veillent silencieusement autour de sa tombe. Plusieurs missionnaires y sont à poste fixe , pour annoncer la parole de Dieu, entendre les confessions et pourvoir aux besoins spirituels des paroissiens et des étrangers.

On a institué l'Œuvre des retraites. Il y en a deux par mois. Elles se sont faites jusqu'aujourd'hui avec un concours édifiant et un profit sérieux pour les âmes.

Le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte Croix, a eu lieu dans l'église d'Ars, avec toute la pompe possible, le service de *quarantaine* du vénérable Curé. C'est une chose remarquable, que les honneurs publics rendus à sa mémoire l'aient toujours été sans qu'on l'ait voulu, ni cherché, ni prévu, par la force des circonstances, en des jours privilégiés : la Transfiguration de Notre-Seigneur, l'Exaltation de la sainte Croix... Que de rapprochements intéressants l'esprit fait de lui-même entre ces deux fêtes et la double solennité funèbre avec laquelle elles ont coïncidé !

Dieu a voulu que cette Croix, au pied de laquelle le saint prêtre avait puisé toute sa science, cette Croix qui lui avait appris, en lui laissant doucement approfondir ses douleurs, qu'on ne pouvait être heureux qu'en renaissant entre ses bras, que c'était là qu'il fallait, pour vivre de la vraie vie, mourir d'abord de la mort de Jésus-Christ; cette Croix à laquelle il s'était attaché de toute l'étendue de son cœur; qu'il avait tant EXALTÉE dans sa chair, dans son âme et dans ses discours; dont il disait :

« qu'elle SUAIT LE BAUME ET TRANSPIRAIT LA DOU-
 « CEUR; que plus on se joignait à elle, plus on la
 « pressait dans ses mains et contre son cœur, plus
 « on en faisait découler l'onction dont elle était
 « remplie...; qu'elle était le plus savant livre qu'on
 « pût lire; que ceux qui ne connaissaient pas ce
 « livre étaient des ignorants, quand même ils con-
 « naîtraient tous les autres livres; qu'il n'y avait de
 « véritables savants que ceux qui l'aimaient, le
 « consultaient, l'approfondissaient; que tout amer
 « qu'était ce livre, on n'était jamais plus content
 « que de se *noyer* dans ses amertumes... que plus
 « on allait à son école, plus on voulait y demeurer;
 « que le temps s'y passait sans ennui; qu'on y sa-
 « vait tout ce qu'on devait savoir, et qu'on n'était
 « jamais rassasié de ce qu'on y goûtait... » Dieu a
 voulu que le jour où cette Croix était exaltée dans
 l'Église, les vertus et les mérites de ce grand ser-

viteur et sublime amant de la Croix le fussent aussi.

Cette fois, c'est Mgr l'archevêque d'Aix qui a voulu payer, à son tour, un tribut solennel à la sainteté du prêtre qui avait été la joie et la couronne de son épiscopat, pendant les courtes années que le diocèse de Belley a eu le bonheur de l'avoir à sa tête.



DISCOURS
DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE BELLEY

PRONONCÉ DEVANT LE CERCUEIL

DE M. JEAN-BAPTISTE-MARIE VIANNEY

LE VÉNÉRABLE ET SAINT CURÉ D'ARS,

LE JOUR DE SES FUNÉRAILLES, 6 AOUT 1859.

*Euge! serve bone et fidelis, intra in
gaudium Domini tui.*

(Matth., xxv, 21.)

Faites silence, mes Frères! Écoutez bien, pieux fidèles, que le respect, l'affection et la douleur ont amenés si nombreux à cette touchante, à cette imposante cérémonie. Je vais la répéter cette parole de Notre-Seigneur dans le saint Évangile : dites, en est-il un seul parmi vous qui ne croie l'entendre sortir de la bouche de Dieu lui-même, au moment où la belle âme de notre saint Curé s'est détachée enfin de son corps usé si longtemps au service du divin Maître? *Euge! serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.* « Courage! bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur et de votre Dieu. »

Méditons-la quelques instants, mes Frères, cette parole si douce et si chère. Elle doit faire en ce moment notre espérance, notre consolation. J'ajoute qu'elle renferme

un salutaire avertissement, au nom de celui qui ne doit plus vous parler désormais que par les exemples de sa vie, et probablement aussi par les merveilles de sa tombe.

« *Euge! Courage!* » Déjà ce premier mot, ce seul mot nous relève : « *Courage ! bon et fidèle serviteur!* » Jean-Baptiste-Marie Vianney, notre saint Curé d'Ars, est un serviteur de Dieu qui a compté soixante-quatorze ans de bons et loyaux services; sa vie tout entière a été la durée de ses saints engagements. Tout petit enfant, il servit Dieu; jeune homme, il servit Dieu; étudiant ecclésiastique, il servit Dieu; les refus ne le découragèrent pas dans ses projets de servir Dieu d'une manière plus absolue et plus fructueuse, en embrassant la carrière sacerdotale; il ne voulait être prêtre que pour servir Dieu. Il l'a bien prouvé! Prêtre, vicaire, curé, il servit Dieu toujours.

Ce service, vous le savez tous, a fini par remplir tellement sa vie, que les actions indifférentes dont nous faisons, nous, la consécration au service de Dieu en les lui offrant et les rapportant ainsi indirectement à sa gloire, avaient comme disparu de la vie du saint Curé. Il ne mangeait pas; il ne dormait pas : cette locution familière avait presque sa réalisation pour le Curé d'Ars. Trois ou quatre onces de nourriture par jour, une heure, deux heures de sommeil lui suffisaient. Et le reste du temps, et sa journée, qu'en faisait-il? Tout entière au service de Dieu, dans le service des âmes : quatorze, seize, dix-huit heures de confessionnal, suivant les jours; exercice de la confession interrompu par ce catéchisme qui était une si éloquente prédication. Même lorsqu'on ne l'entendait pas, lorsqu'on ne comprenait pas, sa vue en chaire, sa vue toute seule prêchait, touchait, convertissait. Et le reste du

temps que faisait-il encore? Des rapports fréquents avec ses paroissiens bien-aimés, la visite des malades, la prière et de longues prières, les pieuses lectures... en un mot, le jour tout entier se passait dans des actes employés directement à la gloire et au service de Dieu. Et ce jour tout entier à Dieu recommençait, recommençait sans cesse, et le dimanche et la semaine, et le jour, et la nuit, sans trêve ni vacance.

« *Euge! serve bone et fidelis, quia in pauca fuisti fidelis!* »
 « Courage! bon et fidèle serviteur, vous avez été fidèle en « de petites choses! » O mon Dieu, vous me permettez bien cette parole : ce n'est pas en de petites choses que le Curé d'Ars fut serviteur fidèle et dévoué! Il faut le dire à votre gloire, ô mon Dieu; car cette vie a été une merveille de votre puissance et de votre amour : pour vous, oui, sans doute, tout cela est peu de chose, très-peu de chose, infiniment peu de chose; mais pour nous, hommes, pour nous, faibles mortels, cette vie du Curé d'Ars est une merveille, une éclatante merveille, et, on peut le dire, un continuel miracle. Combien y a-t-il d'années, combien y a-t-il de siècles, peut-être, qu'on ne vit pas une existence sacerdotale, dans des conditions semblables, aussi fructueusement, aussi saintement, aussi continuellement occupée, employée, dépensée au service de Dieu?

Et ce service de Dieu a été accompli avec toutes les conditions de bonté et de fidélité que réclame la sainteté du Maître que nous servons : « *Euge! serve bone et fidelis!* Courage! serviteur bon et fidèle! » Le BON, pour un chrétien, pour un prêtre, c'est le sacrifice, la croix, la mortification : le BON, c'est le gémissement de la nature changé en soupir d'expiation et d'amour. Le sacrifice est un acte d'amour et, en même temps, la véritable épreuve

du véritable amour. Voilà ce qui fait le *bon* service, le service à toute épreuve ; notre saint Curé d'Ars a eu cette solide et forte *bonté*.

A l'austérité d'une vie telle que nous l'avons ébauchée et que vous l'avez tous connue, il ajoutait encore de nombreuses mortifications ; il avait à supporter des souffrances presque continuelles, et Dieu lui imposait, par moment, le poids de peines secrètes et mystérieuses.

Et ce service si pénible et si *bon*, fut tellement *fidèle* ; la fidélité de ce serviteur fut si entière, que l'amour-propre n'en détourna jamais la moindre part. Ce qu'il faisait pour Dieu, le saint prêtre le laissait tout à Dieu. Ce pauvre curé de campagne, entouré de ses milliers de pèlerins, était simple comme un enfant. Vous l'avez vu, vous tous ici présents, vous l'avez entendu : n'est-ce pas la vérité, la plus exacte vérité ? Les témoignages les plus variés et les plus multipliés du respect et de l'admiration ne semblaient en rien l'émouvoir. Il bénissait la foule comme s'il eût reçu lui-même la bénédiction de plus haut que lui. Il voyait son image reproduite partout et de toutes les manières, comme celle du patron, du saint de l'endroit, et il disait souvent, à cette occasion, un mot trivial et vulgaire que sa simplicité rendait sublime.

« *Euge ! serve bone et fidelis !* Courage ! serviteur bon et « fidèle ! » Ces mots sacrés sont si vrais, en parlant de vous : courage ! Mais non, je ne le dis pas pour vous, je le dis pour nous : Courage ! *ne pleurons point comme ceux qui n'ont point d'espérance*¹. Ah ! l'espérance est ici presque de la foi ! Permettez-nous, en ce moment, mes

¹ I Thess., iv, 12.

Frères, de vous ouvrir plus intimement le fond de notre cœur.

Providentiellement averti du rapide progrès de la maladie de notre cher et vénéré Curé d'Ars, nous nous sommes hâté d'accourir; nous récitons nos prières pendant le voyage; c'était l'office de saint Dominique, *un autre bon et fidèle serviteur*. Comme malgré nous, les paroles de la prière nous rappelaient sans cesse le souvenir du saint prêtre que nous venions visiter. En union avec Jésus-Christ, chef de l'Église, nous aimons à nous unir, en disant le bréviaire, au saint dont nous célébrons la fête. Saint Dominique était avec nous, de moitié dans nos prières; mais à tout instant nous voyions apparaître aussi, dans notre esprit, le bon et saint Curé d'Ars. Nous disions, par exemple : *Domine, quis habitabit*, etc. « Seigneur, qui demeurera dans votre tabernacle, ou qui reposera sur votre sainte montagne? Celui qui vit sans tache et qui pratique la justice. » Ces paroles lui allaient si bien! Et ces autres : *Domine, Dominus noster*, etc. « Seigneur, notre Dieu, que votre nom est adorable dans toute la terre!... Qu'est-ce que l'homme, pour que vous vous souveniez de lui? Vous l'avez placé un peu au-dessous des anges : vous l'avez couronné de gloire et d'honneur... » Et mille autres paroles qui, dans leur application au serviteur de Dieu, nous touchaient, nous attendrissaient.

Et, quelques heures après la mort du saint prêtre, en disant la messe pour lui, à l'autel où il était monté si souvent lui-même, les pensées de la veille nous revenaient à l'esprit en lisant ces paroles qui suivent l'épître : *Emitte lucem tuam*, etc. « C'est votre lumière et votre vérité qui m'ont conduit jusqu'à votre montagne sainte et à vos divins tabernacles.. Oh! mon âme, pourquoi donc

« êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous? » Et ces autres de l'Évangile : *Levate oculos vestros*, etc. « Levez vos yeux, voyez ces régions, elles sont toutes blanches des moissons qui les recouvrent. » Ces régions, c'était, pour nous, le champ de la vie parcouru par notre saint Curé ; nous les voyions couvertes des plus riches et des plus abondantes moissons ; et notre âme débordait, elle déborde encore de confiance, de douce et sainte espérance.

« *Euge! serve, bone*, etc. Courage ! bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Maître. » L'espérance que fait naître cette parole appliquée au saint Curé d'Ars, est déjà par elle-même une consolation dans les tristes et solennelles circonstances qui nous rassemblent ; toutefois, par une étude nouvelle et attentive du sens de ces paroles sacrées, nous trouverons une consolation plus abondante et plus directe pour adoucir la rigueur du sacrifice que Dieu nous impose. Hélas ! ce sacrifice est bien grand ! Nous avons perdu, nous avons tous perdu beaucoup ; on ne remplace pas le Curé d'Ars ! Dieu lui-même, dans l'intérêt de sa gloire, ne veut pas multiplier ces prodiges de grâces et de sainteté. La France entière a perdu un prêtre qui faisait son honneur et que l'on venait visiter et consulter de toutes ses provinces. Les pauvres pécheurs ! ah ! qu'ils ont perdu en perdant le Curé d'Ars ! Il avait je ne sais quelles paroles entrecoupées de sanglots et mêlées de larmes auxquelles il était comme impossible de résister. Notre diocèse a perdu beaucoup ; le Curé d'Ars était sa gloire, il était aussi sa providence ; il avait commencé à fonder l'œuvre des Missions qui lui était si chère. Plus de quatre-vingt-dix paroisses lui devront le bienfait perpétuel d'une mission tous les dix ans. Combien

d'autres œuvres n'a-t-il pas encouragées, bénies, aidées ?

Votre évêque a bien perdu, lui aussi : il a perdu un père, un ami, un modèle ! Pauvre saint Curé ! il était tout tremblant, la première fois que nous le vîmes et qu'il nous reçut. Mgr Devie et Mgr Chalandon étaient si bons ! et ils étaient en particulier si bons pour lui ! On se préoccupe toujours un peu à l'arrivée d'un nouvel évêque. Puis, il avait tant de respect pour la dignité épiscopale ! Que de fois, sur cette place où nous sommes, il est venu revêtu de ses insignes de pasteur, au premier bruit de notre arrivée ; et toujours il se prosternait à deux genoux, pour demander notre bénédiction, malgré les involontaires murmures qui, quelquefois, s'échappaient de la foule étonnée qu'une si haute sainteté s'inclinât devant le simple caractère de la dignité et de l'autorité. Mais le sentiment de crainte qui avait pu gêner ses premiers rapports avec nous disparut bientôt, quand nous l'eûmes pressé deux ou trois fois contre notre cœur, quand nous eûmes serré ses mains vénérées dans les nôtres. Quand nous eûmes bien fixé notre regard dans son regard à lui si profond, si limpide et si doux, ah ! nous le croyons, nous en sommes sûr, il ne fit plus que nous aimer comme nous l'aimions tendrement nous-même.

Où, tous, je le répète, nous avons bien perdu ; mais ces paroles, « *Euge ! intra in gaudium !* Courage ! entrez dans la joie, » doivent arrêter sinon les larmes que nous versons, au moins nos plaintes, nos murmures, ou même de trop vifs regrets. « Courage ! serviteur, entrez dans la joie de votre Maître, » c'est-à-dire, bon et fidèle serviteur, que votre journée est finie ; vous avez assez fait, assez travaillé : venez, voici votre récompense et le prix de vos labours. Et telle est la pensée qui s'empara de notre esprit, lorsque, après avoir béni le saint malade, prié avec lui

et pour lui, nous fûmes comme porté par le flot des fidèles en larmes jusqu'au pied de l'autel : là, nous assistâmes aux prières publiques ; là, nous entendîmes un de ces fils bien-aimés, un de nos missionnaires qui restaient avec lui, demander un miracle pour le retour de ce Père vénéré à la vie et à la santé ; et, comme malgré nous, nous ne pouvions nous associer à cette prière, nous nous contentâmes de nous abandonner et de nous unir à la volonté de Dieu. Eh quoi ! disions-nous, il a tant travaillé ! il dirait, sans doute, comme saint Martin à ses disciples en pleurs : « *Non recuso laborem*, je ne refuse pas de travailler encore ! » Lui, si bon, en voyant nos larmes, il eût consenti à vivre ; mais nous, vraiment, pouvons-nous bien le demander ? Il est fatigué, épuisé, il semblait ne se soutenir que par un miracle ; Dieu ne nous l'a-t-il pas assez longtemps laissé ? Nous avons besoin de lui ; mais lui, il a besoin de repos, il a droit à la récompense. Qu'il entre donc, qu'il entre enfin dans les joies de son Dieu : *Intra in gaudium Domini tui !*

Et d'ailleurs, serait-il tellement perdu dans les joies du ciel, qu'il ne puisse encore penser à nous, prier pour nous et nous servir ? Le ciel est si près de la terre, puisque c'est Dieu qui les unit ! Courage ! courage ! dans le sein de Dieu où il repose, le Curé d'Ars n'est pas tout entier perdu pour nous. Et voilà qu'un avertissement salutaire, sorti de cette tombe et des paroles que nous voudrions y graver, viendra, comme un premier bienfait, nous rappeler à tous que le saint Curé d'Ars peut faire encore du bien à nos âmes.

Pendant sa vie, qu'eût répondu le saint Curé aux paroles que nous lui avons appliquées : « Courage ! bon et fidèle serviteur, entrez dans les joies de votre Maître ? »

Le croiriez-vous, bien-aimés fidèles, et dois-je vous le dire! Oui certes, et je demande à Dieu, au nom de celui que nous avons perdu, que ma parole soit tout épiscopale, tout apostolique.

Non-seulement le bon et saint Curé eût répondu avec l'Évangile : Je ne suis qu'un serviteur inutile, que m'appelez-vous bon et fidèle?... Mais encore il eût éprouvé le désir, dirai-je la tentation, de se traiter plus sévèrement. C'était là une de ces peines secrètes dont je vous ai entretenus et par lesquelles Dieu éprouvait son serviteur : « Monsieur le Curé, lui disait un des missionnaires, comment pouvez-vous résister à la tentation de vaine gloire, au milieu de ce concours sans cesse renouvelé? — Ah! mon enfant, lui répondit le saint prêtre, dites plutôt comment je résiste à la tentation de crainte, de découragement et de désespoir. » Étrange extrémité de la grâce de Dieu, qui nous explique la persistance de ce bon et vénéré pasteur à vouloir quitter sa cure d'Ars pour mourir dans la pénitence et la retraite : — « Ah! Monseigneur, nous disait-il, il y a quinze jours à peine, je vous demanderai dans quelque temps à me laisser partir pour pleurer les péchés de ma vie. — Mais, mon bon Curé, lui disions-nous, les larmes des pécheurs que Dieu vous envoie valent bien les vôtres. Ne me parlez pas ainsi, je ne viendrais plus vous voir. » Et toutes nos paroles d'affection et d'encouragement ne paraissaient pas le vaincre.

« Il était à ses propres yeux un pauvre pécheur, il redoutait la charge pastorale et craignait de l'avoir mal remplie; les jugements de Dieu le faisaient trembler par moments. Les derniers jours de sa vie se sont passés dans un calme profond; le mot divin avait été sans doute murmuré à son oreille : *Euge!* mais dans sa première ma-

ladie, dans cette sorte de mort par laquelle il plut à Dieu de le faire passer, il y a une quinzaine d'années, pour donner à vos prières une éclatante et si douce consécration, on put remarquer les perplexités de son âme. Et quel avertissement retirerons-nous de cette révélation sur l'intérieur du bon Curé?

Ames timorées, âmes trop craintives, si nombreuses peut-être au pèlerinage d'Ars, apprenez à résister comme le saint Curé à des craintes trop vives et contre lesquelles vous prémunit l'obéissance. Cette tentation fut pour lui le *ne magnitudo revelationem extollat* de saint Paul. Dieu, par ces frayeurs, sauvait l'humilité de cette belle âme; il donnait plus de mérite au sentiment de confiance qui dominait après tout dans sa vie; il lui inspirait par la compassion et l'épreuve ces mots qu'il vous disait et qui vous ont fait tant de bien. Savez-vous quel baume secret s'attachait à ses consolantes paroles? C'était comme le parfum de ses larmes, de ses prières, en un mot de toutes les grâces que Dieu versait sur cette blessure de son cœur qui était aussi, qui est peut-être encore la vôtre.

Mais vous surtout, âmes indifférentes, âmes présomptueuses, âmes si rares dans cette pieuse réunion, mais que le retentissement de ces touchantes obsèques pourra atteindre au milieu du monde, sachez-le bien, le Curé d'Ars, le saint Curé d'Ars redoutait par moment les jugements de Dieu. Exemple éclatant donné à un siècle où l'on craint si peu, où la crainte s'efface pour faire place non pas à l'amour, mais à la torpeur, à l'indifférence et à l'oubli. Oh! quand donc vous réveillerez-vous? Quand donc craindrez-vous, vous qui devriez tant craindre? Quand ferez-vous sérieusement la plus sérieuse de toutes les affaires?

Pour vous, cher et vénéré Curé, la tentation est finie,

plus de crainte. Nous en avons la confiance, vous êtes entré désormais dans la joie, le repos et la paix. *Intra in gaudium Domini tui!*

Vous y avez été introduit par cette Mère de miséricorde que vous aimiez tant et dont vous portiez le nom; vous y avez été introduit par Jean-Baptiste, votre patron, ce saint si humble et si grand; par sainte Philomène, votre patronne d'adoption, qui semblait revivre en vous et cacher son nom sous le vôtre, comme vous cachiez votre nom sous le sien.

Ah! de ce séjour de la gloire et du bonheur, veillez encore, veillez toujours sur nous. Char et guide d'Israël, laissez-nous votre double esprit de dévouement au service de Dieu et de crainte tempérée, dominé par la confiance et l'amour.

Laissez-le à cette communauté de missionnaires qui se fait gloire des sentiments paternels que vous lui portiez.

Laissez-le à vos chers, à vos bien-aimés paroissiens d'Ars, qui ne se consoleront de vous avoir perdu qu'en pensant à vous, qu'en vous aimant chaque jour davantage.

Laissez-le au clergé de ce diocèse si saintement fier de vous compter parmi ses membres.

Laissez-le à l'Évêque, si triste et si heureux en ce moment de parler de vous. Et sachez bien que le jour le plus beau, le plus désiré de son épiscopat, serait celui où la voix infallible de l'Église lui permettrait d'acclamer solennellement et de chanter en votre honneur : *Euge! serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui. — Amen.*



ÉPILOGUE.

Cher et aimable SAINT ! je n'ajouterai rien à ce grand témoignage qui vous a été rendu par votre Évêque. Je suis heureux de laisser ceux qui vont me lire sous l'impression d'un panégyrique qui vous fait mieux connaître que toutes mes paroles, et que mes admirations ne pourraient plus qu'affaiblir. Agréez ces pages dans lesquelles j'ai voulu faire passer quelque chose de votre esprit, de votre cœur, de votre physionomie, de ce que vous fûtes pour tous, et pour moi en particulier. J'ai voulu éclairer d'une lumière discrète l'humble et pieux sanctuaire de votre vie d'apôtre... Vous ne me l'auriez pas pardonné pendant votre vie, et je n'aurais pas osé le faire... Mais la mort a cela d'admirable qu'elle donne au souvenir, comme à la reconnaissance, toute sa liberté : elle permet à ceux qui ont vu de lever le voile, à ceux qui ont reçu de publier le bienfait, à ceux qui ont aimé d'épancher leur amour. Nous avons tant vu, tant reçu, tant aimé !

O notre bienfaiteur, notre ami, notre SAINT ! vous

qui fûtes, depuis que nous vous connûmes, le plus pur objet de nos regards ! personne ne comblera le vide que vous nous avez laissé ; personne ne fera renaître dans le cœur des hommes nos contemporains les sentiments que vous avez emportés du nôtre ! Demeurés derrière vous sur la terre, nous n'avons plus la consolation de vous voir, de vous entendre, de sentir nos mains pressées par vos mains vénérables, mais il nous reste celle de vous louer, de vous invoquer, de parler de vous à nos frères et de vous prier de parler de nous à Dieu, de méditer vos souvenirs, de vous imiter de loin, si Dieu nous en fait la grâce, de penser enfin à votre félicité. Oh ! vraiment, cher SAINT ! c'est un bonheur pour ceux que vous appeliez vos pères, et qui étaient, eux, si fiers de se dire vos enfants, c'est un bonheur, c'est une joie immense que de penser à votre bonheur, à votre exaltation, à votre gloire dans le ciel ! Oh ! que cette gloire doit être grande, suivant une promesse divine, si elle est proportionnée à votre humilité !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.



LIVRE QUATRIÈME.

Vie apostolique de M. Vianney, depuis l'origine du pèlerinage jusqu'à son apogée (1826-1858).

	Pages.
CHAPITRE I ^{er} . Origine du pèlerinage. — La réputation de M. Vianney commence à s'étendre. — Un concours se forme.	1
CHAP. II. Le pèlerinage. — Sa physionomie pendant vingt-cinq ans.	16
CHAP. III. Une journée du curé d'Ars	35
CHAP. IV. Comment la vénération et la confiance publiques furent attestées par les lettres que M. Vianney recevait de toutes les contrées de l'univers	56
CHAP. V. Des guérisons obtenues à Ars	97
Pièces justificatives.	141
CHAP. VI. Des conversions opérées à Ars	149
CHAP. VII. De la puissance de consolation que Notre-Seigneur avait mise en M. Vianney	190

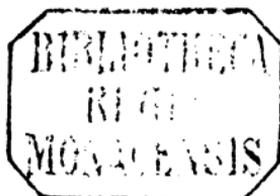
	Pages-
CHAP. VIII. Comment les prières de M. Vianney étaient exaucées	199
CHAP. IX. Comment le vénérable Curé d'Ars fut visité par des peines intérieures très-vives et très-continuelles.	223
CHAP. X. Le vénérable Curé d'Ars et la Salette	241
CHAP. XI. Comment le vénérable Curé d'Ars était tourmenté du désir de la solitude	252
CHAP. XII. Des honneurs rendus à la sainteté de M. Vianney et de quelques visites célèbres qu'il a reçues . .	273
Pièces justificatives	298
CHAP. XIII. M. Vianney au milieu de la foule distribuant ses conseils	303
CHAP. XIV. Le vénérable Curé d'Ars au saint tribunal.	332
CHAP. XV. Le vénérable Curé d'Ars dans ses Catéchismes . .	362
CHAP. XVI. Le vénérable Curé d'Ars dans ses Homélie's du Dimanche	397

LIVRE CINQUIÈME.

Vie intime de M. Vianney. — Son portrait. — Ses qualités naturelles et infuses. — Ses vertus. — Ses dons.

CHAPITRE I ^{er} . Portrait de M. Vianney.	413
CHAP. II. Qualités naturelles de M. Vianney. — La vivacité de son esprit et les grâces de sa conversation. — Ses reparties aimables	426
CHAP. III. Son aménité de caractère, sa politesse; sa simplicité, sa bonté	465
CHAP. IV. Vertus de M. Vianney, sa foi, son espérance, son amour de Notre-Seigneur; sa dévotion à la très-sainte Vierge et aux saints.	482

	Pages.
CHAP. V. Charité de M. Vianney, son amour des pauvres, sa libéralité.	515
CHAP. VI. Humilité de M. Vianney. — Sa pauvreté.	540
CHAP. VII. Comme M. Vianney était mortifié, doux et patient.	557
CHAP. VIII. Qualités infuses de M. Vianney. — Son intuition. — Sa prescience. — Ses dons.	577
CHAP. IX. Mort et funérailles de M. Vianney	608
Discours de Mgr l'évêque de Belley, prononcé devant le cercueil de M. Jean-Baptiste-Marie Vianney, le Vénérable et saint Curé d'Ars, le jour de ses funérailles (6 août 1859)	632
Épilogue	643



À LA MÊME LIBRAIRIE :

Lettre du R. P. Lacordaire à des jeunes gens, recueillies et publiées par l'abbé PERREYVE, chanoine honoraire d'Orléans, professeur d'Histoire ecclésiastique à la Sorbonne. 4 v. in-8, 3^e édition, revue et augmentée. 6 fr.

— LE MÊME. 4 vol. in-18 jésus. 3 fr.

Le Père Lacordaire, par M. le comte de MONTALEMBERT. 4 beau vol. in-8. 5 fr.

— LE MÊME. 4 vol. in-18. 2 fr.

La Journée des malades, réflexions et prières pour le jour de la maladie, par l'abbé H. PERREYVE, avec une Préface de le R. P. DÉTETOT. In-18. 3 fr.

Méditations sur le Chemin de la Croix, par le même. In-18. 1 fr.

Entretiens spirituels du R. P. de Ravignan, recueillis par les Enfants de Marie, couvent du Sacré-Cœur de Paris, 1855, suivis d'un choix de ses Pensées. In-12. 3 fr.

Suite des Entretiens spirituels du R. P. de Ravignan, recueillis par les Enfants de Marie, couvent du Sacré-Cœur, 1856 et 1857, suivis de quelques passages de sa Correspondance. In-12. Net. 3 fr.

(Se vend pour les bonnes œuvres des Enfants de Marie).

Vie du R. P. de Ravignan, par le P. DE PONLEVOY. 2 v. in-8, ornés d'un Portrait gravé par M. Martinet, membre de l'Institut, avec un Autographe. 45 fr.

— LE MÊME. 2 vol. in-18, avec Portrait et Autographe. 7 fr.

Le Pôle et l'Équateur, études sur les dernières explorations du Globe, par Lucien DUBOIS, membre des Sociétés géographiques de Paris et de Berlin. 4 beau vol. in-12. 3 fr.

Le Pôle Nord. — Le Passage du Nord-Ouest et de la mer libre. — Carte des dernières découvertes arctiques. — Météorologie. — L'Atmosphère. — Théorie des vents avec Carte. — L'Océan, ses courants et ses mystères. — L'Afrique Intérieure. — Dernières découvertes. — Les races et les langues de l'Afrique et l'unité de l'espèce humaine.

Études religieuses, historiques et littéraires, rédigées par des PP. de la Compagnie de Jésus. 10 fr.

Les CONFÉRENCES DU R. P. FÉLIX qui ont paru cette année dans les *Études* se vendent séparément franco 2 fr. 50 cent.

Un mois à Nazareth ou la Famille chrétienne (mois de Marie de 1862 à Notre-Dame de Lorette), par Alexandre LAVIGNE, vicaire général de Nice. 4 vol. in-12. 2 fr.

Légendaire de la Vierge Marie (le), avec approbation de Mgr l'évêque de Beauvais, par M. Louis d'APPILLY. 4 v. in-12. 2 fr.

Légende des litanies de la sainte Vierge, par M. Louis d'APPILLY. 4 vol. in-12. 2 fr.

— 21. 9.



